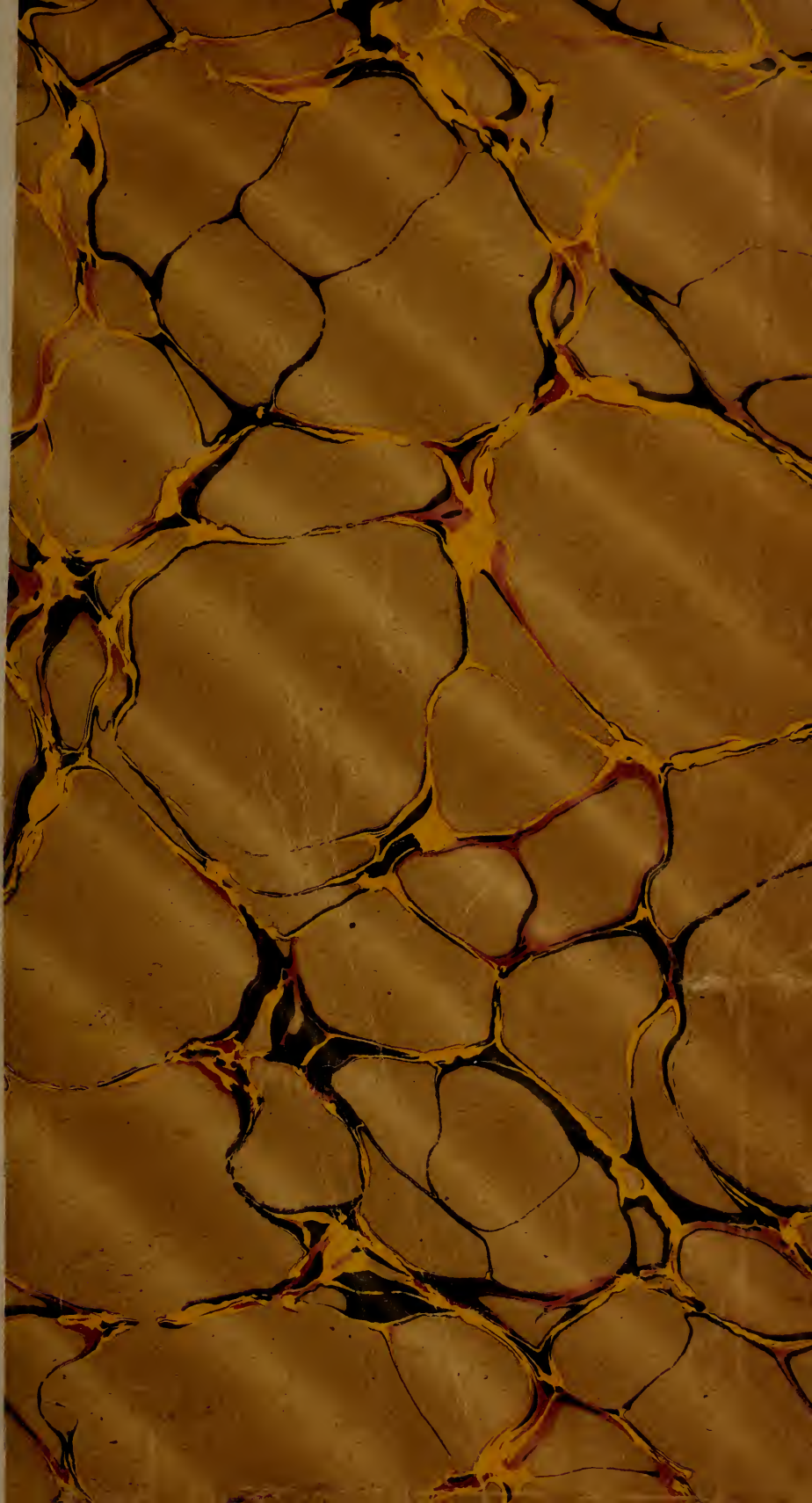
3 1761 09939927 1



ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GEORGE SAND

FORMAT GRAND IN-18

Les Amours de l'age d'or	1 vol.
Adriani	1 —
André	1 —
Antonia	1 —
Les Beaux Messieurs de Bois-Doré	2 —
Cadio	1 —
Le Chateau des Désertes	1 —
Le Compagnon du tour de France	2 —
La Comtesse de Rudolstadt	2 —
La Confession d'une jeune fille	2 —
Constance Verrier	1 —
Consuelo	3 —
Les Dames vertes	1 —
La Daniella	2 —
La Dernière Aldini	1 —
Le Dernier amour	1 —
Le Diable aux champs	1 —
Elle et Lui	1 —
La Famille de Germandre	1 —
La Filleule	1 —
Flavie	1 —
François le Champi	1 —
Histoire de ma vie	10 —
Un Hiver a Majorque — Spiridion	1 —
L'homme de neige	3 —
Horace	1 —
Indiana	1 —
Isidora	1 —
Jacques	1 —
Jean de la Roche	1 —
Jean Ziska. — Gabriel	1 v.
Jeanne	1 —
Laura	1 —
Lélia. — Métella. — Cora	2 —
Lettres d'un voyageur	1 —
Lucrezia Floriani-Lavinia	1 —
Mademoiselle la Quintinie	1 —
Mademoiselle Merquem	1 —
Les Maîtres mosaïstes	1 —
Les Maîtres sonneurs	1 —
La Mare au Diable	1 —
Le Marquis de Villemer	1 —
Mauprat	1 —
Le Meunier d'Angibault	1 —
Monsieur Sylvestre	1 —
Mont-Revêche	1 —
Narcisse	1 —
Nouvelles	1 —
La Petite Fadette	1 —
Le Péché de M. Antoine	2 —
Le Piccinino	2 —
Promenades autour d'un village	1 —
Le Secrétaire intime	1 —
Les Sept cordes de la Lyre	1 —
Simon	1 —
Tamaris	1 —
Teverino. — Leone Leoni	1 —
Théatre Complet	4 —
Théatre de Nohant	1 —
L'Uscoque	1 —
Valentine	1 —
Valvèdre	1 —
La Ville noire	1 —

Clichy. — Imp. M Loignon, Paul Dupont et Cie, 12, rue du Bac-d'Asni

LP
S213cp

CONSTANCE VERRIER

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION

43171
26/10/98

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés

Dans la préface de *la Nouvelle Héloïse,* il y a maintenant cent ans révolus, Jean-Jacques Rousseau disait : « Jamais fille chaste n'a lu de romans. Celle qui, mal-« gré le titre du mien, en osera lire une seule page, « est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa « perte à ce livre : le mal était fait d'avance. »

Depuis un siècle, le roman s'est bien relevé de l'arrêt porté par Rousseau ; il n'est pas nécessairement pernicieux. C'est un instrument qui s'est beaucoup perfectionné. Des mains habiles et fécondes peuvent faire résonner toutes ses cordes. Il peut se prêter à l'enseignement de tous les âges et de toutes les situations ; il peut faire éclore chez l'enfant et développer chez l'adolescent le sens du beau et du bien ; il peut confirmer et consacrer cette notion chez l'homme mûr et chez le vieillard ; mais ce ne sera pas toujours par les mêmes moyens ni avec le même procédé, et il ne serait pas absolument juste de vouloir obliger l'artiste à chanter exclusivement et perpétuellement pour tel

ou tel auditoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roman est une forme qui permet d'écrire alternativement pour tous, au gré de l'inspiration et dans la mesure d'une puissance donnée.

Si Rousseau écrivait aujourd'hui sa préface, dirait-il : Nulle fille prudente n'a jamais lu de romans sans consulter sa mère ?

Non : la prudence étant le fruit de l'expérience, n'en attendons pas de la part des jeunes filles pures. Si elles pouvaient se méfier de ce qu'il leur est prescrit d'ignorer, c'est qu'apparemment elles en auraient déjà quelque notion et que leur candeur ne serait déjà plus très-complète. C'est donc aux parents des jeunes filles que l'auteur aurait à s'adresser, pour leur dire : Ne mettez pas de romans dans les mains de la jeunesse avant de les avoir lus vous-mêmes, et faites, s'il se peut, que vos enfants aient assez de conscience pour ne vouloir jamais rien lire sans votre permission.

Car ce ne sont pas seulement les romans qui, en s'introduisant dans nos maisons et en traînant sur vos tables, menacent la candeur de vos filles. Il y a beaucoup d'autres livres plus anciens, plus sérieux et beaucoup plus explicites. Il y a la Bible d'abord, livre sublime qui n'a pas été composé pour les jeunes filles, ni même pour les jeunes garçons. Il y a les Pères de l'Église et presque tous les ouvrages de théologie. Il y a Platon et presque tous les philosophes, historiens et poëtes de l'antiquité et des temps modernes. Il y a

Homère, Dante, Shakspeare, Molière, Gœthe, etc., etc. Il y a tous les livres d'histoire naturelle, de médecine et de chirurgie; il y a tous les journaux, et surtout ceux qui rendent compte des réquisitoires de cours d'assises; il y a tout enfin, ou presque tout, car rien ou presque rien n'a été ou n'est écrit pour les jeunes âmes dont le bonheur et la pureté consistent à ignorer à peu près tout.

Faudra-t-il, parce qu'un ignorant peut en abuser, prohiber tous les médicaments qui, pris à haute dose et sans discernement, peuvent donner la mort?

Jean-Jacques Rousseau, tourmenté de l'idée de ce danger, s'est empressé de marquer son livre d'une étiquette, comme une fiole de pharmacie, déclarant qu'il lui a donné à dessein un titre propre à faire reculer les jeunes imprudentes. Dieu nous garde de railler l'austère naïveté d'un si beau génie, mais il nous est impossible de ne pas songer, en ce moment, à Cassandre, écrivant en grosses lettres sur sa bouteille de vin fin : *Poison mortel,* pour la préserver de l'ivrognerie de Pierrot, qui ne sait pas lire.

Nous nous abstiendrons donc de changer le titre insignifiant de *Constance Verrier,* et nous espérons qu'il y a peu de parents assez stupides et assez négligents pour confier un livre quelconque aux petites demoiselles, avant d'avoir constaté que ce livre est un traité d'éducation à leur portée.

Nous disons avec intention *les petites demoiselles,* car, protestant toujours contre la préface de notre

cher et grand Rousseau, nous ne croyons pas que le désir de s'éclairer soit, pour toute jeunesse, la pente qui conduise fatalement au mal. Il faut distinguer ce désir, sérieux chez une fille majeure, de la curiosité maladive d'une enfant. C'est pourquoi nous avons montré sans scrupule une vierge pure, arrivée à tout le développement de sa raison, ne reculant pas devant la connaissance des orages et des dangers de la vie, et trouvant là plus de forces pour s'en préserver. Une pareille situation n'est pas tellement exceptionnelle que nous ne soyons pas en droit de l'avoir prévue.

Du moment où l'on nous accordera ceci, nous ne voyons pas pourquoi les mères de famille se scandaliseraient du ton de franchise avec lequel ce livre a été écrit, et du sentiment de droiture qui l'a dicté. Nous savons qu'il traite sans détour des sujets les plus délicats de la vie des femmes : nous l'avons voulu ainsi, parce que la chasteté ne nous a jamais paru en sûreté sous les voiles du double sens. Selon nous, l'anatomie de la pensée doit être faite sans emblèmes gracieux et sans sourires maniérés. C'est dans les coquetteries de la parole que nous trouvons la véritable indécence. Voilà pourquoi, dans ce livre, nous avons touché sans crainte le vif de certaines situations, au risque de déplaire aux femmes qui pratiqueraient encore en secret la philosophie de l'amour au commencement du XVIIIe siècle. S'il en existe beaucoup, ce ne sont pas celles-là que nous espérons ramener à l'idéal de notre époque. L'utilité espérée de cet ouvrage consiste à

montrer l'amour vrai triomphant du sophisme des sens et des paradoxes de l'imagination.

Quant aux maris qui craignent la lecture des romans pour leurs femmes, nous les engageons fort, s'ils sont dans les idées de *M. le duc d'Évereux,* à ne leur laisser lire ni romans, ni mémoires, et nous déclarons être tout à fait ignorant de l'espèce de moralité qui pourrait ne pas blesser leur exquise délicatesse.

Nous espérons que ces maris sont rares; mais nous sommes toutefois persuadé d'une chose : c'est que ce livre sera beaucoup discuté par la plupart de ceux qui le liront, et nous croyons précisément très-utile de soulever ces discussions, dans un temps où l'on ne demande plus guère d'autre talent aux écrivains que celui de ménager beaucoup l'hypocrisie.

GEORGE SAND.

Nohant, 18 décembre 1859.

CONSTANCE VERRIER

PREMIÈRE PARTIE

I

Madame Ortolani était une femme charmante. Fille d'un riche gentilhomme de province, et mariée en premières noces au vieux marquis de Grions, elle avait épousé à quarante ans un économiste étranger, chargé autrefois de diverses missions diplomatiques; homme d'esprit, de science, d'une très-belle figure, encore jeune, et d'un commerce agréable. Elle n'osa jamais avouer que ce fut un mariage d'amour, et pourtant ce n'était pas une affaire de convenances, car Ortolani n'avait ni naissance ni fortune. Ses talents et ses relations lui procuraient des occupations convenablement rétribuées et de l'aisance. Quant à son nom, qui était fort honorable, il ne le devait qu'à lui-même.

La noble famille de l'ex-marquise de Grions, celle du marquis défunt, et toutes les personnes titrées au milieu desquelles madame Ortolani avait passé sa vie, commencèrent par la blâmer et par s'éloigner d'elle; mais, grâce à son caractère aimable et à un mélange de franchise et d'adresse qui avait un grand charme, elle sut empêcher les ruptures formulées, éviter les discussions, et, peu à peu, ramener à elle la meilleure partie de ses anciennes relations, la partie généreuse ou intelligente. Elle gagna donc à son changement de position de pouvoir faire un choix, une sorte d'épuration.

Elle aimait le monde, non pas précisément le grand monde, mais le monde en quantité. Les relations de son mari étaient nombreuses et variées. Dans sa double carrière diplomatique et scientifique, il avait côtoyé les sommités de l'influence et du talent. En outre, il était frère d'une pianiste célèbre, femme de beaucoup d'esprit et de savoir.

Madame Ortolani ouvrit donc sa maison à plusieurs amitiés sérieuses et à beaucoup de relations agréables. En fait de talents, elle reçut d'abord des artistes étrangers. Tout ce qui arrivait à Paris pour s'y produire était désireux de faire là une première épreuve, devant un certain nombre de personnes compétentes. Mademoiselle Ortolani, la musicienne, était chargée de choisir et d'amener à sa belle-sœur tout ce qui avait un certain mérite en fait de virtuoses.

Un peu plus tard, plusieurs artistes français émi-

nents, appelés à venir juger et protéger leurs confrères des autres pays ou de la province, prirent tout naturellement l'habitude de cette maison confortable, animée, enjouée, dont la maîtresse avait l'art suprême de s'occuper de tous et de chacun, de mettre tout le monde à l'aise en ayant l'air de ne se tourmenter de rien et de s'amuser pour son propre compte.

Ce salon fut un des derniers vestiges de l'ancienne société française. De 1840 à 1855, en dépit des révolutions, il tint sans éclat, sans faste et sans prétentions une place choisie au milieu du monde. Il faut dire au milieu, parce que ce fut un petit point central où toutes les classes de la société furent simultanément représentées, et où les rangs et les opinions les plus contraires furent étonnés de se trouver face à face sans aigreur et sans querelles. On y venait par curiosité d'abord, et on y revenait par goût : dans la semaine, par petits groupes qui se questionnaient, se tâtaient pour ainsi dire, et se séparaient sans s'être entendus, mais sans s'être scandalisés ni haïs ; le lundi, par groupes plus nombreux qui arrivaient à faire masse, et que le plaisir d'entendre une bonne lecture ou d'excellente musique réunissait dans un sentiment commun d'approbation ou de plaisir.

Nous ne dirons rien de plus ici du couple Ortolani, sinon que le mari était estimé et la femme aimée. Celle-ci avait le cœur essentiellement bon et dévoué ; chez elle, l'art d'obliger était orné de toutes les grâces de l'esprit.

Le but de ce préambule est d'expliquer, sans fiction romanesque, comment une liaison romanesque put se former en plein Paris, sans motif d'intérêt et sans occasion d'intrigue quelconque, entre trois personnes que leurs positions, leurs caractères et leurs habitudes ne devaient pas naturellement rapprocher.

C'étaient trois femmes : une duchesse, une bourgeoise et une artiste.

La duchesse était madame d'Évereux, son petit nom était Sibylle.

La bourgeoise s'appelait Constance Verrier. Son père avait fait honorablement des affaires lucratives.

L'artiste, c'était la charmante Mozzelli, une cantatrice de second ordre sur le théâtre, mais qui prenait souvent la première place dans les salons, devant un auditoire éclairé.

Toutes trois étaient riches : la duchesse, par droit de naissance ; la bourgeoise, par le talent et l'habileté de son père ; la cantatrice, par son propre travail et son propre talent.

Toutes trois étaient libres : la duchesse, jeune veuve de trente-cinq ans ; la bourgeoise, vieille fille de vingt-cinq ; la cantatrice, sans mari connu et sans âge déclaré ; mais, à la voir entre les deux autres, plus animée que la duchesse et moins fraîche que Constance Verrier, on pouvait juger qu'elle tenait le milieu entre leurs âges par la trentaine.

Toutes trois étaient charmantes : madame d'Évereux, blonde, assez grande, un peu grasse et d'un

type des plus nobles avec une expression de bienveillance enjouée qui tempérait la fierté des lignes. Constance, la plus vraiment belle des trois, n'avait ni l'opulente élégance de la duchesse, ni la diaphanéité poétique de l'artiste; mais elle était admirable de la tête aux pieds : cheveux bruns abondants, yeux et sourcils magnifiques, traits réguliers et d'un dessin achevé, teint pur et d'un coloris de santé morale et physique indubitable ; extrémités mignonnes avec une taille moyenne, de la grâce sans manières, du charme sans coquetterie, un ensemble presque divin, un type dont on cherchait les origines plus haut que celles de la duchesse, car il fallait remonter à quelque céleste influence pour les expliquer.

Sofia Mozzelli était moins belle que Constance et moins imposante que madame d'Évereux; mais elle plaisait plus énergiquement. Sa pâleur brune et son œil intelligent et passionné faisaient oublier un peu d'épaisseur dans les lèvres et un peu d'exiguïté dans les formes. Elle était petite et d'une apparence fatiguée. Sa grâce, un peu développée par l'art et le travail, avait l'air de n'appartenir qu'à la nature. Sa voix n'était pas de la première fraîcheur, mais elle avait des accents d'amour ou de douleur qui arrachaient des larmes.

Ces trois femmes avaient beaucoup d'intelligence : la cantatrice pour l'art, la duchesse pour le monde, la bourgeoise pour le monde et pour l'art.

Toutes trois avaient une existence mystérieuse ou

problématique. La duchesse avait beaucoup d'amis; on disait tout bas des amants, mais sans qu'on pût rien affirmer et prouver contre elle. On pouvait prouver davantage contre la Mozzelli, mais on s'accordait à dire qu'elle s'était beaucoup rangée et que d'ailleurs jamais ses sentiments n'avaient spéculé.

Quant à mademoiselle Verrier, on savait qu'elle était irréprochable, et cependant quelques esprits malveillants cherchaient à découvrir en elle une faute, une passion ou un travers, pour expliquer comment une personne riche, belle, aimable et bien posée dans le monde avait refusé tous les partis et tenait toutes les prétentions à distance.

Elle vivait très-retirée, avec une tante de soixante ans. Dès le printemps, elle disparaissait pour s'enfermer à la campagne jusqu'aux premiers jours de l'hiver. Elle allait peu dans le monde, et choisissait son milieu, en personne posée que rien n'entraîne.

Ce fut un étonnement pour quelques juges rigides de la voir apparaître, dans l'hiver de 1846, chez madame Ortolani, où, malgré le bon ton et les belles relations de celle-ci, on ne se piquait ni d'intolérance ni de roideur. C'était comme un terrain neutre où personne ne compromettait personne, et où l'aristocratie ne se scandalisait pas de voir de trop près des penseurs et des artistes sur le pied de l'égalité. Des mères y menaient leurs filles; mais Constance, n'ayant pas de mère, eût semblé devoir y regarder de plus près. Elle répondit à ceux qui l'interrogèrent que M. Orto-

lani avait rendu un grand service à quelqu'un de sa famille, et que madame Ortolani ayant beaucoup insisté pour la voir venir chez elle, elle-même aurait cru montrer de l'ingratitude en s'y refusant. Elle ajouta qu'elle ne voyait rien que de bon autour de cette aimable femme, et toute cette explication était la vérité.

La Mozzelli était venue là pour se faire entendre. Mademoiselle Ortolani l'aimait beaucoup ; elle plut énormément dans ce petit monde choisi, elle s'y plut elle-même et y revint souvent. Comme elle n'avait pas encore d'engagement à Paris et que la duchesse, touchée de son beau talent, employait son influence (étendue à plusieurs sphères diverses) à lui en faire contracter un convenable aux Italiens, elle se trouva, vite et naturellement, en rapports de gratitude avec cette noble dame, et elle chanta plusieurs fois chez elle dans l'intimité. Elle y chanta même devant elle seule, et pour lui donner une heure de plaisir sérieux et profond. Madame d'Évereux, sans être artiste elle-même, aimait la musique et s'y connaissait.

Ce fut le hasard qui rapprocha Constance des deux premières. Un soir que l'on chantait au piano chez madame Ortolani, l'accompagnateur se trouva tout à coup malade, et mademoiselle Verrier prit sa place sans réflexion, sans hésitation, en bonne personne qui n'a aucune préoccupation d'elle-même et qui possède un grand fonds de dévouement pour les autres. Accompagner sans répétition préalable avec les chanteurs est

un tour de force. La Mozzelli fronça son noir sourcil, et le vieux Lélio, qui chantait avec elle, lui dit en italien à l'oreille : « Il va falloir crier pour couvrir la déroute. » Mais Constance, qui avait entendu souvent l'un et l'autre, les accompagna en maître, les soutint, les devina et les fit si bien valoir qu'en finissant, l'étourdie et sincère Italienne la remercia par une poignée de main et un baiser tendre et respectueux sur ses bracelets. Constance ne s'effaroucha point de cet hommage mêlé de familiarité ; elle sourit, serra la main de la cantatrice, et alla se rasseoir entre sa tante et la duchesse. C'était une place qu'un second hasard lui avait assignée.

Naturellement, la Mozzelli vint recevoir les éloges de sa protectrice, et elle voulut en reporter la moitié sur mademoiselle Verrier. La duchesse loua le talent de la bourgeoise, et rendit délicatement justice à la bonne grâce simple et touchante de son premier mouvement.

— Oh ! le premier mouvement ! s'écria la Mozzelli, il n'y a que cela de bon au monde !

— Trouvez-vous? dit la duchesse à Constance, avec un sourire de déférence aimable.

Je ne sais ce que répondit mademoiselle Verri , mais la conversation s'engagea entre elles trois. Après le thé, quand les rangs se furent éclaircis, elles se plurent à la renouer, et la maîtresse de la maison y mêla sa grâce conciliante et son aimable enjouement. Elles se rencontrèrent en visite chez madame Ortolani

peu de jours après; puis le lundi suivant, en grande réunion, et ensuite fréquemment durant tout l'hiver, trouvant toujours du plaisir à se lier davantage. Constance accompagna souvent Sofia, et même elle consentit à faire une partie dans les morceaux d'ensemble. Elle avait une très-belle voix, toujours juste et sûre, et chantait sans regarder personne autour d'elle, les yeux sur son cahier, calme, dans une sorte de recueillement religieux. Madame Ortolani raffolait de cette obligeante et affable nature, qui inspirait à la fois la confiance et le respect. La Mozzelli en était enthousiasmée, et la duchesse regardait en philosophe bienveillant le contraste de ces deux types opposés, qui trouvaient dans l'amour de l'art un point de contact inattendu. La duchesse était une personne discrète et sans effusion, mais naturellement bonne, rarement jalouse des autres femmes, d'intelligence curieuse et chercheuse, étudiant avec calme le cœur humain autour d'elle. C'était là son goût et sa principale occupation; quand elle rentrait chez elle, elle écrivait ce qui l'avait frappée et tâchait de résoudre, par le raisonnement, les problèmes qui avaient posé devant elle. Elle avait le style coulant, incorrect et souvent un peu vague des femmes d'esprit de l'ancien monde; mais c'était gracieux, facile, souvent agréable, parfois incisif, généralement bienveillant et impartial. Elle jugeait bien tout ce qui n'était point la passion. Là, sa pénétration s'arrêtait, sa logique se trouvant tout à fait déroutée.

Un matin, vers la fin de l'hiver, la duchesse vint

rendre une visite d'adieu à madame Ortolani. Elle allait passer quelques mois en Angleterre, où la crainte d'une révolution en France lui avait fait placer une partie de sa fortune.

Madame Ortolani était sortie, mais elle devait rentrer dans un quart d'heure, et son petit salon était ouvert. La Mozzelli, qui l'attendait, fredonnait devant le piano. La duchesse s'assit devant le feu, et la cantatrice vint l'y rejoindre.

— Eh bien! ma chère petite, lui dit madame d'Évereux, j'ai échoué tout à fait pour votre engagement à Paris, mais je vous sais engagée à Londres, et je me réjouis d'y aller, puisque je vous entendrai enfin sur la scène.

— Vous allez à Londres, madame la duchesse? s'écria Sofia avec effusion. Oh! en ce cas, je n'ai aucun regret de quitter Paris!

— Ne nous dissimulons pas l'une à l'autre, reprit la duchesse, que, toutes deux, nous regretterons là cette charmante maison Ortolani, unique peut-être à Paris, et sans aucun analogue, que je sache, en Angleterre. Je m'étais habituée à cette liberté de l'âme qu'on respire dans ces petits salons, et une des personnes que je regretterai le plus, — en cela, je suis d'accord avec vous, j'en suis sûre, — c'est la belle et bonne Constance Verrier.

— La *Costanza!* dit la cantatrice en soupirant, c'est comme un ange qui aura passé dans ma vie! Je ne sais pas pourquoi je pense à elle à toute heure, comme si

ma destinée était dans ses mains. Vous qui savez tout, ma grande duchesse, est-ce que vous pourriez m'expliquer cela?

— C'est très-facile, répondit la duchesse : les extrêmes se cherchent.

— C'est vrai, mais pourquoi?

— Pourquoi? vous le demandez? Parce que tous et toutes nous aspirons à compléter notre vie morale et intellectuelle par les dons et priviléges naturels qui nous manquent. De même qu'un avare aime beaucoup à vivre aux dépens d'un prodigue, et que, par contre, le prodigue sent souvent le besoin de faire intervenir l'influence d'un avare dans les embarras qu'il s'est créés, de même un homme violent et impétueux éprouve comme un repos réparateur dans la société d'un être doux et tranquille; de même aussi une femme éprouvée et déçue par la passion aspire à la suave mansuétude d'une âme que les passions n'ont jamais troublée.

— Eh bien! vous avez raison. Je comprends cela. Mademoiselle Verrier est pour moi un idéal d'innocence, de vertu, de raison et de simplicité. Je voudrais être elle!

— Sans pourtant cesser d'être vous? dit mademoiselle Verrier en entrant dans le salon.

En se débarrassant de ses fourrures auprès de la porte, elle avait entendu les dernières paroles de la Mozzelli.

— Oh! je vous demande pardon, répliqua celle-ci;

je voudrais bien cesser d'être moi ! Je ne m'aime pas; je m'ennuie, je m'irrite, je me connais trop. J'ai besoin d'admirer, de vénérer, de prier quelqu'un, et je ne m'accorde à moi-même qu'un peu d'estime et beaucoup de pitié.

— La singulière créature ! dit la duchesse en s'adressant à Constance. On dirait qu'elle est humble pour tout de bon; et, cependant, elle n'est pas toujours modeste, je le sais !

— Elle a l'orgueil de l'artiste, c'est son droit, répondit mademoiselle Verrier en souriant à la cantatrice, mais elle a l'humilité chrétienne très-avant dans le cœur, je vous en réponds.

— Vous croyez donc la bien connaître ? reprit la duchesse. Eh bien ! vous seriez plus avancée que moi, qui ne la comprends pas du tout.

— Et moi, est-ce que vous me comprenez? dit Constance avec ingénuité.

— Vous ! ma chère ! s'écria la duchesse, oh ! très-bien ! c'est si différent !

— Définissez-moi en deux mots : je serais bien aise de me connaître.

— Sage pour cause de froideur : voilà !

— C'est possible, répondit mademoiselle Verrier avec une modeste insouciance; mais le mot lui sembla risqué, car elle rougit.

— Entendons-nous, reprit madame d'Évereux, qui s'en aperçut. Je ne soulève jamais les voiles de la pudeur; j'en ai moi-même, malgré mes trente ans

passés ; je parle toujours des choses du cœur et de l'esprit. Vous n'aimez, vous n'admirez aucun homme ; vous n'avez pas besoin d'affections vives, et c'est pour cela que vous êtes si charmante et si aimable ; c'est pour cela que vous avez toujours l'esprit présent, les manières bienveillantes, l'âme ouverte à la tolérance ou à la compassion. Il n'y a rien de maussade comme une personne passionnée qui n'est jamais avec vous, ou qui veut vous forcer à monter avec elle sur le dada quinteux de son imagination.

— En ce cas-là, madame la duchesse, répondit Constance d'un ton naïf et sérieux, vous êtes sage aussi pour cause de froideur, car, à quelque moment que l'on vous rencontre, on vous trouve toujours parfaitement aimable.

II

— Et à ce compte-là, s'écria la cantatrice un peu piquée, je suis parfaitement maussade, moi qui suis toujours distraite par mon imagination, ou fatigante par ma fantaisie d'emporter les autres sur le même dada.

— Vous, Sofia, répondit la duchesse avec bonté, vous avez le droit d'être ainsi, parce que votre dada a les ailes du génie. On n'est jamais fâchée, quelque poltronne qu'on soit, de vous suivre dans la nuée. Je n'ai médit que des sottes ou des bêtes qui ne sont pas

ici. Mais à propos... non! pas à propos! c'est la langue qui me fourche. Où est donc votre tante, mademoiselle Verrier? et à quelle prodigieuse circonstance doit-on le bonheur de pouvoir vous dire trois paroles sans être contrôlée par la *sœur Écoute?*

— Ma tante n'a pas d'esprit, je le sais, répondit Constance sans se fâcher. Elle comprend peu ce qui se dit. C'est un enfant tranquille et bon, d'un cœur si dévoué et d'un caractère si égal que je ne m'ennuie jamais d'elle, et que quelque chose me manque quand elle n'est pas là. Elle a été voir une vieille amie ici près, elle va arriver dans cinq minutes.

— En ce cas, dépêchons-nous de dire du mal d'elle, dit la Mozzelli en riant. Convenez, chère Constance, que cette bonne tante,—je l'aime aussi, moi, je vous le déclare,—n'est pas trop contente de me voir liée avec vous.

— Vous vous trompez, répondit mademoiselle Verrier. Toute bourgeoise qu'elle est, elle a un grand respect d'instinct pour les arts et les artistes, depuis qu'on lui a mis dans la tête cette innocente rêverie que j'étais artiste moi-même.

— Vous l'êtes! et grande artiste, encore! s'écria la Mozzelli. Je voudrais avoir votre science sérieuse et votre goût irréprochable. J'apprends tous les jours avec vous! Mais il ne s'agit pas de ça, parlons de la tante. C'est donc à madame la duchesse qu'elle en veut? car je vous jure que, quand elle nous voit causer toutes trois ensemble, elle pince les lèvres et serre les doigts... comme ça.

Ici la Mozzelli fit une ravissante mimique de la vieille mademoiselle Cécile Verrier, contre laquelle ne put tenir le sérieux de la duchesse, et dont Constance rit simplement et sans dépit. Elle aimait sa vieille parente si profondément, qu'elle ne se guindait pas contre de légères et superficielles critiques, et l'on sentait qu'elle pouvait voir ses petits ridicules, sans que son affection en fût contristée ou ébranlée un seul instant.

— Dans tout cela, vous ne répondez pas, lui dit la duchesse. Est-ce que votre chaperon m'a réellement en horreur?

— Non, madame, répondit Constance ; seulement elle vous craint. Elle croit que vous vous moquez d'elle. Se sentant faible pour se défendre, la pauvre fille a volontiers cette angoisse devant les personnes d'un grand esprit, et c'est ce qui la rend plus gauche qu'elle ne l'est réellement.

— Pauvre femme! s'écria la duchesse, il me tarde, à présent, qu'elle arrive ; je veux être plus aimable avec elle que je ne l'ai été. Je veux qu'elle m'aime beaucoup, afin qu'elle ne vous détourne pas de m'aimer un peu.

En effet, quand mademoiselle Cécile Verrier arriva, madame d'Évereux tint sa promesse. Constance lui en sut gré et l'en aima davantage. Madame Ortolani rentra, et la conversation, d'abord générale, revint insensiblement au sujet qui avait préoccupé les trois amies, à savoir, une sorte d'examen réciproque des idées et des goûts de chacune par les deux autres. Madame Ortolani s'en mêla avec esprit et bonne grâce, trouvant

là l'occasion de faire l'éloge de toutes trois. La Mozzelli se livra avec sa vivacité et sa franchise accoutumées. La duchesse, qui ne se livrait jamais, eut l'air de pouvoir se livrer impunément, n'ayant, selon elle, rien à dire d'elle-même qui ne fût connu de tout le monde. Constance seule se tint franchement sur la réserve et prétendit qu'elle ne se connaissait pas assez, ou qu'elle n'avait pas assez réfléchi, pour combattre ou soutenir des théories quelconques. La duchesse sentit que Constance avait des idées plus arrêtées qu'elle ne voulait le laisser voir. Elle éprouva une ardente curiosité de pénétrer l'énigme de cette belle âme ; mais si elle pouvait espérer, grâce au prestige de son esprit, y parvenir un jour, elle devinait bien qu'en présence de madame Ortolani, qu'elle ne connaissait pas assez, et peut-être en présence de sa tante, qui ne la comprenait pas du tout, Constance n'aurait pas un moment de véritable abandon.

En femme désœuvrée qui se croit sérieusement occupée de l'étude des autres, la duchesse résolut de ne pas quitter Paris sans avoir trouvé le moyen de confesser cette mystérieuse ingénue.

Elle y réfléchit quelques instants. Elle eut d'abord envie d'inviter Constance avec la Mozzelli à un dîner intime. Mais elle craignit un refus, et elle était trop fière pour s'y exposer. Il était bien certain que Constance n'irait pas davantage chez la Mozzelli. Elle imagina de s'inviter chez Constance, comptant sur quelque prétexte pour éloigner la tante dans la soirée.

— Ma chère enfant, dit-elle à Constance en descendant l'escalier avec elle, j'ai une fantaisie : c'est de voir votre maison, votre intérieur, vos travaux. Je sais que vous ne recevez que de vieux amis de votre père avec leurs familles patriarcales. Je les effaroucherais, j'en suis sûre. Je connais le monde et toutes les sortes de monde. Il suffit d'un peu trop de falbala que j'étalerai sur un fauteuil, par mégarde, pour rendre soucieuse quelque douairière de la vieille roche ou pour faire baisser les yeux à quelque pudibond magistrat de soixante-dix ans. Je serais gênée moi-même, je ne serais pas *moi,* et mon désir de plaire à vos amis serait critiqué comme une vaine coquetterie. Recevez-moi, un soir, seule avec votre tante : qu'en dites-vous ? est-ce possible ? Ceci ne vous compromettra pas vis-à-vis des vôtres, car je ne compte pas prendre possession de votre vie cénobitique et y rien déranger par la suite. Je pars ! Dieu sait où et quand nous nous reverrons. Mais j'ai pour vous une sympathie véritable. Je suis comme la Mozzelli à cet égard-là, moi ! Je vous contemple comme une exception aux misères et aux chagrins de ce monde. Je voudrais emporter de vous un souvenir complet. Soyez sûre que les femmes ont les unes sur les autres une influence bien plus grande qu'on ne croit, souvent horrible, quelquefois excellente. Vous ne pouvez en avoir qu'une bonne. Ne la refusez pas à qui vous la demande sérieusement et de bonne foi.

Constance ne songea pas à résister à un désir si gra-

cieusement formulé, et, comme la Mozzelli était au bas de l'escalier prête à monter dans sa voiture, elle eut l'idée de la rappeler pour l'engager à venir aussi chez elle ; mais elle hésita.

— Croyez-vous, dit-elle à la duchesse, que je ferais mal de l'inviter? Je l'aime de tout mon cœur, mais...

— Mais sa vie passée ne ressemble guère à la vôtre, répondit madame d'Évereux. Cependant, sa vie actuelle est bonne et mérite encouragement et protection.

— C'est vrai! répondit Constance avec vivacité. Je l'inviterai! — Et elle courut après la cantatrice pour lui faire part du projet de la duchesse. Il s'agissait de se réunir vers cinq heures pour voir la maison et les objets d'art, de dîner à six, de faire un peu de musique et de causerie, et de se séparer à dix heures, le tout sans figures étrangères et gênantes. Les demoiselles Verrier se diraient à la campagne.

On prit jour, et on se sépara. La bonne Mozzelli était fort touchée de cette invitation. Elle n'eût pas osé, sans y être autorisée, se présenter chez une personne aussi rigide que Constance, et elle comprenait tout ce qu'il y avait de délicatesse et de bonté dans sa démarche.

Quant à la duchesse, elle trouvait fort bon que la Sofia fût en tiers dans la conversation. Elle comptait sur la spontanéité de cette tête vive pour poser à Constance des questions plus hardies qu'elle n'eût pu se les permettre elle-même.

Le surlendemain arrivé, elle prit une voiture de remise et se rendit, *incognito,* au fond du faubourg Saint-Germain, où Constance habitait une de ces vieilles, grandes et belles maisons comme on n'en fait plus. Cette maison était louée entièrement, sauf un vaste pavillon occupé par elle au fond du jardin. C'était une demeure tranquille et retirée, un peu sombre et d'aspect sévère. De beaux vieux meubles et de bons tableaux d'anciens maîtres en faisaient le principal luxe. Constance n'avait rien changé à l'arrangement et à l'ornementation créés par son père. Tout y était d'un goût pur; aucun colifichet, un confortable réel, rien qui annonçât les voluptés de l'indolence.

La duchesse apportait sa loge à l'Opéra, et la mettait, ainsi que sa voiture, à la disposition de la vieille mademoiselle Verrier. Mais ce moyen de l'écarter fut un luxe superflu; la douairière avait été soigner sa vieille amie malade : elle ne devait rentrer qu'à minuit.

La Mozzelli arriva bientôt. Constance ne voulait pas condamner ses amies à subir l'exhibition de son modeste intérieur. Elle prenait en bonne part l'espèce de religion exaltée avec laquelle la cantatrice pénétrait dans ce qu'elle appelait un sanctuaire; mais elle était un peu gênée par la curiosité toute féminine de madame d'Évereux. Quelque art que celle-ci mît à la dissimuler, Constance, qui était pénétrante par instinct autant qu'elle était confiante par loyauté, se sentait vague-

ment sous un regard moins tendrement croyant que celui de la Sofia.

Madame d'Évereux voulut tout voir, le choix des peintures et les sujets placés dans le meilleur jour, qu'elle supposait être les sujets favoris, des indices, par conséquent, d'une préoccupation secrète ou affectée; la chambre à coucher, dont elle remarqua la proximité avec celle de la tante et la simplicité austère; le cabinet de travail, le salon de musique, les fleurs du jardin, la disposition des allées et le mur de clôture. Ayant tout regardé et commenté intérieurement, elle se crut sûre de son fait et revint à sa tranquillité naturelle.

La salle à manger était fort belle, mais très-ombragée par le voisinage des grands tilleuls du jardin. En plein printemps, on y dînait aux lumières. Les trois femmes furent servies avec luxe et friandise. La duchesse remarqua pourtant que son hôtesse mangeait d'un bon appétit, mais sans aucune sensualité.

La duchesse aimait les épices, les excitants de la circulation, et la Mozzelli les spiritueux, les excitants de l'imagination. Le dîner fut très-gai. La cantatrice ne mit point d'eau dans le vin de Champagne frappé, et se désespéra de n'être pas du tout grise. La duchesse lui reprocha aussi de ne pas déraisonner un peu.

— J'espérais, lui dit-elle, que nous vous verrions étincelante d'esprit, et vous n'êtes que sentimentale, comme à votre habitude. Ce n'est pas la peine de nous prêter à une *orgie*, nous qui n'en avons pas les facultés,

si vous ne nous ouvrez pas les chemins bleus où conduit l'hippogriffe.

— Vous me feriez avaler les vins les plus fantastiques, répondit l'artiste en riant, que je ne trouverais aucun dragon pour me carrosser dans les espaces. J'aurais pourtant voulu être en verve, parce que, quand j'ai beaucoup ri follement, je deviens ensuite tout d'un coup très-sombre, et que dans ces moments-là j'ai de l'inspiration; je chante bien, ou je dis des choses très-profondes. J'aurais voulu vous faire pleurer, ce soir, avec le récitatif de donna Anna; mais il n'y aura pas moyen, voyez-vous! la présence de la Costanza me paralyse. Je me sens recueillie, attendrie, et, dans cette disposition-là, on ne sent aucun besoin de poser.

— De poser? dit la duchesse étonnée. Ah çà! vous moquez-vous donc des autres, quand vous êtes éloquente?

— Je ne me moque pas, puisque je me prends au sérieux! seulement, je me pose, je le sens quand j'ai fini. Je donne mon âme en spectacle, je joue un rôle, je sens que je le joue bien, et l'intérêt que j'inspire réagit sur moi au point que je m'intéresse moi-même. Mais, hélas! c'est une ivresse qui passe vite: je me retrouve vis-à-vis de moi, toute désenchantée du véritable personnage que je suis, et profondément humiliée de n'être pas celui que je voudrais être.

— Convenez, dit la duchesse à mademoiselle Verrier, qu'elle a une sincérité ravissante, et qu'avec elle, on ne peut se scandaliser de rien.

— C'est pour cette sincérité que je l'aime, répondit Constance.

— Seulement, dit la duchesse, elle a quelque chose de désespérant. C'est que, plus elle est franche, moins on la comprend. C'est le contraire de vous, que ne vous livrez pas et que l'on pénètre à première vue.

— A première vue? reprit Constance avec un peu de malice, je croyais que vous y aviez regardé à deux fois, ici, avant d'être bien fixée sur mon compte.

— Que voulez-vous? le calme, à votre âge, est chose si rare et si extraordinaire! Mais je suis bien fixée maintenant: sage comme les sages de la Grèce!...

— Pour cause de froideur dans les sentiments? répliqua Constance avec un sourire de résignation un peu ironique.

— Oh! oui-da! vous protestez intérieurement? s'écria la duchesse à qui rien n'échappait.

— Non, non, je ne proteste pas! répondit Constance.

Et elle espéra changer de conversation en changeant de place. Elle emmena ses compagnes prendre le café au salon.

Mais quand même la duchesse n'eût pas senti sa curiosité et sa méfiance se réveiller, de quoi parlent et de quoi peuvent parler trois femmes réunies? Belles ou laides, jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, il faut toujours qu'à propos de soi-même ou des autres, ouvertement ou à mots couverts, comme c'était ici le cas, il soit question d'amour.

La Mozzelli, à qui toutes ces réticences portaient sur les nerfs, rompit la glace la première, et, comme madame d'Évereux lui demandait de quoi elles allaient s'entretenir pour ne pas tomber dans la prose :

—Disons du mal des hommes ! s'écria-t-elle avec impétuosité. Sur ce chapitre-là, nous serons compétentes toutes trois, puisque toutes trois nous ne voulons pas rentrer ou tomber sous le joug de l'amour et du mariage.

— Comment voulez-vous, dit la duchesse, que Constance dise du mal des hommes, puisqu'elle ne les connaît pas ?

— Son instinct les lui fait craindre, au moins ! N'est-ce pas, chère sainte enfant, que vous en avez la plus mauvaise opinion ?

— Non, répondit Constance en riant, je suis un vieux philosophe, moi ! J'explique et j'excuse.

— Elle se moque de moi, pensa la duchesse, mais nous verrons bien ! Et, s'adressant à la cantatrice, dont l'abandon servait ses desseins : Voyons, lui dit-elle, voilà un beau sujet de discussion entre vous deux ! Vous condamnez tous les hommes, Constance les justifie. Moi j'écoute et je suis le juge.

— Je n'accepte pas un juge prévenu, répliqua la Mozzelli. Vous avez déjà décerné le prix de raison et de vertu à Constance : vous allez être contre moi !

— Ça va sans dire, reprit la duchesse, car vous

m'avez calomniée en me supposant irritée contre la plus noble moitié du genre humain ; mais c'est une raison de plus pour vous de bien plaider votre cause et de vouloir entraîner l'aréopage. Parlez, que reprochez-vous tant aux hommes?

— L'égoïsme ! répondit la Mozzelli avec feu : ces êtres-là nous aiment si mal qu'ils ne nous tiennent aucun compte de notre dévouement. C'est un hommage légitime qu'ils acceptent, et encore croient-ils faire beaucoup en ne le repoussant pas comme une idolâtrie indiscrète et importune !

— Où avez-vous vu ça? dit la duchesse, dans votre expérience?

— Oui, dans ma vie. Voulez-vous que je vous la raconte?

— Non, dit Constance.

— Pourquoi? Vous craignez que je ne sois pas convenable?

— Vous le serez, dit la duchesse, parlez !

Constance baissa les yeux, regrettant, mais trop tard, d'avoir écouté son bon cœur en invitant ces deux femmes. Elle prit cependant son parti avec esprit : assise près du piano, elle improvisa sur le clavier un récitatif dramatique, après quoi elle dit à la cantatrice :

— Es-ce que vous ne pourriez pas nous la chanter, votre histoire?

— Non, pas en sortant de table, répondit la Sofia ; mais vous pouvez me soutenir d'une basse continue, ça m'aidera à commencer.

— Et je vous avertis, ajouta Constance, que si vous en dites plus qu'il ne faut, je ferai un vacarme qui me dispensera d'entendre.

— Soit! reprit la Mozzelli. J'aime mieux que vous me disiez ça. Je n'aurai pas besoin de tant m'observer.

III

HISTOIRE DE LA SOFIA MOZZELL

« Je suis née dans l'État de Modène, un petit pays superbe, opprimé par un petit despote fort méchant. Mon père était une manière de sculpteur, comme la plupart des tailleurs de marbre un peu adroits qui exploitent les carrières de Massa-Carrara. Ces braves gens savent imiter divers modèles anciens et modernes. Établissant des maisonnettes aux environs et même sur les flancs de la montagne, ils ont des ateliers en plein vent, où s'arrêtent volontiers les voyageurs, lesquels leur achètent des Cupidons ou des Enfants Jésus, des Flores ou des Madones, les uns croyant avoir à vil prix quelque chose de passable; les autres, ne songeant qu'à emporter un échantillon travaillé de notre beau marbre blanc, en souvenir de leur promenade.

« Vous pensez bien que mon père était fort pauvre. Moi, j'étais une espèce de montagnarde aux pieds nus. Mes frères portaient des souliers.

« Ceci est un trait caractérisque qui commence bien la série de mes griefs contre le sexe masculin. Dans tout l'État de Modène, des frontières de la Toscane à celles du Piémont, les femmes du peuple et même les petites bourgeoises ne connaissent ni bas ni souliers. Et pourtant, le pays est âpre, les sentiers pierreux, et les hautes montagnes attirent des pluies torrentielles. Si jamais chaussure fût nécessaire à de pauvres petits pieds féminins, c'est là certainement. Mais on nous dit, dès l'enfance, que c'est beaucoup plus sain de n'en pas avoir; que l'humidité sèche plus vite sur la peau que sur le cuir; que le pied est beaucoup plus sûr dans les endroits dangereux quand il n'est pas emprisonné; enfin, que c'est une économie : toutes raisons excellentes, mais qui se trouvent retournées en sens contraire quand il s'agit des mâles. Pour ceux-ci, l'eau est un élément qui enrhume, les pierres, des objets qui blessent, et les forts souliers ferrés, des préservatifs contre la glissade et les chutes mortelles.

— Bah! dit en riant la duchesse, je ne sais pas de quoi vous vous plaignez! Vous avez, quand même, un pied charmant, et les rhumes ne vous ont pas gâté la voix.

— C'est qu'il y a des grâces d'état, reprit la cantatrice; car les pieds mouillés ne sont pas l'unique privilége des Modenaises. Il faut encore qu'elles trouvent moyen de vivre avec la tête exposée aux pluies, aux brouillards ou aux soleils enragés de la montagne; par la même raison de santé ou d'économie qui les prive de

chaussures, on les prive de coiffures aussi. On a seulement daigné condescendre aux besoins impérieux de la coquetterie en leur permettant un chapeau de paille pas beaucoup plus grand qu'une pièce de cent sous, qui se fixe sur le milieu du front ou sur la tempe gauche, au moyen d'un cordon de laine écarlate. Je vous laisse à penser comme cela nous préserve et nous protége! Mais, en revanche, les hommes ont de bons chapeaux de paille ou de feutre à pleins bords.

« Ces rois de la création cultivent peu la terre ; ils se contentent d'exploiter le roc et de promener, sur des charrettes, de gigantesques morceaux de sucre qu'ils font passer pour du marbre. Les femmes s'occupent des produits de la campagne ; ce sont elles qui en trafiquent : mais, comme les torrents sont énormes, et que la bonne administration du souverain a jugé inutile de faire faire des chaussées et des ponts, chaque jour de marché, on voit, sur les rives de la Magra ou de toute autre rivière, habituellement débordée, les femmes de tout âge retrousser tranquillement leurs jupes, mettre leurs denrées sur leur tête et entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'au menton, à leurs risques et périls, et cela sur un parcours d'une heure et demie, car les torrents en prennent à leur aise et occupent souvent un lit d'une lieue de large. Le rivage est souvent plein d'étrangers avertis de cette exhibition, et qui viennent de loin pour assister à la franche et triste nudité de ces pauvres femmes.

— Eh bien! dit la duchesse à Constance, vous ne faites pas gronder la basse?

— Non, répondit Constance; j'écoute et je suis triste! Je trouve qu'il ne faut pas vouloir ignorer les misères et les injustices de ce monde.

— Bien! reprit la Mozzelli; vous y viendrez, à reconnaître que les hommes sont d'atroces créatures! Savez-vous ce qu'ils font, ces riches voyageurs, ces majestueux Anglais et ces Français aimables qui viennent sur la rive de la Magra les jours de marché? Ils regardent les jeunes filles avec des yeux libertins et des paroles indécentes ; et, quant aux pauvres vieilles, ils les raillent et rient aux éclats de leur maigreur effrayante. Dans tout cela, il n'y a pas un homme qui nous paierait un jupon de rechange, à moins que... si nous sommes jolies...

— Bien! bien! dit la duchesse sans se déconcerter ; c'est là comme ailleurs.

Constance soupira et quitta le piano.

La Mozzelli gardait le silence.

— Eh bien? reprit la duchesse.

— Eh bien, répondit la Mozzelli en se levant et en faisant, pâle et les yeux ardents, quelques pas dans le salon, c'est pour des jupons, pour des souliers, pour des chapeaux que j'ai quitté ma montagne, mon père, et l'honnêteté de ma pauvre vie. Je n'avais pas quinze ans!

Il y eut un nouveau silence que la duchesse interrompit par cette question tranquille :

— Est-ce que réellement vous passiez ainsi la Magra?

— Dès l'âge le plus tendre, répondit Sofia avec une gaieté amère.

— Eh bien, alors, reprit la duchesse, si vous n'aviez pas d'autre moyen de renoncer à cet état de naïade... vous avez manqué à la chasteté pour sauvegarder la pudeur?

La cantatrice était habituée au ton railleur de madame d'Évereux; elle la savait bonne au fond, sous son apparente sécheresse. Elle continua sans se troubler :

« Mon premier *ami* fut un beau peintre barbu et chevelu, que j'aimai à première vue et qui me persuada en peu de paroles. J'étais si enfant que je crus à un amour éternel. Il me disait que j'étais si jolie! et moi, j'avais tant d'expérience et de raison que je n'en demandais pas davantage pour m'imaginer qu'il ne me quitterait jamais pour une moins belle.

« C'est pourtant ce qui arriva. Après m'avoir, pendant deux mois, comblée de petits présents, de bonne chère et de belles promenades en Piémont, il me tint à peu près ce langage : « Ma chère enfant, je suis forcé de te dire adieu. Je suis un fils de famille. J'ai des parents dans le commerce à Marseille, et une cousine fort laide que j'ai promis d'épouser parce qu'elle est très-riche. J'avais seulement demandé à mes parents de me laisser passer un an en Italie pour mon plaisir, avant de me mettre la corde au cou. La

somme qu'ils m'ont donnée a été plus que suffisante : j'ai un beau reliquat que je te laisse. Je ne garde absolument que ce qu'il faut pour prendre ce soir le bateau à vapeur. Allons ! tu ne vas pas pleurer, j'espère ! Tu savais bien que nos amours ne pouvaient pas durer éternellement et que je me marierais un jour ! Tu comprends qu'ayant donné ma parole, je ne puis y manquer et tarder davantage.

« — Et que deviendrai-je, moi? lui dis-je en sanglotant.

« — Ça ne me regarde pas, répondit-il. Voilà trois mille francs, et je t'ai donné de la toilette pour trois ans. Tu n'as pas à te plaindre. »

« En effet, j'avais tort de me plaindre. Il faisait bien les choses, et ma chute facile et prompte, résultat d'une confiance aveugle et sotte, ne valait probablement pas tout cet argent-là.

« Mais moi, j'en jugeai autrement. Je ne sais quel orgueil, qui s'éveillait en moi pour la première fois de ma vie, me persuada que mon amour pour ce jeune homme était quelque chose de plus que tout son argent, et que vouloir payer cet amour était une insulte. J'avais gaiement et sans réflexion partagé son bien-être et accepté ses dons ; je me croyais sa compagne et son égale. Quand il me parla de salaire, je compris mon opprobre, et, sans ramasser son aumône, je le quittai pour courir du côté de la mer, où je me serais certainement jetée s'il n'eût couru après moi.

« Quand il vit que jamais je n'avais fait aucun cal-

cul, et quand il comprit que je l'avais réellement aimé, il parut m'aimer à son tour, et il me consola en jurant qu'il ne me quitterait pas. Je crus encore en lui et même plus qu'auparavant. Il y a eu un malentendu entre nous, me disais-je. Il s'est imaginé que je ne l'avais suivi que pour être riche. — Et comme j'étais franche, je lui avais confessé imprudemment que, s'il eût été pauvre, je n'aurais pas voulu changer de misère en ajoutant la mienne à la sienne. Mais, en devenant sa compagne, j'avais senti l'amour dans toute sa plénitude, et il n'avait pas compris, lui, que mon cœur était plein du besoin et de la puissance d'aimer. Il m'avait crue cupide et stupide, capable enfin de le quitter pour un peu plus de cadeaux et de luxe. A présent qu'il voyait mon désespoir et mon dédain pour les secours qu'il m'avait offerts, il devait m'aimer autrement.

« Il me jura que je ne me trompais pas, qu'il en était ainsi, qu'il se sentait éperdument amoureux de moi, que toutes ses cousines pouvaient l'attendre et tous ses parents le maudire.

« Nous passâmes encore un mois à nous adorer. Il était beau, il ne manquait pas d'esprit, et son caractère était aimable; à présent que j'ai traversé le monde et vu des hommes de toutes les conditions, je me rends compte de la vulgarité de ses sentiments et de ses manières; mais je n'étais pas capable d'en juger dans ce temps-là, et je l'aimais avec une admiration sans bornes.

« Au bout de cette seconde lune de miel, je reçus de lui, à mon réveil, une petite lettre où il me disait à peu près ceci :

« Ma chère amie, je ne peux pas rester plus long-
« temps avec toi. Je sens que je m'attacherais trop à
« toi et que je ne pourrais plus te quitter. Ce serait
« la perte de mon avenir. J'ai dépensé, ce mois-ci,
« avec toi, mes derniers sous, et mon père, qui ne
« plaisante pas, me coupe les vivres. Mais, aussitôt
« rendu à Marseille, j'emprunterai sur ma dot, et je
« t'enverrai de quoi aviser à ton propre avenir sans
« retomber dans la misère. Tu as une jolie voix et du
« goût pour la musique. Tu devrais apprendre à
« chanter. Ça pourrait te servir un jour. Je te quitte
« la mort dans l'âme, mais je ne veux pas te trom-
« per, et je compte sur ton courage et ton bon sens.»

« Je crus rêver. Je m'habillai, à demi folle ; j'interrogeai les gens de l'hôtel, qui, en riant, me montrèrent, à l'horizon, la fumée du bateau à vapeur. Il était parti, et moi je repris machinalement le chemin du rivage.

« J'entrai dans les jardins déserts, et abandonnés à tout venant, du palais Doria. La mer était là ; je n'avais qu'un pas à faire pour en finir.

« Mais la raison m'apparut, la froide raison dans toute sa laideur ! Ce jeune homme était dans son droit, dans le vrai, dans le réel. Il ne me devait pas plus qu'il n'avait fait pour moi en me donnant trois mois de bien-être et de plaisirs. Il n'était pas coupable

de mes illusions sur l'amour. Il ne pouvait les partager : il avait vingt-cinq ans, il connaissait la vie, il avait des projets, un avenir, une famille. Il eût été insensé de me sacrifier tout cela, à moi, qui ne lui avais sacrifié que mon honneur.

« Ce mot d'honneur, qui errait amèrement sur mes lèvres, me glaça d'épouvante. Il est bien certain que je n'avais pas connu le prix du mien, puisque je l'avais livré sans examen et sans condition. Je me voyais avilie et dégradée sans avoir le droit de rejeter ma faute sur mon séducteur. Mon raisonnement et mon intelligence s'éveillaient dans les larmes, et le désespoir me révélait ma honte. Mon Dieu! n'eût-il pas mieux valu rester stupide et prendre mon parti de tomber dans l'abjection au jour le jour? Ce qui est horrible, c'est d'en venir à le comprendre, quand on ne peut pas en effacer la souillure!

« Je n'oublierai jamais les deux ou trois heures que je passai sous les arcades de la terrasse du jardin Doria, à regarder les vagues qui déferlaient à mes pieds. Il y faisait froid, le temps était à la pluie et le vent fouettait mes cheveux dénoués. Chose étrange, je ressentais une sorte de joie sombre en découvrant que j'avais une âme, et que la dure leçon de l'expérience pouvait la modifier, la détruire à jamais ou la relever pour toujours.

« Je cherchais ma volonté, et j'étais tout étonnée de la sentir naître. Mais qu'allait-elle me conseiller et quel usage saurais-je en faire?

« Retourner chez mon père était impossible, il m'eût tuée. Il n'avait pas cherché à me revoir. Il avait pris chez lui une maîtresse qui ne m'eût pas cédé la place. Je le savais trop pauvre pour m'assister. J'étais persuadée que mon séducteur m'enverrait de l'argent, mais je ne voulais à aucun prix l'accepter, et la première résolution nette qui me vint fut de lui écrire pour lui signifier que je ne voulais rien et que je n'avais besoin de rien. C'est ce que je fis en effet, dès le lendemain.

« Quand j'eus arrêté dans ma tête cet acte de fierté, je me demandai de quoi j'allais vivre. Je n'avais qu'un parti à prendre, c'était de me faire servante, car je ne voulais garder de mon passé que les habits que j'avais sur le corps, jusqu'à ce que je pusse les échanger contre des vêtements conformes à ma véritable position. Tout cet orgueil qui me venait au cœur me donna une grande force et une singulière confiance en Dieu. Bah ! m'écriai-je tout d'un coup, en parlant haut sous les voûtes sonores de la terrasse, la madone n'abandonnera pas ici une pauvre fille de quinze ans, qui ne sait pas seulement si elle aura un morceau de pain aujourd'hui !

« Je ne me trompais pas. Je ne devais pas être abandonnée. Seulement, ce n'est pas la madone qui intervient en pareille affaire. La Providence, qui veille sur les jeunes filles, et qui fait qu'une jolie enfant ne reste pas un jour entier sans pain, c'est le vice qui la guette, la suit et l'écoute.

« Or, en me retournant, je vis que quelqu'un m'écoutait. C'était un vieillard à figure vénérable qui s'approcha de moi d'un air paternel. — Il y a longtemps que je vous observe, me dit-il; il me semblait que vous aviez l'idée d'en finir avec la vie.

« — J'en ai eu la tentation, lui répondis-je avec confiance; mais, à présent, c'est passé.

« — Et d'ailleurs, reprit-il, je suis là. Je vous en empêcherais. J'ai eu une bonne idée de venir me promener ici, car je vois que vous êtes désespérée, et peut-être viendrai-je à votre secours. Voyons, que vous est-il donc arrivé? Je vous connais de vue : vous êtes la maîtresse d'un petit artiste français qui vous donne sans doute de la jalousie?

« — Il est parti, monsieur, il m'abandonne!

« — Fort bien, répondit-il avec un sourire qui me fit paraître tout à coup effrayante sa figure douce et respectable.

« — Comment, fort bien! m'écriai-je stupéfaite; mais aussitôt sa physionomie changea et redevint ce qu'elle m'avait semblé d'abord.

« — Je dis *fort bien*, reprit-il, comme je dirais : j'en étais sûr. Ce jeune homme était un franc étourdi, indigne de l'attachement d'une charmante enfant comme vous. Je le savais bien, qu'il vous planterait là un beau matin! Quand je vous voyais au théâtre, ne chercher votre plaisir que dans ses yeux, et en barque ou en voiture, vous pencher sur lui avec une naïveté d'amour et de confiance adorable, je remarquais son

air distrait, son attitude de sultan ennuyé. Ah! voilà le malheur des jeunes filles! Elles croient, elles aiment; on les trompe et on les abandonne!

« Cet homme avait repris un air si bon, que je me laissai aller à causer avec lui : d'abord, j'aimais encore trop mon infidèle pour consentir à le laisser accuser trop sévèrement. Aussi, je me hâtai de le défendre en disant ce qu'il avait voulu, ce qu'il voulait faire pour moi. Et puis, j'éprouvai le besoin impérieux de me relever dans l'estime du premier venu, en exprimant mon dédain pour l'argent et ma résolution de travailler pour vivre. J'eusse mieux fait de me taire, de rentrer à l'hôtel, de vendre une partie de mes toilettes et d'accepter l'argent qui m'arriverait de Marseille. De cette façon, j'aurais pu aviser librement à mon avenir, tandis qu'en affichant mon dénûment volontaire, je me livrais, sans le savoir, à des embûches nouvelles. »

— Et c'est ainsi, dit la duchesse, que les résolutions héroïques sont les pires que l'on puisse prendre.

— C'est égal, dit Constance, quel que soit le résultat, je sais gré à la Sofia d'avoir pris cette résolution-là.

IV

« Ah! voilà! reprit la Mozzelli, la contradiction est partout, et, quand on voit les aspirations de la conscience si mal secondées par la destinée, on arrive aux doutes les plus amers!

« Le vieillard approuva mon courage; il eut l'air de l'admirer. Il déclara que j'étais un ange et qu'il voulait me servir de père. Je ne lui demandais que de me trouver une place de servante ; il m'offrit autre chose, mais avec tant d'art dans les expressions, que je n'y compris rien du tout, et le suivis, persuadée qu'il allait faire de moi une espèce de gouvernante respectable dans sa maison de campagne.

« Il appela une barque, m'y fit monter avec lui, et me conduisit à deux ou trois lieues de la ville, dans une délicieuse petite baie du côté de Recco : la mer d'un côté, les montagnes de l'autre, et, dans un coin bien abrité et bien vert, une villetta charmante, qui n'était gardée que par une vieille femme laide et un jardinier bossu.

« — Vous serez ici chez vous, me dit-il. J'habite Gênes, et je viens toutes les semaines passer ici la journée. J'aime la solitude et les fleurs. Vous aurez une bonne somme pour la dépense de la maison, que vous réglerez comme vous l'entendrez ; libre à vous de faire des économies. Je vous demande seulement de ne pas sortir sans moi et de ne recevoir personne. Je tiens aux mœurs avant tout.

« J'étais si fatiguée de la surprise foudroyante de la matinée, de mes larmes, de mes réflexions et de la promenade en mer, que je comprenais à peine ce qu'il me disait. Pourtant, lorsqu'il partit en me disant : *A demain !* j'eus encore une espèce de terreur. Mais cela me parut chimérique. Que pouvais-je craindre

dans cette maison où il me laissait libre et seule ? Ne serais-je pas à temps d'en sortir si je me sentais menacée de quelque outrage ?

« La vieille femme m'apporta à manger, et je lui demandai le nom de son maître.

« — Vous ne le connaissez donc pas ? répondit-elle ; il s'appelle Antonino.

« En même temps qu'elle me disait ce nom, le nom véritable du personnage me revint tout à coup, car je me souvenais fort bien de l'avoir aperçu quelquefois au théâtre ou à la promenade, et on l'avait nommé devant moi. C'était le comte***, un homme marié, un père de famille, fort estimé et fort riche.

« — Pourquoi me trompez-vous ? dis-je ingénument à la vieille ; je sais qui il est.

« — Je ne vous trompe pas, répondit-elle sans se déconcerter. Il s'appelle Antonino quand il vient ici. C'est un de ses petits noms, et, comme il aime à vivre seul de temps en temps, cette espèce d'incognito le dispense de recevoir des visites. C'est un homme un peu bizarre, assez mélancolique, mais très-doux et très-bon. Vous serez heureuse chez lui, soyez tranquille ! Le jardinier et moi avons ordre de vous obéir, et nous ne demandons pas mieux, ce qui vous prouve combien nous tenons à contenter notre maître.

« J'étais tout à fait rassurée. Je m'endormis jusqu'au matin.

« En m'éveillant dans cette chambre d'un luxe extraordinaire, la réflexion me revint : je fus surprise et

inquiète. Probablement la vieille avait fait quelque bévue, et ce n'était pas là que je devais loger. Je me levai, je m'assurai que ce n'était pas la chambre du maître de la maison, j'examinai les appartements, le mobilier et le jardin. Tout était petit et magnifique : une vue délicieuse, des bosquets de cistes et de citronniers en fleurs, un isolement complet, quelque chose de splendide et de mystérieux à la fois.

« Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau à ma disposition, et je n'avais pas eu l'idée d'un tel bien-être. Il me venait des pensées de bonheur et d'innocence. La solitude ne m'effrayait pas. Si, avec tout cela, me disais-je, je pouvais apprendre à chanter, car il me semble qu'ici j'aurai bien du temps de reste, rien ne me manquerait au monde, et je ne regretterais pas l'amour, qui n'est qu'un mensonge et une déception.

« Je me disais cela à ma manière, car je n'avais aucune culture d'esprit, et tout chez moi était instinct vague. Je savais lire et écrire incorrectement. Je parlais mal l'italien, n'ayant parlé que le patois dans ma montagne. Toute mon éducation s'était faite depuis trois mois en écorchant le français avec mon amant, et en fréquentant le théâtre, que j'adorais. J'avais une mémoire musicale extraordinaire, et quand je rentrais, je chantais en riant toutes les parties de l'opéra, musique et paroles. Ma voix, qui était fraîche et souple, me transportait dans un monde de rêveries où je ne distinguais rien de net, mais où je me plaisais tant,

que mon compagnon s'en impatientait et m'en arrachait par des reproches et des moqueries.

« Ici, pensai-je, je pourrai chanter à mon aise, les jours où le patron n'y sera pas ; et, sur l'heure, je me mis à essayer ma voix dans le salon, cherchant à m'accompagner, d'un doigt, sur les touches du piano, et me faisant souffrir moi-même quand je ne rencontrais pas la note qu'il me fallait, mais chantant quand même, à tue-tête, mal ou bien ! A présent que je sais ce que c'est que chanter, je ne me fais aucune idée de ce que mon cri d'oiseau pouvait être dans ce temps-là.

« Je m'arrêtai toute confuse en voyant entrer le patron. Vous avez une voix superbe et une individualité musicale, me dit-il ; mais vous ne savez rien. Voulez-vous apprendre ?

« — Qui m'enseignera ? Je n'ai pas le moyen...

« — Vous aurez un excellent professeur ; je m'en charge. Sachez, ma chère enfant, que je ne prétends pas faire de vous une servante, mais une fille adoptive. Vous m'intéressez, et j'aime à faire le bien.

« Et, comme j'hésitais à accepter : — Qu'est-ce que vous avez donc ? reprit-il ; de la méfiance ? C'est mal ! Je vous croyais plus naïve. Mais je vois ce que c'est ; dans la compagnie d'un séducteur sans âme et sans principes, vous avez appris le doute. Guérissez-vous de cette maladie qui flétrit la jeunesse et qui m'offenserait. Je suis un homme sérieux, moi, et mon amitié pour vous a le désintéressement qui convient à mon âge et à ma raison.

« Il avait l'air si vrai que je lui demandai pardon de ma méfiance et le remerciai avec effusion. Il causa longtemps avec moi, me faisant subir une sorte d'examen de conscience, voulant connaître toute ma vie, mon caractère, mes idées, mes goûts, mes principes même. Il s'étonna de me trouver si inculte et, en même temps, il parut frappé de mon bon naturel, et approuva beaucoup la lettre que j'écrivis à mon infidèle, sous ses yeux, et qu'il se chargea de faire partir, ainsi que tous les chiffons et bijoux que j'avais laissés à l'hôtel, et dont je ne voulus rien garder.

« Il me quitta de bonne heure, et je ne le revis pas de la semaine ; mais il m'envoya des étoffes à choisir, du linge et des ouvrières pour me faire un trousseau. Bien que j'eusse carte blanche, je ne voulus prendre que les choses les plus simples, et me bornai au strict nécessaire d'une tenue de petite bourgeoise à la campagne. J'avais pourtant le goût de la parure, et cette discrétion me coûta beaucoup.

« Ce qui m'en consola fut de voir arriver un professeur de langues italienne et française et un maître de musique ; tous deux âgés et graves, qui me traitèrent comme une demoiselle de bonne maison et mirent tous leurs soins à m'instruire. Je me jetai dans le travail avec une ardeur fébrile, et je fis, en six mois, des progrès que d'autres ne font pas en six ans. J'y portais de l'orgueil, un orgueil de la conscience et du cœur, voulant alléger les sacrifices de mon bienfaiteur et lui en montrer ma reconnaissance.

« Il venait toutes les semaines passer la journée avec moi. Il arrivait de très-bonne heure, s'informait de mes études, examinait mes cahiers, écoutait mon chant, me donnait des avis très-éclairés et me choisissait mes lectures, m'apportant lui-même des livres à ma portée et me faisant lui rendre compte de ceux qu'il m'avait confiés la semaine précédente.

« Après cet examen paternel, il me faisait marcher pour ma santé et pour la sienne, disait-il. Je lui avais promis de ne jamais sortir de l'enclos qu'avec lui, et je lui tenais parole. C'est pour cela qu'il me faisait faire une promenade de deux ou trois heures, à pied, dans une immense prairie ondulée qui lui appartenait et qui entourait le parc. Sa causerie était charmante, élevée, instructive, aimable et persuasive, au point que je peux bien dire n'avoir jamais retrouvé un ami aussi distingué et aussi parfait. Ses manières et son langage étaient d'une chasteté exquise. Jamais un mot, jamais une idée qui pussent justifier les appréhensions vagues que j'avais conçues le premier jour. J'avais en lui désormais une confiance absolue, aveugle. Je m'appuyais sur son bras comme si j'eusse été sa propre fille, et je baisais ses mains blanches avec religion. Il souriait doucement, sa belle figure fine et aristocratique avait une expression de sérénité incroyable. Quand il arrivait et quand il me quittait, il me donnait un baiser au front, et jamais je ne voyais reparaître sur son visage l'étrange sourire qui m'avait effrayée, par instants, à notre première rencontre.

« Après la promenade, il prenait avec moi son repas du soir, s'enfermait ensuite dans son cabinet pour travailler à une espèce d'ouvrage scientifique qu'il refusait de me faire lire, disant que j'étais trop jeune, et il partait avant mon réveil du lendemain.

« J'étais parfaitement heureuse, et, chose horrible à dire, jamais je ne me suis retrouvée dans les conditions d'une félicité si pure et si complète. Les premières révélations de mon éducation, bientôt suivies de notions plus étendues, m'ouvraient l'intelligence et le cœur à des joies dont je n'avais pas soupçonné l'existence. Tout m'apparaissait comme dans la riante lumière du matin, tout se déroulait devant moi avec la majestueuse rapidité d'un lever de rideau sur une scène splendide. Chaque jour, chaque instant était une initiation. La littérature et la musique m'ouvraient des perspectives radieuses où je m'élançais comme un enfant conduit par un bon génie dans un jardin magique.

« En même temps que mon esprit ouvrait ses ailes, mon cœur, ma raison, ma conscience, oserai-je dire, hélas! ma religion, s'épanouissaient en moi comme les fleurs du ciel sur un sol béni. Je me sentais faite pour aimer le beau et le bien, et, en apprenant à les connaître, j'étais effrayée d'avoir passé à côté des abîmes du désordre et du vice.

« Quelquefois, j'en étais affectée au point de pleurer amèrement la souillure d'une première faute, et de dire à mon bienfaiteur que je ne me la pardon-

nais plus depuis que j'en comprenais la gravité.

« Mais il me rassurait avec une bonté charmante. —N'y pensez pas, je vous le défends, me disait-il ; oubliez cela comme un mauvais rêve. Dieu pardonne à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font. C'est à présent que vous pourriez devenir coupable ; mais il y a six mois vous n'existiez réellement pas. Pardonnez-vous donc aussi à vous-même les malheurs passés. Pour moi, je ne vous en parle jamais, je n'y pense pas, et il me semble que vous êtes aussi pure qu'un petit enfant.

« Ces généreuses consolations me guérissaient par enchantement. Il me semblait qu'elles faisaient rentrer la virginité dans mon cœur. Je m'abandonnais aux joies senties d'une innocence dont je savais maintenant le prix. Aucun désir de changer d'existence, aucun besoin d'amour, aucun souvenir de ma vie agitée et ardente, aucun regret de l'affection brisée. J'avais perdu un amant et j'avais conquis la vertu ! Certes, j'avais gagné au change : et la vertu si facile, si aimable dans des conditions de sécurité si touchantes et si profondes ! J'aimais le comte littéralement comme un ange gardien, comme un être sacré, comme un père !

« Eh bien ! voyez si je n'aurais pas le droit d'être un esprit révolté, un démon, un ange de ténèbres, à l'heure qu'il est ! Tout ce bonheur, toute cette chasteté étaient un effroyable mensonge, une imposture à faire rougir le ciel ! »

— Bah ! vous exagérez ! dit la duchesse. Tout cela

était vrai, et le comte était sincère. Seulement, peu à peu, par la suite, involontairement sans doute, et par la force des choses...

— Oui, oui, reprit la Mozzelli, vous croyez qu'un jour vint, où l'amour surprit les sens du vieillard et où il me fit payer ses bienfaits par d'outrageantes propositions ?

— Ou bien, reprit la duchesse, il était habile et vous donnait confiance, voulant vous persuader et non vous surprendre. C'est perfide, mais il y a des perfidies ingénieuses et délicates.

— Vous n'y êtes pas, reprit la cantatrice. C'est pire que tout ce que vous pouvez imaginer. A cause de Constance qui est là, m'écoutant avec ses grands yeux étonnés, je raconterai vite et peu. Vous devinerez.

« Une seule chose troublait mon bonheur. C'était une sensible altération de ma santé. Des migraines d'abord assez bénignes, et peu à peu, de plus en plus douloureuses, me jetaient chaque semaine dans un accablement étrange. J'éprouvais ensuite une fatigue morale et physique que toute ma volonté n'eût pu secouer si je n'eusse pris beaucoup de café noir pour retrouver ma lucidité, car je voulais profiter de mes leçons et apprendre à tout prix, dussé-je en mourir.

« Ces alternatives de langueur et d'excitations fébriles me dévoraient. Jusque-là, je n'avais su ce que c'était que la souffrance ou seulement le malaise. J'attribuais ce dérangement subit à l'émotion imprévue de mes premiers chagrins, et ensuite à l'immense

effort que mon cerveau avait été forcé de faire pour passer du néant à la notion d'une connaissance quelconque. Mon vieux ami partageait cette conviction et m'exhortait à modérer mon zèle. Je demandais un médecin ; mais il me détournait de croire aux médecins, se disant plus instruit, plus logique et plus expérimenté que tous ceux du pays. Il s'occupait de chimie et me préparait lui-même des calmants qui m'avaien procuré tout d'abord un sommeil réparateur.

« Mais au bout de quelque temps, ce sommeil léger et agréable s'alourdit et devint si pénible que je refusai de recourir à la potion que la vieille Rita m'apportait tous les soirs. Elle mit alors tant d'insistance à me la faire prendre que je m'en étonnai, et comme j'avais quelque soupçon qu'elle me volait l'argent que me confiait son maître, je crus comprendre qu'elle cherchait à m'endormir pour pénétrer dans ma chambre impunément.

« J'avais l'habitude de m'enfermer au verrou et il me sembla que cette vigilance la contrariait. Soit que je me fusse embrouillée dans mes comptes, — je n'ai jamais pu apprendre à compter, — soit qu'elle eût soustrait réellement quelques pièces d'or pendant que j'étais au jardin, j'avais trouvé un déficit et j'en avais parlé au comte, qui n'avait pas voulu y faire attention. Il se disait sûr de cette vieille, et je n'avais pas cru devoir insister.

« Pourtant je m'inquiétai d'elle en songeant qu'elle pouvait vouloir doubler la dose de narcotique pour

satisfaire sa larronnerie aux dépens de ma santé, et je résolus de la mettre à l'épreuve. Comme elle tournait le dos un instant, je fis adroitement disparaître le breuvage et lui laissai croire que je l'avais avalé.

« Elle comptait sans doute sur un prompt effet, car elle resta dans la chambre à me regarder d'une étrange manière. Je feignis de tomber accablée sur mon lit sans songer à m'enfermer. Je la sentis alors approcher de moi, me passer la lumière devant les yeux, me secouer les mains, remuer les rideaux, et je l'entendis marcher par la chambre, faire rouler les meubles et mener tout le bruit possible pour s'assurer de ma léthargie. Après quoi elle sortit en ricanant et en fermant ma porte derrière elle.

« Je me relevai aussitôt pour tirer les verrous et regarder l'argent que j'avais en caisse et dont, cette fois, je savais bien le compte. Elle ne m'avait rien pris. Elle n'avait touché ni à mes hardes, ni à mes bijoux. Mais alors pourquoi donc avait-elle pris tant de soin d'éprouver la pesanteur de mon sommeil ?

« Il me tardait de revoir le comte pour lui faire part de mes vagues frayeurs. Cette vieille avait quelque projet sinistre. Elle paraissait très-liée avec le jardinier, et le comte m'ayant défendu de lui écrire autrement que par l'intermédiaire de ce messager, je n'osais l'appeler à mon secours.

« Décidée à veiller sur ce mystère, je ne me livrai au repos que quand le jour fut venu, et, le lendemain

soir, je feignis encore de prendre la potion sans me faire prier, et de m'endormir subitement.

« Cette fois, la vieille sortit sans renouveler ses épreuves de la veille, et, au bout de quelques instants, le plus profond silence régnait dans la maison.

« Je pris un livre afin de me tenir éveillée. Sur le minuit, après m'être enfermée sans faire crier les verrous, j'allais succomber à la fatigue quand j'entendis scier la persienne de ma fenêtre qui donnait au rez-de-chaussée. La peur me rendit muette, mais j'eus la présence d'esprit de me lever et de me jeter dans un petit cabinet de toilette qui recevait le jour de la chambre à coucher par une rosace percée.

« Pendant ce temps, on brisait la vitre de ma fenêtre. C'était quelqu'un qui comptait bien évidemment sur mon sommeil invincible, quelqu'un qui entra dans ma chambre et s'approcha de mon lit dont il écarta brusquement les rideaux : et ce quelqu'un-là, c'était le comte.

« Rassurée aussitôt, je passai à la hâte une robe de chambre et me montrai. Je pensais qu'il avait surpris les mauvais desseins dont j'étais l'objet et qu'il venait à mon secours ; mais lorsqu'il me vit debout et bien éveillée, son trouble le perdit. La vérité m'apparut, et je lui arrachai l'aveu de son infâme tentative. Il avait travaillé peu à peu, sous prétexte de me soigner, à me plonger dans un accablement où je n'aurais plus conscience de rien, et, en se voyant déjoué, il perdait la tête et m'avouait son horrible amour.

« Une explication violente eut lieu entre nous.— Ce n'est pas, lui dis-je, d'avoir joué avec ma santé, peut-être avec ma raison et ma vie, que je vous fais le plus grand crime. Vous avez cru que vos bienfaits vous donnaient des droits sur moi comme sur une chose. Vous avez pensé qu'une souillure de plus n'était rien pour une créature égarée. Eh bien ! tout cela est odieux et atroce ! Mais la chose dont je m'indigne le plus, c'est que vous m'ayez fait croire à la vertu, à la bonté, au désintéressement ; car me voilà forcée maintenant de ne croire qu'au mensonge et au vice. C'est que vous m'ayez donné une existence que je croyais angélique, et qui, à présent, soulève mon cœur de dégoût et de colère ; c'est que vous m'ayez enseigné la confiance et l'amitié, pour ne me laisser dans l'âme que du mépris et de l'aversion pour vous. »

V

Constance était muette d'indignation. La duchesse souriait moins gaiement que de coutume : mais sa curiosité l'emportant sur sa pitié :

— Je ne comprends guère, dit-elle, la fantaisie de cet horrible vieillard... au lieu de chercher à se faire aimer de vous...

— Il me confessa lui-même la bizarrerie de son système, répondit la Mozzelli, et même il l'avoua sans

trop d'effort, avec plus d'esprit que de repentir. Il était fort éloquent, et rien ne l'embarrassait.

« — J'étais amoureux de vous, me dit-il, dès le temps où je vous rencontrai au bras de votre amant. Votre extrême jeunesse, votre figure d'enfant honnête et bon m'avaient gagné le cœur. Mais, à mon âge, l'amour est plus compliqué que vous ne pensez. Il s'y mêle un instinct de paternité, une adoration pour les grâces de l'innocence. J'avais donc besoin de restituer cette innocence à votre être moral et d'être aimé de vous, non pas comme un protecteur utile, mais comme un ami véritable. J'avais obtenu ce résultat, le reste ne vous regardait pas et n'eût rien enlevé à la pureté de votre âme, à la douceur élevée de nos relations. Vous avez eu tort de vous méfier. Vous avez veillé comme Psyché, et, comme elle, vous avez mis l'Amour en fuite. A présent nos rapports ne peuvent plus être les mêmes, vous recouvrerez la santé, mais vous ne me chérirez plus, je le sens bien. Vous allez peut-être vouloir me quitter...

« — Vous en doutez! m'écriai-je. Quoi! vous n'en n'êtes pas sûr?...

« Je m'arrêtai, frappée de l'expression satanique qui reparaissait sur cette figure blême et fine. L'instinct de la conservation m'éclaira tout à coup, et, soit que ce fût une exagération de mon horreur pour cet homme, soit que mon raisonnement soudain fût logique, je m'avisai du péril où je me livrais si je faisais la moindre menace. Le comte devait craindre

mes révélations, et il était peut-être capable de tout. Je feignis donc de croire que notre amitié, épurée par son repentir et ma vigilance, pouvait renaître après cette ignominie.

« Je consentis même à passer un instant pour une créature intéressée qui ne renonçait pas aux avantages de l'éducation et du bien-être. Je le laissai parler et même espérer qu'à force de soins et de bontés, il fermerait cette blessure. Il y eut, je dois l'avouer, quelque chose de grand, à ce moment-là, dans son âme maudite : vous allez voir.

« — Qu'espérez-vous donc de moi ? lui disais-je. Que je pourrais être votre maîtresse sans dégoût et sans avilissement, après que vous m'avez fait comprendre la beauté d'une affection pure ? Eh bien ! cela est impossible : je vous mépriserais !

« — Je le comprends, s'écria-t-il. Aussi je vous remercie et vous bénis de cette sainte colère où vous voilà. Être subi et trompé, c'est la destinée des vieillards, et j'y avais échappé jusqu'à ce jour. Je pourrais y tomber si vous étiez une fille vulgaire. Je vous aime si éperdument que je me contenterais de vos rares moments de pitié, si vous ne pouviez rien de plus pour moi. Mais vous conserveriez votre haine et votre ressentiment, et je serais le plus à plaindre des hommes. J'aime bien mieux que vous me rendiez votre amitié filiale, et si vous pouviez me la promettre, je vous jure sur tout ce qu'il y a de sacré au monde, sur votre propre cœur, où j'ai cultivé la can-

deur et la droiture, — vous ne pouvez pas nier cela, — que je vous respecterai, même dans ma pensée, et que vous dormirez réellement désormais sous mon toit comme sous celui d'un père.

« Ne croyez pas, ajouta-t-il, que celui de mes deux amours pour vous que vous maudissez et que vous méprisez, soit le principal à mes propres yeux. Non! C'est l'amour paternel qui est le plus fort; c'est lui qui est le but de mon dévouement, et la joie, la gloire de mon avenir. Vous deviendrez une grande artiste si vous restez près de moi; c'est là mon rêve et mon ambition. L'autre amour... oubliez-le, soyez censée ignorer qu'il a existé. Tenez, il n'existe plus; votre malédiction l'a fait disparaître; j'en rougis, si vous exigez que j'en rougisse. Continuez à être ma fille, ma création, mon enfant, mon idéal, comme vous l'étiez dans votre conscience et dans vos chastes épanchements. Ne m'ôtez pas le seul bonheur qui me reste. J'ai une femme infirme et dévote, des enfants ambitieux et positifs. Je ne suis pas aimé dans ma maison. On m'accorde une certaine supériorité d'intelligence, mais on me reproche de n'avoir pas l'instruction lucrative et d'aimer mes rêves plus que la fortune. Soyez à vous seule toute ma famille. Ne me laissez pas désespéré, abandonné dans la vie. Songez que les années d'un vieillard sont comptées, et que c'est presque un crime de le délaisser et de marcher sur son dernier espoir. »

« Tout cela était mieux dit que je ne vous le rap-

porte, et sa jolie figure retrouvait des éclairs de sensibilité, à tel point que de vraies larmes semblaient couler de ses yeux pénétrants, tantôt doux comme le ciel, tantôt petillants comme des étincelles. Je sentais que s'il ne m'eût pas indignement trompée et s'il n'eût pas été marié, son âge ne m'eût pas empêchée de l'aimer, de l'épouser s'il l'eût voulu, et de lui être fidèle.

« Mais cette demi-persuasion, à laquelle, malgré ma résolution de feindre, je me sentais entraînée, redoublait précisément ma terreur. Si je laisse cet homme s'emparer de ma confiance, je suis perdue probablement, me disais-je, et, quelque jour, j'aurai à me haïr moi-même étrangement. Je ne serai plus qu'une fille entretenue, ou une héritière de contrebande, ce qu'il y a de plus lâche au monde.

« Je lui laissai croire que j'étais calmée, rassurée, et je le priai de me laisser seule à mes réflexions pendant quelques jours. Mais, dès qu'il fut parti, je sentis ma résolution bien arrêtée.

« Malgré tous ses serments, ma méfiance était éveillée et ne pouvait plus se rendormir. J'avais exigé que l'affreuse vieille sortît de la maison à l'instant même : mais au bout d'une heure, elle rentra sous prétexte de faire ses paquets et d'emporter ses hardes. Je ne pouvais la chasser de force et elle essayait par mille câlineries de me désarmer, disant qu'elle ne devinait pas en quoi elle avait pu me déplaire. Je n'osais m'expliquer avec elle, bien qu'elle fût certai-

nement la complice de son maître, et je craignais réellement qu'elle n'eût l'idée de m'empoisonner, soit par l'ordre de celui-ci, soit de son propre chef, pour ensevelir avec moi un secret qui n'était peut-être pas sans précédents du même genre.

« Aussi je refusai de manger et de boire quoi que ce soit à l'heure du déjeuner. Je sortis dans le jardin en lui disant que j'allais rentrer et en lui ordonnant de me faire du café.

« Je me glissai alors vers la petite porte de l'enclos; mais je la trouvai fermée à double tour, et, revenant sur mes pas, je remarquai que le jardinier, sans en avoir l'air, veillait sur l'issue principale. J'étais donc gardée à vue, les murs et les fossés de l'enclos étaient difficiles à escalader ou à franchir, et j'étais si affaiblie que je ne pouvais plus compter sur mes forces de montagnarde sauvage.

« Je résolus d'attendre la nuit, et je passai la journée à travailler avec une apparente assiduité. Je fis encore un tour de promenade au soleil couchant. Je pris congé de mes fleurs, de mes oiseaux, de toutes ces choses pures que j'avais appris à aimer, et qui étaient aussi innocentes de ma honte qu'indifférentes à ma douleur.

« Quand tout fut bien sombre, je me glissai de nouveau au fond du petit parc, et j'y trouvai le jardinier bossu qui faisait bonne garde, tandis que la Rita préparait dans la maison un certain mets que j'avais paru désirer, afin de lui rendre la confiance. Ce jardinier

était aussi assez sournois, mais très-poltron, je l'avais remarqué. Je me jetai sur lui à l'improviste et lui mis devant la figure un pistolet que j'avais pris dans la chambre du comte, et qui n'était peut-être pas chargé. Mais j'avais l'air si résolu à lui brûler la cervelle, qu'il me donna la clef sans hésiter. Je lui ordonnai d'ouvrir lui-même la porte, en le tenant toujours en joue, et je m'élançai dehors comme une flèche, comme un éclair, comme une folle.

« Je courus dans la direction de la route qui longe la grève, mais, faisant, avec assez de présence d'esprit, des zigzags dans la prairie ombragée, pour dérouter le bossu qui me suivait, et dont j'entendais les longues jambes craquer derrière moi comme celles d'un squelette. J'avais eu l'imprudence de jeter mon arme, et sans doute il s'en était aperçu.

« Je le sentis très-près de moi, au moment où je gagnai la route; mais un voiturin arrivait sur nous, et mon persécuteur s'arrêta. Je compris que si je laissais passer cette voiture, il pourrait s'emparer de moi sur le chemin désert. Je me jetai à la tête des chevaux, en demandant une place. Le conducteur voulut me repousser, les voyageurs qu'il conduisait ayant loué son *legno* pour eux seuls.

« C'étaient des Anglais qui mirent le nez à la portière, et qui, entendant la voix d'une femme, m'offrirent de me faire monter dans l'intérieur avec eux. Je refusai, disant que je n'allais pas loin, et suppliant seulement qu'on me permît d'être sur le siége ou sur

le marchepied. Cette faveur me fut octroyée. Le cocher me prit à côté de lui et fouetta ses chevaux. Où allions-nous? je n'en savais rien, mais nous tournions le dos à Gênes, et j'étais sauvée.

« Cette fois, je n'avais pas fait la folie de partir les mains vides. Je ne voulais plus être à la merci du premier passant que la faim me forcerait d'implorer. J'avais emporté cent livres sur trois mille dont ma bourse avait été garnie par le comte. J'étais vêtue très-simplement, mais assez chaudement pour supporter le voyage au grand air; on était en plein janvier. Quand nous arrivâmes, vers minuit, à Chiavari, où les voyageurs devaient coucher, je me reconnus. Je payai le conducteur, et je m'enfuis pour échapper à ses questions et à ses offres de services.

« Il m'avait dit qu'il conduisait ses trois Anglais à Florence par Lucques. Je ne voulais pas traverser mon pays. Je m'enquis d'une diligence pour Sarzana. J'arrivai à temps, cette diligence partait. A Sarzana, je ne pris que le temps de manger, car j'étais à jeun depuis vingt-quatre heures, et je partis pour Parme, où je me reposai un jour sans me montrer. De là, je gagnai Vérone, où la destinée m'arrêta.

« Je m'étais demandé, en voyage, de quoi j'allais subsister quand j'aurais dépensé la misérable somme dont je ne m'étais pas munie à d'autre intention que celle de pouvoir fuir. Au milieu des rêves qu'il m'était permis de faire, celui de continuer l'étude de la musique dominait tous les autres. Mais il me fallait gagner

de quoi payer mes études, ou, au moins, de quoi vivre en étudiant seule, et je ne voyais que le théâtre qui pût accueillir un pauvre enfant perdu comme moi. Je n'en savais pas encore assez pour espérer le moindre succès. Mais là, du moins, j'entendrais les premiers sujets, et je pourrais peut-être me former par la seule audition, comme tant d'autres !

« Il s'agissait de savoir si j'étais capable de chanter les seconds rôles, ou même les troisièmes. Je me rendis au théâtre, et j'entendis outrageusement siffler la prima donna. Elle avait pourtant du talent, la pauvre fille, cent fois plus de talent que je n'en avais alors ; mais elle était vieille, fatiguée, et chantait tout son rôle un quart de ton trop haut. Dès le lendemain, j'allai m'offrir pour la remplacer. C'était un coup d'audace ; mais j'avais compris que le public tenait peu de compte de la science et ne demandait que des moyens.

« Le directeur de la troupe musicale, un vieux connaisseur très-ironique, se mit au piano et me fit chanter quelques phrases. — C'est bien, me dit-il mélancoliquement, vous avez tout ce qu'il faut pour réussir ici : une voix magnifique, une jolie figure et une ignorance effrontée !

« — Je le sais, lui répondis-je en riant, mais quand la pauvre fille, sifflée hier soir, a débuté, en savait-elle plus que moi ?

« — Non ! elle ne savait rien.

« — Eh bien, elle a appris, elle a réussi, et, à présent qu'elle en sait assez, elle ne réussit plus; elle a fait son temps, laissez-moi faire le mien.

« Je débutai huit jours après dans la *Gazza ladra,* après trois répétitions et des journées entières consacrées à apprendre en secret mon rôle, que je ne m'étais pas vantée de ne pas savoir. Mais j'avais étudié les principaux airs avec un bon professeur, et je ne les disais pas trop mal; je n'avais pas la moindre notion de l'art dramatique, ni de la mise en scène. Mais, en Italie, tout s'improvise, l'amour, la guerre, l'art et le succès. Le mien fut complet : ma gaucherie plut comme une grâce et ma jeunesse comme un mérite. Tout ce que je manquai ou estropiai misérablement fut accueilli par des rires pleins de bienveillance; tout ce que je réussis fut applaudi avec enthousiasme. Enfin, le public véronais m'adopta comme un enfant que l'on veut gâter, et mon engagement fut signé après la représentation, non sans beaucoup de sarcasmes de la part du vieux directeur et de mes nouveaux camarades.

« Si j'eusse manqué d'intelligence et de volonté, j'étais perdue; car on avait mis beaucoup de mes défauts sur le compte de l'émotion, et si j'avais dans le public une majorité de partisans bénévoles, je ne devais peut-être pas tarder à y trouver une réaction inquiétante. J'en étais parfois épouvantée, mais je me disais : Aide-toi, le ciel t'aidera; et je fis si bien que, d'une représentation à l'autre, on put constater des

progrès qui désarmèrent les auditeurs scrupuleux et le directeur lui-même.

« Au bout de trois mois, j'étais réellement une actrice passable et une cantatrice bien douée qui donnait de l'espoir.

« J'eus encore un prodige à obtenir du ciel. C'est, étant forcée d'embrasser ma carrière à un âge où les moyens mêmes ne sont pas complets, de ne pas perdre ces moyens par une fatigue prématurée. Je n'avais pas seize ans, et je grandissais encore. Mais à peine avais-je quitté la fatale maison où l'on s'était joué de ma santé et de ma vie, que ma bonne constitution avait repris le dessus. Je n'avais plus de migraines ni de langueurs. Les émotions du théâtre étaient une issue naturelle à mes besoins d'action. Je dormais comme une pierre et je mangeais comme un jeune loup. Ma voix acquérait de l'éclat sans perdre de sa fraîcheur. Moi-même, j'acquérais une certaine beauté, de la grâce et de l'élégance. J'étais bonne fille, excellente camarade. J'étais aimée, j'étais heureuse! »

— Vous étiez aimée, dit en souriant la duchesse, dites-nous donc ça!

— J'entends, répondit la Mozzelli. Vous ne me demandez pas l'histoire de ma carrière artistique, mais celle de mon cœur; aussi j'ai passé vite sur mes aventures de théâtre, et je reviens à celles qui vous intéressent.

« J'étais aimée, vous ai-je dit, aimée de mes camarades, de mon directeur et de mon public. Mais je

l'étais plus particulièrement du signor Ardesi, le jeune basso-cantante, comme qui dirait le Tamburini en herbe de la troupe. C'était un beau garçon, brun, grand, maigre, des yeux superbes, une voix de tonnerre, un cœur excellent, un caractère gai, un artiste véritable. Il savait la musique, lui; il savait chanter; il donnait les plus belles espérances. Mais il ne devait pas vivre, par la raison que quand, par miracle, un homme est capable d'aimer, il faut qu'il meure bien vite, afin de laisser le monde à ceux qui n'aiment pas.

« Quand je le perdis... »

— Oh! oh! doucement! s'écria madame d'Évereux, vous sautez au moins un chapitre.

— Pourquoi pas? reprit la cantatrice. Je vous ai promis le récit de mes déceptions et rien de plus; mais vous voulez tout savoir! Eh bien! j'y consens; si je tombe dans la psychologie, nécessaire quelquefois pour expliquer les variations du cœur et de l'esprit, ce sera votre faute.

« Quand ce pauvre Ardesi m'entendit la première fois, il vint à moi dans l'entr'acte et me dit, me tutoyant d'emblée, comme c'est encore l'usage dans les troupes de province, en Italie : — Ma chère petite, tu devrais travailler, car tu as de l'avenir. — Fais-moi travailler, lui répondis-je, et je te devrai plus que la vie.

« Il me prit au mot et vint chez moi dès le lendemain. C'était un fort galant homme, et il ne voulut pas perdre le mérite de sa générosité en m'exprimant

son amour. Mais cet amour était sincère et dévoué, et je ne fus pas longue à m'en apercevoir.

« Comment la reconnaissance me gagna, ne me le demandez pas trop; je serais forcée d'avouer que je ne m'en souviens pas bien. Et que ceci ne vous paraisse pas le fait d'une fille trop légère. J'étais, à ce moment de ma vie, plus et moins que cela. J'étais ivre, j'abordais le théâtre et j'entrais dans l'art. J'avais du succès et de l'espérance; je sortais d'un rêve affreux, d'un cauchemar et d'un effroi mortels; je sentais le besoin impérieux de vivre, de rajeunir, c'est-à-dire de me retremper, par l'amour jeune et vrai, dans la foi qui me quittait. J'étais naturellement en réaction violente contre l'hypocrisie qui s'était jouée de moi, et tous mes doux souvenirs de la villetta de Recco étaient empoisonnés. J'étais pressée d'oublier ces joies perfides, cette amitié maudite. Tout ce qui pouvait me jeter bien vite dans un courant contraire m'appelait irrésistiblement. Je ne fis point de réflexions, je n'eus pas de repentir, je ne cherchai plus dans ma conscience le mot de ma destinée. J'étais artiste, Ardesi était mon initiateur, mon protecteur contre des rivalités dangereuses, mon conseil et mon ami. Je lui dois en grande partie ce que je suis. Je ne l'oublierai jamais, et je ne rougis pas de son souvenir. »

VI

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousé? dit mademoiselle Verrier avec candeur.

— Je ne l'ai pas épousé, parce qu'il faut aimer passionnément pour se jeter dans la misère. Ce que nous gagnions au théâtre était si peu de chose que c'était déjà assez méritoire, croyez-moi, de nous aimer fidèlement comme nous nous aimions. Il eût bien fait, lui, cette folie de m'épouser; mais je sentais que je n'avais pas assez d'enthousiasme pour y consentir, Ardesi était, certes, mon égal en intelligence, et j'étais encore son inférieure en talent; mais, en dehors de son art, il manquait d'éducation première, et il m'arrivait bien souvent, malgré moi, de me rappeler les nobles manières et l'instruction, à la fois immense et charmante, du vieux patricien qui m'avait inspiré le goût des choses élevées.

« Dans ces moments-là, Ardesi buvant de la bière aigre et fumant des cigares moisis avec les machinistes du théâtre, dont les lazzi grossiers le faisaient rire aux larmes; s'intéressant avec plus de curiosité que d'indignation aux petites turpitudes du triste milieu où, sans le faire paraître, je me sentais froissée et déplacée à mesure que je le voyais de plus près; Ardesi, bon enfant et résigné à son sort, mais ne conce-

vant pas des goûts plus exquis et un entourage plus digne, ne pouvait m'inspirer que de l'amitié.

« J'aspirais à monter, moi! Ma vie a été longtemps une ambition vers je ne sais quel idéal, non de gloire ou d'argent, mais de poésie et de sublimité. J'aurais voulu être la plus grande cantatrice du monde, afin de pouvoir me dire : Au-dessus de moi, il n'y a que le pouvoir et la richesse, qui ne sont pas des dons de Dieu, mais des hasards de la destinée. Ce que je suis, je ne le dois qu'à moi-même.

« Donc, le pauve Ardesi, m'ayant fait monter vers mon but par les progrès que je lui devais, était l'objet de ma reconnaissance et de mon dévouement, vu que je ne suis pas ingrate; mais il avait un grand tort, selon moi : il n'était pas ambitieux. Il acceptait la médiocrité de sa position avec insouciance, faisant toujours de son mieux par amour de l'art, mais prenant toût en patience comme s'il eût dû vivre deux cents ans. A ses côtés, je m'étourdissais dans l'émotion et le mouvement des études dramatiques; mais quand, par hasard, j'étais seule quelques instants, je pleurais sans savoir pourquoi.

« Un jour, il me surprit dans les larmes et me gronda en homme de bon sens qu'il était. — Tu regrettes, malgré toi, ta villétta de Recco, je le vois bien, me dit-il, et tu crois être tombée au-dessous de ton sort légitime, ce qui est une grave erreur! Tu n'étais pas née pour être une signora, mais une marchande de légumes. Te voilà artiste, c'est un pas im-

mense, et il ne te suffit pas! Tu voudrais monter sur les planches, être applaudie, puis rentrer dans une jolie maison où tu n'aurais plus qu'à parler littérature ou philosophie avec de grands esprits, tout en respirant à l'ombre les parfums des louanges délicates et des roses-thé, jusqu'à la prochaine ovation. La brutalité de la misère te navre, et tu crains toujours de crotter le bord de ta jupe, comme si c'était une robe de satin. Souviens-toi que tu es née sous la bure et que tu as aujourd'hui des souliers, ce qui est une grande chose! Tu oublies ce que tu devais être, pour ne te rappeler que ce que tu aurais pu être, si le vieux comte n'eût pas été lui-même un fourbe libertin. Eh bien! prends garde à ces souvenirs-là; ils mènent tout droit à la corruption, et ce ne serait pas la peine d'y avoir échappé dans un jour de bravoure, si ta mélancolie et tes songes devaient t'y conduire par le chemin de la mollesse et par le manque de caractère.

« Ardesi avait cent fois raison, mais je n'en étais pas moins dévorée d'un secret ennui. Au bout d'un an, la joie de mes débuts était oubliée, mes succès de petites villes ne me suffisaient plus; j'aurais voulu briller à Venise, à Milan ou à Naples. Je le pouvais, car on m'offrait un engagement que je refusai; il aurait fallu me séparer d'Ardesi, dont on ne voulait pas, et j'étais résolue à lui tout sacrifier.

« Un soir, comme nous finissions *Don Juan,* la trappe qui devait engloutir le pauvre artiste s'ouvrit

trop vite ; il perdit l'équilibre et tomba pour ne plus se relever.

« Je l'aimai mort plus que je ne l'avais aimé vivant. Ses généreuses qualités, sa loyale affection, sa probité incontestable, qui avaient résisté à une éducation de hasards et d'aventures, m'apparurent dans tout leur mérite quand je me trouvai seule dans la vie, au milieu de gens qui ne le valaient pas, et en présence de mes autres souvenirs flétris par la trahison.

« Sa mort fut un événement dans la ville et dans le pays. On lui fit des obsèques honorables, et nombre de personnes éminentes ou distinguées voulurent y assister. Les journaux de la localité lui payèrent un tribut mérité d'éloges et de regrets. Tout cela le relevait dans mon cœur, et je sentis que je perdais une affection que je ne remplacerais point.

« Le séjour de Vérone m'était devenu insupportable. Je partis pour Venise, où j'eus de véritables triomphes. Une douleur sincère avait ouvert mon âme à l'émotion sérieuse et profonde. Mon talent était loin d'être irréprochable ; mais j'étais dramatique et je faisais pleurer.

« Je portai véritablement le deuil dans mon cœur et dans ma conduite pendant plusieurs mois. Ma réputation de labeur et d'austérité fut bientôt établie, et les salons les plus distingués me recherchèrent. J'avais des soirées et des élèves dans les meilleures familles, et ma position devenait aisée en même temps qu'honorable.

« Mais, voyez-vous, le monde est ainsi fait que les meilleures choses nous y créent des dangers, et que nos mérites entraînent presque inévitablement notre perte. Ma jeunesse et mes succès n'étaient pas des attraits sans précédents ou sans analogues; ma vertu fut un fait remarqué dans ma position et m'attira des poursuites ardentes et passionnées. Tel personnage qui, lors de mes débuts à la *Fenice,* m'avait accordé une médiocre attention, fut prêt à m'offrir son nom et sa fortune quand, au bout de quelque temps, il fut bien avéré que je n'avais pas d'amants. Ce fut alors une persécution dont vous n'avez pas l'idée. Les vieillards assiégeaient ma vie pour y abriter les restes de la leur; les libertins cherchaient tous les moyens de me compromettre pour satisfaire leur vanité; les jeunes gens naïfs se brûlaient la cervelle (en prose et en vers) chaque matin à ma porte. Enfin, je faisais fureur, et il ne tenait qu'à moi d'être princesse ou tout au moins marquise. »

— Vous avez eu bien tort de ne pas profiter de cette belle veine de vertu pour faire un beau mariage, observa la duchesse; et, avec vos instincts de grandeur, je m'étonne que vous soyez restée Sofia Mozzelli comme devant.

« L'occasion qui eût résumé mes ambitions ne se présenta pas, répondit la Mozzelli; je ne voulais, à aucun prix, épouser un homme âgé. J'avais pris la vieillesse en horreur, et je lui ai toujours gardé rancune. Je voulais un mari jeune, beau, honnête et de grande

famille. Il ne s'en présenta que de laids ou de tarés, dont l'argent ou l'esprit ne me tenta point. Ceux qui eussent pu me plaire ne se trouvaient pas dans une position assez indépendante pour que la délicatesse et la fierté me permissent de les écouter. J'étais scrupuleuse et difficile à l'excès; ma vertu me portait au cerveau, je dois le dire.

« Si bien qu'après avoir repoussé des offres que la froide raison eût accueillies sans objection, je pris le plus mauvais parti possible; ou plutôt, je ne pris aucun parti. La jeunesse, c'est-à-dire le besoin d'aimer et de croire, recommença à me parler, et même avec plus d'énergie qu'elle ne l'avait encore fait. Le repos du cœur m'avait comme renouvelée; et, fière d'avoir échappé à la corruption, je me fis, de l'amour qui m'était dû, une trop haute idée.

« Chaque jour grandissait mon secret orgueil et mon besoin de le satisfaire. Je découvrais en moi des puissances que mes deux premiers amours, le premier tout d'instinct, le second tout d'amitié, n'avaient pu développer, et l'avenir, l'amour attendu et rêvé, s'annonçait avec les ardeurs de la passion dévorante.

« Il y eut combat quelque temps entre ces élans de fièvre et mon ambition de bonne renommée. La vertu a de grandes douceurs; mais, chez une femme libre et jeune, elle ne marche pas sans l'espoir d'une récompense, et la mienne ne se présentant pas sous la forme d'un brillant mariage d'inclination, je mis cette

ambition à la porte, et résolus enfin de n'écouter que mon cœur.

« Il me donnait de bons conseils, mais son choix fut malheureux. Un fils de famille, librettiste pour son plaisir, jeune, enthousiaste, charmant, m'avait sacrifié, malgré moi, un riche mariage. Je crus faire une grande chose, ne pouvant faire que ce mariage fût renoué, en refusant sa main qu'il m'offrait contre le gré de sa famille, et en lui donant mon amour sans conditions. Sa reconnaissance le rendit sublime en paroles, comme le désir l'avait rendu héroïque en actions. Mais la possession le rendit à son naturel inquiet et avide de nouveauté. Une maîtresse, qu'en même temps que sa riche fiancée il avait abandonnée pour moi, et qui était une très-grande dame fort habile, me le disputa avec acharnement, et finit par le reprendre. Après avoir subi toutes les tortures du soupçon et de la jalousie, je restai seule avec ma colère et ma honte.

« Mais ma chute avait fait du bruit. Les prétendants devinrent plus audacieux. Le dépit me troubla le jugement. Un Lovelace en renom me vengea de l'infidèle. A son tour, il me fut disputé, et j'entrai fatalement dans les luttes de l'amour-propre et de la jalousie, luttes furieuses et misérables qui sont bien des passions, mais qu'on a tort d'appeler amour, car elles ne sont pas même de l'amitié. C'est un mélange de désir et de haine, rien de plus, mais cela vous ravage et vous épuise.

« Trompée de nouveau, je m'étourdis dans le bruit,

et le désordre entra dans ma vie. Oui, je suis ici pour tout dire, je menai pendant plusieurs années, à Venise, à Milan et à Vienne, une existence déplorable. Toujours orgueilleuse et désintéressée, je ne calculai rien que la satisfaction de triompher de mes rivales ou de me venger de leurs dédains. A peine satisfaite sur ce point, je sentais le remords et le chagrin atroces d'appartenir à des liens où mon cœur ne trouvait aucune joie véritable, et, tout aussitôt, je subissais le besoin impérieux de les rompre.

« Je me rejetais alors dans l'étourdissement d'une activité délirante. Soupers prolongés jusqu'au jour, courses folles et périlleuses par tous les temps et tous les chemins, avec des compagnons de plaisir excités comme moi-même, et qui, cependant, reculaient quelquefois devant mes défis insensés, cavalcades ou régates échevelées, excentricités innocentes par elles-mêmes, mais qui faisaient scandale par le mépris de la vie qu'elles révélaient aux gens paisibles et religieux : j'essayai de toutes ces émotions et de toutes ces fatigues pour échapper au besoin d'aimer qui me poursuivait, et dont je n'embrassais que le rêve de plus en plus éphémère et trompeur.

« Nécessairement, ma santé souffrit d'un pareil régime, et, pendant quelque temps, on me crut frappée à mort. Cela décupla mes succès. Allons vite l'entendre, se disait-on, c'est peut-être la dernière fois qu'elle chantera. Le fait est que je toussais à rendre l'âme, et je chantais quand même, non plus avec la suavité de

l'adolescence, mais avec la puissance nerveuse de la fièvre. Je ne tenais pas à vivre, mais à émouvoir, et j'eusse sacrifié dix ans de mon avenir pour un moment d'enthousiasme de mon public. C'était le seul plaisir sur lequel je ne fusse pas blasée.

« Un jour, je me trouvai seule en voyage, arrêtée dans une misérable auberge au bord d'un beau lac. Je m'étais brouillée avec la plupart de mes amis pour un caprice, et je m'en allais dans une autre ville chercher un milieu nouveau à mon activité désespérée.

« Mais la maladie se jetait sur moi, et, pendant trois jours et trois nuits, je vis la mort face à face. Je n'avais conscience de rien autour de mon lit abandonné. Je sentais seulement que j'étais là sans amis et que je ne pouvais plus rien contre un mal implacable, l'épuisement du corps et de l'âme.

« Si je fus sauvée par le médecin du village ou par un reste de forces physiques qui avait survécu au désastre de ma vie, je l'ignore absolument. J'en laissai l'honneur au bonhomme, et quand il me prescrivit de rester là un mois pour me remettre, je convins qu'il avait raison, puisqu'il m'eût été impossible de m'en aller ailleurs.

« Ce temps de solitude absolue me fit rentrer en moi-même. Comme j'avais été beaucoup d'heures sans connaissance, je me sentais brisée, et comme séparée du passé par une lacune de cent ans. Cette vie, dont j'avais fait si bon marché, j'étais forcée de reconnaître qu'on l'aime toujours quand même, et je

me surprenais à chaque instant remerciant Dieu, avec une joie enfantine, d'avoir bien voulu me ressusciter. Je regardais le ciel et les arbres dans les eaux du lac, comme si je ne les eusse jamais vus. Tout me paraissait beau, jeune, puissant, éternel. Moi seule j'étais faible et craintive. J'avais loué une barque que j'avais fait garnir de coussins, et où l'on me promenait étendue comme sur un lit. Au moindre souffle du vent, j'avais peur. Était-ce bien moi qui, sur les rivages de l'Adriatique, avais dix fois choisi les heures de tempête pour braver la colère des vagues? Non, à coup sûr, c'était une autre, me disais-je : c'était une folle, une ingrate! La vie est si douce et la tombe est si morne!

« A cet accablement délicieux succéda la réflexion, moins douce, mais bienfaisante. Aussi tout le passé me parut déplorable et je sentis que, pour y survivre, il fallait l'anéantir afin de pouvoir l'oublier. L'avenir m'apparut, encore une fois, ouvrant ses ailes d'or comme un oiseau du ciel qui fuit des rives maudites pour chercher un monde nouveau. J'avais encore des ailes, moi! ma voix, un peu altérée, n'était pas perdue. Mon talent pouvait grandir encore, et ma conscience n'était bourrelée que de torts envers moi-même. Dieu, qui nous demande compte de l'emploi de ses dons, pardonne à qui veut être pardonné, et restitue à qui veut réparer. J'avais fait de grandes folies, mais je n'avais aucune bassesse à me reprocher. Je n'avais été méchante qu'avec les méchants. La bonté m'avait toujours trouvée sympathique et le repentir géné-

reuse. J'avais respecté la foi et la candeur chez les autres. Enfin, j'étais bien morte, mais non damnée, puisqu'il m'était permis de revenir sur la terre, d'en comprendre encore la beauté, et d'y chercher une meilleure existence.

« Je prolongeai mon séjour au bord de ce lac de Garde, le plus beau des lacs italiens, aussi longtemps que me le permirent mes courtes finances. J'ai toujours été pauvre, n'ayant que le fruit de mon travail au jour le jour. Les trois mois que je passai dans ce lieu enchanté au milieu de bonnes gens simples, et au sein d'une nature vraiment sublime, sont le meilleur souvenir de ma vie. Le dernier mois, ma santé étant véritablement revenue, je me procurai un piano et je travaillai sérieusement, tout en négociant par correspondance un engagement avec Naples.

« C'est au bord de ce lac que j'appris la mort du comte A... Je ne vous ai pas dit que, deux ans après l'avoir quitté, j'avais reçu de lui une lettre où il m'apprenait qu'il était veuf. Il m'offrait de m'épouser, disant qu'il ne pouvait faire moins pour une personne qui ne l'avait pas trahi, et dont il avait eu raison de ne pas craindre la vengeance. Je n'avais pas même répondu à sa lettre ; j'étais alors lancée dans mon premier tourbillon. La nouvelle de sa mort m'émut profondément, je n'avais aimé et respecté personne autant que ce malheureux et coupable vieillard, avant de connaître son véritable caractère. Je me trouvai soulagée d'une véritable souffrance en me souvenant

qu'il avait voulu réparer son crime autant que possible, et que je pouvais désormais pardonner à sa mémoire.

« J'allai donc chanter à Naples, et, depuis cette époque, j'ai vécu autrement. J'ai cherché, non plus le plaisir, ni la lutte, ni le mariage d'ambition, ni la vengeance, ni la fantaisie, ni le suicide de l'âme : j'ai cherché la gloire au théâtre et l'amour vrai dans la vie. J'ai trouvé la gloire, non pas telle que je l'avais rêvée, mais assez douce encore, en dépit de beaucoup de déceptions. Quant à l'amour... »

— Eh bien? dit la duchesse.

— Je ne l'ai pas trouvé, répondit Sofia, et, cette fois, ce n'est pas ma faute, car je l'ai sincèrement demandé à Dieu, et j'ai beaucoup fait pour le mériter. Mais il n'habite pas ce monde; c'est une aspiration de nos rêves, c'est une intuition providentielle que nous avons de quelque monde meilleur. Le cœur d'aucun homme n'en possède la puissance et n'en recèle le bienfait. Les femmes y croient encore et le poursuivent, même après avoir perdu l'espoir de le rencontrer. Les hommes ne se donnent plus cette peine-là, car ils n'y croient plus, et le trouveraient sans savoir en profiter.

— Prenez garde, dit mademoiselle Verrier après un moment de silence, que ce ne soit là un blasphème!

— Ou tout au moins une hérésie, ajouta la duchesse. Je vous dirai mon sentiment tout à l'heure; mais votre histoire n'est pas finie?

— Si fait, répondit l'artiste. Je ne peux pas vous dire combien de fois j'ai essayé ou espéré d'aimer depuis que je me suis rangée. Ce serait toujours la même histoire, et une galerie de portraits parfaitement inutile. Je ne vous ai pas décrit les sottes ou folles figures qui ont rempli de leur présence mes années de fièvre : je ne veux pas vous décrire davantage les froides et trompeuses physionomies de la nouvelle période. J'ai changé du jour au lendemain toutes mes habitudes. J'ai compté les heures du jour, refusant à la promenade ou à la sieste celles qui devaient être consacrées au travail. J'ai cessé de me mettre inutilement en vue, j'ai réservé tous *mes effets* pour mon art. J'ai rompu avec le paradoxe, je me suis intéressée aux choses générales, à la vie publique, aux malheurs de mon pays. J'ai été voir mon père qui s'était laissé combler de mes dons, et qui a bien voulu m'en remercier. J'ai consigné à la porte tous les aventuriers de l'amour. J'ai donné, par la régularité de ma conduite, des garanties à l'opinion. J'ai fait beaucoup de charités et rendu beaucoup de services, j'ai appris la musique gratis à de pauvres petites filles, j'ai chanté pour tous les proscrits. J'ai recherché partout les érudits, et j'ai acheté un perroquet dont je m'occupe beaucoup. J'ai acquis des notions en archéologie et en histoire, j'ai pris intérêt aux fouilles de Portici, j'ai reçu des gens qui passaient pour sérieux, je n'ai pas joué à la loterie des capitaux, j'ai fait deux ans d'économies et j'ai acheté à Nice une

petite maison pour ne pas payer de loyer sur mes vieux jours.

« Tout cela est fort sensé, comme vous voyez. Eh bien! mon travail assidu et mes véritables progrès ne m'ont pas rapporté plus de succès que n'en avaient mes audaces improvisées sur la scène. Mes charités n'ont pas diminué le chiffre des pauvres, qui augmente toujours. Les artistes que j'ai obligés ont tous été ingrats. Mes graves amis sont fort ennuyeux et mon perroquet parle turc; ma maisonnette me coûte plus d'entretien qu'elle ne me rapportera jamais d'économies. Quant aux hommes considérés et prétendus sérieux parmi lesquels j'ai cherché le fantôme d'un ami véritable, j'ai trouvé chez eux, tour à tour et sans exception, plus de prétentions et de perfidie, autant de vanité, de frivolité et d'ingratitude, enfin beaucoup moins d'esprit et de spontanéité que chez mes anciens compagnons de paresse et de plaisir. J'ai dit. »

— Résumons-nous, dit la duchesse en s'adressant à Constance; notre chère Sofia est arrivée à l'impuissance du cœur par le chemin de la satiété; est-ce votre avis?

VII

— La Mozzelli est arrivée, n'importe comment, au scepticisme, répondit mademoiselle Verrier. Que ce

soit sa faute ou celle des autres, nous ne sommes pas ici pour faire son procès. Elle a vécu dans un méchant monde, et peut-être y a-t-elle vécu aussi bonne et aussi sage que cela était possible, relativement.

— Ainsi, vous me donnez l'absolution ? dit la cantatrice à mademoiselle Verrier. Vous, le bel ange des cieux, vous ne me damnez pas ?

— Je ne damne personne, et je vous excuse particulièrement ; cependant je ne vous absous pas autant que vous le prétendez. Je crois au libre arbitre, et, tout en mettant les fautes et les égarements de votre vie en grande partie sur le compte d'une certaine fatalité, je regrette que vous ne soyez pas arrivée à une meilleure solution en terminant votre récit. J'espérais mieux de vous.

— Qu'espériez-vous d'elle ? demanda la duchesse.

— J'espérais, reprit Constance, ou son humble réconciliation avec le genre humain, qu'elle n'a peut-être pas le droit de tant mépriser, ou une sorte de soumission religieuse aux misères de ce monde.

— Bien ! je comprends. Voilà mon arrêt, dit la Mozzelli un peu blessée et fort triste. Vous êtes sévère comme la vertu. Mais savez-vous ce que je pourrais vous répondre ?

— Répondez, ma chère, ne vous gênez pas, dit Constance.

— Eh bien, je vous répondrai que la vertu n'est peut-être pas souvent autre chose que l'ignorance du mal, et que, si on vous eût jetée dès l'enfance dans le

même milieu que le mien, vous ne vaudriez peut-être pas mieux que moi à l'heure qu'il est.

— Oh ! cela est fort possible ! répondit Constance avec bonté. Laissez-moi justement partir de là pour vous dire que vous n'êtes pas ce que vous pourriez être. Vous avez une très-grande intelligence et des forces réelles, des forces étonnantes pour opérer des révolutions dans votre existence. Tout ce que vous nous avez dit en est la preuve. Je ne sais pas si, dans les mêmes situations, j'eusse trouvé autant de ressources dans ma volonté et de courage dans mon caractère. Voilà pourquoi je ne veux pas que vous ayez le droit de rester en chemin et de vous arrêter à ce paradoxe, — car c'en est encore un, croyez-moi ! — qu'une moitié du genre humain a le monopole de l'amour vrai, tandis que l'autre sexe est relégué dans le cercle de la brute. Cette belle maxime me paraît dictée par l'amertume du cœur et par un reste de maladie de l'intelligence. Après des années de suicide moral, il est naturel que vous ayez encore de ces plaintes-là sur les lèvres, par habitude ! Mais vous devriez, je crois, vous raisonner encore et très-souvent, afin d'arriver à l'esprit de justice, sans lequel il n'y a ni raison ni bonté sérieuses. A mon tour, j'ai dit.

— Eh bien, mais ! c'est fort bien dit, s'écria la duchesse, qui écoutait Constance avec beaucoup d'attention, et qui avait eu les yeux fixés sur elle pendant presque tout le récit de la cantatrice. Je vois que nous sommes parfaitement d'accord toutes deux, parce que

nous sommes logiques et calmes. Quant à cette chère exaltée, voilà qu'enfin je me l'explique : elle a le cerveau malade. Pardon, Sofia ; mais, vous voyant si charmante, je ne pouvais pas croire que vous fussiez folle ; vous l'êtes, tout est dit.

— Comment ! je suis folle ? Pourquoi ?

— Parce que vous demandez l'amour que vous n'êtes plus capable de ressentir. Vous voyez, je me répète.

— Vous croyez cela ? dit la Mozzelli piquée au vif.

— Oui, je le crois, dit la duchesse. Vous n'avez réellement aimé qu'une fois, à savoir, la première, quand vous sentiez l'amour sans le raisonner. Du moment que vous l'avez analysé et disséqué, votre imagination seule a été éprise de ses propres chimères, et aujourd'hui, n'ayant plus que de l'imagination à donner, vous exigez un cœur en échange. Ce n'est pas juste, et l'homme qui vous donnerait le sien serait fort à plaindre. N'est-ce pas ce que vous pensez aussi, Constance ?

— Peut-être avez-vous raison, répondit mademoiselle Verrier ; mais je n'ai pas été aussi loin. Je ne suis pas tout à fait compétente. C'est la première fois de ma vie qu'une situation de ce genre est offerte à mon examen. J'aurais besoin d'y réfléchir, et, en tout cas, je vous avoue que je ne suis jamais bien pressée de condamner les gens et de leur dire : Vous êtes perdus !

— Merci, Constance ! s'écria la Sofia, vous me laissez l'espoir de guérir, vous ! Je déclare que vous êtes

bonne, et que madame la duchesse est très-dure.

— Non, mon enfant, reprit madame d'Évereux. Je crois que l'on guérit de tout, même de la folie. Écoutez beaucoup mademoiselle Verrier, questionnez-la sur ce qu'elle entend par l'amour vrai. Je suis certaine qu'elle vous donnera une de ces définitions que les grands esprits savent trouver, et qui nous frappent au point de faire époque et même révolution dans notre vie morale. Voulez-vous, Constance ? Voyons, j'ai peut-être besoin aussi d'une synthèse, moi qui parle. Si vous nous racontiez votre histoire ?

— Moi ! répondit Constance en rougissant ; mais je n'ai pas d'histoire, et ce que je pourrais raconter serait fort insipide. C'est vous, madame la duchesse, qui pourriez nous donner un sage enseignement, si vous ne nous trouviez pas indignes de l'entendre. Vous avez beaucoup réfléchi, beaucoup écrit, à ce qu'on assure, et pour vous seule, malheureusement, ou pour un petit nombre d'amis privilégiés.

— Si je vous raconte ma vie, dit la duchesse, me promettez-vous toutes deux, et vous surtout, Constance, de la juger franchement, et de ne me ménager la critique en aucune façon ?

— Si vous l'exigez... dit Constance.

— Oh ! quant à moi, dit la Mozzelli, je vous promets d'être fort sévère, et si je vous trouve... *illogique,* je ne me permettrais pas de dire *folle,* je déclare que je le dirai sans ambages.

— Soit ! dit la duchesse. Eh bien, je commence et

je dis : Deuxième partie... de notre veillée : *Histoire de la duchesse d'Évereux.*

« Vous savez d'où je sors ; je n'ai pas besoin de vous ennuyer de mes quartiers de noblesse. Je n'en ai jamais été plus infatuée que vous ne me voyez ; mais je dois vous dire que mes parents en étaient affolés, et que l'on m'apprit le blason avant de m'apprendre à lire.

« Ce que l'on m'apprit, du reste, ne fatigua pas la cervelle de ma gouvernante. Ma mère trouvait qu'une fille de qualité doit savoir rédiger des billets d'invitation, chanter une petite romance et monter à cheval pour suivre un jour, au besoin, les chasses de la cour; de plus, avoir de grandes manières, c'est-à-dire une certaine façon de regarder, de remuer les bras, de s'asseoir et de tenir chacun à sa place ; abominer certaines locutions, comme la *bonne société, battre les cartes*, etc. ; juger les gens sur ces graves indices avant tout ; ne pas pardonner un manque de savoir-vivre ; enfin, parquer, dans un certain enclos de certaines convenances, la seule portion saine et intéressante du genre humain ; regarder tout le reste comme une tourbe, et ne dire *mes semblables* qu'à un point de vue religieux et chrétien, sans application réelle à la vie pratique.

« Ma mère avait été belle du temps de l'empereur, mais elle se vantait de ne l'avoir jamais vu, et même d'avoir quitté sa fenêtre, un jour qu'il passait. C'était en Allemagne ; ma famille avait émigré et ne rentra en France qu'avec les Bourbons.

« Mon père n'avait aucune initiative dans le carac-

tère. C'était un homme d'esprit qui ne voyait pas par les yeux de sa femme, mais qui, par crainte d'une lutte quelconque, ne marchait que par son ordre ou avec sa permission. Il se vengeait de son esclavage par le sarcasme; ma mère ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Pourvu qu'elle fût le chef actif de la famille, le plus ou moins d'adhésion ou de satisfaction personnelle du mari ou des enfants ne l'embarrassait guère.

« C'était, au demeurant, une excellente femme, charitable, juste et enjouée. Dès mes premiers ans, je vis l'ordre et l'union régner autour de moi; mais je dois à la vérité de dire que la tendresse n'y était pour rien, et que le verbe *aimer* ne frappa jamais mes oreilles. Mes parents ne semblaient pas croire que l'affection fût nécessaire au bonheur. Ils avaient placé leur contentement dans des choses tout extérieures: la fortune, la considération, l'opinion, les relations, les alliances, que sais-je? C'était une serre froide où je grandissais tranquillement, sans soleil et sans orages.

« J'avais à peine seize ans quand on me maria à ce charmant duc d'Évereux, le plus aimable, le moins aimant des *beaux*. C'était tout à fait l'homme qui convenait à ma famille. On ne me demanda pas s'il me convenait. Au reste, si on me l'eût demandé, j'eusse répondu affirmativement. Il était le plus élégant, le mieux mis et le mieux élevé des jeunes gens de notre monde. J'étais une grande niaise confiante, un peu opprimée par les puérilités systématiques de notre intérieur, avide de l'inconnu, ne doutant de rien,

fière d'être appelée madame : une table rase, en un mot.

« Les chiffons, les voitures, les diamants, les armoiries remplirent ma cervelle et mes journées pendant deux mois. Après quoi, on me couvrit de perles et de guipures, et l'on m'ordonna de répondre *oui* à tout ce que me demanderaient M. le maire et M. le curé. Je répondis oui sans émotion ; je n'avais pas écouté les demandes.

« Ne croyez pas cependant que je fusse une créature stupide. J'avais ma petite critique intérieure sur toutes ces choses auxquelles j'appartenais, et je sentais bien qu'elles eussent plutôt dû m'appartenir ; que le cadre est fait pour le tableau et non le tableau pour le cadre ; mais, avec l'esprit de mon père, j'avais hérité de son horreur pour la lutte ; le seul précepte qu'il m'eût donné, — mais il me l'avait donné à propos de tout et dix fois par jour, — était : *Tâchons d'avoir la paix !* — et quand il était un peu en colère, il disait cavalièrement, mais avec une grâce charmante : *Tâchons qu'on nous flanque la paix !* — Il n'alla jamais plus loin dans son courroux, et la docilité extérieure, avec ou sans conviction, passa dans mon sang à l'état chronique.

« Huit jours après mon mariage, je fus fort étonnée de m'éveiller, un beau matin, avec je ne sais quelle flamme dans le cœur. Ma nonchalance en fut comme éblouie. J'étais ravie et troublée en même temps. J'éprouvais de la honte et de la joie. Le cher duc

s'étonna de l'animation de ma physionomie, et, tout ce jour-là, il me regarda d'un air inquiet.

« — Qu'est-ce que vous avez donc ? me dit-il quand nous fûmes seuls.

« — Je ne sais pas, répondis-je.

« — Mais moi, je voudrais le savoir. Tâchez d'expliquer ça !

« — Expliquer quoi ?

« — Une gaucherie que je n'avais pas encore remarquée chez vous : des yeux humides, des frissons de fièvre, des éclats de rire forcés, et tout à coup une rêverie accablée. Êtes-vous souffrante ? vous ennuyez-vous ?

« — Laissez-moi chercher, lui répondis-je. Et quand j'eus un peu rêvé, les pieds allongés sur un coussin, les cheveux dénoués, et mes épaules de seize ans nues sous ses yeux tranquilles ; — je crois que j'ai trouvé, lui dis-je ; du moins, je ne trouve que ça : Je vous aime !

« Toute mon âme, tout mon être, toute ma vie étaient dans ce mot !...

« Le duc trouva le mot charmant. Il me baisa les mains en déclarant que j'étais une ravissante personne.

« — Et vous ? m'aimez-vous ? lui demandai-je avec un peu d'inquiétude.

« Il ne répondit pas ; cette fois, le mot lui paraissait dangereux ou ridicule. Il me fit de jolies phrases et de gracieuses caresses. L'effroi entra dans mon cœur, et je ne pus dormir.

« Quand il s'éveilla, il me surprit à genoux et tout en larmes. Il devint alors tout de glace.

« — Qu'est-ce que cela signifie ? me dit-il en me faisant asseoir ; vous allez être ainsi ? vous avez donc lu des romans ?

« — Jamais !

« — Eh bien, qu'est-ce que vous rêviez donc avant le mariage ?

« — Vous !

« — Cela n'est pas vrai, puisque je suis là et que vous avez l'air de pleurer un absent.

« — Je pleure peut-être un beau rêve, qui serait d'être aimée de vous.

« Et vous trouvez que je ne vous aime pas ?

« — Il me semble.

« — A quoi voyez-vous cela ?

« — A rien et à tout.

« — Vous rêvez : je vous aime beaucoup !

« — Beaucoup, voilà tout ?

« — Ah ! vous voulez que je dise éperdument, passionnément ?

« — Ces mots-là, dits comme vous les dites, me semblent un froid badinage ; mais si vous les disiez autrement, peut-être qu'ils me rendraient folle de joie : qui sait ?

« — Ma chère enfant, répondit le duc, je vois ce que c'est. Vous n'avez pas lu de romans, je veux bien vous croire, mais vous êtes romanesque. Peut-être que vous êtes venue au monde comme ça ! Eh bien ! il

faut vous corriger d'une maladie qui ne sied pas à une femme mariée, et que je ne tolérerai jamais chez celle qui porte mon nom. Je vous prie de rester dans la mesure de l'affection que nous nous devons l'un à l'autre, et de ne pas exiger des extases de poëte et des simagrées de théâtre. Soyez naturelle, restez enfant et insouciante, ça vous allait si bien! Je vous avertis que je ne vous ai épousée que pour avoir une vie tranquille. J'ai eu beaucoup de maîtresses. J'ai inspiré de belles passions. J'en avais par-dessus les yeux. Tout cela est affectation, mensonge ou fumée du cerveau. Je désire être aimé tout de bon, sincèrement, avec confiance, et je vous dirai comme votre père, qui est spirituel et raisonnable : Tâchons d'avoir la paix! C'est là tout l'idéal du mariage, voyez-vous! Il n'y en a pas d'autre. Certains transports n'ont pour but que le devoir de perpétuer la famille : votre beauté rend ce devoir très-agréable. Mais les grimaces et les tirades, les reproches et les pleurs sont les fléaux de l'hyménée et les assassins du repos domestique : n'oubliez pas l'avertissement!

« Tout cela fut dit avec douceur, mais avec tant de précision, que je me le tins pour bien dit, et promis de ne point m'en affecter.

« Me voilà donc, à seize ans, amoureuse d'un mari qui me défend de le faire paraître, d'être émue et attendrie dans ses bras, de rêver de lui en son absence, de m'affliger de son air distrait, et de pleurer quand il me raille.

« Je l'aimai pourtant plus d'une année, avec la certitude que j'aimais seule, et ce ne fut pas un petit martyre, croyez-le bien. J'étais si éprise que je craignais, avant tout, de déplaire à mon idole. Je veillais à mes regards, à mes paroles, à mon attitude. S'il me surprenait affaissée dans une rêverie douloureuse, je me levais, je courais au piano, et je jouais une valse ou une fanfare de chasse. Si, profitant de ce qu'il ne me voyait pas, je m'oubliais à le contempler, dès qu'il tournait les yeux vers moi, j'affectais d'admirer mon éventail ou d'arranger mes rubans. Quand, malgré moi, j'avais pleuré, je me cachais comme un enfant coupable. Enfin, je me défendais de trop penser à lui comme si c'eût été une infraction au devoir que d'adorer mon mari.

« Je le redoutais comme un tyran, bien qu'il fût d'un caractère égal et d'une parfaite politesse à tous les moments de la vie. Je ne pouvais me confier à personne; ma mère m'eût grondée, mon père m'eût raillée. Mes frères et sœurs, tous établis et occupés de leur propre existence, m'eussent engagée à me contenter de la mienne, qui leur paraissait splendide; mes sœurs m'enviaient mon titre. Je vivais donc dans la solitude de l'âme la plus effrayante, avec un secret dont l'aveu eût achevé d'éloigner et de refroidir l'objet de mon culte. »

— Eh bien! dit la Mozzelli en interrompant la duchesse, je trouve votre histoire plus navrante et plus sombre que la mienne! Est-il possible qu'après un

pareil mariage, vous qui avez trouvé cela au faîte de la société, vous défendiez les hommes contre mes reproches ?

— Prenez patience, répondit la duchesse ; je vous prouverai peut-être que j'avais tort et que mon mari avait raison.

— Vraiment ? dit Constance d'un air de doute.

— Laissez-moi raconter, et vous conclurez. Mon duc n'était pas une âme de glace. Il aimait. Seulement, ce n'est pas moi qu'il aimait, et ceci ne dépendait pas de lui.

« Il aimait une danseuse de l'Opéra, une créature charmante, une déesse : vous voyez, Sofia, que toutes les grandes dames ne sont pas injustes envers leurs rivales, même quand elles sont au théâtre. La première fois que je vis danser cette péri, je l'admirai sans réserve et je me retournai instinctivement vers le duc. Il se retenait d'applaudir, mais il était horriblement ému ; un tremblement convulsif agitait ses mains gantées ; des larmes, de vraies larmes coulaient de ses beaux yeux noyés dans l'ivresse... Que voulez-vous ? cette divinité avait fait une si étonnante pirouette ! »

— Étiez-vous déjà philosophe à ce point-là ? dit mademoiselle Verrier.

— Non, à coup sûr, répondit la duchesse, mais j'étais douce et résignée, habituée d'ailleurs à me vaincre et parfaitement rangée au joug des convenances. Je ne fis paraître aucune surprise, aucun dépit, et le duc ne se douta pas de ma découverte.

« — Vous êtes-vous ennuyée à l'Opéra? me dit-il quand nous fûmes en voiture.

« — Je ne m'ennuie jamais où vous êtes, lui répondis-je, et, d'ailleurs, c'est très-beau, l'opéra de ce soir. Mademoiselle *** est un type de grâce et de poésie, ne trouvez-vous pas?

« — Je ne sais trop ; est-ce qu'elle a bien dansé aujourd'hui?

« Cette dissimulation acheva de m'éclairer, et je n'eus pas besoin de chercher d'autres preuves.

VIII

« Ma douleur fut immense, mais elle resta à peu près muette. Je n'eus d'épanchement que deux ou trois mois plus tard, c'est-à-dire après la naissance de ma fille. La froideur que mon mari témoigna à cette pauvre enfant, me jeta dans une sorte d'exaspération dont je faillis mourir. C'est alors que j'ouvris mon cœur à une vieille amie, assez négligée jusque-là, mais qui sut provoquer et gagner ma confiance à propos.

« C'était la marquise de... (il est convenu que nous ne nommons personne). Elle m'avait tenue sur les fonts; c'est à elle que je dois le singulier prénom de Sibylle, et, comme elle était fort cassée, petite, sèche, laide, mais active et fûtée, quand on nous voyait cau-

ser ensemble, on disait que la princesse Gracieuse consultait la vieille fée sa marraine.

« Quand elle m'eut arraché l'aveu de mes peines : — Eh bien! me dit-elle, où en êtes-vous maintenant avec ce perfide? l'aimez-vous encore?

« Je lui racontai fidèlement tout ce qui s'était passé en moi depuis le jour funeste où j'avais saisi la vérité. D'abord, je n'avais eu que du chagrin et point de colère contre ma rivale. Je m'étais défendue de la maudire et de la mépriser. C'était un effet de la crainte que m'inspirait encore mon mari. Je m'imaginais qu'il lisait mes pensées à travers mon cerveau, et que s'il y surprenait de l'aversion contre sa maîtresse, il commencerait à me haïr franchement. Je ne voulais pas compromettre la bonne petite amitié qu'il me témoignait.

« Peu à peu je me fis une telle idée de la puissance de cette femme, que je ne pensai plus à elle sans terreur. Je me sentais l'ennemie et le fléau de ces deux êtres, et je me faisais toute petite pour échapper à leur aversion. Je tremblais quand j'entendais nommer cette danseuse en présence du duc, et je croyais sentir ses yeux sur les miens, bien qu'il n'eût aucun soupçon de mon malaise.

« Puis, cette souffrance comprimée devint si vive qu'elle tourna à l'amertume. Durant la fin de ma grossesse, qui fut assez pénible, ne sortant plus et passant beaucoup d'heures dans ma chambre, je m'avisai de lire des romans. C'était comme une première vengeance

que j'exerçais en cachette contre mon mari. Je dévorai Balzac et plusieurs autres; je ne m'intéressais qu'à ce qui avait du rapport avec ma situation, mais je m'y intéressais si vivement que j'arrivais à m'oublier moi-même pour pleurer sur le sort des femmes trompées.

« En racontant ces détails à la marquise, je conclus par un aveu qui arrivait à mes lèvres sans que mon cœur eût encore osé le formuler; et cet aveu, c'est que je n'aimais plus le duc, et que même je craignais d'arriver bientôt à le haïr autant que je l'avais aimé.

« — Ah! voilà justement ce que je prévoyais! répondit ma vieille marraine. Vous vous jetez dans les extrêmes, et vous tombez dans le faux pour ne pas dire dans le mal! Le duc avait raison, vous êtes née romanesque, et vos lectures vont achever de vous perdre, à moins que vous ne suiviez mes conseils.

« — Quels conseils? dites, j'essaierai!

« — Eh bien! voilà! Prenez-moi M. de Balzac, M. Dumas, M. Alphonse Karr, M. Eugène Sue, M. Frédéric Soulié, *e tutti quanti,* et jetez-moi au feu tout ce monde-là. Ce sont des exaltés, des fous, des amants de l'impossible, des *abstracteurs de quintessence.* Lisez-moi de bons vieux livres, non pas les romans jacobins du siècle dernier, qui sont encore pis que ceux d'aujourd'hui; mais des mémoires de l'ancienne cour, les faits et gestes de la saine galanterie depuis Louis XIII jusqu'à la fin de Louis XV le Bien-Aimé. Je ne vous dis pas de suivre à la lettre le système des trop promptes

et des trop nombreuses consolations; vous êtes vertueuse et vous le serez peut-être longtemps; mais, puisque vous avez besoin, pour oublier vos ennuis actuels, de vous nourrir le cerveau d'aventures, lisez au moins des aventures arrivées, et non pas rêvées ou arrangées par vos écrivains à la mode. Connaissez le monde réel et le cœur humain tel qu'il est. Quand vous saurez que les plus belles et les plus nobles femmes de tous les temps ont été trompées ou délaissées pour des péronnelles, qu'elles en ont souffert comme vous en souffrez, mais qu'elles n'en sont pas plus mortes que vous n'en mourrez, et même qu'après s'être beaucoup consolées, — quelques-unes un peu trop! — elles ont encore été trahies; qu'elles s'y sont habituées, qu'elles ont fini par en rire et par jouer le même jeu par droit de représailles : enfin, quand le roman véritable, le roman de l'histoire vous montrera les reines, les princesses, toutes les héroïnes du vrai grand monde combattre bravement, tantôt avec prudence, tantôt à leurs risques et périls, pour conserver, à travers toutes les trahisons de l'amour, les seuls avantages sérieux de la femme, à savoir, la beauté, l'éclat de la position, les triomphes d'un juste orgueil et surtout la jeunesse le plus longtemps possible, vous réfléchirez, vous comparerez, vous choisirez votre modèle et vous vous ferez une philosophie.

« Je priai la marquise de résumer d'avance cette philosophie, dont elle avait sans doute fait usage pour son propre compte, et qui, énoncée clairement, serait

pour moi un fil conducteur dans le labyrinthe de mes lectures.

« — Non, non, dit-elle, ce que vous demandez n'est pas possible. Chacun puise dans la lecture et dans la réflexion la dose de sagesse dont il a besoin, pour tirer ensuite de l'expérience la dose de hardiesse ou de prudence dont il est capable. Je n'ai jamais été belle, et vous l'êtes. Je n'ai été que piquante et fine; vous êtes imposante et sentimentale. Ce qui m'a servi ne vous serait bon à rien. C'est à vous de trouver ce qui convient à vos penchants et à votre manière d'être. Soyez tranquille ! cette découverte se fera d'elle-même à mesure que vous vous instruirez.

« Je commentai l'oracle mystérieux de ma vieille sibylle. Mais j'étais encore trop jeune et trop naïve pour le pénétrer. Je suivis son conseil; je lus tous les pamphlets, tous les mémoires, toute l'histoire secrète des anciennes cours, et, chose remarquable, mon mari, qui eût jeté par la fenêtre les romans modernes comme une funeste apologie de l'amour idéal, me vit sans inquiétude creuser les annales de l'audacieuse galanterie de nos aïeules. Il approuva même cette étude, et je pus m'y plonger sans cacher les volumes au fond de ma chiffonnière lorsque j'entendais sa voix dans l'antichambre.

« Tout ceci m'effraya d'abord, et je faillis jeter là ces livres effrontément véridiques, destructeurs de toute poésie, contempteurs de tout enthousiasme. Il me fallut bien de la volonté pour accepter les poëmes

et les héros de la réalité. Il me semblait, au commencement, que tout cela était mensonge ou commérage ; c'est qu'en effet le vrai n'est pas le vraisemblable, et que, pour trouver le beau en ce monde, il faut fermer les yeux et regarder des ombres chinoises dans sa propre imagination.

« On se fait à toute nécessité. Pour moi, c'en était une impérieuse que de connaître la vie comme elle est; car, malgré tout ce qu'on nous dit du progrès de notre siècle, je suis de ceux qui croient que les mœurs n'ont pas changé. On est plus hypocrite, voilà tout. Franchise ou malice, le règne des passions est absolu et fatal. Il n'y a que la manière de s'en servir qui varie. »

Ici la duchesse s'interrompit pour rire de la figure de mademoiselle Verrier, qui était encore plus étonnée et plus soucieuse qu'elle ne l'avait été durant le récit de la Mozzelli.

— Si vous me faites cette moue-là, lui dit-elle, je ne serai qu'à moitié sincère dans ma narration, tandis que je l'eusse été aux trois quarts, si vous n'aviez fait aucune objection.

— Je n'en fais pas, j'écoute, répondit Constance; vous n'en êtes qu'aux préliminaires, et j'aurais mauvaise grâce à protester d'avance.

« Quand je revis ma marraine, reprit madame d'Évereux, qui se tint dès lors pour avertie, j'étais résignée sur nouveaux frais. Je lui avouai que mon instruction m'avait coûté beaucoup, puisqu'il avait

fallu sacrifier de riantes chimères et renoncer à rencontrer des hommes parfaits dans la vie; mais je convins aussi de l'effet salutaire de mon désenchantement. Je ne haïssais plus le duc, il n'était plus à mes yeux un ingrat, un despote, un fléau; c'était un homme comme les autres, ou tout au moins comme la plupart des autres, et même infiniment meilleur que beaucoup de ceux qui composent cette majorité d'emportés, de blasés ou de curieux.

« L'égoïsme était la loi du monde, je le voyais bien et je la subissais aussi, moi qui ne me réjouissais pas du plaisir que mon mari goûtait dans les bras d'une autre. Si j'avais été dévouée dans toute l'acception du mot, je n'aurais pas souffert de son infidélité; or, ne pouvant me flatter de vaincre en moi la nature au point de chérir la belle personne qui le rendait heureux, je devais prendre mon parti, tuer dans mon cœur un amour inutile et importun, rendre justice aux bonnes qualités de M. le duc, me contenter de son amitié et m'abstenir de tout reproche qui eût amené la discorde dans notre intérieur.

« — Vous voilà enfin dans le vrai, s'écria un jour ma marraine enchantée; je savais bien que, dans un bon esprit comme le vôtre, les idées saines prendraient le dessus. Si vous eussiez suivi la mauvaise pente du roman, vous étiez perdue, vous querelliez le duc, vous le forciez de quitter sa maison, vous cherchiez la vengeance, vous vous jetiez dans le scandale des procès ou dans les bras d'un exalté qui vous compro-

mettait bien vite, comme font tous ces gens-là ; votre mari se battait avec son rival ; on vous le rapportait mort ou blessé, ou bien il tuait votre amant et vous faisait enfermer dans quelque monastère. Voilà une famille décriée, des enfants abandonnés, une réputation perdue ! Oui, voilà où vous conduisaient les fables, et voilà de quoi vous a préservée l'histoire !

« — Eh bien, maintenant, dis-je à la marquise, me voilà soumise, me voilà calmée ; mais qu'est-ce que je vas devenir, moi ?

« — Ma chère enfant, répondit-elle d'un air pincé, et avec un sourire profond, vous allez élever avec amour votre petite fille, et surtout lui enseigner la raison ! Vous allez conserver une excellente renommée ; que dis-je ? vous allez l'acquérir ; car le monde sait bien que votre époux dédaigne vos perfections pour s'abrutir dans les ronds de jambe, et votre sagesse brille d'autant plus qu'elle est moins appréciée par lui. Vous allez être en vue pour cela, et on vous trouvera d'autant plus charmante que votre rivale est marquée de la petite vérole et plus âgée que vous de dix ans. Enfin, vous allez être belle, vraiment belle, comme le sont les femmes qui ont un peu aimé, un peu souffert, un peu pleuré, et qui se sont arrêtées à temps. Ne vous eussé-je pas rendu d'autre service que celui de conserver vos yeux purs et votre teint uni, je serais encore une bonne fée pour vous, puisque le premier don des marraines à baguette, c'est toujours la beauté.

« La beauté, ma chère! Vous me demandez ce que vous allez devenir, et vous avez le premier des biens! Une femme belle est toujours heureuse, croyez-moi, soit qu'elle enchaîne mystérieusement à ses pieds quelques hommes de mérite, soit qu'elle se contente de faire enrager les autres femmes et d'absorber tous les regards. N'attendez pas de moi de mauvais conseils; je ne vous en donnerai qu'un, qui est bon, à quelque sauce qu'on le mette : c'est d'être fort prudente, parfaitement maîtresse de vous-même, et de respecter les convenances, les apparences si vous voulez, comme l'arche sainte de notre bonheur et de notre liberté. Je ne veux pas sonder les besoins de votre cœur, j'ai la main trop vieille et tremblotante : je ne saurais pas bien distinguer les sentiments secrets qui couvent là sous les ailes du silence. Ne m'en dites pas un mot, et s'il y a, tôt ou tard, éclosion, cachez bien, même à moi, ces indiscrets petits amours que l'on ne doit jamais mettre en nourrice. Ne vous fiez à la discrétion de personne, et souvenez-vous que la Sibylle est votre marraine.

« Je suivis ce bon conseil, je le suis encore, et voilà pourquoi mon histoire est finie. »

— Finie! déjà? s'écria la Mozzelli; finie avant d'être commencée?

— C'est une histoire d'amour que vous vouliez? reprit la duchesse. Eh bien! il me semble qu'elle a été complète. Si je n'ai eu qu'un amour dans ma vie, — c'est peu, j'en conviens, — ce n'est pas ma

faute. J'ai aimé mon mari, lui seul, et pourtant...

— Pourtant, dit la cantatrice, vous avez essayé d'en aimer au moins un autre ?

— J'ai essayé d'en aimer plusieurs autres. Je ne suis pas forcée de vous dire si j'ai poussé loin l'expérience. Ceci ne regarde que moi, et je trouve conforme à la pudeur de mon rang et de mon état dans le monde qu'une femme ne raconte pas si son cœur a battu plus ou moins de désir ou de joie, à moins qu'il ne s'agisse de son mari; et, sur ce point, j'ai été aussi explicite que vous pouviez le désirer. Je vous ai raconté l'invasion d'un trouble mortel et délicieux qui prit d'autant plus d'énergie, qu'à peine avoué, il fut repoussé et froissé. Donc, moi aussi, j'ai connu l'amour, ses langueurs, ses jalousies, ses larmes et ses rêves sans fin. Mais j'ai reconnu à temps que ce prétendu bienfait du ciel était une effroyable maladie de l'âme, et si j'ai une obligation quelconque envers la mémoire de mon cher duc, c'est que cet homme raisonnable et courageux ne m'ait point leurrée d'un faux espoir. Dès le début, il a eu l'esprit et la loyauté de me dire : « Arrêtez-vous, je ne veux pas d'amour dans ma maison. » Bien que l'arrêt fût fort cruel, il a chassé le mal de mon cœur et m'a préservée des passions auxquelles, toute duchesse que j'étais, je me sentais aussi disposée et aussi exposée alors que la première venue.

— Donc, j'avais raison, dit la cantatrice, les hommes ne savent point aimer. Il y a toujours, dans la vie

d'une femme, un homme qui remplit l'horrible mission de tuer l'amour dans son cœur. Dans ma vie à moi, il y a eu un lâche assassin, le vieux patricien de Gênes; et dans la vôtre, madame la duchesse, il y a eu un meurtrier brutal, M. le duc d'Évereux.

— Ou une empoisonneuse comme la Rita de Recco, ajouta Constance; je veux dire la vieille marquise!

— Bah! bah! bah! répondit la belle Sibylle en se renversant nonchalamment sur son fauteuil avec un rire superbe; ces meurtriers-là sont peut-être d'habiles médecins qui nous délivrent d'un parasite funeste. L'amour, tel que vous l'entendez, chères belles, est une espèce de champignon vénéneux, produit d'une civilisation malade. Lisez certains raisonneurs modernes, et vous verrez que les lyristes de l'amour sont les vrais empoisonneurs qu'il faut pendre. L'aphorisme est brutal, j'en conviens. Moi, je ne suis pas si en colère que ces messieurs-là, contre les pauvres croyants qui se trompent de siècle, et je ne les exilerais que dans les planètes où règne l'âge d'or, s'il y a encore de ces planètes-là dans l'azur du ciel. Je n'ai pas de raison pour haïr ceux qui rêvent et ceux qui chantent : cela prouve qu'ils vivent. Je ne suis pas non plus pour ou contre les morts ou les impuissants; je ne les plains ni ne les envie. Ils sont ce qu'ils sont. Destinés à dire *non*, ils représentent, dans la création, l'antithèse nécessaire du *oui*. Je ris de tous les systèmes et je tolère toutes les manières de voir et d'exister. Mais je vous dis, avec connaissance de cause,

qu'il n'y en a qu'une bonne : c'est celle qui chasse l'inconnu de son sanctuaire, et qui ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner sans anomalie et sans cataclysmes.

— Quoi donc ? dit Constance attentive.

— Eh ! mon Dieu ! l'amour... je ne veux pas dire l'amour *vrai,* puisque les poëtes du désespoir attachent à ce mot-là une idée superbe et fantastique, mais l'amour réel, toujours vieux et toujours jeune, riant, tranquille, point trompeur et point dupe, nullement despote, assez vif et assez naïf pour être un peu jaloux dans la possession, mais assez philosophe et assez éclairé pour se retirer sans vengeance d'une situation épuisée, et pour se rattacher à des liens nouveaux. Avec cet amour-là dans la pensée, une femme d'esprit et de cœur pourrait être fort heureuse, si elle savait s'entourer d'amis sûrs et choisis, jaloux de respecter la dignité de sa position, jaloux aussi d'obtenir sa préférence à un jour donné, mais trop peu romanesques, c'est-à-dire trop bien élevés pour la compromettre en s'égorgeant les uns les autres, quand elle les rappelle à l'amitié calme encadrée dans le charme du souvenir.

— Ce que vous nous dépeignez là, dit Constance d'un ton sévère, qu'elle s'efforçait en vain d'adoucir par un air de badinage, c'est l'amour philosophique, ce sont les mœurs de la régence !

— Il me semble aussi, à moi ! dit la cantatrice avec un mouvement d'orgueil : il y a de bien méchantes et de bien folles passions, je le sais; je n'ai pas tou-

jours su m'en garantir ; mais la tranquille galanterie... cela m'a toujours fait peur. Tuer l'amour dans un jour d'ivresse furieuse, c'est un grand crime ; mais le tuer de sang-froid, à coups d'épingles, avec préméditation... qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle Verrier ?

— C'est, je crois, répondit Constance avec une fière rougeur au front, ce que l'on appelle la sensualité.

— Allons ! allons ! reprit la duchesse, ne voilez point vos faces augustes, prêtresses de l'idéal ! Je ne vous ai rien dit de moi, et peut-être mon apothéose de feu Cupidon n'était-elle ici qu'une fiction pour vous exciter à parler. Voyons, chère Constance, donnez-nous donc enfin une bonne définition de Sa Majesté l'Amour au XIXe siècle !

IX

Constance se récusa encore.

— Si votre système n'était qu'une fiction, dit-elle à madame d'Évereux, il est fort inutile de le réfuter. Tout comme une autre, je sais rire d'une plaisanterie, et je ne veux pas faire ici la petite niaise de quinze ans. J'en ai vingt-cinq, et je sais fort bien que le monde est plein de femmes prudentes qui ont pour excuse à leur hypocrisie l'hypocrisie de leur temps. Je ne les brûle pas, mais je ne leur parle guère.

— Aimez-vous mieux, dit la duchesse piquée, celles qui jettent leur bonnet par-dessus les moulins ?

— Moi, je les aime mieux, répondit hardiment la Mozzelli.

— On pourrait vous dire, ma chère, reprit madame d'Évereux : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse:* mais que ceci ne vous fâche pas plus que ne me fâchent vos invectives. Nous sommes ici, non pour nous quereller, mais pour philosopher; non pour décerner le prix Monthyon à la conduite de l'une de nous, mais pour chercher ensemble le meilleur système; car, enfin, il en faut un, n'est-ce pas? vu que les sophistes auront beau dire, on ne supprimera jamais l'amour. Vous prétendez, chère Sofia, qu'il est tout supprimé par le fait des hommes de ce temps; et moi, je le nie! Et même, je vous déclare que je crois avoir été beaucoup aimée, et plus d'une fois dans ma vie.

Je le suis peut-être encore, qui sait? Il n'est pas nécessaire de s'accuser et de mettre les points sur les *i*, pour avoir une conviction à émettre. Et quand je me tromperais, qu'importe? Je me crois aimée, donc je le suis. L'ingratitude de mon mari envers moi n'est pas un argument contre le sexe barbu. Il aimait sa ballerine avec fureur. Il est peut-être mort de chagrin d'avoir été, je ne dis pas trahi par elle — il s'y était habitué — mais abandonné sans retour. Le fait est qu'il a succombé à une fièvre cérébrale peu de temps après, et que, dans son délire, le pauvre homme me criait, croyant s'adresser à sa faiseuse d'entrechats : « — Trompe-moi encore, trompe-moi toujours, mais ne me chasse pas! » Donc, il était en proie à une pas-

sion réelle, terrible, et, si quelque chose m'a appris à me préserver de ces passions-là, c'est justement le spectacle de celle-ci.

— Mais, dites-nous donc, sans plaisanterie cette fois, votre véritable philosophie? dit mademoiselle Verrier. Si vous voulez philosopher, il ne faut pas railler.

— Eh bien, mais, reprit la duchesse, il y avait du vrai au fond de mon hyberbole. J'ai fait l'éloge de la prudence qui est la chose absolument nécessaire, à moins que l'on ne chérisse le scandale, et moi je le déteste; mais je n'ai pas fait, pour cela, l'éloge de la débauche. Je n'ai pas vanté la régence, bien que vous m'en ayez gratuitement accusée. J'ai parlé des liaisons sûres, des affections douces, fidèles autant que possible. Si, au nom de la haute morale, vous venez m'excommunier, je me tais. J'ai le malheur de n'être pas dévote, et, quant à la loi civile, comme elle n'atteint que les faits accomplis et patents, comme aucun procureur et aucun magistrat n'a le droit de venir me demander ce qui se passe dans mon cœur ou dans ma tête, je ne vois pas où serait mon hypocrisie. Le silence que la morale publique vous oblige à garder n'a rien de perfide, et je trouve même qu'il y a quelque chose d'indécent à s'afficher. Si madame l'abbesse Héloïse revenait au monde, on la trouverait impertinente ou ridicule.

— Non pas à mes yeux, dit Constance. Je m'imagine que les grandes et belles passions ont fort bien fait de remplir le monde et de traverser l'histoire. On

ne cache que ce qui est facile à cacher, c'est-à-dire ce qui est tout petit : un billet doux, une aventure, un caprice! Mais cachez donc un temple ou une montagne, un monde d'émotions, une passion toute-puissante! Ça ne me paraît guère possible, et tout sentiment qui subit aisément le joug de la raison, toute affection qui est strictement subordonnée à la convention de l'usage, doit être très-peu de chose, en vérité! Alors, on fait fort bien d'y mettre de la pudeur, et les amourettes mystérieuses sont un progrès sur les désordres effrontés. Seulement, je crois qu'il serait encore plus sûr, et presque aussi facile, de s'abstenir de ces fantaisies qui tiennent si peu de place dans la vie d'une femme prudente.

— Oh! oui-da! répondit vivement madame d'Évereux, vous en parlez à votre aise, mais en personne qui n'y entend rien du tout. Il y a, dans ce que vous appelez fantaisies, des émotions violentes et des ardeurs irrésistibles. Je ne prétends pas les connaître par moi-même, mais j'ai assez vu le monde, j'ai été liée avec assez de femmes pour savoir que, sur ce terrain-là, on ne marche pas toujours facilement à pas de fantôme. On a beau graisser les portes et mettre de la ouate sur les tapis, les nerfs sont quelquefois ébranlés si fortement qu'on est bien près de se trahir soi-même.

« J'ai connu une personne qui m'a dit avoir dépensé plus de peine et de fatigue pour ne pas laisser deviner ses fantaisies qu'il ne lui en eût fallu pour bâtir une cathédrale. Et qui vous dit, d'ailleurs, que le cœur ne

fût pas de la partie ? Elle ne se piquait, comme feu Ninon, que d'unir le plaisir à l'amitié ; elle bannissait les grands mots de son vocabulaire ; mais elle était bonne, serviable, dévouée, indulgente, courageuse dans ses opinions, généreuse dans ses triomphes. Ces femmes-là sont les plus aimables et les meilleures de toutes les femmes, c'est bien connu.

« Et savez-vous pourquoi j'estimais particulièrement celle dont je vous parle ? C'est parce qu'elle joignait une saine intelligence à une grande volonté. Tout ce qu'elle déployait de finesse, de persévérance, d'habileté, d'empire sur elle-même pour se satisfaire sans blesser personne et sans porter atteinte à la dignité de sa position, est inimaginable. Elle a eu les plus brillantes conquêtes et les plus piquantes aventures de roman, et nul n'a jamais pu dire qu'elle eût manqué aux plus austères convenances. Elle n'était pas toujours heureuse dans sa lutte terrible contre cet œil du monde, qui n'est pas le soleil, mais l'opinion. Elle rencontrait des obstacles, elle côtoyait des périls extrêmes. Mais elle avait les consolations intérieures de la puissance assouvie. Elle se sentait forte, ardente et raisonnable en même temps, assemblage si rare que je défie qu'on me montre sa pareille ! »

Constance et Sofia se regardèrent involontairement à la dérobée, pendant que la duchesse parlait avec animation. Toutes deux sentirent que c'était d'elle-même qu'elle parlait, et toutes deux éprouvèrent une sorte de frayeur en devinant une pareille énergie dans

un être aux formes si rondes et aux manières si moelleuses.

« Eh bien, reprit la duchesse, sans remarquer leur émotion ou sans en prendre souci, la raison de cette femme, c'est-à-dire sa force, venait peut-être d'une saine notion de l'amour. Elle ne demandait point aux hommes ce qu'ils n'ont pas, l'idéal ! Elle savait que le feu sacré brûle un instant dans une âme émue, mais que la vie est tiède, prosaïque, assez mesquine pour tous, hommes et femmes. Elle savait bien être une exception, mais elle ne s'en prévalait pas pour tourner à la misanthropie. Elle pensait que ses semblables eussent été aussi forts qu'elle, s'ils eussent fait les mêmes réflexions et s'ils eussent abandonné résolûment deux erreurs graves : la première consistait, selon elle, dans cette soif des sublimités irréalisables qui rend les gens romanesques insatiables de bonheur; la seconde, dans cette grossièreté des plaisirs sans choix qui dégrade l'esprit et le caractère. Elle passait au juste milieu, souriante, convaincue, accessible à la pitié, encourageante pour le mérite, artiste dans sa propre vie, et résumant toute sa doctrine en un seul mot qui, bien compris, est peut-être l'alpha et l'oméga de l'amour : ce mot, c'est *volupté*.

« Voyons, ma chère Mozzelli, ajouta la duchesse en se tournant vers la cantatrice et en la fascinant de son œil bleu, limpide comme le fond d'un lac : vous vous imaginez donc avoir fait autre chose, dans votre vie de fièvre et d'épuisement, que de chercher la volupté

qui vous fuyait? Eh bien, moi, je déclare que vous n'aviez pas d'autre idéal, et que vous ne pouviez pas l'atteindre parce que vous le cherchiez à contre-sens. Encore aujourd'hui, votre rêve est de trouver un demi-dieu qui vous chérirait sans partage, et à qui vous pourriez être fidèle sans grand mérite, car ce doit être agréable et préférable à tout, j'en conviens, la société d'un demi-dieu!

« Mais il n'y en a pas, vous le savez bien, et quand vous vous êtes confiée à de simples mortels, vous ne pouviez pas leur demander autre chose que de jouer la comédie de l'enthousiasme pendant cinq ou six jours. C'était même beaucoup, et vous n'en avez peut-être rencontré aucun qui pût se maintenir sur ces échasses pendant cinq ou six heures; tandis que si vous n'eussiez demandé que ce que vous avez trouvé, c'est-à-dire le plaisir, vous eussiez pu changer moins souvent et ne haïr personne. Votre vie racontée tout à l'heure n'est qu'une suite de malédictions et par conséquent d'injustices. Aucun de vos souvenirs ne trouve grâce devant vous, et vous arrivez à vous mépriser vous-même pour avoir été si souvent dupe. Mais ce ne sont pas vos amants, ce sont vos chimères qui vous ont dupée. Parmi tous ces messieurs-là, beaucoup peut-être valaient mieux que vous; car, au fond, ce que vous vouliez, c'était de l'idolâtrie, et personne en ce monde ne mérite un culte, pas plus l'innocence, qui n'a pas conscience du bien et du mal, que l'épuisement du cœur, qui arrive au même résultat. »

— Vous êtes très-forte sur cette thèse, dit mademoiselle Verrier, prenant la parole à la place de l'artiste qui paraissait épouvantée et peut-être ébranlée par la certitude raisonnée de madame d'Évereux : je n'ai pas l'expérience nécessaire pour la rétorquer catégoriquement, mais il faut que je vous avoue ceci : je comprendrais plus volontiers l'existence tourmentée et condamnée de Sofia, que je ne comprends la vie triomphante de votre amie anonyme. Que la Mozzelli ait été injuste en exigeant trop, c'était mon avis tout à l'heure ; mais, depuis que vous m'avez montré les rayonnements de votre indulgence, je m'intéresse davantage à la recherche ardente de cette ambitieuse. Fièvre pour fièvre, fatigue pour fatigue, déception pour déception, je comprends mieux l'artiste qui aspire à un rêve de félicité et de fidélité sublimes, que la raisonneuse qui se contente d'une intimité positive et passagère. Du côté de cette dernière, je vois, — j'y persiste, ne vous en déplaise ! — une hypocrisie effrayante, le mensonge de la fausse pudeur et l'orgueil de la solitude intellectuelle. Si cette femme forte était là, je lui dirais qu'elle a méprisé tous les hommes qu'elle a honorés de son choix, et si j'étais homme moi-même, si, épris de sa grâce et de son merveilleux prestige, je lisais tout d'un coup au fond de sa pensée, je deviendrais froid et me sentirais peut-être fort irrité contre elle.

La duchesse ne se fâcha nullement de cette leçon.

— Si vous étiez homme, répondit-elle, vous ne

seriez pas si fin que cela ! Vous ne liriez pas du tout dans le cerveau d'une femme d'esprit, vu qu'en amour tous les hommes sont très-vains, et un peu bêtes, par conséquent !

— Ah ! vous voyez bien ! s'écria la cantatrice, vous les méprisez bien plus que je ne les méprise ; car, moi, je les accuse après la déception, et vous, vous les raillez et les foulez aux pieds d'avance !

— Ils aiment ça ! reprit en riant la duchesse. Mais qui vous parle de moi ? Je n'ai eu pour amant que M. le duc, mon mari, et si j'ai été avilie une fois en ma vie, c'est par l'honneur qu'il m'a fait de dormir à mes côtés en rêvant d'une dévergondée ! Je le lui ai pardonné, et vous, vous ne pardonnez à qui que ce soit. Je suis donc, sinon aussi sublime que vous, mademoiselle Mozzelli, du moins meilleure personne. »

Ceci fut dit d'un ton sec et hautain qui n'avait pas encore paru chez la duchesse.

— Eh madame ! lui dit la Mozzelli, dont les yeux se remplirent de larmes, vous êtes bien cruelle sans en avoir l'air, car voilà que vous me raillez. J'aime mieux les duretés franches de la Costanza !

— Allons, allons, reprit la duchesse en lui donnant un baiser au front, voilà que vous avez mal aux nerfs ; nous vous avons trop parlé toutes deux, et trop remué les cendres du passé. Ce serait à mademoiselle Verrier de nous distraire de nos peines en nous parlant un peu d'elle-même, et, si elle voulait nous raconter aussi l'histoire de ses pensées, si vagues et si incertaines

qu'elles soient ; de ses émotions, si virginales qu'elles doivent être... Voyons, Constance, est-ce que vous allez décidément rester là comme une statue d'Isis ? Est-ce que vous ne détacherez pas une de vos bandelettes sacrées, ne fût-ce que pour en secouer le parfum dans notre atmosphère corrompue ?

— Non, madame, répondit Constance, cela ne vous intéresserait pas, mes secrets de pensionnaire. Je suis une vierge, moi, vous l'avez dit, et encore à l'état d'innocence où l'on ne distingue probablement pas le bien du mal. J'aime quelqu'un que j'épouserai quand les circonstances le permettront, voilà toute mon histoire, elle tient en deux mots comme vous voyez !

— Oh mais ! s'écria la duchesse, ces deux mots-là dans votre bouche sont grands comme le monde ! N'est-ce pas, Sofia, que cela donne une curiosité extrême de savoir quel genre d'amour subit une âme si fière et si pure ? Constance, il faut nous raconter cela, ou bien je croirai que vous êtes justement de ces personnes prudentes que vous excommuniez et dont l'amour est si petit, si petit, qu'elles peuvent le cacher dans leur poche comme un billet doux. Je vous prends par vos propres paroles, j'espère ! et j'oserai ajouter que vous êtes si mystérieuse à cet endroit-là, qu'on pourrait bien vous juger dissimulée.

— On n'est pas dissimulée pour être mystérieuse, et je suis peut-être mystérieuse, en effet, répondit Constance. C'est mon droit ; je suis entièrement libre, et mon choix est très-convenable. Je n'aimerais pas à

mentir, et peut-être ne m'y croirai-je jamais forcée ; mais j'aime à me taire, et je me sens moins que jamais disposée à parler de moi, du moment que votre moquerie m'interroge comme un oracle.

— C'est-à-dire, reprit madame d'Évereux, que vous ne nous jugez pas dignes de vous entendre?

— Eh bien ! dit la Mozzelli, elle a raison. Qu'elle ne dise rien ! Nous sommes indignes de sa confiance, c'est vrai ; moi mauvaise fille, pour avoir mal aimé ; vous, belle duchesse, pour n'avoir pas aimé du tout !

— Et qui vous prouve qu'elle aime bien ? reprit la duchesse. Elle est fort prude, voilà tout ce que nous savons d'elle. Tenez ! laissons-la dans son orgueil, notre délicieuse Vestale, ou dans sa frayeur ! car le feu sacré n'est pas facile à entretenir et elle fera bien de veiller ! Je crains, moi, qu'elle ne joue une grosse partie. Aimer depuis longtemps, en attendant le mariage, c'est-à-dire languir, rêver, s'exalter dans la souffrance, c'est se préparer d'effroyables déceptions ! Prenez garde, chère Constance, que votre fiancé ne soit en ce moment, comme était jadis le mien, dans les coulisses de l'Opéra !

— Oh ! pour cela je ne crains rien, répondit Constance en riant.

— Il est donc bien loin d'ici ?

— Je vous ai dit que je ne voulais rien dire !

— Alors, bonsoir ! voilà qu'il est minuit et ma belle-sœur m'attend pour aller au bal. Ah ! mon Dieu, quand je pense que je ne suis pas habillée !

La duchesse embrassa Constance et partit très-vite en lui remettant son adresse en Angleterre, dans le cas où elle aurait des commissions à lui donner. Elle prit à peine le temps de dire bonsoir à la Mozzelli et ne lui offrit pas de la reconduire, pensant, disait-elle, qu'elle avait aussi sa voiture dans la cour. Elle montrait beaucoup d'impatience de s'en aller, après avoir semblé oublier complétement qu'elle fût attendue. Le fait est qu'elle avait espéré confesser mademoiselle Verrier et qu'elle reconnaissait s'y être mal prise. Elle en avait du dépit et sentait son amitié pour elle tourner un peu à l'aigre. Acharnée désormais à trouver le défaut de l'armure de cette Amazone qui l'avait vaincue, elle se disait avec raison que Constance se défendrait moins avec la Mozzelli, et qu'à Londres, un jour ou l'autre, la Mozzelli serait probablement facile à faire parler.

X

Aussitôt que la duchesse fut sortie, Sofia, partant d'un éclat de rire nerveux, se sentit soulagée d'une singulière oppression.

— Eh bien ! dit-elle, il me semble qu'elle n'a pas eu grand succès ce soir, ici, la belle Sibylle ! Savez-vous, chère Constance, que je ne l'aime plus depuis un quart d'heure, et qu'elle me fait l'effet d'une chatte merveil-

leuse, blanche comme lait, mais armée de griffes terribles sous ses doigts de velours ?

— Soyez plus indulgente, répondit mademoiselle Verrier ; elle a souffert avant d'en arriver là, et elle a écouté de mauvais conseils. Préservez-vous des siens, et aimez-la pour les bonnes qualités qu'elle a, d'ailleurs.

— Ah ! Constance ! vous avez la mansuétude des gens heureux, vous ! Je ne vous demande rien de votre vie. Je sens que ma curiosité serait une profanation ; mais donnez-moi une solution pour moi, telle que vous me connaissez à présent. Tracez-moi une règle de conduite, et je jure que je la suivrai.

Constance n'était pas en méfiance avec la Mozzelli comme avec la duchesse. Elle la sentait sincère et aimante. Malgré l'heure avancée, elle la garda encore quelque temps au coin du feu, lui parlant avec bonté et s'intéressant réellement à sa maladie morale.

— Je trouve, lui dit-elle, que vous n'êtes pas dans le vrai quand vous établissez une espèce de distinction entre l'âme de l'homme et celle de la femme. Voilà déjà plusieurs femmes que j'entends récriminer ainsi contre les hommes, en se disant d'une essence plus pure et plus exquise. J'ai entendu aussi des hommes s'attribuer naïvement une supériorité de race sur nous et nous reléguer au second rang dans les desseins de Dieu. Eh bien ! de part et d'autre, je vois là une impiété révoltante. Dans toutes les espèces de créatures, le mâle et la femelle ne sont ni plus ni moins favorisés

l'un que l'autre ; ce sont deux êtres qui ont également besoin l'un de l'autre pour se compléter, et dont l'amour fait une admirable unité ; unité éphémère chez les animaux, durable chez nous, parce que l'intelligence est là pour aider le cœur et les sens à ne pas s'épuiser en un jour. L'amour humain est donc naturellement porté à une aspiration de durée et de choix exclusif dans les âmes saines et le mépris de cette faculté le rapetisse et l'attiédit. Vous savez cela aussi bien que moi, et je suis bien sûre que, dans ces changements trop brusques que vous vous reprochez, vous avez toujours commencé par être de bonne foi et par vous persuader que vous alliez aimer beaucoup et longtemps.

— C'est vrai ; cela a été ainsi, jusqu'au jour où j'ai compris que l'homme avait un tout autre désir et un tout autre besoin, celui de ne pas dépenser son cœur avare et de ne pas compromettre sa liberté égoïste. Vous me parlez des lois de Dieu ! Il s'en soucie bien, lui, l'homme, qui recherche, non pas une femme, mais le plus de femmes possible, afin de n'appartenir qu'à lui-même, c'est-à-dire à son appétit !

— Prenez-vous-en au désordre des idées et au malaise général de la société. Les femmes y ont tout autant contribué que les hommes, les unes en perdant la foi, comme vous, par lassitude ; les autres en l'abjurant par calcul et de parti pris, comme a fait la duchesse. Je conviens que, sous le rapport des relations entre les deux sexes, le monde devient tous les jours

plus positif. Cela tient à des préoccupations fatales que ramènent souvent, dans l'histoire, la transition des croyances et l'incertitude des événements. Mon père, qui était un homme clairvoyant et calme, m'avait prédit cette crise et ses progrès. Mais il avait un grand cœur, et il m'enseignait à protester intérieurement, sans tomber dans la haine de mon époque, ce qui est une maladie aussi, soyez-en sûre. Je ne saurais mieux faire que de vous répéter ses paroles. Ce sera mon histoire aussi, à moi !

« Laborieux, habile, probe et sensible, il s'exprimait très-simplement, mais avec une conviction qui s'imposait par la douceur. Il est bon, me disait-il, qu'il y ait dans la vie d'une âme honnête et généreuse des moments d'indignation et même de colère contre le mal. Il lui est permis aussi d'avoir des heures de dégoût et de chagrin profond; mais il faut se garder de ces émotions prolongées et tendues, où l'excès de nos bons mouvements nous porterait à l'orgueil et au dédain. Il faut que la charité domine tout et guérisse nos blessures par l'espoir généreux de guérir celles des autres.

« Il n'y a que très-peu de mauvais cœurs pris en détail, et beaucoup de mauvaises choses, de déplorables tendances, résultat d'un ensemble troublé et désuni. Le monde moral a, comme le monde sidéral, ses défaillances de lumière. Haïr ses semblables parce qu'ils ne voient pas clair est une injustice dont la vraie bonté n'est pas longtemps capable.

« Et mon père ajoutait, au rebours de la duchesse, qui nous dit que la raison, c'est la force : *la raison, c'est la bonté.* »

— Ah! vous êtes bien sa fille! dit avec attendrissement la Mozzelli.

— J'essaie d'être sa fille, et depuis que j'ai perdu cet ami incomparable, c'est-à-dire depuis quatre ans, je consacre fidèlement tous les jours une heure à me rappeler ses paroles, à les écrire à mesure qu'elles me reviennent, et à reconstruire ainsi les années de sa vie où j'ai été capable de le comprendre. Cette heure-là, je la choisis dans ma journée, je l'amène ou je la réserve, afin de n'être pas troublée par les devoirs de la vie courante, et d'y bien trouver ce que j'y cherche, la foi, la charité, l'espérance!

« C'était, en trois mots appliqués à tous ses raisonnements et à toutes ses actions, l'unique doctrine de mon père, et je suis arrivée à me dire comme lui, quand je fais comme lui et devant lui mon examen de conscience, que si j'ai ressenti quelque trouble et négligé de faire quelque bien, c'est pour avoir manqué quelque peu d'espérance, de charité ou de foi.

« Aussi j'applique la religion de mon âme, autant qu'il m'est possible, à mes sentiments généraux et à mes sentiments particuliers. Je ne veux pas me dire : les hommes sont haïssables; il n'y en avait qu'un bon, c'était mon père; ou, s'il en existe encore un après lui, c'est mon fiancé, pas plus que je ne veux me dire : il n'y a pas de femmes irréprochables; ma mère l'était,

je le suis, et après nous deux il n'y en aura plus; aimons-nous donc nous-mêmes, et fuyons celles qui s'égarent. Non! ce n'est pas là ma religion. J'aime tous les hommes et toutes les femmes, même ceux et celles qui ne valent rien du tout, parce que la pitié c'est encore de l'affection. Et, dans cette charité qui m'est devenue habitude, j'ai trouvé pour mon cœur une santé parfaite.

« La santé, c'est la vie dans sa plénitude et dans sa liberté, ma chère Sofia! Malades, nous ne voyons pas juste et nous perdons la puissance d'aimer. Le cœur tranquillisé et assaini peut seul concevoir un grand amour et l'entretenir fort, même dans la douleur de l'absence. Vous aimez les fleurs, vous savez bien qu'il faut leur choisir la terre, l'air et le soleil. L'amour est la fleur de notre vie. Pour qu'elle y croisse splendide et magnifique, il ne faut pas l'encombrer d'herbes folles, ni attirer autour d'elle les petits oiseaux gourmands qui sifflent et sautillent dans les bosquets de Cythère. Pour cultiver et préserver le sanctuaire où doit s'épanouir la rose du ciel, lumière et parfum de l'âme, il faut prier, croire et vouloir.

« Celui qui m'a enseigné cela, c'était un homme, c'était mon père. La délicatesse des idées et la ferveur des sentiments ne sont donc pas la dot céleste des femmes exclusivement. Et il s'est rencontré, sans que je l'aie cherché, un pauvre jeune homme, un employé de mon père, qui pleurait avec moi autour de son lit de mort. J'avais pour lui les sentiments d'une sœur;

absorbée par l'amour filial, je n'avais encore songé ni à l'amour ni au mariage, ou, du moins, j'y avais songé sans objet, me réservant de choisir tard, et quand je me croirais digne de la haute destinée d'épouse et de mère. Mon père mourant prit ma main et la mit dans celle de ce jeune homme. Voilà ton fiancé, me dit-il, celui que je te destinais, et que, depuis plusieurs années, j'éprouve et j'observe. Il est encore trop jeune pour se marier, il n'a que vingt-deux ans, et il a des devoirs à remplir ; sa famille est pauvre ; je l'aide à la soutenir et tu continueras. Mais il ne faut pas qu'il s'endorme dans le bonheur sans avoir assuré par lui-même l'existence des siens. Il rougirait de nous devoir tout, et comme il ne veut rien nous devoir que de l'affection, il allait partir pour terminer des affaires où une partie de ma fortune, c'est-à-dire de la tienne, se trouve encore engagée. Il partira, et, comme c'est un grand travail que je le prie d'entreprendre, il aura droit à la moitié des bénéfices. C'est sa dot que je lui confie le soin de constituer. Dans deux ou trois ans, il reviendra, non pas riche, mais dans une position honorable, qu'il sera à même de développer ; je sais qu'il t'aime et qu'il a les qualités et les idées qui doivent t'assurer toute la dignité et tout le bonheur possible en ce monde.

« Mon père ajouta : Je ne tiens pas à l'argent et je ne te fais pas un devoir d'y tenir. L'argent d'un honnête homme, dans les affaires, ne représente que son travail et la confiance qu'il inspire. Si les intérêts auxquels j'associe ton fiancé ne remplissaient pas mon

attente, peu importe. Il aura travaillé, il se sera fait connaître et estimer. Pauvre malgré ses efforts et sa vertu, il sera encore digne de toi, et vous serez assez riches si vous vous aimez beaucoup.

« Mon père ne me consulta pas autrement, et mon âme croyante accepta ce que la sienne me dictait avec conviction.

« Il nous quitta avec une sérénité extraordinaire, certain qu'il était d'aller rejoindre l'âme de sa chère et digne femme, partie dix ans avant lui, et tranquille sur mon avenir, qu'il avait béni et préparé.

« Je restai seule au monde avec ma vieille tante et ce jeune frère adoptif, en qui je devais voir le futur compagnon de ma vie. Par l'ordre de mon père, il devait passer auprès de nous le temps nécessaire pour nous mettre au courant de notre situation : un mois au plus, car cette situation était claire et pure de toute obligation non remplie.

« Je connaissais mon fiancé comme s'il eût été mon frère. Depuis l'âge de seize ans,—il avait fait ses études premières avec une rapidité inouïe,—il travaillait avec mon père et demeurait dans notre maison. Je savais donc pouvoir placer en lui ma confiance absolue. C'est un beau point de départ pour l'amour qu'une estime ainsi établie sur une sécurité complète.

« Je n'avais pas ressenti une vive surprise en apprenant la volonté de mon père. Si je m'étais étonnée de quelque chose, c'est que je n'eusse jamais songé à ce qu'il m'apprenait des sentiments de ce jeune homme.

Mais la solennelle douleur où me plongeait la perte de notre meilleur ami m'empêcha de songer à moi-même et d'interroger mon inclination.

« Un jour, c'était la semaine qui suivit la mort de mon père, ma tante entra chez moi, et avec son bon sens qui part du cœur, elle me dit : — Tu as du courage, je le sais, mais je crains que tu n'aies un double chagrin. Je crains que le mari que ton père t'a destiné ne te plaise pas. Il le craint lui-même, le pauvre enfant, et il m'envoie vers toi pour te rappeler que mon frère a soumis son idée à ton bon plaisir. Il l'a répété plusieurs fois en nous faisant ses derniers adieux. Tu lui as toujours dit que tu suivrais son conseil : à présent, ton futur et moi, nous craignons que tu n'aies parlé comme cela dans l'exaltation de ta piété filiale, et nous te conjurons, au nom même de ton père, de te regarder comme absolument libre.

« Je m'éveillai comme d'un profond sommeil. Je m'étais comme ensevelie dans le morne repos de la mort avec mon père. La démarche de ma bonne tante me rappela que l'âme de mon père vivait toujours et qu'elle veillait encore sur moi.— Faites venir Abel, lui répondis-je; je veux lui parler en même temps qu'à vous. »

— Il s'appelle Abel? dit la Sofia : quel doux nom !

« Abel n'est pas le prénom de ce jeune homme, c'est un petit nom d'amitié que mon père lui avait donné, à cause du contraste de sa figure douce avec la figure sombre et accusée d'un de ses frères, qui n'en était

pas moins le meilleur garçon du monde, et qui, n'ayant pas justifié le surnom de Caïn, ne l'a pas conservé ; mais celui d'Abel nous était devenu si familier, à ma tante et à moi, que nous n'appelons jamais autrement mon fiancé, et qu'il y tient lui-même en souvenir de mon père.

« Abel fut donc appelé, et vint à moi, si pâle et si ému que je lui tendis les deux mains et l'embrassai avec un sentiment de tendresse profonde. Il avait tant aimé, tant servi, tant vénéré, tant veillé et pleuré celui que je pleurais! — Je vous aime, lui dis-je, de toute la force de mon cœur. N'ayez aucune crainte, je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous.

« J'étais, en lui disant cela, tranquille comme me voici. Il tomba à mes pieds, presque évanoui, et ne put répondre que par des sanglots.

« Cette émotion violente m'étonna d'abord, et puis, tout à coup, elle me gagna, je ne sais comment. Je crois que l'amour est une surprise, et que cela fait partie de ses délices. L'homme en a l'initiative ; c'est, je crois encore, dans l'ordre des choses saintes que Dieu a établies. Je n'avais encore aimé Abel que par le cœur et la raison. Je l'aimai tout à coup avec l'attendrissement extraordinaire qu'il éprouvait lui-même, et dont il me révélait la force impétueuse et sacrée.

« Ma bonne tante fut heureuse de me voir si touchée. Elle ne connaît pas l'amour, elle. Elle déclare n'en avoir qu'une idée très-vague ; mais elle y croit comme à Dieu, dont la notion n'est pas plus claire

pour elle, mais que son cœur pressent ou devine.

« Mon amour à moi, un amour immense, immortel comme l'âme que j'ai reçue de Dieu, mais endormi encore dans l'ignorance de lui-même, s'éveilla donc dans les pleurs, au bord d'une tombe où dormait tout ce que j'avais chéri et connu sur la terre. Quelle source plus pure, quel pacte plus sérieux et plus inattaquable! Il me sembla que l'esprit de mon père passait dans celui de mon fiancé, et que j'aimais en lui deux âmes sœurs l'une de l'autre. Il n'y eut ni incertitude, ni examen, ni réserve dans l'union solennelle de nos volontés. Abel devint tout pour moi comme j'étais déjà tout pour lui, car il me raconta combien et comment il m'aimait depuis six ans. Mais... »

— Oh! racontez-le-moi, dit la Mozzelli, puisque vous avez commencé!

— Mon intention, reprit Constance, n'était pas de vous raconter une histoire aussi simple et aussi dépourvue de faits que la mienne. Si je la continue, c'est pour vous dire comment j'entends le véritable amour.

« Il m'avait aimée dès le jour de son entrée dans notre maison. Nous étions alors deux enfants, moi très-raisonnable, lui très-timide. Mon père, qui avait une grande affection pour le sien, me l'avait présenté en me recommandant de lui être bonne et de le mettre à l'aise. Je n'avais rien trouvé de mieux, dans ma sagesse, que de lui enseigner les échecs, le soir, pendant notre heure de récréation. Mon père et ma tante, nous

trouvant trop graves, nous taquinaient et s'amusaient à nous faire disputer. Ce n'était pas facile ; nous étions obligeants l'un à l'autre, lui par sympathie, moi par habitude de caractère. Et quand on avait réussi à nous faire discuter, Abel était heureux parce que, dans la gaieté du débat, je me familiarisais insensiblement et l'appelais Abel tout court.

« Seul de tous les employés de mon père, il dînait avec nous, et, comme je servais, je lui passais des friandises en prétendant qu'il était gourmand. C'était pour lui une sorte de supplice. Il ne voulait rien refuser de ce que je lui offrais, et il était content de me voir occupée de lui, en même temps qu'il était humilié de me paraître gourmand, grand garçon comme il était déjà.

« Et puis, quelquefois, nous l'emmenions à la campagne, et là, il était dans l'ivresse, parce qu'il nous suivait partout et me voyait des journées entières. Il me raconta tous les petits détails de notre innocente vie, qui lui avaient paru, à lui, de grands drames, et moi je la recommençais avec lui par le souvenir, étonnée de la trouver si remplie et si belle. Combien de fois, sans le savoir, sans m'en douter, je l'avais comblé de joie avec un mot, un geste ou un regard ! Il me montra tout un petit trésor de brins d'herbe, de fleurettes séchées, de bouts de papiers ou de rubans qu'il avait amassés dans les tiroirs de son bureau. Et tout cela au milieu de cette vie froide des affaires et de cette austère tension de l'esprit sur des chiffres ! Ma

pensée était toute sa jeunesse, toute sa poésie, toute la flamme et toute la lumière de son humble et rigide existence. Il ne connaissait que moi en fait de femmes, il n'avait jamais regardé une autre que moi, même pour comparer; c'est moi qui étais belle pour lui, il ne pouvait pas en exister une autre.

« Et il n'avait jamais espéré, jusqu'au jour où mon père l'avait surpris ramassant un de mes gants déchiré, que j'avais jeté hors de ma chambre. Abel avait été glacé de crainte, il lui avait juré que jamais il ne m'avait laissé deviner sa folie; et mon père lui avait répondu : — Je le sais bien, mais pourquoi serait-ce une folie? Travaille, sois pur, bon et fort, rends-toi digne d'*elle* et de moi.

XI

« Il y avait de cela deux ans, et depuis deux ans, Abel essayait d'espérer. Mais le calme de ma figure et l'abandon de mes manières ne le rassuraient pas. Il croyait ne pouvoir jamais prétendre qu'à mon amitié. Il était jaloux sans objet, car il ne venait chez nous que des hommes mariés ou des enfants. Mais si je m'intéressais à un personnage célèbre, si je regardais un portrait, même celui de quelque mort illustre, il était désespéré, se croyant laid ou vulgaire. »

— Et je suis sûre qu'il est beau comme un ange!

dit la Sofia, qui écoutait avidement le naïf roman de cœur de Constance.

— Il est beau pour moi, répondit mademoiselle Verrier. Je ne me suis jamais demandé ce qu'en pensaient les autres. Il est plutôt blond que brun, ni grand ni petit, très-simple dans sa mise et sérieux dans ses manières. Habitué de bonne heure à se trouver en rapport avec des personnes de toutes conditions, il n'a ni gaucherie ni arrogance. On s'accorde à lui trouver une grande distinction et une clarté extraordinaire dans la parole.

« Pour moi, sa figure et son âme, c'est la même chose. C'est la beauté morale en personne, la droiture inébranlable d'un homme fait, dans la candeur tendre d'un enfant, et il n'a pas dû changer de physionomie... car il m'a toujours écrit comme il pense et comme il aime, depuis quatre ans que je ne l'ai vu. »

— Quatre ans ! s'écria la Mozzelli, quatre ans sans se voir... et sans s'oublier ! est-ce possible !

— C'est possible, puisque nous voilà, moi devant vous, lui dans mon cœur absolument tel que le jour où il est parti, aussi jeune, aussi sérieux, aussi fidèle et aussi aimé.

— Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu plus vite? vous l'attendez d'un jour à l'autre ?

— Je ne l'attends pas avant trois ou quatre mois. Il a dû voyager beaucoup et plus loin, plus longtemps que mon père ne l'avait prévu. Ne me demandez pas, sur les affaires qui l'ont éloigné ou retenu impérieu-

sement, des détails sans intérêt ici. Je sais qu'il a dû faire ce sacrifice à des devoirs de position qui lui sont sacrés, puisqu'ils lui ont été imposés par mon père et par sa propre dignité. Il veut non pas tenir de moi une fortune, mais m'en apporter deux : la sienne propre et la mienne, qui, doublée par ses soins, sera encore son œuvre et non pas son salaire. Je déplore, comme vous pouvez croire, cette richesse que sa fierté nous impose, et dont notre bonheur n'aurait eu aucun besoin si j'étais née pauvre comme lui. Mais l'opinion est là qui veut qu'un homme très-délicat et très-digne ne soit pas l'obligé, et, selon elle, l'inférieur de sa femme.

— Comment! vous reconnaissez la loi d'un pareil préjugé ?

— Oui, je la reconnais, puisque l'homme que j'aime la subit. Si, en toute liberté de conscience, il en eût jugé autrement, j'aurais vu par ses yeux. Mais mon père avait prononcé : ni l'un ni l'autre nous ne pouvions nous croire meilleurs juges que lui.

— Ah ! pauvre Constance ! depuis quatre ans, vous avez dû bien souffrir !

— Oui, sans doute ; mais combien je serais moins heureuse si, n'aimant rien, je n'attendais personne ! Il est des tristesses que l'on peut surmonter, et ma figure doit vous dire que je ne suis ni découragée ni malade. L'attente ne me dévore pas, elle me soutient. Je ne l'avais pas prévue si longue. Lorsque Abel est parti, il se flattait de pouvoir tout terminer en deux

ans. Ce terme écoulé, nous avons compté par saisons la prolongation de l'absence, et j'ai réussi, voyant comme il en souffrait, à lui donner du courage plus que je n'en avais d'abord et autant que j'en ai maintenant. Ce courage fait partie aujourd'hui de la religion de notre amour, et puis, nous voyons enfin le terme approcher, sans illusion, cette fois; et ce qui nous reste de volonté est à la hauteur de ce qui nous reste d'impatience à vaincre.

— Je parie bien que vous êtes plus courageuse que lui ! Les femmes sont seules capables de pareilles épreuves !

— Voilà où vous vous trompez. Un homme a plus de peine que nous à bien aimer. Il a, dit-on, plus de tentations faciles à satisfaire, et, à coup sûr, quand il est actif et intelligent, plus de devoirs absorbants et de préoccupations desséchantes. Mais quand, malgré tout cela, il aime comme je suis aimée, moi qui n'ai rien autre chose à faire, il a certainement plus de mérite que nous. De ce que l'amour a des nuances différentes dans les deux sexes, il ne résulte pas qu'il y ait deux amours différents. L'homme a l'initiative, comme je vous le disais, la spontanéité, l'ardeur. La femme, plus sédentaire et plus contemplative, vit par la pensée de l'amour autant que par l'amour même. Chacun d'eux a les facultés de la mission qui lui est dévolue. Le premier dit : aimons pour vivre, et l'autre répond : vivons pour aimer. Dieu est là pour les mettre d'accord, lui qui a décrété que la vie

et l'amour ne se sépareraient pas ou que l'univers périrait.

Ce que je vous dis de ces nuances diverses est si vrai, que vous avez été malheureuse, ma chère Sofia, pour avoir voulu imposer aux hommes que vous avez aimés votre manière de les aimer. J'ai compris cela aux aveux que vous avez faits de votre jalousie continuelle. Je crois qu'on rend un homme infidèle par le soupçon excessif de son infidélité, et que la violence de la passion chez une femme est quelque chose qui lui ôte la force et l'ascendant de sa véritable nature. Comme c'est une force toute de persuasion et de consolation, dès qu'elle usurpe les priviléges de la protection active, elle perd ses droits légitimes au bienfait de l'exclusive protection. Elle était la brise et la rosée, elle devient la bourrasque et la foudre. Elle était une faiblesse sacrée et vénérable, elle devient une énergie qui lutte contre le principe même de son énergie. L'homme sent que son vrai bien lui échappe, il résiste ou se lasse.

— Hélas ! vous avez raison, je le sens, répondit la Sofia, et si je pouvais recommencer ma vie, je la gouvernerais au lieu de me laisser emporter par elle ; mais il est trop tard ! Tout ce que vous me dites maintenant ne me paraît plus applicable à ma destinée. J'entends la théorie de l'amour dans la bouche d'une vierge, et je me dis qu'il y a, entre elle et moi, l'inconnu pour elle, le souvenir pour moi-même, deux choses que notre pensée ne peut pas franchir. Cet

inconnu dont je vous parle, ce n'est pas le plus ou le moins d'intimité : c'est la transformation qui s'opère dans l'esprit quand le cœur rassasié se sent languir et succomber sous sa propre plénitude. Quand on s'aperçoit que l'amour se change en amitié, il y a un effroi et un chagrin profond que vous ne connaissez pas. La flamme est une chose trop active pour ne pas s'épuiser vite, et quand elle nous quitte il faut mourir ou la chercher ailleurs.

— La chercher encore, oui! la chercher toujours! répondit Constance; mais pourquoi la chercher ailleurs? Un autre homme vous en rendra-t-il une aussi vive et plus durable?

— Pourquoi pas, quand notre cœur est puissant et vivace?

— Employez cette puissance à le guérir de sa propre lassitude.

— Mais quand l'amant est indigne?

— Ceci est une autre question où je ne saurais entrer. Vidons seulement la première. Vous avez dit que votre cœur se lassait par la possession même du bonheur ; ce n'est donc la faute de personne, mais la vôtre.

— C'est celle de la nature humaine.

— Ah! oui! toujours la nature humaine! Qu'est-ce que c'est que cela? où la prenez-vous? Chez les Orientaux qui ont cent femmes, ou chez les prêtres catholiques qui n'en ont pas du tout? Chez les sauvages qui brûlent ou mangent leurs ennemis, ou chez nous qui

les portons à la même ambulance que nos soldats? Qui se dira le plus soumis aux lois naturelles, ou le plus affranchi des instincts de la brute? Je ne sais pas quel Dieu étrange on veut faire de la nature humaine, comme si elle était une chose absolue, immuable et sacrée par elle-même, tandis qu'elle est, en réalité, la chose la plus malléable et la plus éducable qui existe sous le ciel. Tenez, il y a de beaux systèmes là-dessus, et il y en a aussi de très-pernicieux; mais je dirai, à un autre point de vue que la duchesse, que je ne m'embarrasse d'aucun. Le beau m'apparaît comme l'expression la plus élevée du vrai. Je le sens, je l'aime, il m'attire, il me charme, il se manifeste en moi en un très-petit nombre de préceptes qui me ravissent par leur grandeur et leur simplicité. Je m'exalte dans la joie de les comprendre et dans l'émotion de les adorer. Suis-je donc dans le faux et dans le rêve? Je ne sens nullement la nature crier en moi que je me trompe. Chez l'homme qui se jette dans les flammes pour sauver un autre homme, et chez celui qui fuit l'incendie sans songer à personne, la nature humaine agit avec la même énergie, seulement elle agit différemment; et cependant elle n'est pas deux, elle est une; mais elle est héroïque ou lâche, selon qu'elle a monté vers l'idéal ou descendu vers l'instinct.

— J'entends, dit la Mozzelli. Vous pensez que l'idéal n'est pas au-dessus de la nature, et que tous peuvent l'atteindre quand ils l'aiment.

— Oui, je crois cela !

— C'est que vous êtes une sainte, je le disais bien !

— Soit, reprit Constance en riant ; admettons que je sois une sainte. Qui vous empêche de l'être aussi ?

— Puis-je redevenir pure ?

— Les plus grands saints n'ont-ils pas été parfois les plus grands pécheurs ?

— Je ne me sens pas la force de faire pénitence !

— La pénitence est une belle chose dans le passé, mais elle change de nature avec les siècles. La société et l'esprit humain sont devenus si actifs et si compliqués que les Thébaïdes n'accueilleraient plus que des vertus stériles. Ce n'est pas le spectacle de la mort qu'il faut donner ; c'est l'exemple de la vie. Le plus grand mal du siècle est d'avoir tué l'amour, dites-vous ? Eh bien, cherchez à le ressusciter en vous d'abord, pour avoir le droit de le ranimer chez les autres. Ce n'est pas au désert que vous le trouveriez, et d'ailleurs, le désert, voyez-vous, il est là, au coin du feu, entre minuit et une heure du matin, si vous voulez ! Nous y voilà toutes les deux, puisque votre cœur est vide et que le mien est rempli de l'image d'un absent sans lequel tout est vide autour de moi. Avons-nous besoin de voir des rochers sur nos têtes et de sentir le vent dans nos cheveux, pour nous isoler du monde et nous recueillir ? Notre pensée n'est-elle pas remplie de cet idéal que vous regrettez et que j'espère ? Ce grand mot *amour*, qui résume tout, la foi en Dieu et la confiance en nous-mêmes, la

charité envers tous et la passion pour un seul, l'espérance du ciel et celle du véritable hyménée sur la terre : est-ce le bruit des voitures qui passent, le craquement de nos robes de soie ou l'odeur des lilas blancs dans ces vases de Chine, qui peuvent nous en distraire ?

— Non ! nous sommes ici devant Dieu tout aussi bien que saint Jean à Patmos, et nous pouvons y rêver une sublime apocalypse si nous avons le feu dans le cœur et dans la tête. Qu'est-ce qu'il y a au fond de ce grand poëme de l'apocalypse ? Le savez-vous ? Il y a la prophétie de la régénération du monde par l'amour : un monstre effroyable qui s'appelle la prostituée, et qui est vaincu, et un agneau, symbole d'innocence, qui brise les sceaux du livre de l'avenir. Donc, le monde est à nous si nous voulons ; le monde du vrai, du beau et du bien, c'est-à-dire le bonheur ! Le livre a été ouvert comme jadis avait été ouverte la mystérieuse boîte de Pandore, d'où sortirent les passions aveugles et les appétits funestes, instruments de torture et de mort. Du livre évangélique, ce qui est sorti, c'est l'amour, c'est la vie ! Nous avons donc la loi écrite, soyons la loi vivante, aimons ! A genoux, Magdeleine, et ne blasphémez plus ; l'amour est ici !

— Ah ! si je pouvais croire ! s'écria la Mozzelli fondant en larmes. Mais vous me montrez une cime que je ne pourrai jamais gravir !

— La route vous semble donc bien longue et bien

difficile? reprit mademoiselle Verrier; vous ne savez pas si, à une certaine hauteur et pourtant après certains écueils dépassés, le reste du chemin n'est pas très-doux. Moi, je n'y suis pas encore; l'amour sans le mariage est nécessairement incomplet; mais je monte tout doucement, avec obstination, avec patience. Vous avez perdu beaucoup de temps à faire l'école buissonnière; mais nous ne sommes pas ici devant un jury de duchesses philosophes ou de casuistes intolérants. Nous sommes seules devant Dieu; je crois qu'il nous entend et qu'il nous accueille l'une et l'autre également, lui qui écoute toutes les voix qui montent vers lui, innocentes ou repenties. Nous pouvons donc le prier de nous donner la force; et, s'il ne se rendait pas à un désir puissant et vrai, c'est qu'il n'existerait pas.

— Ah! vous avez la foi à ce point-là, vous! Je le comprends; vous n'avez rien fait pour la perdre!

— Ne dites pas que vous l'avez perdue, vous qui n'avez pas beaucoup fait pour l'acquérir.

— Je l'aurais eue, je l'aurais gardée à la villetta de Recco, si le vieux comte n'eût été un infâme!

— Qu'est-ce que l'infamie d'un homme prouve contre la sainteté de Dieu? Votre esprit a été troublé dans sa foi, et votre conscience n'a pas réagi assez victorieusement. L'agitation de la vie, l'amour de l'art, une soif de gloire et d'émotions, voilà votre excuse. Je l'accepte; mais soyez plus sévère envers vous-même que je ne veux l'être, et vous verrez que

la recherche du vrai et du beau moral n'a pas été l'affaire principale de votre vie.

— C'est vrai ! Tout ce que vous me dites me paraît si nouveau que j'en ai le vertige.

— Et pourtant je ne vous ai dit que des lieux communs. J'aurais dû, avec une artiste telle que vous, trouver une forme sublime pour vous dépeindre les joies secrètes et profondes de l'amour. Il faut qu'elles soient bien grandes et vraiment divines, puisque, ne les connaissant pas toutes, et en dépit de l'absence, je me sens heureuse rien que de songer et de sentir que j'aime. C'est là, voyez-vous, quelque chose d'ineffable, d'avoir le cœur si plein qu'il ne s'y trouve jamais de place pour l'ennui, l'impatience ou le doute ! de croire à un autre que soi-même avec l'humilité d'un enfant, tout en se rendant compte d'une immense énergie pour se dévouer à lui ; de pouvoir tout rapporter à cette chère image, rêveries, progrès et victoires sur soi-même, de n'être jamais seule tant l'imagination prend de forces pour le faire apparaître et pour remplir l'air qu'on respire de l'illusion de sa présence ; de s'endormir et de s'éveiller avec la même pensée, sans regret, sans crainte, sans désir de changement ; de travailler sans cesse à s'améliorer soi-même, à s'éclairer, à se fortifier pour être digne du bonheur et pour être capable de le donner ; enfin, de se sentir vivre à deux, quand même les océans vous séparent, et de porter dans son âme, avec une douce fierté, le secret et la foi d'une âme d'élite : tout cela,

ma chère amie, c'est l'avant-goût d'une félicité qu'il faut mériter pour en savoir le prix, et qu'on peut toujours atteindre quand on ne s'égare pas à la poursuite d'autres rêves.

— Mais, pour cultiver ainsi le grand amour en soi-même, il faut, observa la Mozzelli, avoir un but, un objet aimé et digne de l'être ! Où réside ce phénix ? Pouvez-vous me donner l'adresse d'un homme accompli, de la perfection en chair et en os ?

— Il n'y a d'homme accompli que celui qu'on aime, répondit Constance. Il est toujours parfait, celui-là, puisqu'on aime tout en lui !

La Mozzelli mit ses deux mains sur sa figure et pleura amèrement. — Ah ! que vous êtes heureuse, vous, dit-elle, de pouvoir aimer comme cela !

Constance s'efforça encore de lui rendre l'espérance et la confiance en elle-même, et elle parvint à la calmer.

Quand elles se quittèrent, Constance pria la Mozzelli, qui le lui promit et tint parole, de ne raconter à personne ce qu'elle lui avait confié de sa situation. Je n'en fais pas mystère, lui dit-elle, à mes proches parents et aux amis intimes et sérieux que m'a laissés mon père. Tous ont approuvé son choix et tous me gardent le secret. Ce secret, mon père l'avait exigé, quant au monde, par prudence, et Abel se le serait imposé de lui-même par délicatesse. Il voulait me laisser entièrement libre de me rétracter sans éclat. Je n'ai pas accepté cette liberté-là, moi, mais j'ai senti

que le mystère était bon ; il est la poésie de l'amour, et il en est aussi la sauvegarde. J'aurai trouvé quelque chose de hardi, de provoquant ou d'affecté, à me poser en fille amoureuse devant le public, à subir des interrogations sur la personne ou le caractère de mon fiancé, sur la nature de mes sentiments pour lui. La duchesse n'est pas la seule personne épilogueuse et curieuse, que nous connaissions, vous et moi ? J'ai préféré passer pour une fille froide, paresseuse, ou méfiante, et, bien qu'on en glose un peu, je le sais, je suis encore plus tranquille ainsi, que si j'eusse permis aux regards oisifs ou railleurs de pénétrer dans le sanctuaire de mes affections.

— Et vous avez bien fait ! répondit la Mozzelli ; tout ce que vous faites est bien, d'ailleurs, et je deviendrais bonne si je passais ma vie près de vous ! mais je pars demain, et qui sait où et quand je vous reverrai !

SECONDE PARTIE

XII

Vers la fin d'août, Constance Verrier dut conduire à Nice sa vieille tante, affectée de rhumatismes. Elle y rencontra la duchesse d'Évereux qui y avait amené sa fille, jolie personne de quinze ans, élevée au couvent, d'une figure intéressante et d'une santé délicate.

La duchesse fut charmée de trouver dans mademoiselle Verrier une société où elle pût laisser sa fille à toute heure et en toute confiance. Liée avec beaucoup de Français et d'étrangers de condition établis à Nice, madame d'Évereux, qui aimait le monde, mais qui ne voulait pas encore y produire une fille trop jeune pour supporter les veilles et les longues promenades, témoigna à Constance encore plus d'affection que par le passé. Celle-ci comprit bien que l'amitié se trouvait pour le moment un peu intéressée, et qu'en la suppliant de prendre gîte dans la vaste maison qu'elle avait louée pour elle seule, madame d'Évereux songeait à pouvoir laisser, de temps en temps, mademoiselle d'Évereux sous sa garde. Mais il n'y avait pas à choisir beaucoup en fait de domicile, et la bonne

tante Verrier, habituée à ses aises, désira vivement que l'offre de la duchesse fût acceptée. La vieille Cécile était flattée d'ailleurs de se voir l'objet des chatteries et des petits soins d'une grande dame, et celle-ci ne les lui épargnait pas. Constance croyait savoir désormais à quoi s'en tenir sur la bonne réputation de la belle Sibylle, mais elle savait aussi qu'il n'y avait aucun danger pour elle-même dans son intimité, et, malgré une certaine répugnance instinctive, désormais insurmontable, elle se laissa gagner par le désir de sa tante et par les grâces ingénues de la petite Julie d'Évereux, qui semblait implorer sa bienveillance et sa protection.

Ce n'est pas que la duchesse fût une mauvaise mère; elle aimait sa fille autant qu'il lui était possible d'aimer. Elle l'entourait des soins les plus délicats, et avait pour son innocence un respect jaloux et scrupuleux. Elle n'était pas de celles qui déplorent l'âge des enfants qu'elles ont mis au monde, et peu lui importait que la taille élancée de son Agnès accusât son âge véritable. Elle se sentait toujours assez jeune, assez belle et assez séduisante pour ne pas trouver d'obstacles à ses triomphes, et, en général, elle n'était pas jalouse des autres femmes, sachant bien, se disait-elle intérieurement, que Scipion l'Africain a laissé peu de disciples, et que le genre d'attachement qu'elle demandait aux hommes ne se refuse jamais.

Si le tête-à-tête avec sa fille l'ennuyait un peu, ce n'était plus sa faute. Son esprit avait contracté l'habi-

tude d'analyser moitié charitablement, moitié ironiquement, l'esprit des autres, en vue d'une secrète jouissance d'amour-propre, établie sur la comparaison de son habileté et de sa philosophie avec les folles passions ou les sots scrupules d'autrui. Elle ne pouvait se livrer à cet amusement avec sa fille, et même elle eût craint de s'y livrer. Elle n'osait sonder cette jeune âme, à laquelle, malgré tout l'aplomb de ses sophismes, elle sentait bien qu'elle ne pouvait imprimer aucune bonne direction.

L'instinct moral est si puissant chez les âmes candides, que Julie d'Évereux s'attacha tendrement à Constance dès les premiers jours, et bientôt ne voulut voir que par ses yeux. La duchesse prétendait, en les embrassant toutes deux, qu'elle en était jalouse. Au fond du cœur, elle se disait : Quel dommage que cette petite bourgeoise soit riche ! comme cela eût fait une incomparable gouvernante pour ma fille !

La Mozzelli, après avoir, comme la cigale, chanté tout l'été, fit un voyage d'agrément en Écosse, donna des concerts à Édimbourg, et partit, de là, pour Milan. Elle passa par la France et s'arrêta quelques jours à Paris. Elle y chercha Constance et la duchesse, apprit où elles étaient, et résolut d'aller donner un concert à Nice, afin de les voir en passant.

Constance la reçut avec affection, mais la duchesse fut visiblement contrariée de son arrivée. Puis prenant son parti bravement : — Ma chère, lui dit-elle, je ne sais pas feindre ; je vous aime beaucoup, et, si je

vous battais froid, ce serait un mensonge en pantomime. J'aime mieux vous dire tout simplement ce qui en est : vous n'êtes pas une société pour ma fille. Elle est musicienne, et nous irons vous entendre. Je vous présenterai même à elle devant tout le monde. Il n'y a rien de mieux. Elle est destinée à protéger aussi les artistes quand elle aura un mari et une maison ; mais des relations intimes ne sont pas possibles en sa présence. Les petites filles sont niaises et font mille questions. Ne m'a-t-elle pas déjà demandé si vous étiez mariée ? Vous comprenez que je ne peux pas lui raconter votre histoire...

— C'est assez, madame la duchesse, répondit la Mozzelli ; j'ai compris de reste. Vous avez raison, et je n'ai rien à dire. Vous voyez bien, ajouta-t-elle en se tournant vers Constance, que l'honneur est cette île escarpée dont parle un de vos vieux poëtes :

On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.

J'aurais cru pourtant avoir réparé un peu mes fautes depuis trois mois, car j'ai tâché de mettre vos conseils à profit ; mais cela ne sert de rien, et vous allez aussi me dire qu'ici, en vue, dans cette ville de province, je ne dois pas avoir l'air de vous connaître.

— Oh ! moi, c'est différent, répondit Constance ; je n'ai pas de fille à marier.

— Mais vous êtes fille à marier vous-même.

— Non ! je suis toute mariée, puisque j'ai la parole d'un honnête homme qui me connaît bien. J'irai donc

vous voir, si vous me dites que vous voyagez seule et que je peux aller chez vous. Le puis-je ? C'est de vous seule que je veux le savoir.

— Vous le pouvez ! dit la Mozzelli, en lui baisant les mains avec attendrissement. J'aime, et celui que j'aime est bien loin d'ici.

— Vous êtes donc toujours romanesque ? dit la duchesse à mademoiselle Verrier quand la cantatrice se fut retirée. Eh bien, vous avez tort de croire que cette chère fille se soit amendée. Elle a eu, à Londres, une espèce de passion exaltée. J'ai su ça, bien que, contre sa coutume, elle ne l'ait pas affichée, et qu'elle m'en ait fait mystère à moi-même. Mais le hasard m'a fait découvrir qu'on ne la prenait pas du tout au sérieux. Si bien que, quoi qu'elle fasse, elle ne trouvera pas un homme assez *spregiudicato* pour l'épouser ou assez naïf pour consentir au moins à une liaison durable. C'est toujours la même folle. Croyez-moi ! n'allez pas trop chez elle durant les huit jours qu'elle annonce vouloir passer ici.

Constance sourit et ne répondit pas. Elle était résolue à voir la Mozzelli qu'elle aimait et en qui elle avait confiance, et elle se disait gaiement que si l'*austère* duchesse blâmait ses démarches, elle était bien libre de lui retirer la tutelle passagère de mademoiselle d'Évereux, qu'elle n'avait pas sollicitée.

Il n'en fut pas ainsi. Constance vit plusieurs fois la cancatrice, et la duchesse feignit de n'en rien savoir. Elle n'eût voulu, pour rien au monde, se mettre mal

avec mademoiselle Verrier en présence de sa fille, à qui, par une contradiction bien connue chez les femmes de son caractère, elle la proposait à tout instant pour modèle.

La Mozzelli se trouva si occupée de l'organisation assez difficile de son concert, qu'elle ne put causer à cœur ouvert avec Constance ; mais elle lui sut un gré infini de ses visites, et quand, le concert donné, elle se disposa à partir, elle la supplia de lui consacrer quelques heures, et d'accepter de dîner avec elle en tête à tête. On se rappelle qu'elle avait à Nice une petite maison, un nid de fleurs et de soie qu'elle ne louait à personne, comptant toujours s'y installer et n'y allant presque jamais. Elle n'y recevait personne de frivole ou de compromettant, et ce dernier jour-là, d'ailleurs, elle fermerait sa porte, comme Constance avait fermé la sienne, à Paris, le jour de leur dîner intime avec la duchesse.

— Mais la duchesse, dit Constance, allons-nous l'exclure de la partie ? et comme je suis sûre qu'elle n'y viendra pas, ne devriez-vous pas l'inviter, pour ne pas accomplir une sorte de rupture avec elle ?

— Ne m'a-t-elle pas dit, répliqua la cantatrice, qu'on ne pouvait pas voir une personne comme moi, quand on n'avait plus sa fille au couvent ? Pourquoi m'exposerais-je à un nouvel affront de la part d'une femme beaucoup plus perdue que moi-même ?

— Elle n'est pas perdue selon le monde, et elle est forcée d'obéir au monde : c'est encore ce qu'elle peut

faire de mieux pour sa fille, n'ayant aucune espèce de moralité à lui enseigner. Voyons, n'oubliez pas que la duchesse vous a rendu de grands services, et que vous pouvez encore avoir besoin d'elle. Elle est fort dévouée à ses amis.

— Eh bien, invitez-la de ma part, en lui disant que je n'insiste pas, si elle refuse ; mais que, si elle accepte, notre petite réunion sera aussi secrète qu'elle l'a été à Paris chez vous. En tout cas, venez de bonne heure, chère Constance. J'ai vraiment besoin de vos conseils, et cette chatte merveilleuse qui a toujours le talent de me faire parler de moi, quand elle le veut, ne manque jamais de me laisser plus triste et plus découragée qu'auparavant. Vous aviez bien raison, là-bas, de ne vouloir pas vous livrer avec elle. Est-ce qu'elle a réussi depuis à gagner votre confiance ?

— Non ! répondit mademoiselle Verrier ; je dois dire que sa curiosité n'a pas reparu, et que même elle a repris, dans sa manière d'être avec moi, son ancienne délicatesse et toute la réserve que je pouvais souhaiter. Moi, je crois qu'il lui serait bon de ne pas remettre sa fille au couvent : peut-être se retremperait-elle un peu au contact de l'innocence.

Quand mademoiselle Verrier porta à la duchesse l'invitation de la Mozzelli, la duchesse refusa tout net, mais en disant qu'elle savait gré à cette bonne fille de ne l'avoir pas boudée. Allez-y, ma chère, lui dit-elle. Faire œuvre de charité est votre mission, peut-être ! Vous aimez à consoler, et vous vous y entendez. Moi,

même, je pourrais vous dire que j'ai subi votre influence, après m'en être défendue devant vous, et je vous raconterais bien des choses si je ne sentais pas ma fille autour de moi ; mais, avec elle, je ne me souviens plus que je suis femme, tant je me souviens d'être mère. Allez donc chez la Sofia. Je me charge de faire compagnie à mademoiselle Cécile qui serait de trop dans les confidences que l'on vous tient en réserve, et qui, d'ailleurs, ne se soucie pas de dîner dehors. Nous jouerons au grabuge en vous attendant. Vous avez assez souvent gardé ma fille, je peux bien vous garder un jour votre tante.

Le dîner était pour le soir même. Quand Sofia et Constance se trouvèrent ensemble : — La première chose que j'aurais dû vous demander, dit Sofia, c'est si vous attendez ici le retour de votre fiancé ; mais je n'ai pas osé. Ne me dites donc que ce que vous voudrez. Seulement ne croyez pas que je ne m'intéresse pas à vous beaucoup plus qu'à moi-même.

— Vous pouvez m'interroger, répondit Constance : je n'ai que du bonheur, pour mon compte, à vous annoncer. J'ai été fort inquiète d'Abel. Pendant deux mois, j'ai été sans nouvelles de lui. De la Russie, il devait venir par la Suède, où notre dernier souci d'affaires était à régler. Il paraît que les lettres qu'il m'écrivait se sont égarées. J'ai cru à une catastrophe en mer, à une maladie grave, à sa mort même, et j'ai passé de bien tristes jours. Mais j'ai reçu enfin des nouvelles excellentes. Il se porte bien, il ne lui est

rien survenu de fâcheux, il arrive. Il est à Paris. Dans quatre ou cinq jours il sera ici. Embrassez-moi, je suis bien heureuse, et parlez-moi de vous.

— Je suis heureuse ! moi aussi, s'écria la Mozzelli en l'embrassant. Pas autant que vous, mais c'est encore beaucoup pour moi ! Or, puisque la duchesse ne vient pas, commençons par dîner tranquillement. Regardons par la fenêtre ouverte ce beau ciel bleu, après lequel j'ai tant soupiré à Londres et à Paris. Respirons ce pays en fleurs, et n'ayons pas, plus qu'elles, le souci du lendemain.

Constance remarqua que la Mozzelli ne buvait plus de vins capiteux, qu'elle ne prenait plus de café, et que, par conséquent, elle ne cherchait plus à exciter ses nerfs.

— Oh ! je suis bien changée, dit la cantatrice ; j'ai mis tout mon être, âme et corps, au régime. Aussi je me porte mieux. J'ai l'humeur plus égale, et quand le *spleen* me prend, je commence à sentir que je peux réagir. Vous m'avez bénie, vous m'avez sauvée, Constance ! Oui, oui, je suis en train de renaître de mes cendres. Vous verrez ! On ne m'aime peut-être pas encore autant que je le voudrais ; mais on m'aimera, parce que j'arriverai à le mériter !

Le dîner étant fini, les deux amies, assises sous un berceau de roses grimpantes, au bord d'un petit bassin muet où se miraient les nuages roses du couchant, commencèrent à s'entretenir sans témoins. Le lieu n'avait rien de vaste, mais il touchait à la cam-

pagne et avait, à travers ses clôtures de feuillages, une échappée de vue sur la mer. La soirée était magnifique; l'air suave et l'harmonie du flot tranquille disposaient aux voluptés de l'âme.

— Enfin, chère Constance, mon bon ange, dit la Mozzelli d'une voix douce comme la brise, je peux résumer trois mois de ma vie comme vous résumez toute la vôtre. J'aime! j'aime un être pur, grand, sensible, passionné! Voulez-vous que je vous le nomme?

— Est-ce que je le connais? dit Constance.

— Non! je ne pense pas.

— Alors, ne me nommez personne. Une femme ne doit jamais peut-être nommer que son mari. Espérez-vous l'épouser?

— Non, pas trop! Il me paraît un peu ennemi des liens obligatoires. Il dit que les plus durables sont ceux que la volonté prolonge au jour le jour; mais je crois bien qu'au fond il ne m'estime pas encore assez pour faire des projets. Je souffre de cela, mais je suis arrivée à vaincre mon impérieuse personnalité et à n'en plus faire souffrir celui que j'aime.

« C'est en Angleterre que je l'ai rencontré. Il devait y passer très-peu de temps, car sa vie est enchaînée par des obligations qu'il ne veut pas ou qu'il ne peut pas encore quitter; mais l'amour fait des miracles, et il nous a donné, malgré tous les obstacles, huit jours de délices. Oh! mon amie! je l'avais aimé à première vue! est-ce parce que j'avais l'âme bien disposée? je le crois un peu. Il y avait de vous là

dedans ; j'avais quitté Paris toute troublée de notre conversation. Vous étiez toujours devant mes yeux avec votre beau regard attendri, votre parole généreuse, votre confiance en Dieu et aussi en moi, pauvre esprit égaré ! La duchesse, que je voyais de temps en temps à Londres, me jetait bien de l'eau froide dans le dos avec son rire moqueur et ses airs de cruelle bonhomie, mais je pensais à vous bien vite, et je me disais : Qu'importe, si Constance prie pour moi et espère à ma place !

« Enfin, j'ai vu ce jeune homme, et j'ai senti fondre, en un instant, toutes les glaces de mon cœur. Cela a été si étrange, si soudain... Et tenez, le jour où il m'est apparu, j'avais justement parlé de vous avec la duchesse. Elle me questionnait en pure perte, je vous le jure ; mais, d'après les mots que vous lui aviez dits, elle tâchait de se faire une idée de l'heureux mortel à qui vous êtes fiancée. Elle plaisantait comme toujours ; moi, je ne l'écoutais guère, et mon esprit était avec vous. C'est cela qui m'a porté bonheur.

« Mais ne croyez pas que cet amour subit et irrésistible, qui ressemble à une fascination, se soit présenté comme un caprice. Non ! je ne m'ennuyais pas, je travaillais beaucoup ; j'avais du succès. J'étais occupée de mon art, j'avais des pensées sérieuses, et même j'avais résolu de ne pas songer de longtemps à aimer. Je voulais faire comme vous m'aviez dit, me guérir d'abord de mon scepticisme, et je ne me croyais pas assez guérie. Si l'on m'eût dit le matin :

« Tu aimeras ce soir, » je n'aurais pas voulu le croire, et je m'en serais peut-être défendue. Mais voilà qu'en ne songeant à rien, j'ai senti le trouble inconcevable et la flamme ardente d'un premier amour! Le soir, quand j'ai cherché à me rendre compte de ce prodige, je me suis dit, parlant à ma personne : Bah! tu l'aimes parce que tu l'aimes! Et cela était très-profond, voyez-vous. Je l'aimais par reconnaissance, à cause du bienfait de l'amour qu'il avait mis en moi.

« Il faut vous dire encore que sa physionomie est des plus saisissantes. La duchesse s'en était bien aperçue, car elle lui a fait des avances, et, bien qu'il ait été à cet égard-là d'une discrétion impénétrable, — il a tant de délicatesse envers les femmes, lui! — je suis presque sûr qu'elle a fait tout pour me l'enlever. »

Un grand éclat de rire interrompit la Mozzelli, et, en se retournant, elle vit avec stupeur, à travers les ombres du soir, la duchesse tranquillement assise derrière le berceau, dans l'attitude d'une personne qui s'est mise à l'aise pour écouter.

XIII

La Mozzelli resta interdite; puis elle prit le parti de se fâcher. — Ah! madame, ceci est une trahison, dit-elle; vous dédaignez de dîner chez moi, mais vous ne dédaignez pas de venir écouter aux portes!

— J'étais invitée, répondit madame d'Évereux en riant toujours, et nous nous étions dit assez de secrets à Paris pour que je ne me crusse pas de trop dans ceux d'ici. Et puis, j'avais un regret et un remords de ne pas vous embrasser avant votre départ. Mademoiselle Cécile Verrier s'en est aperçue ; elle s'est chargée de tenir compagnie à ma fille, qui, de son côté, m'a juré d'avoir bien soin d'elle. Je venais donc, le cœur léger, vous dire qu'avec ou sans ma fille, je vous aimais toujours... Mais voilà, encore une fois, le sort des élans romanesques! J'arrive, et c'est pour m'entendre calomnier!...

— Voyons, Sofia, dit Constance, faites comme la duchesse : riez de l'aventure ! vous voyez qu'elle vous pardonne ; elle a trop d'esprit pour ne pas savoir que, dans la jalousie, on ne sait pas ce qu'on dit, et on sacrifie ses meilleures amies au besoin de se plaindre !

— Je pardonne de tout mon cœur, reprit la duchesse en tendant les deux mains à la cantatrice, d'autant plus que je ne suis pas coupable de l'horrible chose dont vous m'accusez. Je ne connais pas votre phénix ; je l'ai aperçu une ou deux fois rôdant autour de vous ; mais, si on m'a dit son nom, je l'ai oublié. Je me suis seulement permis de remarquer qu'il était fort bien.

— Et de le dire de manière à ce qu'il l'entendît ! s'écria la Mozzelli irritée.

— Vraiment? il l'a entendu ? reprit la duchesse en recommençant à rire ; voyez-vous ça ! Daignez me pardonner, chère amie. Je ne l'ai pas fait exprès, vrai ! C'est

donc lui qui vous a dit que je le trouvais bien? le fat!

— Non, ce n'est pas lui, répliqua la Mozzelli, tranquillisée par la gaieté de la duchesse et désarmée par sa douceur. Il n'est pas fat, puisque j'ai pu l'aimer, moi qui ai les fats en exécration. C'est moi, belle duchesse, qui vous ai entendue, et, certes, vous le faisiez exprès pour me tourmenter!

— Non! c'est mal à vous de le croire : quand m'avez-vous vue méchante? Je ne voulais que vous éprouver, et c'est votre faute. Pourquoi, lorsque je vous ai parlé de ce jeune homme, à Londres, avez-vous nié que vous en fussiez folle? Si, comme par le temps passé, vous m'eussiez accordé votre confiance, je n'aurais pas songé à vous surprendre. Mais tout cela, de part et d'autre, est fort innocent. Voyons! la paix est-elle faite? oui? en ce cas, continuez votre histoire; mais je vous avertis que je n'en crois pas un mot, car j'ai entendu le commencement. Vous vous dites retrempée par une grande passion, et je ne vois là de votre part qu'une velléité de plus, puisque, tout en vous vantant d'avoir combattu et vaincu la méfiance, vous m'accusez de vous trahir et me faites une scène de jalousie!

— C'est une petite rechute de son ancien mal, dit Constance avec douceur : elle va le combattre encore une fois, et, puisqu'elle le veut, elle saura bien en triompher tout à fait.

— Dieu vous entende! reprit la Sofia; j'y fais mon possible.

— Alors, parlez-nous de *lui* à cœur ouvert, dit madame d'Évereux, ça vous soulagera. Dites-nous qu'il vous aime à l'adoration, ça vous convaincra vous-même tout en nous charmant.

La Mozzelli crut voir une imperceptible ironie dans le ton affectueux de la duchesse, et, bien qu'elle ne se sentît plus disposée à l'abandon en sa présence, elle s'y livra par orgueil.

Elle avait bien, comme dit le Ruzzante, « un cœur qui lui disait *fais-le,* et un autre cœur qui lui disait *ne le fais pas.* » Mais elle céda au cœur qui la conseillait mal, c'est-à-dire à un peu plus de vanité et de dépit que de véritable expansion.

« Je vous disais donc, Constance, reprit-elle, et à vous aussi, madame la duchesse, puisque vous étiez là, que je l'ai aimé à première vue. Je venais de chanter Adalgise, dans la *Norma,* quand un de mes amis me le présenta dans ma loge. J'avais très-bien chanté et très-bien joué, je dois le dire; j'étais contente de moi, et, quand cela m'arrive, il est rare que je sois contente des autres. Les compliments d'amateurs à un artiste qui vient d'être aux prises avec la véritable inspiration lui font souvent l'effet de glace jetée au travers du feu. On nous loue pour ce que nous apprécions le moins, et on n'a pas senti ce qui nous a le plus transporté. Eh bien, ce jeune homme... donnons-lui un nom, car ça me gêne pour raconter ! »

— Mettons qu'il s'appelle Melvil, dit la duchesse.

— Ce n'est pas un Anglais ! reprit la Sofia.

— Raison de plus.

— Réellement, vous ne le savez pas, son vrai nom, madame la duchesse ?

— Attendez donc... Non ! ça ne me revient pas ! Entre nous, ça n'était pas un nom.

— Selon vous !

— Et selon vous aussi ; ce n'est pas un artiste !

— Enfin, dit Constance en souriant, c'était quelque prince déguisé en simple particulier !

— Eh bien ! qui sait ? et qu'importe ? reprit Sofia, va pour Melvil ! Melvil donc me remercia du plaisir et du *bien* que je lui avais fait en chantant, et il s'exprima d'une manière exquise et vraie, dans des termes que je ne saurais pas répéter, mais qui m'allèrent droit au cœur. C'était la première fois qu'il m'entendait, et il était ravi. J'avais reçu des bouquets ; je lui en donnai un. La façon dont il accepta... ce sont des riens que je vous raconte, mais Constance sait bien que ces riens-là sont des odyssées !

— Faites comme si je ne le savais pas, moi ! Racontez tout, dit malignement la duchesse.

Excitée par son sourire de doute, la Sofia reprit :

— Eh bien, puisque cela vous amuse, je ne passerai rien. Il reçut ce bouquet d'un air indécis, comme s'il était étonné d'une si grande faveur. Je vis qu'il ne connaissait guère les libertés de la vie d'artiste et qu'il prenait cela pour une avance. J'en aurais ri de la part d'un autre, mais comme il me plaisait déjà, je ne voulus ni lui paraître légère ni le laisser me paraître ridi-

cule. Ces choses-là, lui dis-je, ne compromettent pas de ce côté-ci de la rampe. Nous sommes des oiseaux de passage, et nous n'avons rien à donner ni à emporter que le souvenir.

— C'était très-joli! dit la duchesse.

— Non, c'était bête, reprit la Sofia. On n'a d'esprit que quand on n'aime pas; mais comme il m'aimait déjà, lui, ce... Melvil, il prit le bouquet et ma main tout ensemble, et la sienne tremblait. Oui, elle tremblait tout de bon, et une femme ne se trompe pas sur une émotion bien naïve et bien forte! La sienne passa en moi si rapidement, que je faillis m'évanouir. Constance, je ne suis pas folle pour cela! Ne m'avez-vous pas dit que l'amour était une surprise et que cela faisait partie de ses délices?

— Elle vous a dit cela? s'écria la duchesse.

— Et j'ai tort de le répéter, répondit la Mozzelli: parlons de moi seule. Je m'endormis en rêvant de cet inconnu. Le lendemain matin, je trouvai mon salon rempli de fleurs merveilleuses, et je ne demandai pas de qui ça venait. Ces fleurs-là ne sentaient pas comme les autres. Elles avaient un parfum qui ne pouvait venir que du ciel. J'en fus grisée tout le jour, et je ne voulus pas sortir, crainte de respirer un autre air que cet air chargé d'amour et de poésie. Vers le soir, je m'endormis sur mon divan. Il me sembla que ces fleurs chantaient. Quel opéra sublime, quel divin poëme! Je n'ai jamais rien entendu de pareil! Mais elles se turent tout d'un coup. Il était là! Je ne sais

quel vertige me prit. Je lui avouai que je l'attendais.

— C'était spontané ! dit la duchesse.

— C'était absurde. Il eût dû me prendre pour une femme galante ! Mais savez-vous pourquoi je l'aime tant ? c'est parce que tout ce qui eût dû me perdre dans son esprit est précisément ce qui l'a charmé, et c'est pourtant un être pur et de mœurs austères, je le sais maintenant. Mais, que voulez-vous ? il a une grande intelligence, une raison supérieure à celle de tous les hommes. Il devine tout, il comprend tout ; il lit dans les âmes comme dans une source.

« Il comprit donc que ce n'était pas de l'effronterie qui me poussait dans ses bras, mais un invincible attrait, une sympathie exceptionnelle ; et quand je lui demandai, le lendemain, ce qu'il avait pensé de moi, il me dit : Je n'ai rien pensé du tout, j'ai pensé que vous étiez sincère. »

— Voilà qui est charmant, dit la duchesse, et vous me le faites aimer, cet excellent jeune homme !

— Pourquoi railler ? dit Constance, qui écoutait la Sofia avec indulgence ; il savait bien que cette brave fille vivait sagement, et il pouvait être aussi fier que touché de sa franchise.

— Oui ! voilà justement ce qu'il m'a dit aussi, lui ! reprit la cantatrice. Il n'y eut entre nous rien de ce qui déflore la première émotion : ni coquetterie de ma part, ni rouerie, ni emphase de la sienne ; ni conditions, ni ruses, ni méfiance, ni réserves entre nous. Je ne sais pas s'il m'a dit qu'il m'aimait, ni s'il m'a de-

mandé de l'aimer; nous en étions si sûrs l'un et l'autre!

— Et alors, dès la première entrevue... dit madame d'Évereux.

— Constance ne veut rien savoir de cela, répondit fièrement la Mozzelli. La suite de l'histoire est qu'il ne pouvait passer que deux jours à Londres, et qu'il y passa une semaine, caché et parti pour tous les gens qu'il y connaît; cela au prix des plus immenses sacrifices, à ce qu'il m'a dit plus tard. Je ne sais pas quels sacrifices, il n'a jamais voulu s'expliquer là-dessus, mais ce qu'il affirme est toujours vrai : on ne peut pas s'y tromper.

« Quand il m'a quittée, j'ai cru qu'il allait mourir et moi aussi! Je pleurais... oh! mon Dieu, comme j'ai pleuré à quinze ans, dans le jardin du palais Doria; et pourtant je pleurais bien, ce jour-là!

« J'ai vu qu'il se faisait une violence atroce, et je n'ai pas pu m'offenser de ce qu'il me quittait. Je n'en ai pas su la raison; je ne la saurai peut-être jamais, et j'ignorais absolument quand je le reverrais. Il m'a dit seulement: Tu vois bien ce que je souffre. Je ne peux pas te dire autre chose! Et moi j'ai dit : Si tu souffres, tu m'aimes; et si tu m'aimes, il est impossible que tu ne trouves pas le moyen de revenir à moi! »

— Et vous l'avez revu?... dit la duchesse.

— A Édimbourg. Il avait parlé d'aller en Écosse, et, quand je lui proposai de l'y suivre, il prononça que cela était impossible. J'insistai; il répondit alors : Je

n'y vais plus. J'y renonçai pour ne pas entraver sa liberté, mais j'y ai été quand même, non pour lui désobéir, mais pour l'apercevoir peut-être : c'était le seul endroit du monde où il avait paru vouloir se rendre ! S'il m'eût nommé la Chine, à tout hasard, j'aurais été en Chine.

— C'est donc ça que vous avez chanté à Édimbourg, dit la duchesse, et que vous ne m'avez pas fait l'honneur de me donner signe de vie ? J'étais pourtant fort près de là, dans une terre de mon amie lady***.

— Vous étiez là, dit la Mozzelli en pâlissant ; je ne l'ai pas su !

— Alors, je vous pardonne. Eh bien ? et votre délicieux Melvil, est-ce qu'il s'y trouvait réellement, à Édimbourg ?

— Oui, il s'y trouvait. Vous l'ignoriez ?

— Naturellement ! Alors, vous vous êtes adorés de plus belle ?

— Oui, mais sans nous le dire. La première fois que je l'aperçus au concert, dans la salle, j'étais ivre de joie. Ah ! comme je chantai bien ! Je ne chantais que pour lui. Il était bien ému, mais il ne s'approcha pas de moi, et, comme je compris qu'il avait des motifs pour cela dont je ne pouvais pas être juge, je fis semblant de ne pas le connaître. Mais je l'attendis, le soir, chez moi : j'étais sûre qu'il viendrait. Il ne vint pas, ni le lendemain non plus. Le surlendemain, je le rencontrai à la promenade. Il était seul et moi avec du monde. Il me regarda, mais sans me saluer, et je

fus obéissante à ce qu'il semblait me prescrire : je le regardai à peine ; je me contentai de penser qu'il était là, qu'il pouvait encore traverser quelques-unes de mes tristes journées comme un éclair, ou plutôt comme un rayon. L'apercevoir un instant, c'était encore immense, et je le lui avais dit, comme je vous l'ai dit tout à l'heure : pour ce bonheur-là, j'aurais été au bout du monde.

« Il l'a compris, et c'est là ma récompense. Un jour de courses de chevaux, comme j'étais seule un instant, il vint à moi à travers la foule et me dit : — Je pars. Je vous remercie de votre délicatesse. — Ah ! vous me remerciez ! lui dis-je avec désespoir ; ce n'était donc pas une épreuve ? — Je n'en aurais pas eu la force ! — Alors, c'est que vous avez ici une maîtresse ! — Si j'en avais une, je vous la sacrifierais. — Vous êtes marié ! — Vous me l'avez déjà demandé ; je vous ai dit : non. — Et vous partez ? — Il le faut. — Vous voulez m'oublier ? — Je ne le pourrais pas. — Dites-moi encore que vous m'aimez, si vous voulez que je vive. — Dites-moi, vous, que vous ne m'aimez plus, voilà ce qu'il faut me dire si vous avez pitié de moi.

« On vint nous séparer, et il s'enfuit. Je ne l'ai plus revu. Mais il y avait tant de combat intérieur, tant de souffrance, tant de véritable douleur dans son dernier regard ! Il m'aime, allez ! Il m'aime autant que je l'aime, et, comme rien ne résiste au véritable amour, il se trouvera libre, un matin, par la force de cette destinée qu'un grand cœur parvient à se faire à lui-

même. Alors, il saura me retrouver, n'importe où je serai, et, depuis notre séparation, je l'attends tous les jours, à tous les instants de ma vie. Me voilà comme vous, Constance, je vis d'une pensée, d'un espoir, d'un rêve de bonheur, et quand même cela devrait durer quatre ans, j'ai confiance, je crois, j'aime !

— Alors, les paris sont ouverts, dit la duchesse. Reviendra-t-il ? ne reviendra-t-il pas? Moi, je parierais bien pour le fiancé de Constance ; elle a cent mille livres de rente et vingt-cinq belles années de vertu ; mais, pour vous, qui n'avez que de la passion enthousiaste, ma chère petite, je ne parierais pas deux sous.

— Pourquoi ce mauvais pronostic ? dit mademoiselle Verrier. Moi, j'en juge tout autrement. Je crois aux bonnes destinées.

— Il y a trop de hasard et d'inconnu dans la sienne ! reprit la duchesse. Elle ne le connaît pas, ce phénix adoré ! Je parie qu'elle ne sait pas seulement son vrai nom ! C'est quelque charmant aventurier !

— Vous voulez maintenant que je vous dise son nom? répondit Sofia. Eh bien ! s'il est vrai que vous l'ayez oublié, tant mieux, vous ne le saurez pas. Il m'a demandé le secret. Quant à son caractère, l'ami qui me l'a présenté m'a dit en deux mots : C'est un homme de cœur et de mérite. Je n'avais pas besoin de cela, je le voyais ! Un homme vulgaire n'a pas cette figure-là ! Quant à sa position dans le monde, à sa fortune, à ses occupations, j'ignore tout, je ne lui ai rien demandé. Je n'ai point passé les courts et précieux

moments qu'il a pu me consacrer à causer d'affaires, mais à parler d'amour. S'il est riche, tant pis : la richesse est une chaîne. S'il est pauvre, tant mieux : il se déliera !

— Et vous n'avez pas eu la curiosité de demander quelques détails à votre ami, ne fût-ce que pour savoir si vous pouviez espérer quelque chose dans l'avenir ?

— Non ! cet ami quittait Londres peu de jours après me l'avoir présenté, et, fût-il resté, je n'aurais pas osé l'interroger. C'eût été me trahir, et je voyais bien que... Melvil voulait du mystère dans nos relations. Il avait bien raison. Le mystère est la poésie de l'amour. N'est-ce pas votre avis, Constance ? Vous-même, est-ce que vous ne cachez pas le nom de votre fiancé ?

— Je pourrais le dire à présent, mais c'est un nom obscur qui ne vous apprendrait rien.

— Et puis, dit la duchesse, dans votre position, il ne faut dire cela que la veille du mariage : vous avez fort bien fait...

— C'est de Sofia qu'il s'agit, reprit Constance. Je trouve son histoire bien romanesque, je ne le lui cache pas ; mais, telle que la voilà, croyante, attendrie, absorbée, je la crois bien plus en voie de salut que lorsque je l'ai quittée, niant tout et se niant elle-même.

— Bah ! bah ! dit la duchesse ; je la trouve, moi, à l'apogée de sa folie, d'aimer un inconnu ! Elle s'imagine peut-être avoir charmé quelque grand personnage ; qui sait si, comme dans les drames roman-

tiques, ce n'est pas le bourreau, ou tout bonnement, comme ça peut arriver dans la vie réelle, un simple voyageur de commerce?

— Bourgeois ou prince, répliqua la Mozzelli blessée, il avait l'âme élevée et proclamait un grand dédain, une sorte de dégoût pour les amours philosophiques.

— Vraiment ? reprit madame d'Évereux toujours gaie. Il était pour la passion effrénée, pour le grand drame ? un poëte du désespoir ? Le Lara de lord Byron tout au moins?

— Tenez ! s'écria la Mozzelli en saisissant avec une sorte de rage le bras potelé de la duchesse, vous le connaissez ! Il vous a plu, autrefois peut-être ! Et, depuis une heure que vous me raillez, vous faites votre possible pour me rendre jalouse; ou bien vous l'êtes vous-même. Pourquoi ne pas dire les choses comme elles sont, au lieu de vouloir me torturer ?

— Constance, dit la duchesse en changeant de place et en se plaçant derrière mademoiselle Verrier, je me réfugie contre vous, car je crains réellement d'être assassinée ce soir ! J'ai eu une bien mauvaise idée de venir ici, moi !

— Je réponds de vous, soyez tranquille ! dit Constance. Je suis là pour mettre la paix. Mais je vous trouve mauvaises toutes deux, elle de ne pas vous croire loyale, et vous de dénigrer une affection qui la rend heureuse.

— Qu'elle jure sur la tête de sa fille qu'elle ne connaît pas celui que j'aime, et je la croirai, dit la Mozzelli.

— Ma chère signora, répondit la duchesse avec hauteur, ne parlez pas de ma fille, je vous prie. Elle n'est pas ici, et je veux bien rire avec vous de vos aventures; mais que son nom ne soit pas invoqué en pareille matière. Je veux bien aussi vous dire encore une fois que je n'ai pas de prétentions sur votre Melvil. J'ai rencontré un autre Melvil à Londres, en même temps que vous vous affoliez du vôtre, et si je leur donne le même nom, c'est pour m'éviter la peine d'en chercher un nouveau. Occupée de mon Melvil à moi, et dans un tout autre motif que l'amour, je n'ai en aucune façon rêvé de l'objet de vos rêves.

— Quelle énigme est-ce que vous me proposez là ? dit la Mozzelli inquiète; je ne comprends pas. Vous me dites que vous aviez une liaison... agréable là-bas, pendant que j'en avais une sérieuse, et que cela doit me tranquilliser?

—Je n'ai pas de liaisons du genre de celles que vous désignez par le mot délicat d'*agréable,* et je laisse aux ingénues comme vous celles qu'il vous plaît d'appeler sérieuses. Je vous raconte une histoire pour vous distraire de la fantaisie de m'étrangler, et, en même temps, pour vous faire savoir de quoi j'ai été occupée à Londres. J'ai là une nièce fort intéressante et assez pauvre, que mon amie lady *** s'était mis en tête de marier avec un jeune homme sans naissance, mais riche et fort bien élevé. C'est celui que j'appellerai aussi Melvil pour ne nommer personne, et pour vous dire comment un homme d'esprit et de grand bon

sens m'a parlé des femmes en général et des femmes passionnées en particulier.

« Naturellement, nous ne lui jetions pas ma pauvre nièce à la tête, mais lady *** tâtait le terrain, comme on dit, et lui faisait, devant moi, des questions adroites, c'est-à-dire maladroites, sur son passé, sur son avenir, sur les projets qu'il pouvait avoir.

« —Le mariage, nous répondit-il, n'est pas et ne sera jamais chez moi à l'état de projets, comme on l'entend dans le monde. C'est un état sublime, c'est un idéal d'amour et de bonheur, ou c'est une affaire où il ne faut chercher ni bonheur ni amour. Or, me trouvant assez riche pour chercher le bonheur, je ne fais pas d'affaires de ce genre-là, pas plus que je me laisserai considérer comme un chiffre plus ou moins rond dans les projets d'autrui.

« Je fis signe à lady *** de ne pas aller plus loin. Notre homme était sur ses gardes ; mais, comme son indépendance d'idées m'intéressait, et qu'il avait une franchise vraiment originale, je causai longtemps avec lui, et nous nous sommes liés bien plus que je ne m'y serais attendue. Il y a des amitiés qui s'improvisent ; ce n'est pas le privilége exclusif des passions de naître à première vue. Tout en parlant raison, nous fîmes impression, lui et moi, l'un sur l'autre. Quelqu'un vint et m'entretint d'affaires d'argent. Le Melvil en question en parla aussi bien que de morale et de philosophie. Je dois vous confier que j'avais en Angleterre de gros intérêts en souffrance, et que, le voyant

si fort, je lui demandai conseil. Le conseil qu'il me donna était excellent, mais comment le suivre? Je ne le pouvais pas par moi-même, je partais pour l'Écosse. Je reste bien peu de jours à Londres, me dit-il, mais il est possible qu'à travers mes propres occupations, je trouve l'occasion de vous servir, et je la saisirai avidement. Si, par hasard, je réussissais, où fraudrait-il vous l'annoncer ? Je lui donnai mon adresse en Écosse, et je partis en le remerciant beaucoup, mais ne comptant nullement sur le succès de mon affaire.

« Eh bien, il n'y avait pas huit jours que j'étais dans cette terre de lady ***, non loin d'Édimbourg, lorsque je vis arriver M. Melvil. Il m'apportait les pièces d'un résultat magnifique, et je peux dire que je lui devrai réellement une belle part de mon existence. Voilà, me dit-il avec un peu de malice, de quoi doter votre aimable nièce, et la mettre à même de se marier sans recourir aux calculs où la sympathie n'entre pour rien.

« Vous comprenez bien que j'avais à cœur de réparer la faute de lady *** et de prouver ma reconnaissance à ce digne jeune homme. Je le retins deux jours dans le château de mon amie, et je dois dire que ces deux jours comptent dans mes souvenirs parmi les meilleurs. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus distingué, moins roturier de caractère et plus grand seigneur par l'élévation des idées et des sentiments. A cela se joint, chez lui, une philosophie aimable, une admirable tolérance et un bon sens pratique, spirituel au possible.

— Mais où voulez-vous donc en venir avec cette histoire ? dit la Mozzelli, de plus en plus alarmée.

— A occuper une heure de loisir en vous faisant connaître le jugement d'un homme remarquable sur les idées qui vous tournent la cervelle, sur la passion en particulier. Les passions, me disait-il, sont les mêmes chez tous et pour tous. J'ai un peu voyagé, j'ai parcouru l'Europe, et j'y ai vu partout régner deux appétits suprêmes : l'amour de l'argent et l'amour des femmes. L'ambition exclusive du pouvoir ou de la célébrité est le partage du petit nombre ; la masse court au plaisir et à la richesse. Et, dans cette masse même, il y a une immense majorité qui, ne pouvant espérer la fortune, garde vivace l'ardeur des sens. On peut donc dire que c'est la soif de l'amour sous toutes ses formes qui gouverne le monde. Ceux qui le nient sont mal informés.

« La femme, disait-il encore, est donc toujours reine, effroyablement reine, puisque l'homme, quel qu'il soit, vieux ou jeune, riche ou pauvre, intelligent ou inepte, oisif ou accablé de travail, poëte ou sceptique, subit l'empire de la grâce et de la beauté. C'est même une opinion régnante au milieu de toutes les autres, et plus puissante que toutes les autres, de regarder comme un niais parfaitement ridicule l'homme qui résisterait, par moralité ou par prudence, aux avances d'une belle femme ; et peut-être toute la sagesse, toute l'habileté, toute la force morale de notre époque consiste-t-elle à sortir de la lutte des

intérêts contre les passions, après avoir été assez habile et assez ardent pour satisfaire les unes et les autres. »

— Me voilà tranquille ! dit la Sofia en respirant avec force. Dieu me pardonne ! j'ai cru que vous vouliez me faire deviner une infidélité de celui que j'aime ! Mais votre Melvil n'est pas le mien ; je le vois à présent ! Il n'a pas cette froideur et ce positivisme !

— Votre Melvil prétend donc, reprit la duchesse, qu'on aime une femme au point de lui rester fidèle toute sa vie ?

— Il ne parlait jamais de cela. Il ne discutait pas et ne raisonnait guère. C'est en cela qu'il était aimable. Il était tout droiture et tout spontanéité, et quand il disait *j'aime,* on sentait qu'il n'aimait pas toutes les femmes, mais une seule !

— Eh bien, reprit la duchesse, mon Melvil ne disait pas le contraire, et vous me rappelez qu'il avait aussi une théorie fort bonne sur ce point, que l'on préfère toujours une certaine femme avec laquelle on tend à passer sa vie ou avec laquelle on regrette de ne pouvoir la passer. Il reconnaissait la fidélité du cœur et les doux liens de l'amitié, de l'habitude, de l'estime et du respect. Mais il ne faisait point de pathos pour cela. Il n'avait rien de ridicule et ne se posait pas en rigoriste. Il ne faisait point fi de la liberté accordée à l'homme par l'usage et l'opinion, et, loin de maudire les femmes qui donnent du bonheur sans imposer d'obligations pénibles et dangereuses, il parlait d'elles

avec une tendre et parfaite reconnaissance. Elles étaient l'objet de son respect tout comme les vestales. Il se disait un peu saint-simonien et fouriériste aussi de ce côté-là, et cela, sans manquer d'un certain idéal. La femme austère, disait-il, mérite un culte quand l'amour est le mobile de sa vertu ; mais il y a au-dessous des autels des trônes pour les autres puissances, la bonté, la beauté, et même la volupté !

— Tout ceci veut dire, reprit la Mozzelli agitée d'un tremblement nerveux, qu'il s'est prosterné devant le dernier de ces trônes inférieurs, et vous mourez d'envie de me persuader que nos deux Melvil ne font qu'un !

— Encore ! s'écria la duchesse. Vous comptez donc bien peu sur le vôtre ? Regardez Constance ! il y a un Melvil quelconque dans sa vie, et elle m'écoute fort tranquillement.

— Fort tranquillement, comme vous voyez, repondit Constance ; mais je n'approuve pas l'espèce de persécution cruelle que vous faites subir à notre amie. Si c'est une vengeance des soupçons gratuits et irréfléchis que vous avez surpris tout à l'heure, elle a duré assez longtemps. Revenez à votre extrême bonté naturelle, et dites-lui bien qu'il n'y a rien de commun entre les deux personnages...

En ce moment, la clochette de la grille du petit jardin fut secouée avec force : Constance tressaillit involontairement : c'était peut-être Abel qui arrivait

trois jours plus tôt qu'il ne s'était annoncé, et qui, ne la trouvant pas chez elle, avait su où elle était. Mais elle n'eût pas voulu le revoir en présence de la duchesse, et elle se leva pour cacher son émotion. — Voilà une visite qui vous arrive, dit-elle à la Sofia, je vous laisse.

— Non ! répondit la Mozzelli, j'ai défendu ma porte, et je n'attends personne, à moins que... Et, tout aussitôt saisie, à son tour, par la pensée que ce pouvait être celui qu'elle attendait quand même, à toute heure de sa vie, elle courut vers la grille, à travers les buissons de fleurs que sa robe effeuillait en passant.

— Il serait très-plaisant, dit la duchesse à Constance, que ce fût son inconnu !

— Eh bien, si c'est le vôtre, ne vous montrez pas, dit Constance, ayez pitié...

— Le mien, le mien !... répondit la duchesse ; comment l'entendez-vous ? Mais elle ne put tenir son sérieux, et elle ajouta : Le fait est, ma chère, que c'est le même , et que la scène serait une scène de haute comédie, s'il se trouvait en face de la Mozzelli et de moi !

— Écoutez ! s'écria Constance avec un mouvement brusque.

La duchesse écouta.

La Mozzelli avait laissé échapper un cri de joie, et l'inconnu une exclamation de surprise. La duchesse monta sur le banc où elle avait été assise, et, dans la mystérieuse clarté du ciel étoilé, elle vit, par-dessus

les arbustes des plates-bandes, la Mozzelli serrer dans ses bras avec transport un homme dont elle-même reconnaissait la voix. — C'est lui, dit-elle à Constance, c'est son amant et mon serviteur, celui que nous avons appelé, ce soir, Melvil, et qui se nomme tout simplement Raoul Mahoult. Eh bien, ma chère, qu'en dites-vous ?

— Ça m'est égal! répondit froidement Constance.

Et comme elle ne paraissait plus songer à retenir la duchesse, celle-ci la quitta et alla rejoindre la Mozzelli, curieuse et charmée qu'elle était de se donner un divertissement de haut goût en suspendant la vengeance sur la tête de sa rivale. Elle n'était nullement jalouse de M. Mahoult, mais elle avait de la peine à pardonner à la Sofia d'avoir cru s'élever au-dessus d'elle par l'amour.

La Mozzelli entraînait son amant vers le salon, comptant sans doute l'y laisser le temps de congédier ses deux amies; mais le jeune homme hésitait beaucoup à la suivre :

— Vous n'êtes pas seule, lui disait-il à voix basse; je sais que vous n'êtes pas seule!

— Je serai seule tout à l'heure; venez vite, répondait la Sofia.

Et comme Raoult Mahoult sentait la nécessité d'une prompte explication avec elle, il la suivit. Mais, au moment où ils entraient dans le rayon de lumière qui s'échappait des croisées du salon sur le feuillage du jardin, la duchesse parut et vint à eux, belle, sereine

et amère : Némésis en cheveux blonds et en robe de dentelle.

Mahoult tressaillit et retira sa main de celles de Sofia. Mais il était homme du monde, et il salua la duchesse sans paraître déconcerté. Il ne lui venait pas à la pensée qu'elle eût pu se vanter d'une de ses plus audacieuses fantaisies.

La duchesse eut pitié de la Mozzelli, dont les yeux ardents allaient d'elle à son amant. Elle salua Raoul comme quelqu'un que l'on voit pour la première fois, et se contenta d'entrer au salon pour y prendre son châle, en priant la Mozzelli de donner des ordres pour que l'on fît avancer sa voiture.

La Mozzelli sonna. Elle était tremblante, éperdue ; mais la duchesse jouait parfaitement son rôle, et Raoul était impassible. Elle se tranquillisa, et, se rappelant Constance, elle courut vers le banc où elle l'avait laissée, afin de lui dire sa joie et de recevoir ses adieux.

La duchesse et Raoul Mahoult restèrent donc quelques instants seuls au salon. L'échange des paroles fut rapide :

— Je ne m'attendais pas au bonheur de vous rentrer ici, madame la duchesse.

— Ni moi au plaisir de vous y voir arriver.

— Est-ce que vous êtes établie à Nice?

— Mais oui. Et vous, y venez-vous pour quelque temps?

— Non, je pars demain matin.

— Et vous passez la nuit... *ici?*

— Pourquoi supposez-vous...?

— Je ne suppose pas, je sais!

— Ah!... Et la personne chez qui vous êtes sait-elle donc aussi...

— Elle se doute! Mais je suis généreuse autant que vous êtes discret.

— Elle proclame donc...

— Vous ne saviez donc pas que j'étais son amie intime, sa confidente?

— Êtes-vous la seule? N'y a-t-il pas ici d'autres personnes...

— Il y avait une autre personne qui ne vous connaît pas, et qui, encore plus discrète que moi, va se retirer sans vouloir regarder le mystérieux prince de la Mozzelli.

— Est-ce que la Mozzelli me nomme?

— Non! reprit la duchesse qui ne voulut pas se vanter de son indiscrétion, elle vous appelle Melvil.

Raoul surmonta une violente anxiété, et se tourna vers la muraille, comme pour regarder un tableau, mais, en effet, pour se soustraire à l'examen de la duchesse. Il lui tardait de se trouver seul avec la Mozzelli, de lui parler franchement s'il était possible, et de s'enfuir au plus vite. La Mozzelli rentra en disant à la duchesse :

— Eh bien, où est donc Constance? je ne la trouve pas dans le jardin!

— Elle sera partie sans rien dire, répondit la du-

chesse. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Je vous quitte aussi, ma chère!

Et après avoir salué Raoul, elle se retira en disant à Sofia, qui la reconduisait :

— Oui-da! il me paraît encore mieux que je ne pensais, votre Melvil! Il a de la tenue et de la physionomie! Je vous en fais mon sincère compliment, et cette fois, vous voyez, je vous le fais bien bas!

Après s'être bien assurée du départ de la duchesse, la Mozzelli tira elle-même les verrous de la grille du jardin et vint retrouver Raoul au salon. Il avait toujours son chapeau à la main et était resté ganté, debout, comme prêt à s'en aller.

— Qu'est-ce donc? lui dit-elle avec effroi et en tâchant de le faire asseoir; nous sommes seuls, qu'attendez-vous pour me dire que c'est vous et non pas un autre? Je ne reconnais plus ni votre figure ni votre voix! Vos yeux distraits me font peur. Raoul, parlez-moi! Il me semble que vous ne veniez pas ici pour moi!

— Eh bien! non, je serai franc, comme c'est mon devoir et ma volonté, répondit Raoul. On m'avait indiqué la maison sans vous nommer... Je ne vous savais pas ici!

— Ah! vous y veniez pour la duchesse!

— Encore moins.

— Vous mentez! s'écria la Mozzelli retombant dans l'âpreté de ses anciennes colères. Vous venez de chez elle!

— Je vous jure que je ne sais pas où elle demeure, et que ma première visite a été pour une personne qu'un laquais m'a dit être ici, mademoiselle Cécile Verrier. N'y était-elle pas ?

— Cécile Verrier ? Non ! s'écria la Mozzelli étonnée ; mais vous la connaissez donc ?

— Apparemment ! répondit Raoul, et je suis chargé d'un message pour elle.

— De la part d'Abel ?

— Abel ! d'où connaissez-vous Abel ?

— On m'a parlé de lui. Où est-il ? Quand vient-il ?

— Ceci ne regarde que mademoiselle Verrier... Parlons de nous maintenant, je vous prie.

— Ah ! oui, parlons de nous, dit la Mozzelli avec amertume. A quoi bon ? Je sais que vous me trompez ! Vous n'ignoriez pas, en allant chez mademoiselle Verrier, qu'elle demeure dans la même maison que la duchesse.

— Je l'ignorais, répondit Raoul, visiblement surpris et contrarié de cette circonstance. Je ne me suis pas arrêté une heure en voyage, et il n'y a pas une heure que je suis arrivé. Je ne savais rien du monde qui pouvait être ici ; je ne m'intéressais à rien... qu'à la mission que j'y devais remplir.

— Vous m'inquiétez pour Constance, dit la Mozzelli qui commençait à se rassurer pour elle-même. Une mission pressée, importante, peut-être ? Abel ne revient donc pas ? Est-il mort, ou est-ce qu'il l'abandonne ?

— Non ! répondit Raoul avec fermeté. Jamais Abel

n'abandonnera Constance ; mais, encore une fois, permettez-moi de vous parler de vous et de moi.

— Attendez ! reprit la Mozzelli en l'examinant d'un œil méfiant et scrutateur : vous connaissez Abel, vous êtes dans la confidence de ses relations avec mademoiselle Constance Verrier ? vous connaissez peut-être Constance elle-même ? et, en me voyant ouvrir la grille du jardin, vous ne me l'avez pas nommée, vous n'avez pas couru ensuite après elle pour lui parler... Tout cela est singulier !

— Je vais me rendre chez elle ; mais, avant de vous faire mes adieux, je veux avoir une explication avec vous.

— Vos adieux ! vous me quittez ! s'écria la Mozzelli, ramenée à un nouveau sujet d'effroi ; vous savez, à présent, que je suis là ; vous voyez que je vous aime plus que jamais, et vous partez ?

— Écoutez, ma chère Sofia, dit Raoul en s'asseyant et en lui prenant les deux mains, je vous ai aimée, je ne pourrais pas le nier sans me mentir à moi-même ; pourtant, quand on m'a présenté à vous, j'étais à cent lieues de me croire épris de vous. Je suis sensible aux arts, j'adore la musique, le théâtre m'impressionne encore ; tout cela parce que j'ai une vie active et froide, absorbée par les affaires et tendue vers un but positif. J'avais donc été, en vous écoutant, transporté dans ce monde de l'émotion où je suis rarement libre de pénétrer ; j'admirais en vous une artiste inspirée, je n'avais pas songé à la femme.

« La femme eût pu me laisser seulement un souvenir poétique..., elle ne le voulut pas, ou du moins elle se sentit entraînée à m'en laisser un plus vif. En me donnant un de ses bouquets, elle toucha ma main, qui tremblait un peu, de sa main brûlante, en attachant des yeux humides sur les miens.

« Je suis homme, je suis jeune, j'ai eu une existence rigide et contenue, et pourtant je suis enthousiaste. Le désir m'envahit tout d'un coup, et j'eus beau me raisonner, je ne dormis pas de la nuit.

« Je passai la journée du lendemain à me combattre. Le soir, mes pieds me portèrent chez vous malgré moi. J'étais forcé de partir le jour suivant pour Édimbourg. Ceci me rassurait. Je vais la trouver entourée, me disais-je, et ma visite, qu'elle n'a pas autorisée, va lui sembler déplacée. Elle me battra froid ou elle ne m'apercevra pas. Je sortirai guéri de chez elle. »

— Ah ! tout cela n'est pas vrai ! dit la Mozzelli avec angoisse : vous aviez bien vu que la femme vous adorait déjà !

— Oui, j'avais cru le voir, et c'est pour cela que je perdis la tête ; mais je me disais que j'avais dû me tromper, que l'artiste, enivrée par son triomphe et brisée par ses émotions, devait avoir de ces moments d'abandon sympathique avec le premier venu, sans penser à lui peut-être, et que j'allais la retrouver hautaine ou moqueuse, et, à coup sûr, reposée et indifférente.

« J'entrai chez elle, surpris de la trouver seule. Elle

me reçut avec des yeux noyés, une voix mourante, un élan irrésistible, un mot à rendre fou le plus sage. En cet instant-là, je ne pus pas me rappeler que je n'étais pas libre. Cela était au-dessus des forces humaines.

— Ah ! vous n'étiez pas libre ! dit la Mozzelli avec un sourire amer.

— Je vous l'ai dit : je ne m'appartenais pas !

— Vous avez dit que vous étiez esclave de vos occupations ; que des intérêts sacrés vous forçaient de partir, mais que vous n'étiez pas marié et que vous ne connaissiez en Angleterre aucune femme.

— Je vous disais la vérité, et je ne me suis pas laissé interroger davantage.

— Mais, à présent, je vous interroge...

— Je vous dirai tout. Ce sera cruel, mais je n'ai pas commandé aux circonstances ; au contraire, elles me surprennent et me pressent étrangement ! Je ne me croyais pas aimé de vous d'une manière aussi durable...

— Taisez-vous ! s'écria la Mozzelli ; foulez aux pieds votre amour, mais respectez le mien ! Il était immense, il était toute ma vie. J'ai cru qu'en ne l'acceptant pas, vous le compreniez ! C'était toute ma consolation, tout mon courage !... Ah ! tenez, je vois bien que vous allez me tuer, mais il y a des choses qu'il ne faut pas me dire !

— Vous avez raison, Sofia, et je ne vous les dirais qu'en m'accusant moi-même. Non ! je ne doute pas de votre cœur en ce moment, et je suis de trop bonne

foi pour feindre d'en douter ; mais je me suis fait illusion sur la portée de nos liens et sur la durée de vos souvenirs. Vous m'aviez rendu fou. Il m'a fallu, pour vous quitter au bout de huit jours, une force de volonté extraordinaire. J'ai pourtant résolu de vous oublier, et jamais je n'ai fait à ma conscience un plus rude sacrifice.

— C'est pour cela que vous avez été voir la duchesse auprès d'Édimbourg, n'est-ce pas ? dit la Mozzelli pâle et les dents serrées.

— Si vous savez que j'ai été la voir, vous en savez aussi le motif. Elle m'avait confié...

— Oui, beaucoup d'argent à placer ou à retirer, quelque chose comme cela ! La duchesse est quelquefois très-reconnaissante !... Mais ne froncez pas le sourcil. Je sais qu'un homme d'honneur ne peut avouer une trahison sans compromettre la femme qui s'en est rendue complice. C'est commode ! Allez toujours, je vous écoute.

— Quand vos suppositions seraient fondées, reprit sévèrement Raoul Mahoult, je ne vous eusse point trahie, je vous avais dit adieu pour toujours.

— Et cependant vous m'avez reparlé de votre attachement, à Édimbourg !

— Et de ma résolution d'en guérir.

— Résolution que la duchesse a beaucoup secondée ?

— Je ne l'ai revue qu'ici, tout à l'heure, et je peux vous donner ma parole que je n'ai aucune espèce d'amour pour cette dame.

— Je vous crois ! Elle méprise l'amour et n'autorise qu'une sorte d'amitié...

— Pour Dieu ! laissons la duchesse en repos ! reprit Raoul avec impatience ; nous perdons un temps précieux à parler d'elle, et ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

— De qui s'agit-il ? voyons.

— Il s'agit de nous quitter sans retour, répondit Raoul, un peu endurci par le dépit de la Mozzelli.

— Je le vois bien ! reprit-elle avec un abattement qui le désarma. Dites-moi au moins pourquoi ! Essayez de me prouver que cela est inévitable comme de mourir !

— Cela est inévitable pour moi comme le devoir de vivre en honnête homme, ma chère Sofia. Je ne m'appartiens pas, j'appartiens à une femme que je dois préférer à toutes les autres.

— Ah ! oui, je sais ! Attendez ! reprit la Sofia retrouvant les forces de sa colère, vous avez dit cela à madame d'Évereux. On a dans sa vie un idéal, ce qui n'empêche pas...

— Ce que j'ai pu dire en thèse générale, je m'en souviens fort peu, et il est possible qu'en le répétant on l'ait beaucoup changé, faute de le bien comprendre. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'avec vous je n'ai rien raisonné ; j'ai été dominé, et comme terrassé par les forces vives de la jeunesse. Je ne vous ai pas trompée ; je n'ai fait ni mensonges, ni promesses, ni déclamations pour vous persuader ; je ne vous ai pas obsédée de mes poursuites ; je n'ai pas surpris votre bonne foi.

— Il est vrai, je me suis livrée moi-même avec une loyauté bien méprisable !

— Dieu me préserve de mépriser une confiance qui m'avait si puissamment fasciné et si entièrement vaincu ! Il n'y a qu'un lâche qui puisse reprocher à une femme la généreuse faiblesse dont il a profité. Moi, je ne vous dirai pas que je vous en remercie, ce serait banal ; mais je vous promets, en échange de quelques jours d'ivresse, un respect et au besoin une protection de toute la vie.

La Mozzelli sentit que ce n'était pas là un serment frivole, encore moins une défaite. Attendrie un instant et puis désespérée : — Je vous perds, dit-elle, voilà tout ce que je comprends ! Cette femme que l'on préfère à toutes les autres, en dépit des faiblesses passagères auxquelles un homme peut succomber, j'avais rêvé que c'était moi, et j'aurais pardonné un caprice avec la duchesse. Oui ! je me serais vengée d'elle de cette façon-là ! J'aurais regardé ses bontés pour vous comme rien ! Mais vous aimez réellement une femme, et c'est pour celle-là que vous me quittez.

— Je vous quitte pour celle qui a, depuis longtemps, mon cœur et ma parole. Elle est le premier, le seul amour fort et sérieux de ma vie. Elle est ma sœur, ma mère et ma femme par la pensée, par l'estime mutuelle, par l'habitude de compter l'un sur l'autre. C'est pour elle et pour notre avenir que je travaille depuis longtemps ; c'est pour retourner à elle que je vous ai quittée et que j'ai pu surmonter le terrible charme

qui m'avait jeté à vos pieds. Il y a plus de dix ans que je l'aime, il y en a quatre que je ne l'ai vue...

Un cri déchirant s'exhala du cœur de la Mozzelli.

— Vous êtes Abel ! s'écria-t-elle ; cette idée-là m'avait déjà traversé l'esprit tout à l'heure ! Vous êtes le fiancé de Constance ! j'aurais dû le deviner plus tôt !

— Oui ! vous eussiez dû le deviner au courage que j'ai eu de vous quitter à Londres et de ne pas retourner vous voir à Édimbourg. Il n'y a que Constance au monde qui pouvait me l'inspirer.

La Mozzelli garda un instant le silence. Elle était pâle et immobile comme la statue contre laquelle elle se trouvait assise, et qui était une copie de la Polymnie antique. Cette tête de marbre blanc, si tranquillement posée sur la main, avait l'air d'écouter Raoul, tandis que, roidement adossée contre le socle de la statue, les yeux sans regard et l'esprit sans gouvernail, la pauvre Mozzelli n'entendait et ne comprenait plus rien.

— Sofia ! lui dit Raoul en s'efforçant de la réveiller de cette torpeur, vous aimez tendrement Constance puisque vous n'aviez pas de secrets pour elle ?

— Je la hais et je la tuerai ! dit la Mozzelli en se levant : c'est elle qui m'avait appris à aimer !

— Non ! vous sacrifierez votre dépit à son repos et à votre propre dignité, vous vous tairez.

— Me taire ? Il n'est plus temps ! Je lui ai tout dit, excepté votre nom ; et vous croyez qu'elle ne saura pas que c'est vous qui êtes venu la chercher ici ? Vous croyez qu'elle ne le sait pas déjà ? Ou elle a reconnu

votre voix quand vous êtes entré, ou la duchesse vous a nommé, à l'heure qu'il est; car, pas plus que moi, la duchesse ne voyait en vous le fiancé de Constance. Il y a donc ici trois femmes que vous avez trompées, et qui, à votre insu, n'avaient pas de secrets entre elles. Eh bien ! ces trois femmes, qui s'aimaient et qui se haïssent maintenant, auront encore un lien commun : le mépris et le ressentiment qu'elles vous doivent !

— Non ! répondit Raoul, un instant blessé, mais aussitôt maître de lui-même. Ces trois femmes s'aimeront encore, car elles ne se sont pas trompées mutuellement; et moi, je n'en ai trompé aucune.

— Ah ! vous n'avez pas trompé Constance ? Vous lui avez confié vos transports d'amour avec moi, vos raffinements d'esprit avec la duchesse ? Constance savait tout cela quand elle en écoutait, ce soir, le double récit ?

— Constance ne savait rien, et j'espère qu'elle ne sait rien encore. Je ne crois pas possible qu'elle m'ait vu ou entendu ici, et je suis sûr que la duchesse ne fera point une mauvaise action.

— Vous comptez sur son *amitié* fidèle ou sur sa pudeur ?

— Il vous plaît de persister à croire que la duchesse m'a honoré de ses bontés; moi, je vous réponds simplement que la duchesse est généreuse et prudente. C'est à votre pudeur et à votre amitié que je fais appel ici.

— Oui ! c'est mon silence que vous me demandez ? Vous ne craignez que moi ?

— Je ne crains personne, et, si vous n'avez pas de cœur, je ne vous demande rien. J'aurais voulu obtenir de vous du calme et de la discrétion pendant quelques jours, pendant vingt-quatre heures au moins. J'aurais emmené Constance, et, à sa première question sur ma fidélité, je lui aurais dit ce que vous allez me forcer de lui dire tout de suite avant qu'elle m'interroge ; à savoir, que je l'aime plus que tout au monde, et que je lui sacrifie sans retour les courtes passions qui, malgré moi, ont effleuré et quelquefois agité ma vie, sans jamais la traverser réellement et sans me détourner de mon but, qui est d'épouser Constance et de rendre indissoluble l'affection suprême que je lui porte.

— Oui, oui, je vois ! dit la Mozzelli anéantie ; vous étiez tout pour moi, et je n'ai été pour vous qu'un incident de voyage. Épris d'une seule femme, vous avez cédé au besoin des distractions. Ceci est l'histoire de tous les hommes, et Constance pourra aisément vous pardonner. Mais moi, je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir laissé rêver le ciel dans votre bras. Il fallait me dire que vous me préfériez quelqu'un.

— Nous ne nous sommes pas fait cette question l'un à l'autre.

— Vous saviez que je n'aimais personne.

— Je vous jure que je ne m'en étais pas informé.

— Alors, vous êtes venu chez moi comme on va chez une courtisane !

— Vous savez que non ! Je vous ai aimée, et je vous aime encore, non plus avec passion, — la présence de Constance est mon égide désormais contre toutes les surprises de la vie, — mais avec reconnaissance et amitié véritable, à moins que vous ne me repoussiez le cœur en me montrant une face de votre caractère que je ne connaissais pas, le dépit et la vengeance.

— Allons, partez ! répondit la Mozzelli brisée. Profitez d'un moment où la force manque à mon désespoir. Si vous restez plus longtemps, Constance, qui vous sait sans doute arrivé, s'inquiétera...

— Constance ne peut pas me savoir arrivé. Je ne me suis pas nommé aux gens de la maison qu'elle habite. J'ai su qu'elle était dans une autre maison de la ville. J'étais si pressé de la revoir, que je suis venu, dans la nuit, le chapeau sur les yeux, par les rues désertes : Constance ne m'attend donc pas, et je ne veux pas vous quitter sans vous avoir rendu le courage et la raison.

— Vous me craignez, vous dis-je, et voilà tout !

— Résolu à me confesser sincèrement, je ne peux pas vous craindre. J'aurais voulu, j'en conviens, épargner un moment de surprise et de chagrin à ma fiancée, et ne rien ôter à la joie de notre première entrevue. Mais vous me refusez cela, et je suis trop fier pour insister. Si je fais encore un effort pour vous adoucir, croyez-en la parole d'un homme droit et courageux, c'est pour vous encore plus que pour moi-même.

XIV

Raoul Mahoult n'avait rien de perfide ou de mesquin dans le caractère. Il disait toute sa pensée, et il se sentait très-fort parce qu'il se sentait très-franc et foncièrement bon. C'était là tout le secret de son ascendant sur les femmes. Sa figure, régulière et douce d'expression, avait une fermeté de lignes qui révélait une énergie tranquille, et comme qui dirait tenue en réserve pour la véritable occasion. Beaucoup d'hommes étaient plus beaux, aucun plus sympathique aux honnêtes gens. Les fripons renonçaient vite à le tromper, les faibles se sentaient attirés sous sa protection, les indécis subissaient avec plaisir l'heureux prestige d'un esprit actif et lucide.

Il avait l'intelligence élevée, mais plutôt pratique que contemplative. Austère dans sa première jeunesse et fidèle par principe, il avait longtemps ignoré qu'il y eût au monde d'autres femmes que Constance, et même il avait surmonté héroïquement ses passions pendant les deux premières années de leur séparation.

Les voyages avaient modifié son organisation sans changer son caractère. Une santé énergique avait remplacé le tempérament un peu lymphatique de l'enfant de Paris. Il avait senti s'éveiller le besoin impérieux des émotions vives, et, perdant courage, il avait écrit à Constance : « Laissez-moi revenir, marions-nous, et je

repartirai le lendemain s'il le faut, à moins que vous ne consentiez à me suivre. »

Constance n'avait pas compris toute l'angoisse de cette prière. Elle ne pouvait exposer sa vieille tante souffrante à de longs et pénibles voyages. Cécile n'avait qu'elle au monde et ne supporterait pas son absence. Constance craignit donc de voir Abel beaucoup plus malheureux si, après l'avoir revue, il était forcé de la quitter encore. Elle l'exhorta au courage. Abel avait beaucoup d'orgueil, il ne voulut pas paraître faible. Il s'acharna à son œuvre, et succomba à ses passions.

Ces chutes furent rares, mais quelquefois plus sérieuses qu'elles ne l'eussent été dans la vie facile d'un homme de plaisir. Il lui était presque impossible de séparer les sens de l'esprit ou du cœur, quelque résolution qu'il prît à cet égard. Il avait l'instinct de l'attachement et du dévouement. Aussi ses faiblesses lui créèrent-elles de sérieux remords, et, quand il avait à rompre des liens qu'il regardait avec raison comme illégitimes, il faisait à son amour pour Constance et à son devoir envers lui-même un sacrifice dont la gravité était une véritable expiation de la faute commise.

La Mozzelli n'avait donc pas été abusée par son imagination, le jour où elle avait deviné en lui un homme très-différent de ceux que la mode et la vanité avaient jetés dans son chemin. Elle avait pressenti la solidité de son caractère et l'élévation de son

esprit avec la pénétration instinctive de la femme et de l'artiste. Constance ne s'était pas trompée non plus en regardant comme sacrée la promesse de son retour et la persistance de son affection. La prudente duchesse avait fait de pires folies que celle de se confier à lui dans un accès de reconnaissance et dans un jour de coquetterie acharnée. Elle se fût peut-être abstenue de ce caprice si elle eût connu les liens qui unissaient les fiancés; elle eût eu plus d'égards pour Constance qu'elle ne se croyait engagée à en avoir pour la Mozzelli; mais il est certain qu'elle ne raillait pas intérieurement celui qui, pendant un jour, avait accepté son empire, et, en cela, elle dérogeait à ses habitudes.

La pauvre Mozzelli se sentit encore une fois dominée par la sincérité de Raoul. Elle pleura et n'eut plus ni colère ni menaces. Elle avait besoin de son estime encore plus que de son amour, et ceci est la plus grande conquête qu'un homme puisse faire.

Elle promit de partir au point du jour et de ne pas écrire à Constance.

— Dès lors, dit-elle à Raoul, rien ne vous force d'emmener Constance pour lui épargner des orages. Il n'y en aura pas autour de vous, et vous pouvez être heureux pendant que je traînerai au loin mon humiliation et ma misère. Gardez-lui notre secret, faites que la duchesse le garde aussi, et oubliez-moi!

— Garder votre secret, c'est-à-dire ne jamais vous nommer, oui, certes! répondit Raoul; mais tromper

Constance sur mes égarements passés, je ne le pourrai pas. Sans courage et sans loyauté, il n'y a rien de possible en ce monde !

— Vous avez raison, répondit la Mozzelli, et cependant... Tenez ! si vous voulez que je pousse le dévouement à votre bonheur jusqu'à vous donner un conseil, écoutez celui-ci : Il est fort possible que Constance ne vous interroge jamais sur vos relations avec les femmes durant les années de votre séparation. C'est une femme supérieure, elle ! une femme extraordinaire ! Ou elle a la candeur et la chasteté de croire que vous avez pu lui être fidèle, ou elle a tout accepté par la réflexion et le raisonnement. Elle a autant de justice que d'innocence, autant de sagesse que de simplicité. Si elle ne vous demande rien, ne lui dites rien ! peut-être aimera-t-elle mieux ne rien savoir. Peut-être quand vous serez forcé d'entrer dans des détails, même pour vous excuser, lui enfoncerez-vous des aiguilles dans le cœur ; et vous savez qu'une aiguille tue aussi bien qu'un poignard.

— Oui, je le sais, répondit Raoul, et pourtant, si elle l'exige, je me confesserai, j'y suis résolu. Je n'ai point passé quatre ans loin d'elle sans interroger l'avenir, et mon bonheur ne veut rien devoir au mensonge. Je préférerais de beaucoup sa curiosité à une confiance trop puérile, et je serais effrayé de l'épouser sans qu'elle me connût comme Dieu me connaît. Constance n'est plus une enfant, et une enfant seule croit à l'austérité monacale d'un homme

de mon âge, séparé d'elle depuis si longtemps.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit avec impétuosité, et la duchesse entra en s'écriant :

— Constance n'est pas ici ? où peut-elle être ?

— Quoi ! n'est-elle pas rentrée chez elle ? dit la Mozzelli effrayée.

— Non. Sa tante est venue dans mon appartement pour la demander, et elle l'attend encore. J'ai caché mon inquiétude à cette pauvre femme et je suis accourue. J'ai trouvé la voiture de Constance à votre porte ; mais elle ! elle est donc restée au jardin ?

Tous trois s'élancèrent hors du salon.

— Où l'aviez-vous laissée ? dit Raoul épouvanté.

— Là ! répondit la duchesse courant vers le berceau de roses grimpantes où, en apprenant le vrai nom de l'amant de ses deux compagnes, Constance avait froidement répondu : *Ça m'est égal !*

— Elle n'y est plus, il n'y a là personne ! dit la duchesse en entrant sous le berceau. C'est là qu'elle était restée assise et fort calme.

Raoul s'avança jusqu'au fond de la tonnelle, se pencha, et vit une forme grisâtre étendue derrière le banc. Il toucha une robe de soie, et, avec un cri de désespoir, il releva Constance immobile, glacée, et comme déjà roidie par la mort.

— Ah ! s'écria la Mozzelli, elle sait tout ! Qui donc lui a dit le nom de Raoul ?

— Moi ! répondit la duchesse étonnée.

— Eh bien, c'est vous qui l'avez tuée ! reprit la

Mozzelli. Cet homme qui l'emporte dans ses bras, cet homme que nous avons rendu infidèle, c'est celui qu'elle aimait !

Au moment où Raoul déposa Constance sur le divan du salon, la duchesse et la Mozzelli étaient si troublées qu'elles étaient prêtes à s'évanouir elles-mêmes, et qu'elles s'agitaient sans la pouvoir secourir. Raoul s'indignait contre elles et les haïssait, en ce moment, autant qu'il se haïssait lui-même. Il ne pouvait que presser Constance dans ses bras tremblants, contre son cœur désolé, pour essayer de la ranimer, et elle restait inerte. La Mozzelli retrouva la première sa présence d'esprit. Elle fit allumer un grand feu et rouler Constance dans des fourrures. On parvint à la réchauffer et à ramener les battements du cœur, mais si faibles et si interrompus, qu'à chaque instant ce pauvre cœur semblait avoir perdu la force de vivre.

Le cas était grave ; ce n'était pas une simple crise de nerfs. La circulation du sang avait été brusquement suspendue et refusait de reprendre ses fonctions.

Raoul courut chercher un médecin. Inquiète, la tante de Constance était déjà arrivée avec Julie d'Évereux.

Au bout de trois heures seulement Constance ouvrit ses grands yeux déjà creusés dans ses orbites bleuis, et regarda autour d'elle avec un étonnement profond. Elle reconnut sa tante et sourit faiblement à Julie. Mais elle ne reconnut ni la Mozzelli ni la duchesse, et quand Raoul se hasarda à lui demander si elle se sentait mieux, elle le prit pour un médecin et lui répondit

d'une voix à peine saisissable : — Oui, monsieur, je me sens bien.

Il était impossible de songer à la transporter che elle. On l'installa dans le salon de la cantatrice, entre la cheminée toujours allumée et la statue de marbre blanc, qui, seule, debout au milieu de ce groupe affaibli et prosterné, avait l'air de méditer froidement sur les vicissitudes de la vie humaine.

Le lendemain soir, Constance était un peu mieux dans l'opinion du médecin. Mais sa situation était toujours fort alarmante. Tout le monde avait passé la nuit et la journée dans des craintes mortelles ou dans des émotions poignantes. La duchesse elle-même avait perdu toute sa philosophie. Elle se sentait navrée. Julie ne voulait pas quitter la malade d'une minute ; elle pleurait à briser le cœur de sa mère.

La pauvre enfant, faible elle-même, et incapable de supporter une longue fatigue, s'endormit sur le fauteuil où elle s'était obstinée à rester. On réussit à l'emporter dans la chambre de Sofia, où sa mère la suivit. La vieille mademoiselle Verrier avait conservé un calme effrayant; assise auprès du lit que l'on avait dressé à la hâte pour Constance, elle la regardait et ne voyait rien qu'elle. Elle ne paraissait pas savoir où elle était et ne faisait aucune question sur la cause de son mal. Il semblait qu'en trouvant là Raoul, elle eût deviné tout; car elle ne lui adressa pas une seule fois la parole, et même elle l'éloignait machinalement d'un geste glacial, lorsqu'il s'approchait de sa nièce.

Il n'y avait pas une larme dans les yeux secs de la vieille fille, et sa taille maigre ne pliait pas d'une ligne sous le poids de la douleur ou de la fatigue ; mais, dans la rigidité de sa figure et de son attitude, on sentait comme une certitude absolue de ne pas survivre à Constance.

La Mozzelli était admirable de courage et d'activité ; elle s'oubliait pour les autres, elle était le dévouement que rien n'abat et ne rebute.

Vers minuit, Raoul se trouva seul avec elle et mademoiselle Verrier auprès de la malade. Sofia ne lui adressait pas un mot. Elle ne le connaissait pas, elle ne l'aimait plus. Toute son âme appartenait à Constance. Elle eût donné sa vie pour elle, et plus que sa vie : sa gloire et son art. Si elle eût pu penser à Raoul, elle l'eût détesté.

Raoul sentait bien l'horreur de sa situation. Il la subissait courageusement. Il méritait une pire expiation, et il l'attendait avec toute l'énergie qu'il tenait de la nature et de la réflexion. Mais si Constance eût pu lire dans son cœur, elle eût vu que ce sont les plus solides et les plus résistants qui souffrent le plus, et elle eût été effrayée de se voir si bien vengée.

A minuit, la duchesse, qui avait sommeillé deux ou trois heures auprès de sa fille, revint au salon et supplia Cécile Verrier d'aller prendre aussi quelques instants de repos. La Mozzelli se mit aux genoux de Cécile, en lui jurant que ni elle ni madame d'Évereux ne quitteraient Constance d'une seconde. Mais la vieille fille fut inflexible.

—Allez vous reposer vous-mêmes, leur dit-elle; j'ai veillé mon frère pendant douze nuits; je veillerai ma nièce davantage, s'il le faut !

Constance ne dormait pas. Ses yeux, étrangement fixes, ne s'étaient pas fermés un instant depuis vingt-quatre heures. Quel désastre couvait donc dans sa tête vide et brisée ? La folie ou la mort ? Elle ne paraissait pas savoir qu'elle fût la personne que l'on soignait et dont on épiait le moindre souffle. Quelquefois elle se regardait elle-même, étendue et inerte ; on eût dit qu'elle ne se reconnaissait pas.

Enfin, ses nerfs parurent se détendre, et l'on vit une grosse larme tomber lentement sur sa joue. La tante essuya doucement cette larme, en lui disant avec sa brièveté accoutumée : — Souffres-tu ? Constance fit signe que non et s'assoupit.

Cécile continua de veiller. La duchesse prit un livre. La Mozzelli, résolue à garder ses forces pour le moment où faibliraient celles des autres, se renversa sur le divan et dormit. Raoul, en proie à une fièvre ardente, sortit pour respirer l'air froid de la nuit.

Au bout d'une heure, durant laquelle il alla cent fois écouter le silence qui régnait dans le salon, il vit madame d'Évereux en sortir, et il s'approcha d'elle pour l'interroger.

— Je vous cherchais, lui dit-elle. La pauvre Constance a dormi et paraît aller mieux. Elle a fait signe à sa tante, en me montrant, qu'elle voulait être seule avec elle. Moi, je la crois perdue quand même; et vous ?

— Moi, répondit Raoul, choqué de la sécheresse des paroles de madame d'Évereux : moi, je suis perdu aussi. Voilà tout ce que je suis capable de comprendre.

— Nous sommes trois ici qui l'avons tuée, reprit la duchesse avec le même sang-froid, au fond duquel, cependant, Raoul sentit peu à peu l'amertume d'une douleur profonde : moi, j'ai porté le coup, et je suis pourtant la moins coupable. J'ignorais tout ce qui la concerne, et mes relations avec vous, sans veille et sans lendemain, ne pouvaient pas constituer une infidélité de votre part, encore moins une trahison de la mienne. Votre engouement de quelques jours pour la Sofia est plus grave : vous l'avez aimée, elle nous l'a dit. Que ce soit avec les sens ou autrement, il vous a fallu faire un grand effort pour la quitter à Londres et pour ne pas la reprendre à Édimbourg. Je sais bien tout ce qui vous excuse et je le ferai valoir. Ni à Londres, ni à Édimbourg, vous ne comptiez chercher les aventures, et je pourrai dire à Constance, si Constance redevient capable d'entendre quelque chose, que vous étiez réellement occupé là et forcé d'y être par le soin de vos affaires. Les miennes, de votre propre aveu, ne vous ont pas pris une heure à Londres, et, quand vous êtes venue en Écosse m'en annoncer le succès, vous n'aviez pas l'intention de vous arrêter plus de dix minutes dans le château de lady***. Vous êtes entraînable, malgré votre grande volonté ; mais qui ne l'est pas ? Je ne suis pas de celles

qui prêchent un idéal impossible. Seulement, la fatalité vous a bien desservi ! Et puis vous avez été imprudent, vous avez tenté la destinée. Quand on a en vue un mariage comme celui qui vous attendait, et pour fiancée une femme aussi parfaite que Constance, on ne se permet ni fantaisies ni distractions avec les femmes du monde, encore moins avec les actrices, qui sont fort en évidence et qui ne se piquent pas de bien garder leurs propres secrets. Dans votre position, on est plus humble, on se contente de moindres aventures, de tout ce qui n'enchaîne pas et ne reparaît pas. Dans ces conditions-là, on n'a jamais rien à confesser ni à expliquer. On a le droit d'oublier soi-même et de se croire aussi fidèle qu'un chevalier errant des anciens jours.

— Ainsi, répondit Raoul, étonné de cette morale étrange, c'est vous, madame, qui me faites des reproches ?

— Pourquoi pas ? reprit la duchesse. J'ai été un peu coquette avec vous, j'en conviens...

— Non pas ! effroyablement coquette !

— Soit ! c'était à vous de vous défendre, et je n'ai jamais vu qu'une femme eût à se reprocher la faiblesse d'un homme. Vous ne m'aviez parlé ni de la Mozzelli ni de Constance ; j'ai dû vous croire parfaitement libre. Mais je ne vous en veux pas, et je ne me mets nullement en cause, dans un moment où Constance seule m'intéresse et vous préoccupe. Si je vous parle d'elle, c'est parce que je veux, autant que possible,

réparer mes torts involontaires. D'abord nier fermement, — c'est votre devoir aussi, — qu'il y ait eu, entre nous, autre chose que des caquetages et des aphorismes.

— Et si Constance me demande ma parole ?

— Vous la donnerez !

— Ah ! c'est ainsi que vous traitez de l'honneur des hommes ?

— Tant pis pour les hommes ! Ceci doit vous faire reconnaître une vérité qu'ils essaient en vain de supprimer en disant qu'il y a pour nous une vertu qui n'est pas la leur. Moi, je n'ai pas l'esprit tellement faussé par la résignation aux choses établies que je ne sache combien cela est faux et injuste. La liberté ou la vertu pour tous et pour toutes, voilà ma doctrine. Vous avez choisi la liberté en voyage, c'est fort bien ! mais il vous faudra manquer à la sincérité, c'est-à-dire à la vertu au logis. L'opinion, qui n'est pas logique, vous permet d'être infidèle, et, d'un autre côté, elle vous défend de nommer vos conquêtes. Un homme qui manque à cette loi, même pour complaire à sa femme, est un sot ou un lâche, et lorsque, pour se préserver de commettre cette platitude, il lui faut traiter sa femme comme un petit enfant, c'est-à-dire lui faire des *mensonges pour son bien,* c'est tant pis pour lui s'il tue le respect de l'épouse et du mariage dans son propre cœur.

— Je vous remercie de la leçon, madame la duchesse, répondit Raoul ; elle est juste en ce dernier

point, et, certes, je la mérite ! Mais je saurai m'accuser sans compromettre personne. Si Constance exigeait qu'il en fût autrement, je renoncerais à elle plutôt que de me parjurer ; elle comprendra qu'elle ne doit exiger que ma propre confession.

— Vous comptez donc sur son pardon ?

— Oui, je l'espérerai tant que Dieu accordera à elle et à moi un souffle de vie, parce que je me sens la force de le mériter encore. J'aurais commis de plus grandes fautes, que mon courage n'en serait pas abattu. C'est vous dire que mon cœur est resté entier pour l'aimer et pour réparer mes torts.

— Et si elle meurt sans avoir pu vous entendre ?

— Si elle meurt, qu'elle m'ait ou non pardonné, ne vous inquiétez pas de moi, madame, je la suivrai !

— Ah ! vous êtes décidé à vous tuer ?

— Oui, madame, répondit Raoul avec une fermeté calme.

— A la bonne heure ! dit la duchesse en le quittant ; je vous approuve et vous rends mon estime.

XV

Constance fut en grave danger pendant trois jours, après quoi le médecin la regarda comme sauvée, mais non pas quitte d'une altération sensible dans sa santé, laquelle, pendant assez longtemps, devait exiger de grands soins. Il s'entretint en particulier avec la tante,

qui lui avait fait pressentir une cause morale dans l'abattement physique de sa nièce, et à laquelle il recommanda d'éviter, autant que possible, les émotions quelconques qui pourraient la menacer.

Quand le mot *sauvée* eut été prononcé, il y eut, chez toutes les personnes qui avaient soigné Constance, une sorte d'anéantissement de fatigue. On s'aperçut qu'on était brisé, et Raoul lui-même dormit profondément. Cependant, personne ne sut si mademoiselle Cécile Verrier avait réellement dormi. On la retrouva droite et les yeux fermés, sur le fauteuil où, la veille, on l'avait laissée dans la même pose, les yeux ouverts. Constance paraissait bien reposée et heureuse de la joie de ses amies.

Mais quand Raoul demanda à la voir, Cécile se leva et lui dit bas, à la porte du salon : *Pas encore!* Sa figure grave n'ajoutait aucun commentaire à cette sentence, et, sans attendre aucune question, elle referma la porte.

Constance demanda à être soulevée sur ses coussins, et prit la main de la Mozzelli, en lui disant :

— J'ai bien des choses à vous dire, mais je suis encore si faible! Ma tante sait; elle va parler pour moi.

— Dois-je me retirer? dit la duchesse.

Constance fit signe que non.

Cécile Verrier prit la parole. — Ma nièce s'est rappelé, dit-elle à la Mozzelli tremblante, que vous deviez partir le lendemain du jour où elle est tombée malade.

C'est à cause d'elle que vous êtes restée; elle vous en remercie de tout son cœur.

— Oui! dit Constance, en serrant aussi fort qu'il lui fut possible les mains de la Mozzelli, dans lesquelles la sienne était restée.

La Mozzelli, à genoux près d'elle, colla ses lèvres sur cette main qui pardonnait tout.

— A présent, reprit la vieille fille d'un ton mêlé de douceur et de fermeté, il faut vous en aller. On vous attend à Milan, et vous avez dit à ma nièce que vous auriez à payer un dédit considérable si vous n'y étiez pas le 15. Vous n'avez donc que le temps de vous y rendre. Pourquoi pleurez-vous? Il ne faut pas faire pleurer Constance. Elle est trop faible. Constance vous aime : elle m'a bien recommandé de vous le dire.

— Je ne pleure que de joie de la voir guérie, dit la Mozzelli en s'efforçant d'être calme. Il faut que je parte, c'est vrai; mais, dussé-je payer plus que je ne possède, je n'aurais pas voulu quitter Constance avant qu'elle eût eu la force de m'entendre. J'avais tant de choses à lui dire, moi aussi!

— Il ne faut pas! reprit vivement Cécile. Et, d'ailleurs, je sais qu'elle n'a rien contre vous.

Constance fit un effort pour parler :

— Qu'est-ce que je pourrais donc avoir contre elle? dit-elle à sa tante d'un air étonné. Elle est si bonne, et vous voyez, elle m'aime tant!

— Plus que tout au monde! s'écria la bonne Moz-

zelli en sanglotant; ou pour mieux dire, je n'aime que vous, et je hais ceux qui vous ont fait ou qui vous feront souffrir.

— Personne ne m'a fait souffrir, répondit Constance : tout le monde a été bon pour moi, et vous... oh! j'ai bien vu... vous étiez au désespoir, n'y songez plus! Me voilà bien, partez et revenez dans deux mois. Vous l'aviez promis!

— Ah! vous restez ici, et vous souhaitez me revoir? dit la Mozzelli, de nouveau tremblante de surprise.

Constance fit signe qu'elle ne pouvait parler longtemps. La tante reprit sur un signe d'elle :

— Le médecin a conseillé trois mois de séjour ici. Nous resterons. Constance se rappelle que vous parliez de louer votre maison. Elle vous demande la préférence. Elle s'y trouve bien, et elle laissera votre chambre libre, afin que vous puissez revenir. Pourquoi ne désirerait-elle pas vous revoir?

La vieille fille, qui était la sincérité même, dit cette dernière parole avec un effort visible. Savait-elle la vérité? Constance elle-même la savait-elle, ou l'avait-elle oubliée? Dans tous les cas, la nièce aussi bien que la tante parlaient et agissaient comme si elles l'eussent ignorée.

— Vous resterez chez moi, c'est-à-dire chez vous, répondit la Mozzelli, qui crut comprendre la volonté de Constance, et j'y reviendrai si elle me rappelle. Mais si elle m'ordonne de quitter l'Europe et de n'y jamais reparaître, si elle m'ordonnait même de mou-

rir... je lui appartiens, et je n'obéis qu'à une seule personne au monde qui est elle!

Comme cette effusion inquiétait la tante, Constance fit un effort pour la rassurer.

— Elle est toujours exaltée, lui dit-elle en souriant à la Mozzelli avec une ineffable douceur; c'est qu'elle est si aimante! elle pense tout ce qu'elle dit. Adieu, chère enfant, ajouta-t-elle en se penchant vers la cantatrice; embrassez-moi, et revenez bientôt!

La Mozzelli sentit la sublime sincérité du baiser de Constance. Elle se hâta de sortir pour ne pas lui montrer tout l'attendrissement qui l'étouffait, et courut se cacher sous le berceau de roses, où elle tordit ses mains en se jetant à genoux, à la place où Constance avait été trouvée presque morte, quatre jours auparavant.

Raoul était assis, morne et inquiet, à une autre place du petit jardin. Ce parterre de fleurs et de feuillage lui était devenu odieux. Que de fois, le jour et la nuit, il l'avait foulé dans tous les sens, depuis une centaine de mortelles heures! Mais quelque agité qu'il pût être, il n'était jamais rentré sous le berceau qui lui rappelait le moment le plus atroce de sa vie : celui où il avait cru, en soulevant Constance, relever un cadavre. Quand ses pas sans but l'y portaient, un instinct de terreur l'en éloignait au plus vite. Il y avait eu une nuit où Constance paraissait au plus mal : il avait cru la voir assise sur ce banc, lui faisant signe de ne pas approcher, et il avait couru au salon,

comme en délire, persuadé qu'il avait vu son spectre et qu'il allait la trouver morte. Maintenant, il était rassuré sur sa vie, mais non sur son pardon. Il attendait avec angoisse la fin de la conférence avec la Mozzelli. Quand il vit celle-ci sortir et se diriger vers le berceau, il ne put se décider à l'y suivre pour l'interroger; mais quand il l'entendit sangloter, il craignit quelque nouveau malheur et se décida à l'y rejoindre.

— Quoi! vous osez entrer ici et regarder ce banc-là? lui dit Sofia avec véhémence. Vous venez voir si vous y retrouverez son cœur, oublié comme un bouquet ou comme un éventail? Non, vous ne retrouverez rien : ce qui est tombé là, c'est son pauvre amour, et il y est resté enseveli. Elle ne vous aime plus, Raoul, car elle me pardonne, et elle veut me revoir. Cela veut dire qu'elle vous chasse et que, pas plus que moi, elle ne trouve qu'il faille se souvenir de vous.

« Je vous disais : nous l'avons tuée! Non, elle vit, et elle vivra. Nous avons fait pis que de la tuer, elle vivra sans aimer! J'ai senti cela à sa miséricorde facile et entière. Elle est si faible qu'il lui serait impossible de jouer un rôle dans ce moment-ci. D'ailleurs, c'est un ange, cette femme! Elle en a la pitié, mais elle en a aussi les ailes! La voilà qui s'envole sans vous regretter, sans seulement vous regarder. Où va-t-elle? Quelle chose pourra l'occuper sur la terre, à présent? Elle n'y vivait que pour l'amour. Le cherchera-t-elle partout comme j'ai fait, sans pouvoir le trouver? Ou le méprisera-t-elle comme le méprise la

duchesse, comme vous le méprisez vous-même, vous qui avez cherché le plaisir quand vous aviez l'idéal? Ah! malheureux que vous êtes! Vous aimiez cette créature incomparable, vous aviez compris le ciel, et vous n'avez pas su vous vaincre. Vous avez cédé aux besoins du cœur avec une autre, vous m'avez aimée, moi qui en rougis à présent! Eh bien, cela est plus coupable encore que d'avoir philosophé sur l'oreiller de la d'Évereux. Vous avez été deux fois infidèle en quelques jours, infidèle par le cœur et par les sens! Il n'est resté à Constance que votre imagination, peut-être! Eh bien, demandez à Dieu qu'en vous quittant, elle vous garde dans un coin de la sienne, car un peu de regret et quelques larmes de souvenir, voilà tout ce que vous pouvez espérer d'elle, et ce sera encore plus que vous ne méritez. »

La Mozzelli était dans un paroxysme d'exaltation. Elle parla encore longtemps à Raoul sur ce ton de mépris et de haine qui eût eu plus de force véritable si sa propre passion froissée n'eût trouvé instinctivement son compte à cette vengeance, adieu suprême et violent d'une âme généreuse, mais à jamais privée de frein. Raoul l'écouta sans l'interrompre, comme s'il n'eût pas voulu perdre un mot de sa condamnation. — Je mérite tout cela, lui-dit-il, quand, épuisé de fatigue morale, elle s'arrêta pour regarder sa pâleur sinistre. Vous êtes une divinité vengeresse, une fureur que Dieu déchaîne sur le coupable; mais si la sentence est aussi effroyable que vous l'annoncez, il n'est

pas besoin de m'en montrer si bien les conséquences. Je les sens de reste, et ce que je souffre va au delà de tous vos reproches. Quant à ce qui vous concerne, vous devez pardonner, comme Constance pardonne. Vous le devez, Sofia, je vous le dis sérieusement! demain il serait trop tard.

— Vous voulez vous tuer? s'écria la Mozzelli, frappée de la tranquillité effrayante de Raoul. Eh bien, cela est encore d'un égoïste. Vous voulez que Constance vous pleure. Vous ne voulez pas qu'elle vous oublie! Vous vous vengerez ainsi, sur cette pauvre innocente, des crimes que vous avez commis envers elle! Tenez! ce sera là le pire de tous, car il aura été prémédité!

Raoul haussa les épaules. Il fallait que Sofia fût bien exaspérée pour le croire si lâche. Il était bien décidé à mourir si Constance l'abandonnait, mais à mourir loin d'elle, et sans qu'elle pût croire à un suicide.

La duchesse vint bouleverser ses idées, et même ébranler la conviction de la Mozzelli. Elle sortait de causer avec Constance et ensuite avec Cécile. — Vous n'avez rien compris à la tranquillité de ces deux femmes, leur dit-elle. Elles ne savent rien, elles ne se doutent de rien !

— C'est impossible ! dit la Mozzelli.

— Oui, c'est impossible, ajouta Raoul : Constance ne m'a pas regardé, elle ne m'a pas adressé la parole une seule fois depuis quatre jours et quatre nuits que j'entre chez elle à toute heure.

— Constance était si faible qu'elle ne vous a pas reconnu, reprit la duchesse. En ce moment encore, vous pourriez peut-être lui parler sans qu'elle vous entendît. Elle est encore presque sourde et presque aveugle. Je m'en suis assurée, sa tante me l'a dit tout bas. Le médecin assure que cela doit être ainsi, car on ne combat pas un mal grave sans des remèdes énergiques, mais que ce n'est plus inquiétant, et qu'il ne faut pas lui laisser faire le plus léger effort pour devancer le secours de la nature. Ce qu'il faut à présent, c'est là laisser tranquille. Partez, Sofia ; moi, je rentre chez moi, et je laisse ma fille qu'on désire garder encore auprès de Constance pendant un jour ou deux. Vous, monsieur Mahoult, vous allez retourner à l'hôtel et ne pas remettre les pieds ici pendant le reste de la semaine. Mademoiselle Cécile Verrier l'exige. Elle ne veut même pas que vous veniez vous informer à la porte de la maison. Elle dit avec raison que, d'un moment à l'autre, Constance peut recouvrer l'ouïe, reconnaître votre voix, et que la joie de vous revoir peut la tuer.

— La joie ? sécria Raoul, elle a dit ce mot-là ? Cécile Verrier ne sait pas mentir; l'a-t-elle dit sans amertume et sans effort ?

— Elle l'a dit sérieusement comme je vous le répète, reprit madame d'Évereux, et je suis revenue auprès du lit de Constance, pour lui demander si elle voulait que je revinsse la voir demain. Elle m'a embrassée en me disant : Oui, revenez; si je n'ai pas encore

la force de vous parler, vous verrez du moins Julie.

— Elle vous a embrassée aussi, vous? dit la Mozzelli.

— Eh bien, pourquoi donc pas? répondit la duchesse, qui ne se départait pas de sa prétendue innocence quand elle n'était pas seule avec Raoul ; la tante m'a serré la main en me disant que Constance savait combien je m'étais occupée d'elle. Allons! de quoi vous tourmentez-vous, à présent ? Nous n'étions épouvantés qu'à cause d'un nom qui m'était échappé, au moment où monsieur est entré ici. Mais ce nom, elle ne l'avait pas entendu, puisqu'elle m'a répondu, le plus naturellement du monde, que cela lui était fort indifférent. Admettons qu'elle l'ait entendu ou qu'elle ait cru l'entendre, et qu'elle soit tombée évanouie un instant après à cause de cela ; il est certain alors qu'elle l'a oublié, ou qu'elle croit avoir eu une hallucination, car elle a, tout à l'heure, demandé à sa tante, devant moi : Avez-vous reçu une lettre d'Abel, depuis que je suis là sans me souvenir de rien ? La tante a répondu négativement, et Constance a ajouté : N'était-ce pas aujourd'hui qu'il devait arriver ? Sa tante l'a trompée sur le nombre de jours qu'a duré sa maladie, et elle a paru se tranquilliser complétement.

« Vous voyez donc bien, monsieur Mahoult, qu'il faut vous en aller, attendre qu'on vous avertisse, et faire semblant d'arriver de Paris le jour où l'on trouvera Constance assez forte pour être heureuse.

— Heureuse ! s'écria Raoul. Elle pourrait être encore heureuse ! Ah ! madame la duchesse, si vous me

trompez, ou si vous vous trompez vous-même, le réveil sera épouvantable!

— Je ne trompe personne et je ne me trompe pas souvent, répondit madame d'Évereux. Nous avions fait un mauvais rêve qui ne manquait pas d'une certaine vraisemblance; la vérité que je vous annonce est encore plus vraisemblable, et, si vous êtes sage, vous ne laisserez jamais pressentir à Constance aucun remords, aucune inquiétude qui pourrait réveiller des souvenirs assoupis. Si elle vous parle de cela, dites-lui bien qu'elle avait rêvé, et que vous n'êtes arrivé à Nice, au plus tôt, que le lendemain de l'événement.

« Sur ce, je vous fais mes adieux à tous deux, ajouta la duchesse, à Sofia qui part sur l'heure, à ce qu'on m'a dit, et à vous, monsieur, que je n'aurai plus le plaisir de rencontrer ici, puisque je compte partir moi-même le jour où je verrai Constance assez rétablie pour vous recevoir. »

La duchesse se retira, confiante dans ce qu'elle avait dit et dans ce qu'elle croyait être vrai. Raoul alla s'enfermer dans une chambre d'hôtel, en proie à l'inquiétude et à l'espérance. Sofia fit ses malles, fut admise encore, au moment du départ, à regarder Constance endormie, et partit en poste pour Milan. Trois jours après, madame d'Évereux retournait à Paris avec sa fille.

Raoul attendit avec anxiété des nouvelles de Constance. Il envoyait messages sur messages; aucun ne parvenait jusqu'à Cécile Verrier, qui ne quittait pas sa

nièce un instant. Elle avait défendu qu'on lui remît aucune lettre, ni qu'on lui transmît aucune commission verbale, et même elle avait fait enlever la sonnette de la grille. La femme de chambre de Constance ne sortait pas, et un domestique de place, qui faisait les commissions, était le seul qu'on pût interroger dans la rue. Il répondait invariablement que la signora allait *pian, pian*, et qu'il lui fallait du repos, beaucoup de repos.

Raoul connaissait probablement plusieurs des personnes qui se trouvaient à Nice. Sa vie de voyages et de négociations l'avait surtout mis en rapport avec des étrangers. Il craignait donc de sortir, ne voulant rencontrer personne qui pût rapporter, par la suite, à Constance, l'avoir vu à Nice tel jour et à telle heure. Il était possible que la tante ne voulût jamais lui faire savoir la vérité à cet égard.

Il vivait enfermé et caché depuis huit jours, malade, agité, dévoré par la fièvre. Il se décida à faire demander le médecin qui avait soigné Constance et qui devait la soigner encore. Son propre malaise lui servait de prétexte pour interroger ce médecin qui, en le voyant auprès de Constance, n'avait peut-être pas beaucoup remarqué l'intérêt exceptionnel qu'il prenait à l'état de la malade.

Il apprit donc enfin que Constance était complétement sauvée, qu'elle était entrée tout à fait en convalescence, et qu'on se proposait de la faire bientôt sortir en voiture.

Raoul attendit encore deux jours qui furent un nouveau et plus rude supplice. Constance pouvait le recevoir, et Cécile ne l'appelait pas !

Enfin, il reçut quelques mots de cette dernière : « Viens tout de suite, lui disait-elle ; j'ai supposé une lettre de toi hier, et j'ai préparé Constance à te recevoir aujourd'hui. Fais bien attention à ne pas me démentir ; sois surpris de la trouver malade. Il ne faut pas qu'elle sache combien elle l'a été. »

XVI

Raoul se sentait défaillir en arrivant chez Constance. Tant de terreurs et de souffrances avaient donné à ses fautes l'importance du crime. Devant une pauvre femme brisée par lui, aucune excuse ne se présentait à sa pensée.

Il éprouva comme du soulagement en trouvant Cécile Verrier seule au salon. Cette élégante rotonde ouvrant de tous côtés sur des massifs de fleurs, avec sa statue blanche au milieu, rangée, parée et ne présentant plus aucune trace de désordre et de chagrin, était d'une gaieté qui semblait inviter Raoul à l'espérance. La Polymnie elle-même semblait lui dire : Qu'as-tu ? Il ne s'est rien passé ici.

La vieille tante, assise sur le divan, paraissait méditer. Par son ordre, on avait introduit Raoul sans bruit ; la sonnette du jardin était toujours supprimée. Elle

tressaillit en l'entendant marcher sur le parquet, lui tendit la main sans se lever et le fit asseoir auprès d'elle. Ce n'était pas là l'embrassade maternelle qu'il avait reçue au départ, quatre ans auparavant ; mais la pauvre fille avait tant vieilli et tant souffert récemment, que son manque d'expansion pouvait être attribué à la fatigue.

Raoul remarqua que ses cheveux gris avaient blanchi entièrement depuis dix jours qu'il ne l'avait vue.

— Vous avez été brisée, vous l'êtes encore ! lui dit-il en baisant ses mains froides et sèches.

— Non, répondit-elle, ça va mieux ; ce ne sera rien, quant à moi. Constance aussi va mieux ; elle va venir. En voyant approcher l'heure de ton arrivée, elle a voulu s'habiller pour la première fois ; elle ne sait pas que tu l'as vue mourante, et elle prétend qu'elle ne veut pas que tu la trouves en costume de tombeau. Ce serait trop triste. Parlons bas, pour qu'elle ne se dépêche pas trop. Ça la fatiguerait.

— Ma tante, dit Raoul, à qui mademoiselle Verrier avait permis de lui donner ce titre dans ses lettres, que s'est-il donc passé ? voyons ! La vérité sur ce malheur qui a failli nous enlever Constance !

— La vérité ? répondit Cécile en le regardant en face : je t'attendais pour me la dire ! Je ne sais pas ce qui s'est passé, moi ! je n'y étais pas. A des mots extraordinaires qui ont échappé, dans les premières heures, à mademoiselle Sophie Mozzelli, j'ai cru devi-

ner qu'il y avait eu quelque chose entre elle et toi. La duchesse m'a tranquillisée un peu en me disant très-sérieusement que je me trompais et qu'il n'y avait rien du tout. Ensuite, j'ai causé avec Constance, et elle m'a dit : S'il y a eu quelque chose, je ne veux pas le savoir. A présent, puisque te voilà... Mais non ! j'aime mieux ne pas savoir non plus ; et je veux te dire une parole sérieuse. Si tu as quelque chose à te reprocher, et que ma nièce vienne, un jour ou l'autre, à te le demander, n'avoue rien, d'ici à longtemps, du moins ! Il ne lui faut pas de chagrin, vois-tu ! Elle n'est pas bien guérie ; elle a, de temps en temps, comme un hoquet nerveux que le médecin n'aime pas.

Constance entra en ce moment. Elle était mise avec goût et recherche.

Mais ce que Raoul remarqua davantage dès le premier coup d'œil, c'est que Constance, qu'il s'attendait à voir pâle, était fraîche et rosée comme autrefois. Elle s'approcha, et il reconnut qu'elle avait du blanc et du rouge. Ce n'était pas encore, à cette époque, la triste mode de se farder à tout âge et à toute heure. Évidemment, Constance s'était arrangée pour la circonstance. Le cœur de Raoul se serra : elle lui cachait son visage sous un masque...

Mais ce masque tomba plus vite que Constance ne l'avait prévu. Elle venait à Raoul, gracieuse et composée, héroïque de mansuétude. Malgré les avertissements de Cécile, la sincérité de Raoul parla plus haut que la prudence. Au lieu de saisir sa fiancée dans ses

bras, il tomba aux pieds de sa victime; Constance, moins forte qu'elle ne l'avait espéré, fondit en larmes, cacha sa figure dans son mouchoir, et reparut pâle, profondément éprouvée par la souffrance. Elle était ainsi plus belle qu'aux premiers jours de la jeunesse; il y avait en elle cette étonnante majesté de type que le génie de la renaissance n'a pas su imprimer à ses madones trop italiennes; on sentait qu'en elle la candeur avait reçu, au lieu du baiser de l'amour, la couronne du martyre.

Quand elle put parler, elle ne songea qu'à rassurer Raoul sur la maladie qu'elle appelait une indisposition, et dont il était censé ignorer la gravité; mais elle ne se rappela pas que, dans les derniers temps de leur correspondance, elle avait consenti à le tutoyer, et Raoul n'osa se plaindre de cet oubli.

Raoul eût voulu, dès le premier jour, vider bravement le fond de la coupe d'amertume; mais il sentait bien que ce serait trop risquer pour la santé de Constance. Il devait éviter une trop prompte explication, et fatalement cette explication arrivait aux lèvres à chaque instant et à propos de tout, en dépit des efforts que l'on faisait, de part et d'autre, pour l'éloigner. Ainsi, dès les premiers mots qu'il adressa à Constance sur son état présent, elle lui fit des réponses évasives qui l'affligèrent. — Oui! vous vous prétendez guérie, lui dit-il, et je crains que vous ne vouliez me tromper pour me tranquilliser.

— Vous tromper, moi! répondit Constance que ce

mot fit tressaillir ; non ! on ne doit jamais tromper son égal en raison et en courage.

— C'est donc à dire, reprit involontairement Raoul, qu'on le peut, qu'on le doit peut-être, quand on doute de son courage et de sa raison ?

— Celui ou celle dont on doute ainsi, dit Constance, cesse d'être avec vous sur le pied de l'égalité... à moins qu'il ne soit malade, fou momentanément... Mais nous nous portons bien, mon cher Abel, et nous pouvons tout nous dire.

Constance répétait là, à sa manière et à son point de vue, ce que la duchesse avait dit à Raoul. « On peut tromper un petit enfant *pour son bien ;* on ne peut répondre à toutes ses questions ; mais, quand on trompe sa femme, on l'avilit ou on s'avilit soi-même. »

Constance ne parut pas s'apercevoir de son trouble et reprit, comme s'il elle eût pourtant deviné : —Mais je ne crois pas nécessaire de s'arracher l'un à l'autre des aveux inutiles. Si vous me voyez souffrir quelquefois... d'une migraine ou d'un malaise quelconque, j'aime mieux que vous ne me questionniez pas : ce serait ajouter à ma petite souffrance le chagrin qu'elle vous cause. N'est-ce pas puissamment raisonné ? ajouta-t-elle avec un sourire qui déchira le cœur de son fiancé.

Raoul obtenait, cependant, le résultat que bien d'autres, à sa place, eussent vivement souhaité. Constance déliait délicatement sa conscience de l'affreuse crainte d'avoir à se confesser ou à mentir. Il avait dit à la Mozzelli qu'il redoutait plus, de la part de sa fian-

cée, une confiance aveugle qu'un ferme appel à sa loyauté ; mais il reconnaissait maintenant que la confiance d'une femme comme Constance n'avait rien de puéril, et qu'en la lui restituant malgré ce qu'elle savait ou pressentait du passé, elle faisait plus pour lui qu'il ne pourrait jamais faire pour elle.

Constance parut être heureuse du retour d'Abel, de la fin de ses fatigues et de ses travaux ; elle lui fit mille questions affectueuses sur lui-même, sans qu'aucune portât sur la plaie secrète. Néanmoins, à chaque instant, il se croyait interrogé sur ce point et s'effrayait. Puis tout aussitôt il s'affligeait de s'être trompé. Il y avait entre eux une muraille, une montagne, une mer. Constance avait été cent fois plus tendre et plus abandonnée dans ses lettres qu'elle ne l'était auprès de lui. Il ne retrouvait même plus l'expansion, l'attendrissement, le regard et l'accent du passé.

Il demanda en tremblant s'il lui était permis de revenir le lendemain.

— Sans doute, répondit Constance, demain et toujours.

Le mariage ne semblait donc pas avoir été, un seul instant, remis en question. Raoul commença à croire fermement que la duchesse ne s'était pas trompée, et que les souvenirs de Constance étaient si vagues qu'elle-même les prenait pour des rêves. Les jours suivants, elle lui témoigna la même amitié ; mais il semblait que son état de langueur lui eût fait oublier le langage et jusqu'au nom de l'amour. Raoul n'osait s'en

plaindre, et chaque jour il en souffrait davantage; Constance reprenait ses forces, et son âme ne se relevait pas. Raoul retomba dans ses perplexités.

Un matin, la tante le prit à part.

— Je t'ai mal conseillé, lui dit-elle, en te recommandant de ne jamais lui parler des femmes dont tu as pu t'occuper plus ou moins dans tes voyages. Si tu lui es resté fidèle, comme je le crois à présent, car je vois que tu l'aimes plus que jamais, tu feras bien de le lui dire. Elle a peut-être des inquiétudes. Quelqu'un lui aura parlé de toi légèrement. Cette Sophie Mozzelli est une bonne fille, mais si folle! Elle lui aura raconté quelque cancan. Enfin, Constance est triste, cela est sûr; plus triste que malade, et il faut la sortir de là. Voyons, tout de suite, aujourd'hui même, tâchons de l'amener à te questionner; ou bien je prendrai ça sur moi, si tu veux, comme si je plaisantais, et tu profiteras de l'occasion pour te défendre bien sérieusement.

Raoul recula avec effroi devant cette dissimulation préméditée.

— Vous avez entendu Constance elle-même, répondit-il, assurer qu'il valait mieux ignorer les petites souffrances l'un de l'autre. Moi, j'ai beaucoup souffert loin d'elle... Elle paraît désirer que je ne lui en parle pas.

Cécile Verrier insista. Raoul était fort gêné pour s'entendre avec cette vieille fille qui ne comprenait rien aux orages des passions, et dont l'esprit peu cultivé

avait une droiture invincible, une moralité douce dans la forme, absolue et quelque peu farouche dans le fond. Elle était bienveillante à l'excès par ignorance du mal auquel il lui était horriblement difficile de croire ; mais quand elle l'avait constaté, elle ne pouvait transiger, et Raoul tremblait de se confesser à elle bien plus que de se confesser à Constance. Il ne comptait pas s'excuser vis-à-vis de celle-ci, mais il comptait sur les flammes de son amour pour la consoler. Cécile Verrier n'était accessible à aucune éloquence et n'admettait aucune défaite. Elle força Raoul dans ses derniers retranchements, et, ne pouvant l'amener à ce qu'elle conseillait, elle se leva épouvantée en s'écriant :

— Ah ! malheureux, tu es coupable, tu l'as trompée !

Elle ne voulut rien écouter, et fut de glace avec lui pendant le reste de la journée. Constance feignit de ne pas s'en apercevoir ; mais elle devina bien ce qui s'était passé, et Raoul vit qu'elle le devinait. Tout cela était d'une singulière amertume pour lui. Après dix années d'amour et d'espérance, il arrivait à la réalisation du rêve de sa vie, et le bonheur fuyait consterné devant une tache qu'il n'était pas possible de faire disparaître.

Cécile le vit si triste qu'elle s'adoucit, et, revenant à son idée :

— Voyons, voyons, dit-elle, il faut en finir ! J'ai pensé à tout cela. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai prié l'âme de mon frère, et elle m'a parlé. Il faut sauver Constance qui dépérit ; tout est là. Il faut la trom-

per; tant pis pour toi! Je ne veux pas savoir tes vilaines histoires, et je ne veux pas qu'elle y croie. Elle en mourrait! Je vais t'attaquer devant elle, et tu feras serment que tu n'as jamais pensé qu'à elle. Si tu es forcé de mentir, c'est ta faute; mais elle te croira, et, au nom de son père, je te commande de lui rendre le repos.

Raoul hésita longtemps, mais Constance, après quelques jours d'animation, était retombée. Elle dépérissait, en effet, et Cécile était outrée de voir que, pour la sauver, il ne voulût pas se mettre mal avec lui-même. Elle l'accusait d'être orgueilleux.—Moi qui n'ai jamais rien fait de mal, disait-elle, je me damnerais pour ma nièce, et toi qui es coupable, tu crains de l'être un peu davantage.

Il céda. Il subit l'interrogatoire de la tante en présence de Constance, et il fit le serment qu'elle exigeait. Ce fut la plus atroce torture qu'il eût encore éprouvée. Il n'avait jamais trahi la vérité, et il en était fier. Il se crut déshonoré et resta quelques instants sans pouvoir lever les yeux sur Constance. Quand il la regarda, il la vit pâle comme la mort. Il s'élança vers elle et tomba à ses genoux. Mais elle l'empêcha de parler.

— Ne craignez rien, lui dit-elle, c'est un battement de cœur qui m'a pris; mais voilà que ça se passe. Pardon! vous me parliez donc? Depuis cinq minutes, j'étais sourde comme pendant ma maladie. De quoi donc avez-vous causé?

— Constance, s'écria Abel, ah! tu es sublime, toi!

— Non, répondit Constance en pleurant : je t'aime !

C'était la première fois, depuis son retour, que Raoul entendait prononcer ce mot tant de fois écrit par elle. Il fut d'abord ivre de joie et de reconnaissance ; mais bientôt il retomba dans ses incertitudes et dans ses terreurs. Constance avait-elle refusé d'entendre un mensonge souiller les lèvres de son fiancé, ou, ce qui eût été plus féminin et plus vraisemblable, avait-elle écouté ce qu'elle croyait désormais être la vérité, en feignant de n'avoir pas eu besoin de ce serment solennel ? Était-elle maintenant tranquille, heureuse, guérie, ou désespérait-elle plus que jamais de croire ?

Dès que Constance fut seule avec sa tante, elle la gronda tendrement.

— Ah ! tante chérie, lui dit-elle, qu'as-tu fait ce soir ? Tu n'en sais rien, n'est-ce pas ? Tu as cru que j'étais jalouse, que je n'avais pas sujet de l'être, et tu as arraché un faux serment au plus honnête homme qui existe ! S'il ne me hait pas dans ce moment-ci, ce n'est pas ta faute. A sa place, je fuirais la femme qui me réduit à cette honte. Pauvre ami, comme il a dû souffrir ! Cela me déchirait le cœur de l'entendre.

Et, comme la tante se désolait d'avoir si mal réussi à lui faire un peu de bien, Constance ajouta :

— Rassure-toi, chère tante. A quelque chose malheur est bon. Ce supplice qu'il a enduré pour moi, c'est une grande chose, et cela m'aidera à une grande chose aussi, qui est de lui pardonner le passé.

— Je ne te comprends plus, dit la tante ; tu sais

qu'il a menti, et c'est pour ça que tu lui pardonnes ?

— Si un autre que lui m'eût menti, répondit Constance, je le mépriserais; mais lui, si amoureux de la vérité, il l'a trahie pour me rendre le repos, et c'est le plus grand sacrifice qu'il pût me faire, je sais cela !

— Tu disais que tromper la personne qu'on aime, c'est la rabaisser ?

— Ah ! quand il s'agit de lui, tout change d'aspect et de nom. Le mensonge dans sa bouche, c'est l'expiation !

— Allons, je vois, dans tout ça, que vous vous aimez toujours et que tu guériras vite.

— Ah ! ça, ma bonne tante, c'est une autre affaire. J'ai bien souffert, vois-tu !

— Mais de quoi ? voyons ! Tu n'as jamais voulu t'expliquer, et je n'osais pas te questionner, moi; et, cependant, peut-être vaut-il mieux tout se dire à présent. Dis tout, je le veux !

— Tante, puisque tu veux le savoir, j'ai été assassinée !

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria la tante effrayée et croyant à un accès de délire; allons, allons, ne parlons plus de ça, ça te fait du mal !

— Non, ça me soulagera, au contraire; laisse-moi parler, et n'aie pas peur. Abel est arrivé ici le soir que tu sais, au moment où la Mozzelli et la duchesse se disputaient un amant qu'elles avaient eu toutes deux dans la même quinzaine. Abel a sonné à la grille, et Sofia, courant à sa rencontre, lui a dit, — je l'ai entendu :

Ah! c'est vous! et la duchesse m'a dit, à moi : *C'est lui, Raoul Mahoult!*

— L'infâme! s'écria Cécile Verrier en se levant et en faisant craquer les phalanges de ses longs doigts; mais non! c'est impossible! tu as rêvé ça! ça n'est pas arrivé! Ces deux malheureuses se sont trompées; elles ont cru reconnaître leur freluquet; ce n'était pas lui! A présent, je me souviens... la belle d'Évereux m'a expliqué, à mots couverts, je ne sais quoi, une méprise, un nom que tu as cru entendre, et c'était un autre nom. Elle ne connaissait pas Raoul, la Mozzelli non plus, je crois. Je ne comprenais rien à leurs explications : j'étais si inquiète de toi!... Enfin, ça n'est pas; crois-moi, Constance, ça ne se peut pas!

— Écoute, reprit Constance. Dans le premier moment, j'ai senti un froid mortel me prendre au cœur, et j'ai dit à la duchesse : *Ça m'est égal!* Je me souviens d'avoir dit ce mot-là et de l'avoir pensé. Abel m'était devenu tout à coup aussi étranger que s'il eût été le mari d'une autre personne; ça me faisait cet effet-là. La duchesse m'a quittée, et, revenant un peu à moi-même, j'ai dit comme toi : « C'est impossible; elle se trompe! » Je me suis levée, et, faisant le tour du berceau par derrière, j'ai été à la croisée du salon pour voir si c'était bien lui dont je croyais avoir reconnu la voix. Tiens, c'était à cette croisée-là! elle était ouverte, avec la persienne fermée. Je ne pouvais pas voir, j'étais un peu trop bas, mais j'entendais parler; j'entendais tout. Abel était seul avec la duchesse, pendant que la

Sofia me cherchait dans le jardin. Ce qu'ils se sont dit n'a pas duré cinq minutes ; mais c'était la confirmation, la preuve de tout ce qui avait été raconté sans réticences par la Mozzelli, à mots couverts par la duchesse. La Mozzelli est revenue près d'eux, disant qu'elle ne me trouvait pas, et la duchesse est partie en lui répondant : Elle se sera en allée ; c'est ce qu'elle avait de mieux à faire ! — Ah ! oui, elle avait bien raison, c'est ce que j'aurais dû faire ! mais je ne pouvais pas. Je sentais mes jambes roides comme si elles eussent été mortes. Je me suis traînée jusqu'au berceau. Je ne voulais plus écouter, mais je ne pouvais pas m'éloigner davantage. Je ne voyais presque plus clair. Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur le banc. J'entendais, comme dans un rêve, la voix de la Mozzelli qui s'emportait, et celle d'Abel qui semblait plus tranquille. Je me sentais si faible que j'ai essayé de cueillir une poignée de sauge que j'avais remarquée auprès du banc et que j'ai respirée pour me faire revenir. Mais je n'avais plus d'odorat. Et puis, je suis devenue sourde et tout à fait aveugle. Je me suis dit : Il faut secouer cela ; il ne faut pas mourir ici. Je me suis levée, la vie me revenait. J'ai revu le ciel, la lune sur les fleurs. J'ai entendu la mer. Je me suis trouvée heureuse comme quelqu'un qui va mourir et qui voit Dieu. Et puis j'ai senti que je tombais en arrière, et j'ai pensé à toi, ma tante ! Je t'ai dit : Adieu, tante, je meurs ; ce n'est pas ma faute, va !

XVII

Cécile Verrier n'avait pas pleuré une seule fois lorsque Constance était au plus mal. Elle était encore tendue, active, excitée, cherchant tous les moyens de la distraire ; mais, en écoutant le récit de cette funeste soirée, et en sentant passer en elle toutes les douleurs de celle qu'elle regardait et chérissait comme sa fille, elle fondit en larmes.

— Ah ! oui, tu disais bien ! s'écria-t-elle : ils t'ont assassinée ; ils se sont mis trois contre toi ; ils t'ont mis trois poignards empoisonnés dans le cœur ; et, à présent, tu es perdue, Constance, je le vois bien ! tu n'en reviendras pas ! Mais je te suivrai, et j'irai, avec toi, dire à ton père : Nous voilà, tu nous avais confiées à un ami, c'est lui qui nous a fait mourir !

— Tais-toi ! tais-toi, tante ! répondit Constance en embrassant avec tendresse sa vieille amie ; nous ne mourrons pas, Dieu ne le veut pas, et mon père nous commande d'aller jusqu'au bout. Ils veulent que nous pardonnions, et moi, je le leur ai juré, je pardonnerai ! Il faudra bien que tu fasses comme moi, puisque nous n'avons jamais eu qu'une volonté à nous deux, toi et moi.

— Pardonner ! dit mademoiselle Verrier exaspérée ; non ! nous allons partir demain. Je ne veux pas que tu revoies ce malheureux, c'est lui qui continue à te tuer. Quand tu ne le verras plus, tu l'oublieras. Ah !

si j'avais su plus tôt ce que tu m'apprends ! Il m'avait bien fait entrevoir des fautes, quelques petits caprices ; j'étais bien en colère, mais je n'avais pas compris : je croyais que ça s'était passé en paroles, en bouquets, en singeries, que sais-je ? et je ne savais pas au juste avec qui ! C'est affreux de penser que tu as pardonné à ces dévergondées, que tu les embrassais, que tu as parlé de les revoir !

— Elles ne sont pas coupables envers moi, dit Constance avec douceur ; elles ne savaient pas que leur Raoul était mon Abel. Quand j'ai parlé de les revoir, j'espérais être morte auparavant. Je croyais aussi que je ne pourrais jamais me décider à revoir Abel. Et puis j'ai pensé que je devais rester son amie et sa sœur : Il n'a péché que contre l'amante, et je voulais, dès le premier jour, lui dire, devant toi, qu'il ne fallait plus songer au mariage. Mais je l'ai revu, et il avait tant souffert ! et il a l'air de m'aimer encore tant, que je ne me suis pas senti le courage de l'humilier et de l'affliger. Comment allons-nous faire, ma tante ? Je ne l'aime plus et je l'aime toujours. Comment arranger ça ?

— Tu l'aimes comme un ami d'enfance, comme tu l'aimais avant de savoir les projets de ton père, voilà tout ! Mais ce n'est pas une raison pour épouser un homme que l'on n'aime qu'à moitié.

— Ah ! chère tante, je l'ai tant aimé depuis quatre ans ! Comment faire pour oublier quatre ans de confiance et d'adoration ! C'était une religion ! Dieu, mon père, Abel et toi, c'était toute ma vie.

— Eh bien, Dieu te reste, et moi aussi. Quant à *lui,* il faut qu'il s'en aille. Tu l'épouserais par générosité, et tu t'en repentirais. Vous seriez malheureux tous les deux pour toute la vie. Il faut rompre.

Constance était brisée de cet entretien. Elle supplia Cécile de la laisser à ses réflexions, sans rien conclure pendant quelques jours encore.

Mais Cécile Verrier ne pouvait se calmer. Héroïque et stoïque en face de la maladie et de la mort, elle flottait inquiète et comme éperdue dans les écueils de la vie. La sienne avait été si calme, si soutenue et si réglée; sa vieillesse, grâce à son frère, à Constance et à Raoul lui-même, avait été si douce, qu'elle ne se reconnaissait plus elle-même dans le trouble et dans l'imprévu.

Elle avait promis à Constance de ne rien dire à Raoul; elle n'y put tenir et lui révéla tout, l'accablant de reproches et tout aussitôt faiblissant, prête à pardonner, pourvu que Constance fût consolée.

— Raoul préféra la nécessité, ou plutôt la liberté de s'expliquer, à tout ce qu'il avait souffert du silence effrayant de sa fiancée. Il courut pour se jeter à ses genoux, mais elle demanda grâce se disant plus souffrante ce jour-là, et le médecin, qui arriva sur ces entrefaites, lui trouva de la fièvre et ordonna encore une fois le calme, qu'il était si difficile de voir renaître dans une pareille situation.

Raoul attendit encore des heures, des jours, deux mortelles semaines. Cécile était redevenue muette; mais Constance reprenait des forces, et sa santé refleu-

rissait à vue d'œil quand on la laissait à ses propres méditations. Il devenait évident que personne ne pouvait la consoler, et qu'elle craignait qu'on ne l'essayât sans autre effet que de la faire souffrir encore plus. L'initiative ne pouvait plus venir que d'elle seule. Elle le disait à sa tante, elle le faisait entendre à Raoul. Elle avait un grand parti à prendre. Il lui fallait pour cela toute sa santé morale et physique.—Attendez-moi, disait-elle. Bientôt, le plus tôt possible, je saurai ce que je peux obtenir de moi-même; je me raisonne et je prie! Ah! je ne perds pas mon temps, allez! je ne me ménage pas!

Raoul était douloureusement humilié du rôle passif qui lui était imposé, à lui, homme d'action et de volonté. Quand il ouvrait la bouche pour dire un mot, la tante attachait sur lui des yeux inquiets, ou invoquait les recommandations du médecin, ou encore brisait la conversation à la moindre apparence d'entraînement; et s'il s'en plaignait à elle dans le tête-à-tête, elle lui répondait avec amertume :

— Tu ne la trouves pas assez morte, tu veux l'achever, n'est-ce pas ?

Cette situation était intolérable pour lui. Il avait compté jusqu'au bout sur ses forces, sur sa parole nette, sincère et persuasive, sur son infatigable dévouement, sur l'assiduité de ses soins délicats et sur sa propre foi en lui-même. Il avait cru pouvoir réparer ou effacer tout, il se voyait paralysé. Cécile était là comme un gardien jaloux de sa nièce, ne permettant pas même qu'un verre d'eau lui fût présenté par

d'autres mains que les siennes, et ne laissant pas une parole arriver librement à ses oreilles. Raoul eût bien su déjouer ce zèle, qui lui semblait mal entendu ; mais Constance paraissait être complice de sa propre captivité morale, et le parti pris de ne pas le laisser se disculper faisait quelquefois au malheureux jeune homme l'effet d'un outrage. Avoir été un idéal, un dieu, dans la pensée d'une femme aimée, et n'être plus devant elle qu'un coupable réduit au silence, ou un assassin à qui l'on demande de ne pas porter le dernier coup, c'est une déchéance à laquelle le juste orgueil de Raoul ne pouvait se soumettre. Il tombait malade lui-même, la fièvre le minait, et sa fierté se refusait à la plainte. Il se disait bien portant; mais l'altération de ses traits fut bientôt remarquée, et Constance s'en émut.

— Il en mourra aussi, dit-elle à sa tante, et ce sera ma faute! Dieu sait pourtant que je fais de grands efforts pour oublier! Mais apparemment il faut faire plus que cela; il faut accepter. Hélas ! je n'aurais pas voulu mentir, moi ! J'espérais que, la santé revenue, je pourrais lui dire, en toute sincérité : « Je t'aime autant que s'il ne s'était rien passé. » Je sens que ce n'est pas encore vrai ! mais il souffre, vois-tu, il dépérit à son tour, pendant que je renais. Ce qui me sauve le tue. Il ne sait plus attendre, prier et compter sur l'aide de Dieu. Les femmes qu'il a aimées lui ont désappris tout cela. Il faut le tromper, ma tante; il faut que je fasse pour lui ce qu'il a consenti à faire pour moi : un mensonge !

— Il faut, répondit la tante, faire comme tu crois que Dieu te conseille. Il n'y a que lui qui puisse nous éclairer dans la nuit où nous sommes tombées. Moi, j'ai beau prier, je n'ai pas ton esprit, je n'y vois plus. Prie et ensuite décide ! Ce que tu voudras, je le voudrai.

Constance pria avec ferveur et la foi lui fut rendue. Elle appela Raoul, elle lui demanda de parler, elle l'écouta sans le troubler ni le décourager par un geste de souffrance ou un regard de doute. Il parla avec une grande logique et une ardente conviction, ne s'excusant pas, s'abandonnant à la mansuétude de son juge, mais disant et prouvant que l'avenir serait sans nuage et sans tache. Cette preuve, il la montrait dans sa souffrance, dans ce qu'il avait enduré de honte, de remords et d'épouvante depuis deux mois. A moins d'être stupide ou insensé, il ne pouvait plus avoir qu'une volonté, un but, un besoin dans l'âme, c'était le bonheur de Constance, bonheur sans lequel sa propre vie devenait maudite et impossible. Constance fut vivement attendrie et se jeta dans ses bras, pleurant avec lui, et forçant Cécile à l'embrasser et à le bénir aussi. Elle sentit bien qu'elle l'aimait plus que tout au monde et qu'elle n'en pourrait jamais guérir.

Mais quand elle se retrouva vis-à-vis d'elle-même, la fascination s'envola et il lui sembla qu'elle ne l'aimait pas.

Puis elle chassa cette idée comme une suggestion de l'orgueil, et pria Dieu de l'en délivrer. Elle regarda comme un devoir de ne jamais la laisser rentrer dans

son esprit. Elle s'imposa d'écouter Raoul comme l'oracle de sa vie, de lui tenir compte de tout ce qu'il avait fait et voulait faire pour la guérir à jamais du doute. Elle pria sa tante, si elle-même doutait encore, de ne pas le lui dire. Elle fut adorable de tendresse, de soumission intellectuelle, de délicat enjouement avec son fiancé. Elle consentit à fixer le jour de leur mariage, se disant que quand elle aurait fait le serment d'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, son âme trouverait de plus grandes forces pour aimer.

Raoul hâta le jour du mariage, non sans éprouver lui-même de secrètes angoisses. Il sentait encore de l'hésitation intérieure dans l'abandon qu'il implorait. Il eût voulu serrer dans ses bras une amante ivre de bonheur, et, si Constance l'eût exigé, il fût resté absorbé et enchaîné à ses pieds durant de nouvelles années d'épreuve. Mais la réputation de Constance exigeait que leur intimité atteignît son but et sa sanction religieuse. Il ne voulait plus la quitter d'un jour, afin qu'elle ne pût le soupçonner, et il ne pouvait pourtant pas continuer à la voir tous les jours sans la compromettre.

Docile et bonne, elle eût consenti à se marier à Nice ; mais Raoul et sa tante avaient pris ce lieu en horreur, et cette maison de la Mozzelli, à laquelle Constance semblait s'attacher d'une manière étrange, leur apparaissait remplie d'amertumes et de visions sinistres. Constance consentit à retourner à Paris. On reçut les adieux du petit nombre de personnes que

l'on voyait, et on leur annonça le prochain mariage.

Au moment du départ, Constance, profitant d'un moment de solitude, se glissa sous le berceau de rosiers et s'assit sur le banc. Elle y resta pensive quelques instants, regardant la mer. Elle se sentait guérie, et elle se disait, comme autrefois la Sofia sur le lac de Garde : La vie est bonne et la tombe est morne. Mais, en repassant dans sa mémoire les circonstances de la *nuit du meurtre,* elle sentit au cœur une violente douleur physique, comme si elle recevait un coup de rasoir.

— Ce que c'est que l'imagination ! pensa-t-elle ; c'est une magie, mais souvent une magie noire, et il faudra s'en méfier.

Elle s'y abandonna pourtant comme à une jouissance cruelle qu'il lui plaisait de savourer pour la dernière fois ; elle se retraça très-vivement l'instant qu'elle avait raconté à sa tante, et où, prête à tomber anéantie, elle avait éprouvé une rapide sensation de bien-être extraordinaire, et elle pensa malgré elle : Eh bien, si la vie est bonne, la mort est bonne aussi... meilleure peut-être ! — Mais il ne faut pas penser à ça.

Elle se leva et cueillit, auprès du banc, un bouquet de sauge fleurie qu'elle arrangea en couronne et alla poser sur la tête de la Polymnie du salon. C'était comme un adieu et un souvenir laissé à la Mozzelli.

— Pauvre Sofia ! se disait-elle, elle est peut-être encore plus malheureuse que moi ! Elle ne peut pas pardonner.

Raoul vint lui dire que les chevaux étaient prêts

et qu'on n'attendait qu'elle. La tante accourait, impatiente de quitter la maison et le pays. Constance se hâta d'en sortir pour leur complaire, mais il lui sembla qu'elle eût été plus contente d'y rester seule à jamais.

Le mouvement du voyage dissipa vite ces impressions d'une volupté sinistre. Raoul était admirable de soins et de dévouement. Et puis, il n'avait pas le bonheur insolent d'un triomphateur : il était mélancolique, le plus souvent, comme on l'est dans les joies sérieuses, et c'était Constance qui s'efforçait de le rendre gai, quand elle croyait voir sa rêverie tourner à l'inquiétude et à la tristesse. La première réinstallation à Paris fut encore un sujet de distraction et de mouvement pour Constance. Ses amies vinrent la féliciter de sa guérison et de son mariage. Tous aimaient et estimaient Raoul dans le passé et l'admiraient dans le présent, pour son intelligence, son courage, sa fidélité. Il avait fait fortune sans oublier l'amour : c'est rare.

— Vous serez la plus heureuse des femmes, lui disait-on : riche, belle, aimée, que peut-on souhaiter de plus? Vous méritiez bien d'être comblée par la Providence ; mais convenez qu'elle ne vous épargne pas les fleurs de la couronne !

Constance souriait, remerciait et croyait.

Mais, dès qu'elle était seule, elle éprouvait comme un froid qui lui serrait les dents.—J'ai peur de retomber malade, disait-elle à sa tante. Pourtant je dors, je mange, je ne souffre pas!

La tante consulta le médecin de la famille qui lui dit tout bas : — Il faut la marier. Il y a trop longtemps qu'elle aime un absent.

Dès lors Cécile se mit en cent pour hâter le mariage, acheter la dispense des premiers bans, inviter la famille et préparer la fête.

Quand on apporta à Constance sa robe de noces pour l'essayer, elle eut peur sans savoir de quoi.

On sonna, et elle tressaillit.

— Mon Dieu, est-ce que tu viens d'avoir ton hoquet nerveux ? lui dit prosaïquement et maternellement la tante.

— Je ne crois pas, dit Constance. C'est cette sonnette qui m'a surprise. Depuis un certain coup de cloche à la grille de là-bas, tu sais ! je ne me suis pas réhabituée à entendre sonner.

Un domestique entra pour dire que madame d'Évereux était au salon avec sa fille.

Constance pâlit et fut forcée de s'asseoir.

— Ah ! cette femme est effrontée ! s'écria la tante ; je ne veux pas que tu la voies ; je vais la renvoyer !

— Non ! dit Constance, pas devant sa fille ! Pauvre petite Julie, si douce et si aimante !

Elle alla embrasser mademoiselle d'Évereux et recevoir les félicitations de sa mère, qui resta cinq minutes, causant avec son aisance et son charme accoutumés, et qui se retira en invitant Constance à venir chez elle après son mariage.

— Il le faudra bien, dit Constance à Cécile quand la duchesse fut partie. Je ne veux pas qu'elle croie que je me souviens !

Enfin, le jour du mariage arriva, et jamais Constance ne parut plus belle et plus heureuse. Elle avait oublié. Raoul était ivre de joie intérieure. Il s'était senti religieux devant l'autel ; il avait juré avec son âme comme avec ses lèvres de justifier la confiance de sa femme trois fois sainte par l'amour, la douleur et le pardon.

Au moment d'entrer dans la chambre nuptiale, Constance embrassa sa tante et resta longtemps suspendue à son cou.

— Qu'est-ce que tu as donc? lui dit Cécile. Comme tu as froid ! tu me fais peur !

Constance suivit Raoul dans l'appartement qu'ils devaient désormais occuper. C'était celui que le père et la mère de Constance avaient habité pendant douze ans d'une paisible et religieuse union. Constance avait décidé, en perdant son père, qu'elle n'aurait pas d'autre chambre quand elle serait mariée, et, en attendant, elle l'avait entretenue avec soin sans y vouloir rien changer. Elle n'y entrait jamais qu'avec un sentiment profond de respect pour son passé et pour son avenir.

C'était une vaste pièce, assombrie comme toutes les autres, non-seulement dans le jour par les grands tilleuls du jardin, mais encore le soir, malgré les flambeaux, par la tenture en vieux cordoue sobrement lamée d'argent. M. Verrier avait eu le goût des

choses anciennes et solidement belles. Les dressoirs en chêne et le lit renaissance à colonnes sculptées garni de rideaux de damas gros vert, le meuble en tapisserie du temps de Louis XIV et les armoires de Boule, tout était riche, austère et confortable, sans viser à un ensemble d'époque, que nous confessons ne pas aimer non plus, attendu qu'il nous fait trop vivre dans la sensation d'un passé déterminé.

Raoul et Constance furent impressionnés par l'aspect de cette chambre et par les souvenirs qu'elle leur retraçait : Constance, très-émue, s'assit sans rien dire auprès de la cheminée, où flambait un feu clair. On était aux premiers froids. Raoul s'agenouilla près d'elle et se releva aussitôt, effrayé de sa pâleur et de la fixité de ses yeux attachés sur le fond de l'appartement.

— Tu souffres ? s'écria-t-il.

— Non, répondit-elle, ne bouge pas, regarde !

— Regarder quoi ?

— Mon père qui est là ! Tu ne le vois donc pas ?... Non ! Je rêve ! mais je le vois, il chasse deux femmes qui veulent entrer ici... Ah ! ces deux femmes !

Constance se leva, cherchant à se ravoir et à secouer cette hallucination. — C'est passé, dit-elle en souriant. Mais elle retomba sur le fauteuil et renversa brusquement la tête en arrière avec un profond soupir. Raoul la crut morte.

Aux cris de Raoul, Cécile Verrier accourut ; elle aussi crut à une catastrophe. — Cette fois, s'écria-t-elle, c'est bien fini. Elle a mieux aimé mourir que d'être à toi ! elle se sera empoisonnée !

La pauvre fille devenait folle ; mais déjà Raoul avait la certitude que Constance vivait et qu'elle n'était qu'évanouie. Elle revint à elle pour rassurer Cécile et lui jurer que, fût-elle la plus malheureuse des créatures vivantes, elle voulait vivre et vivrait pour elle.

Cependant elle souffrait d'une oppression que les tendres soins de sa tante et de son mari ne venaient pas à bout de dissiper. Elle ne se l'expliquait pas à elle-même ; elle était sous le coup d'une terreur étrange, frissonnant au moindre bruit, regardant avec surprise autour d'elle, et parfois s'attachant aux bras de sa tante comme pour la supplier de ne pas la laisser seule avec Raoul.

Raoul, qui l'observait douloureusement, comprit l'étendue de leur malheur à tous deux. Il parla d'aller chercher le médecin.

— Non ! non ! ce serait ridicule, lui dit Constance. Je ne suis pas assez malade pour cela. Et elle revint à la prière détournée qu'elle avait si souvent faite à Nice : « J'aurais seulement besoin de repos. »

Raoul lui baisa respectueusement les mains, et, désespéré, mais sans montrer ni effroi ni dépit, il la laissa seule avec sa tante. L'infortuné roula toute la nuit dans sa tête les idées et les projets les plus sombres. Si Constance avait horreur de lui, pourquoi lui avait-elle laissé croire qu'elle avait tout pardonné et qu'elle l'épousait avec joie ? Était-ce par respect pour l'opinion, à cause d'elle-même, ou par dévouement envers lui qu'une rupture venant de la part

d'une telle fiancée eût à coup sûr compromis gravement dans la pensée de leur entourage ?

Il y avait de cela sans doute, Raoul ne se trompait pas ; mais il y avait eu autre chose de plus déterminant pour Constance ; elle l'aimait, et Raoul le sentait bien : mais de quel amour pénible et navré ! Elle avait voulu le rendre heureux, sans tenir compte d'elle-même, et la force physique ne secondait plus la force morale. Elle retombait dans les bras de la mort au moment de vouloir donner la vie à son amour.

Dès que le jour parut, Raoul courut chez le médecin. C'était un homme grave et religieux, l'ami de la famille. Il lui confia tout.

— Alors, je m'étais bien trompé, dit le vieillard : j'ai eu tort de hâter ce mariage. La cause du trouble physique est toute morale. C'est un combat intérieur d'une terrible énergie, et la pauvre nature humaine y succombe. Il faudrait être son frère pendant plus ou moins longtemps ; mais vous n'aurez pas ce courage.

— Je l'aurai, répondit Raoul ; et il retourna auprès de sa femme, qu'il trouva endormie et paisible.

— Laissez-moi seul avec elle, dit-il à la tante, qui avait dormi sur le sofa ; allez vous reposer.

— Non, répondit Cécile, non, je ne la laisserai pas seule avec toi ! Tue-moi, si tu veux, je ne sors pas d'ici.

— Eh bien ! restez, reprit Raoul. Quand elle s'éveillera, je lui parlerai devant vous : cela vaudra mieux.

— Parle-moi tout de suite, dit Constance, qui avait

entendu ; je suis forte à présent, je suis calme. Mais attends... ce que tu veux me dire, je le sais ! Écoute-moi, d'abord. Écoute-moi aussi, tante chérie. J'ai à me confesser !

« Je me suis crue une femme forte. J'ai pris mes bonnes croyances et mes sincères aspirations pour des facultés qui étaient en moi. Je vois que je ne suis qu'une pauvre fille nerveuse et impressionnable en qui l'esprit parle, veut et ne triomphe pas. Abel ! je t'aime pourtant de toute mon âme ! voilà qui est aussi vrai que le serment de fidélité que je t'ai fait hier devant Dieu et devant les hommes... mais... »

— Mais ce serment sincère t'a abusé toi-même, dit Raoul en l'interrompant. Tu as cru m'aimer de toute ton âme, tu le crois encore, puisque tu le dis ; mais cela n'est pas, quelque chose de plus fort que toi s'y oppose : c'est le souvenir, qui te revient plus terrible, au moment où tu crois l'avoir chassé !

— Eh bien, oui, c'est cela, dit Constance en se jetant dans ses bras et en fondant en larmes. Frère ! pardonne-moi ; je ne doute pas de l'avenir, je t'estime, je suis sûre de toi ! Mon cœur n'est pour rien dans cette peur que j'ai maintenant de tes caresses ; il t'appartient, rien ne le blesse ni ne le décourage quand il s'agit de toi ; et il est encore à toi si entier et si soumis, que je n'ai pas d'autre volonté que la tienne. Mais que veux-tu ! j'étais venue avec toi dans cette chambre, et je me suis sentie mourir ; non, quelque chose de pis ! je crois que j'ai eu des visions, le délire, et j'ai peur, à présent, si je ne m'accorde pas un peu

de répit et de pitié à moi-même, de devenir folle. Aie pitié aussi, toi! tu vois bien que tu m'es cent fois plus cher que ma vie; mais combien la tienne serait malheureuse si je perdais la raison! Ah! je suis humiliée d'avouer la faiblesse de mes facultés. Pendant quatre ans, j'ai si orgueilleusement compté sur elles! Je supportais l'absence, il n'y avait pas en moi accès au moindre doute, et j'avais fait de la douleur d'attendre, une espèce de joie divine qui me soutenait. J'aspirais à tes embrassements comme on aspire au ciel. Oui, je suis là pour ne rien cacher, et le mariage me donne le droit de tout dire. J'ai vécu si purement, j'ai lu tant de choses sérieuses, j'ai été si peu curieuse de celles qui ne le sont pas, j'ai voulu avec tant d'austérité savoir les mystères de la création et les desseins de Dieu sur nous, que j'ai appris, de vingt à vingt-cinq ans, ce que les filles sont censées ignorer. Eh bien, cette connaissance théorique n'avait mis aucun trouble dans ma vie. Je veux, me disais-je, que celui que j'aime trouve ma pensée aussi pure que mon cœur, et je ne rêvais que d'un baiser aussi fervent qu'une prière, d'une étreinte où nos âmes se confondraient : et cela, je me disais : nul autre homme au monde ne pourrait m'en faire savourer les délices. Je n'aurais pas pu aimer un autre homme que lui. Le baiser d'un autre homme ne m'effleurerait seulement pas. Si j'étais condamnée à le subir, je mourrais d'horreur et de dégoût auparavant.

« Oui, voilà ce que je me disais : ce que l'on appelle le plaisir sans amour, c'est une souillure pour

une âme élevée. Pardonne-moi, Abel, j'étais peut-être exagérée et trop rigide en voulant faire de mon instinct une loi de la conscience applicable à tous; mais c'est ce beau rêve qui m'a donné quatre ans de foi et de repos intérieur. Que veux-tu! les instincts entraînent les uns vers les plaisirs des sens, et les autres vers les joies de l'esprit. Si l'on pardonne aux premiers, il faut bien pardonner aussi aux autres. Dépendait-il de moi de ne pas croire à l'amour exclusif?

« J'y croyais! et si quelqu'un alors fût venu me dire : Vous êtes folle; une fille sans expérience peut croire cela pour son compte, et c'est tant mieux pour sa vertu! mais un homme est un être si différent qu'il ne peut pas subir la même loi et s'imposer la même retenue, un homme est entraîné, forcé par la nature à ne pas vivre sans femme, et l'idéal ne lui suffit pas. Eh bien! si l'on m'eût dit cela, j'aurais cru qu'on me trompait! J'aurais répondu : Si les tentations de l'homme sont plus fortes, comme sa force physique est aussi plus grande que la nôtre, et que l'éducation développe davantage son intelligence qui est sa force morale, il peut combattre ses passions avec des chances égales aux nôtres. Et, comme je te savais le plus intelligent et le plus moral des hommes, j'aurais, sans aucun orgueil en ce qui concerne mon propre mérite à tes yeux, répondu de toi comme de moi-même.

« Je m'étais trompée, cher Abel! Tu avais succombé à des séductions plus puissantes que mon souvenir. J'en ai été accablée et terrassée d'abord. Et puis, je me

suis reproché mon orgueil, car c'était de l'orgueil, cette fois, je ne devais m'en prendre de ta faute qu'à moi seule. J'avais eu, sans doute, dans l'âme, quelque langueur qui s'était communiquée à la tienne. Je t'avais peut-être écrit quelque lettre froide ou distraite... Je ne m'en souviens pourtant pas! »

— C'est que cela n'est pas! dit Raoul, rien ne m'excuse! Toutes les lettres que j'ai reçues de toi étaient adorables!

— Eh bien! il faut, reprit Constance, qu'il y ait eu, par suite de ce voyage imprévu en Angleterre, dont tu n'avais pas eu le temps de m'avertir, quelques lettres égarées. Tu auras pensé, malgré toi, que je te négligeais, que j'étais patiente jusqu'à la tiédeur, que sais-je! Toi, tu ne m'as pas écrit de Londres ni d'Édimbourg. Tu n'en avais pas le courage, tu ne voulais pas me tromper! J'aurais dû deviner cela, et me préparer au coup qui m'a frappée. Je n'ai été inquiète que de ta vie et de ta santé. Je ne te croyais pas dans un pays où je pouvais perdre ta trace. Enfin, j'ai péri par où j'ai péché, la confiance!

« Eh bien! qu'y faire! Nous avons eu tort de ne pas nous expliquer dans nos lettres, sur la notion que nous avions l'un et l'autre de la fidélité réciproque. Il est bien évident que nous différions là-dessus sans le savoir. »

— Non! s'écria Raoul, nous ne différions pas! Je pensais, je pense encore comme toi. Je ne suis pas sophiste et je n'ai jamais eu l'impudence de vouloir te prouver que j'avais d'autres droits que les tiens.

Des droits! peut-on, hélas! donner le nom de droit à la liberté que l'on a de s'avilir! Je me suis purement et simplement dégradé à tes yeux et aux miens propres! Je te l'ai dit en me confessant, Constance, et tu m'as admis à réparer, car tu ne nies pas la réhabilitation, toi, esprit religieux et sûr! mais je vois bien que si ta raison a admis cette possibilité, ton instinct l'a repoussée. L'amour, nous étions bien d'accord là-dessus, c'est l'idéal de l'égalité, puisque c'est le suprême effort vers l'assimilation des âmes, et quand cette égalité se dérange, la joie des âmes est troublée, l'enthousiasme chancelle; quelque chose qui alimentait le feu sacré manque tout à coup, et la flamme pâlit de part ou d'autre. Voilà ce qui est arrivé; je ne suis plus ton égal : formidable leçon pour l'homme qui voudrait s'attribuer les droits de l'impunité! La plupart du temps, le mariage est l'union d'une fille pure avec un homme cent fois souillé par la débauche; et, ici, où l'homme est un des plus rigides qui puissent se présenter à toi parmi ceux de son temps et de son âge, il y a encore une si grosse tache qu'il se trouve descendu d'un degré et qu'il n'est plus l'égal de sa compagne!

— Ne dis pas cela! s'écria Constance. Je ne veux pas que tu le dises!

— Je veux le dire, reprit Raoul avec force. Je dois constater ce qui est et ce qu'aucun préjugé masculin ne pourrait empêcher d'être. Ta générosité n'y peut rien non plus. Quelque effort que tu t'imposes pour ne pas te croire au-dessus de moi, tu as pris cette

place et tu ne pourrais la perdre qu'en te dégradant toi-même par une faute. Eh bien! Constance, réfléchis à ma situation vis-à-vis de toi! Je me suis dit : Je vais entrer dans le mariage avec une tache que ma femme voit et accepte. Me voilà son inférieur, à ses yeux comme aux miens. Si je n'eusse fait ma fortune moi-même, elle pourrait m'accuser d'une honteuse spéculation. Peut-être, au lieu d'oublier, se souviendra-t-elle chaque jour davantage. Peut-être arrivera-t-elle à me mépriser pour avoir accepté le rôle que je joue, et à s'entendre dire qu'elle est autorisée à me tromper pour me punir de l'avoir trompée le premier.

— Non! dit Constance offensée, tu ne t'es pas dit tout cela en pensant à moi!

— J'ai voulu me le dire comme tout homme raisonnable se le fût dit à ma place. J'ai voulu supposer le possible jusqu'au delà de ses limites; ce qu'il en reste d'acceptable est bien assez terrible, car il est certain que, dès le premier jour de notre union, une partie de ce que j'ai prévu et bravé se réalise. Tu ne retrouves pas la passion dans ton cœur. La pitié fait aujourd'hui tout ton amour, et mes caresses t'épouvantent jusqu'au froid de la mort! Ta sainte pudeur n'eût pas rougi dans les bras d'un homme pur. Elle se révolte, elle t'étouffe, elle t'étrangle la respiration en sentant venir à elle l'homme qui a connu d'autres plaisirs et à qui tu crois n'avoir rien de nouveau à faire éprouver. Ton imagination, amèrement frappée, croit voir autour de nous les spectres de tes rivales, et tu es humiliée de faire le plus grand sacrifice qu'une

vierge puisse offrir à un homme qui peut-être n'en sentira pas le prix, et qui se rappellera dans tes bras le plaisir que d'autres lui ont donné. Il faut toucher la plaie vive ; c'est cela, n'est-ce pas, Constance ?

— Hélas ! répondit-elle en pleurant ; c'est bien malgré moi, va ! et jusqu'au dernier moment j'ai cru que ces spectres ne reviendraient pas.

— Ils sont revenus, reprit Raoul ; je m'y attendais, je l'avais prévu. Aussi, je ne venais pas à toi avec l'imbécile vanité d'un homme qui croit charmer les démons par sa présence. Je venais, résigné et abattu comme aujourd'hui, pour te dire : Sois ma sœur aussi longtemps que tu voudras. Je n'ai aucun droit sur toi. J'ai risqué le bonheur et la dignité de ma vie entière en t'épousant malgré la lucidité de mon désespoir. Je puis être à jamais ton esclave et ta victime. Que pouvais-je faire de plus ? dis, Constance, que pouvais-je faire de plus, moi en qui tu as reconnu de la fierté et de la dignité ? moi qui crois, et tu le crois aussi, que l'homme doit avoir l'initiative de la volonté dans le mariage et ne le céder qu'à la persuasion ?

« Imagine et invente quelque autre épreuve que celle que je subis en ce moment, je n'en connais pas, moi ! Si tu en trouves, je m'y soumets ! Si tu veux ne m'aimer réellement que dans quatre autres années, après m'avoir vu, tout ce temps-là, sous ton toit, ne vivre que pour toi seule, sans me plaindre ni me révolter, croiras-tu que ma faute est lavée ? Tu vois, je t'ai parlé, à Nice, le langage de la passion. Il t'a émue, tu t'es crue persuadée, et, le lendemain déjà, tu te

disais — je l'ai bien senti — : « Ce qu'il m'a dit là, il l'avait dit à d'autres ! » Aujourd'hui, je te parle autrement ; je te parle presque froidement, en homme qui se prépare, non à l'ivresse de la possession, mais à des années d'expiation et de respect absolu. »

— Ah ! tu es un ange ! s'écria Constance, et moi, je suis une ambitieuse ! Je demandais plus que je ne mérite !

— Non ! répondit Raoul, je ne veux pas que tu demandes moins et que ton ambition se contente d'un amour que tu ne sentirais pas à la hauteur du tien ; je ne veux pas d'une affection résignée et mélancolique. Je veux ce que tu as de plus ardent et de plus suave dans le cœur. Je sens que je le mérite déjà (car j'ai déjà souffert le martyre), mais que tu ne pourrais pas me donner encore la félicité que je rêve. J'attendrai, Constance, j'attendrai ! Laisse-moi dire seulement que je ne veux pas désespérer, parce qu'il est impossible de désespérer, quand on est un homme de cœur et qu'on se sent plus fort que la fatalité. Ce n'est pas parce qu'on a faibli une fois qu'il est inévitable de faiblir encore ; cela est bon pour ceux qui chérissent leurs faiblesses ; mais quand on les déteste fortement, on les écrase si bien qu'on les efface. Ne vois-tu pas que j'ai résisté à tout, depuis notre malheur ? Et moi, n'ai-je pas senti cent fois qu'un orgueilleux vulgaire eût devancé ton arrêt et se fût enfui pour se dérober à tes reproches, à ton indifférence, à sa propre honte ? J'ai pourtant de l'orgueil, tu le sais ; eh bien, j'ai bu la honte jusqu'à la lie. J'ai enduré la mortelle con-

trainte d'assister à tes efforts impuissants pour revenir à moi. Et puis... quelque chose de plus horrible encore, je t'ai vue souffrir, et je sais que tu souffres toujours, et que c'est moi qui en suis la cause! Je sais qu'il y a en moi un homme que tu plains, que tu aimes, que tu consoles, et un autre homme qui ne te semble plus à toi et qui te fait peur, comme un étranger qui voudrait s'introduire par force ou par ruse dans ton intimité. Et pourtant, je suis là, moi, assistant à ma propre dégradation et ne voulant pas que ta pitié me trompe pour m'en épargner l'horreur. Est-ce là un faible amour, celui qui appelle le châtiment au lieu de s'y soustraire, et qui, au lieu de dire : Je serai avili par le pardon, demande l'épreuve et endure sans aigreur la méfiance qui l'impose?

— Eh bien! tu as raison, dit Constance avec résolution, et j'accepte ce que tu dis là. Non! je ne veux pas te pardonner, parce qu'en effet le pardon est une chose humiliante quand il n'est pas la réconciliation de tout l'être qui l'accorde. Je te donnerai le temps que tu demandes, et nous serons deux tendres amis jusqu'au jour où tu seras bien sûr que mon amour n'est pas de la pitié, mais de l'enthousiasme et du respect, comme autrefois. Ce jour viendra bientôt, je le sens! Moi aussi, je t'ai mis en méfiance de mon amour, car, sans le vouloir, je me suis cruellement vengée! Nous avons donc à faire justice de nos torts mutels! Demandons à Dieu qu'il nous les pardonne à tous deux, et qu'il nous rende l'idéal sans lequel, pas plus que moi, tu ne peux vivre!

Raoul emmena sa femme à la campagne, où elle désirait passer l'hiver dans ses terres, et où il sentait bien qu'elle avait besoin de se retrancher contre les prévenances de la duchesse et le retour possible de la Mozzelli. Ils ne reparurent à Paris qu'au bout de deux ans. Constance était alors éblouissante de fraîcheur et de beauté, et la bonne Cécile berçait une petite fille toute rose qu'elle s'imaginait avoir mise au monde.

Constance, alors, écrivit à la Mozzelli :

« Soyez heureuse, chère amie, car je le suis, et je vous aime. »

Elle ne la revit pourtant pas, et s'éloigna doucement de la duchesse, qui n'insista qu'autant qu'il le fallait pour sauver les apparences.

Constance est heureuse en effet; son mari a souffert plus longtemps qu'elle. Pendant longtemps, au milieu des plus ardents transports de sa reconnaissance pour elle, il a senti l'aiguillon du remords, et cette comparaison qu'elle avait tant redoutée s'établissait tellement à son avantage dans la pensée de Raoul, qu'elle eût béni la faute de celui-ci, si elle n'eût été jalouse que par vanité. Mais ce n'est point là la jalousie des belles âmes; elles sont humbles et un peu craintives. Il est dangereux de les froisser, et Raoul avait été bien près de voir celle de Constance se briser sans retour dans la nuit du meurtre.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

LA FILLEULE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND

Format grand in-18.

	Vol.
LES AMOURS DE L'AGE D'OR	1
ADRIANI	1
ANDRÉ	1
ANTONIA	1
AUTOUR DE LA TABLE	1
LE BEAU LAURENCE	1
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ	2
CADIO	1
CÉSARINE DIETRICH	1
LE CHATEAU DE PICTORDU	1
LE CHATEAU DES DÉSERTES	1
LE CHÊNE PARLANT	1
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE	2
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT	2
LA CONFESSION D'UNE JEUNE FILLE	2
CONSTANCE VERRIER	1
CONSUELO	3
CORRESPONDANCE	6
LA COUPE	1
LES DAMES VERTES	1
LA DANIELLA	2
LA DERNIÈRE ALDINI	1
LE DERNIER AMOUR	1
DERNIÈRES PAGES	1
LES DEUX FRÈRES	1
LE DIABLE AUX CHAMPS	1
ELLE ET LUI	1
LA FAMILLE DE GERMANDRE	1
LA FILLEULE	1
FLAMARANDE	1
FLAVIE	1
FRANCIA	1
FRANÇOIS LE CHAMPI	1
HISTOIRE DE MA VIE	4
UN HIVER A MAJORQUE. — SPIRIDION	1
L'HOMME DE NEIGE	3
HORACE	1
IMPRESSIONS ET SOUVENIRS	1
INDIANA	1
ISIDORA	1
JACQUES	1
JEAN DE LA ROCHE	1
JEAN ZISKA. — GABRIEL	1
JEANNE	1

	Vol.
JOURNAL D'UN VOYAGEUR PENDANT LA GUERRE	1
LAURA	1
LÉGENDES RUSTIQUES	1
LÉLIA. — MÉTELLA. — CORA	2
LETTRES D'UN VOYAGEUR	1
LUCREZIA FLORIANI. — LAVINIA	1
MADEMOISELLE LA QUINTINIE	1
MADEMOISELLE MERQUEM	1
LES MAITRES SONNEURS	1
LES MAITRES MOSAISTES	1
MALGRÉTOUT	1
LA MARE AU DIABLE	1
LE MARQUIS DE VILLEMER	1
LA MARQUISE	1
MA SŒUR JEANNE	1
MAUPRAT	1
LE MEUNIER D'ANGIBAUT	1
MONSIEUR SYLVESTRE	1
MONT-REVÊCHE	1
NANON	1
NARCISSE	1
NOUVELLES LETTRES D'UN VOYAGEUR	1
PAULINE	1
LA PETITE FADETTE	1
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE	1
LE PICCININO	2
PIERRE QUI ROULE	1
PROMENADE AUTOUR D'UN VILLAGE	1
QUESTIONS D'ART ET DE LITTÉRATURE	1
QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES	1
LE SECRÉTAIRE INTIME	1
LES SEPT CORDES DE LA LYRE	1
SIMON	1
SOUVENIRS DE 1848	1
TAMARIS	1
TEVERINO. — LÉONE LÉONI	1
THÉATRE COMPLET	4
THÉATRE DE NOHANT	1
LA TOUR DE PERCEMONT. — MARIANNE	1
L'USCOQUE	1
VALENTINE	1
VALVÈDRE	1
LA VILLE NOIRE	1

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

LA FILLEULE

PAR

GEORGE SAND

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3

1890

Droits de reproduction et de traduction réservés

LA FILLEULE

PREMIÈRE PARTIE

ANICÉE

MÉMOIRES DE STÉPHEN

I

J'avais seize ans lorsque je fus reçu bachelier à Bourges. Les études de province ne sont pas très-fortes. Je n'en passais pas moins pour l'aigle du lycée.

Heureusement pour moi, j'étais aussi modeste que peut l'être un écolier habitué au triomphe annuel des premiers prix. Un violent chagrin me préserva des ivresses de la vanité.

J'avais travaillé avec ardeur pour être agréable à ma mère et pour la rejoindre. Elle m'avait dit en pleurant, le jour de notre séparation :

— Mieux tu apprendras, plus tôt tu me seras rendu.

A chaque saison des vacances, elle m'avait répété ce vœu. Mon travail de chaque année avait été juste le double de celui

de mes compagnons d'étude. Aucun d'eux n'avait sans doute une mère comme la mienne.

Je n'avais aimé qu'elle avec passion. Lorsque, à la veille de passer mes derniers examens, je songeais à sa joie, je me sentais si fort, que, si l'on m'eût interrogé sur quelque sujet d'étude tout à fait nouveau pour moi, il me semble qu'inspiré du ciel, j'aurais su répondre.

Je venais de recevoir mon diplôme, et j'allais prendre congé du proviseur, lorsque la foudre tomba sur moi. Une lettre cachetée de noir me fut remise. Elle était de mon père.

« Mon pauvre enfant, me disait-il, je n'ai pas voulu t'annoncer cette fatale nouvelle avant l'épreuve de tes examens. Quel qu'en soit le résultat, il faut que tu saches aujourd'hui que ta mère est au plus mal et qu'il nous reste bien peu d'espérance que tu puisses arriver à temps pour l'embrasser... »

Je compris que ma mère était morte, et je sentis mourir en moi subitement quelque chose comme la moitié de mon âme.

Je ne pleurai pas, je partis ; je ne devais, je ne pouvais jamais être consolé ; je sortais de l'enfance, et je voyais déjà clairement que je n'aurais pas de jeunesse.

Je ne trouvai plus de ma mère que ses longs cheveux noirs, qu'elle avait fait couper pour moi une heure avant d'expirer.

J'avais tout juste l'âge qu'elle avait eu en me donnant le jour, seize ans ! Elle venait de mourir du choléra dans toute la force de la vie, dans tout l'éclat de sa beauté. Je trouvai mon père plus accablé que moi. Sa douleur était morne, maladive ; mais elle ne pouvait pas être durable.

Mon père était un homme d'une forte santé, d'une grande activité physique, d'une intelligence réelle, mais qui se mouvait dans le cercle étroit des intérêts domestiques. C'était un bourgeois de campagne, le plus riche de son hameau : il avait environ six mille livres de rente. La conservation et l'entretien de son fonds territorial était l'unique occupation de sa vie.

Tant qu'il eut une femme et un fils, il put appeler devoir ce qui était, en réalité et par soi-même, un plaisir sérieux pour lui. Au commencement de son veuvage, il lui sembla, comme à moi, qu'il ne pourrait plus s'intéresser à rien. Peu à peu, il se résigna à reprendre ses occupations par sollicitude pour moi. Plus tard, il les continua par besoin d'agir et de vivre.

Je glisserai rapidement sur de tristes détails. Il suffira de dire une chose que, dans notre province, chacun sait être vraie. Une certaine classe de bourgeois aisés formait, à cette époque, une caste nouvelle. Les nouveaux riches avaient, à grand'peine, cousu les lambeaux de quelques minces héritages ou acquisitions dont l'ensemble formait enfin un lot qui satisfaisait ou flattait leur ambition. Tout est relatif : tel qui s'était marié avec une métairie de quarante mille francs, se regardait comme riche quand il avait triplé ou bien quadruplé cet avoir. Alors sa fortune était faite, sa terre était constituée, elle pouvait s'arrondir dans son imagination ; mais l'idée de la voir encore se diviser en plusieurs parts lui devenait inadmissible, révoltante ; il jurait de n'avoir qu'un héritier, et il se tenait parole à lui-même.

Alors, à côté de l'épouse légitime, pour laquelle on avait généralement de l'affection et des égards quand même, venait s'implanter, de l'autre côté de la rue ou du chemin, la paysanne dont les nombreux enfants devaient être assistés et protégés, sans pouvoir prétendre à morceler l'héritage du protecteur. Cette paysanne était ordinairement mariée, sa postérité était donc censée légitime et connaîtrait une sorte d'aisance relative. Cela était de notoriété publique, mais ne troublait pas l'ordre établi. Le bourgeois de province apporte du calcul, même dans ses entraînements.

A l'époque où je vins au monde, il y avait aussi, comme cause de ce trouble moral dans les unions de province, une

différence sensible d'éducation entre les sexes. La vanité du paysan, récemment devenu bourgeois et sachant à peine lire, était de s'allier à une famille plus pauvre, il est vrai, mais plus relevée et comptant quelque échevin de ville parmi ses ancêtres. Mon père apporta en mariage une fortune de campagne, deux cent mille francs ; ma mère, une bonne éducation, des habitudes plus élégantes et un nom plus anciennement admis au rang de bourgeoisie : elle s'appelait Rivesanges ; mon père, qui s'appelait Guérin, joignit les deux noms, comme c'était encore l'usage chez nous dans ces occasions.

Mais ce n'est pas tant le nom que la terre, qui est l'idéal de ce bourgeois de campagne. Peu lui importe le sexe de son unique héritier. En cela, il diffère de l'ancien noble, qui tenait à la terre à cause du nom et du titre. Le cultivateur enrichi aime naturellement la terre pour la terre. Que celle qu'il a réussi à constituer subsiste et lui survive dans son entier, il mourra tranquille. Le noble s'est soumis à la suppression du droit d'aînesse ; le bourgeois proteste à sa manière. Il réduit sa famille, au risque de la voir s'éteindre.

Il n'y avait donc pas de danger que mon père, encore jeune, se remariât. Mon sort fut pire. La paysanne vint tenir son ménage, occuper sa maison et s'emparer de sa vie.

J'étais trop jeune, ma mère m'avait inspiré un trop grand respect filial pour que je pusse préserver mon père de cette tyrannie naissante. Je ne protestai que par ma tristesse ; elle déplut. Au bout d'un an, mon père m appela et me dit :

— Vous vous ennuyez chez moi ; vous avez reçu l'éducation d'un bourgeois de ville : donc, vous avez perdu le goût de la campagne. Vous y reviendrez quand vous ne m'aurez plus. Mais, en attendant, il vous faut chercher une occupation qui utilise les connaissances qu'on vous a données au collége. Voulez-vous être avocat ou médecin? Ne songez ni au notariat ni à la charge d'avoué. Pour vous acheter une étude, il nous

faudrait vendre de la terre, et je n'ai pas réuni quatre jolis domaines pour les dépecer. Voyons, mon fils, prononcez-vous.

Je demandai timidement à mon père s'il désirait que je fusse avocat ou médecin ; je ne me sentais pas de vocation spéciale, mais ma mère m'avait enseigné l'obéissance.

J'aurais travaillé pour elle par amour ; j'aurais travaillé pour lui par devoir.

Mon père parut embarrassé de ma question.

— J'aimerais bien, dit-il, que vous fussiez avocat ou médecin, ou toute autre chose qui vous fît gagner de l'argent.

— Avez-vous besoin, repris-je, que je gagne de l'argent pour vous?

— Pour moi? s'écria-t-il en souriant. Non, mon garçon, je te remercie; gagnes-en pour toi-même. Tu peux compter sur douze cents livres de pension que je te servirai. C'est peu à Paris, à ce qu'on dit; c'est beaucoup pour moi. Gagne de quoi être plus riche de mon vivant, voilà ce que je te conseille.

— Combien me donnez-vous de temps pour gagner de quoi vous épargner ce sacrifice?

— Tout le temps que tu voudras, répondit-il. Je te dois une pension; ma fortune me le permet, ma position me le commande; mais ne songe pas à me réclamer autre chose jusqu'à ce que tu te disposes à te marier.

Là-dessus, mon père me donna cent francs pour mon premier mois, trente francs pour mon voyage, un manteau, une malle pleine de linge et une poignée de main. Je vis qu'il était impatient de me voir partir; je partis le soir même, emportant les cheveux de ma mère, quelques livres qu'elle avait aimés et des violettes cueillies sur sa tombe.

J'esquisse rapidement ces premières années de ma vie. J'espère n'y apporter ni orgueil, ni aigreur, ni aucune emphase de douleur ou de mélancolie. Je veux arriver au récit d'une phase

de mon existence que j'ai besoin de me résumer à moi-même; mais j'ai besoin aussi de me rendre compte succinctement des circonstances et des impressions qui m'y ont amené.

On m'a souvent reproché d'avoir un caractère exceptionnel. Voilà ce dont il m'est impossible de convenir, puisque je ne m'en aperçois pas et qu'il me semble agir en toutes choses dans le cercle logique de ma liberté légitime, et non-seulement dans celui de mes droits, mais encore dans celui de mes devoirs.

Ne connaissant personne à Paris, devant y rencontrer seulement quelques camarades de collége, je n'eus pas la tentation d'y faire une installation plus brillante que mes ressources ne me le permettaient. Seulement, dès les premiers jours, je compris que l'hôtel rempli d'étudiants était un milieu trop bruyant pour la tristesse où j'étais encore plongé et que n'avaient point adoucie les adieux de mon père. Je louai une mansarde dans le voisinage du Luxembourg et dans une maison tranquille. J'achetai à crédit un lit de fer, une table et deux chaises. Longtemps ma malle me servit de commode et de bibliothèque. Peu à peu, m'étant acquitté de mes premiers achats, je pus m'installer un peu mieux et me trouver matériellement aussi bien que possible, selon mes goûts. Ma mère m'avait donné ceux d'une propreté un peu recherchée pour ma condition et fort en dehors des habitudes de mes pareils. Mon père avait prédit que cela me conduirait à faire des dettes ou à ne me trouver bien nulle part. Il se trompait. Si l'homme habitué à un certain soin de sa personne a plus de peine à s'installer que celui qui se contente du premier local venu, il a aussi, à s'y confiner, une secrète jouissance qui le préserve de la vie turbulente du dehors. C'est ce qui m'arriva. Quand je me vis dans des murailles revêtues d'un papier frais, et que je pus regarder les arbres du Luxembourg à travers des vitres bien claires, il me sembla que je pouvais passer ma vie dans cette mansarde, et j'y passai tout le temps de mon séjour à Paris.

J'ornai ma cellule à mon gré. Quelques fleurs sous le châssis de ma fenêtre inclinée au penchant du toit, mes reliques dans une boîte à ouvrage de ma mère, un vieux châle qu'elle m'avait donné autrefois pour en faire un tapis de table et que, de crainte de l'user, je relevais à la place où j'installais mon travail, son pauvre petit piano que mon père consentit à m'envoyer, un couvre-pieds qu'elle avait tricoté pour moi, voilà de quoi je me composai un luxe d'un prix et d'un charme inestimables.

Mes anciens amis de collége vinrent me voir. Ils me trouvèrent doux et obligeant, mais assez morne, cachotier, disaient-ils, parce que je ne leur confiais pas les aventures que je n'avais pas ; en somme, plus bizarre que divertissant. J'eus un peu de regret de leur avoir ouvert ma porte, et même une véritable terreur, un jour qu'ayant fait un effort pour leur sembler moins maussade et les mettre à l'aise, je les vis poser leurs cigares allumés sur le châle de ma mère et ouvrir son piano pour y jouer à tour de bras des contredanses. Je craignais de *poser* la religion filiale; j'étais inquiet, agité ; je faillis un instant passer pour un avare, parce que je refusai de prêter un livre qui lui avait appartenu. Un seul d'entre eux me devina : c'était Edmond Roque, qui devint mon ami de cœur.

Dès que nos bruyants compagnons furent partis :

— Cette société ne te conviendra jamais, me dit-il. Tu n'es pas enfant, mon pauvre Stéphen ; je ne sais même pas si tu es jeune. Peut-être le deviendras-tu en vieillissant. Quant à présent, il te faut la solitude avec un ami ou deux. Choisis-les bien, et apprends un secret pour préserver ton repos de l'oisiveté des autres, un secret dont je me trouve parfaitement bien.

Il fit le tour de ma chambre, trouva le long de la cloison qui donnait sur le palier, un pan de bois, et me dit :

— Demain, tu feras venir un ouvrier, si tu n'es pas assez adroit pour faire cette besogne toi-même. Un trou de la gros-

seur d'un tuyau de plume sera pratiqué ici. Tu verras qui frappe ou sonne à ta porte, et tu feras le mort pour quiconque ne sera pas ton ami. Ce n'est pas plus malin que ça. Entends-moi bien : tout l'avenir d'un homme dépend d'une circonstance ou d'une précaution de cette importance-là.

— Et tout le caractère d'un homme, lui répondis-je, se révèle dans une pareille prévision. Eh bien, je ne saurais suivre ton conseil.

Edmond Roque était un esprit net et ferme. Il ne connaissait pas la susceptibilité et ne se piquait qu'à bon escient.

— J'entends, me dit-il ; tu sais que je ne suis pas égoïste, et je sais que tu es dévoué. Mais tu me reproches de ne pas étendre assez l'obligeance ; moi, je te reprocherai de l'exagérer. J'aurais peut-être été jaloux de toi, si je n'avais compris que tu l'emportais par l'intelligence et moi par le caractère. Tu travaillais pour l'amour de quelqu'un : ta mère ! je le sais. Moi, je travaillais... tu vas dire pour moi-même ? Non ! pour l'amour de la science. Savoir pour savoir, c'est une assez belle jouissance, et qui n'a pas besoin de stimulant étranger ou accessoire. Nous voici livrés à nos propres forces ; je sais ce que je veux, et ce que tu veux, toi, tu ne le sais pas.

— Il est vrai, quant à moi, mon cher Edmond. Mais ne me parle que de toi. Quel est le but que tu poursuis ? La gloire ou la fortune ?

— Ni l'une ni l'autre ! la science, te dis-je. J'en ai assez appris jusqu'à ce jour pour être certain que je ne sais rien du tout. Eh bien, je veux savoir, avant de mourir, tout ce qu'un homme peut apprendre. Nos camarades n'en demandent pas tant. Tous veulent savoir d'abord ce que c'est que le plaisir, puis quelques-uns pousseront l'ambition peut-être jusqu'à vouloir pénétrer les savantes profondeurs de la chicane, ou s'assimiler les phrases creuses et ronflantes du barreau, ou encore se promener dans le vaste champ des conjec-

tures médicales. Je ne me contente pas de si peu, ni toi non plus, j'espère. Comme toi, j'ai quelque fortune dans l'avenir; comme toi, des parents qui ne m'imposent pas le choix d'un état; comme toi, des goûts simples, des habitudes de frugalite rustique qui me permettent de vivre avec le peu qu'on me donne. Tous deux, nous comprenons la douceur de l'étude; tous deux, nous pouvons être heureux par là. Je suis résolu à l'être, je le suis déjà. C'est à toi d'écarter les vulgaires obstacles qui te feront perdre la seule chose précieuse qui soit au monde, le temps! les heures de cette vie si courte qui ne sont malheureusement pas comptées doubles pour l'esprit studieux et avide! C'est à toi surtout de chercher là ta force et ta consolation, car je te vois brisé intérieurement et incapable de trouver dans le désordre la stupide ressource des ivresses vulgaires. Allons, courage, ferme ta porte, perce ton mur, endurcis ton cœur, non contre le besoin naturel que tout esprit juste éprouve d'assister son semblable, mais contre la condescendance banale qui dégénère vite en faiblesse et en duperie.

Edmond Roque raisonnait fort bien à son point de vue; mais il ne voyait pas parfaitement clair dans mon âme. Comment l'eût-il fait? Je ne me voyais moi-même qu'à travers un nuage. Il était Méridional, il avait grandi sous ce ciel dont la lumière accuse vivement et un peu sèchement tous les objets. Moi, j'étais du Berry, un pays où les brumes de l'automne sont profondes, où les vents soufflent avec violence, où la température, inconstante et capricieuse, rend l'homme très-incertain, moins grave en réalité qu'en apparence, volontiers indolent et même fatigué de vivre, avant d'avoir vécu.

Vaincu par ses exhortations, je perçai ma cloison; mais on ne change pas ses instincts; mon moyen tourna contre moi. J'avais résolu de n'ouvrir qu'à ceux qui mériteraient une exception. Il arriva que je n'en trouvai pas un seul qui n'eût droit au sacrifice de mon temps et de mon travail. Sans ce

maudit point d'observation, j'eusse tenu bon peut-être; mais, dès que j'avais eu le malheur de regarder, je me faisais un reproche de rester sourd, et les plus importuns, les plus désœuvrés, les moins sympathiques étaient précisément ceux que j'avais la patience de supporter, tant j'avais peur de devenir égoïste et insociable depuis que je m'étais assuré un moyen de l'être.

Heureusement pour moi, je n'étais pas assez riche dans le présent pour qu'on pût venir me demander beaucoup de services. Et puis je n'étais pas gai, je n'acceptais aucune partie de plaisir. Le deuil que je portais encore à mon chapeau me permettait d'observer celui que je devais toujours porter dans mon cœur. Mes camarades de collége étaient tout entiers à l'ivresse de la première année de séjour à Paris. J'eus donc plus de calme que ma fatale douceur de tempérament ne devait m'en faire espérer, et je pus suivre les conseils de Roque en m'adonnant à l'étude, sinon avec ardeur, du moins avec assiduité.

II

Il ne s'agissait pas pour moi de savoir si je persisterais, en dépit de mon chagrin, à être studieux et à m'instruire sérieusement. Je ne pouvais pas ne pas aimer l'étude. Soit que j'en eusse le goût inné, soit que la volonté d'obéir à ma mère m'en eût donné l'habitude précoce, je ne savais plus être oisif, et mes longues et fréquentes rêveries étaient plutôt des méditations que des contemplations. De toutes les distractions auxquelles je ne tenais plus, la lecture et la réflexion étaient en-

core pour moi les plus naturelles et les plus acceptables. Je travaillais donc machinalement, et, pour ainsi dire, d'instinct, comme on mange sans grand appétit, comme on marche sans but déterminé, comme on vit enfin sans songer à vivre.

Cependant Edmond Roque, qui venait me faire de rares mais de longues et sérieuses visites, exigeait que je misse de l'ordre dans mes études, et que, comme lui, je suivisse une méthode pour arriver du détail à l'ensemble. Cela m'eût été possible si ma mère eût vécu, si elle eût pu me dire ou m'écrire ce qu'elle désirait. Mais j'étais un pauvre être de sentiment, et mon intelligence si vantée ne se trouvait en réalité que la très-humble servante de mes affections. Les affections brisées, le cœur était vide, et l'esprit s'en allait à la dérive par un calme plat, flottant comme une embarcation qui n'a rien perdu de ses agrès, mais qui n'a ni passager à porter, ni pilote pour la conduire, et qui va où le flot voudra la faire échouer, la briser ou lui faire reprendre le courant.

Roque s'étonnait de cette situation morale. Il n'y comprenait absolument rien, et m'adressait de généreux et véhéments reproches.

— Que fais-tu là? disait-il en examinant mes livres et mes notes. Quinze jours de philosophie, puis tout à coup des poëtes, de l'art, de la critique! Des langues mortes, c'est bon; mais, au bout de la semaine, de la musique, des sciences naturelles, mêlées d'économie politique et de sculpture! Quel incroyable gâchis de facultés divines! quelle désolante perte de temps et de puissance!

— Ne me disais-tu pas, lui répondais-je avec une langueur un peu moqueuse au fond, qu'il fallait apprendre, avant de mourir, tout ce qu'un homme peut savoir?

— Mais tu as pris, s'écriait-il, le vrai moyen pour ne jamais rien savoir, c'est d'apprendre tout à la fois. Les connaissances se tiennent, j'en conviens, mais c'est en se suivant comme les

anneaux d'une chaîne, et non en se mêlant comme un jeu de cartes.

— Et pourtant, avant toute partie livrée, on mêle les cartes !

— Ainsi tu fais de la vie un jeu où le hasard sera toujours là pour se moquer de tes combinaisons, ou pour t'épargner la peine de rien combiner ? Tiens, j'ai grand'peur qu'après avoir dépensé plus de temps et d'intelligence qu'il n'en faudrait pour devenir réellement instruit, tu ne finisses par être un poëte ou un critique, c'est-à-dire quelqu'un qui chante sur tout, ou qui parle de tout parce qu'il ne connaît rien.

Je me défendais mal, si mal, que cet esprit ardent et rude s'impatientait contre moi et me quittait fâché. Il revenait pourtant, et, après chaque bourrasque, il semblait qu'il m'aimât davantage. Un jour, je lui dis en souriant :

— Tu me reproches de croire que l'affection est quelque chose de plus dans la vie de l'homme que sa raison et sa science, et pourtant ta conduite avec moi prouve que, toi aussi, tu es gouverné par ce qu'il te plaît d'appeler la faiblesse du cœur. Tu m'estimais sans m'aimer, au collége : c'était le temps où tu me croyais ton égal, parce que j'avais de la volonté. A présent que tu me méprises un peu pour mon insouciance, tu m'aimes, conviens-en, puisque tu te donnes tant de peine pour me mettre dans le bon chemin ?

— Oui, j'en conviens, s'écria-t-il avec une sorte de colère plaisante : j'ai de l'amitié pour toi depuis que je te sens faible, et je suis indigné d'aimer la faiblesse, moi qui la déteste.

Roque s'en allait consolé et raffermi dans sa résolution de me surpasser, quand il avait trouvé une plaisanterie à m'opposer. Mais, dans cette lutte livrée à mon âme, il n'oubliait qu'une chose, c'était de la comprendre ; de même que dans son ardente recherche de la vérité absolue, il oubliait d'étudier le cœur humain. Il ne l'a jamais connu : aussi a-t-il passé sa vie à s'étonner et à s'indigner des contradictions et des fa-

blesses d'autrui, sans éprouver ni la souffrance de les partager, ni la douceur de les plaindre.

Au bout de deux ans, je connaissais et comprenais infiniment plus de choses que mon ami, mais je n'en savais à fond et rigoureusement aucune, tandis qu'il était ferré, c'est-à-dire absolu et convaincu, sur plusieurs points. Il n'avait pas plus que moi pour but une spécialité déterminée. Il admettait avec moi que rien ne pressait, et que, la Providence nous ayant mis, comme on disait chez nous, *du pain sur la planche* (sa famille était fixée en Berry), nous pouvions bien donner à nos consciences la satisfaction de ne pas embrasser un état dans la société avant de nous sentir propres à le bien remplir. Nous nous permettions, lui de critiquer, moi de plaindre nos condisciples pressés par la nécessité, ou par une étroite ambition, de se faire médecins sans connaître la médecine, hommes de loi sans connaître les lois. Il les traitait de bourreaux du corps et de l'esprit; je les considérais comme des victimes condamnées à faire d'autres victimes. Tous deux nous aspirions, avant d'agir, à embrasser une certitude religieuse, philosophique, morale et sociale. On voit que notre ambition n'était pas mince. Chez Roque, elle était audacieuse et obstinée. Chez moi, elle était déjà mêlée d'un doute profond. Je craignais de découvrir que l'homme n'est pas capable d'affirmer quelque chose, et je prenais mon parti d'accepter cette destinée pour les autres et pour moi-même. Roque ne voulait admettre rien de semblable; il était résolu à devenir fou ou à se brûler la cervelle le jour où, après avoir péniblement gravi vers la lumière, il la trouverait enveloppée d'un nuage impénétrable. Ce jour-là, il devait ou maudire l'humanité, ou se maudire lui-même. Heureusement, ce jour ne devait jamais venir d'une manière définitive. Jamais l'homme intelligent ne se persuade qu'il a monté assez haut pour tout voir; ou, si l'orgueil lui donne le vertige, il croit voir ce qu'il ne voit réellement pas.

La saison des vacances arriva. Je ne désirais point passer ces deux mois chez mon père ; mais je comptais aller le saluer pour lui témoigner ma déférence, et repartir. Il m'écrivit que ce serait du temps et de l'argent perdus. Je compris que *la Michonne* (c'était le nom de sa gouvernante) m'interdisait l'approche du foyer paternel. Cette situation n'était pas faite pour me donner du courage.

— Voilà, me dit Edmond Roque (le seul à qui je fisse confidence de mes chagrins domestiques), le résultat des entraînements du cœur. Tu dis que ton père est, malgré tout, bon et sensible : reconnais donc que c'est par l'abus de cette prétendue bonté et de cette sensibilité égoïste qu'il manque aux devoirs de la famille. Philosophe là-dessus, au lieu de t'en affecter. Pardonne, excuse, c'est fort bien ; mais préserve ton avenir d'une destinée semblable. Ne cultive pas en toi la pensée d'un amour idéal pour une créature mortelle ; on se fait, grâce à cette rêverie, un besoin d'intimité sublime qui n'aboutit qu'aux risibles déceptions de la vie réelle. Tu es poëte comme ta mère, mais tu es faible comme ton père, ne l'oublie pas, et prends garde de faire comme Pétrarque, pour qui Laure fut une abstraction, et qui finit par s'accommoder, dit-on, de la poésie de sa cuisinière.

Roque voulut m'emmener passer les vacances dans sa famille. Il avait de très-bons parents qui donnaient l'exemple de toutes les vertus domestiques dans une vie calme et froidement réglée. Ce milieu m'eût été salutaire, je le sentais. Mais la famille Roque demeurait à quelques lieues seulement de mon village, et il me sembla que mon séjour chez elle afficherait, pour mon pauvre père, la honte de mon exil. Je refusai, j'étais résigné à rester seul à Paris et à rêver, dans ma mansarde brûlante, la fraîcheur des ombrages de ma vallée.

Roque eut pitié de ma tranquillité d'âme.

— C'est de l'apathie, me dit-il. Je ne veux pas te laisser

ainsi, pour te retrouver, dans deux mois, à l'état de chrysalide. Tu vas aller passer ce temps de solitude dans le plus bel endroit du monde. Tu y seras poëte ou naturaliste jusqu'à mon retour ; cela vaudra mieux que de te *momifier* l'entendement.

Nous partîmes ensemble par la route de Nemours, Montargis et Bourges; c'était à peu près le chemin de notre pays. A un quart de lieue de son trajet, Roque voulut s'arrêter pour m'installer dans la retraite qu'il me ménageait.

Plus âgé que moi de deux ans, et sorti de collége avant moi, Roque avait déjà fait l'apprentissage d'un certain art dans le choix d'une solitude momentanée. Il me conduisit dans une maisonnette isolée du village d'Avon, et perdue dans les taillis, à la lisière de la forêt de Fontainebleau. Cette pauvre demeure était habitée par un vieux couple honnête et propre, qui nous reçut à bras ouverts et se chargea de moi pour une très-modique rétribution.

Jean et Marie Floche, tel était le nom de mes hôtes. Leur rustique demeure se composait de deux étages contenant chacun deux chambres. Un escalier extérieur, tout tapissé de lierre, montait au premier, qui me fut loué. Au rez-de-chaussée, le ménage Floche se chargeait de préparer mes repas et de respecter mon isolement.

Roque, résolu à consacrer deux journées à mon installation, commença par me promener dans les plus beaux sites de la forêt. Il avait tracé lui-même un plan des principales localités, au moyen duquel je pouvais parcourir de vastes espaces sans me perdre ; mais il voulut jouir de mon ravissement en me faisant pénétrer avec lui dans la vallée de la Sole, dans les gorges de Franchart, au carrefour du Grand-Veneur et dans tous ces beaux lieux dont les arbres séculaires étaient alors dans toute leur magnificence.

Cette journée fut la seule agréable que j'eusse passée depuis mon malheur. Elle devait finir d'une manière fort triste.

Nous avions marché depuis le lever du soleil jusqu'à son déclin, sans prendre d'autre repos que le temps de faire un léger festin d'anachorète sur la bruyère en fleur. Roque avait commencé son cours de science universelle par la géologie. Il n'était occupé qu'à fouiller à ses pieds, et, dans son ardeur, il oublia bientôt de jouir de l'ensemble des beautés de la nature. Sa vive intelligence n'avait cependant pas de portes complétement fermées; mais il se privait volontairement des jouissances qui eussent pu detourner son attention du sujet actuel de ses recherches. Il ramassait, brisait, creusait, et en même temps démontrait avec feu. Je sentais que cette tension prolongée de sa volonté eût fatigué ma pensée; mais je me devais à lui tout entier ce jour-là, et, tout en l'écoutant, je voyais rapidement passer devant mes yeux des tableaux enchanteurs, des rayons splendides, des détails d'une indicible poésie. Il ne fallait pas songer à interrompre mon bouillant compagnon pour lui demander de partager mon ivresse.

— Je reviendrai, me disais-je.

Et, à chaque pas, je marquais un but, je méditais une halte délicieuse pour mes futures excursions.

L'air suave de la forêt et le bienfaisant exercice du corps me retrempaient sans que j'en eusse conscience. Dans ces pittoresques décors d'arbres et de rochers, je ne retrouvais pas la physionomie uniforme et gravement mélancolique de mon pays; mais la marche prolongée dans des régions solitaires me rendait, à mon insu, l'énergie physique et la douce langueur morale de mes jeunes années. Je redevenais moi-même, la vie rentrait dans mon sein.

Au coucher du soleil, chargés d'échantillons de toutes sortes, nous reprîmes le chemin de notre gîte. A un endroit sablonneux et découvert, deux blocs jetés le long du sentier, comme des autels druidiques, s'animèrent tout à coup d'une scène étrange, sauvage, presque effrayante.

Une femme affreusement belle de pâleur, de haillons pittoresques, d'expression farouche et de souffrance, était debout, adossée contre un des rochers, morne, les yeux fixés à terre, puis tout à coup levés vers le ciel avec un air de reproche et de malédiction inexprimables. Alors, à intervalles égaux, un rugissement sourd s'échappait de sa poitrine. Elle cachait aussitôt son front livide dans ses mains, elle crispait ses doigts maigres dans les flots noirs de sa rude chevelure éparse sur ses épaules. La sueur et les larmes coulaient sur son visage. Au-dessus d'elle, sur le rocher, un jeune garçon de neuf à dix ans et d'un beau type accentué, qui appartenait évidemment, comme sa mère, à la race errante et mystérieuse qu'on appelle improprement les bohémiens, semblait attendre un signal, ou chercher de l'œil un gîte secourable. Un petit mulet décharné paissait à deux pas de là. Ce groupe était l'image de la faim, de la détresse ou du désespoir.

Aux cris étouffés de la femme, nous avions doublé le pas. Je me hâtai de l'interroger; elle me fit signe qu'elle ne comprenait pas. Elle ne savait pas un mot de notre langue; mais, d'un geste de découragement presque dédaigneux, elle nous engageait à passer notre chemin. Roque s'adressa à l'enfant. Il répondit en espagnol. Mais mon ami, qui avait étudié la philosophie universelle de la formation des langues, n'entendait d'autre langue vivante que la sienne.

— Viens là, me cria-t-il ; toi qui as étudié au hasard tant de choses, ne saurais-tu pas l'espagnol, *incidemment ?*

C'était le mot dont il se servait pour railler les fragments sans ordre de mes connaissances superficielles. Je me sentais trop vivement ému pour partager son sang-froid. En toute autre rencontre, j'eusse récusé ma compétence ; mais il n'y avait là ni modestie ni mauvaise honte que la pitié ne dût faire taire. Je me hasardai à prononcer pour la première fois une langue que je lisais assez couramment et dont j'avais es-

sayé de deviner l'euphonie. Je me fis comprendre, et le jeune vagabond me répondit :

— Nous sommes gitanos d'Andalousie. Mon père nous a quittés cet hiver pour aller chercher fortune à Paris, d'où il nous a fait écrire de venir le rejoindre. Nous nous sommes mis en route, il y a trois mois ; mais voilà ma mère très-malade tout d'un coup et qui va mourir ici, parce qu'on ne veut la recevoir nulle part.

Interrogé sur la cause de ce refus barbare, il sourit amèrement, baissa les yeux, et, les relevant sur moi, encouragé peut-être par la compassion qu'il lisait dans les miens :

— Regardez ma mère ! me dit-il d'un air suppliant.

La malheureuse, dans une nouvelle étreinte de souffrance, avait laissé tomber de ses épaules le lambeau de couverture dont nous l'avions vue drapée : elle était dans un état de grossesse avancé.

— Il n'est pas nécessaire d'être, comme toi, passé maître bachelier de Salamanque, s'écria Edmond Roque en me rejoignant, pour voir que cette pauvre mendiante est en proie aux premières douleurs de l'enfantement. Ah çà ! qu'allons-nous en faire ? car, de la laisser là aux prises avec les seules ressources de la nature, qui sont pourtant les meilleures, c'est demander à la Providence de prendre une trop grande responsabilité.

— La Providence, c'est nous qui nous trouvons là, lui répondis-je. Il nous faut essayer de transporter cette femme à notre gîte, et il faudra bien que la mère Floche s'exécute en fait d'hospitalité.

Nous étions en train de chercher comment nous pourrions improviser une sorte de brancard, quand la bohémienne, à qui son fils fit comprendre notre bon vouloir, vainquit sa souffrance avec un courage héroïque, et nous dit par signes qu'elle nous suivrait. Elle ne pouvait pas ou ne voulait pas

parler. Nous n'entendîmes pas un mot sortir de sa bouche, scellée par la souffrance ou la fierté.

Un quart d'heure après, nous étions à la maison Floche.

Craignant de rencontrer là une répugnance semblable à celle qui avait fait repousser ailleurs la pauvre vagabonde, nous cachâmes sa situation à l'œil peu clairvoyant du vieux Floche, jusqu'à ce que notre protégée eût franchi le seuil de la porte. Alors il nous sembla qu'elle avait des droits sacrés à l'assistance de ses hôtes, et, pendant que je haranguais les vieux époux, Roque partit pour aller en toute hâte chercher une sage-femme au village.

Le père Floche ne parut pas très-satisfait d'abord de l'aventure ; mais sa femme, qui avait l'autorité dans le ménage, montra une charité toute chrétienne, et l'obligea de la seconder dans les soins vraiment maternels et touchants qu'elle se hâta de prodiguer à l'étrangère. Roque revint avec la sage-femme d'Avon, et, quand nous eûmes remis notre malade entre ses mains, nous montâmes dans nos chambres, où notre modeste souper nous attendait depuis longtemps.

— Je ne pense pas que nous puissions porter aucun secours à la patiente, en cas d'accident, dit mon ami en attaquant le repas avec la fureur d'un appétit de vingt-deux ans, à moins que tu n'aies appris *incidemment* la médecine et la chirurgie ?

— Heureusement que non, répondis-je. Tu n'as donc pas à te préoccuper de l'éventualité d'un meurtre. Mange en paix. Si la matrone d'Avon n'a pas pris ses inscriptions, comme tant de jeunes assassins nos condisciples, elle a du moins pour elle l'expérience.

III

— Sais-tu qu'elle est très-belle, cette misérable créature ! disait Roque tout en dévorant. On voit bien en elle le spectre d'une de ces ravissantes gitanelles que Michel Cervantes ne dédaigna pas de chanter. C'est un pan ruiné de l'Alhambra. A propos, toi qui apprends tout, sais-tu par hasard ce que c'est que cette race immonde qui porte encore au front le sceau de je ne sais quelle grandeur déchue ?

— Ce sont, lui répondis-je, des Indiens pur sang qu'on a baptisés de tous les noms des pays traversés par eux dans leur longue et obscure migration à travers le monde, égyptiens, bohèmes, zingari...

— *Et cætera*, reprit Roque en attaquant un autre plat. Il en est d'eux comme de ces fossiles que l'on trouve épars sur tous les points du globe, et que le vulgaire foule aux pieds sans se douter que ce sont les ossements du monde primitif.

Là-dessus, Roque entama une dissertation qui, accompagnée d'une mastication acharnée, dura près d'une heure, et qui aurait pu durer toute la nuit, si la mère Floche ne fût entrée, portant dans son tablier quelque chose qu'elle prétendait nous faire embrasser et bénir. C'était un petit avorton roulé dans un vieux tapis de pied d'où sortait une face violacée, des yeux fermés, des traits informes.

— Fi ! ôtez cela ! s'écria Roque ; c'est affreux à voir quand on mange.

— Un enfant qui vient de naître, c'est sacré, monsieur !

répondit la vieille en m'apportant la progéniture de la bohémienne.

L'emphase de la mère Floche fit sur moi, à mon corps défendant, une certaine impression. Je lui laissai poser le petit être devant moi sur la table et le regardai curieusement. Je n'avais jamais accordé autant d'attention à un pareil objet, et, comme tous les hommes chez qui les entrailles paternelles n'ont pas encore parlé, je ne ressentais pour cette première manifestation de la vie humaine qu'un mélange de dégoût et de pitié.

— C'était bien la peine d'assister cette gracieuse perle d'Andalousie! disait mon ami en riant. Elle nous a gratifiés d'un petit monstre!

— Ma foi, monsieur, vous n'y connaissez rien, reprit la mère Floche. Cette petite fille, quoique très-brune, est la plus jolie que j'aie jamais vue.

— Joli, ça? s'écria Roque. Ainsi, mon pauvre Stéphen, nous avons été encore plus laids, nous autres!

— Admirons l'instinct des femmes! pensais-je; là où nous ne voyons qu'une ébauche informe de l'œuvre divine, leur appréciation mystérieuse saisit la révélation de l'avenir.

— Mais de quoi avez-vous revêtu cette pauvre créature? demandai-je à mon hôtesse.

— De ce que j'ai trouvé de plus propre dans les hardes de la bohémienne, répondit-elle. Mais la sage-femme est en train de couper des langes dans un de mes vieux draps, et mon homme a été chercher une mauvaise couverture dont nous lui ferons des couches.

— En attendant, mettons ce marmot dans une enveloppe moins rude, pensai-je.

Et, ouvrant ma malle, j'y trouvai des mouchoirs de toile et un grand cache-nez en mérinos dont la mère Floche habilla l'enfant.

Ma sollicitude parut très-puérile à Roque, qui trouvait sage que l'enfant, destiné à ne jamais connaître les douceurs de la civilisation, s'habituât, dès le premier jour, à s'ébattre nu dans une sorte de paillasson.

On appela d'en bas la mère Floche.

— Ah! mes bons messieurs, s'écria-t-elle, je ne sais où donner de la tête. Et mon homme qui n'a pas encore soupé! Laissez-moi poser cette pauvre petite sur votre lit pour un moment; je reviens la rechercher.

Elle sortit sur un second appel de son mari, qui paraissait s'impatienter, et nous restâmes chargés de la garde de l'enfant.

— *Elle est bonne!* me dit Edmond en style d'écolier (*l'aventure* est le mot sous-entendu de cette locution). N'aurais-tu pas appris, *incidemment*, l'art de nourrir les marmots?

L'enfant criait; nous imaginâmes de lui donner de l'eau sucrée.

— Tiens, ça boit! disait Roque émerveillé.

L'enfant s'endormit sur mes genoux. Roque reprit sa dissertation sur le déluge, tout en fumant son cigare.

Cependant, au bruit et au mouvement qui se faisaient au rez-de-chaussée avait succédé un silence complet.

— Je crois, Dieu me pardonne, dis-je à mon ami en l'interrompant, que tout le monde, vaincu par la fatigue, s'est endormi en bas, et que nous allons être obligés de bercer cette sorte d'être toute la nuit.

— Voyons, voyons, donne-moi ça, répondit Roque en voulant prendre l'enfant. Je vais le reporter à sa mère.

— Va voir ce qui se passe, lui dis-je, et envoie-moi la mère Floche.

Roque descendit. Je restai seul avec l'enfant, sans trop m'apercevoir qu'il était sur mes genoux, le soutenant instinc-

tivement, et songeant à l'amour des mères, à la mienne par conséquent.

Puis ma rêverie prit un autre cours. Je demandai ce que c'était que l'énigme de cette destinée humaine qui se pose si diverse à l'entrée de chacun de nous dans le monde, à cet incroyable jeu du hasard qui préside à la vie, et que nous avons besoin d'attribuer, pauvres êtres que nous sommes, à des combinaisons inexplicables de la Providence, pour en justifier la rigueur ou la bizarrerie.

Tout à coup la porte s'ouvrit et je vis apparaître le petit bohémien. Son teint olivâtre n'était guère susceptible de révéler la pâleur de l'émotion ou de la fatigue; mais son œil fixe, sa bouche contractée, donnaient à ce visage d'enfant une expression de douleur et de volonté au-dessus de son âge.

— Rendez-moi ma sœur, me dit-il laconiquement en espagnol. Ma mère est morte!

Je gardai l'enfant dans mes bras, et je descendis à la hâte. Je trouvai Roque constatant que la bohémienne, épuisée de fatigue, de misère et peut-être de chagrin, venait de succomber à l'effort suprême de l'enfantement.

Quand le petit gitano, qui m'avait suivi, se fut assuré de la vérité, dont apparemment il doutait encore, une crise de désespoir violent succéda à son apparente fermeté. Il se jeta sur le cadavre en criant; puis il se mit à lui parler dans sa langue asiatique, sur un ton dolent, entrecoupé de sanglots qui, parfois, prenaient l'intonation d'un chant ou d'une déclamation. Pendant plus d'une heure, il fut impossible de le calmer, et nos exhortations semblaient lui inspirer une sorte de rage impuissante ou de haine sombre. Cette scène, à laquelle les autres assistants, occupés de remplir les formalités prescrites en pareil cas, donnèrent forcément peu d'attention, me pénétra vivement. Je ne pouvais en détacher mes yeux. La face pâle de cette morte, encadrée de longs cheveux noirs, représentait

à mon imagination ma mère, dont je n'avais pu consoler l'agonie et contempler les traits flétris. Le désespoir de cet enfant était celui que j'aurais eu sans doute à son âge. Moi, je n'avais pu pleurer. Ses sanglots produisirent sur moi un effet magnétique; mes nerfs, ébranlés tantôt par la monotonie déchirante de ses gémissements, tantôt par ses brusques et bizarres exclamations dans une langue inconnue, se détendirent enfin, et je sentis des ruisseaux de larmes couler sur mes joues, en même temps qu'un élan sympathique me portait à une commisération infinie pour cet être frappé d'une infortune semblable à la mienne.

A minuit, le décès légalement constaté, le maire et les témoins partis, la sage-femme fut payée et congédiée.

Qu'allaient devenir les enfants? Mes hôtes étaient si fatigués, qu'ils remirent au lendemain à s'en occuper. La mère Floche amena une de ses trois brebis et on put faire teter le nouveau-né. Bien que l'aîné fût arrivé mourant de faim, il refusa de rien prendre et voulut passer la nuit auprès du matelas où gisait la morte. De plus en plus apitoyé sur son sort, j'envoyai dormir tout le monde et je restai seul avec lui, le cadavre, la petite fille couchée dans une corbeille, la brebis et son agneau.

Alors le gitano se calma. Il s'assit au pied du matelas et me regarda attentivement, mais sans vouloir échanger avec moi une seule parole. Il semblait qu'il observât quelque prescription de sa religion, qui lui défendait de parler dans la chambre mortuaire. Enfin il parut s'assoupir, et, voyant tout tranquille autour de moi, je finis par m'endormir moi-même sur ma chaise.

Le chant du coq qui vint sonner sa fanfare matinale auprès de la porte m'éveilla. Il faisait à peine jour. Je ne vis plus le petit garçon dans la chambre. Je pensai qu'il avait été voir son mulet, ou dormir dans l'étable. Je m'assurai que la petite fille reposait tranquillement. La brebis broutait à une brassée de

feuilles vertes qu'on lui avait apportée dans la chambre par précaution. La morte s'était roidie sous la couverture. Sa main livide et maigre, extraordinairement petite et bien faite, sortait du linceul et pendait à terre. Elle était ornée d'un bracelet d'or trop large qui retombait jusqu'à la naissance des doigts. Je le pris pour le donner à son fils. J'étais si accablé, que je le mis dans ma poche sans le regarder, et je me rendormis presque aussitôt.

Ce ne fut qu'au grand jour que l'on vint me relayer. Le gitanillo n'était pas rentré. Le mulet avait disparu avec lui. Nous pensâmes qu'ils avaient été, l'un portant l'autre, chercher l'assistance de quelque vagabond de la tribu pour ensevelir la mère et emmener l'enfant; mais cette journée et les suivantes s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du fugitif ni d'aucun de sa race.

Dans l'attente de quelque réclamation, le maire du village s'entendit avec la mère Floche et nous, pour assurer provisoirement l'existence du pauvre être abandonné. Nous fûmes tous fort embarrassés quand il s'agit de faire dresser son acte de naissance. Nous ne savions pas le nom de la mère, nous ignorions si l'enfant pouvait réclamer une paternité quelconque. Il fallut donc l'inscrire au registre de l'état civil comme né de parents inconnus. La mère Floche porta la petite fille au baptême et la prit pour filleule, avec moi pour parrain, dans cette pauvre petite église d'Avon, où un simple nom gravé sur une dalle, *Monaldèschi*, rappelle un des plus sombres drames amoureux du XVIIe siècle.

Roque, bon et généreux, vida sa petite bourse sur le berceau de notre protégée, mais n'en continua pas moins à rire de l'aventure. Il voulait qu'on donnât à la gitanilla quelque nom expressif ou burlesque. La mère Floche, qui tenait au

(1) L'inscription porte : *Monaldexi*.

sien, insistait pour qu'on l'appelât *Scolastique*. Le maire avait l'habitude de donner à tous les enfants trouvés de sa commune le même prénom, Frumence, quel que fût leur sexe. Il me fallut soutenir plus d'un assaut pour baptiser à mon gré ma filleule; mais, quand on m'eut concédé ce droit, je me trouvai fort embarrassé. Aucun nom ne me semblait assez caractéristique pour une destinée aussi étrange; mais il était dans celle de l'enfant d'en avoir un très-vulgaire. Je m'avisai de regarder le bracelet que j'avais retiré du poignet de la morte : c'était une grosse chaîne d'or fermée d'un cadenas sur lequel étaient gravées d'imposantes armoiries, et d'une plaque qui portait ce seul mot : *Morena*.

Dans ma simplicité, je crus avoir fait une grande découverte, et j'allai fièrement montrer à mon ami Roque le nom de la mère, et la généalogie de l'enfant écrite dans la langue hiéroglyphique du blason. Il éclata dire.

— Cela? s'écria-t-il. C'est un collier de chien volé à quelque grande dame espagnole, et ce nom, si doux en français, qui, tu le sais, signifie tout bonnement *noire* ou *brune*, c'est le nom d'une petite chienne qui aura peut-être coûté bien des pleurs à sa maîtresse. Les gitanos sont grands escamoteurs de chiens et de chevaux, surtout quand ces animaux de luxe sont ornés richement. Que ta grande flâneuse d'imagination daigne donc rabattre de ses fumées : tu n'auras pas pour filleule une descendante de quelque Medina-Cœli, enlevée à son berceau par les sorcières errantes de l'Andalousie : ce n'est que la fille d'une diseuse de bonne aventure ou d'une danseuse de carrefour, dont le mari ou l'amant (si ce n'est elle-même) s'adonnait au rapt des petits chiens et des chaînes d'or.

L'explication était péremptoire, au point que, renonçant d'emblée à mes idées romanesques, je répondis sans hésiter :

— Eh bien, que le nom de Morena lui soit léger! C'est un adjectif qui peut qualifier sans profanation une créature de

Dieu, et beaucoup de noms inscrits aux célestes archives du calendrier n'ont pas une origine plus recherchée.

En ce moment, la mère Floche apporta la petite fille, qu'elle avait attifée de son mieux et qui, grâce à cette rapidité prodigieuse avec laquelle la nature dégage son type de la première ébauche, semblait d'heure en heure prendre figure humaine. La teinte violacée avait disparu; les traits, encore vagues, étaient pourtant un peu raffermis, et la peau prenait un ton bronzé très-caractéristique.

— C'est une négresse, s'écria Roque, une mulâtresse, tout au moins. Eh bien, elle sera parfaitement nommée.

— Ne m'en parlez pas, dit la mère Floche un peu consternée; je doute qu'un être de cette couleur-là puisse devenir chrétien au baptême. Je m'imaginais que la mère et le garçon s'étaient noircis au soleil de leur pays; mais voilà qu'au grand jour la petite en tient aussi, et je crains bien que ce ne soit une race de diables.

— Tranquillisez-vous, dit Roque, M. le curé va blanchir tout ça.

Nous nous rendîmes donc à la mairie et à l'église, où il me fallut adjoindre au nom de Morena, que le maire et le curé s'obstinaient à regarder comme un nom de famille, le prénom d'Anna. En fait de dragées, j'avais donné, le matin, à ma commère un vieux manteau que son époux avait brossé, la veille, d'un air de convoitise. Les femmes de l'endroit, qui s'entretenaient beaucoup de l'aventure, se pressèrent autour de nous pour voir l'enfant mystérieux. Mais la mère Floche, qui avait honte de la petitesse de sa filleule, ramena avec soin sur elle le fichu de grosse mousseline qui lui servait de voile baptismal, et nous allâmes faire tous ensemble, c'est-à-dire à nous quatre, le repas classique. Après quoi, Roque monta en diligence, me recommanda l'étude de la géologie, m'embrassa et partit pour rejoindre sa famille.

Nous nous étions opposés à ce que l'enfant fût mis à l'hospice et inscrit aux enfants trouvés. La mère Floche, ne voyant venir personne pour réclamer sa filleule, ne s'inquiéta pourtant pas. Elle était merveilleusement bonne et aimante, cette pauvre vieille, et elle soignait tendrement Morena (qu'elle persistait à appeler *Anna*), toujours nourrie avec succès par la brebis noire.

Je crois en vérité que, lors même que nous n'eussions pas contribué, Edmond et moi, aux premiers frais de cette humble éducation, elle les eût pris sur elle seule par charité. Elle trouvait l'enfant si grêle, qu'elle craignit d'abord de le voir succomber dans ses mains. Mais elle put bientôt se convaincre que cette apparence était trompeuse, que l'enfant était ainsi dans les proportions normales de sa race, et qu'il était même d'une santé beaucoup plus robuste, d'un appétit plus facile à satisfaire et d'un développement plus précoce que tous ceux du même âge qu'elle avait sous les yeux.

Cette aventure ne pouvait alors prendre une longue place dans mes pensées. Après la première émotion produite sur moi par le drame de la mort de la bohémienne, mon imagination, qui s'était allumée un instant, se refroidit tout à fait. Pendant deux ou trois jours, j'avais rêvé une sorte d'adoption des deux orphelins que Dieu semblait avoir jetés dans mes bras. Mais la disparition ou plutôt la fuite du petit garçon, qui me paraissait avoir épié dans mes yeux la pitié dont sa sœur était l'objet, et s'être sauvé, sans rien dire, pour me contraindre à m'en charger, la circonstance du bracelet, le nom même que, dans un moment d'humeur peut-être, j'avais donné à la petite fille, tout contribuait à me faire envisager les choses sous leur véritable aspect. Les bohémiens sont une race dégradée par la misère et l'abandon. Leur type étrange, leur mystérieuse origine, prêtent sans doute à la poésie, et, à l'époque où je faisais cette rencontre, ils étaient à la mode en

littérature. Mais j'avais assez lu un peu de tout pour connaître la réalité des choses et pour voir, à côté de ce charme pittoresque que l'on avait le caprice de leur prêter, le mépris trop fondé qu'ils inspirent aux nations qui les connaissent et qui souffrent de leurs rapines, de leur malpropreté, de leurs ruses, de leur abjection en un mot.

L'enfant devint donc bientôt pour moi un objet de curiosité physiologique, de pitié naturelle, et rien de plus. Quand je rentrais le soir de mes longues courses dans la forêt, je regardais sur la litière fraîche et parfumée de l'étable, le groupe de la brebis noire allaitant ses deux nourrissons, l'enfant et l'agneau. J'admirais la maternelle sollicitude de ma vieille hôtesse et la débonnaireté du père Floche, qui détestait les marmots et à qui sa femme persuadait de bercer celui-là. Ces deux vieillards, rangés, probes et austères, me paraissaient alors bien plus dignes d'attention et d'intérêt que la problématique destinée de ma filleule.

IV

Ma santé de paysan avait beaucoup souffert pour s'acclimater à l'air de Paris et à la reclusion où je m'étais plu à m'oublier moi-même. Dans cette belle forêt de Fontainebleau, qui a inspiré son poëte, l'auteur d'*Oberman*, comme les forêts vierges de l'Amérique ont inspiré Chateaubriand et Cooper, je me sentis bientôt renaître. Mon âme resta triste, mais non oppressée, et j'éprouvai moins qu'à Paris le besoin

de m'absorber dans les livres pour échapper aux réflexions amères.

Je me laissai prendre, non plus comme un désœuvré, mais comme un enfant, aux séductions de la nature ; je sentais, si je puis parler ainsi, mes yeux s'agrandir et ma vue s'éclaircir pour embrasser le spectacle des choses éternellement vraies dans l'ordre de la beauté matérielle : les grands arbres, ces monuments qui vivent et progressent ; les fleurs sauvages, cette ornementation qu'on respire et qui renaît sous le pied qui la brise ; les ivresses bruyantes que répand le soleil sur les plantes et les animaux ; les langueurs muettes où la lune plonge délicieusement la création, toujours éveillée, même dans son silence. J'avais encore dans l'esprit un peu de ce vague contemplatif que ne secouent pas aisément ceux qui ont respiré en naissant l'air des vallées de l'Indre ; mais je m'initiais à l'appréciation d'une nature moins douce et plus belle. Je n'attendais plus, dans une promenade sans but, les influences du dehors ; j'allais les chercher, les surprendre même dans ces sites qui résument ou rapprochent la grandeur et la grâce, l'immensité des horizons éblouissants, ou la sauvagerie des retraites cachées.

Un matin, je vis voler sur les bruyères, ou dormir sur l'écorce des bouleaux, de si beaux insectes, que je me pris de goût pour l'entomologie.

— Encore une étude *incidente*, pensai-je en souriant; mais qu'importe, si elle me charme pendant une saison?

Je me procurai quelques livres que je feuilletais le soir pour m'assimiler l'esprit des classifications établies. Je vis que c'était là, non une science faite, mais un champ illimité d'observations ouvert à l'activité de l'explorateur. Pour devenir entomologiste, il faut consacrer sa vie à compter les fils d'une dentelle flottante, insaisissable, merveilleuse, que le soleil ou la brise secouent sur la végétation, à toutes les heures du jour

et de la nuit. L'application de cette conquête est utile, dans un petit nombre de cas, à l'agriculture et à l'industrie ; mais, dès qu'on se voue à une spécialité dans la pratique scientifique, adieu l'étude sans bornes, adieu l'observation des mystères infinis, adieu l'interminable récolte des richesses qui pullulent dans l'air et la lumière !

— Je ne serai pas entomologiste, pensais-je, car je ne pourrais pas être autre chose ; et, comme je ne peux pas tout savoir, quoi qu'en dise mon ami Roque, je veux au moins tout comprendre, selon mes moyens.

J'étudiai donc les insectes selon ma méthode, qui consista à n'en point avoir, à saisir au vol tout ce que la fécondité des cieux faisait pleuvoir autour de moi, à connaître les lois de la vie, à sentir les prodigalités inépuisables de la beauté dans chaque être, dans chaque objet livré à mon examen, et je vécus ainsi un mois qui passa comme un jour.

Le désir de surprendre telle ou telle espèce sur certaine plante m'emporta aussi dans le domaine de la botanique. Mêmes aperçus, même entraînement et mêmes réserves ; mais, dès lors, double jouissance. La plante et son parasite, beaux ou intéressants tous les deux, m'attirèrent dans les régions où certaines espèces parquent leur existence. Dans ces courses motivées, toutes les splendeurs du cadre, tous les accidents pittoresques ou instructifs du chemin me saisissaient d'autant plus qu'ils étaient le superflu de ma conquête : c'était le vase de la vie universelle qui débordait sur moi au moment où, chercheur modeste, je ne lui en demandais qu'une goutte.

Heureux jours qui m'avez créé une source d'intarissables compensations aux amertumes de la vie morale, je ne saurais trop vous rappeler à ma mémoire et vous bénir !

— O ma mère ! m'écriais-je quelquefois dans une extase soudaine, si, en ce moment, tu peux me voir, tu me regardes

vivre et cela seul peut te consoler de ne plus vivre à mes côtés.

Je fis une rencontre qui me contraria d'abord, mais à laquelle je me laissai aller peu à peu, par ce sentiment de commisération morale que je ne pouvais vaincre. Sur plusieurs points de la forêt, je me trouvai face à face avec un garçon un peu plus âgé que moi, agréable de figure et mis avec plus de recherche que moi dans sa tenue de touriste. Il me prit d'abord pour un de ces maraudeurs problématiques qu'on voit errer dans les régions écartées, et dont il est souvent difficile de s'expliquer l'oisiveté inquiète. Quand il vit que j'herborisais et chassais aux insectes, il chercha à lier connaissance et s'y prit avec tant de courtoisie, que je me laissai imposer plusieurs fois sa société.

Ce fut une société agréable par elle-même, mais à laquelle pourtant j'eusse préféré la solitude. Je n'aime pas la conversation ; je suis de ces esprits qui s'assombrissent en se résumant.

Hubert Clet était un fils de famille dérouté dans la vie, qui était censé chercher un état, et qui avait la ferme résolution de n'en trouver aucun digne de ses facultés. Né et élevé à Paris, fils d'un industriel aisé, déjà assez répandu dans le monde des artistes élégants, plus spirituel que capable et plus aimable qu'aimant, il cachait une immense vanité sous les dehors du savoir-vivre. L'estime qu'il se portait à lui-même ne se révélait donc pas par des affirmations de mauvais goût, mais elle se trahissait par sa manière de raisonner.

D'abord, il me crut au même point de vue que lui. Il crut que je méprisais tous les moyens offerts par la société actuelle à l'emploi de ma capacité. Mais, quand il vit que, loin de là, je doutais assez de moi-même pour vouloir prendre le temps de m'instruire avant de m'utiliser, que je ne reniais pas le devoir, mais que je m'y soumettais au contraire dans l'avenir,

en vue de quelque affection future dont je sentais le germe couver en moi lentement, il fit comme Roque avait fait à un autre point de vue : il rabattit de son estime pour mon intelligence et goûta un certain plaisir à se regarder comme mon supérieur.

Voilà le résumé qu'il me contraignit à me faire à moi-même en le lui déclinant. J'en fus attristé. J'étais encore dans une situation d'esprit où j'aurais voulu oublier l'avenir, afin de m'habituer au souvenir du passé. Mais, devant ses théories insensées sur le mépris qu'il affichait pour ses semblables, je sentis ma conscience se révolter. En cela, bien qu'il me fît souffrir, il me donna une leçon utile, tout au rebours de sa conviction.

Ce qu'il y avait d'étrange dans son superbe détachement des hommes et des choses, c'est que, tandis que je vivais en ermite, sevré par ma pauvreté, ma tristesse et ma timidité, des jouissances de la jeunesse, du contact des arts, de la société des femmes et de toutes les élégances de la vie parisienne, il nageait en pleine eau dans ce milieu tant dédaigné. Il avait dansé avec la Malibran, il allait chez Victor Hugo, il donnait à Balzac des sujets de roman, il était abonné au Conservatoire de musique. Sans doute, il se vantait un peu, car il allait jusqu'à prétendre que vingt éditeurs lui demandaient ses œuvres, et que, s'il n'avait pas de nom, c'est parce qu'il méprisait la gloire et voulait vivre en poëte, pour lui-même.

Par moments, je le pris pour un hâbleur et pour un fou. Il y avait un peu de cela ; mais c'était le travers de sa première jeunesse, et il devait s'en corriger. Il pensait, comme tant d'autres, que, s'il n'était pas grand homme, c'est qu'il ne le voulait pas.

Ce travers était déplorablement répandu alors. Je n'en savais rien, moi qui vivais seul ou avec des camarades très-

simples de mœurs et encore à demi rustiques. Hubert Clet m'étonna donc beaucoup au commencement. Un instant, il me parut un phénomène si curieux à observer, que je faillis négliger pour lui le coléoptère. Je me demandais si, en effet, c'était là un homme de génie dont il fallait combattre la sainte pudeur qui l'empêchait de se manifester, ou un sot à qui j'eusse mieux fait de tourner le dos.

Au bout de quelques causeries, je le connus assez bien, pour un provincial et un apprenti savant que j'étais. Je vis qu'il avait trop d'esprit pour n'être pas capable d'arriver au talent, mais que ce ne serait jamais un grand artiste littéraire, par ce qu'il vivait trop dans l'amour de lui-même. Je vis qu'il était plus naïf d'amour-propre et plus faible de cœur qu'il ne le pensait, et qu'il y avait même en lui d'excellentes qualités qu'il eût rougi d'avouer comme étant trop naturelles et trop prosaïques, mais qui devaient tôt ou tard l'emporter sur ses affectations d'ennui et de désespoir.

Un soir, il m'accompagna pour la première fois à mon gîte. Il demeurait, lui, dans une superbe villa d'été appartenant à la sœur d'un de ses amis. Cet ami l'avait amené là, pour la saison de la chasse. Mais il méprisait la chasse comme tout le reste, et il prétendait chérir la solitude ; voilà pourquoi il s'emparait de moi et ne me permettait plus d'être seul.

Il vit mon intérieur provisoire de la maison Floche, et le trouva plus original et plus poétique qu'il ne l'était réellement. L'histoire de la bohémienne et la vue de Morena, qui, en réalité, était devenue, au bout de six semaines, une fort jolie petite créature, lui inspirèrent l'idée...

(Ici, nous trouvons une lacune dans le manuscrit de Stéphen Rivesanges, soit qu'il ne l'ait jamais remplie, soit qu'un de ses cahiers ait été perdu ou brûlé. Mais nous trouvons, pour nous renseigner sur la suite de son histoire, diverses lettres et

fragments qui combleront cette lacune, et qui ont sans doute été réunis à dessein par lui à ses mémoires.)

LETTRE DE MADAME DE SAULE A MADAME MARANGE

Mère chérie, dépêchez-vous de revenir. Savez-vous que c'est long, six mortels jours sans vous voir! Vous ne m'avez pas habituée à cela, et me voilà déjà comme une âme en peine, ou plutôt comme un corps sans âme. Vous me direz que j'ai un frère pour me tenir compagnie. Bah! vous savez bien que c'est de votre compagnie que j'ai besoin, et que celle de M. Julien est une chose fantasque et passagère que je n'ai pas la prétention d'accaparer. Il chasse du matin au soir, ce cher enfant, et, s'il est invisible tout le jour pour les gens sédentaires comme nous, du moins il rentre à la nuit, très-gai et très-aimable, quelque poudreux, crotté ou éreinté qu'il soit. Dormez en paix sur le compte de votre Benjamin, chère petite mère. Il se porte à ravir, et je crois qu'il est aussi sage que vous le pouvez souhaiter.

Votre grande fille, je devrais presque dire votre vieille enfant, est moins raisonnable. Quand vous n'êtes pas là, elle s'ennuie de tout, elle ne sait que faire de sa vie. Que voulez-vous! il me semble que je ne suis rien par moi-même, que c'est par vous que je pense, que je raisonne et que j'existe.

Quand vous allez revenir, je vous raconterai toute une histoire... Mais, puisque vous n'arrivez qu'après-demain, pourquoi ne vous la conterais-je pas tout de suite? C'est si bon de causer avec vous! il n'y a que cela de bon. D'ailleurs, vous serez au courant d'avance, et vous ferez vos bonnes petites réflexions en chemin; car vous allez voir que j'attends votre décision, comme de coutume et pour toute chose.

Hier matin, l'ami de Julien, ce joli petit M. Hubert Clet, que

je ne trouve ni sot ni fou, puisque vous ne voulez pas que je juge trop sévèrement les enfants que votre enfant distingue, s'est avisé, à déjeuner, de me raconter une triste aventure qui s'est passée, il y a six semaines, je crois, à trois lieues de nous, au village d'Avon : Avon-Monaldeschi, comme vous dites.

Une pauvre égyptienne, dont on n'a pu savoir le nom, est venue accoucher et mourir, dans l'espace d'une heure, chez de bonnes gens qui ont gardé l'enfant et qui en prennent soin. L'enfant, quoique un peu noir (ou plutôt jaune), est joli comme un amour. Le récit de M. Clet m'a donné l'idée d'aller me promener jusque-là en voiture, avec lui pour guide et notre bon vieux chevalier pour chaperon, quoique, en vérité, il ne me semble pas qu'une femme de trente ans et un garçon de vingt ans puissent jamais se croire en tête-à-tête. Mais vous voulez que votre fille soit comme devait être la femme de César, et vous avez raison. Je suis trop fière que vous vouliez être fière de moi, pour risquer jamais une étourderie.

Nous avons trouvé M. et madame Floche (c'est un ancien jardinier et une ancienne laitière, qui ont bien cent trente ans à eux deux) occupés à laver et à babichonner la petite *Morena* avec autant de propreté, d'adresse et de tendresse que si c'eût été le fruit de leur antique union. Hélas! ces bonnes gens sont comme moi : ils n'ont pas eu d'enfants; mais ils ont vieilli ensemble, et moi, sans ma mère, je serais une triste veuve.

La petite fille est un bijou; la brebis noire qui la nourrit est une bonne bête. Je suis restée là, une heure, à m'amuser, comme un enfant que je suis encore malgré les trois cheveux blancs que vous m'avez trouvés l'autre jour sur la tempe droite.

Et puis est arrivé le parrain et le protecteur de l'enfant; car il faut que vous sachiez qu'il y a un bon être qui a promis de veiller sur elle et de la faire vivre aussi longtemps et aussi bien qu'il pourrait. C'est un tout jeune homme, de l'âge de notre Julien, qui jouit, le croiriez-vous, de douze cents livres de

rente, et qui trouve moyen de faire la charité avec cela! Et Julien, qui a douze mille francs de pension et qui n'en trouve pas assez pour ses menus plaisirs! Je lui ai fait la morale là-dessus en rentrant. Mais il m'a envoyée paître, comme de coutume, et, comme de coutume aussi, il a fini par me dire que j'avais raison de ne pas faire comme lui. Je reviens à mon histoire, qui ressemble un peu à celle des *Sept châteaux du roi de Bohème.*

Ce jeune homme — il s'appelle Stéphen... je ne sais plus quoi — était à se promener dans la forêt avec un autre pauvre étudiant comme lui, quand ils ont rencontré et amené la bohémienne chez les Floche, où ils avaient loué deux petites chambres. L'autre est parti, laissant pour l'orphelin tout ce qu'il avait d'argent et disant que ses parents payeraient son voyage à l'arrivée. M. Stéphen est resté pour passer les vacances dans la forêt; mais il a donné presque tout son linge et il s'est procuré cinquante francs, qu'il n'avait pas, pour assurer à l'enfant les bonnes grâces de ses hôtes et compléter sa petite layette.

La mère Floche m'a raconté tout cela, et elle a su après coup que ce jeune homme avait fait mettre sa montre au mont-de-piété, à Paris, pour avoir cette petite somme. Elle a voulu la lui rendre; il n'a jamais voulu y consentir.

Voyez, chère mère, comme il y a des cœurs excellents, et parmi les gens les moins heureux! J'ai été vraiment attendrie en voyant arriver ce jeune savant, tout brûlé par le soleil, vêtu d'une blouse de roulier, marchant dans de gros souliers dont nos domestiques ne voudraient pas, et tout chargé de plantes, de cailloux et de boîtes d'insectes qu'il passe ses journées à recueillir, et une partie de ses nuits à étudier. Il a été intimidé de nous voir là, au point de vouloir se sauver; mais M. Clet, qui a fait connaissance avec lui dans ses promenades, me l'a présenté malgré lui. Le chevalier l'a interrogé sur ses recher-

ches, et il est si modeste, qu'il s'est imaginé que notre ami était plus savant que lui. C'était fort amusant de le voir répondre avec déférence à des questions dont ce cher homme ne comprenait pas les réponses, et j'ai vu le chevalier si embarrassé, un moment, de continuer la conversation, qu'il a failli lui demander quelle différence il faisait entre les papillons et les lépidoptères.

Moi qui n'en sais guère plus long que notre ami, je me bornai à interroger le jeune homme sur la bohémienne. Apparemment qu'il s'était apprivoisé avec nos figures, car il me répondit sans se troubler et avec une élégance d'expressions à laquelle je ne m'attendais pas de la part d'un écolier de cette apparence. J'ai su depuis, par M. Clet, que ce n'est pas une nature ordinaire; que, dès l'âge de seize ans, il avait fini toutes ses études, après avoir eu les premiers prix sept ans de suite. Il assure qu'il est aussi avancé dans son instruction et dans sa raison qu'un homme fait et d'un caractère sérieux. Enfin, il l'avoue presque pour son égal : jugez combien il faut que ce jeune homme lui soit supérieur!

J'ai eu bien envie, tant il me paraissait gentil et intéressant, de l'inviter à venir nous voir; mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis. Il me semble que ce serait pour mon jeune frère une connaissance plus utile que ce bel esprit en herbe de Clet. Vous en déciderez, mère. Ce n'est pas là ce qui me fait vous écrire. C'est l'envie désordonnée qui s'est emparée de moi de prendre et d'élever la petite Morena. N'est-ce pas notre devoir, à nous autres qui sommes riches, d'empêcher les pauvres de se sacrifier les uns pour les autres? N'aurions-nous pas honte de les voir se dévouer quand nous nous croiserions les bras? J'ai failli mettre l'enfant et la brebis, voire l'agneau, dans ma voiture; mais j'ai dit : « Ma mère arrive lundi, attendons et laissons-lui le plaisir d'ordonner. »

Adieu, vous que j'aime. Revenez donc vite. Votre pauvre

petite *Marquise* hurle tous les soirs en passant devant votre chambre, elle me donne envie d'en faire autant

V

ANCIEN JOURNAL DE STÉPHEN. — FRAGMENTS

Avon, 27 septembre 1832.

Anicée de Saule! quel doux nom! et quelle douce créature que celle qui le porte! Où ai-je vu une figure, un portrait qui lui ressemble? Je ne m'en souviens pas, mais bien certainement ce n'est pas la première fois que je vois ce type aimable et pur...

...Aujourd'hui, entre dix et onze heures, j'ai vu l'éclosion d'*elpenor*, au pied d'une vigne sauvage. Je suis resté une heure à attendre que ses ailes fussent développées. Elles étaient humides d'abord et semblaient lisses, incolores. A mesure qu'elles séchaient, je voyais apparaître le duvet si doux de son corps et la poussière si bien tamisée de ses ailes. Ses portions de rose étaient juste de la couleur de l'écume de la vendange, et ses portions vertes de celle de l'olive dans la saumure...

...Quand cette dame s'est retirée, j'ai gravi les rochers pour voir le lever de Procyon. Il monte entre deux fragments de rochers qui sont ici à l'horizon et qui ui font un repoussoir formidable; il brille perdu dans les profondeurs de l'éther que ce cadre fait reculer. Cela donne, à la vue même, le sentiment de l'infini. Je n'avais jamais vu les étoiles si belles que ce soir.

30 septembre.

Elle est revenue, avec sa mère cette fois. J'ai été profondément ému. Cette mère, ô mon Dieu ! c'est la mienne ; elle lui ressemble, non pas trait pour trait ; mais leurs âmes étaient semblables, puisque tant de signes extérieurs établissent dans mon souvenir une similitude qui me pénètre et me bouleverse. C'est la voix de ma mère ; c'est son regard si ferme dans la franchise, si doux dans la bonté ; c'est sa démarche, sa manière de s'habiller, presque aussi simple, en vérité, quoique cette dame soit riche. C'est son esprit surtout, son jugement droit, sa tendre indulgence, sa modestie, sa grâce. Elle a quarante-six ans, dit-on ; elle paraît à peine plus âgée que ne l'était ma chère défunte la dernière fois que je la vis. Comme les femmes de Paris se conservent longtemps ! Nous n'avons pas l'idée de cela dans nos campagnes. La belle Anicée de Saule dit tout haut qu'elle a trente ans. Je ne puis le croire. C'est, à peu de chose près, l'âge qu'avait ma mère, et il ne me semble pas qu'elle soit plus âgée que moi d'un jour. Si l'on nous voyait ensemble dans mon pays, sans nous connaître, on croirait que je suis le frère de l'une et le fils de l'autre...

Les champignons pullulent dans la forêt ; c'est, quoi qu'on en dise, la plus saine nourriture qui se puisse trouver ; elle est presque aussi fortifiante que la chair des animaux et offrirait aux paysans une ressource véritable pendant la moitié de l'année. Malheureusement, ils connaissent peu les espèces alimentaires, et, quand ils ne s'empoisonnent pas, ils ont une méfiance qui va jusqu'à s'abstenir entièrement. J'en ai vu qui vendent des échantillons superbes pour la consommation, et qui, pour rien au monde, ne voudraient en manger

J'ai trouvé l'agaric-améthyste en assez grande quantité ces

jours-ci. C'est le plus élégant de ces cryptogames. Sa couleur lilas est d'une nuance admirable, et il exhale un parfum d'iris et de violette.

(*Ici reprenait, dans les cahiers, le récit écrit par Stéphen, à une époque très-postérieure de sa vie.*)

Dans les premiers jours, je ne fus pas aussi occupé de cette rencontre que bien d'autres l'eussent été à ma place. Il faisait encore un temps magnifique, et les charmes de la promenade m'empêchaient de songer avec regret que ma position ne devait pas me mettre en rapport avec des personnes si haut placées dans ce qu'on appelle le monde. J'allais plier bagage; d'ailleurs, Roque m'écrivait du Berry et me donnait rendez-vous à Paris pour le 10 octobre.

Il fallait songer à établir mon budget pour la suite de l'éducation de Morena. Je demandai un soir à la mère Floche si elle pourrait s'en charger pour vingt francs par mois. Je ne pouvais faire ce léger sacrifice sans m'imposer de sérieuses privations; mais gagner vingt francs par mois ne me paraissait pas impossible, n'importe à quelle besogne, et ne devait pas prendre beaucoup de temps sur mes études.

— Monsieur, dit le père Floche d'un air grave, ou nous allons nous brouiller ensemble, ou vous allez reprendre tout ce que vous avez donné pour l'enfant. L'enfant est née sous une étoile, monsieur. Les dames qui sont venues ici l'ont prise en amitié et veulent s'en charger. Ça faisait de la peine à ma femme de s'en séparer si vite; mais, moi, je trouve que nous sommes trop vieux pour soigner un enfant si petit. Que nous soyons pris d'infirmités l'un ou l'autre, c'est lui qui en souffrira. La femme a donc entendu raison. On lui a fait, bon gré mal gré, un joli cadeau pour son bon cœur, et on emmène la

petite au château de Saule le jour où vous partirez pour Paris. On ne veut pas vous en priver jusque-là.

— Quoi! tout cela sans me consulter, père Floche? Je suis le parrain, moi, le seul parent, pour ainsi dire, puisque j'en ai accepté les devoirs, et, bien que ces dames me paraissent d'excellentes âmes, j'ai voix au chapitre avant tout le monde. J'étais décidé à payer pour l'enfant le nécessaire et à veiller sur lui, non pas seulement un an ou deux, mais toujours.

— Eh bien, monsieur, qui vous empêchera d'y veiller? Est-ce que vous n'avez pas lu la lettre que M. Clet vous a apportée?

— Non, dit Clet, qui venait d'entrer, puisqu'elle est encore dans ma poche. J'allais au-devant de Stéphen sur un chemin, pendant qu'il rentrait par l'autre. Tenez, mon cher, lisez cette missive.

La lettre était de madame Marange.

« Laissez-nous faire notre devoir, monsieur; vous n'en aurez pas moins le mérite d'avoir fait le vôtre, et au delà. Permettez-nous, à ma fille et à moi, de nous charger de la pauvre Morena. Nous l'élèverons avec amour et, je l'espère, avec sagesse. Pour cela, il est nécessaire de nous consulter et de nous entendre avec vous. Venez donc passer la journée chez nous demain, afin que nous ayons le temps d'en causer. Mon fils ira vous chercher pour vous montrer le chemin. Nous désirons que vous ne l'oubliiez pas.

» JULIE MARANGE. »

Elle s'appelait Julie, comme ma mère, cette sainte femme! Il y a une destinée! Cette dernière circonstance, plus encore que la lettre et l'émotion que certaines ressemblances m'avaient causée, me décidèrent à vaincre ma sauvagerie et à me tenir prêt dès le lendemain matin à accepter l'invitation.

Le jeune Marange vint à dix heures, dans un tilbury pim-

pant, traîné par un cheval superbe. Ce jeune homme, beau, grand et fort, déjà barbu jusqu'aux oreilles, paraissait beaucoup plus âgé que moi ; mais je vis bientôt que c'était un véritable enfant, et un enfant gâté, qui pis est. Il était bien élevé et ce qu'on appelle bon garçon ; mais ses vanités étaient puériles. Il plaçait son bonheur et sa gloire dans ses habits, dans ses équipages, dans ses armes de chasse, dans ses moustaches, que sais-je ! jusque dans ses bottes. Il fut heureux, pendant le trajet, de la pensée que j'étais ébloui de son élégance. Un petit accident qui nous arriva me haussa un peu dans son estime. Son beau cheval perdit un fer et se mit à boiter. Je m'en aperçus le premier et le priai d'arrêter.

— Pourquoi ? me dit-il. Au prochain village, nous trouverons un maréchal ferrant.

— Qui fera boiter l'animal bien davantage, parce qu'il n'aura pas de chaussures convenables pour son pied. Votre cheval est panard, monsieur, tout magnifique qu'il est, du reste. Il n'y a donc pas longtemps que vous l'avez?

— Ma foi, non : huit jours.

— Et vous l'avez acheté sans voir que ses fers de devant sont plus épais sur un bord que sur l'autre, parce que son pied ne pose pas également par terre?

— Vous êtes sûr de ça?

— Très-sûr ; venez vous en assurer vous-même.

Nous descendîmes, et, pendant qu'il constatait le fait d'un air de mauvaise humeur, je fis quelques trentaines de pas sur la route que nous avions parcourue, et je retrouvai le fer.

— Mon cher ami, vous êtes l'obligeance même, me dit mon compagnon, et, ma foi, je vous avoue, ajouta-t-il naïvement, que je ne vous aurais pas cru si bon juge. J'ai été enfoncé de mille francs sur ce cheval-là. Vous ne l'avez examiné qu'un instant avant de partir, vous avez vu sa tare qui m'avait échappé, à moi, après trois heures d'examen et d'essai.

— Ce n'est pas une tare. Ayez soin qu'il soit toujours ferré convenablement, et il vous fera autant de service qu'un autre.

— Où diable avez-vous appris à vous connaître en chevaux? On me disait que vous étiez un savant en *us*, et je me suis toujours figuré les savants distraits, ignorant toujours les choses réelles, fort maladroits de leurs mains et ayant la vue basse.

— Je ne suis pas savant, lui dis-je, et j'ai été élevé à la campagne. Mon père est propriétaire; mon grand-père était fermier, fils d'un simple paysan. J'ai le droit de savoir observer un peu les animaux.

Nous arrivâmes au château de Saule, une belle et suave retraite entre la Seine et la forêt, et jetée à mi-côte dans les collines rocheuses qui dominent le fleuve et la vallée. Du château, qui était une maison fraîche, vaste et plus commodément adaptée à la vie intime que nos vieux manoirs du Berry, on embrassait une vue à la fois riante et immense. Le jardin descendait en pente vers la Seine. Le parc montait vers la forêt, et couronnait de ses derniers arbres la crête du monticule. De là aussi, la vue était belle, plus belle à mon gré. Elle plongeait sur ces bassins de rochers épars dans la verdure, et embrassait ces horizons boisés, imposants et mélancoliques, qui font ressembler la forêt de Fontainebleau à quelque solitude inculte du nouveau monde.

Je n'avais pas apporté de toilette à Avon. La meilleure raison pour ne pas me présenter en habit, c'est que je n'en avais pas. Pour le reste, ne comptant rendre visite qu'aux grands chênes et aux petits ruisseaux de la contrée, je m'étais muni des vêtements les mieux appropriés au genre de vie que je devais mener. J'arrivais donc, chez des dames du monde, en blouse, en grosses guêtres, et, comme je me rappelle les moindres circonstances de cette première visite, en linge fort propre, mais assez grossier. J'avais encore mon trousseau du pays, des

chemises du plus beau chanvre, filé dru par nos servantes ; ma mère elle-même avait dû, plus d'une fois, charger les quenouilles et mettre la main au rouet.

A ma place, Roque n'eût pas été pris au dépourvu. La seule puérilité de cet esprit si sérieux (puérilité bien pardonnable à vingt ans) consistait à avoir tout de suite l'air d'un savant, ou tout au moins d'un homme grave. En conséquence, il était, dès le matin, partout et dans toutes les saisons de l'année, vêtu de noir, en habit, en souliers, et portait la cravate blanche. Il a gardé ce costume toute sa vie, par goût d'abord, par habitude ensuite.

Malgré l'inconvenance de ma tenue, je me présentai sans aucun embarras : cette inconvenance étant involontaire, je m'en excusai tout de suite sans mauvaise honte. J'ai toujours été sauvage, réservé, je ne me suis jamais senti timide. Il me semble qu'il y a, dans la timidité, autant de sottise et de vanité que dans l'entrecuidance.

D'ailleurs, je crois que l'homme le plus gauche du monde se fût vite trouvé à l'aise auprès de madame Marange et de sa fille. Ni avant de les voir, ni dans le cours de ma vie ensuite, je n'ai connu de femmes plus simples, plus franches, plus faciles à juger à première vue. Ce qui gêne, en général, les gens sans usage ou sans expérience, c'est l'embarras de savoir à qui ils ont affaire, et la crainte de dire ou de faire quelque chose qui choque les inconnus qu'ils abordent. Avec Anicée et sa mère, à moins d'être inepte, il était impossible de ne pas se rendre compte, d'emblée, de leurs caractères, de leurs goûts, de leurs sentiments, de leurs habitudes. Telles je les ai vues le premier jour, telles je devais les voir toute la vie : deux glaces sans défaut, deux miroirs de pureté qui, toujours placés en face l'un de l'autre, se renvoyaient l'image de la perfection pour la refléter à l'infini dans leur transparente profondeur.

Quand j'entrai, elles étaient dans le parterre, occupées à

greffer des roses. Elles s'y prenaient fort adroitement, et je m'offris à les aider. J'avais si souvent pratiqué la greffe d'arrière-saison à *œil dormant*, qu'elles m'accordèrent toute confiance dès le premier coup d'œil jeté sur ma besogne.

Rien n'est si agréable que cette manière de faire connaissance en prenant part en commun à quelque occupation champêtre ou domestique. La journée se passa pour moi comme un instant, grâce à l'activité et à la simplicité d'habitudes de ces deux femmes, et à la bienveillance délicate qu'elles mirent à m'associer à leurs délassements. Aussitôt après le déjeuner, Julien prit son fusil ; Hubert Clet prit un livre, et je restai seul avec les dames. Je voulus parler de Morena.

— Pas encore, nous avons le temps ! dirent-elles.

C'était une manière tout affectueuse de me retenir, et il ne fut questionde l'orpheline que le soir, après dîner.

Je me laissai faire. Pourquoi n'aurais-je pas accepté l'intimité offerte avec tant de confiance? Je les suivis dans le parc, où elles cueillirent des ceps pour le dîner ; sous les treilles, où elles mirent les plus belles grappes de raisin dans des sacs, à la cueillette des poires, où elles trièrent les espèces qui devaient être mangées à différentes époques ; dans le fruitier, où elles placèrent les plus beaux échantillons sur les rayons, après les avoir essuyés avec soin un à un, pour les préserver de la moisissure. C'était ainsi que je passais autrefois le temps de mes vacances, aidant ma mère dans tous ces soins que la femme intelligente et laborieuse sait rendre aussi poétiques qu'utiles. En vérité, par moments, j'oubliai mes années de douleur : je me crus auprès d'elle, aidé par une charmante sœur qui embellissait mon rêve et ne le dérangeait pas. Par moments, je faillis appeler madame Marange *maman* et dire *chez nous* en parlant de la maison.

Je vis arriver avec tristesse le moment de les quitter. Qui m'eût dit, le matin, que je passerais un jour entier sans dési-

rer de me retrouver seul, et que le trouverais court, m'eût bien étonné; et voilà que je trouvais ce qui m'arrivait tout naturel, comme si j'eusse passé ma vie entre cette mère et sa fille.

— Enfin, je pris mon chapeau de paille et demandai la permission de parler de Morena. J'exposai que, sans doute, c'était un grand bonheur pour elle de trouver une protection si brillante et si généreuse, mais qu'il y aurait peut-être un grand malheur à la suite : celui d'être élevée dans des conditions trop au-dessus de sa vraie condition, et de retomber dans la misère avec désespoir, avec opprobre peut-être, après avoir connu des douceurs trop grandes et caressé des rêves trop brillants.

— Vous parlez avec beaucoup de raison et de prudence, répondit madame Marange ; et je ne saurais vous faire un crime de ne pas nous connaître assez pour savoir que, si nous nous chargeons de cet enfant aujourd'hui, c'est pour ne l'abandonner et la négliger jamais. Prenez donc le temps d'avoir confiance en nous ; revenez !

— Ah ! madame, m'écriai-je, ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Je vous connais toutes deux, à l'heure qu'il est. C'est dire que je crois en vous, que je suis sûr de votre persévérance dans la charité ; mais je vois comme on est heureux auprès de vous et comme on doit souffrir de vous quitter. Une telle existence rendra quiconque la goûtera si difficile sur tout le reste, qu'il vous deviendra impossible de la faire cesser sans briser une âme généreuse, ou sans aigrir un cœur égoïste. Que sera l'enfant de la bohémienne ? Un ange ou un démon, dans les conditions où vous allez la placer ! Élevée par de pauvres gens, habituée aux privations, assujettie de bonne heure au travail, pourvu qu'elle soit protégée contre le vice et préservée de la misère qui y conduit, je voyais son avenir tout simple et assez clair. A présent, je ne le vois plus

que dans un nuage. C'est un nuage doré, il est vrai, mais il n'en est pas moins impénétrable.

Pendant que je parlais, madame Marange regardait sa fille comme pour lui dire : « Je m'attendais à cela. »

Quand j'eus parlé :

— Voilà mot pour mot, dit-elle, les objections que j'ai faites à ma chère Anicée, lorsqu'elle m'a exprimé son désir d'élever cette pauvre petite. Ces objections sont très-fortes et subsistent encore dans mon esprit, en partie. Mais ma fille dit à cela que nous serions coupables de donner à la prévoyance plus qu'à l'entraînement ; et j'ai aussi bien de la peine à croire, je vous le confesse, que le premier mouvement du cœur, qui est toujours le meilleur, ne soit pas aussi le plus sage. Voyons, Morena ne sera peut-être ni un ange ni un démon, mais tout bonnement une fille insignifiante ; et, dans ce cas-là, rien n'est si facile que de lui faire une existence appropriée à ses facultés et à ses goûts. Mais admettons votre hypothèse : si elle est un ange, nous l'aimerons assez pour satisfaire l'ambition d'un ange. Si elle est un démon, nous la plaindrons et lui pardonnerons assez pour qu'elle soit un peu moins démon. Est-ce qu'on doit regarder, avant de faire ce que Dieu prescrit, si on en sera récompensé en cette vie ? Non sans doute. Je vois dans vos yeux que vous pensez comme nous ; seulement, vous craignez que le bien-être et la culture de l'intelligence ne développent le mauvais germe qui peut se trouver dans cette petite créature. Là-dessus, Anicée ne partage pas mes craintes ; elle dit que, si le ver est déjà dans le fruit, un bon soleil ne lui fera pas tant de mal, en nourrissant l'un et l'autre, que le froid qui gèle et tue le fruit avec le ver.

— Je vous avouerai que le ver me fait grand'peur, repris-je.

Et je racontai de quelle manière le petit gitano, le frère de

Morena, avait subitement et sournoisement abandonné sa sœur auprès du cadavre de sa mère, après m'avoir attendri par le spectacle d'une douleur trompeuse.

Ce court récit fit une certaine impression sur madame Marange.

— Ma fille, dit-elle, pensons-y. Je peux braver et supporter bien des chagrins ; mais ne pas te préserver de tous ceux que je puis prévoir, je ne le dois pas, je ne le veux pas.

VI

Je m'attendais à voir mon avis prévaloir. Il n'en fut rien. Madame de Saule était le reflet le plus pur de sa mère; mais c'était un reflet si splendide, qu'il effaçait parfois, en dépit d'elle-même, le foyer où il allait puiser la lumière. Dans cette adoration mutuelle qui semblait fondre deux âmes en une seule, il était difficile, dans les circonstances ordinaires de la vie, de trouver une différence. Anicée en paraissait même comme annihilée volontairement aux yeux vulgaires ; et, dans le monde, j'ai vu plus tard qu'on lui reprochait cette naturelle et sainte vertu de l'amour filial, comme une faiblesse d'esprit qui l'empêchait d'exister, d'avoir une idée à elle, une volonté propre. C'était l'opinion d'Hubert Clet en particulier, comme je vais avoir bientôt à le dire.

On se trompait, et, dès le premier jour, je fus à même de ne point partager cette erreur. Anicée, qui était menée à l'habitude entraînait parfois son guide. C'était l'affaire d'un

instant, il est vrai ; mais, dans cet instant, l'une faisait faire tant de chemin à l'autre par l'ardeur de son sentiment et le courage de son esprit, qu'elles ne pouvaient revenir sur leurs pas ni l'une ni l'autre.

— Ma chère mère, s'écria-t-elle, vous dites que vous ne voulez pas que je m'expose à des chagrins ; c'est impossible ; pour cela, il faudrait me rendre égoïste et commencer par m'en donner l'exemple : c'est ce que vous n'avez jamais pu et ne pourrez jamais faire. D'ailleurs, il n'y a pas de chagrins que je ne puisse supporter sans grand mérite, puisque je vous ai pour me consoler et me dédommager de tout. Laissez donc dire ce grand philosophe, cet homme mûr et froid qui fait comme vous faites toujours, c'est-à-dire qu'il commence par se dépouiller, s'engager et se sacrifier, après quoi il donne aux autres des leçons de prévoyance et de méfiance. Demandez-lui donc s'il s'est occupé des mécomptes et des déceptions qui l'attendent peut-être, le jour où il s'est chargé de cet enfant. Voulez-vous donc avoir à l'estimer plus que moi ? J'en serai très-jalouse, je vous avertis. Et vous, monsieur Stéphen, vous êtes un orgueilleux qui voulez garder tous les risques et toutes les peines pour vous seul. Vous craignez que je ne gâte votre filleule ? vous supposez qu'elle aura tant d'intelligence, qu'elle sera forcément comme un diable dans notre bénitier ? Eh bien, je vous dis, moi, que, si c'est une créature supérieure, c'est un crime d'étouffer l'intelligence et une lâcheté de ne pas la développer à tout prix ; car l'intelligence a des droits sacrés, et, si on les méconnaît, c'est alors qu'elle s'irrite et devient ennemie des autres et d'elle-même.

Madame Marange était ébranlée, et, moi, j'étais vaincu.

— Tenez, dit la bonne mère, pour terminer, il n'y a pas de théories absolues devant l'avenir, et, de tout ce que nous prévoyons là, si quelque chose arrive, ce sera d'une manière

si imprévue, que toute notre sagesse d'aujourd'hui ne nous servira de rien. Il faut faire le bien au jour le jour, et laisser à Dieu le soin du lendemain. Tout ce que nous pouvons arranger, c'est une éducation appropriée aux facultés et au caractère que nous verrons poindre et grandir chez notre orpheline. Si la nature l'a faite pour une vie d'humble travail, et qu'elle s'y porte sans réflexion avec de l'incapacité pour le reste, nous en ferons une bonne petite ouvrière ; si elle a de l'imagination et de l'ardeur, nous la ferons artiste ; si elle est sage et bienfaisante, nous en ferons une demoiselle. Mais nous avons besoin que le parrain surveille, juge et conseille. C'est son droit, et notre devoir, à nous, est de ne rien faire sans le consulter. Ainsi, monsieur Stéphen, vous voilà forcé de nous voir souvent et d'être un peu de notre famille pour toujours.

Je baisai avec effusion la main de madame Marange. Madame de Saule me tendit la sienne aussi. J'allais en faire autant ; je m'arrêtai tout à coup : il me sembla qu'elle était trop jeune pour cette preuve de familiarité dans le respect.

On voulut me faire reconduire. J'aimais beaucoup mieux marcher, et je l'affirmai si sincèrement, qu'on me laissa libre. Hubert Clet me conduisit jusqu'à la sortie du parc, afin de me montrer la traverse, et, quand il fut là, notre entretien l'emmena plus loin, presque jusqu'à mi-chemin d'Avon.

— Allons, mon cher Stéphen, me dit-il aussitôt que nous fûmes sortis de la maison, voilà votre filleule adoptée, et vous aussi, le parrain, adopté avec enthousiasme !

Comme il y avait un dépit marqué dans son accent, je m'arrêtai, étonné et attendant qu'il s'expliquât mieux. Il s'en aperçut, se prit à rire et passa outre ; je le suivis.

— Je vous fais mon compliment, reprit-il, quelques pas plus loin, d'un ton plus naturel, du succès que vous avez auprès de ses dames. Tout le monde n'est pas si heureux ! c'est ce qui

prouve qu'avec les femmes, quand il s'agit de plaire, il suffit de le vouloir.

— Je comprends fort bien, lui répondis-je en riant, que vous ne l'avez pas voulu, puisque vous désirez que je le comprenne; mais permettez-moi de ne pas le croire. Vous avez dû désirer de vous rendre agréable, et je pense (en tout bien, tout honneur, car je ne me permets jamais de plaisanter mal à propos) que vous avez dû réussir autant que vous le méritez.

— Oh! oh! l'homme sérieux! reprit-il, des compliments un peu moqueurs pour moi et de la diplomatie à propos de madame de Saule? Déjà? Comme vous y allez, mon provincial! Vous devriez être plus confiant avec celui qui vous a valu cette belle connaissance.

— Je ne la cherchais pas.

— Ce qui veut dire que vous ne voulez me savoir aucun gré d'avoir fait ici votre éloge et de vous avoir porté aux nues?

— Si fait; si vos éloges sont sincères, quelque exagérés qu'ils puissent être, j'en suis reconnaissant, ainsi que de l'honneur que vous m'avez procuré en me faisant connaître des personnes qui me paraissent dignes de tous les respects.

— Allons, Stéphen, s'écria-t-il avec un peu d'humeur, ne le prenez pas sur ce ton. Vous me faites l'effet dans ce moment-ci, vous qui avez pourtant de l'esprit, d'un maître d'école de village qui a dîné chez la châtelaine de l'endroit, et qui a été si ébloui de cette faveur, qu'il n'a même pas voulu regarder si elle était laide ou belle.

— Je n'ai pas été tant de mon village : j'ai fort bien vu que madame de Saule est belle comme un ange.

— Ah! j'en étais sûr! Vous aimez ces têtes-là? C'est fade, c'est calme, c'est ennuyeux comme un ciel sans nuage.

— Permettez-moi d'avoir mon goût. Peu vous importe, je présume.

— Sans doute. Mais cela ne sera peut-être pas aussi indiffé-

rent à madame de Saule. Il faudra que je lui dise votre admiration.

— De quoi vous mêlez-vous, je vous prie?

— J'ai envie de m'amuser à lui faire la cour pour vous. Ça me distraira.

— Je vous engage beaucoup, si vous ne voulez pas être inconvenant dans vos façons de vous divertir, de ne pas me prendre pour le sujet de vos plaisanteries.

— Bien, bien! Vous vous fâchez, parce que vous vous sentez le courage de faire la cour pour votre compte. Bravo! mon savant. Vous avez plus de courage et d'aplomb que je ne me le serais imaginé avant de vous voir ici. Comme vous vous tenez sur vos deux pieds! Allons, pardonnez mes sottes railleries, et habituez-vous, puisque vous voilà lancé dans le monde, à ne pas prendre au sérieux ces sortes de choses. Bien d'autres que moi vous feront compliment de vos bonnes fortunes; n'allez pas vous imaginer, chaque fois, que c'est par dépit ou par convoitise. Pour moi, il n'en est rien. Madame de Saule est une belle personne et une excellente femme, mais si vulgaire d'esprit, si froide d'imagination et si dominée par sa mère, qu'elle en est abêtie, et ce n'est pas moi qui voudrais engager la lutte contre tant de vertu, de prosaïsme et de surveillance maternelle. D'ailleurs, quelle femme mérite d'être aimée assez pour qu'on la dispute, ou seulement pour qu'on l'envie à un camarade? Elle existe peut-être, mais je confesse ne l'avoir jamais rencontrée.

Il me parla longtemps encore sur ce ton, et j'avoue que sa fatuité me déplut tant ce jour-là, que je faillis, à plusieurs reprises, le lui faire sentir durement. Plus il s'efforçait de dénigrer madame de Saule, plus je lisais clairement dans sa pensée qu'il en était vivement épris, et que, n'ayant pas été encouragé, il n'avait pas même trouvé moyen de le lui dire; il était blessé de me voir mieux accueilli au bout d'une journée que lui au

bout de deux mois, et il se mordait les doigts de m'avoir introduit dans la maison. J'ai su, depuis, qu'il avait imaginé de raconter l'histoire de Morena et la mienne, pour se ménager un tête-à-tête avec madame de Saule, en l'accompagnant chez les Floche en l'absence de sa mère. Mais ce projet avait échoué. Madame de Saule s'était fait escorter d'un vieux ami de sa famille.

Si je me contins, ce fut par la crainte d'être aussi fat que lui en m'imaginant que madame de Saule avait besoin de moi pour embrasser la cause de ses charmes et de ses mérites. Je pris le parti de ne plus écouter ce qu'il me disait ; il s'en aperçut et me souhaita le bonsoir, en assurant que j'étais amoureux fou et que j'étais capable de ne pas retrouver mon chemin.

Je le retrouvai fort bien. J'ignore si j'étais amoureux. Je n'en avais pas conscience, car j'eusse pu jurer que je ne l'étais pas. Je me sentais presque heureux ce soir-là. J'avais plus de confiance dans la vie, je marchais avec plus de plaisir, la nuit me paraissait plus belle; je ne me sentais plus seul et abandonné sur la terre : et pourtant je n'espérais rien, je n'eusse rien osé désirer. Hubert Clet avait gâté la première heure de ma course, en s'efforçant de donner une forme réelle à mes vagues et chastes aspirations ; mais, à mesure que je m'avançais seul dans la forêt, cette influence désagréable se dissipait, et je me retrouvais seul avec les bons souvenirs de ma journée.

La lune était splendide, le profond et majestueux silence des premières nuits d'automne n'était interrompu, par moments, que par la course effarée et soudaine des cerfs et des biches dont je troublais la retraite.

C'était l'époque de l'année où les gardes de la forêt et les paysans de la lisière croient entendre passer la chasse fantastique du grand veneur. J'aurais bien souhaité quelque brillante vision de ce genre ; mais elles ne sont accordées qu'à ceux qui ont le bonheur d'y croire.

Il était près de minuit quand j'arrivai à la maison Floche. Je revenais souvent aussi tard. Je sortais même quelquefois au milieu de la nuit pour étudier la géographie céleste, et je rentrais, aux approches du jour, sans réveiller mon hôte. J'avais la clef de ma chambre, et l'escalier était extérieur.

Je fus surpris en approchant de la maison, de voir de la lumière au rez-de-chaussée, comme si, par exception, on se fût inquiété de mon absence. Je doublai le pas, et remarquai une ombre noire, qui semblait se détacher de la fenêtre, glisser le long du mur et s'enfoncer dans le buisson. C'était évidemment quelqu'un qui épiait, du dehors, ce qui se passait à l'intérieur. Je ne m'amusai pas à crier : *Qui va là ?* comme font les gens qui ont peur et qui craignent de mettre la main sur le larron. J'allai droit à la maison en sifflant, comme si je n'eusse rien remarqué, et, quand je fus arrivé à l'endroit du buisson où le fantôme avait disparu, j'y entrai brusquement. Aussitôt un bruit de pas et de branches brisées m'apprit que le voleur ou le curieux fuyait en me sentant si près de lui. Je le suivis ; mais il avait de l'avance sur moi et m'échappa. Un instant je le vis traverser le chemin à vingt pas de moi. C'était un homme ; voilà tout ce que je pus distinguer. Je courus en vain ; ramené à mon gîte par crainte de quelque danger plus voisin pour mes hôtes, j'abandonnai ma poursuite inutile, et retournai vers eux par un autre chemin.

J'y étais à peine engagé, que je vis accourir à ma rencontre une autre ombre plus petite et plus grêle, que je distinguais assez pour voir que c'était un enfant. Sans doute, il croyait rejoindre par là l'autre fugitif sans me rencontrer ; mais, dès qu'il m'aperçut, il coupa droit dans le fourré, où je ne perdis pas mon temps à le chercher.

Une bande de malfaiteurs menaçait peut-être la maison. Le mieux était d'aller avertir nos hôtes et de défendre la place avec le vieux Floche, qui possédait un bon fusil de munition

(il avait été de la garde nationale de Fontainebleau), et qui, avec mon aide, pouvait faire bonne contenance.

La lumière éclairait encore la croisée de leur chambre, et, au moment d'entrer, je crus entendre de sourds gémissements. Je poussai vivement la porte. La mère Floche était levée et fit un cri d'effroi.

Bientôt rassurée, elle me rassura moi-même en me disant que son mari souffrait de ses rhumatismes, et que rien de fâcheux d'ailleurs ne leur était arrivé. J'approchai du lit du père Floche. Il était en proie à de vives douleurs, et je crois que, si on nous avait attaqués, il eût été hors d'état de se défendre. Il avait un rhumatisme articulaire des plus aigus. Morena dormait tranquillement dans sa corbeille posée sur un coffre, au pied du lit de la vieille femme.

Je n'avais rien à indiquer qui pût soulager le malade; sa femme, habituée à le soigner, s'en acquittait fort bien. Je fis une ronde attentive et minutieuse autour de la maison, et, ne voyant plus rien qui pût donner des craintes, je rentrai pour aider la bonne Floche à veiller son mari. Je lui demandai alors si elle avait vu ou entendu quelqu'un rôder sous sa fenêtre. Elle ne s'était aperçue de rien; mais elle me raconta que, vers le coucher du soleil, un homme de fort mauvaise mine était entré chez elle pour allumer sa pipe, sans trop demander la permission. Il n'avait pourtant montré aucune hostilité, et même, en voyant le père Floche se traîner à son lit, il s'était approché de Morena, que la mère Floche tenait dans ses bras; il l'avait beaucoup regardée, offrant de la bercer pendant qu'elle-même aiderait son mari à se coucher; il avait fait cette offre d'un ton fort doux.

— Mais il avait une si vilaine figure et un regard si faux, ajouta la vieille, que je n'ai pas osé lui confier l'enfant et que je l'ai engagé même à ne pas nous déranger plus longtemps. Alors il s'est mis à rire, en disant :

» — Est-ce que vous croyez que je veux vous la voler, votre petite fille? Elle n'est pas déjà si belle!

» — Ma foi, elle n'est pas, lui ai-je dit de même, bien blanche ni bien grasse; mais vous n'avez rien à lui reprocher de ce côté-là.

— C'était donc un bohémien? demandai-je à mon hôtesse.

— Je ne saurais pas trop vous dire, répondit-elle. C'était un homme très-brûlé du soleil; mais, malgré que ces gens-là se marient toujours entre eux, il y a bien du sang mêlé dans leur race. J'en ai vu qui étaient noirs comme des nègres et d'autres qui étaient presque blancs. Je jurerais que notre Anna est la fille d'un chrétien d'Espagne, car elle n'a pas les grosses lèvres et les cheveux crépus, et, quant à sa peau, il y a bien des gens du midi de la France qui ne l'ont pas plus blanche.

— C'est vrai; mais continuez votre récit. J'ai dans l'idée que ce visiteur brun et laid était de la tribu, qu'il savait très-bien l'histoire de la naissance de Morena et qu'il venait pour la réclamer ou pour l'enlever.

» Il ne l'a pas réclamée du tout. Je n'avais pas grande envie de faire la conversation avec lui, et je n'ai voulu ni le questionner ni l'écouter. Il s'en est allé en ricanant et en disant :

» — Si votre mari est longtemps malade comme çà, voilà un petit enfant qui ne sera guère soigné ou qui vous gênera beaucoup. Vous serez forcée de le mettre on nourrice...

» — C'est bien, lui ai-je dit.

» Et il est parti sans rien demander.

— Tout cela et ce que j'ai vu tout à l'heure me confirment dans mon idée, mère Floche : l'homme qui regardait chez vous à travers la vitre était probablement le même que vous avez reçu et congédié; et, quant à l'enfant, qui ne s'est pas présenté chez vous, mais qui s'est caché à mon approche, je jurerais que c'est le frère de Morena.

— Alors vous pensez, dit-elle, qu'ils ont l'idée de me voler ma pauvre petite pour en faire une saltimbanque? Ce serait bien la peine de l'avoir fait baptiser et d'en avoir eu un si grand soin! Alors, monsieur, il faut nous réjouir de ce que ces dames charitables veulent s'en charger, et il faut la leur donner le plus tôt possible; car, une fois que vous serez parti, avec mon mari malade comme ça, comment pourrai-je la défendre, cette pauvre créature innocente?

J'étais complétement de l'avis de la bonne femme, et les circonstances de cette soirée levaient tous mes scrupules. Je passai la nuit à veiller autour de la maison. Dès le jour, je courus à Avon, d'où je ramenai, *primò*, une femme que la mère Floche consentait à prendre pour l'aider à soigner son mari; *secundò*, une petite charrette attelée d'un âne robuste et couverte en toile. Je pris les rênes, après avoir caché la brebis noire au fond de ce modeste véhicule, à côté de Morena bien couchée dans sa corbeille.

Je fis ces dispositions avec beaucoup de mystère; je pouvais compter sur la prudente discrétion de mes hôtes, et je fis plusieurs détours dans la forêt, m'assurant bien partout et avec soin que je n'étais ni observé ni suivi. On eût dit que l'enfant comprenait mes desseins; car elle ne trahit pas une seule fois mal à propos sa présence par un vagissement.

J'entrai par la porte du parc qui touchait à la forêt. J'y rencontrai madame de Saule, qui m'aida à m'introduire avec mon précieux bagage dans la maison, sans être vu de ses domestiques, dont elle n'était pas parfaitement sûre.

C'est ainsi que j'arrivai pour la seconde fois dans cet éden que j'avais quitté la veille avec peu d'espoir d'y revenir aussi vite que je le souhaitais.

VII

Je fus accueilli avec une joie sincère. Madame de Saule me remerciait avec effusion. Il semblait qu'elle crût me devoir de la reconnaissance. Elle reçut l'enfant comme un dépôt sacré que je lui confiais, admira sa propreté, sa gentillesse, et s'épanouit au sourire de cette petite physionomie. C'était le premier sourire de Morena. On eût dit qu'elle était frappée de la beauté de son nouvel asile et de la tendresse de sa mère adoptive. Étrange destinée que la sienne, étrange destinée que la nôtre !

Comme je n'avais annoncé l'exécution de mes promesses que pour la fin de la semaine suivante, on n'avait encore rien préparé pour l'installation de l'enfant. On n'avait pas même décidé si elle serait nourrie dans la maison ou dans les environs. Le premier soin de madame de Saule fut de me prier de la porter dans sa chambre, où nous devions trouver madame Marange.

Là, je racontai en détail les petits événements de la veille, et nous eûmes à nous consulter. Si Morena avait réellement une famille qui vînt à la réclamer, nous ne pouvions la lui refuser. Mais quelle serait la preuve que cette famille fût celle de la bohémienne, puisque nous ne savions pas même le nom de cette dernière ?

Nous devions donc être très-circonspects avant d'accorder confiance à ceux qui se présenteraient, et défendre l'enfant

contre des tentatives d'enlèvement. Par conséquent, la première éducation nous forçait à des précautions particulières. De ce moment, la question fut tranchée. Morena devait être et serait élevée dans la maison de madame de Saule. Tous les hasards poussaient Morena dans les bras de cet ange.

Une des femmes les plus dévouées à son service fut chargée de veiller à toute heure sur l'enfant. On lui attribua une chambre aérée et commode dans le corps de logis qu'habitaient la mère et la fille. La brebis, dont le lait paraissait si merveilleusement approprié à son tempérament, puisqu'elle n'avait jamais été et ne fut jamais malade pendant l'allaitement, lui fut conservée pour nourrice.

Pendant qu'on vaquait à ces soins, j'eus le loisir et l'occasion d'apprécier tout à fait les instincts et l'âme maternelle d'Anicée. La Providence se trompe donc quelquefois, puisqu'elle n'avait pas béni les entrailles d'une telle femme.

Pourquoi ne ferai-je pas ici le portrait d'Anicée de Saule?... Le pourrai-je? Ma main n'a jamais essayé de le tracer; elle tremble en l'essayant.

Elle était plus petite que grande, et toujours si chastement vêtue, que tout le monde ne savait pas si elle était belle autrement que par le visage. Il fallait une de ces rares occasions où, pour se soumettre aux exigences du monde, elle revêtait une toilette de ville, pour savoir que ses épaules étaient aussi parfaites que ses bras, et son corsage aussi fin que ses pieds étaient petits. A l'habitude, elle avait des habits aisés, flottants, sous lesquels chaque mouvement gracieux trahissait pour moi la beauté de son être, mais qui, loin d'appeler le regard, semblaient vouloir y dérober sans affectation la femme pudique par instinct. Vivant toujours dans l'intimité de la famille, ne sortant de son intérieur que contrainte et forcée par certaines convenances de position, on la voyait tous les jours semblable à elle-même de caractère, de manières et

même de costumes. Hubert, dans ses jours d'humeur, disait qu'elle n'était pas assez femme, et qu'il y avait quelque chose d'insolemment apathique à passer sa vie en robe de chambre. D'autres fois, quand il la comparait aux autres femmes du monde, il avouait qu'avec sa robe blanche ou gris de perle à larges plis et à larges manches, ses beaux cheveux bruns noués et relevés comme au hasard, elle arrivait, on ne savait comment, à être toujours la plus richement habillée et la plus heureusement coiffée. Alors il prétendait que, sous cet air de négligence et d'oubli d'elle-même, il y avait une insigne coquetterie ; car il n'était pas embarrassé pour se contredire lui-même, en étudiant comme un problème désespérant cette femme si simple et si vraie, dont la beauté morale était aussi transparente que sa beauté physique était voilée.

Tout le mystère de cet art qu'elle avait de plaire toujours aux regards en même temps qu'à l'âme, consistait dans un sentiment du vrai que je n'ai jamais vu en défaut chez elle. Si elle touchait à une broderie coloriée, sans y songer et sans s'appliquer, elle peignait un chef-d'œuvre avec son aiguille ; si elle regardait une œuvre d'art, elle en sentait immédiatement le fort et le faible avec une justesse prodigieuse ; si elle admirait un beau livre, on pouvait être sûr que là où l'auteur avait été le plus véritablement inspiré, là aussi elle était le plus vivement émue. Aussi, en nouant sa ceinture à la hâte, ou en relevant ses cheveux magnifiques sans consulter le miroir, elle se faisait, sans préméditation, poétique et belle, comme ces figures du Parthénon, largement et simplement conçues, qui semblent réaliser la perfection à l'insu de la main qui les a créées.

C'est dire assez que c'était un être de premier mouvement. Pourtant son imagination était calme, peut-être même froide ; son éducation n'avait pas été plus approfondie que celle des autres femmes de sa condition. Elle n'était savante en rien de ce qui sort des attributions de son sexe. Elle avait même dû être

un peu paresseuse dans son enfance, faute de vanité ou à force de bonheur ; car, outre qu'elle avait eu la meilleure des mères, c'était une nature heureuse par elle-même. Mais son cœur, doué d'une bienveillance, d'une commisération, d'un dévouement extrêmes, lui tenait lieu d'imagination, de science et d'activité. Elle devinait tout cela par le sentiment personnel, et, comme jamais son sentiment personnel n'avait rien d'égoïste, d'hypocrite ou de lâche, elle avait dans le cœur des décisions souveraines, des solutions sans réplique, des sagesses toutes divines.

Elle présentait donc ce contraste enchanteur d'une personne très-raisonnable et très-spontanée, douce comme l'abnégation, résolue comme le dévouement; faible devant tout ce qui demandait de la tolérance, forte devant tout ce qui exigeait de l'équité. Les gens qui la connaissaient peu la jugeaient froide et nulle, à cause de sa vie austère et de sa complète absence de coquetterie. Ceux qui la connaissaient davantage la trouvaient romanesque dans sa confiante bonté. Ceux qui la connaissaient tout à fait la jugeaient comme je viens de la peindre.

— Elle est tout cœur des pieds à la tête, disait le vieux chevalier de Valestroit, l'ami d'enfance de son grand-père. Sa conscience, son esprit, son instruction, sa grâce, tout part de là.

J'aurai l'occasion de parler davantage de ce vieillard qui l'appréciait si bien, parce que lui-même, ridiculement ignorant pour un homme, avait, comme Anicée, des puissances de cœur qui suppléaient à tout. Il faut que je reprenne le fil de mon histoire; je m'aperçois que je suis un narrateur bien malhabile, et que j'écris comme j'ai vécu, en m'arrêtant à chaque pas pour admirer ce qui me charme, sans songer à gagner le but.

Je dois pourtant dire absolument, avant de passer outre,

que cette journée s'écoula comme la veille et le lendemain, comme bien des jours ensuite, sans que cet être divin m'occupât de manière à me le faire définir. Il y avait en moi un instinct qui me commandait de l'estimer sans réserve, de l'aimer sans réflexion. L'amour s'insinuait dans mon sein comme s'insinuent dans les veines ces vins doux de mon pays, qui, à la saison des vendanges, semblent innocents comme le lait, et qui vous font complétement ivre avant qu'on ait étanché la première soif. Tous les étrangers y sont pris; leur raison est à peine troublée que leurs pieds sont enchaînés déjà par l'ivresse. Moi, étranger à l'amour, à la vie, j'étais déjà lié par une passion absolue et invincible, avant de croire que je fusse seulement amoureux.

Tous les jours, vers cinq heures, je m'en retournais à la maison Floche, ne voulant pas abandonner mes hôtes à la tristesse, à la maladie et à l'isolement. Tous les jours, madame Marange, en recevant mes adieux, me disait :

— A demain, n'est-ce pas?

Et, tous les jours, j'arrivais à midi.

J'avais fixé mon départ au 10 octobre. Le père Floche commençait à se lever. Rien de menaçant ne s'était produit autour de sa demeure. On n'avait pas vu non plus la moindre trace du pied d'un gitano sur le sable des allées du parc de Saule. Le 9, comme j'allais décidément faire mes adieux, madame Marange me dit :

— Pourquoi nous quitter? Nous sommes forcés par nos affaires de rester ici jusqu'à la fin du mois; restez-y avec nous. Quittez votre maison Floche, qui devient froide, et vos bois, qui vous rendront misanthrope. Nous avons pour vous une petite chambre bien modeste, mais bien isolée, où vous travaillerez tant qu'il vous plaira. Allez embrasser votre ami du Berry, puisqu'il vous attend, et revenez le lendemain. Vous ne serez pas trop en retard pour les cours que vous

voulez suivre, et vous reviendrez avec nous à Paris. Comme nous comptons emmener Morena, vous ne l'aurez pas perdue de vue un seul jour.

J'eus le courage de refuser ; je sentais d'avance tout ce que Roque aurait à me reprocher si je m'endormais ainsi dans les délices. Madame Marange insista.

— Tenez, me dit-elle, ce n'est pas une offre que je vous fais, c'est une preuve d'amitié que je vous demande. Je ne peux pas vous dire pourquoi et comment vous nous rendrez service en nous sacrifiant ces vingt jours ; je vous le dirai probablement plus tard.

Je n'hésitai plus, je promis. J'allai recevoir Roque à la diligence de Paris ; car, cette fois, il n'avait pu revenir par Fontainebleau. Il me gronda, il me railla, il me menaça de m'abandonner à mon apathie si je le quittais. Je le quittai. Je revins à Saule le lendemain.

— Tenez, me dit madame Marange, le soir même, en se promenant seule avec moi au jardin, je suis si reconnaissante de votre dévouement, que je veux vous dire tout de suite en quoi il consiste. C'est à nous préserver de la malveillance d'un petit ennemi que nous nous sommes fait. Ce pauvre M. Hubert Clet ne s'est-il pas imaginé de faire à ma fille la plus sotte, la plus ébouriffée, la plus ridicule déclaration d'amour ? Elle en a ri. Ça l'a blessé, et cependant il reste, après avoir toutefois juré de ne pas recommencer. Nous ne trouvons pas que nous devions le chasser, cela n'en vaut pas la peine. Ma fille a trente ans. Elle a déjà derrière elle une vie si sérieuse et si irréprochable, qu'elle aurait mauvaise grâce à éloigner d'elle un si pauvre danger. D'ailleurs, mon fils, qui, naturellement, ne sait rien de cela, et qui, sous ses airs d'enfant gâté, cache des instincts assez chevaleresques, pourrait bien faire un mauvais parti à son ami. M. Clet est volontiers rogue, et ne se laisserait pas traiter comme un

petit garçon. Devant cette crainte, nous avons dû nous taire ; mais, bien que M. Clet soit redevenu fort convenable, son insistance à rester ici nous étonne. Il semble qu'il se soit promis à lui-même de ne pas passer pour éconduit auprès de ses amis de Paris, auxquels nous savons, par le chevalier, qu'il a fait la confidence de ses projets amoureux. Je crains qu'il ne s'obstine à retourner seulement le même jour que nous, et à se montrer assidu chez nous. Je crains que cette petite comédie de mauvais goût ne fasse perdre patience à notre vieux chevalier, qui a la tête vive, et qu'il ne remette tout haut cet enfant à sa place. Alors... je vous avoue ma faiblesse de mère, je crains un duel entre mon fils et M. Hubert.

— Dois-je m'en charger, madame ? répondis-je avec une naïveté qui fit sourire madame Marange. Parlez, je provoquerai Hubert aujourd'hui même.

— A Dieu ne plaise, mon cher enfant ! s'écria-t-elle ; vous n'avez pas mission de défendre ma fille, et une affaire qui nous atteint si peu ne mérite pas le plus petit coup d'épée. Il ne s'agit pas de cela ; il s'agit de détruire, par votre présence, l'effet de l'outrecuidance de M. Clet. Sans vous, nous voici seules ici avec mon fils et lui qui se pose en don Juan. Nous avons de vieux amis, nous n'avions jamais reçu de jeunes gens dans l'intimité de la campagne. De ce que nous avons cédé au désir que montrait Julien de nous amener celui-là, il voudra faire conclure que ses prétentions sont agréables. Si vous êtes admis dans cette intimité, il ne pourra se vanter d'une exception en sa faveur, et même je veux vous demander de nous amener votre ami Roque un de ces jours, ne fût-ce que pour quelques heures. Nous l'aimons sans le connaître et nous voulons le voir à Paris. Puisqu'il faut que mon fils, en devenant un jeune homme, ramène la jeunesse à notre foyer, je voudrais l'y entourer, en même temps que nous, de jeunes gens sérieux et d'un caractère sûr. Ils sont rares. Puisque

nous sommes assez heureux pour vous avoir découvert, restez-nous. Peu à peu, je suis persuadée que vous prendrez de l'influence sur Julien, et que vous le dégoûterez des gens et des choses frivoles.

Cette bonne mère n'eut pas de peine à me convaincre. La pensée ne me vint seulement pas de lui dire qu'elle venait d'imaginer un remède qui pouvait être pire que le mal. Je me sentais si fort de la conscience de mon respect pour sa fille, que je ne prévis pas une chose bien simple et qui devait arriver nécessairement : c'est que Clet, par dépit, donnerait à entendre, dans un sens ironique ou malveillant, que je lui étais préféré.

Dès ce jour, la lutte fut engagée sourdement entre lui et moi. Il se borna d'abord à observer, puis me railla de filer le parfait amour, sans espoir et sans profit ; enfin, il partit brusquement, résolu, non à calomnier madame de Saule (son âme n'était pas capable de cette noirceur préméditée), mais tout porté à dénigrer nos relations lorsqu'elles gêneraient son amour-propre.

Madame Marange avait de la fortune ; mais la terre de Saule, qui avait appartenu à son gendre, était sans importance. M. de Saule avait eu des emplois assez brillants pour suppléer à l'insuffisance de son patrimoine. Après sa mort, sa veuve, qui n'avait jamais eu le goût du monde, avait souhaité d'habiter la campagne une grande partie de l'année, et, aux diverses résidences qu'elle possédait, elle avait préféré celle-là à cause du site. On avait donc décoré avec une élégante simplicité le petit château, et agrandi le jardin et le parc aux dépens des prairies environnantes; l'exploitation agricole offrant un mince revenu, on n'avait pas à s'en occuper beaucoup, et on sortait peu de la *réserve,* si ce n'est pour aller rendre des services pleins de simplicité et de cordialité aux gens de la campagne, quelquefois pour visiter en voiture les plus beaux sites environ-

nants. En général, ces deux femmes vivaient comme cachées dans leur sanctuaire, subissant les visites avec une aménité résignée, et préférant une vie réglée et uniforme à tout autre genre d'existence.

C'est ainsi que j'avais vécu près de ma mère, et la destinée d'Anicée dans le présent était si semblable à la mienne dans le passé, qu'auprès d'elle je croyais recommencer à vivre dans les conditions normales de mon être.

Roque, cédant à ma prière et aux aimables avances de madame Marange, vint passer une journée avec nous. Il était trop bon et trop droit pour ne pas apprécier tout de suite ces deux femmes; il remarqua vite une chose qui ne m'avait pas frappé, et qui ne changea rien à mes sentiments quand il me la fit constater : c'est que madame Marange, avec son ton simple et sa vie modeste, était extrêmement instruite pour une femme. En cela, elle dépassait sa fille; mais elle cachait ce genre de supériorité avec un soin extrême, et il fallait pour s'en apercevoir, toute l'obstination naturelle que mettait Edmond Roque à ne vouloir pas s'intéresser aux choses vulgaires, et le besoin qu'il avait continuellement d'élever la conversation à des résumés de science abstraite, quand il ne pouvait la faire rouler sur des faits de science positive. Il était pédant, mais de bonne foi, avec tant d'amour et si peu de vanité, qu'il fallait bien l'accepter ainsi, et l'aimer quand même. Par obligeance, par bonté, par savoir-vivre, madame Marange lui laissa donc voir qu'elle le comprenait. Elle était la veuve d'un homme qui avait cultivé modestement les sciences par goût et par aptitude naturelle ; elle n'était pas une femme savante, mais rien de ce qui avait intéressé son mari ne lui était étranger.

J'ai dit par quelle supériorité d'élan dans la tendresse Anicée redevenait l'égale, et, à mes yeux, plus que l'égale de son admirable mère ; mais Roque n'en jugea pas ainsi ; il trouva

bien plus d'attrait à se faire écouter, et même questionner par madame Marange, qu'à contempler madame de Saule. Elle lui sembla, par conséquent, la plus jeune, la plus belle des deux. Il est certain qu'elle était encore charmante et qu'elle pouvait éblouir un tout jeune homme. Ces sortes de sympathies, que l'âge rend disproportionnées, et qui sont invraisemblables à la pensée, sont pourtant très-fréquentes, par conséquent très-naturelles ; mais, entre une femme si saine de jugement, aussi vraiment chaste que madame Marange, et un enfant aussi pur et aussi froid que mon ami, l'attrait ne pouvait qu'être tout moral, la sollicitude toute maternelle.

Néanmoins, la jeunesse, quelque austère qu'elle se fasse, aime à exagérer ses appréciations ; ses hyperboles sont vives, son vocabulaire est jeune. Aussi Roque me dit-il en riant, dès le premier jour, qu'il était *amoureux* de madame Marange.

— Oui, amoureux est le mot, ajouta-t-il en reprenant son sérieux habituel ; je ne sais pas si c'est une femme d'un âge mûr, cela m'est parfaitement égal ; elle me paraît beaucoup plus belle que sa fille, et nulle femme ne m'a jamais plu autant qu'elle. Tu peux donc lui dire de ma part qu'elle a en moi un adorateur dévoué, un mari très-fidèle si bon lui semble.

C'est ainsi que, pendant plus de vingt ans, Roque parla de madame Marange et qu'il lui parla à elle-même ; mais, comme jamais il n'alla plus loin et ne songea même à lui baiser la main, cette sainte femme n'en fut pas compromise, et, à soixante et dix ans, elle l'appelait encore son amoureux, avec cette simplicité enjouée qui est le privilége des matrones irréprochables.

Malgré le plaisir que Roque goûta dans cette journée, il ne manqua pas, dès qu'il fut seul avec moi, de me gronder énergiquement sur ma paresse. Je n'avais pas ouvert un livre depuis quinze jours ; je n'y avais pas même songé. Je ne sentais pas le besoin de la vie purement intellectuelle, depuis que celle

du cœur m'était rendue. J'avais été sevré de celle-ci depuis deux ans : il me semblait bien avoir le droit de la savourer pendant quelques jours.

— Quelques jours ! disait Roque indigné. Ne dirait-on pas que monsieur compte vivre plusieurs siècles ! et il mourra peut-être samedi ou dimanche. Il mourra sans avoir appris ce qu'on peut apprendre dans une semaine, c'est-à-dire un monde, un des mondes dont se compose le monde infini de la science.

Roque prêchait d'exemple. Dans ses vacances, il avait appris le sanscrit ; il appelait cela respirer l'air natal et se retremper à la campagne.

Il blâma l'adoption de Morena ; il eut pour le faire toutes les raisons qui m'avaient fait hésiter. Il fut sourd à celles qui m'avaient vaincu ; ce qui ne l'empêcha pas de trouver la petit fille ravissante et de donner de fort bons conseils sur la manière de soigner son développement physique.

. . . . . .

VIII

Nous sommes encore une fois privés de souvenirs personnels de Stéphen ; mais, comme c'est à cette même époque que nous avons connu intimement les principaux personnages de cette histoire, nous pourrons raconter très-fidèlement ce qui manque dans son récit.

Madame Marange et sa fille occupaient à Paris une maison qu'elles avaient achetée rue de Courcelles ; leur genre de vie y était à peu près le même qu'à la campagne ; elles y avaient un grand et beau jardin qui les isolait du voisinage et leur per-

mettait de ne pas trop se croire à la ville. Elles eussent préféré passer toute l'année aux champs ; mais Julien Marange n'eût pas été de cet avis, et elles le trouvaient trop jeune pour l'abandonner à lui-même. Dès le matin, Anicée s'occupait de Morena ; elle surveillait sa toilette, et même, quand sa mère ne l'observait pas trop, elle s'en acquittait elle-même avec un plaisir naïf : elle n'avait jamais connu cette joie féminine de toucher adroitement à un petit être, de chercher à deviner ses désirs, à étudier le langage de ses vagissements et l'expression, chaque jour plus intelligible, de ses regards. Elle s'initiait, avec une amoureuse curiosité, à ces mille petits soins dont l'intelligence est révélée aux mères et qu'elle regrettait si douloureusement d'être forcée d'apprendre. Elle rougissait presque de son ignorance ; elle avait hâte de n'avoir plus le secours d'une étrangère entre elle et cet enfant, à qui elle voulait pouvoir s'imaginer qu'elle avait donné la vie.

Madame Marange craignait un peu l'excès de cette tendresse, et s'efforçait de la réprimer ou de la contenir. Il y avait cinq ans déjà qu'Anicée était veuve. Sa mère désirait qu'elle se remariât, et redoutait un obstacle dans l'adoption exclusive et jalouse de cet enfant étranger, qu'Anicée tendait à considérer comme le sien propre, jusqu'à concevoir déjà vaguement l'idée de ne le sacrifier à aucune affection nouvelle.

Anicée avait été mariée à un homme de mérite, mais qu'un fonds d'ambition cachée avait bientôt privé des charmes de l'expansion et de l'appréciation des douceurs du foyer domestique. Elle avait souffert de cette déception sourde et lente, et peu à peu complète. Son mari avait des procédés exquis envers elle, selon le monde ; mais son intimité était devenue morne, préoccupée, froide, un peu hautaine. Anicée n'avait pas aggravé son mal par d'importuns et d'inutiles reproches. Elle avait sacrifié ses goûts et son idéal de bonheur tendre et caché. Elle ne s'était jamais voulu avouer qu'elle était malheureuse.

Elle ne pouvait l'être complétement avec une âme si douce, tant de penchant à s'effacer ou à s'immoler, et les consolations d'une mère si assidue et si parfaite. C'était une victime souriante et parée, qui mourait de langueur et d'ennui au milieu de l'éclat du monde. Elle avait souffert sans jamais se plaindre; mais sa mère ne s'y était pas trompée : elle avait essayé de le faire comprendre à M. de Saule. En sentant ses torts, il s'était aigri comme font les gens qui ne peuvent ou ne veulent pas les réparer. Il avait eu de l'amertume contre sa belle-mère, prétendant qu'elle exerçait sur sa fille une influence fâcheuse en l'encourageant dans sa manie de retraite ; il songeait presque à séparer ces deux femmes, ce qui eût été la mort de l'une ou de l'autre, si la mort ne l'eût surpris lui-même.

Anicée n'avait donc connu dans l'amour et le mariage qu'un bonheur court et trompeur. Elle ne désirait pas faire une nouvelle expérience. La pensée d'être rapprochée pour toujours de sa mère la dédommageait de la solitude de sa vie. Depuis cinq ans, elle faisait comme faisait Stéphen depuis un mois. Elle se reposait d'avoir souffert, sans songer à vivre complétement.

Dans la journée, elle ne recevait personne ; en cela, elle était d'accord avec madame Marange, qui pensait qu'on doit, pour conserver la santé de l'esprit, s'appartenir chaque jour un certain nombre d'heures. Elles déjeunaient avec Julien, qui suivait ou était censé suivre des cours. Dès qu'il était sorti, elles lisaient et brodaient alternativement ensemble. Elles vivaient dans une telle fusion d'habitudes, qu'il n'y avait jamais qu'un livre commencé ou un ouvrage de femme sur le métier pour elles deux. De temps en temps, on apportait Morena, qui se roulait à leurs pieds sur une épaisse couverture de soie piquée. Peu à peu, Anicée obtint qu'elle y restât presque tout le temps. Elle éprouvait une jouissance infinie à contempler les mouvements souples et gracieux de cette ravissante petite créature qui, ne souffrant jamais et se sentant prévenue dans

tous ses désirs, ne troublait presque jamais de ses cris le calme de cette suave demeure.

Après la lecture, Anicée et sa mère, qui avaient le goût de l'ordre dans les choses morales et matérielles, s'occupaient alternativement ou ensemble des détails de leur intérieur; elles renouvelaient ou arrosaient les fleurs choisies qui parfumaient les appartements; elles ordonnaient le dîner, selon le goût des hôtes qu'elles attendaient; elles écrivaient leurs lettres, elles s'habillaient l'une l'autre.

Julien rentrait. On s'occupait de lui, de ses études, de ses plaisirs surtout, dont il était beaucoup plus pressé de rendre compte et de demander les moyens de renouvellement. Le chevalier de Valestroit, ou quelque autre vieux ami, venait dîner. Anicée allait ensuite s'occuper du souper et du coucher de Morena. A huit heures, le terme moyen de la réunion était une dizaine de personnes intimes. Une fois dans la semaine, on rendait des visites dans la journée; une autre fois, on allait au spectacle le soir.

C'est à cette vie placide et délicieusement monotone que Stéphen fut associé. Elle semblait avoir été faite exprès pour lui. Ce jeune homme était un étrange composé de mollesse et d'ardeur intellectuelle. Ses facultés, peu communes par leur précocité, leur variété et leur étendue, le rivaient à l'étude solitaire pendant la journée. S'il paraissait y apporter moins d'acharnement que son ami Roque, c'est qu'il y apportait réellement plus de facilité. Il avait une mémoire prodigieuse et une rare promptitude d'assimilation. Il était de ces heureuses organisations qui n'ont jamais l'air d'avoir travaillé, parce qu'elles n'ont pas besoin de résumer leurs conquêtes. Elles en jouissent en silence et les possèdent sans les compter. Sa modestie excessive ne tenait pas à un effort de sa volonté pour rester dans les limites du bon goût. C'était plutôt une langueur naturelle et charmante qui le préservait du besoin de produire

son mérite. Il avait un fonds de poésie dans l'âme qui ne lui permettait pas d'être systématique, et, tandis que Roque voulait tout soumettre à la règle de l'analyse pour arriver à la certitude, Stéphen trouvait la conviction par une intuition soudaine et sûre qui ressemblait au génie.

Ce génie humble et caché se suffisait à lui-même tout le temps où il lui était impossible de vivre par le cœur ; mais, dès que le soir arrivait, si un obstacle imprévu retardait sa sortie accoutumée et sa course rapide du Luxembourg aux Champs-Élysées, il se faisait en lui une impétuosité de volonté dont on ne l'aurait pas cru susceptible. Les jours où Anicée et sa mère allaient au spectacle, il entrait dans une sorte de crise singulière ; il se demandait avec terreur, lui si doux, si patient et si facile à occuper, ce qu'il allait devenir jusqu'à l'heure où il avait l'habitude de les quitter les autres soirs. Pendant quelques semaines, il avait acheté une contre-marque pour avoir le droit d'entrer au parterre, de les regarder de loin et d'aller les saluer un instant dans l'entr'acte. Mais cette manière de les voir en public le fit souffrir davantage, et il y renonça.

Alors il ouvrit sa porte à quelques amis qui venaient causer et fumer, ce soir-là, chez lui. Pour son compte, il causait peu et fumait encore moins ; mais il les écoutait et s'intéressait à l'échange de leurs idées. Tout ce qui lui eût paru oiseux ou fatigant en d'autres moments, lui était, à celui-là, plus agréable que la solitude la mieux utilisée. Il avait besoin ou de s'étourdir, ou de faire un effort pour se rappeler qu'il y avait d'autres êtres sur la terre que les deux femmes de la rue de Courcelles.

Roque venait là aussi, les yeux brûlés par le travail, la voix brève et l'esprit tendu, ne voulant pas avouer qu'il avait besoin de cette heure de repos, et feignant de s'y laisser aller par complaisance.

Ces petites réunions, dans une chambre encore trop petite

pour les contenir, et où la circulation du jeune sang suppléait parfois à l'insuffisance du combustible, ne manquaient pas d'un certain charme. Les trois ou quatre amis des deux amis étaient des jeunes gens assez distingués pour les apprécier. Au milieu de la légèreté un peu folle de leur âge, l'influence pure de Stéphen, le souffle ardent de Roque, faisaient passer des rayons de poésie ou des éclairs d'esprit. On discutait sur toutes choses avec chaleur, avec ce mélange d'entêtement, de mauvaise foi et d'ingénuité insouciante qui est propre aux jeunes gens de tous les pays, mais à ceux de France particulièrement.

Quand deux ou trois oisifs de *première année* se trouvaient là aussi, les fréquentes interruptions, les saillies pittoresques, les applaudissements ou les huées de cet auditoire désintéressé dans les questions soulevées, brisaient forcément l'obstination passionnée de Roque et faisaient passer dans la conversation d'autres courants d'idées que Stéphen aimait assez à saisir au vol, à fixer par une réflexion jetée comme au hasard, et à livrer à l'analyse hachée et variée des autres.

Pendant ce temps, il rentrait dans son silence, et, tout en suivant leurs raisonnements ou leurs déraisonnements, il pensait un peu à autre chose. Quelquefois on le priait de jouer sur son piano un air du pays qui, comme une brise rafraîchissante, planait sur ces jeunes têtes ; et cependant on n'écoutait pas. Roque, qui n'avait jamais rien écouté d'*inutile,* entamait une dissertation sur la musique des Chinois et des Indiens dans les temps primitifs. On ne l'écoutait pas non plus ; mais on entendait de chaque oreille le musicien et le savant, et, au milieu de ce bruit de paroles, de cette fumée de tabac et de ce décousu d'idées qui flottait au-dessus de sa tête, Stéphen s'oubliait au piano et improvisait sans le savoir, tout en recueillant quelques bribes de la causerie des autres. Il lui semblait être alors sous les noyers de son village ou sous les chênes de la forêt de Fontainebleau, et saisir au loin les sons vagues de la

voix humaine emportée à chaque instant par les souffles de l'orage.

« Un soir que j'improvisais ainsi, dit Stéphen dans un fragment que nous nous sommes efforcé de rejoindre par ce qui précède, nous vîmes entrer chez moi une espèce de vieux Schmuck (1), ancien chef d'orchestre allemand, qui vivait pauvrement à Paris de quelques leçons. Il demeurait à côté de moi depuis peu de temps : une cloison séparait ma chambre de la sienne. J'ignorais sa profession et son talent ; sans quoi, je me serais fait un scrupule de troubler son repos et d'écorcher ses oreilles. Il fut accueilli par des rires homériques, car il n'y avait rien de plus plaisamment laid que sa figure et son accoutrement, et il arrivait de l'air effaré d'un homme réveillé dans son premier sommeil, qui demande grâce, vu l'heure indue, et qui menace d'invoquer la haute impartialité du portier. Je me levai, prêt à céder à ses trop justes réclamations ; mais il s'agissait du contraire.

» — Mon cher voisin, me dit-il, vous avez ici un ami qui parle fort bien sur la théorie musicale, mais qui parle trop près de la tête de mon lit, et qui m'empêche d'entendre les airs que vous jouez. Ces airs champêtres que vous répétez tous les soirs me sont agréables pour m'endormir, et l'éloquence de monsieur me réveille. Si vous vouliez seulement changer le piano de place, le mettre où monsieur cause, et faire causer monsieur à la place où vous jouez maintenant, je serais un voisin heureux et reconnaissant.

» — C'est une épigramme à deux tranchants ! s'écria Roque. J'agace monsieur avec ma science, et tu l'endors avec tes mélodies.

» — Vive le voisin ! il a de l'esprit ! s'écria-t-on autour de moi. Que sa volonté soit faite ! mais qu'auparavant il nous joue

(1) Personnage de Balzac, dans *le Cousin Pons*.

quelque chose d'un peu plus neuf que les complaintes ou les bourrées de Stéphen.

» — Oui, dit le vieillard, je le veux bien, mes enfants. Vous aimez le neuf, n'est-ce pas? Je vais vous en donner.

» Et, se plaçant au piano, il se mit à jouer admirablement quelque chose de sublime qui me jeta dans une extase où je restai plongé longtemps encore après qu'il eut fini.

» Mes amis l'écoutaient avec plaisir et l'applaudissaient avec élan. Sur quoi, Roque se remit à disserter, cette fois, sur la musique moderne comparée à celle du siècle dernier. Il avait lu, la veille, un ouvrage critique à ce sujet, et il nous le résuma avec beaucoup de précision et de clarté. Seulement, il trouva matière à prouver le raisonnement de son auteur, en faisant des remarques sur le prétendu motif de Bellini que l'Allemand venait de nous servir.

» Je n'écoutais guère, et pourtant, bien que je ne fusse pas assez savant en musique pour deviner l'auteur de cette chose admirable, je sentais si bien que, par sa profondeur et sa simplicité, elle n'appartenait pas à l'école moderne, que je ne pus me défendre de hausser les épaules devant les applications de mon ami. Alors le vieux maître se tourna vers moi :

» — Vous voyez, monsieur, me dit-il, ce que c'est que la prévention sans l'expérience, et la théorie sans la pratique. Votre ami prétend que ces formes-là n'auraient pu être trouvées il y a cent ans, et pourtant je viens de vous jouer tout bonnement un choral à trois parties de Sébastien Bach.

» Roque s'en alla de fort mauvaise humeur, tous mes amis en riant, et je restai seul avec le vieux maître d'harmonie. »

. . . . . .

Ici s'interrompt encore le fragment, et nous sommes forcé d'y suppléer de nouveau. Ce que Stéphen oublie ou supprime, c'est ce que M. Schwartz lui dit ce soir-là. Il lui déclara qu'il était un grand musicien et qu'il pouvait devenir

un grand compositeur, s'il le voulait. Stéphen, qui avait appris de sa mère, à l'âge de huit ans, les premiers éléments des règles musicales, et qui, depuis, n'avait jamais ouvert un cahier de musique, eut bien de la peine à croire que l'Allemand ne continuait pas à se moquer de lui. D'après son insistance, il pensa que le pauvre diable manquait de leçons, et il allait lui proposer, avec son irréflexion de charité habituelle, de devenir son élève, lorsque Schwartz, comme s'il eût deviné sa pensée, s'écria :

— Surtout ne prenez pas de leçons ! Vous êtes d'une intelligence à étudier tout seul la partie scientifique ; mais ne demandez jamais votre sentiment, votre goût, vos idées à personne. Vous savez l'harmonie ?

— Non vraiment, monsieur, répondit Stéphen ; c'est tout au plus si je sais qu'il y a une science pour régler ces lois qui, trop violées, déchirent l'oreille, et, trop observées, refroidissent l'émotion.

— Voilà une grande parole ! s'écria Schwartz. Ah ! monsieur, vous savez ce que c'est que l'harmonie mieux que tous ceux qui se sont mêlés de la définir, et vous possédez la pratique sans connaître la théorie. Je me suis bien aperçu de cela en vous écoutant. Vous faites des fautes d'orthographe musicale qui sont d'un grand artiste et que vous auriez le droit d'imposer comme du purisme si vous étiez auteur célèbre.

— Mes fautes d'orthographe, les voici, dit Stéphen en reproduisant sur le piano certains passages de ses airs du Berry. N'est-ce pas, c'est là ce qui vous étonne et vous charme ? Moi, cela me charme sans m'étonner, parce que mon oreille y est habituée et que mon sentiment en a besoin. Je ne saurais vous dire le nom de ces accords ; je ne le connais pas. Ils me plaisent, parce que je les ai entendu faire aux ménétriers de mon pays. Quant à ces transitions, je sais bien qu'elles ne

se rencontrent pas dans la musique officielle ; mais elles sont dans la nature, et, comme la nature ne peut pas ne pas avoir raison, c'est la musique officielle, la musique légale, si vous voulez, qui a tort.

— Bravo ! s'écria Schwartz.

Et ils causèrent avec passion une partie de la nuit. Stéphen s'était plusieurs fois privé de dîner pour avoir de quoi payer la dernière des places aux Italiens les jours où l'opéra était selon son cœur. Il avait un grand instinct du beau, du grand et du vrai dans tous les arts.

La conversation de Schwartz, entremêlée de l'exécution de divers courts chefs-d'œuvre, l'intéressa tellement, que, dès le lendemain, il abandonna momentanément toutes ses autres études pour se livrer à la lecture de la musique. En peu de jours, ses doigts, qui s'étaient déjà exercés, avec beaucoup d'adresse naturelle et de moelleux instinctif, à exprimer sur l'instrument ses souvenirs d'enfance et ses rêveries auditives, surent rendre la pensée d'autrui. Ses bons yeux prompts, soutenus par une attention surhumaine, parvinrent à lire sans efforts les partitions et les manuscrits largement griffonnés que Schwartz mit à sa disposition. Au bout de trois mois, Stéphen lisait à livre ouvert et il avait lu presque tout ce qu'il y a de beau et de bon à lire dans ce qui a été recueilli des œuvres des maîtres. Il était devenu bon musicien ; il improvisait avec plus de liberté morale, avec un sentiment plus étendu qui n'avait pas cessé d'être naïf et individuel.

Schwartz, qu'il avait écouté d'abord avec enthousiasme, l'écoutait à son tour avec adoration. Roque n'osait plus disserter devant eux, si ce n'est sur l'inutilité relative de l'art. Stéphen avait appris *incidemment* la musique ; il s'était créé une nouvelle source de jouissances, et, tous les soirs en revenant de la rue de Courcelles, il se racontait son propre bonheur dans cette langue de l'imagination et du sentiment

que beaucoup de philosophes et de savants croient vague et creuse, parce qu'elle est mystérieuse et infinie.

Un jour, Stéphen, qui, malgré le conseil de Schwartz, ne voulait pas être compositeur de musique, reprit ses études générales et reserva ses jouissances musicales pour ses heures de loisir. Mais, le soir, il lui arriva un triomphe sur lequel il était loin de compter et qui fit entrer son âme dans une nouvelle phase d'ivresse et de joie. Il nous le racontera lui-même.

IX

ANCIEN JOURNAL DE STÉPHEN.

15 mars 1833.

Elles ont parlé ce soir de partir ! Elles veulent retourner à Saule dans un mois. Et moi, que vais-je donc devenir ? Je le savais pourtant, qu'elles passeraient la belle saison là-bas ! et je l'avais oublié à force de ne pas vouloir que ce fût possible.

Non, elles ne partiront pas, ou je trouverai moyen de les suivre ; elle me l'a presque dit ; elle ne peut pas vouloir me tromper ; elle parlait, d'ailleurs, malgré elle... Ah ! c'est là ce qui me fait peur : si elle avait réfléchi, elle n'aurait pas dit cela. A quoi pensais-je quand j'ai mis une main distraite sur ce piano ? Je ne l'avais vu jamais ouvert. Je sais qu'Anicée chante un peu, mais avec tant de timidité ou de mystère, que ce bel ornement est là comme un meuble de parade. J'ai cru qu'on attendait quelque artiste, j'étais curieux d'enten-

dre un beau son. Moi qui suis habitué au petit instrument bien criard de ma pauvre mère, je n'en suis pas moins avide quelquefois de galoper sur un coursier plus souple et plus puissant. Avec un doigt, j'interrogeais à petit bruit les dernières touches, celles dont est privée mon épinette surannée.

On a parlé de ce départ; je n'ai pas tressailli, j'espère ; mais ma main droite s'est crispée involontairement et un sanglot rapide et sourd s'est échappé de l'instrument trop sonore.

— Ah ! il joue du piano, il est musicien ! s'est écriée madame Marange ; il est capable de tout savoir sans qu'on s'en doute. Allons, dites-nous quelque chose de bon. Tout à l'heure, une jeune parente vient de nous faire subir, de par sa maman, un *rondo* si féroce, que nous en avons encore les nerfs agacés. Guérissez-nous, si vous êtes médecin. Vous ferez une bonne action.

Clet, qui vient encore de temps en temps, est entré en ce moment. Clet méprise tout ce qui ose faire de la musique, parce qu'il professe pour la musique en elle-même un culte que rien ne peut satisfaire. Il m'a supplié de ne pas jouer. Cela m'en a donné envie, ne fût-ce que pour distraire de sa conversation madame de Saule, qui le trouve insupportable. J'ai joué d'une manière très-enfantine une chanson de mon pays. Elle a plu à madame Marange. Clet a daigné approuver la modestie de mon choix.

Anicée n'a rien dit du tout.

Là-dessus, on est venu lui dire tout bas que l'accordeur était là.

— Il vient trop tard, ce bon Schwartz, a répondu madame Marange. On l'avait demandé pour sept heures, il en est neuf, et nous avons avalé le *rondo* à huit. Priez-le de revenir demain dans la journée.

Le nom de Schwartz m'avait un peu surpris ; mais tous les

Allemands s'appellent plus ou moins Schwartz, et je n'y pensais plus, quand Anicée dit à sa mère :

— Ah ! maman, c'est cruel, de faire revenir ce pauvre vieux de la rue de l'Ouest jusqu'ici, pour une besogne qu'il ferait en cinq minutes, si vous le permettiez. Je sais bien que c'est ennuyeux d'entendre accorder un instrument, mais nous voilà en si petit comité ! Nous pouvons passer dans le petit salon et fermer les portes.

— Tu as raison, a dit madame Marange. Faites entrer ce bon Allemand.

— Il y a donc deux Schwartz dans ma rue ? pensais-je ; car à coup sûr, un homme du talent de mon professeur n'est pas facteur à trois francs la course.

Comme nous passions dans la pièce voisine, on a introduit Schwartz, le vrai Schwartz, l'homme de génie, mon ami, mon maître. Des larmes me sont venues aux yeux. Je suis rentré dans le salon, je lui ai serré les deux mains.

— Vous le connaissez donc ? a dit Anicée, qui était restée près du piano pour accueillir avec bonté le pauvre vieillard.

— Ne dites pas qui je suis, m'a dit Schwartz en allemand. Que voulez-vous ! la misère fait faire tant de choses !

La misère ! et je ne le savais pas ! Il manque de leçons et il ne me l'a jamais dit ! Il manque de pain, peut-être, et il me l'a caché avec un orgueil stoïque !

Je lui ai désobéi. J'ai dit à Anicée :

— Vous demandiez de la bonne musique pour vous remettre ; laissez-le accorder son piano, et priez-le d'en jouer.

— Oh ! je m'en doutais bien, a-t-elle répondu. Il y a comme cela tant de talents qui se cachent ou s'ignorent ! Eh bien, nous resterons au salon pendant qu'il donnera son accord, afin qu'il ne se sauve pas sans nous avoir charmés.

Madame Marange est rentrée au salon pour savoir ce qui nous y arrêtait. Elle ne quitte pas sa fille du regard ; c'est a

première fois que sa présence m'a fait souffrir entre nous deux. Jamais je n'avais désiré me trouver seul avec Anicée; mais, ce soir, il me semblait qu'elle avait vu mon effroi, qu'elle devinait ma souffrance et qu'elle me parlerait de ce fatal départ pour m'en adoucir la pensée.

Sa mère, en apprenant que Schwartz était un grand musicien a compris sa situation.

— Eh bien, nous a-t-elle dit tout bas, demain il viendra donner des leçons ici. Ce sera un prétexte pour l'entendre souvent, et nous lui donnerons un louis par cachet. Priez-le de rester avec nous pour prendre le thé; nous le ferons jouer ensuite; et nous aurons l'air de nous décider à cause de son talent et non à cause de votre recommandation.

Clet s'était endormi sur le divan du petit salon; nous l'y avons oublié. Le chevalier est venu; madame Marange a chuchoté avec lui, et il s'est engagé à trouver, en moins de huit jours. deux autres élèves à mon pauvre ami. On a servi le thé. Schwartz avait fini son accord. Anicée lui a sucré elle-même sa tasse. Clet, qui se tue à fumer de l'opium, parce que c'est la mode, ne s'est pas éveillé. Le chevalier, qui ne comprend rien à cette mode-là, avait envie de le jeter dans le jardin. C'est effrayant, ce que Schwartz a englouti de sandwiches. Je jure que le malheureux n'avait pas dîné! Peut-être a-t-il été empêché de venir chercher ses trois francs à l'heure convenue, parce qu'il se sera trouvé mal en route.

Je n'ai rien dit de cela; mais madame Marange, qui devine tout, m'a dit tout bas :

— Ce thé, c'est fade pour les jeunes gens. De mon temps, on servait, le soir, une galantine et une bouteille de vieux malaga.

— Ma mère a des idées merveilleuses, s'est écriée madame de Saule; moi qui n'ai pas dîné! Monsieur Stéphen, à votre âge, on a toujours faim; venez me tenir compagnie, et vous

aussi, monsieur Schwartz, un peu de complaisance : c'est si triste de souper seule!

Nous avons passé dans la salle à manger. En un clin d'œil, tout était prêt. Mon pauvre Schwartz croyait rêver. On a eu soin de ne pas le regarder manger et boire. Seulement, madame Marange lui remplissait son assiette et son verre comme par distraction et en nous parlant de l'opéra nouveau et de la séance de la Chambre.

Quand nous sommes entrés au salon, Schwartz ne marchait pas très-droit. Il avait pourtant bu modérément ; mais qui sait depuis combien de temps il ne boit que de l'eau!

Il avait l'œil en feu, et sa laideur n'était pas risible. Il s'est assis au piano en trébuchant et en s'écriant d'une voix pleine que je ne lui connaissais pas :

— A nous deux, mon petit, à présent!

Il s'adressait à l'instrument, dont il venait d'être le manœuvre, et dont il reprenait possession en maître. Il a été sublime. Anicée et sa mère on été transportées. Ah! comme Anicée a compris! Elle prétend qu'elle n'est pas musicienne! C'est possible : elle n'a besoin de rien savoir, puisqu'elle sent et devine toutes choses.

Clet s'est éveillé au tonnerre formidable qu'évoquait Schwartz sur le clavier ; il est entré comme un homme en somnambulisme. Il était vivement secoué par le grandiose impétueux du vieux maître. Il n'a pas voulu le dire, mais il n'a osé faire aucune réflexion dédaigneuse.

Schwartz, après avoir joué une heure, s'est levé malgré les réclamations. Il était dégrisé.

— En voilà assez, a-t-il dit : je vous ferais mal aux nerfs, car j'y ai mal moi-même. Je deviens bizarre, et je ne suis pas de ceux qui croient être beaux quand ils sont fous. Il faut boire un peu de l'eau pure de la source après tout ce malaga. Viens ici, toi, m'a-t-il dit en me tutoyant pour la première fois ;

joue-leur une fugue de Bach, bien tranquille et bien vraie. tiens, celle que tu disais l'autre soir en rentrant.

J'ai objecté que je ne la savais pas tout entière par cœur.

— Tant mieux ! s'est-il écrié ; tu improviseras la fin et tu partiras de là pour le pays de ta fantaisie.

Clet a pris son chapeau en disant :

— Ah ! l'élève va jouer ! Attends, Stéphen ! mon cher ami, je n'écoute jamais les amateurs.

On l'a laissé sortir ; mais il est resté dans la pièce voisine pour m'écouter, afin de se ménager une rentrée accablante pour mon amour-propre.

J'ai eu le premier mouvement de vanité que j'aie jamais ressenti. J'ai joué avec audace... Et puis j'ai oublié Clet, et le chevalier, qui ne s'amusait pas beaucoup, et Julien, qui rentrait et qui faisait un grand bruit de tasses, et Schwartz lui-même, qui croyait devoir m'encourager. Je me suis retrouvé seul dans ma pensée avec *elle*. Je lui ai dit en musique tout ce que l'âme endolorie et inquiète peut dire à Dieu qui veut se retirer d'elle. Par moments, je revoyais le pâle et doux visage de ma mère, cette ombre lumineuse qui s'attache au rayonnement de mon étoile. Je me laissais rassurer et consoler par elles deux... Mais la nuit se faisait autour de moi ; elles s'envolaient ensemble vers l'empyrée.

J'avais des sanglots dans le cœur... Je jouais mal, très-mal ; je ne suis pas encore sûr du clavier ; mais j'avais des idées, de l'émotion surtout. Madame Marange m'a presque embrassé ; Schwartz m'a embrassé tout à fait. Clet est rentré sans rien dire, pour observer Anicée, qui ne disait rien et me dérobait son visage. J'ai fermé le piano pendant qu'on faisait compliment de moi à Schwartz. Alors Anicée s'est penchée vers moi et m'a dit tout bas, avec des yeux pleins de larmes :

— Stéphen, vous m'avez fait bien du mal ; vous souffrez donc ?

— Vous partez!

— Eh bien, et vous aussi.

Il m'a semblé d'abord que cela voulait dire : « Vous partez avec nous... » Mais, moi aussi, je m'en souviens, j'avais parlé, il y a quelques jours, d'aller en Berry voir mon père, qu'on me dit malade. J'ai rêvé qu'elle me disait de la suivre... J'ai eu le vertige! Mais non, elle pleurait! O mon Dieu, elle a pleuré pour moi!... Je crains de devenir fou.

. . . . . .

17 mars.

Il me semble que sa mère s'inquiète de ce qui se passe en moi. Pourquoi donc son regard pèse-t-il quelquefois sur le mien comme celui d'un juge sur un coupable? Ne peut-elle donc plus lire jusqu'au fond de mon âme? De ce que cette âme est devenue triste, n'est-elle pas toujours aussi pure? Et, si je souffre, si je m'alarme, si je sens que je ne peux pas vivre sans elle, que lui importe?

Si j'étais nécessaire au bonheur d'Anicée comme elle l'est au mien, sa mère pourrait s'inquiéter... et encore!.. Si cela était, ne lui consacrerais-je pas ma vie entière? Moi qui m'attacherais à tous ses pas, rien que par égoïsme, que serait-ce donc si j'étais assez béni du ciel pour qu'elle invoquât mon dévouement?

... Hélas! je suis un enfant! L'amour s'empare de moi avec violence, et je veux encore me donner le change, me persuader que c'est de l'amitié, qu'on ne doit rien redouter de moi, que je ne dois rien craindre de moi-même. Mon Dieu! il me semble pourtant que je ne demande, pour être le plus calme, le plus satisfait des hommes, que de la voir tous les jours, là, dans son paisible intérieur, auprès de sa mère, entourée de ses

vieux amis, souriante, affectueuse, et ne m'aimant pas plus qu'elle n'aime Morena ou même la brebis noire.

De l'amour! est-ce de l'amour que j'ai pour elle? Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, moi; je suis trop jeune, ou j'ai vécu trop absorbé par ma mère. Le premier jour que j'ai vu Anicée, c'est à ma mère que j'ai songé, c'est sa mère que j'ai regardée. L'amour peut-il exister sans l'espérance du retour? Et là où il n'y a pas d'espérance, le désir peut-il naître? Elle m'aime comme son frère. Elle a raison : je l'aime tant, cette sœur-là!

. . . . . .

X

REPRISE DU RÉCIT DE STÉPHEN.

. . . . . .

Si j'avais pu la voir toujours, si sa mère m'eût invité à la suivre à la campagne, des mois, des ans, la vie peut-être, se fussent écoulés sans que j'eusse la conscience nette de ma passion. En cela, grâce à Dieu, sa mère se trompa : la meilleure sauvegarde entre deux êtres parfaitement purs et enthousiastes, c'est le respect, l'espèce de crainte qu'ils s'inspirent l'un à l'autre en se voyant responsables devant Dieu de la liberté qu'on leur laisse.

Madame Marange crut devoir nous séparer. Avait-elle lu dans le cœur de sa fille une préférence trop marquée pour moi? Ah! la plus sage des mères est donc imprudente parfois, puis-

qu'elle-même m'avait tendu les bras avec tant d'affection et m'avait placé si haut dans son estime! Elle regardait donc comme impossible, au commencement, qu'Anicée me vît avec d'autres yeux que les siens? Elle oubliait donc que sa fille ne pouvait pas m'aimer comme elle, d'une maternelle amitié!

De ce qu'Anicée avait neuf ou dix ans quand je vins au monde, en résultait-il que je fusse nécessairement, à vingt ans, un enfant à ses yeux?

Et, d'ailleurs, qu'importe de quel sentiment une femme nous aime, pourvu qu'elle nous aime quand nous l'adorons? Je suis bien certain que, si madame Marange eût voulu prendre au sérieux les naïves et respectueuses adorations d'Edmond Roque, et qu'elle eût consenti à l'épouser, il eût été fier d'être son mari, et se fût trouvé, grâce à son caractère à lui, parfaitement heureux tout le reste de sa vie.

La nature a des lois imprescriptibles pour la généralité des êtres; mais elle produit elle-même tant d'exceptions, elle donne à des enfants une âme si mûre, à des vieillards un esprit si ardent ou un cœur si naïf, elle ride de si jeunes fronts, elle respecte si longtemps de beaux visages, qu'on ne doit s'étonner de rien. A plus forte raison faut-il admettre que l'âge ne fait pas toute l'expérience, toute la sécurité, toute l'invulnérabilité de l'âme. Je ne me suis jamais senti d'un jour, d'une heure, plus jeune qu'Anicée; elle a eu des cheveux blancs avant moi; à présent, c'est moi qui en ai plus qu'elle; elle savait lire sans doute avant que je fusse né; moi, à dix ans, j'en savais plus qu'elle à vingt; et, à vingt ans, j'étais un homme, et je voyais, je sentais en elle la simplicité, la candeur angélique, la sainte ignorance d'une jeune fille.

Anicée m'avait dit un mot qui me laissa, jusqu'au dernier moment, l'espérance de la suivre à Saule pour toute la saison. C'est ainsi que je l'entendais; elle l'avait bien compris. La veille de leur départ sa mère me dit:

— *Vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?*

Ce fut un coup de massue pour moi. Je regardai Anicée d'un air de reproche inexprimable. Elle pâlit. Sa mère nous regarda tous deux. Il n'y eut pas, il ne pouvait pas y avoir d'autre explication entre nous. A voir les choses d'une manière positive, j'étais fou de rêver autre chose que l'hospitalité d'une ou deux semaines. Mais, moi, je trouvais ces convenances fausses et lâches. On m'estimait plus que les autres, j'étais le seul ami jeune en qui l'on eût et l'on dût avoir une entière confiance ; on m'avait donné cette confiance dès le premier jour, et, après six mois d'épreuve, quand on devait être arrivé à la certitude, on avait peur d'être jugée trop confiante, on me sacrifiait à la crainte de quelque jalousie d'entourage ou de quelque impuissante malveillance. Je me sentais brisé, je fis mes adieux sans amertume. Il me sembla que je n'aimais plus cette mère que j'avais osé comparer à la mienne, et que sa fille, ordinairement si courageuse, en ce moment si craintive, ne méritait plus une si enthousiaste admiration de ma part.

En un instant, sans doute, mon attitude et mon langage exprimèrent la tristesse résignée de cette déception. Anicée, moins maîtresse d'elle-même, regarda, à son tour, sa mère d'un air de reproche plein d'anxiété, et, comme je sortais, elle s'écria, plutôt qu'elle ne me dit, de revenir à l'heure du départ, le lendemain matin, pour l'aider à prendre ses dernières dispositions. Je répondis que j'étais à ses ordres, mais d'un air de demi-détachement qui n'était pas joué. Je la voyais bien rougir et souffrir de son manque de parole ; mais je voulais qu'elle eût la force de le réparer ouvertement, ou de se repentir avec franchise de l'imprudence de sa promesse. Elle m'avait rendu la vie, elle me la reprenait sans motif et sans excuse. Je sentis pour la première fois que la douceur de mon tempérament cachait une fermeté réelle, inébranlable. Non, non, je n'étais pas un enfant !

Je fis beaucoup de réflexions dans ma longue course pour revenir à pied chez moi. Schwartz, qui m'attendait toujours jusqu'à minuit, me sauta au cou.

— Cher enfant, cher ami! s'écria-t-il dans sa langue, que j'étais arrivé à connaître passablement, grâce à lui; mon violon, mon cher violon, tu sais! que je voulais vendre cinq cents francs, et dont les brocanteurs ne voulaient pas me donner deux louis, on me l'achète mille francs!

— Qui cela?

— Devine.

Et, sans songer à ce qu'il disait, il me remit une lettre que madame Marange lui avait envoyée dans la soirée, sans me rien dire, et qui lui demandait le précieux instrument pour son fils Julien, en lui envoyant un billet de banque.

Puis, en post-scriptum, elle ajoutait :

« Voilà mon fils qui est forcé tout d'un coup de partir pour une de nos terres. Comme il pourrait bien y passer quelque temps, il vous prie de lui garder ce violon jusqu'à ce qu'il vous le redemande, et de le jouer souvent pour l'entretenir. »

Ces femmes étaient bonnes et d'une délicatesse exquise. Je leur avais dit que Schwartz cherchait à vendre son violon, mais que, le jour où il en viendrait à bout, il regretterait amèrement le fidèle compagnon de toute sa vie. Elles le lui payaient donc avec l'intention bien évidente de trouver prétexte sur prétexte pour l'empêcher de le livrer.

Schwartz était fier, mais facile à tromper. Il ne se doutait pas de la reconnaissance qu'il devait à ces âmes ingénieuses dans l'art de rendre service. Mais il était sûr de son lendemain et heureux de ne pas se séparer de son violon. Il en joua toute la nuit.

J'avais espéré me sentir calme. Je ne me sentis que fort. Schwartz m'empêcha de dormir : je pleurai; je ensais à Anicée comme si elle était morte. Je fus exact au re dez-vous

qu'elle m'avait donné. La mère et la fille affectèrent de me charger de mille commissions, et même elles me confièrent la surveillance de la maison de Paris, comme si elles eussent voulu me traiter en ami intime devant les autres intimes qui étaient là. Un instant je me trouvai seul avec madame Marange, et elle s'empressa de me parler avec une affection que je ne pus m'empêcher de trouver diplomatique.

— Que je regrette que vous n'ayez pas dix ans de plus! me dit-elle. Vous ne seriez plus forcé de rester ici pour devenir savant, comme c'est votre louable et trop juste ambition. Vous viendriez passer tout l'été à Saule, n'est-ce pas?

— Vous croyez, madame, lui répondis-je, que j'ai l'ambition de devenir savant? Vous me confondez avec mon ami Roque.

— Non pas, non pas, reprit-elle. (Et il me semblait que toutes ses réflexions étaient faites à dessein de m'ouvrir les yeux sur ma position vis-à-vis de sa fille, comme si j'eusse conçu quelque espoir insensé.) Vous devez vouloir être savant en conscience. La vie d'un homme est consacrée d'avance par les dons qu'il a reçus. Quel dommage pour nous que vous soyez un être si intelligent, et, par là, responsable de sa propre destinée! Que n'êtes-vous un pauvre vieux malheureux comme Schwartz, avec tout ce que vous savez de plus que lui! nous vous eussions emmené pour refaire l'éducation de Julien, et j'eusse été si contente de trouver un prétexte pour garder toujours un ami tel que vous! Mais vous êtes un fils de famille, et personne n'a le droit de s'emparer de vous. Vous n'avez pas non plus celui de disposer de vous-même.

Elle avait tellement raison, que j'en eus du dépit.

— J'aurai toujours le droit, lui répondis-je, d'aller herboriser dans la forêt de Fontainebleau; c'est ce qui me consolera un peu de vous voir partir.

— J'espère bien que vous viendrez vous reposer quelquefois

chez nous de vos courses scientifiques, reprit-elle d'un air contraint et presque froid.

J'avais provoqué mon arrêt. Je ne devais venir qu'en visite et le moins possible. Je l'aimais mieux ainsi, moi qui voulais connaître mon sort. C'est dans l'ordre : le bonheur ferme les yeux sur le lendemain, le malheur ne sait pas vivre au jour le jour. J'étais calme comme un martyr. Anicée me sembla plus calme que moi encore, car, ce jour-là, elle n'était pas même triste. Ses yeux avaient une expression que je ne comprenais pas, et dont la tranquille douceur me faisait parfois l'effet d'une insulte.

Au moment de monter en voiture :

— Venez ici, parrain, me dit-elle en me présentant la petite Morena. Donnez votre bénédiction à votre filleule.

Et, comme je me penchais sur le berceau pour embrasser l'enfant :

— Stéphen, me dit-elle à voix basse, comptez un peu sur l'avenir et sur moi ; notre amitié est indissoluble.

Je relevai les yeux sur elle, je lus dans les siens cette sorte d'enthousiasme inspiré qu'elle avait quand elle prenait une résolution généreuse qui devait triompher de la prudente sollicitude de sa mère. Je ne sais ce qui se passa en moi ; je passai de l'abattement à une sorte de joie pleine de sécurité.

— Merci ! lui dis-je.

Et le chevalier nous sépara. Il partait avec *elles*.

Hubert Clet et Edmond Roque étaient là aussi. Edmond était venu assez rarement dans le courant de l'hiver ; mais, avec les gens qui lui plaisaient, il était ami, et même naïvement familier, dès le premier jour et pour toute sa vie ; il n'avait donc pas manqué de venir faire les adieux de l'amitié à la dernière heure. Julien, qui restait quelques jours encore à Paris, avait invité son ami Clet à déjeuner, et continuait à ne pas se douter que ce personnage fût antipathique à sa sœur.

Mais, chose étrange et qui peint bien la diplomatie maternelle, madame Marange, qui m'avait d'abord retenu dans son intimité pour écarter ou pour paralyser l'apparence de celle de Clet, avait cessé de repousser ce dernier dès le moment où il lui avait semblé que la mienne pouvait devenir dangereuse.

Dès que la voiture qui emportait mon âme et ma vie eut disparu, Julien exigea que nous vinssions déjeuner tous les trois avec lui au café de Paris. J'aurais voulu être seul; mais Clet m'observait d'un air narquois et j'avais à faire bonne contenance. Je me laissai emmener.

Roque, avec sa cravate blanche et ses lunettes d'or, fit sensation au café de Paris. Je vis fort bien les sourires moqueurs des jeunes dandys, dont il frôla un peu gauchement les tables, et je devinai les mots dits tout bas à Julien par quelqu'un d'entre eux. Cette figure de jeune pédant les divertissait. On ne me regarda pas. Je vis par là que j'avais l'air de tout le monde, et j'en fus bien aise. J'aurais pu être ridicule sans m'en douter, et, ce jour-là, pour la première fois, j'en aurais souffert. Celui que madame de Saule aimait comme son frère n'avait pas le droit de faire rire, même les enfants; quant à Hubert Clet, il connaissait tout le monde, tout le monde le connaissait. Il était là chez lui. Ayant de la fortune, de l'usage, de l'élégance, et de l'esprit par-dessus le marché, il était tenu en grande estime par la jeune fashion parisienne.

Notre déjeuner fut gai. Rougissant, je crois, un peu de son pédant, Julien avait demandé un salon pour nous quatre. Mais Roque fut extrêmement spirituel, et, contre son habitude, nullement fatigant; voué par goût et par système à une grande sobriété, mais parfaitement distrait, il se grisa dès le premier service. Il s'en aperçut lui-même, et, nous déclarant qu'il se trouvait dans un état de *réplétion* et *d'ébriété fort délectable,* il fut étincelant d'érudition satirique et, lui le plus

chaste des hommes, de gravelure pantagruélesque. C'était son fait, au reste, de parler de tout *ex professo*, sans avoir jamais usé de rien.

Clet fut fort triste, dès qu'il se vit écrasé par la verve d'un homme dont il s'était promis de faire un plastron.

Julien, qui était frivole comme un enfant riche et comblé, mais bon comme sa mère, au fond, et généreux comme sa sœur, donna les mains joyeusement au triomphe de Roque.

Clet, que le vin ne pouvait égayer, devint nerveux et tourna à l'irritation.

Il me serait impossible de dire par quel chemin de traverse nous nous trouvâmes arrêtés face à face, lui et moi, dans une impasse de plaisanteries assez aigres de sa part, un peu dures de la mienne. J'étais parfaitement de sang-froid, et, s'il était ivre, il le paraissait si peu, que je ne pus tolérer ses sarcasmes.

Son animosité contre moi datait déjà de loin. Il avait su la contenir jusque-là. J'aurai dû me dire peut-être qu'il était sérieusement épris, puisqu'il souffrait, et que ce malaise demandait quelque indulgence de ma part. Mais il dénigrait si ouvertement pour moi l'objet de mon culte, que je perdis patience et le blessai plus que je ne voulais.

Roque faisait tant de bruit, que nous eûmes le malheur de pouvoir nous dire, sans être entendus, tout ce que la présence et l'attention de Julien nous eussent forcés de refouler bien avant. Quand on se leva de table, Hubert Clet m'avait provoqué tout bas. Julien remarqua que tous deux nous étions pâles. Roque déclara que c'était la *densité nébuleuse* de la fumée des cigares qui nous faisait paraître ainsi, et il sortit pour promener gaiement les fumées de son vin sur les boulevards. Je vis bien que sa cravate blanche un peu relâchée, son grand chapeau rejeté en arrière et ses yeux myopes brillant derrière ses lunettes posées de travers faisaient retourner les passants; je le ramenai dans notre quartier latin.

Le lendemain, j'étais au bois de Boulogne avec lui, attendant Hubert Clet, qui y arriva bientôt, escorté de son témoin. Il n'avait pu choisir Julien, et pour cause : le sujet de notre querelle et notre querelle elle-même devaient lui être soigneusement cachés.

Je ne m'étais jamais battu, comme on peut croire. Clet, qui vivait dans le monde et qui affichait l'esprit frondeur, avait eu déjà une affaire. Il était d'un calme magnifique et s'y complaisait comme un acteur qui joue un rôle dans ses moyens. Je n'avais rien à affecter. Je n'ai jamais su si j'avais du courage, mais il ne me semble pas qu'il en faille pour risquer sa vie au bout d'un pistolet ou d'une épée, quand elle est toujours en risque, à tous les moments de notre éphémère et fragile existence. Roque, qui m'aimait certainement autant que lui-même et qui eût souhaité se battre à ma place, avait autant de sang-froid que moi ; ce qui était beaucoup plus méritoire.

Le témoin de Clet était un professeur émérite d'affaires d'honneur qui, à vingt-cinq ans, prenait les airs d'un patriarche du coupe-gorge. Il voulut d'abord essayer d'arranger l'affaire, et me demanda, dans la forme classique, si, en traitant M. Clet de fat impertinent, j'avais eu l'intention de l'offenser personnellement.

Je répondis qu'à coup sûr j'avais eu l'intention de lui prouver son impertinence et sa sottise, et que je persistais dans ce sentiment, à moins qu'il ne convînt lui-même de son tort et ne le réparât en rétractant les sottises et les impertinences qu'il m'avait dites.

C'était au tour de Roque d'aller demander à Clet s'il avait eu l'intention de m'offenser. Il s'y prit plus simplement et lui dit :

— Vous avez traité mon ami de tartufe de village et de petit don Juan de mansarde. C'est peut-être drôle, mais nous ne voulons pas en rire. On vous a répondu sans amphibologie que

vous étiez un fat et un impertinent; vous avez demandé à vous batttre, nous voici; que décidez-vous?

Le témoin de Clet trouva le procédé irrégulier, et après, dix minutes de pourparlers très-inutiles, où le témoin nous donna à tous trois de fortes envies de rire, nous fûmes placés, Clet et moi, en face l'un de l'autre. Nous tirâmes ensemble. Clet me logea une balle dans les côtes. Je lui cassai un bras. L'honneur était satisfait. Ma blessure n'était pas très-grave. La balle fut aisément extraite. Je ne souffris pas de manière à perdre le courage ou la connaissance un seul instant. Sans être d'une apparence robuste, j'ai dans le sang un peu de la force tranquille du paysan berrichon, je ne suis pas très-sensible à la douleur.

Clet fut plus malade que moi. Son organisation nerveuse, déjà très-excitée par un régime absurde, lui occasionna de violents accès de fièvre, et l'enflure du bras fut fort tenace. Roque le vit souvent de ma part, et lui rendit son estime en voyant que, reconnaissant son tort, il tenait fort secrets notre duel et sa cause.

J'étais au lit depuis trois jours, encore assez malade et affaibli par l'opération, lorsque je reçus une lettre de mon père qui m'annonçait de grosses pertes de bestiaux, et m'engageait à vivre de mon travail, sans compter davantage sur son assistance.

Cette contrariété me parut d'abord peu de chose; mais ce manque de parole et le ton froid et presque dur de la lettre m'affectèrent beaucoup. Mon pauvre père, lui, si loyal et si bon, il me retirait même la jouissance du mince héritage de ma mère, et il m'abandonnait à mes propres ressources sans me donner le temps d'aviser.

Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on trouve une occupation, si misérable qu'elle soit. J'avais contracté quelques obligations, en ce sens que j'avais attribué d'avance, sur les ter-

mes de ma modique pension, deux petites sommes au payement des dettes d'un ami encore plus gêné que moi. J'étais donc forcé de lui manquer de parole à mon tour, et on a si mauvaise grâce à accuser ses parents, que, si je n'eusse été hors d'état de me mouvoir, j'aurais pris des crochets ou un fiacre à conduire, plutôt que d'en venir à cette honteuse excuse.

XI

Je quittai mon lit pour me mettre en quête d'un emploi ; mais il me fallait, pour entrer dans une industrie quelconque, un répondant connu des industriels, et je n'en connaissais aucun, ne voulant pas invoquer l'appui de Clet et de sa famille.

Pour occuper une fonction dans le gouvernement, si obscure qu'elle fût, il me fallait des titres ou un surnumérariat. J'aurais pu donner des leçons, être répétiteur dans un collége, ou seulement maître d'études. Pour tout cela, il me fallait des protecteurs, des connaissances. J'avais vécu trop seul, et pour rien au monde je n'aurais voulu m'adresser à madame Marange ou à sa fille, par conséquent, à aucune personne de leur entourage.

Je vis quel affreux métier est celui de solliciteur. Je le fis avec courage et sans vouloir me sentir atteint d'une humiliation, ni blessé d'aucune méfiance, Si on était peu accessible pour le malheur, c'était la faute du genre humain, qui apparemment pullule de malheureux lâches et fourbes.

Cependant la détresse arrivait avec une effrayante rapidité.

J'écrivis à mon père pour lui demander trois mois de répit, lui remontrant avec soumission que c'était le temps nécessaire pour trouver à me caser. Il ne me répondit pas. J'ai su plus tard qu'une main avide et cruelle avait supprimé ma lettre.

Roque eût partagé sa chambre et son pain avec moi ; mais je l'aurais gêné dans ses études, et, en acceptant son assistance, je l'eusse empêché d'acheter des livres et des instruments ; car il apprenait en ce moment la médecine et la chirurgie, et je savais qu'il se privait souvent de manger pour se procurer cette satisfaction. Autant valait lui demander sa vie que ses moyens de développement intellectuel. Je lui cachai ma position.

Mon bon Schwartz commençait à retomber dans la misère. Il avait naïvement confié ses mille francs à un compatriote qui les lui avait emportés. La goutte l'avait pris, et, après de vains efforts pour descendre son escalier, il s'était vu forcé d'interrompre ses leçons dès le début. Rien ne fait plus de tort à un malheureux que de commencer par être malade. On l'avait remplacé au bout de quinze jours.

Je n'avais ni le temps ni la force d'aller donner un coup d'œil à la maison de la rue de Courcelles ; par conséquent, je n'avais pas l'occasion d'écrire à Saule. Mon silence étonna et inquiéta. On envoya Julien savoir de mes nouvelles. Il vint deux fois sans me trouver et écrivit que je me portais bien, puisque j'étais toujours dehors. Puis il partit lui-même pour rejoindre sa mère et sa sœur.

Ma blessure était guérie, malgré le peu de soin que j'en avais pris ; mais ma force, qui n'avait pas eu le temps de revenir, commençait à m'abandonner tout à fait. Parfois j'éprouvais des faims dévorantes que je n'avais pas le moyen de satisfaire. D'autres fois, j'éprouvais un dégoût invincible pour les aliments. Un jour je dépensai pour mon déjeuner et celui

de Schwartz ma dernière pièce de monnaie. Je sortis en me disant qu'il fallait trouver du travail ce jour-là, ou avouer ma misère à mon pauvre Roque.

Je courus tout le jour; je rentrai sans succès et sans espérance. Le lendemain, je voulus tenter une journée de démarches avant de me risquer à de tristes aveux. Je sortis à jeun, je rentrai de même, sans plus de succès que la veille.

J'avais vendu ou engagé au mont-de-piété mes pauvres hardes. Il ne me restait que les reliques de ma mère, au milieu desquelles j'allais mourir d'inanition plutôt que d'essayer d'en tirer un dernier morceau de pain.

Je me décidai à écrire à Roque que Schwartz avait faim et que je n'avais plus rien à partager avec lui. Je portai ma lettre à la première boîte, ne me sentant pas la force d'aller jusque chez mon ami, qui demeurait auprès de l'Observatoire. Je remontai avec peine mes cinq étages, j'entrai doucement chez Schwartz. Il dormait. Je savais que le piano ne le réveillait pas. Je me mis à jouer très-doux la dernière chanson rustique que j'avais entendu chanter à ma mère. Je sentis un grand calme succéder aux battements précipités de mon cœur. La sueur se refroidit sur mon front. La dernière goutte d'huile s'épuisa dans la lampe. Je m'en aperçus à peine, tant mon regard était déjà troublé; puis je ne sentis plus rien : mes mains se roidirent sur le clavier, ma tête tomba sur le pupitre; il me sembla que je m'endormais pour toujours. Je distinguai encore faiblement l'horloge du Luxembourg, qui sonnait dix heures; puis je devins complétement inerte.

Quand je revins de cette défaillance, je vis autour de moi des fantômes qui me firent craindre de n'avoir échappé à la mort que pour arriver à la folie. Anicée et sa mère étaient près de moi; elles me parlaient avec tendresse, elles me prodiguaient les plus doux soins. Schwartz et le chevalier de Valestroit allaient et venaient dans la chambre. Je vis confusément des fioles, des

tasses. On m'avait fait prendre quelque cordial, car je me sentais ranimé ; mais je ne comprenais pas encore.

Je fus très-longtemps avant de me rendre compte de rien. On me fit lever, on m'aida à descendre l'escalier, on me mit en voiture ; je me laissai conduire comme dans un rêve. Je ne me retrouvai moi-même que dans la maison de la rue de Courcelles, devant un souper de famille, où Schwartz était assis. Les choses se passaient pour nous deux comme elles s'étaient passées deux mois auparavant pour lui seul. On nous disait qu'on avait faim, et on nous priait de manger par complaisance.

La mémoire de cette soirée me revint entièrement, et je sentis la honte de la misère m'accabler jusqu'à la douleur. Le bon Allemand était si facile à tromper, qu'il trouvait l'explication de madame Marange toute naturelle. Elle était venue à Paris avec sa fille pour y passer deux jours. Étonnée d'apprendre de ses gens qu'on ne m'avait pas revu depuis son départ, elle avait envoyé le chevalier savoir si j'étais malade. On lui avait dit que j'étais sorti, mais que je n'étais pas rétabli d'un accident qu'on attribuait à une chute. Cette réponse l'avait surpris ; il avait pensé que j'étais fort mal et que je ne voulais pas recevoir. Il n'avait osé forcer ma porte. Il en avait été grondé par madame Marange et sa fille, qui étaient montées en voiture à dix heures du soir, ne voulant pas rester toute la nuit dans l'inquiétude. On les avait laissées monter. Elles m'avaient trouvé évanoui. En revenant à moi, j'avais accepté de venir souper avec elles pour partir le lendemain avec elles pour la campagne ; car il était évident que j'avais besoin de me remettre et de me reposer de mon travail.

Tout ce récit était exact ; mais la vérité n'en était pas complète, je le sentais. On feignait d'ignorer que je me fusse battu en duel et que la misère fût la cause de ma rechute. Je voyais bien qu'on me trompait, que le portier de ma maison avait été plus explicite avec M. de Valestroit, ou que Schwartz lui-

même, réveillé en sursaut par la visite des deux femmes, leur avait tout avoué sans s'en douter.

Je sentais la pitié de la mère peser sur moi comme une humiliation, l'inquiétude de la fille comme un doute : la première devait se dire que j'étais trop obscur, trop pauvre, pour devenir jamais un égal ; la seconde, que je n'avais pas assez de courage physique et moral pour devenir un appui. La fatalité de mon malheur et le sentiment de ma faiblesse me navrerent. Je m'étais senti assez fort naguère pour être le fils, le frère et l'ami de ces deux femmes, et voilà qu'elles m'apportaient chez elles comme un malade et me donnaient à manger comme à un pauvre.

Ces réflexions succédèrent rapidement à mon atonie, et je fondis en larmes, nouvelle preuve de faiblesse qu'il me fut impossible de leur dérober.

Madame Marange me prit la tête dans ses mains avec une bonté indicible, tandis qu'Anicée prenait les miennes et les caressait presque comme celles d'un enfant que l'on veut consoler ; puis, tout en me dorlotant de la sorte, elles dirent au chevalier, qui ne devinait pas comme elles ma pensée, que c'était une crise nerveuse dont il ne fallait pas s'étonner après mon évanouissement, lequel n'était lui-même qu'un état nerveux.

J'eus bien de la peine à retenir mes sanglots, je suffoquais. Madame Marange, craignant une crise plus forte, sortit pour me chercher de l'éther. Le chevalier prit une bougie pour l'accompagner. Schwartz, que ses robustes instincts physiques dominaient toujours un peu, et qui mangeait, comme les loups, un jour sur quatre, avait la vue plongée dans son assiette. Anicée, qui était restée debout près de moi, passa ses bras autour de ma tête, l'attira contre son cœur avec une effusion angélique, et mit son mouchoir sur mes yeux pour essuyer mes larmes. Ma fierté fut vaincue par cette sainte caresse. Je sentis la sœur et la mère dans le sein de la femme, ces types

sacrés qu'aucun autre genre d'amour n'efface dans les âmes complètes. Mes larmes coulèrent plus douces; elles se tarirent dans la batiste embaumée de ce mouchoir, qu'elle me laissa garder, couvrir de baisers et cacher dans mon sein quand sa mère rentra.

On me trouva mieux. Le bon chevalier répéta à plusieurs reprises : « Ça ne sera rien, » comme on dit à un enfant qui s'est fait une bosse à la tête. Madame Marange me prescrivit de manger, prétendant que mon médecin avait dû me mettre à la diète, parce que c'était la mode, mais que l'abus de ce système tuait les malades plus que le mal. Chaque ménagement inventé par elle pour sauver mon orgueil me révélait sa bonté et mon humiliation. Mais déjà je ne sentais plus l'une et je m'abandonnais à l'autre. Je fis un effort pour lui obéir; mais j'avais une autre organisation que celle de Schwartz, et plusieurs jours se passèrent avant que je pusse manger sans dégoût et sans souffrance.

Il était deux heures du matin quand je me rendis compte du temps écoulé. Je voulus me retirer avec Schwartz. Madame Marange nous dit que, puisque nous devions partir tous deux avec elle et sa fille à dix heures le lendemain, nous coucherions, ainsi que le chevalier, dans le pavillon de son jardin. On avait tout préparé pendant le souper. J'étais vaincu par la fatigue; je dormis quelques heures, et, quand, selon mon habitude, je m'éveillai au jour, le chant des merles et des pinsons qui peuplaient le jardin me causa la douce illusion de la campagne. Ma tête était encore si faible, que je fus quelque temps à comprendre où j'étais réellement, et quelles circonstances imprévues m'y avaient amené.

Alors ma honte me revint, en dépit du mouchoir d'Anicée, qui était là sous mon chevet, et que je pressai sur mon visage comme pour en effacer la rougeur. Mais comment ne pas rougir de rentrer ainsi chez elle en nécessiteux, moi qui, en vou-

lant la suivre, avais été fier de l'idée de lui sacrifier toute ma vaine science et tout mon avenir intellectuel !

— Non ! non ! m'écriai-je en me jetant hors de ce lit moelleux où j'avais été déposé comme par le Samaritain de l'Évangile. Je n'accepterai pas leurs bienfaits ! Ce n'est pas ainsi que je veux faire fléchir la rigueur de ma destinée. Je suis trop jeune de dix ans, voilà mon tort. Il faut que je le répare par une volonté surhumaine.

Mon parti fut bientôt pris. J'écrivis à madame Marange :

« Vous l'avez deviné, mon secret ; je n'ai pas besoin de vous le dire. J'en conviens avec vous. Vous savez que je ne le lui ai jamais dit, à elle ; car vous lisez dans son cœur, et j'espère que vous estimez un peu l'honnêteté du mien.

» Vous voulez qu'elle se marie, je l'ai bien vu. Vous ne repoussez pas d'auprès d'elle les hommes de quarante ans qui ont du mérite. C'est elle qui les refuse au bout de deux entrevues. A la première, c'est l'autorité qu'elle vous concède ; à la seconde, c'est son droit qu'elle reprend.

» Vous ne tenez ni à la naissance ni à la fortune. Vous êtes d'origine plébéienne. Vous êtes assez riche, et, d'ailleurs, votre esprit est trop élevé, votre âme trop noble pour ne pas préférer l'honneur et la vertu à toutes choses.

» Mais vous vous méfiez de la jeunesse. En théorie, vous avez raison. Je vous ai souvent entendue blâmer les amours disproportionnés sous le rapport de l'âge. Vous disiez qu'une femme du vôtre est vieille et qu'un époux de trente-cinq ans est encore un jeune homme. J'ai bien tout compris, rien ne m'inquiétait ; vous l'avouerai-je, je ne prenais rien de cela pour moi.

» Vous n'avez pas voulu admettre d'exception en ma faveur, force m'a été de comprendre. Pourquoi donc me ramenez-vous aujourd'hui ici ? Parce que la maladie et la détresse

m'ont fait si petit devant la pitié, que vous ne me craignez plus !

» Ange de bonté, je baise vos mains bienfaisantes et je pars ; je veux pouvoir emporter de chez vous l'espérance. L'espérance de mériter votre confiance absolue, oui, je l'ai, malgré vous et malgré moi. Quoi qu'il arrive, je serai votre fils par la volonté, par le dévouement, par le respect, par la soumission, par la tendresse.

» *P.-S.* — Retenez le pauvre Schwartz ; faites-lui faire des chemises et des habits ; donnez-lui peu d'argent à la fois. C'est un enfant, lui, et il a soixante ans, madame ! »

Je cachetai cette lettre, je la mis en évidence sur la table, et, avant que personne fût encore éveillé dans la maison, je gagnai la rue et allai droit chez Roque.

Il venait de recevoir ma lettre. Il m'ouvrit ses bras en me faisant de vifs reproches de ma trop longue discrétion.

— Eh bien, lui dis-je, ce n'est plus Schwartz qui meurt de faim, c'est moi. Je ne suis pas seulement gêné, je suis réduit à la dernière extrémité.

Et je lui racontai tout ce qui s'était passé la veille. Il m'approuva et me remercia même de mon courage, comme si je l'avais eu à son intention. Puis il me sauva d'emblée, en me procurant de quoi vivre. On lui proposait un mince emploi au Jardin des Plantes, celui de préparateur et de conservateur d'objets d'histoire naturelle, à douze cents francs d'appointements. Plus hardi et plus confiant qne moi, Roque avait déjà des protections ; mais il avait de quoi continuer ses études à son gré, moyennant un régime d'existence stoïque, et il ne voulait pas sacrifier son temps à gagner sa vie.

— Puisque tu en es réduit là, me dit-il, accepte cet emploi, que je me fais fort de pouvoir te céder. Tu auras tes soi-

rées libres pour tes chères études *incidentes*, et ailleurs nous te trouverons mieux avec le temps. Seulement, plus de projets de promenades dans la forêt de Fontainebleau, du côté de certaine résidence ; plus de soirées d'hiver dans un petit salon doré, où l'on voit deux bien charmantes femmes, mais où l'on dépense plus que l'on n'acquiert ; plus d'interminables improvisations la nuit, plus d'amour absorbant et de dithyrambes au clair de la lune.

J'étais résigné à tout, sauf à ne point aimer, puisque c'était dans cet amour que je puisais mon courage. Au bout de trois jours, j'étais installé au cabinet d'histoire naturelle, dans un petit laboratoire où j'empaillais des oiseaux. J'avais souvent fait cette besogne à la campagne pour mon plaisir, et j'y étais fort adroit.

Mon apprentissage fut donc un morceau de réception qui me valut de grands éloges : on me trouva propre à plusieurs autres soins, et, au bout de trois mois, sans aucune réclamation de ma part, mes appointements furent portés à deux mille francs.

J'étais riche ! j'avais des habits et des chemises que personne ne m'avait donnés ; je n'avais pas été forcé de vendre le petit piano de ma mère, auquel je tenais comme Schwartz tenait à son violon. Il me restait, grâce à l'attention et à la prestesse avec lesquelles j'expédiais ma besogne, six heures par jour pour travailler à ma fantaisie (de six heures à minuit). J'en dormais six. J'en consacrais dix à mon emploi.

Un jour, on m'annonça une nouvelle qui me remplit d'orgueil et de joie. On me donnait trois mois de liberté pour faire, au profit du cabinet, une exploration scientifique dans la forêt de Fontainebleau. Il fallait remplacer certains individus précieux qui s'étaient détériorés aux collections. Je partis ivre de bonheur, et j'allai planter ma tente, pour commencer, à la maison Floche.

XII

Je trouvai mes vieux amis en bonne santé, et l'accueil qu'ils me firent me toucha vivement. Tous deux pleuraient de joie et m'appelaient leur enfant. Ils se réjouissaient de mon bien-être comme s'il leur eût été personnel. Je passai huit jours dans la région d'Avon, bien décidé à ne pas goûter le bonheur d'aller à Saule avant d'avoir commencé ma mission et de m'être mis en mesure de la continuer sans interruption après ma première visite.

Au bout de la semaine, je pus donc me présenter. Cette fois, j'étais encore revêtu de la blouse, comme lorsque j'avais fait ma première entrée. Mais ce n'était plus par pauvreté que je me montrais ainsi. Je portais le costume, l'uniforme, si l'on veut, de mon emploi.

J'arrivai à l'improviste et j'entrai par le parc, dont je connaissais les issues dérobées. C'était la même époque, à peu près, que celle de l'année précédente. La chaleur était encore bonne à savourer, les arbres pliaient sous les fruits, les jardins revêtaient cette seconde parure de l'arrière-saison qui, pour être moins luxuriante que celle du printemps, n'en est que plus coquette et plus soignée.

Au détour d'une allée de bosquet qui aboutissait à la pelouse, je me trouvai tout à coup face à face avec Anicée. Elle était assise sur un banc et lisait à l'ombre, pendant qu'à vingt pas d'elle, Morena, sous l'œil de sa bonne, jouait sur l'herbe avec son ex-nourrice, la brebis noire. Morena était sevrée.

Anicée, en me voyant, ne put retenir un cri. Elle laissa tomber son livre, accourut dans mes bras et me baisa sur les deux joues avec l'effusion d'une sœur. Puis elle rougit après, ne sut me rien dire, se rassit sur le banc en me faisant signe de m'asseoir auprès d'elle, et, là, devenue tremblante, elle fit de vains efforts pour retenir ses larmes.

J'eus peur d'abord ; je n'osais croire à tant de bonheur. Je pensai qu'un malheur était arrivé dans la famille, ou qu'il lui était interdit par sa mère de me recevoir... ou enfin qu'elle s'était laissé fiancer à un autre que moi.

Il n'y avait rien de tout cela ! Justice et bonté du ciel, j'étais aimé ! Aussitôt que je l'eus compris, je cessai mes questions et ne demandai pas même la cause de ces larmes qui me rendaient si fier. Elle avait pleuré deux fois pour moi, une fois de douleur et une autre fois de joie. Quel plus naïf aveu pouvais-je exiger ? Je n'ai jamais compris qu'un homme osât arracher à la femme qu'il veut aimer toute sa vie une caresse ou un mot qui l'engage prématurément. C'est froisser la pudeur de l'âme, c'est violer la conscience. Jusqu'à l'hymen complet des âmes, celui qui veut être véritablement aimé doit respecter la liberté et laisser grandir la confiance. Insensé celui qui croit avoir les droits du maître parce qu'il a surpris un moment d'émotion et arraché ce mot : « Je vous aime, » après lequel la femme ressent parfois encore plus de peur de l'avoir dit qu'elle n'a éprouvé d'entraînement à le dire.

Non, non, je ne voulais pas l'obtenir ainsi ! je voulais laisser venir un jour où elle me le dirait, sans pâlir et sans trembler, avec de la joie dans l'âme et de la sérénité dans le regard.

Sa mère vint nous joindre et me montra une affection sincère. Dès les premiers mots, elle fut aussi franche avec moi qu'elle avait été prudente ; car, Anicée nous ayant quittés un instant pour aller me chercher ma filleule, qui s'était éloignée

avec la bonne, elle me dit en me regardant tout droit dans les yeux et en me tenant les deux mains :

— Non, vous n'êtes pas un enfant. Vous êtes un homme de bien, et vous serez un homme de mérite. Je n'ai jamais dit non, moi! à présent, je ne dis pas oui, cela ne dépend pas de moi. Je tiens à ce que vous ne croyiez pas que j'abuse de mon influence et de mon autorité. Mais je suis mère avant tout, et je dois désirer que le temps consacre la confiance et l'affection.

—Dix ans, s'il le faut! m'écriai-je en lui baisant les mains avec ardeur.

— Hélas! dit-elle en souriant avec tristesse, dans dix ans, elle en aura quarante!

— En eût-elle cinquante! répondis-je avec une fermeté qui frappa madame Marange et dont elle m'a avoué depuis avoir subi l'influence plus qu'elle ne voulait.

Morena, qui marchait déjà seule, avec des pieds d'une adresse singulière, malgré leur petitesse phénoménale, vint m'embrasser sans se faire prier. Sa précocité était quelque chose de remarquable et dont je fus même un peu effrayé sans oser le dire à sa mère adoptive. Elle parlait déjà d'une voix claire et avec une prononciation nette. Son vocabulaire était du double au moins plus étendu que celui des enfants de son âge. Ses traits aussi se dessinaient prématurément, et la beauté s'y faisait en dépit de la gentillesse. Quoique très-brune, elle n'avait rien dans les cheveux, dans le type et dans la peau, qui ne fût acceptable à la race européenne.

— La mère Floche avait raison, pensais-je, elle est fille d'un *chrétien d'Espagne*.

Anicée l'aimait trop. Elle se faisait son esclave avec un élan et une imprévoyane qui révélaient chez elle des sources d'intarissable dévouement. Si je l'eusse écoutée, j'aurais gâté ma filleule, et plusieurs fois elle me reprocha d'être trop sévère. Un jour même, elle me dit presque tristement que je ne l'aimais

pas assez. J'ai compris, j'ai su, depuis, que, se regardant déjà comme ma femme, elle voulait que je me crusse le père de cet enfant que je lui avais donné et pour lequel aussitôt elle s'était senti des entrailles de mère.

Je revins plusieurs fois à Saule durant mon excursion, et même, ayant, à force d'activité et d'ardeur, recueilli les échantillons qui en étaient le but, j'eus presque un mois de surplus que je pus passer auprès d'Anicée.

On retarda pour moi la rentrée accoutumée à Paris, sans me le dire toutefois ; mais les tendres condescendances de la mère pour la fille étaient pour moi d'une transparence adorable. Des rares prétendants que madame de Saule avait consenti à laisser paraître un instant chez elle l'année précédente, il n'était plus question. De temps en temps, madame Marange recevait une lettre de quelque amie qui la blâmait de laisser sa fille veuve si longtemps et qui lui proposait un parti convenable. Anicée, avec une malicieuse ingénuité, se faisait lire ces lettres tout haut devant moi, et elle riait ensuite avec une gaieté qui me touchait profondément ; elle forçait sa mère à en rire aussi, et, en somme, l'homme de quarante ans, si longtemps rêvé par madame Marange, devenait un mythe qu'Anicée la forçait de reléguer au nombre des fictions, comme Polyphème ou Croquemitaine.

Dans tout cela, pas un mot échangé entre nous deux, ni entre nous trois, qui pût donner un corps à la crainte ou à l'espérance. C'était comme une convention tacite de compter les uns sur les autres sans engager la conscience et la liberté de la personne. Le mot d'amour était toujours traduit dans la langue vulgaire de l'amitié ; le mot de mariage n'était pas même prononcé. Anicée n'arrêtait pas son esprit sur l'éventualité d'une union plus intime que celle qui régnait entre nous. Pour toutes les satisfactions personnelles, c'était l'enfant le plus soumis à ces lois de l'inconnu que les mères appellent l'avenir de

leur fille. Elle avait la pureté tranquille d'une jeune vierge, à l'âge où les passions bouleversent le cœur ou l'imagination des femmes.

Quel sanctuaire de céleste chasteté que l'intimité de cette mère et de cette fille! l'une qui pouvait dire à l'autre sans rougeur et sans tressaillement : « Oui, j'aime et je veux aimer; » l'autre qui ne pouvait jamais craindre qu'une chose, c'est que sa fille ne fût pas aimée autant qu'elle le méritait.

Je travaillais avec délices à Saule. Nous nous séparions une heure après le déjeuner, et j'allais étudier dans ma chambre ou dans la campagne. Mais je préférais ma chambre, parce que, de temps en temps, j'entendais Anicée passer doucement sous sa fenêtre, ou rire et chanter au loin pour divertir sa *Morenita*. Avec certaines personnes, on se trouve investi du don de l'ubiquité intellectuelle. On se sent avec elles sans sortir de soi-même. Anicée ne m'a jamais dérangé d'aucun travail, et jamais aucun travail ne m'a distrait d'elle.

Nous nous retrouvions à l'heure du dîner avec un plaisir extrême. Pour bien savourer une société chère et précieuse, il faut la mériter par l'accomplissement soutenu d'un devoir.

L'âme humaine n'est pas faite, d'ailleurs, pour les félicités d'une constante effusion. Quand elle est assez forte pour ne pas s'y épuiser, elle s'y exalte, et la passion devient jalouse, exigeante, maladive. Le travail a été donné à l'homme comme le gouvernail de sa raison même et le stimulant de ses affections.

Nos soirées étaient délicieuses. Je jouais du piano *entre chien et loup*, sans vouloir permettre qu'on abusât de mon inspiration jusqu'à se blaser dans l'attention émue qu'on voulait bien m'accorder. On apportait les lampes et je faisais la lecture pendant que les femmes travaillaient. Madame Marange occupait dès lors le métier à elle seule; Anicée avait toujours quelque nippe à coudre ou à broder pour son enfant. Après la lecture, nous causions plus ou moins sans tenir compte de l'heure, et minuit

venait quelquefois nous surprendre au coin du feu petillant des premiers froids d'automne. Habitué à me lever à six heures, j'avais encore quatre heures de matinée pour mes études avant de revoir mes bien-aimées compagnes.

Roque vint nous voir, ainsi que Schwartz, que madame Marange, après l'avoir bien *refait,* avait réussi à placer comme organiste à Fontainebleau. La présence de ces deux amis me fut plus douce qu'elle ne me l'avait jamais été, et Roque, qui commençait à se décourager de cette succession de spécialités qu'il avait prétendu tirer de lui-même, Roque, dont la vue et le mémoire s'usaient déjà, et qui sentait, à la fleur de l'âge, que les forces humaines ont une limite infranchissable à la volonté la mieux trempée, Roque, devenu philosophe, cessa de me railler et de me tourmenter.

— Tu as raison, me dit-il en m'écoutant lui résumer les divers travaux dont je m'occupais, il faut se nourrir de la science, mais selon la loi de la vie physique, qui veut qu'on mange pour vivre, et non qu'on vive pour manger. Les indigestions ne tuent pas les corps robustes ; mais elles détruisent l'estomac à la longue. Hélas ! la vie est trop courte et ne se renouvelle pas à mesure qu'on l'épuise. On ne peut pas *savoir!* Il faut se contenter de *comprendre.* Oui, oui, tu as mieux procédé que moi, Stéphen, en étant plus modeste ; il faut absolument choisir entre ces deux termes : connaître un peu tout, ou bien ne connaître qu'une chose à fond. Voyons, quel parti prendrai-je et quel parti prendras-tu? ou bien quel parti prendrons-nous tous deux?

— Mon ami, lui répondis-je, nous allons prendre tous deux les deux partis : nous serons égaux et absolus, universels et spéciaux. Écoute-moi bien. Puisque tu as, comme nous disions, le pain cuit sur la planche au foyer paternel, et que tu m'as procuré le pain quotidien du travail manuel, nous allons passer encore deux ou trois ans à *comprendre,* sinon à connaître le

plus de choses possible, sans nous dessécher sur aucune. Alors nous serons tout bonnement ce qu'on appelle des hommes instruits, ce qui n'est pas grand'chose ; mais nous aurons des intelligences rompues au travail et encore saines, ce qui sera beaucoup. Alors nous prendrons une spécialité et nous nous y adonnerons pour le reste de nos jours.

— Hélas! c'est bien bête, une spécialité! s'écria-t-il.

— C'est bête quand on est bête, lui répondis-je. Malheureusement, le vulgaire a raison de dire : *Bête comme un savant,* en ce sens que la plupart d'entre eux se font speciaux en partant de l'ignorance absolue. Or, comme toutes les sciences se tiennent, celui qui n'en possède qu'une et qui dédaigne ou néglige d'acquérir de bonnes notions sur toutes les autres, n'est plus qu'un rouage qui fonctionne seul et sans utilité pour la machine. Nous aurons paré à ce danger de l'atrophie des nombreux lobes de notre cerveau en les excerçant tous d'avance sans excès.

» Puis, le jour venu d'en privilégier un seul, nous marcherons sans effort et avec une rapidité souveraine vers ce but. Nous ne trouverons pas sur notre route les hésitations de notre propre ineptie, et nous ne nous dirigerons pas en aveugles entre des rivages inconnus. Nous serons savants dans notre partie, mais, à tous autres égards, nous serons encore des hommes. Si tu es médecin, une bonne somme de philosophie, un peu d'art, assez de métaphysique, beaucoup d'histoire et pas mal de littérature, t'auront aidé d'avance à connaître l'homme. ce grand problème en qui la vie de l'âme est si étroitement unie à celle du corps, que qui ignore l'une, ignore l'autre. Ainsi de toutes les branches scientifiques. Elles partent d'un tronc dont il faut bien avoir analysé la moelle, et la religion serait même le vrai point de départ.

— Oui, oui, trois fois oui, dit Roque, soucieux et convaincu en même temps. Donc, il est trop tôt pour que j'étudie l'a-

natomie du corps, puisque, selon toi, je ne connais pas celle de l'âme.

— Non, mon ami, étudie-les ensemble ; seulement, il faut le temps à tout. N'aie pas l'orgueilleuse rage d'être grand médecin en moins d'années qu'il n'en faut aux autres pour être des carabins passables. Examine toutes ces choses que je te dis, et ne sois médecin que dans dix ans.

XIII

Roque fut triste à dîner ; pressé amicalement d'en dire la cause, il nous promit de s'expliquer au jardin, et, là, marchant avec animation sous la lune nuageuse de novembre :

— Mes chers amis, s'écria-t-il avec une grande naïveté de cœur, sachez que, jusqu'à ce jour, j'ai été un âne, et, qui pis est, un sot !

Et il résuma d'une manière brillante et claire le sujet de notre entretien. Il me plaça plus haut que lui, lui qui, sans méchanceté, sans en avoir même conscience, m'avait toujours traité en petit garçon devant Anicée et sa mère ; il passa d'une extrémité à l'autre ; et, passionné en tout, il déclara que j'étais l'esprit le plus juste, le génie le plus lucide qu'il eût jamais rencontré.

Je voulus rire de ces éloges, que madame Marange écoutait avec une sollicitude avide. Anicée me prit le bras en me disant d'un ton d'autorité jalouse :

— Ne riez pas, taisez-vous : il a raison. Ne vous moquez

pas ; ne dépréciez pas celui dont il parle. C'est une chose que je ne souffrirai de personne, pas même de la vôtre.

Quand Roque eut tout dit, madame Marange conclut avec une grande sagesse d'application.

— Stéphen avait raison, dit-elle. Qui ne sait pas la géologie ne saura jamais la botanique, et réciproquement ; qui n'entend rien à la musique manquera d'un sens dans la poésie ; qui ne se doute pas de l'anatomie ne saura jamais dessiner. Il est vrai que de grands génies ont tout deviné ; mais deviner équivaut à savoir. Donc l'exceptien confirme la règle. Maintenant, continua-t-elle, peut-on vous demander, sans indiscrétion, mon cher Stéphen, quelle spécialité vous comptez embrasser ?

— J'attends qu'on me le dise, répondis-je en pressant contre mon cœur le bras qu'Anicée avait passé sous le mien en me grondant.

— Qui donc vous le dira mieux que vous-même? demanda madame Marange.

— Vous, madame, répondis-je encore en m'adressant à elle et en regardant sa fille. Je vous ai entendu dire autrefois qu'un homme ne pouvait se passer d'un état. Moi, j'aime tant toutes les choses que j'étudie, que je n'ai pas de préférence marquée. Jadis, je comptais sur ma mère pour me désigner mon but. A quelle autre puis-je demander maintenant de me rendre ce service? N'est-ce point à vous qui m'avez témoigné tant d'intérêt et qui êtes un si bon juge?

Madame Marange semblait attendre que sa fille parlât la première ; Anicée, ainsi encouragée, répondit :

— Moi, je ne suis pas un grand esprit comme vous autres. Je comprends le bonheur de l'étude ; mais la nécessité de s'illustrer, je n'y ai jamais rien compris.

— S'illustrer, non ! observa sa mère ; mais se rendre utile.

— Ah ! c'est la prétention de tout le monde, reprit Anicée

avec un peu de tristesse. Tous les ambitieux se croient ou se disent nécessaires. Le mérite vrai est plus modeste. Il est utile à tout et à tous sans le savoir. Un jour vient où il se révèle malgré lui, mais c'est quand il a déjà fait tout le bien qu'il est capable de faire.

— L'oracle est obscur, dit Roque. Doit-on donc attendre que la profession vienne vous chercher et le succès vous surprendre?

— Peut-être.

— Alors point de spécialité; nous retombons dans mon ancien système : tout savoir pour être propre à tout. Mais je sais à présent que c'est impossible; car l'homme vit trop peu de temps.

— Alors, dit Anicée, sans songer qu'elle ne répondait qu'à moi, un emploi quelconque de l'intelligence, celui qui gênera le moins la vie du cœur.

Je fus bien heureux de cette réponse, qui me disait tant de choses et que Roque trouva très-vague et très-insignifiante.

Anicée m'aimait tel que j'étais, sans nom, sans état, sans science réelle, peut-être sans avenir. Oh! oui, j'étais bien heureux! Je comprenais ce que sa mère semblait oublier, qu'elle avait été mal aimée par un ambitieux, et que son rêve était un époux humble et dévoué. J'étais donc fort embarrassé entre la mère et la fille. L'une qui me préférait inconnu et pauvre, l'autre qui m'eût voulu tout au moins distingué et indépendant de position.

Le problème était posé. C'est à Paris qu'il devait se résoudre. Il s'agissait de savoir si, au lieu de travailler pour mon instruction personnelle six heures par jour, j'irais passer toutes mes soirées, comme l'année précédente, à la rue de Courcelles. En prenant ce dernier parti, je retardais de six mois mon développement intellectuel, je prolongeais les incertitudes de madame Marange sur mon état futur, je blessais la noble am-

bition qu'elle nourrissait de ne voir sa fille unie qu'à un homme de talent ou de science. Il fallait cela pour me faire pardonner les malheureux dix ans qui me manquaient, et cependant elle sentait bien qu'il fallait dix ans encore pour que j'eusse un nom, et elle frémissait à l'idée de ce long veuvage pour Anicée.

De son côté, Anicée me trouvait stoïque, cruel, presque égoïste de sacrifier ainsi le bonheur d'être auprès d'elle à l'espoir, peut-être chimérique, de lui donner un nom illustre.

— J'ai trente ans, disait-elle à sa mère. Vous dites qu'on est vieille à quarante. Je n'aurai donc eu ni jeunesse ni amour. Je ne vous demande pas de nous marier, moi. Il n'y songe pas non plus. Mais ne me privez pas de la douceur de le voir. Quel plus humble bonheur que le mien ! voir tous les soirs mon ami devant dix personnes, puis-je moins demander ?

J'essayai de satisfaire madame Marange en ne venant chez elle qu'une fois par semaine. Cette privation me fut un supplice. Je l'avais supporté alors que mon orgueil, blessé par sa méfiance ou ranimé par mon propre espoir, m'avait soutenu dans cette lutte contre moi-même. Mais je n'avais plus un stimulant aussi actif. Je me savais aimé, on m'avait béni, on me laissait espérer, on venait de me donner un mois de bonheur sans mélange. Je ne pouvais me faire à l'idée de recommencer mon épreuve. J'aimais cette femme de toutes les puissances de mon âme ; je la sentais aussi nécessaire à mon esprit qu'à mon cœur, bien qu'elle n'eût que du cœur pour alimenter son intelligence et la mienne. Son caractère, dont sa beauté douce et tranquille était l'expression constante, formait autour de moi une atmosphère de sérénité dont je ne pouvais plus me passer. Ce n'était peut-être pas de la passion, c'était mieux et plus, car c'était un amour que Roque ne pouvait comparer, disait-il, qu'à une idée fixe, à une monomanie. Pour moi, c'était quelque chose comme la nostalgie. Rien ne pouvait me distraire, le matin, de l'impatience de la voir le soir, et le soir passé loin

d'elle était si aride, que mon travail avortait dans ma tête.

Le bon Roque imagina un expédient auquel il sut faire consentir madame Marange : ce fut de dire à l'entourage que feu M. Marange avait laissé d'importantes recherches scientifiques à débrouiller et à mettre en ordre. Il y avait du vrai là dedans. Seulement, ces manuscrits ne valaient pas la peine que je me fusse donnée; mais il fut convenu que je ne me la donnerais pas. Les amis n'y verraient que du feu, et on trouverait plus tard un prétexte pour ne pas donner suite à l'idée d'une publication.

En conséquence, j'habiterais le pavillon du jardin de la rue de Courcelles, de sept heures du soir à cinq heures du matin, les prétendus manuscrits ne pouvant être en sûreté à mon domicile. Il y avait une bonne petite bibliothèque de choix à mon usage dans ce pavillon. D'ailleurs, j'apporterais les ouvrages spéciaux dont j'aurais besoin. Je paraîtrais rarement au dîner pour n'être pas trop remarqué, et je pourrais voir la mère et la fille à la dérobée, me sentir auprès d'elles... Je n'en demandais pas davantage.

Cette bonne mère consentit à subir auprès de ses amis le petit ridicule de vouloir faire un succès posthume à son mari. Je passai donc ainsi un hiver bien heureux. On s'étonna peu de me voir devenu le secrétaire d'un mort ; on m'oublia vite dans la poussière de ces écrits qui faisaient peur à tout le monde. J'avais le moyen de payer un cabriolet de louage qui venait me prendre de grand matin pour me conduire au Jardin des Plantes. J'achevais ma nuit en sommeillant, en dépit du froid, dans ce rude véhicule. Je revenais à pied le soir, je dînais en route, j'étais à mon poste à sept heures. Je trouvais mon feu et ma lampe allumés et de douces recherches de bien-être pour ma veillée solitaire, où je reconnaissais la main délicate d'Anicée.

Dans le courant de la soirée, elle quittait souvent le salon pour aller voir Morena et trouvait presque toujours moyen d'ou-

vrir la fenêtre de sa propre chambre, qui donnait en face de la mienne. Malgré le froid et la neige, elle y restait quelques minutes, jusqu'à ce que, désespéré de la voir s'exposer à un rhume, je lui fisse comprendre en me retirant que mes remords m'arrachaient à ma joie.

Quand ses hôtes étaient partis, c'était toujours d'assez bonne heure, à cause de l'éloignement du quartier, elle agitait une sonnette, et j'accourais près du feu, entre elle et sa mère. On me permettait d'y rester une demi-heure et je retournais travailler et dormir.

Insensiblement, madame Marange, sûre de moi autant que d'Anicée, nous laissa seuls ensemble. Tous les domestiques se couchaient. Il n'y avait pas de malveillants parmi eux. Anicée était trop connue, trop aimée pour pour être calomniée dans son intérieur. Alors, nous prolongions doucement la veillée, malgré le reproche que se faisait mon amie de me dévorer mon temps. Puis elle riait de mes projets de gloire, elle se faisait fort de me conserver l'estime et l'amitié de sa mère sans cela. Elle avait envie d'aller brûler mes livres ; elle m'ordonnait de dormir au lieu de travailler en la quittant.

Je désobéissais : je veillais jusqu'à deux heures du matin, non par besoin de travailler, mais pour mener de front la double ambition que sa mère me suggérait, être heureux par elle et digne d'elle. Je ne dormais donc plus que quatre heures sur vingt-quatre, quelquefois moins. Je n'en fus pas malade ni même accablé un seul jour. L'amour fait vivre ; c'est l'absence qui tue.

Un jour dans la semaine, on m'accordait pour récréation d'accompagner ces dames au théâtre. Je ne me le reprochai plus, quand je vis que cela m'était utile aussi et dévoloppait en moi des jouissances d'art et des souffrances de critique qui formaient mon jugement ou éveillaient mon imagination. Puisqu'il entrait dans mon plan de n'être volontairement

étranger à rien de ce qui intéresse, émeut, redresse ou corrompt les hommes, je devais connaître cet art, qui, bien entendu, saurait résumer tous les autres.

Un soir que nous entrions à l'Opéra, où elles allaient, modestement, dans une baignoire, et sans toilette, je fus frappé de la figure d'un gamin qui étendait un bout de tapis sur la roue des fiacres et recevait deux sous de ceux qui en descendaient.

Bien qu'il se fût fait, depuis dix-huit mois, un changement dans sa taille et dans ses traits, je ne pouvais en douter, c'était le frère de Morena.

Je ne voulus pas en faire la remarque devant mes compagnes ; mais, dès que je les eus installées dans leur loge, je revins au péristyle ; je descendis les degrés et je rejoignis le gitano.

Le gitano vint à moi avec empressement dès que je l'eus appelé, et me reconnut sans hésitation.

— Ah ! ah ! monsieur, me dit-il en français et avec une assurance extraordinaire, c'est vous qui m'avez volé ma sœur !

A cette apostrophe faite tout haut, plusieurs personnes qui passaient se retournèrent. On me prenait pour un suborneur de filles. J'emmenai l'enfant dans un endroit de la rue plus isolé et je lui demandai l'explication de sa fuite soudaine après la mort de sa mère, son nom, celui de son père, celui de sa sœur, enfin.

— Monsieur, répondit-il, si vous voulez me promettre de me dire ce que vous avez fait de ma petite sœur, je vous apprendrai bien des choses.

— Je ne promets rien, répondis-je, sinon de te rendre un peu moins malheureux que tu me sembles l'être, si tu en vaux la peine.

Et, comme il parut mordre à l'appât d'une récompense, je

lui donnai rendez-vous pour le lendemain, au labyrinthe du Jardin des Plantes.

Dans la crainte qu'il n'y manquât, j'aurais au moins voulu lui arracher tout de suite le nom et les indications principales ; mais il prit un air de mystère, prétendit qu'il avait des secrets importants à me révéler et fut exact au rendez-vous du lendemain.

Quand je revis cet enfant au jour, je fus frappé de la beauté extraordinaire de ses traits et de l'élégance gracieuse de son corps, en dépit des misérables haillons dont il était à peine couvert. Tout en lui annonçait une vive intelligence, son regard pénétrant, son sourire expressif, la justesse de ses souvenirs, et la facilité avec laquelle il parlait une langue dont il n'avait pas la première notion dix-huit mois auparavant. Son vocabulaire pittoresque frisant l'ignoble était celui du milieu où, depuis Fontainebleau, il avait traîné son impudence et sa misère ; et, malgré ce cachet impur, il y avait dans son accent espagnol peu accusé, dans sa voix suave, dans sa prononciation fine, je ne sais quelle distinction et quel charme qui formaient un douloureux contraste entre sa nature et sa situation.

Voici le récit vrai ou faux dont il me gratifia :

Son père était un gitano d'Andalousie, qui exerçait aux environs de Séville la profession de raseur de mulets. Il faut savoir qu'en Espagne on rase le poil des chevaux communs, des ânes et des mulets. Les bohémiens sont généralement employés à cette fonction sociale. Ce père était bon chrétien. (Tous les gitanos d'Espagne, terrifiés par l'inquisition, affectent une dévotion outrée, et encombrent de leurs adorations le porche des églises, sans réussir à persuader aux populations qu'ils ne pratiquent pas en secret le culte du diable.) Il s'appelait Antonio, et rien de plus ; sa femme faisait des corbeilles, tirait l'horoscope, chantait et dansait sur la voie

publique. Lui, le fils de cette union, tenait les castagnettes ou raclait la guitare. Là s'était bornée son éducation.

Je traduirai de l'argot le reste du récit du gitanello.

— Je vous ai dit, là-bas, monsieur, que mon père avait quitté ma mère enceinte pour aller chercher sa vie en France, et qu'il nous avait fait écrire de venir le retrouver à Paris. Je savais très-bien que mon père était fâché contre elle en la quittant; mais je ne savais pas pourquoi, et je n'avais pas besoin de vous le dire. Quand ma pauvre mère fut morte, au milieu de mon chagrin, je regardais avec attention ma petite sœur et je vis qu'elle était blanche.

— Blanche? observai-je. Pas précisément.

— Elle l'est toujours plus que moi, reprit-il. Vous n'avez qu'à me regarder et à comparer, si elle vit encore et si vous savez où elle est.

Je ne répondis pas à cette question détournée, et je constatai qu'en effet ce jeune garçon ne pouvait renier sa race, tandis que Morena pourrait toujours faire douter de la sienne.

Il reprit :

— Cet enfant blanc me fit peur. Je me souvins d'avoir entendu mon père me dire en colère, avant de quitter l'Espagne :

» — Le frère ou la sœur que ta mère va te donner viendra au monde avec une peau blanche. Si tu fais bien, tu lui mettras la tête sous une pierre, et tu danseras dessus.

» Mon père est méchant, je ne le suis pas; seulement, je me dis :

» — Si je ne tue pas cette enfant, mon père viendra nous tuer tous les deux.

» Et je me sauvai. Je n'ai rien volé à ma sœur. Ma mère avait deux choses, un petit mulet et un bracelet d'or; j'ai pris le mulet pour moi, j'ai laissé le bracelet à la petite. Qu'est-ce qu'il est devenu?

— Ça ne te regarde pas. Continue.

— Je montai sur la bête et je gagnai Paris, où, sans chercher mon père, je ne tardai pas à le rencontrer. Il fut content de me voir, et me dit que ma mère avait bien fait de mourir si son enfant était blanc. Je lui dis que l'enfant était mort aussi ; mais il voulut savoir la vérité et se fit conduire par moi à la maison Floche. Il y entra, regarda la petite et me dit en revenant :

» — Ce n'est pas ma fille ; qu'elle devienne ce qu'elle pourra.

» Il ne s'en est pas occupé depuis, et m'a empêché d'aller savoir de ses nouvelles.

— Cette partie de ton histoire me semble un peu louche, mon garçon, ou tu es bien lâche. Si tu croyais ton père capable de tuer ta sœur, pourquoi l'as-tu conduit auprès d'elle ? Ne pouvais-tu pas dire que tu ne saurais pas retrouver l'endroit?

— Il ne m'aurait pas cru et m'aurait battu jusqu'à ce que je parle. Un gitano de mon âge qui ne se souviendrait pas d'un endroit où il a passé, ce n'est pas possible à croire !

— Alors, par crainte des coups, tu as risqué la vie de ta sœur? Je vois que tu es né sans cœur et sans courage. C'est plus malheureux pour toi que tout le reste.

— Je ne vous dis pas le contraire, répondit l'enfant avec une naïveté dont je fus consterné.

— Enfin, repris-je, que s'est-il passé dans l'esprit de ton père en voyant cette enfant? Tu ne me le dis pas. Tu oublies que je vous ai surpris tous deux, ce soir-là, vers minuit, guettant et rôdant autour de la maison Floche.

— Ah! c'était vous? dit le gitanillo en souriant. Je m'en doutais bien. Vous n'avez pas abandonné ma sœur; vous aviez eu l'air de l'aimer.

— Je ne réponds pas, mon drôle, j'interroge. Que faisiez-vous là, si vous n'aviez pas de mauvaises intentions?

— Ah! voilà, monsieur. Mon père, après avoir dit que, sa femme étant morte, il ne lui en voulait plus et laisserait vivre

l'enfant, se ravisa et dit : « Je vais la prendre et la porter au duc de Florès. Ou il me donnera de l'argent pour l'élever et me taire, ou je la tuerai sous ses yeux. »

— Où est-il, ce duc de Florès?

— A Paris, monsieur... Mais, en vous voyant là, mon père s'est caché. Puis nous sommes revenus bien doucement dans la nuit. Nous vous avons vu veiller et faire la ronde avec un fusil. Nous avons eu peur, et nous ne sommes revenus là qu'au bout de huit jours, espérant que vous étiez parti. Vous étiez parti, en effet, et l'enfant aussi, et nous n'avons pas pu savoir où elle était.

— L'enfant est morte, lui dis-je, ne la cherche plus.

— Comment, elle est morte aussi, cette pauvre petite? s'écria le gitanillo en jouant ou en laissant voir une certaine émotion. Eh bien, tant mieux, ajouta-t-il en reprenant ses airs cyniques; elle ne risque plus rien.

Il y avait, dans son accent, quelque chose de fourbe qui ne m'échappa point. Il était évident que j'allais être observé, exploité ou rançonné, si je ne me tenais sur mes gardes. Je résistai donc au désir que j'avais éprouvé de sauver aussi cet enfant de l'opprobre et de la misère, s'il était possible, et l'abandonnant à son sort, je lui donnai quelque argent, en lui disant que je quittais Paris le lendemain et que j'allais vivre en province. Je ne m'éloignai pourtant pas sans lui demander son nom et sa demeure, si toutefois il en avait une. Il me dit qu'il s'appelait Rosario, et qu'il n'avait pas de domicile, son père logeant à la nuit, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autr.. Il ne voulut rien me dire de clair sur l'industrie que cet homme pouvait exercer.

XIV

Pour me débarrasser du gitanillo, je me perdis dans les groupes de promeneurs, qui étaient nombreux, ce jour-là, dans le jardin. Je gagnai mon laboratoire, sans me croire suivi; mais, ayant eu à passer par l'extérieur, dans un autre corps de logis, je vis, à peu de distance, le gitanillo qui paraissait jouer avec d'autres polissons de son âge, et qui se retrouva encore là quand je revins à mon poste. Si bien qu'il fût dressé à l'espionnage, il avait douze ans, et sa figure trahissait ses desseins.

Quand j'eus à me retirer vers six heures, j'eus soin de ne pas sortir par les jardins ; mais, à la porte de la rue, je vis en observation une figure sombre et basanée qui ne pouvait être que celle du père de Rosario.

Je n'essayai pas de tromper sa vigilance ni de lutter de ruse avec lui. J'avais eu occasion d'observer les mœurs des bohémiens dans les fréquentes apparitions qu'ils font dans nos campagnes. Je savais ce que le premier venu de ces individus peut déployer de persévérance, de fourberie, je dirais presque de génie dans la science de tromper, pour dérober une poule ou seulement un œuf. A plus forte raison, mon espion devait-il déjouer toutes mes précautions, si réellement il avait un intérêt de vengeance ou de cupidité à retrouver Morena. Mon parti fut bientôt pris. J'appelai un fiacre et lui dis de m'attendre. Puis je rentrai, bien certain que mon bohémien passerait

là autant d'heures qu'il me plairait d'en faire gagner au fiacre.

J'allai trouver un des agents de police qui veillent à la sûreté des richesses du cabinet, et je lui déclarai qu'un homme que j'avais de fortes raisons pour croire dangereux et malintentionné depuis longtemps, était en train de me guetter à la porte; que c'était un de ces bohémiens qui font souvent le métier de voler les enfants, et que je croyais celui-là déterminé à me suivre pour opérer quelque chose en ce genre dans une maison où j'allais souvent.

Je connaissais les principaux agents dont l'office était de prêter main-forte aux gardiens. Tous me connaissaient, et celui-là particulièrement, parce que, dans une tentative de vol au cabinet de minéralogie, j'avais eu à échanger des renseignements avec lui. Il me savait donc incapable de l'induire en erreur pour ma satisfaction particulière, et il me répondit avec un ton de suprême paternité que ce genre de fonctionnaire aime à prendre dans de certains cas :

— Allez, mon petit, montez dans votre fiacre, je vous réponds qu'il ne vous suivra pas, et que nous saurons ce qu'il est et ce qu'il veut.

Au moment où je montais en voiture, c'est-à-dire moins de trois minutes après, quatre agents de police cernaient mon gitano, qui, avec l'instinct du gibier devant les chiens, avait senti leur approche et s'était éloigné. Mais il trouva le passage fermé par un de ces messieurs, qui lui mit la main au collet et lui fit décliner ses noms et qualités. Je les laissai aux prises avec lui, assuré que, dans le cas où il pourrait justifier de son droit à fouler le pavé de Paris, on l'occuperait assez longtemps pour l'empêcher de me suivre, et qu'en même temps on l'effrayerait assez pour l'empêcher de recommencer de sitôt. Le bohémien est excessivement poltron. De tous les bandits, c'est le moins redoutable : dès qu'il se voit observé,

comme certains animaux de proie ou de rapine, il revient rarement aux endroits où il a été chassé.

Le lendemain, j'appris du même agent de police que mon homme s'appelait ou se faisait appeler Antonio, qu'il était bohémien de race ou de profession, qu'il ne pouvait justifier d'aucun moyen d'existence, et qu'on l'avait arrêté provisoirement. On était sur la trace de ses méfaits, parce qu'il avait un enfant qui se faisait appeler Dariole, et dont on observait toutes les démarches.

Au bout de quelques jours, les renseignements furent plus complets. Antonio exerçait assez fructueusement le métier de voleur *à la tire*, auquel il voulait dresser son fils. Celui-ci, paresseux, vagabond, menteur, insolent, était cependant, soit par frayeur, soit par un fonds de probité naturelle, un fort mauvais élève que son père rouait de coups pour sa résistance ou sa gaucherie. Comment on avait su tous ces détails, je l'ai oublié; mais ils étaient certains, et l'agent de police, qui, après tout, rentré dans sa famille, était, à ses heures, un homme aussi doux et aussi moral que bien d'autres, s'apitoyait sur le sort de ce petit malheureux dont il hésitait à s'emparer.

Tirer un enfant du bourbier du crime et du vice, pour essayer, à tout risque, d'en faire un bonnête homme, c'est là un devoir qui m'a toujours paru d'une pratique irrésistible, quand les moyens de m'en acquitter ne m'ont pas été absolument interdits par ma position. Je priai donc l'agent de police d'arrêter *Dariole,* de manière à l'effrayer beaucoup, puis de me l'amener et de consentir devant lui, sur mes instances, à me le laisser gouverner. Comme on ne pouvait constater encore aucun fait ouvertement coupable de sa part, il n'appartenait qu'*en herbe* aux tribunaux. C'était l'expression de mon interlocuteur.

Autant les agents subalternes de la police sont haïs quand ils fonctionnent dans l'ordre des passions politiques, autant

ils étonnent parfois par leur bon sens et leur équité dans les choses qui sont du véritable ressort de leur institution civile. Le jour où les discordes humaines ne confondront plus forcément ces deux attributions si diverses, la police devra être et sera une mission toute paternelle dans ses plus justes sévérités, et on se fera un honneur de lui appartenir.

L'homme qui m'aida à essayer la conversion du frère de Morena s'y prit avec autant d'habileté que de charité ; et bientôt, débarrassé, grâce à lui, d'Antonio, qui fut mis jusqu'à nouvel ordre hors d'état de nuire, je pus confier l'éducation physique et morale de Rosario, dit Dariole, à de braves gens que je connaissais et que j'aidai de mon mieux à le corriger. Ce n'est pas le moment de dire si nous y parvînmes aisément ; comme je n'ai jamais perdu de vue ce garçon, j'aurai beaucoup à parler de lui dans la suite de ces mémoires.

Avant de faire part à mes amies de la rue de Courcelles des faits que je viens de rapporter, je voulus continuer mes recherches sur la naissance de Morena, et faire tout ce qui était en moi pour assurer la possession aussi légitime que possible de cette enfant tant aimée, à ma chère Anicée.

Je pris des informations, grâce auxquelles je sus bientôt qu'il existait, en effet, un duc de Florès, jeune, beau, riche et libéral, habitant Paris depuis peu avec sa jeune femme, qui était même fort à la mode, et qu'on disait en même temps fort coquette dans le monde et fort jalouse de son mari. Je trouvai son domicile, je vis une belle voiture à ses armes dans la cour ; je tirai de ma poche le bracelet de la bohémienne, je m'assurai bien que c'était le même écusson, les mêmes emblèmes, la même couronne.

Je me demandai alors comment je procéderais. Je pensai que je devais chercher à connaître assez cet homme pour lui inspirer de la confiance, et j'allais me retirer avec cette résolution, lorsqu'en relevant la tête, je vis devant moi le duc en

personne, qui regardait d'un air étonné l'objet que je tenais dans mes mains. Sa figure me plut, la mienne fit apparemment le même effet sur lui; car, en nous toisant mutuellement, nous échangeâmes un sourire de bienveillance instinctive.

Je crus devoir profiter de ce moment de vague sympathie qui ne reviendrait peut-être plus, et je n'hésitai pas à lui adresser la parole.

— Monsieur, lui dis-je, vous êtes sans doute un peu surpris de voir entre mes mains un objet qui a appartenu soit à vous, soit à quelqu'un de votre famille. Pourrai-je, à ce sujet, vous entretenir en particulier quelques instants?

— Certes, monsieur, répondit-il avec la même franchise, et je vous avoue que cet objet m'intrigue un peu. Mais je suis absolument forcé de sortir; voulez-vous m'obliger de monter avec moi dans ma voiture jusqu'à la porte Maillot, où j'ai donné rendez-vous à la duchesse? Comme, là, nous montons à cheval, je vous ferai reconduire où vous voudrez.

— Ce sera inutile, répondis-je, j'ai précisément affaire de ce côté.

Il me fit passer le premier avec beaucoup de courtoisie, et, quand nous fûmes assis côte à côte, il me demanda avec une familiarité polie qui j'étais.

— Stéphen Rivesanges, lui répondis-je; un nom complétement obscur, mais porté par un honnête garçon, attaché pour le moment au cabinet d'histoire naturelle.

— Un jeune savant! c'est fort bien. Vous êtes plus que moi, qui suis un ignorant. Mais je suis aussi un honnête garçon. Voyons, montrez-moi ce collier dont vous avez si bien étudié le blason dans ma cour.

Il regarda le bracelet, sourit encore, eut un imperceptible mouvement d'embarras, puis me le rendit en disant :

— C'est bien ça! C'est le collier de ma pauvre chienne, qui est morte, par parenthèse. On vous l'a vendu?

— Non, monsieur.

— Vous l'avez trouvé ?

— Pas davantage.

— Alors, dit-il en souriant encore, on vous l'a donné ?

— Encore moins, répondis-je.

— Ah çà! vous ne l'avez pourtant pas volé? Vous n'avez pas du tout la mine d'un voleur. Expliquez-vous donc. D'où vous vient le collier de ma chienne.

— Je l'ai pris au bras d'une morte.

— Morte !... dit-il avec une légère émotion. Déjà ! Pauvre femme !... Ah çà ! est-ce que vous l'avez connue? Oui, je le vois... *Hombre !* j'espère que son mari ne l'a pas tuée ?

En disant ces mots, le jeune duc parut sérieusement affecté.

— Monsieur le duc, lui dis-je, j'allais vous faire plusieurs questions qui deviennent inutiles. Je vois qu'on ne m'a pas trompé, et je sais ce que je voulais savoir. A présent, vous saurez ce que je sais ; car je vais vous le dire. Son mari ne l'a pas tuée. Il l'avait abandonnée en Espagne. Elle est morte dans la forêt de Fontainebleau, en essayant d'aller le rejoindre. Ce collier, dont elle s'était fait un ornement, je l'ai pris pour le donner à sa fille, si vous voulez bien le permettre.

— A sa fille ? Elle n'avait pas d'enfant ! s'écria le duc. Elle élevait un petit garçon qui était le fils de son mari et non le sien.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là, monsieur le duc ?

— Très-sûr. Cette tribu de gitanos a campé longtemps sur mes terres ; la belle Pilar n'avait que vingt ans lorsqu'elle est morte, puisque vous dites qu'elle est morte. Voyons, racontez-moi donc...

— Avant tout, je dois persister à vous demander à qui je dois remettre ce gage. Est-ce l'héritage dûment acquis à la fille dont Pilar est devenue mère, une heure avant de mourir ?

— Ah! c'est donc certain, elle a eu une fille? à quelle époque?

— Le 20 août 1832. Une fille dont la peau n'est pas plus brune que la vôtre, monsieur le duc.

— Alors, monsieur, dit le duc avec une grande franchise, c'est ma fille! Je ne peux pas, je ne veux pas le nier. Je lui ferai un sort, c'est mon devoir.

— Personne, repris-je, n'a le droit de refuser les dons d'un père pour sa fille; mais je dois vous dire que la vôtre n'a besoin de rien quant à présent; qu'elle a été recueillie avec bonté, avec tendresse; qu'elle est nourrie et élevée avec soin et même avec luxe.

Je racontai toute la vérité au duc. Elle lui fit une grande impression, et il me serra la main avec beaucoup de vivacité; il m'embrassa presque en apprenant que j'étais le parrain de sa fille. A son tour, il me raconta l'histoire de la bohémienne.

— Elle était belle, jeune et sage. On la recherchait dans les châteaux d'alentour. Il n'était pas une fête, une noce où on ne la mandât pour figurer les danses mystérieusement voluptueuses de sa tribu, et pour tirer l'horoscope des jeunes époux. Les dames la comblaient de présents et la paraient d'atours et de bijoux. On ne l'appelait que la belle Pilar. Tous les jeunes gens en étaient amoureux, tous les hommes lui faisaient la cour; mais elle était méfiante et farouche avec les chrétiens d'Espagne, comme le sont beaucoup de gitanas, en dépit de la liberté de leur langage et de la lasciveté de leurs poses mimiques.

» Elle était mariée, selon les rites de sa tribu, à Antonio, dit *Algol*. Aucun lien civil n'existait entre eux. Ainsi, dit le duc, rassurez-vous sur les prétentions que cet homme pourrait vouloir élever. Ni dans le fait, ni selon les lois de votre pays et du mien, il ne peut revendiquer la paternité de ma fille.

» Pilar, continua-t-il, avait aimé ce gitano dès l'âge de douze

ans, qui est l'âge nubile pour les filles de cette race. Mais, lorsqu'elle vint camper chez nous avec lui, elle redoutait extrêmement sa jalousie, et ne lui était fidèle que par crainte de sa vengeance.

» Je fus cependant aimé d'elle. C'est dans mon château, peu de temps après mon mariage, qu'elle laissa voir à tous sa préférence, je devrais dire sa fantaisie, son engouement pour moi. Comme elle n'avait écouté aucun Espagnol et qu'elle partageait l'horreur secrète qu'ont encore beaucoup de gitanas pour quiconque n'est pas de leur race, ce fut une sorte de triomphe pour mon amour-propre, dont je commençai par rire, bien que je fusse très-envié des jeunes gens de mon entourage.

» Peu à peu, malgré l'amour très-réel que j'avais pour la duchesse, j'eus le malheur, la déraison, je commis la faute de succomber à l'enivrement que la belle Pilar produisait par la grâce sensuelle de ses danses, par le charme étrange de ses chansons, par l'ardeur de sa bizarre passion pour moi.

» La duchesse eut des soupçons. Je fus forcé de refuser à Pilar de l'enlever à son mari. Il la quitta en la dépouillant de ses hardes et de ses bijoux. Je voulus au moins l'indemniser de cette perte, tout en la félicitant de recouvrer une liberté dont je ne voulais plus profiter. Son désespoir fut extrême, presque tragique, et j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de troubler mon ménage. Il y avait de la grandeur chez cette pauvre femme, car je ne pus rien lui faire accepter; elle qui dépouillait avec avidité les autres fils de famille, en les leurrant de vaines promesses, elle ne voulut rien recevoir de celui à qui elle avait jeté et livré son cœur.

» Un soir, en revenant de la chasse, je la rencontrai, pâle, échevelée, errant sur la bruyère, couverte de guenilles, amaigrie, presque laide. C'était l'ouvrage de deux mois de désespoir et de découragement. Elle me demanda un souvenir; je savais qu'elle repousserait ma bourse avec colère. Je n'avais

sur moi aucun bijou. Elle avisa le collier de ma chienne et le demanda. Comme il était en or massif et de quelque prix, je fus content de le lui donner ; mais par je ne sais quelle jalousie ou quelle superstition inexplicable, car tout est mystère chez les gitanos, elle tua ma chienne en lui détachant son collier. L'animal fit un hurlement de détresse. Il me fut impossible de voir si ce fut l'effet d'un poison violent ou d'une strangulation rapide; mais il bondit comme pour mordre la bohémienne, essaya de venir se réfugier vers moi, et tomba mort à mes pieds.

» Pilar s'éloigna en silence et disparut. Je sus bientôt qu'elle avait quitté le pays avec le jeune Rosario, qui n'est pas, je vous le répète, le frère de sa fille, car ce qui l'empêchait de se croire infidèle à Algol, c'était la pensée de n'avoir jamais eu d'enfant de lui. Rosario était un beau garçon, assez doux, peu nuisible pour un gitano, mais lâche, mutin et menteur avec Pilar, qu'il aimait pourtant; car elle lui tenait lieu de mère, et vous savez que, chez les bohémiens, l'adoption équivaut à la maternité.

» Maintenant que je vous ai dit toute la vérité, comme un honnête homme la doit à un honnête homme, voyez et appréciez ma situation. J'ai, je vous l'avoue, le préjugé de mon pays, et, tout en subissant le prestige de l'amour et de la beauté de Pilar, je n'ai pu vaincre le dégoût moral que sa race inspire à la mienne. Fussé-je libre, je vous jure bien que jamais je ne donnerais mon nom à la fille d'une gitana, me ressemblât-elle trait pour trait, eût-elle toutes les grâces, toutes les vertus de la mère adoptive dont vous me cachez le nom.

» Écoutez-moi encore, monsieur. Si j'étais libre, ou si j'avais subi cet entraînement de jeunesse avant mon mariage, je ne rougirais pas d'avouer que j'ai eu un enfant de la belle Pilar. Mais, ici, je suis trop coupable pour n'être pas un peu honteux, et c'est à vous qui m'avez témoigné tant de loyauté et de sympathie, à vous qui m'inspirez tant de confiance, à vous enfin

qui avez recueilli et adopté cette enfant, que je livre un secret d'où dépend le repos et l'honneur de mon ménage. Vous avez l'intention de garder ce secret, n'est-il pas vrai?

— J'en ai la ferme volonté, lui répondis-je, et, s'il en est besoin, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Il suffit, je suis tranquille, dit le duc. Gardez ce bracelet pour Morenita; mais effacez-en les armes, je vous le demande.

— Vous pouvez y compter; mais nous, monsieur, nous les parents adoptifs de cette enfant, nous qui allons lui donner une âme, une conscience, des talents, des vertus, s'il est possible... et, qui sait, peut-être un nom, une fortune, pouvons-nous compter que, si, par suite de je ne sais quelle catastrophe imprévue, nous venions à disparaître sans l'avoir établie, vous lui accorderiez une protection efficace et vraiment paternelle?

— Ostensiblement, jamais; indirectement, toujours, et, dès à présent, je demande à lui constituer une rente.

— Cela ne me regarde pas, monsieur; j'en parlerai *à sa mère.* C'est ainsi que s'intitule celle qui s'en est chargée, et je viendrai, si vous le permettez, vous faire part de ses intentions, en vous la nommant si elle y consent.

— Pas chez moi, dit le duc, qui paraissait inquiet à mesure que nous approchions de la porte Maillot, où l'attendait sa femme. Écrivez-moi à l'adresse que voici, et j'irai vous trouver chez vous. Il me donna en même temps l'adresse de son banquier.

— Je vois, monsieur le duc, lui dis-je, que ma présence auprès de vous peut surprendre, et que je dépasse le but de ma course. Veuillez me faire descendre ici.

Nous nous séparâmes après nous être serré la main avec cordialité, presque avec affection.

XV

Je fus joyeux de porter ces bonnes nouvelles à madame de Saule. Sa fille adoptive lui était légitimement acquise, non-seulement par les droits de la charité, mais encore par la volonté de son père. Ce père occupait un rang dans le monde, non-seulement par la naissance et la fortune, avantages que nous n'avions point enviés pour notre enfant, mais encore par son caractère, qui était des plus honorables. La mère de Morenita n'était point à nos yeux une vile créature. Sa race ne nous répugnait point. La France est le pays où, sous ce rapport, on est le plus équitable et le plus dégagé de préjugés barbares ; où juifs, nègres, bohémiens, sont des hommes différents de nous en fait, mais égaux en droits ; où, enfin, l'on a la justice et la raison de comprendre que l'abaissement ou la corruption des races longtemps opprimées sont l'ouvrage fatal de la persécution, de la honte et du malheur.

Cette belle Pilar était par elle-même, d'après le récit du duc, une nature aimante et spontanée, à la fois capable d'une grande retenue dans ses mœurs et d'une grande affection dans sa vie. Elle intéressait beaucoup Anicée, qui ne se lassait pas d'interroger mes souvenirs de la soirée du 20 août.

Nous étions fort satisfaits surtout de savoir que notre pupille n'appartenait en rien au misérable bohémien qui avait menacé ses jours, ni même au gitanillo, dont, malgré mon adoption, l'avenir était si douteux.

Néanmoins madame Marange et sa fille voulurent contribuer aux frais de l'éducation de ce dernier ; mais il fut convenu qu'on ne mettrait jamais ces deux enfants en rapport. J'effaçai moi-même avec soin les armoiries du bracelet, et, Anicée m'ayant autorisé à confier son nom au duc, le secret réciproque fut gardé avec une scrupuleuse fidélité.

Personne n'ignorait pourtant, dans le monde où s'étendaient es relations de mes deux amies, qu'elles eussent recueilli et adopté un enfant. Mais, inquiets jusqu'à ce jour des projets d'enlèvement que j'avais surpris à la maison Floche, nous avions inventé une fable à laquelle le maire d'Avon et les vieux Floche s'étaient prêtés avec intelligence. Le jour où j'avais emmené Morenita au château de Saule, on se rappelle que j'avais pris mes précautions pour n'être pas suivi et pour entrer au château, où, pendant plusieurs jours, des domestiques fidèles nous avaient aidés à cacher sa présence. Ainsi, selon nous, l'enfant de la bohémienne avait été restitué à ses parents, qui l'avaient réclamé, et celui que, *vers le même temps*, on avait recueilli au château de Saule était celui d'une mystérieuse amie qui l'avait envoyé de loin, et dont on saurait le nom plus tard. Hubert Clet et Edmond Roque étaient naturellement dans la confidence.

Ce plan adopté à la hâte n'avait pas été merveilleusement conçu ; mais nous n'avions pas eu le loisir de mieux faire, et je ne sais quel concours de circonstances fortuites le fit réussir mieux que nous ne l'espérions d'abord.

Certaines gens n'avaient pas manqué de dire que cette enfant appartenait à madame de Saule. Cette calomnie était tombée d'elle-même devant sa candeur et le charme d'une vertu qui se faisait trop aimer pour qu'on éprouvât le besoin de la révoquer en doute. Ensuite, nous imaginâmes de dire, en voyant l'enfant persister à être fort brune, qu'elle était fille d'une Indienne et d'un Anglais ; et, lorsque le duc de

Florès nous eut ôté l'espoir de lui donner un nom, nous résolûmes de lui en donner un quelconque auquel les oreilles s'habitueraient. C'est une loi applicable à tous les humains, que les mots tranchent toutes les questions insolubles à l'esprit et satisfont la curiosité d'autant plus qu'ils n'expliquent rien. Morenita fut, dès ce jour, débaptisée pour le public et s'appela, par l'ordre de ses parents, disions-nous, Anaïs Hartwell. Nous lui gardâmes son petit nom comme un sobriquet de l'intimité. Son existence, son baptême, son inscription au registre de la mairie d'Avon, n'avaient pas assez marqué dans l'endroit pour qu'on s'en souvînt quand l'enfant aurait grandi. D'ailleurs, une circonstance arriva qui nous éloigna de ce voisinage, et c'est ici que, laissant de côté l'histoire de nos enfants adoptifs, je rentre dans celle de mon amour.

Vers la fin de l'hiver que je viens de raconter, je reçus une lettre du curé de mon village qui m'engageait à venir recevoir les derniers adieux de mon père. Il mourait d'une maladie du foie dont il avait négligé l'invasion et qui s'était développée avec une rapidité effrayante. Il s'affligeait de ne pas recevoir de mes nouvelles. Il m'accusa de le bouder. Il ignorait qu'on eût intercepté nos relations avec une lâche et criminelle persistance.

J'assistai à ses derniers moments, qui furent très-douloureux et empoisonnés par l'aversion et la terreur subites que sa maîtresse lui inspira. Il crut, à tort sans doute, qu'elle avait voulu hâter sa mort pour le dépouiller plus vite; inévitable châtiment qu'entraînent souvent de telles unions. Il était saisi du remords de m'avoir méconnu et négligé, et de s'être laissé entraîner à profaner le foyer de sa chaste épouse pour le livrer à la cupidité d'une marâtre impure. Je le consolai de mon mieux par ma tendresse, et notre bon curé s'efforça de rassurer sa conscience purifiée par le repentir. Il mourut en me bénissant. La Michonne avait fui déjà, empor-

tant ce qu'elle avait pu accaparer d'argent et de nippes. Je ne voulus pas souiller d'une lutte d'intérêts grossiers la maison où mes parents avaient cessé de vivre. Je laissai la pillarde en repos; je conduisis mon père au cimetière, sans préoccupations indignes de la solennité de ma douleur. Une seule consolation pouvait me la faire accepter, c'était d'avoir subi l'injustice sans me plaindre, et de n'avoir pas eu même un sentiment d'aigreur à me reprocher envers l'auteur de mes jours.

Le malheur qui frappait mon âme changeait ma situation matérielle. Je me trouvais, malgré les dilapidations de la Michonne, possesseur d'un fonds de terre qui m'assurait un revenu bien supérieur à mes besoins, et qui, vendu ou mieux exploité, pouvait me rapporter dix mille francs de rente.

Anicée avait épousé M. de Saule, moins riche que moi de patrimoine. Je savais que la question d'argent n'occupait pas sa mère plus qu'elle. Mais j'étais satisfait de pouvoir me dire que désormais je ne tiendrais mon bien-être et ma liberté que de moi-même.

Cette aisance me permettait aussi de me débarrasser de l'emploi *gagne-pain* qui absorbait la meilleure partie de mon temps dans des occupations matérielles. J'aime le travail manuel; mais dix heures par jour, c'est trop pour l'intelligence.

Je devenais donc libre de m'instruire plus vite, de prendre plus tôt un état, si madame Marange persistait à le désirer, et de ne pas sacrifier à l'étude les heures bénies que je pouvais consacrer à l'amie de mon cœur.

Il y avait alors une terre de quelque importance en vente dans mon pays, une terre où les miennes se trouvaient presque enclavées. A mon retour, j'appris que madame Marange était rentrée dans une somme assez considérable dont, jusque-là, des débiteurs de son mari lui avaient servi l'intéret. Elle désirait placer cette somme en terres, et, comme elle

me consultait sur toutes choses, je lui indiquai naturellement celle de Briole, qui lui présentait de fort bonnes conditions.

Elle feignit de vouloir l'acheter et l'acheta en effet. Son but, en paraissant très-soucieuse de cette affaire, était de voir mon pays, mes relations, de s'informer de ma famille, et de pouvoir dire à ceux qui en douteraient que j'avais une existence et un nom honorables, quoique l'un fût obscur et l'autre médiocre Elle pensait aussi que, si elle devait consentir à mon bonheur, comme un tel mariage donnerait lieu à beaucoup de critiques, il serait bon d'avoir au loin un asile contre les propos, où nous nous laisserions oublier quelques années, pour revenir en possession d'un bonheur domestique et d'une dignité d'attitude dont rien n'aurait troublé la paisible conquête. Elle redoutait pour sa fille et pour moi, beaucoup plus que pour elle-même, l'effet des premiers *hauts cris* qu'on ne manquerait pas de pousser.

Au lieu d'aller à Saule, nous partîmes donc pour le Berry, elle, Anicée et moi. Morenita, ne courant plus aucun danger, fut laissée à Saule pour une quinzaine, sous la garde des bons serviteurs, dont on était sûr comme de soi-même.

Que mon émotion fut douce et profonde, quand, de la hauteur de ***, j'embrassai les horizons violets de ma vallée natale ! j'étais monté sur le siége de la voiture, et Anicée y était à mes côtés, voulant jouir de ce beau point de vue que je lui avais annoncé en traversant les maigres steppes qui y conduisent. Nous étions ravis tous deux, elle de se voir dans mon pays, moi de l'y avoir amenée, et, dans notre admiration pour ce vaste paysage embrasé des reflets du soleil couchant, à chaque détail observé, à chaque perspective ouverte, nous nous disions notre amour dans chaque jouissance de nos regards, dans chaque parole de notre attention descriptive. Je ne suis pourtant pas certain que nous ayons rien vu

en réalité. Nous étions emportés comme dans un rêve de bonheur champêtre, où tout était nous-mêmes.

Je conduisis mes deux amies dans la chambre que ma mère avait habitée, et que, dans mon précédent voyage, j'avais fait rafraîchir et remeubler avec soin, comme du temps où, petit enfant, je l'habitais avec elle. La joie de voir Anicée dans cette chambre, devant reposer à la même place où j'avais dormi sur le sein de ma mère, me rendit délicieux un passé qui, jusque-là, m'avait déchiré l'âme. L'horreur des regrets s'effaça entièrement pour donner place à toutes les tendresses, à toutes les dévotions du souvenir. Mon cœur se fondit en douces larmes, et je tombai involontairement à genoux. Anicée me comprit et fut heureuse. Sa mère, attendrie et vaincue, prit nos mains dans les siennes, en nous disant :

— Oui, je le vois et je le sais : il est des affections si belles et si pures, qu'elles doivent tout vaincre ! Dieu soit avec nous, quoi qu'il arrive !

On s'étonna, on s'émerveilla beaucoup dans mon village de l'arrivée de ces belles dames. Malgré la simplicité de leur toilette et de leurs manières, on sentait instinctivement la distinction de ces êtres supérieurs.

Quand on les vit entrer en pourparler avec les hommes d'affaires et visiter la propriété de Briole, on ne fit plus de commentaires fantastiques sur leur présence chez moi ; car, sur l'article des intérêts matériels, les campagnards deviennent sérieux. On désira que l'acquisition fût faite par ces bonnes personnes qui ne paraissaient pas vouloir *humilier le monde*, et qui plaisaient déjà à toute la *paroisse*.

Notre séjour s'y prolongea d'un mois, et madame Marange se décida à acheter Briole. C'était une terre de cinq cent mille francs qu'elle payait comptant, ce qui fit grand bruit dans le pays. Alors personne n'osa plus penser ce qu'on avait été fort tenté de publier au commencement, à savoir que la jeune

femme était ma maîtresse. Quelques-uns me firent l'honneur de me dire que, sans doute, elle deviendrait ma femme. De plus positifs m'apprirent que j'étais tout bonnement son homme d'affaires, et me conseillèrent de prendre les biens en régie plutôt qu'en ferme, parce qu'il y avait moins de risques à courir.

Les formalités nécessaires à cette acquisition et les arrangements du domicile devaient bien durer encore un an ou dix-huit mois. En revenant à Saule, mon cœur débordait. Madame Marange venait de me dire :

— Je suis forcée de convenir que ces six semaines de tête-à-tête avec vous (car, ma fille et moi, nous ne comptons que pour une) ont passé comme un jour. Je ne sais à quoi cela tient. Est-ce l'air de votre pays qui rend heureux? est-ce votre société qui ne ressemble à aucune autre? Il est certain que je n'ai pas eu un moment d'ennui, de contrariété, ou même d'inquiétude. Ah! Stéphen, vous êtes un roué, avec votre air candide. Vous travaillez habilement à me séduire, et vous ferez si bien, que j'arriverai à croire aussi qu'on ne peut pas se passer de vous quand on vous a connu quelques jours.

C'était me dire que, par mes soins et la sincérité de mon amour, j'avais levé tous ses doutes. Mais Anicée n'ajoutait pas un mot à cet encouragement, et, bien que sûr d'elle, je tremblais presque convulsivement en prenant ses mains avec celles de sa mère dans les miennes. Elle ne m'avait jamais dit ce que je n'avais pas demandé à savoir, ce que je savais bien au fond; car, si aucun langage n'était plus réservé que le sien, aucune physionomie n'était plus naïve, aucune conduite plus loyale. Mais comment allait-elle franchir cet abîme de crainte pudique qui nous séparait encore? De quelle voix enivrante ou timide allait-elle dire ce oui tant désiré?

Elle parut se recueillir. Nous étions entrés dans la forêt de Fontainebleau. La voiture roulait sur le sable, qui amortissait le bruit des chevaux et des roues. Nous étions aux plus beaux

jours de l'été. La lune projetait sur le chemin blanc et moelleux les ombres allongées des arbres. Un air frais et suave, que doublait la rapidité tranquille de notre course, faisait entrer jusque dans l'âme un bien-être délicieux.

Anicée, qui était au fond de la voiture auprès de madame Marange, glissa comme à genoux sur le coussin où reposaient les pieds de sa mère, et, ainsi courbée devant elle, — on eût presque dit devant moi aussi, — elle dit avec une émotion vive, mais assurée dans son expression :

— Ma mère, j'aime Stéphen de toutes les puissances de mon âme, vous le savez bien. Stéphen, j'aime ma mère plus que moi-même, vous n'en doutez pas. Décidez ensemble de ma vie. De quelque façon que je vous appartienne à tous deux, comme fille, épouse ou sœur, je serai heureuse. Mais, si je dois me séparer de vous, ma mère sait bien que je ne m'en consolerai jamais.

— Ne nous séparons jamais! m'écriai-je. Sachez, Anicée, que mon âme et la vôtre ne comptent que pour une devant votre mère, comme elle le disait tout à l'heure en parlant d'elle et de vous, et ne croyez pas qu'il me fût plus facile de me séparer d'elle que cela ne l'est pour vous-même. Est-ce qu'elle n'est pas ma mère par le choix de mon cœur? est-ce qu'elle ne ressemble pas d'âme et de visage à celle que j'ai perdue? est-ce qu'elle ne s'appelle pas Julie? est-ce que, avant de vous regarder pour la première fois, je ne l'avais pas vue, elle, comme une apparition de mon bonheur passé, comme une vision de mon bonheur futur? Voilà ce que désire, moi : nous ne nous séparerons pas, parce que nous ne le pouvons pas. Quel serment ferions-nous qui ne fût puéril à nos yeux?

— Eh bien, oui, mes enfants, je le sais, je vous crois, dit madame Marange en m'embrassant au front et en serrant sa fille contre son cœur, et je suis comme vous deux. Voilà donc un trio inséparable; mais comment faire accepter cette union

sans scandale? Je me ris comme vous de la calomnie; mais nous devons le bon exemple, et les relations les plus pures sont d'un exemple dangereux pour les faibles!

— Stéphen, dit Anicée avec sa résolution naïve, vous voilà donc forcé de m'épouser? Je ne vous demande pas pardon d'avoir dix ans de plus que vous, puisque je ne vous ai jamais reproché d'avoir dix ans de moins que moi. Je ne rougis pas non plus de vous être très-inférieure par l'esprit; je sais que je suis bonne et que je vous aime assez pour chérir votre supériorité. Ce dont je m'afflige pour vous, c'est de la critique de vos amis; c'est du soupçon des malveillants et de la calomnie des ennemis. Ils diront que vous épousez une vieille femme parce qu'elle est riche, comme ils diront de moi que j'épouse un enfant parce que je suis folle. Voyons, cela m'est égal, à moi; mais votre position est plus difficile, et l'accusation qui pèsera sur vous sera plus grave. Il faut bien aimer une femme pour se laisser méconnaître à cause d'elle. M'aimez-vous à ce point-là?

— O Anicée! m'écriai-je, dites-moi si vous en doutez!

— Non! répondit-elle.

Et, se tournant vers moi, toujours agenouillée, elle appuya son front sur mon épaule et baisa mon vêtement avec une passion si vraie et en même temps avec une chasteté qui semblait si respectueuse, que je faillis m'évanouir.

Deux ans devaient cependant s'écouler encore avant qu'il me fût permis de presser cet ange contre mon cœur. Toute candide qu'elle était, elle n'avait point l'embarrassante ignorance qui trouble les sens par sa gaucherie. Le respect était facile auprès d'elle; elle l'imposait par cette droiture même et ce complet abandon de l'âme qui n'excite point les passions, parce qu'il vous communique la certitude. Le *non* des coquettes donne la fièvre; le *oui* d'Anicée donnait la santé morale, la sérénité, la force.

Madame Marange ne faisait plus d'objections sur l'avenir,

mais j'avais compris qu'elle souffrirait toujours de mon obscurité. Un peu de gloire pouvait seule me faire pardonner ma jeunesse aux yeux du monde : je résolus de faire la chose qui m'était le plus antipathique, c'est-à-dire d'escompter mon mérite à venir en me faisant connaître avant l'époque de maturité où j'en serais vraiment digne, puisque la célébrité, cette torture du talent, est considérée par le vulgaire comme sa récompense.

Que pouvais-je faire pour arriver à d'emblée à ce but? Je surmontai mon dégoût, j'arrêtai ma pensée sur un moyen prompt. Je publiai un mémoire philosophico-scientifique dans une revue, sous le nom de Louis Stéphen. Je fis exécuter au Conservatoire un fragment d'oratorio avec chœurs, sous le nom de Jean Guérin. J'écrivis, pour une revue littéraire, un petit roman sous le nom de Paul Rivesanges. De ces trois choses, pensais-je, une réussira peut-être. Si toutes trois échouent, mon avenir n'en sera pas compromis, puisque j'ai du temps pour faire oublier ma chute, et que je puis me cacher, sans mentir, sous les trois pseudonymes que je me suis composés avec mes véritables noms et prénoms.

Si j'avais su ce qu'il faut de pas et de démarches, de protections et d'entregent pour se faire imprimer ou entendre dans des conditions favorables, j'aurais, certes, renoncé à ma folle entreprise. Heureusement, je n'en savais rien, et j'y allai avec une modeste confiance qui fut prise pour la conscience de ma force, jointe à une bonhomie qui plut. La société est ainsi faite, que le hasard dispose souvent des existences particulières au rebours du légitime, du logique et du vraisemblable.

J'allais livrer à la publicité les échantillons choisis, mais véritablement naïfs, de ce que Roque avait appelé mes études incidentes, et non-seulement je devais trouver, ce jour-là, toutes les portes ouvertes devant moi, mais encore, dans chaque lieu, des gens disposés à me sauter au cou.

Mon fragment musical fut applaudi avec transport; deux morceaux eurent les honneurs du *bis*. Les journaux, notez que je ne connaissais pas un seul journaliste, déclarèrent que Louis Stéphen était un jeune compositeur destiné a remplacer tous les maîtres morts, à effacer tous les maîtres vivants. J'étais tombé sur une veine de bienveillance de ces messieurs pour le seul être parfaitement inconnu dont ils n'eussent pas de mal à dire.

Ma nouvelle littéraire et mon mémoire scientifique eurent un succès égal dans les deux classes de public auxquelles ils s'adressaient. J'étais le premier écrivain de l'époque, au dire de bien des gens qui ne s'y connaissaient pas, et de plusieurs écrivains qui en voulaient à leurs confrères.

Ma gloire dura environ six semaines. Durant six semaines, on s'entretint dans le monde, tantôt d'une de mes œuvres, tantôt de l'autre. Un feuilleton qui avait pour titre *les Jeunes Gloires*, décréta que l'avenir appartenait à un nouveau littérateur, à un nouveau compositeur de musique, à un nouveau savant, qui avaient fait simultanément leur apparition dans le monde. Un parallèle ingénieux établissait que, si Louis Stéphen n'avait pas la grâce de Jean Guérin, en revanche, il avait la profondeur qui manquait peut-être à ce dernier, mais que ni l'un ni l'autre n'avait le brillant, le passionné de Paul Rivesanges, et qu'il existait entre ces trois génies, sortis d'écoles toutes différentes, une diversité merveilleuse qui leur permettait de grandir sans se gêner mutuellement.

Un instant, je crus que Clet, avec qui je m'étais lié de nouveau, et qui avait, par d'excellents procédés, réparé tous ses torts envers moi et envers mes amis, était l'auteur de cette plaisanterie. Mais Clet, qui ne me connaissait que sous le nom de Stéphen Rivesanges (car j'avais pris l'habitude de ne porter que le nom de ma mère), et qui n'avait pas fait attention à

l'habile arrangement de mes pseudonymes, ne se doutait pas que je fusse le résumé du trio en faveur. Je vis, dès les premiers mots, qu'il était de bonne foi, et je ne voulus pas le détromper.

J'étais resté seul un mois à Paris pour lancer ma triple publication, à l'insu d'Anicée et de sa mère. Pendant vingt-quatre heures, après leur retour, elles ne se doutèrent de rien. Mais, un soir, en rentrant de leur journée de visites, je les vis fort intriguées, la fille inquiète, la mère radieuse, en me demandant comment il se faisait que trois succès se trouvassent signés chacun de deux de mes noms. Je me pris à rire et j'avouai tout. Madame Marange m'embrassa avec enthousiasme. Anicée me dit avec un peu de tristesse et de crainte :

— Vous voilà donc célèbre! c'est pour cela que nous avons été un mois sans vous voir !

— Chère bien-aimée, lui dis-je en m'asseyant à ses genoux, c'était une fantaisie de notre aimable mère, il fallait bien la contenter. A présent, elle n'en aura peut-être plus de ce genre. Elle voit ce que c'est que la célébrité et ce que prouve le succès. De véritables savants, de grands philosophes, des maîtres respectables, des artistes consommés se le voient refuser ou contester toute leur vie. J'arrive, moi, enfant, avec quelques élucubrations nées d'un moment d'enthousiasme, de conviction ou d'attendrissement. Tout mon mérite, c'est d'avoir eu assez de lucidité dans ces heures-là pour m'exprimer sous une forme claire ou facile, qui plaît aux ignorants ; je ne suis ni savant, ni maestro, ni poëte : les aristarques me couronnent pour faire pièce aux vrais maîtres. Le public les croit sur parole, et me voilà passé grand homme comme on est reçu bachelier, avocat ou médecin, pour avoir répondu à propos à des questions sur lesquelles on est ferré de frais. Savez-vous que, si ce n'était pas si bouffon, ce serait fort triste !

— A la bonne heure, dit Anicée, vous n'êtes point enivré, et je vous retrouve le même.

— Moi, Stéphen, dit madame Marange, je comprends la leçon que vous me donnez. Nous avons voulu lire vos publications dans notre voiture; nous avons acheté les numéros de ces revues; et, quant à votre fragment de *Ruth et Noémi*, une de nos amies nous en a indiqué les principaux motifs sur le piano. Nous avons reconnu votre âme et votre esprit; mais je conviens que, dans quelques paroles que vous nous dites au coin du feu, de même que dans quelques phrases que vous nous improvisez sur le piano, il y a encore plus que dans ces échantillons livrés à l'examen de tous. Oui, vous avez raison : vous avez l'instinct, le germe, le sentiment du beau et du vrai; mais vous ne serez vous-même que dans quelques années, et cette gloire escomptée est une faveur pure qui vous rendrait ridicule si vous la preniez au sérieux.

— Pire que ridicule! repondis-je; elle me jetterait dans la honte du *fiasco*, à mon prochain essai.

— Je ne le crois pas, reprit Anicée; vous ne ferez jamais rien de faux ni de vulgaire. Mais la nécessité de soutenir vos succès vous créerait une foule de préoccupations misérables qui vous empêcheraient de vous compléter. Puisque c'est votre avis, laissons dormir cette gloire. Si vous y tenez, vous serez toujours à temps de la ressaisir.

— Vous avez mis le doigt sur la plaie, lui dis-je, frappé de son bon jugement. Les hommes d'un talent médiocre commencent, comme moi, par d'heureux succès; mais ils se laissent enivrer, et, livrant leur âme et leur temps au besoin de briller, ils oublient de vivre et avortent. Voyons, bonne mère, ajoutai-je en m'adressant à madame Marange, est-ce là ce que vous voulez de moi?

— Dieu m'en préserve! répondit-elle; mais je ne vous en remercie pas moins d'avoir eu vos succès : ils aplanissent

bien des obstacles, à ce qu'il me semble. Tout en gardant votre incognito, vous me donnez des armes pour repousser les dédaigneuses observations de mon monde sur votre jeunesse et votre *inconsistance*. A la première critique sur notre engouement pour vous, j'insinuerai que vous avez fait preuve de grande supériorité sur tous les prétendants à la main de ma fille, et, au besoin, je lâche le grand mot : je déclare, comme en confidence, à tout le monde, que ce petit garçon s'appelle Jean, Louis, Stéphen, Guérin, Rivesanges.

— Oui, si, dans ce temps-là, répondis-je, les feuilletons qui m'ont fait trois noms dans une semaine ne sont pas complétement oubliés, vous pourrez dire que votre gendre est un jeune homme bien doué, et qui a *beaucoup de facilité*.

Nous passâmes la soirée à rire en lisant ces fameux articles, et le bon chevalier de Valestroit, qui vint apprendre de nous la vérité de cette histoire, s'en amusa aussi, bien qu'il nous trouvât singuliers de ne pas vouloir en tirer meilleur parti.

Madame Marange était complétement convertie au sentiment d'Anicée, que le vrai mérite grandit dans l'obscurité, et que c'est à ceux qui savent l'apprécier de le faire mûrir en le rendant heureux. Rien ne semblait plus s'opposer à notre union, lorsqu'un obstacle que nous n'avions pas prévu (ce sont toujours les seuls réels dont on ne s'avise pas) vint apporter de nouvelles entraves à mon bonheur.

Julien, le frère d'Anicée, était un brave, bon et beau garçon, que j'aimais de tout mon cœur et qui me le rendait. Mais il avait peu d'intelligence, beaucoup de paresse, aucune instruction, et, par conséquent, le goût du monde, le besoin des choses frivoles et l'habitude des relations superficielles. Un jour, il lui arriva, lui qui avait vu sans méfiance et sans hostilité mon admission dans l'intimité de sa famille, de recueillir...

Ici, les manuscrits de Stéphen sont interrompus par des

années de souvenirs omis ou supprimés. Nous allons être forcé de franchir cette distance et de substituer diverses narrations à la sienne, divers fragments à ses mémoires, en attendant que nous en retrouvions la suite.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

MORENITA

I

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE. — FRAGMENTS

29 août 1846. — Briole.

J'ai aujourd'hui quatorze ans. Je ne suis ni grande ni forte; je ne sais pourquoi ceux qui me voient pour la première fois prétendent que j'en ai dix-huit ou vingt, et que ma bonne mère cache mon âge. Qui sait? c'est peut-être vrai! J'ai une destinée si bizarre, moi, et ma naissance est si mystérieuse!

La grand'maman Marange dit à ceux qui s'étonnent de mes manières, que je suis d'une intelligence fort précoce. Ou cela est certain, ou l'on me dissimule mon âge; car, lorsque je suis en compagnie des jeunes filles de quatorze à seize ans, elles me paraissent idiotes, et j'aimerais autant revenir à mes poupées, au temps qu'en causant avec elles, je faisais les questions et les réponses, que de faire la conversation avec de pareils mannequins.

Il y a longtemps que j'ai envie d'écrire, jour par jour, ce qui m'intéresse. J'ai voulu attendre mon anniversaire, et je commence. Aurai-je la patience de continuer? Je ferai là-dessus ce

qu'il me plaira. Peut-être ne s'ennuie-t-on jamais de ce qu'on est toujours libre de planter là.

A mon réveil, j'ai trouvé sur le pied de mon lit trois gros bouquets. Tous les ans, on invente une manière différente de me souhaiter ma fête. Cette fois-ci, j'avais à deviner. J'ai tout de suite compris que les roses mousseuses blanches venaient de maman, les pensées de grand'mère, et que l'héliotrope avait été cueilli de la part de mon parrain. Comme ils sont malins tous trois! Ce sont les fleurs que chacun examine ou respire avec prédilection.

Puis, sur la table de ma chambre, il y avait une jolie robe toute brodée par maman, un beau coffre à ouvrage choisi par bonne maman, un portrait de toutes deux crayonné par mon parrain. Comme il dessine et comme il voit bien, lui! Elles ressemblent que c'est incroyable! Oui, c'est bien là la grand'mère avec ses yeux pénétrants et son petit air doux qui est quelquefois si sévère. C'est bien *mamita* [1], avec ses beaux cheveux à minces filets argentés, ses traits admirables, son sourire si tendre, sa jolie taille souple... Comme elle est encore belle et jolie, mamita! et comme mon parrain l'admire et la comprend, puisqu'il l'a reproduite ainsi de mémoire !

Avec son cadeau, il y avait une lettre d'envoi que j'attache ici avec une épingle. Il me semble que mon journal sera complet, si j'y ajoute les lettres qui m'intéressent.

« Manille, le 3 mai 1846.

» Ma bien-aimée filleule, cette lettre arrivera, j'espère, à temps pour que mamita te la remette le jour de ton anniversaire, avec la copie d'un dessin que j'ai fait à bord du navire qui m'a amené ici, et qui, s'il ressemble, comme je me l'ima-

(1) En espagnol, petite maman.

gine, à tes deux anges gardiens, est le plus doux souvenir que je puisse t'envoyer. Cet envoi, chère enfant, est le dernier que j'aurai à t'adresser, et, si Dieu le permet, j'arriverai peu de temps après cette lettre. Jusque-là, continue d'être la joie et le bonheur de tes deux mères, à les chérir, à leur épargner l'ombre d'un chagrin, à leur parler de moi, et à prier pour le bonheur de celui qui t'aime et te bénit!

» STÉPHEN. »

Il va donc enfin revenir, mon cher parrain, mon bon Stéphen! Quand je pense qu'il y a deux ans que nous ne l'avons vu! Deux ans! c'est deux siècles, à mon âge! C'est tout au plus si je me souviens de sa figure, et pourtant je pense à lui bien souvent, tous les jours. Je l'aimais tant, lui, et il était si bon pour moi! Pas meilleur que mamita cependant, c'est impossible; moins tendre même, moins indulgent, quelquefois un peu grondeur. Mais je ne sais pas ce qu'il y avait en lui de si persuasif, de si imposant parfois, de si attrayant toujours. C'était peut-être sa grande supériorité sur tout ce qui m'entoure, dont je ne me rendais pas bien compte alors, mais que je subissais par instinct. Et puis il est plus jeune que mamita, et ce qui est jeune plaît toujours mieux aux enfants.

Pourtant, il me paraissait un homme mûr, et, à présent, quand je demande son âge et qu'on me dit qu'il n'a que trente-quatre ans, je suis tout étonnée. Je me rappelle cependant qu'il avait les yeux un peu creusés, le teint pâle et quelques cheveux blancs. Voilà tout ce que je peux me représenter de sa figure. C'est singulier comme on regarde peu et mal à douze ans, comme on se fait des idées vagues et fausses! je trouvais mamita vieille dans ce temps-là, et bonne maman décrépite. Aujourd'hui, celle-ci me paraît encore belle, et mamita si charmante, que j'en serais jalouse si je ne l'adorais pas.

Le fait est qu'elle a dû être cent fois plus jolie que je ne le serai jamais ; elle est blanche comme la neige, et moi, il me semble que je suis noire comme un corbeau. On dit que cela me sied ; je n'en suis pas sûre. On me voit ici avec des yeux abusés par la tendresse. Je voudrais bien aller dans le monde, ne fût-ce qu'une fois... ne fût-ce que pour me voir là, en toilette de bal, devant une grande glace, afin de me juger et de me connaître; mais on dit qu'on ne se voit jamais tel qu'on est ! Eh bien, je verrais dans les regards des autres si je plais à tout le monde autant qu'à ma famille.

Quand je demande à mamita si je suis jolie, elle me répond :

— A mes yeux, tu es parfaite, parce que je t'aime.

C'est bien bon, cette réponse-là, mais ce n'est pas une réponse. Grand'mère alors hausse un peu les épaules, et me dit :

— Eh bien, si nous te trouvons à notre gré, que t'importe le reste ?

Ah ! pardon, bonne maman ; je ne vous le dis pas, mais cela m'importe beaucoup à présent, et je ne suis plus d'âge à me payer de ces raisons-là. Je vois bien qu'une fille laide paraît toujours maussade, qu'on la plaint si elle en souffre, qu'on s'en moque si elle ne s'en doute pas.

Je vois bien que la première chose qu'on apprécie, en regardant mamita, c'est sa beauté, qui plaît aux yeux et qui fait qu'on l'aime tout de suite. Oui, oui, je vois bien que la beauté est la première richesse, la première puissance d'une femme, la seule durable, quoi qu'on en dise, puisque, avec ses quarante-quatre ans, mamita écrase encore bien des jeunes personnes, et que grand'mère, avec sa soixantaine, a encore un amoureux, ce singulier M. Roque, qui la demande tous les ans en mariage devant tout le monde. Il ne faut pas m'en donner à garder, bonne maman : vous avez encore un petit brin de

vanité au fond des yeux, quand on vous dit que vos mains sont des chefs-d'œuvre de la nature.

Moi, j'ai une bien petite main, si petite, que je défie toutes celles de France et de Navarre de mettre mon gant. Mais, mon Dieu, qu'elle est grêle et jaunâtre ! Ils disent que je suis de race indienne par ma mère... Et voilà mon parrain qui s'en va dans la mer des Indes conduire une mission scientifique ! Qui sait s'il ne verra pas là ma vraie mère, s'il ne me la ramènera pas ! C'est peut-être une surprise qu'on me ménage ! Moi, je crois à tout ce qui me passe par la tête. Il y a des moments où je crois que mon parrain est mon père. Il y a des gens qui le croient aussi ou qui se imaginent. Pourtant... ma mère est morte. Oui, mamita me l'a dit si sérieusement, encore aujourd'hui, que cela est certain... Mais mon père ? Non, ce n'est pas Stéphen, il n'est pas assez riche pour...

21 août.

Pour... Que voulais-je dire hier ? — Si c'est ainsi que j'écris mon journal, je n'aurai jamais le temps de me rendre compte de tout. Je vois, en relisant, ce que je n'ai pu continuer hier soir, grâce au sommeil qui m'a écrasée tout d'un coup, que je n'ai fait que babiller avec moi-même, comme font les serins en cage, et que je n'ai rien raconté au papier de l'emploi de ma journée.

N'importe. Celle d'aujourd'hui n'a rien amené de bien intéressant. Je vais reprendre celle de mon anniversaire ; ce n'est pas tous les jours fête.

J'étais à peine levée, que mes deux mamans sont venues m'embrasser et me dire qu'il fallait me dépêcher de m'habiller, parce qu'il y avait en bas quelque chose pour moi.

C'était le cadeau mystérieux de tous les ans, le cadeau de mon père ; car il existe, celui-là, il s'occupe de moi, il me

comble, il me pare, il me gâte... Dirai-je qu'il m'aime ? Hélas ! je ne l'ai jamais vu, je ne saurai peut-être jamais son nom. S'il m'enrichit et me protége, d'où vient qu'il se cache si bien ?

J'étais un peu avide de voir ce nouveau cadeau. Je n'avais guère dormi de la nuit, à force d'y songer. Ah ! je le vois bien, je n'ai pas dix-huit ans !

Mamita m'a conduite sur le perron du jardin, et, là, j'ai vu arriver, en piaffant et en bondissant, à la main de notre vieux domestique André, le plus ravissant petit cheval arabe que j'aie jamais imaginé : noir comme la nuit, l'œil d'une gazelle en colère, des naseaux tout en feu, des jambes de lévrier, des pieds qui ne touchent pas la terre ; et avec cela doux comme un mouton, n'ayant peur de rien pourtant, solide comme un pont sur ses petits jarrets d'acier, enfin les dehors les plus brillants du monde, et pas un défaut de caractère, ni de conformation, à ce qu'on dit. J'ai entendu dire aux domestiques qu'un cheval comme cela a peut-être coûté vingt mille francs. Donc, mon père, ou celui qui le remplace auprès de moi, est immensément riche.

Ce bel animal était tout caparaçonné, tout sellé, tout bridé, avec des glands, des boucles, des tresses, des rubans, des fleurs, des perles. On lui avait fait, pour me le présenter, une toilette folle, comme pour offrir un jouet à un enfant. Oui, j'ai bien quatorze ans ! Si j'en avais davantage, on me donnerait plus sérieusement quelque chose de plus sérieux.

Alors ma bonne maman m'a fait le discours de tous les ans :

— Morenita, vous avez, de par le monde, un ami inconnu, un bon génie qui vous chérit et vous protége ; il sait tout ce que vous faites, tout ce que vous dites, tout ce que vous pensez.

Puis elle a ajouté :

— Il a donc su que vous mouriez d'envie de monter à cheval avec votre mamita, et que nous n'y avions pas encore consenti

parce que nous ne pouvions pas trouver tout de suite un cheval qui fût, en même temps, parfaitement sûr et d'une allure assez douce pour une petite personne comme vous. Alors ce bon génie a été dans les écuries de la reine des fées, et il a trouvé ce cheval, qui s'appelle Canope, et auquel il nous écrit que nous pouvons vous confier sans crainte, car il est aussi bon qu'il est joli.

J'ai demandé en grâce qu'on me laissât monter dessus. On y a consenti, en recommandant bien à André de le conduire au pas par la bride, le long de l'allée. Mes mamans me suivaient. J'ai eu d'abord peur de me voir perchée si haut sur quelque chose qui remue. Ce cheval, qui est tout petit, comme celle qui doit le monter, me paraissait grand comme un dromadaire. J'ai crié quand j'ai senti qu'il marchait. Mamita s'est moquée de moi.

— Voyez, a-t-elle dit, quelle belle écuyère nous avons là! Elle grillait de monter des girafes, et elle a peur de se voir sur un chevreuil!

Cela m'a piquée d'honneur; je me suis rassurée tout d'un coup, j'ai dit à André de le faire marcher un peu plus vite, et nous avons été au tournant de l'allée avant nos marcheuses. Alors, me trouvant hors de leur vue, j'ai dit à André de lâcher la bride; il me l'a mise dans la main sans méfiance, m'a appris la manière de la tenir, et s'est remis à marcher à la tête du cheval, s'attendant à m'entendre lui crier de m'arrêter. Mais, moi, j'avais mon idée. Aussitôt que je me suis sentie en liberté, j'ai secoué la bride et frappé du talon au hasard.

Aussitôt Canope est parti au galop, et me voilà lancée. André s'est mis à courir. Maman, qui arrivait, s'est mise à crier. Moi qui me trouvais fort à l'aise et qui n'avais plus peur, j'ai redoublé, me divertissant à faire tirer la langue au vieux André, et en un clin d'œil j'étais au bout de la grande allée de marronniers. Là, j'ai eu peur, parce qu'il y avait un tournant,

et que j'ai entendu dire à mamita qu'on pouvait tomber quand on ne savait pas sur quel pied le cheval galopait. J'aurais été embarrassée de le dire; aussi j'ai préféré tirer sur la bride, et Canope s'est arrêté tout court; si court, que, ne m'attendant pas à tant d'obéissance, j'ai failli passer par-dessus sa tête. De ce moment-là, j'ai compris tout de suite à qui j'avais affaire. C'est comme le bon piano de mamita, qui ne rend plus de sons si on l'attaque trop fort, et dont il faut se servir avec du moelleux dans les mains. J'ai fait retourner ce cher petit animal sur lui-même. Je ne savais trop comment m'y prendre; mais je crois qu'il devine ce qu'on veut. C'est un vrai cheval d'enfant; je suis venue vers mamita, m'amusant à passer du pas au galop et du galop au pas, tout cela si aisément, qu'il me semblait n'avoir fait autre chose de ma vie.

Mamita était pâle. Bonne maman m'a grondée. J'ai demandé si mon cheval ou moi avions fait quelque sottise et ce qu'on avait à me reprocher, puisque j'avais vaincu ma peur et que je revenais saine et sauve.

— Vous avez entendu que votre mère vous rappelait, a dit bonne maman, et vous n'avez point obéi.

J'ai dit que je n'avais pas entendu.

— Eh bien, a repris la grand'mère, votre cœur aurait dû entendre que le sien battait d'effroi et de souffrance.

J'ai embrassé mamita en lui demandant pardon. Elle a dit à André d'aller vite chercher son cheval, afin de m'accompagner, et m'a permis de faire le tour du parc avec lui. Je l'ai fait trois fois; j'étais comme ivre, comme folle. Dieu! quel plaisir de monter à cheval! J'avais bien raison d'y rêver toutes les nuits. C'est le paradis des fées!

En revenant, André a dit à maman :

— Vraiment, madame, je crois que nous n'aurons rien à lui enseigner. Elle trouve d'elle-même tout ce qu'il faut faire, et n'a peur de rien.

Comme j'étais fière de savoir déjà mener mon cheval ! J'aurais voulu que mon père me vît ! et mon parrain surtout, qui disait autrefois que je ne serais jamais brave, parce que j'étais trop nerveuse.

Ce matin, mamita a monté à cheval avec moi et André. J'ai été un peu jalouse d'elle, parce que, vraiment, elle est plus tranquille que moi, tandis que j'ai encore des moments de peur affreuse, quand Canope prend ses airs mutins. Mais il n'en est pas plus méchant pour cela et je m'y habituerai. Je me garde bien de dire que j'ai peur. Peut-être qu'elle est comme moi, mamita, et qu'elle ne s'en vante pas ; mais non, c'est une nature si calme ! Elle n'avait jamais monté à cheval de sa vie, il y a deux ans. Les médecins le lui ordonnent, sa mère l'en prie, et voilà qu'elle a du courage, de l'aplomb et de la grâce tout de suite, par ordonnance. Je voudrais bien voir si j'ai bonne tournure à cheval. J'ai peur d'avoir l'air d'un fagot. Il faut que je me perfectionne avant que mon parrain arrive. Je me souviens que j'étais furieuse quand il se moquait de moi.

22 août... midi.

J'ai bien mal appris ma leçon d'harmonie aujourd'hui, et le père Schwartz s'est impatienté. C'est un brave homme, mais il est trop vieux ; ce n'est pas ma faute s'il m'ennuie. J'aimais bien mieux les leçons de mon parrain ; je le craignais davantage, mais je comprenais mieux. Il est pédant, ce vieux Allemand : le voilà qui prend de l'humeur parce que je monte à cheval, et qui dit que cela me tournera la tête !

Il est certain que cela me grise un peu et que je saute des fossés toute la nuit, en rêve. Ah ! que j'ai envie de sauter un fossé comme André ! mais mamita ne veut pas, et, si elle le voulait, je ne sais pas si j'oserais. Mon Dieu, que c'est joli, que c'est beau, le mouvement, le grand air ! Aller loin, bien

loin!... Le parc m'ennuie; mamita veut toujours rentrer, et voilà grand'mère qui trouve déjà qu'une heure par jour dans le manége du jardin, c'est beaucoup pour mon petit corps. Mais je me sens très-forte, moi! Est-ce qu'elle se figure que j'ai soixante ans?

Quatre heures.

La journée est mauvaise, décidément : mamita n'a pas voulu me laisser monter à cheval aujourd'hui. Elle prétend que cela me donne la fièvre et me rend irritable. Je crois, qu'en effet, j'ai été un peu mauvaise. Et puis la grand'mère est venue, par là-dessus, dire que le manége, de deux jours l'un, c'était assez; que le cheval devait être un exercice, un délassement, mais non une passion, une rage. Je comprends bien cela chez mamita; mais, pour moi, c'est autre chose, et me voilà un peu furieuse. Maman est triste!... Allons, j'ai tort. Je vais l'embrasser, mais c'est bien ennuyeux de toujours céder. C'est bien la peine que mon père m'ait envoyé un si beau cheval pour que je ne m'en serve pas! Je suis sûre que, s'il était là, il me donnerait raison. Que c'est triste, de ne pas être élevé par ses parents!

Cinq heures.

Maman m'a fait pleurer. Elle est si bonne, ma pauvre mamita! si douce, si tendre, si vraie! Eh! mon Dieu! je l'aime plus que tout au monde. Pourquoi ai-je tant de peine à lui obéir?

II

LETTRE DE STÉPHEN A ANICÉE. — FRAGMENTS

Manille, le 3 mai 1346.

Oui, ma bien-aimée, c'est la dernière lettre. Je m'embarquerai le 28, et, s'il plaît aux cieux de bénir ma traversée, je serai à tes pieds vers la mi-septembre. O Anicée, c'est la première fois que je te quitte depuis dix ans d'un bonheur si complet, qu'il est divin, et je jure bien que c'est la dernière. Tu l'as voulu, cruelle amie, généreuse créature ! Je ne pouvais refuser cette mission sans manquer à mes devoirs, disais-tu. Après tant de travaux consciencieux et assidus, j'étais forcé de rendre à la science, ne fût-ce qu'une fois en ma vie, un service éclatant, de faire à l'humanité un grand sacrifice. Eh bien, je l'ai fait, j'ai immolé deux années de ma vie ! J'ai consenti à mourir tout vivant pendant deux années ! Je suis quitte, n'est-ce pas? j'ai payé mon tribut, j'ai apporté ma pierre à l'édifice; on ne me parlera jamais plus d'aller dans un lieu où tu ne pourras pas me suivre ! Non, tu ne sais pas ce que c'est que de vivre sans toi. Comment le saurais-tu? Il est impossible que quelqu'un au monde soit semblable à toi, pour que tu te fasses une idée de ce que tu es pour moi. O mon amie, ma sainte, mon âme, mon avenir, ma vie, mon tout !... Je ne puis rien trouver qui soulage mon cœur en t'écrivant. Les mots sont

nuls; il n'en existe pas pour exprimer mon amour, ma passion... Oui, c'est une passion dévorante que cet amour si calme auprès de toi, si déchirant de loin! Tu remplis l'âme qui te possède d'une joie si complète, qu'à tes côtés on savoure l'infini; mais être séparé de toi par des continents, par des mers, par d'autres étoiles que celles qui ferment notre horizon, passer des jours, des mois, des années sans te voir, sans t'entendre, sans te presser sur mon cœur, c'est l'horreur de la tombe, moins le repos de la mort. Jamais, jamais je ne recommencerai cette épreuve. Je ne sais comment j'ai pu y résister. . . .

Que ta mère chérie te donne la force qui me manque ; que cet ange béni te verse une double tendresse; qu'elle essuie tes larmes en secret; qu'elle me conserve ces beaux yeux qui sont mon empirée, mon ciel sans limite, ma source sans fond. . . .

Folle, qui croit que je la trouverai vieillie ! C'est moi qui suis vieux maintenant. Loin de toi, j'ai cent ans. Je n'ai ni cœur, ni volonté, ni force, ni repos. Ah! je n'étais pas né pour ce qu'on appelle les grandes choses, moi! Je ne sais pourquoi j'ai aimé les sciences et les arts avant de te connaître. C'était le besoin de te rencontrer qui me faisait chercher mon idéal dans l'univers. Je t'ai trouvée, je n'ai plus cherché. Je n'ai plus travaillé que pour te mériter aux yeux du monde. Ce jour est-il enfin venu, mon Dieu? Ah! pourquoi n'a-t-on pas laissé ces deux pauvres cœurs s'adorer et se fondre ensemble dans l'oubli de tout ce qui n'était pas eux! C'était donc un crime de notre part que de n'avoir besoin de rien et de personne? . . . . .

Oui, certainement, les lettres de la Morenita sont charmantes, je dirais surprenantes pour son âge, si je n'avais assisté au rapide développement de cette étrange petite créature. Elle sait exprimer, avec une facilité rare, toutes ses jeunes lubies; et ce qui ne la fait ressembler à aucune des petites merveilles qu'on rencontre de temps en temps dans les arts ou dans les sciences, c'est qu'elle n'a ni science ni art, et qu'elle garde, dans l'ex-

pression, le naturel qu'à son âge on dédaigne et farde presque toujours.

Mais ce n'est pas une raison pour la croire supérieure à toi, mon Anicée. Prends garde à ce besoin que tu éprouves de t'effacer devant ce que tu aimes. Si la pauvre enfant s'en aperçoit jamais, la vanité la prendra. Comment veux-tu qu'on se croie plus que toi, et que la raison tienne contre une telle cause d'orgueil? Morena avait des défauts qui ne lui permettront jamais d'aller jusqu'à ta ceinture. Ah! j'ai peur de trouver ma filleule horriblement gâtée, chère amie. Heureusement, la bonne maman est là. Mais je n'aime pas l'engouement aveugle de ce père qui la traite en princesse des *Mille et une Nuits*, et qui ne veut la voir qu'à travers le trou d'une serrure. Où donc l'a-t-il vue sans qu'elle s'en soit doutée? Tu me conteras cela. Mais je dis que, puisqu'il n'a pas d'enfants après quinze ans de mariage, et que sa femme n'est plus jalouse de lui, il ferait mieux de l'adopter sans l'éloigner de toi. Tu vois, je parle en vieux. C'est moi qui suis le raisonneur, le bonhomme Prévoyance. Je crains l'avenir pour cette enfant, qui s'habitue à croire qu'elle est fille d'un roi, et qui dédaignera tous les partis, pour arriver à découvrir que certains partis la dédaignent.

Je lui envoie, pour son anniversaire, un don tout de sentiment. J'ai grand'peur que, ce jour-là, enivrée par quelque nouvelle folie de ce cher duc, qui est un homme d'imagination plus que de jugement, elle ne méprise un peu mon cadeau de parrain, pour se regarder au miroir, revêtue de quelque robe de brocart, coiffée de quelque escarboucle tirée de l'écrin des fées.

Vous ne me parlez pas de Rosario ; donc, vous n'avez pas encore découvert ce qu'il est devenu. Je confesse que je ne m'en tourmente plus guère. Nous l'avons pourvu d'un état en ne refusant aucun développemont à son éducation musicale. Il en a profité tant bien que mal. Ses défauts se corrigeront peut-

être forcément dans le contact du monde brillant qu'il recherche, monde indulgent à l'ordinaire, mais hautain parfois, et qui, tout en applaudissant les *seguidillas* du gitano, lui pèsera lourd sur la tête, s'il ne sait esquiver la rencontre des humiliations. J'ai dans l'idée qu'il s'est dérobé aux études du Conservatoire et aux sermons de Roque, pour aller briller dans quelque petite cour d'Allemagne, ou dans quelque pays à *festival*, sous un nouveau nom de guerre. Il nous reviendra encore avec quelques dettes. Ce n'est rien, si l'honneur est sauf. Espérons-le. S'il a peu de sentiment de la vraie dignité morale, il a du moins peu de vices, et sa vanité immense le préserve des entraînements qui abaissent sans retour.

Laisse le père Schwartz ennuyer Morenita et lui prouver que l'imagination et la facilité ne suffisent pas. Dis à cet excellent ami que je lui rapporte de la musique indoue, chinoise, japonaise, plein mon cerveau; car je me fie plus à ma mémoire et à mon sentiment pour lui traduire tout cela, qu'à une version écrite, où, malgré moi, j'altérerais l'étrangeté du texte.

Roque m'a écrit de Paris une lettre de vingt pages. Bon Roque! il est parvenu à être un médecin de renom, lui qui méprisait tant la science des conjectures! C'est égal, si tu es malade, j'aime mieux que tu consultes le vieux médecin du village. Il procédera par la routine de l'expérience, au lieu que Roque, par la route des idées pures, m'effrayerait beaucoup encore dans la pratique. Il faudra que je tâche de mettre encore beaucoup d'eau dans son vin. J'espère qu'il viendra passer trois jours avec nous pour mon arrivée.

Et notre ami Clet est donc enfin accouché d'un joli poëme, qui ne méritait pas tant de façons? Je m'en doutais bien ; les montagnes accouchent toujours de la même manière. N'importe, je serai aise de le revoir. Je l'aime depuis que tu m'as fait un si grand mérite de mon premier duel. Dieu sait que

mon mérite n'était pas grand, et que, pour ne pas être un blanc-bec, j'aurais, dans ce temps-là, cassé cent bras et reçu cent balles dans le corps, sans me plaindre et sans plaindre personne. Qui croirait cela, à me voir? Mais il fallait bien prendre cette inscription-là?

Quand je songe que, dans trois mois, je serai à tes pieds!... c'est à devenir fou! Il me faudra séjourner une semaine à l'isthme de Suez. Je t'écrirai des bords de la mer Rouge.

. . . . . .

III

JOURNAL DE MORENITA

16 septembre. — Briole.

Il est donc enfin revenu, mon cher parrain! Mais il est vieux!... Comme j'ai été surprise de le voir avec un visage hâlé, amaigri, des cheveux blancs sur les deux tempes! Cela m'a intimidée, et j'ai retrouvé plus de la peur que de la tendresse que j'avais pour lui autrefois.

Il était arrivé à cinq heures du matin; je ne le savais pas. Mamita, en entrant dans ma chambre, ne m'en a rien dit. C'est une surprise qu'on me ménageait. Nous nous sommes mises à table; en voyant un couvert de plus, je me suis doutée de quelque chose; mais le père Schwartz a dit d'un ton si sérieux que M. Clet était arrivé et venait passer trois mois avec nous, que je n'ai pu m'empêcher de faire la moue. J'ai ce Clet

en horreur, je ne sais pas pourquoi. Aussi quelle joie quand mon parrain est entré! J'ai été si émue, que je n'osais pas l'embrasser. Il en a été étonné; et puis, après les premières tendresses, il s'est mis à m'examiner. J'étais bien mal à l'aise, et ses remarques n'étaient pas trop obligeantes.

— Tu n'as guère grandi, et je crois que tu es plus brune qu'à mon départ. Quelle petite sauterelle!

Ah! je vois bien que, décidément, je suis laide; mais il aurait pu se dispenser de me le faire entendre si clairement. Alors il faudra que je m'arrange pour avoir beaucoup d'esprit; autrement, personne ne prendra garde à moi. . . . . .

. . . . . .

20 septembre.

Depuis quatre jours, j'ai pris mes leçons avec assiduité, j'ai étudié mon piano avec ardeur. C'est que mon parrain m'a encouragée. Il a été content de mon jeu; mais il a trouvé que je ne lisais pas la musique assez vite, et a dit qu'il ne me ferait travailler que quand Schwartz serait très-content de moi. Il me trouve instruite et avancée pour mon âge; mais il fait entendre que, si j'en restais là, je ne serais qu'une petite sotte. Allons, je vois bien qu'il faut que je me donne beaucoup de peine pour lui plaire, à ce bourru de parrain! Eh bien, on s'en donnera.

Comme il aime mes deux mamans! Je crois qu'il préfère mamita. Oui, c'est une adoration qu'il a pour elle. Ce sont des soins, des attentions... et, quand il croit que je ne le vois pas, il la regarde comme l'aigle épris de la beauté du soleil. Que je suis peu de chose, moi, entre ces deux êtres si parfaits et qui se comprennent si bien! Pourquoi ne sont-ils pas mariés ensemble? C'est singulier, cela! car tous ceux qui les abordent

sans les connaître leur parlent comme s'ils étaient mari et femme et n'hésitent pas à me croire leur fille.

Leur fille! Ah! je voudrais l'être! mamita ne m'aimerait peut-être pas mieux, mais mon parrain ne serait pas si clairvoyant sur mes défauts, et, s'il s'imaginait que je lui ressemble, il me trouverait belle. Je ne sais pas pourquoi j'ai tant d'amour-propre avec lui! Quand grand'mère me réprimande, cela m'impatiente, voilà tout; quand c'est mamita, cela m'afflige; quand c'est lui... cela me vexe et m'humilie.

Qu'est-ce que ça me fait, après tout, de ne pas être pour lui, comme pour mamita, une petite merveille? Il n'est ni mon père ni mon futur mari, et voilà les deux seuls hommes à qui je sois forcée de plaire!

22 septembre.

. . . . . .

M. Roque et M. Clet sont arrivés ce matin. Quelle drôle de figure que M. Roque, avec ses lunettes d'or qui tombent sur son nez à chaque mouvement qu'il fait! Comme il est brusque, gauche, anguleux, grand, maigre, avec des habits trop larges, et des pieds si longs, des souliers si baroques! Je ne peux pas le regarder sans rire. Heureusement, il ne s'en aperçoit pas. Je crois que plus il est savant et spirituel, plus je le trouve ridicule. Mon parrain est cependant plus savant que lui, à ce qu'on assure, et, quant à de l'esprit, il en a cent fois davantage, je m'en aperçois bien. Pourtant jamais personne ne trouvera M. Rivesanges plaisant ni bizarre. Je voudrais bien l'entendre jouer du piano. Je ne m'y connaissais pas autrefois. Il me semble qu'à présent cela me ferait grand plaisir. Il ne veut pas me faire plaisir apparemment; car il m'a refusé net hier, et puis il a ajouté en se tournant vers mamita :

— A moins, pourtant, que vous ne l'exigiez!

— Non, lui a-t-elle répondu, pas encore. Il faut, pour que cela vous plaise, que vous vous sentiez en train de rêver, et c'est trop tôt.

— Oui, oui, a-t-il repris : la rêverie, c'est le bonheur qu'on savoure, et je ne suis pas encore assez remis de la joie de me trouver ici.

J'ai écrit ces phrases pour ne pas les oublier. Je ne les comprends guère ; mais elles me font rêver aussi, moi. C'est donc un bien grand bonheur que l'amitié, puisque voilà un homme si heureux de la société de mamita !

Ah ! je suis trop seule, moi ! Je ne connais pas toutes ces douceurs de sentiment dont on parle autour de moi. Mamita est heureuse de ne jamais quitter sa mère ; M. Roque est heureux de revoir mon parrain. Schwartz est heureux de voir les autres si heureux. Il n'y a que moi qui me sente triste souvent et ennuyée au fond du cœur. Je les aime certainement autant qu'on peut aimer, ces bons parents adoptifs ; mais cela ne fait pas que je ne désire et ne rêve rien hors d'ici. Quoi? Je ne sais pas ! quelque amitié qui me fasse trouver que je suis heureuse comme les autres, ou quelque distraction qui me fasse oublier que je ne le suis pas,

M. Clet, que je continue à détester cordialemet, et qui, je crois, me le rend bien, a beaucoup parlé du monde, et des fêtes et des spectacles de Paris, toutes ces belles choses que j'entrevois à peine, du fond de notre chartreuse de la rue de Courcelles, et que mes mamans déclarent si puériles et si maussades! Quelle étrange idée ont les gens graves de vouloir dégoûter les autres de ce qui leur déplaît ! Mon parrain est de leur avis. Eh bien, pourquoi est-il un homme de si grand mérite? Pour qui s'est-il donné la peine de savoir tant de choses ? Est-ce que ce serait pour mamita toute seule, comme il a l'air de le lui dire avec ses yeux, quand il reçoit son éloge ? Elle doit être bien fière au fond de son cœur, si cela est ainsi !

Oui, oui, je comprends qu'avec une admiration si constante et si flatteuse auprès d'elle, elle ne désire pas celle des autres et fuie le monde pour se renfermer dans l'amitié. — Mais, moi, personne ne m'admire, et je trouve cela fort triste. Mon parrain a eu l'air de me dire aujourd'hui que j'étais vaine. Non, puisque je n'ai pas sujet de l'être. J'aurais besoin d'être tout pour quelqu'un ; je serais tout pour mamita, si elle n'avait pas sa mère, son frère, et mon parrain, qu'elle aime certainement encore plus que moi !

25 septembre.

J'ai essayé aujourd'hui de faire une étude d'après nature de la figure de mon parrain, pendant qu'il lisait. J'étais forcée de le regarder, et, comme il ne me regardait pas, jamais je ne l'ai si bien vu. Je ne sais plus s'il est vieux, comme je me l'étais imaginé à son arrivée ; je crois que c'est parce que je m'étais fait de lui une tout autre idée que je l'ai trouvé ainsi. Aujourd'hui, il m'a semblé jeune, ou tout au moins si beau, qu'il n'a pas besoin de jeunesse. Non, je me trompe encore, il n'est pas beau. Il a une physionomie si expressive, si distinguée, si agréable, qu'il n'a pas plus besoin de beauté que de fraîcheur. Il a beaucoup gagné, d'ailleurs, depuis le peu de jours qu'il est ici. Son teint s'est éclairci, reposé : son regard a pris une expression plus douce. Un peu plus de toilette aussi a rajeuni sa tournure. Oui, il a tout à fait l'air d'un jeune homme quand il rit : et quelles dents de perles ! Ses yeux sont alors comme ceux d'un enfant ; mais, s'il devient sévère, s'il blâme mes idées, s'il raille mes fantaisies, il est vieux, bien vieux ! Il me fait peur ; mais je ne sais pourquoi je l'aime encore plus après qu'il m'a grondée.

26 septembre.

Puisqu'il le veut, je monterai à cheval moins souvent et prendrai mon plaisir avec plus de tranquillité. C'est vrai que je suis une nature immodérée! Comme il a deviné cela tout de suite! et mamita qui ne s'en doutait pas! Vraiment, je crois que, s'il ne me chérit pas comme elle, du moins il fait plus d'attention à moi. Il faut donc que je sois calme et patiente. Allons, j'en aurai l'air, dussé-je en mourir!

27 septembre.

Il a enfin joué et improvisé ce soir. Oh! quel talent, quelle âme, quel charme! Voilà la seule de ses grandes facultés que je sois un peu capable de comprendre, moi! Pour le reste, j'admire sur parole. Mais la musique, c'est une chose que je sens, que je possède dans mon cœur, comme lui, quoi qu'il en dise, et quoique je ne la possède pas encore dans ma tête, comme Schwartz. Non, non, je ne l'ai pas seulement au bout des doigts, comme ils le prétendent, cet art divin! Mon cher Stéphen l'a fait passer aujourd'hui dans tout mon être. J'étais émue, brisée, j'avais envie de pleurer, je tremblais. Il n'a pas daigné voir cela, lui, mais mamita s'en est bien aperçue. Elle m'a embrassée en disant :

— Eh bien, tu vois qu'il vaut mieux posséder un don comme celui-là, qui fait tant de bien aux autres, que d'être habile à sauter les fossés pour leur faire peur?

Elle a bien raison, mamita! Et puis elle sait que tout me sera possible si mon parrain s'en mêle un peu, et elle attire toujours son attention sur moi; mais ce n'est pas facile : on dirait qu'il ne veut m'en accorder qu'à ses moments perdus.

28 septembre.

Il m'a fait beaucoup de peine aujourd'hui. Il est venu à quatre heures, comme tous les jours, et je me suis trouvée seule au salon lorsqu'il est entré. J'étudiais mon piano, je me suis levée bien vite pour ne pas l'ennuyer. Il m'a dit de continuer et a pris le journal. Je l'ai supplié de ne pas m'entendre.

— Oh ! parbleu ! sois tranquille, a-t-il répondu, je ne t'entends pas !

J'ai trouvé cela bien cruel, je le lui ai dit avec des larmes dans les yeux. Il m'a regardée alors d'un air si étonné, si froid, si sévère, que j'ai failli m'évanouir.

— Vous ne m'aimez pas du tout, me suis-je écriée.

— Allons, a-t-il répondu, je vois bien que tu es folle.

Et il a repris son chapeau, il est sorti sans me donner la moindre assurance d'affection. Oh ! il est étrange, mon parrain ! il a les caprices d'un homme qui sent tout le monde au-dessous de lui. C'est un orgueilleux !... ou bien je lui déplais particulièrement. Il me trouve laide. C'est donc que je le suis. Si j'en étais sûre, je me tuerais !

IV

JOURNAL DE STÉPHEN. — FRAGMENTS

29 septembre.

Pour la première fois, aujourd'hui, j'ai goûté l'indicible charme de mes anciennes rêveries. Loin d'*elle*, cela m'était im-

possible. Je tournais à la tristesse, à la douleur, presque au désespoir. Et puis ces climats brûlants, ces aspects splendides de l'Inde ne sont pas faits pour ce genre de contemplation. La nature tropicale est trop vigoureuse pour l'homme; elle l'énerve de chaleur ou elle l'accable de magnificences. Ces brises, chargées d'âcres parfums, ne caressent pas, elles enivrent; ce ciel étincelant ne souffre pas le regard de l'homme. Tant de vigueur semble faite pour les êtres où la matière domine l'intelligence. L'éléphant et le tigre sont les rois de ces contrées. L'Indien est faible comme un roseau.

Depuis mon retour, je n'avais pas eu une matinée de loisir. Tant de travaux à mettre en ordre! tant d'idées à repasser au crible de la réflexion! tant d'aperçus à soumettre à l'examen de la conscience! Oui, je suis sincère, j'aime la vérité, je suis son serviteur, je serais son chevalier au besoin. Produire de brillants travaux, tout le monde le peut, avec quelque savoir et de l'imagination. Mais donner à la science une forme attrayante, lui ouvrir un nouvel horizon sur un point quelconque, sans hasarder de téméraires assertions, voir plus loin que la méthode aride, sans voir faux pour se singulariser, c'est plus qu'un travail à faire, c'est un devoir à remplir. Ce devoir accompli fera enfin de moi, à trente-quatre ans, un homme qu'on jugera peut-être digne d'avouer son bonheur intime. Il y a longtemps que j'eusse pu extorquer ce droit. Le bruit et le succès sont si souvent le prix de l'audace et du sophisme! mais ce n'est pas ainsi que je voulais mériter ma récompense.

Me voilà donc enfin dans ma chère vallée, sous mon ciel pâle, dans une atmosphère appropriée à mon organisation physique et morale!

Je puis enfin me posséder, moi, et oublier ce monde de l'infini, où je m'épouvante d'être si petit, pour me sentir renaître et pour retrouver mon individualité, ma jeunesse, ma puissance relative dans le monde de mes affections et de mes

goûts! Arrière le journal du savant criblé de mots grecs, latins et arabes! Ne fût-ce que pour quelques jours, je veux reprendre le journal de l'écolier amoureux.

Il fait depuis avant-hier, une chaleur exceptionnelle dans la saison de notre climat. On se croirait aux premiers jours d'août. Après avoir fermé et scellé mes derniers cahiers, je me suis senti un besoin d'enfant de courir seul dans la campagne, sans volonté, sans but, comme autrefois. Ce n'était pas encore l'heure d'aller rejoindre ma bien-aimée. J'avais un tiers de journée à dépenser en songeant à elle sans douleur, sans inquiétude, sans impatience.

J'ai pris la rive gauche de ma petite rivière et je l'ai suivie en herborisant. Il n'y a pas ici un pauvre brin d'herbe que je ne regarde avec plaisir comme un vieux ami. Au lieu de ces noms barbares que la science leur donne, je pourrais les baptiser tous de quelque mot charmant qui serait un souvenir de ma vie intime.

Au bout d'une heure de marche, je suis revenu sur mes pas, ne voulant pas perdre de vue ce cher manoir de Briole dont j'ai été bien assez longtemps séparé par des horizons sans nombre. J'étais content de me voir assez près pour me dire que, si je voulais, d'un trait de course, en quelques minutes, je serais là. Mais j'avais la rivière à traverser et plus d'une heure de marche sans passerelle. Pour n'avoir pas cet obstacle qui gênait déjà la liberté de mon rêve, j'ai fait un paquet de mes habits et j'ai traversé à la nage le ruisseau, calme et profond à cet endroit-là. L'eau était encore si agréable, que j'y suis resté dix minutes; après quoi, à demi rhabillé sur l'autre rive, étendu sur le sable tiède que perçaient de vigoureuses touffes de brome, j'ai goûté un indescriptible bien-être, et j'ai dépensé là, complétement inerte, complétement heureux, les deux heures qui me restaient.

O douceur infinie de l'air natal! placidité des eaux pares-

seuses, complaisant silence du vent dans les arbres, débonnaire majesté des bœufs couchés sur l'herbe courte et brûlée des prairies, jeux naïfs des canetons que la poule veut ramener au rivage, pays simple et bon, prose charmante de la poésie rustique!

Je n'étais pas loin du moulin. J'entendais le cri plaintif et doux de la roue vermoulue qui semble se plaindre du travail et pleurer avec l'eau qui l'entraîne. Les jeux des enfants et le chant des coqs envoyaient de temps en temps une fusée de gaieté dans l'air somnolent Une fraîcheur molle pénétrait dans tous mes pores. L'arome des plantes aquatiques planait sur moi sans chercher à m'écraser. Rien de violent, rien de sublime dans cette nature paisible. Là où j'étais couché, je n'avais rien à admirer : l'horizon était fermé pour moi, d'un côté par les buissons épais de la rive gauche, au bout d'un travers de ruisseau qui n'a pas vingt pieds de large ; de l'autre, par le terrain qui se relevait en talus inégal à deux mètres au-dessus de ma tête. Par une échancrure, j'apercevais seulement la cime de quelques arbres et un pan de toit, dont les ardoises se confondaient avec la végétation bleuâtre des saules. C'était Briole, mon nid, mon asile, mon Éden, là tout près, pour ainsi dire sous ma main.

Que pouvais-je désirer? Une forêt vierge? des précipices? une végétation hérissée qui déchire les regards? les vents maritimes qui abrutissent? les cimes qui donnent le vertige? les cataractes qui ébranlent les nerfs? Non, non! Je ne regrettais rien de tout cela, je ne voulais rien de mieux, rien de plus que cet horizon de pauvres herbes, ce ruisseau sablonneux, ce gloussement de la poule, cette apathie des bœufs qui venaient tremper leurs genoux cagneux dans la vase, à mes côtés, et qui, en se dérangeant fort peu pour moi, ne me dérangeaient pourtant nullement.

De quoi l'homme pensant a-t-il besoin pour être heureux?

De spectacles, d'émotions, de surprises, de découvertes, de conquêtes? Non, il a besoin d'être aimé d'abord, et puis de quelques instants de repos absolu après son travail.

Ce repos de l'âme et du corps n'est pas l'oubli de la vie. Ce n'est pas la végétation de la plante ni la digestion de l'animal; c'est quelque chose qui participe de ces mornes extases de la matière, mais qui n'empêche pas le principe divin de se sentir en possession de lui-même. L'amour rassasié chez les végétaux et chez les bêtes semble ne plus exister quand sa phase est épuisée. Chez l'homme, il s'éternise dans sa pensée, et cette pensée n'admet pas que la mort même puisse l'anéantir, tant elle est puissante et profondément liée à son principe vital. Le souvenir du bonheur et son attente sont vivants jusque dans le sommeil.

Pendant deux heures de cette complète inaction, je n'eus pas une seconde d'ennui, et il me semble pourtant qu'elles ont duré deux siècles. Je ne sais si je pensais, je ne songeais pas à penser; j'ai pourtant très-bien vu et entendu toutes chose autour de moi. Les myriades d'ablettes argentées qui s'ébattaient au soleil dans les petits lacs creusés sur le sable de la rive par le pied des bœufs; la gourmandise capricieuse du chevreau qui est venu goûter à toutes les plantes et qui a fini par s'accommoder d'une écorce à ronger; le sillage muet de la loutre le long des roseaux; la chasse ardente de la fauvette qui a guetté et poursuivi la même mouche pendant un quart d'heure entier, au milieu de mille autres qu'elle dédaignait; le niveau de la rivière qui a baissé, à mesure que s'ouvraient les déversoirs des moulins, et qui a laissé les mousses inondées de ses marges bâiller au soleil; l'ombre des arbres qui était à mes pieds et qui, passant sur moi, a fui derrière ma tête... Où est le plaisir de contempler ou seulement de remarquer tout cela? Ce n'est ni un plaisir de savant, ni même un plaisir de poëte. Tous deux sont difficiles à satisfaire. Il faut à l'un du beau, à

l'autre du rare. Ma jouissance s'accommodait de ce qu'il y avait de moins insolite, de plus vulgaire dans le premier milieu venu, un coin d'herbe et de sable au revers d'un fossé, un réseau de ronces pour cadre et quelques ardoises pour lointain.

Anicée!... tu es dans tout, tu es tout pour moi. Au delà de ces lignes bleues qui encadrent le ciel autour de ta demeure, il n'y a rien dans l'univers dont je me soucie sans toi, comme il n'y a rien que je ne puisse supporter à cause de toi. Là où tu vis ma vie se renferme, là où tu passes elle s'attache à tes pas... Trésor sans prix, inépuisable source d'orgueil intérieur et de pieuse reconnaissance que la possession d'une âme sans tache, d'une clarté sans ombre, d'une tendresse sans défaillance! Les soleils mêmes ont des obscurcissements, et, dans les abîmes de l'empyrée, on voit l'éternelle lumière subir, au sein des astres, de mystérieuses intermittences. L'amour et la douceur de cette femme n'en ont pas. Elle sera toujours jeune, puisqu'elle pourra mourir courbée sous le poids de l'âge sans avoir commis une faute, sans avoir connu une mauvaise pensée. Trouvez-moi donc une vierge de quinze ans qui puisse me garantir qu'elle fournira encore deux fois cette carrière, sans pécher une seule fois contre le ciel et contre moi, pas même dans le secret de son imagination! Couronne ton front de cheveux blancs, ma sainte compagne; moi, j'y ajouterai la couronne de lis et de jasmin des madones.

A trois heures, je suis rentré chez moi pour m'habiller. Malgré la liberté de la campagne et de l'absence d'étiquette qu'a toujours pratiquée ma bonne mère, je ne veux jamais me présenter devant elle ou devant sa fille sans être d'une propreté scrupuleuse. L'abandon des soins de la personne est un manque de respect envers les femmes, et je veux respecter ces deux femmes-là jusque dans les plus humbles détails de la vie, et à tous les instants de ma vie.

Je ne regrette pas de ne point habiter officiellement le château. Tout y est élégant, commode, agréable à voir et ingénieusement adapté aux aises de cette vie tranquille. J'ai moi-même arrangé ce séjour avec un soin jaloux d'y voir ma bien-aimée ne manquer et ne souffrir de rien. Comme l'oisillon tisse et ouate son nid, nous autres, pauvres humains, nous bâtissons nos demeures avec amour pour cette courte saison qui s'appelle la vie. Plusieurs y mettent de l'orgueil. L'orgueil de la maison que j'ai préparée, c'est celle qui devait l'habiter.

Mais la possession des choses n'est pas ce que s'imagine le vulgaire. Toujours illusoire et précaire, elle est une jouissance à laquelle l'homme raisonnable ne peut attacher qu'un prix relatif. Il ne peut aimer sa maison et son jardin qu'en transformant, dans sa pensée, ces objets matériels en témoins de son bonheur passé ou présent. Si de tels objets deviennent chers, c'est parce que, de l'état de choses, ils passent à l'état de souvenirs.

J'aime donc Briole comme on aime un être abstrait. C'est l'auréole de suavité que respire mon amie, c'est la mienne par conséquent. Je possède cette chose ainsi idéalisée. Mais que je sois seul, que celle dont la présence l'éclaire me soit ravie, que ferais-je de ce sanctuaire vide? Une relique qui, après moi, serait inévitablement profanée. Ah! il faudait pouvoir anéantir tout ce qui a appartenu à un être adoré, comme on brûle ses habits plutôt que de les voir toucher par des mains étrangères!

Je trouve notre vie si bien arrangée, que je souhaite n'y rien changer. Les unions qu'on appelle disproportionnées sous le rapport de la fortune seraient purifiées, même aux yeux jaloux, si l'amour et la religion, et non les intérêts matériels, en formaient le seul lien.

Que le sentier est doux qui, de mon verger, conduit au jardin d'Anicée! En prenant à travers les prés, je n'ai pas pour

dix minutes de trajet. Au bout de la prairie, où le plateau s'abaisse assez brusquement, mes pas avaient creusé, avant le grand voyage dont j'arrive, une sorte d'escalier sur la coulée rapide. J'ai trouvé à mon retour la rainure comblée et mon doux chemin de gazon prolongé en pente moelleuse jusque sous les premiers chênes de la réserve.

... J'ai fait en cet endroit une rencontre singulièrement amenée. Je passais vite, prenant plaisir à frôler les feuilles sèches qui commencent à joncher la terre, lorsque je me suis vu comme enveloppé d'un nuage bleu et parfumé. C'était une pluie de violettes effeuillées qui tombait d'en haut sur ma tête J'ai regardé au-dessus de moi; j'ai vu à vingt pieds au moins, sur une longue branche qui forme comme un pont au-dessus du sentier, quelque chose qui d'abord m'a paru inexplicable. C'était un pan d'étoffe flottante, et puis un bras humain qui se croyait caché dans les feuilles et qui s'enlaçait à la branche pour retenir un corps, un être, que la branche même supportait et m'empêchait de voir. Du point où j'étais placé, j'ai reconnu pourtant bientôt ce petit bras mince, assez rond, très-joli quoique très-brun, un vrai bras d'almée, souple, faible et fort gracieux. Quand la main qui secouait le tablier plein de de violettes eut fini son aspersion, elle se hâta d'embrasser aussi la branche, et le feuillage, un instant écarté, redevint immobile. La personne était redevenue invisible.

Je ne crus pas devoir remarquer cet hommage de ma filleule. L'adolescence de certaines organisations est bizarre. L'imagination est malade d'une inquiétude qui s'ignore elle-même et qui se porte au hasard sur le premier objet venu. Anicée ne comprend pas cette vague et pénible agitation qu'elle n'a jamais ressentie. Je ne veux pas la lui faire deviner. Elle s'en effrayerait plus que de raison. Un fait naturel, si connu, si passager, l'engouement d'une fillette pour son tuteur, ne doit ni étonner ni tourmenter sérieusement. Le mieux est de

n'y pas faire attention. Cette fantaisie de l'âme sera vite remplacée par une autre.

Je feignis d'être distrait; je baissai la tête, je passai outre. A quelque distance, je me glissai dans les buissons et j'observai Morenita, pour voir comment elle s'y prendrait pour descendre de si haut, prêt à lui porter secours au besoin.

Elle a été d'une agilité, d'une souplesse et d'une témérité extraordinaires dès son enfance; elle grimpait comme un écureuil et nageait comme une mouette. Nous ne pensions pas devoir contrarier ses instincts ni gêner son développement physique. Avant mon voyage, Anicée se laissait encore persuader de voir dans cette enfant un phénomène à étudier avec indulgence et tendresse, plus qu'un être à chérir passionnément. J'ai toujours senti couver en elle quelque chose de violent et de sauvage dont l'éducation adoucira la forme, mais qu'elle ne vaincra jamais entièrement. Je vois bien qu'en mon absence, cette femme qui aime, comme la Providence, un peu en aveugle, a redoublé d'illusions en même temps que de sollicitude pour son bizarre trésor. Elle s'imagine acclimater la plante exotique dans son atmosphère de pudeur et d'aménité. Dieu le veuille! mais je doute d'un tel miracle. La plante projettera ses épines acérées le jour où s'épanouira la floraison.

Si Anicée voyait maintenant sa prétendue miss Hartwell courir ainsi dans les arbres comme un chat sauvage, elle en serait effrayée. Devant elle, l'enfant, dont le premier mouvement est impétueux, mais dont la réflexion est bonne, se contient assez. Mais voici déjà plusieurs fois que je la vois s'exercer en cachette à des choses excentriques dont le péril enivre sa curiosité ardente.

Elle resta quelque temps couchée sur sa branche, avec une grâce étudiée ou naturelle qui eût allumé certainement la verve descriptive de Clet. Clet passe ses soirées à lui faire des vers spirituels où il la compare à tous les lutins, à tous les djinns

de la poésie romantique orientalisée. Morenita, qui a beaucoup de goût en littérature, et qui trouve le style échevelé de Clet plus grotesque que flatteur, se fâche de ces dithyrambes. Clet la trouve sotte de n'en être pas charmée. Ils se querellent, et véritablement, en dépit de nous-mêmes, il nous oblige à reconnaître qu'il n'est pas de force contre cette langue de quatorze ans qui énumère ses travers avec une volubilité inouïe.

Je n'ai pas l'imagination opiacée de Clet. Je n'ai pas été ému du spectacle de cette liane vivante qui s'était enroulée autour de la branche ; j'ai là une filleule charmante et qui allumera des passions, cela n'est que trop certain ; mais, malgré moi, en la comparant à une liane, je songeais aussi aux serpents de l'Inde, qui n'ont pas plus de malice dans le caractère que les autres animaux, mais qui ont du venin dans le sang, et que le passant n'aime guère à rencontrer.

Elle était incroyablement jolie pourtant dans sa pose adroite et nonchalante. Sa petite tête un peu conique, inondée de magnifiques cheveux noirs, s'était penchée comme pour dormir ou pour pleurer. Le rameau de chêne est fort et assez large pour lui faire un lit, mais il est si long et si feuillu à l'extrémité, que le moindre vent l'ébranle, et cette enfant ainsi bercée, insouciante du danger et comme accablée d'une mystérieuse tristesse, me rappelait complétement, pour la première fois, le type dont nous nous réjouissions de la voir s'écarter : c'était la vraie gitana, la créature paresseuse, hardie, fantasque, insoumise, inquiète, dangereuse aux autres, dangereuse à elle-même.

Elle se décida enfin à descendre ; elle s'y prit si adroitement, que je n'eus aucun sentiment d'inquiétude pour elle. Elle disparut plusieurs fois dans le feuillage et reparut toujours debout, s'accrochant aux branches voisines et descendant, sans broncher, vers le tronc énorme du chêne, qui, brisé jadis par la foudre, présente une plate-forme moussue assez voisine

du sol. Morenita franchit cette distance en se laissant glisser comme une couleuvre sur la bruyère. Elle se releva, rattacha ses cheveux dénoués, débarrassa ses vêtements de la mousse qui s'y était attachée, et partit comme une flèche dans la direction du château.

Je m'épluchai à mon tour; je ne voulais pas qu'un seul pétale de ses violettes restât dans mes cheveux ni sur mes habits. Je la laissai prendre de l'avance et rentrai sans la rencontrer.

A dîner, elle m'a boudé. Je n'y ai pas pris garde. Le soir, elle a passé à une gaieté nerveuse assez bruyante. Elle a été plus taquine avec Clet; elle l'eût blessé tout à fait si je ne fusse intervenu. Je l'ai un peu grondée. Elle m'a regardé avec des yeux ardents de colère; puis, tout à coup, c'était une tendresse extatique. Anicée m'a presque grondé à son tour de ma sévérité. J'ai tourné le tout en plaisanterie. Morenita nous a dit bonsoir. Comme de coutume, elle est venue me présenter son front. Il était humide et brûlant. Je me suis essuyé les lèvres en me plaignant de cette transpiration des enfants qui résiste à la fraîcheur du soir. Elle a été blessée et humiliée au dernier point. Il y avait presque de la haine dans le reproche de ses yeux noirs et hautains. Allons, j'espère que c'est le dernier accès de cette fièvre de croissance, et que le galop de Canope la consolera demain.

Pauvres enfants! tardifs ou précoces, faibles ou forts, il vous faut accomplir tous les développements de votre première existence à travers des souffrances particulières. Ces souffrances changent avec l'être qui se transforme; mais, de phase en phase, de fièvre en fièvre, ou de langueur en langueur, la vie n'est qu'un travail ascendant jusqu'à l'heure de maturité où commence le travail inverse de la dissolution de l'être.

Faisons l'âme forte, puisque le corps est si faible, et la

vie pleine de sainteté, puisqu'elle est semée de tant de périls!

Anicée, tu es l'arche sainte qui a toujours vogué en paix sur les flots troublés!

V

LETTRE DE LA DUCHESSE DE FLORÈS A MADAME DE SAULE

Paris, le 15 novembre 1846.

C'est une amie inconnue qui vous écrit, une âme qui comprend la vôtre, qui l'admire et qui la cherche. Oui, madame, j'ai toujours désiré vivement de vous rencontrer dans le monde ; mais vous n'y allez pas. Pour vous trouver, il faut pénétrer dans les sanctuaires de l'intimité. Étrangère, voyageuse, un peu errante, je n'ai pu saisir l'occasion de former autour de vous des relations qui me missent à même d'arriver jusqu'à vous. Il faut pourtant qu'il vienne, ce moment tant désiré! Mon bonheur domestique en dépend. Cet aveu fait, je sais que vous ne me refuserez pas.

Vous êtes un être calme comme la perfection. Aucun souci poignant ne peut vous atteindre. Tout le monde n'a pas mérité comme vous du ciel le don de ne plus souffrir. Moi, Espagnole et passionnée, j'ai beaucoup souffert, je souffre encore ; mais je suis peut-être excusable : tout mon crime est d'avoir trop aimé mon mari. Ah! madame, vous le connaissez, lui, je le sais. Vous avez daigné sans doute le recevoir

quelquefois. Vous avez donc pu deviner, sinon comprendre, la violence de mon affection pour lui.

Ma jalousie l'a rendu malheureux pendant longtemps. Elle s'est calmée, elle s'est même dissipée. Devant une conduite louable comme la sienne, j'ai dû prendre confiance, me repentir de mes soupçons, et pardonner dans mon cœur à l'unique faute de sa vie.

Cette faute, vous la connaissez, vous, la tendre et généreuse mère adoptive de Morenita. J'ai passé des années à lâcher d'en surprendre le secret; mais, pendant ces années-là, je me nourrissais du vain espoir d'être mère ; tout le châtiment que j'eusse voulu infliger à l'infidélité de mon mari, c'eût été de lui donner un fils héritier de son nom, ou une fille plus belle que l'enfant de la gitana. Dieu m'a refusé ce bonheur. J'ai trente ans ; il y a quinze ans que je suis mariée, je ne puis conserver aucune illusion. Le duc doit subir le malheur d'avoir une épouse stérile.

Devant cette infortune , mon orgueil de femme est tombé. J'ai pleuré amèrement. Je me suis repentie d'avoir agité et troublé la vie de mon noble duc par les orages de la jalousie, moi qui ne pouvais lui donner ces joies paternelles qu'une misérable bohémienne a pu lui faire connaître !

J'ai su alors une chose qui m'a consternée d'abord, et dont j'ai enfin pris bravement mon parti. Le duc aime cette enfant avec passion. Attaché à ses pas comme un amant à ceux de sa maîtresse, n'osant la voir ouvertement chez vous, dans la crainte d'ébruiter son secret, il cherche toutes les occasions de la rencontrer, ne fût-ce que pour la voir passer en voiture ou l'apercevoir de loin, au concert, aux Bouffes, dans les promenades. Il s'ingénie à la surprendre agréablement, à lui envoyer des cadeaux mystérieux ; enfin, il est comme malade du besoin d'embrasser et de bénir son enfant. Pauvre duc, pauvre ami !

Mais cela a duré assez longtemps pour l'expiation de sa faute envers moi, trop longtemps pour la satisfaction de mon injuste dépit. Je rougis d'avoir résisté si longtemps à la voix de mon cœur. Je viens à vous, madame, pour que vous m'aidiez à réparer mon tort et à rendre le bonheur à celui qui, par son dévouement et son respect pour moi, est redevenu digne à mes yeux de tout mon dévouement, de tout mon respect.

Veuillez, madame, me recevoir demain dans la matinée ; nous avons à causer ensemble sans témoins. J'ai besoin de vos conseils, j'ose dire de votre sympathie. J'y ai droit par mes chagrins, je la mérite par les sentiments de tendre vénération que je professerai toujours pour vous.

DOLORÈS, duchesse DE FLORÈS.

P.-S. Je n'ai pas besoin de dire à la femme la plus généreuse et la plus délicate qu'il existe, que ma lettre et notre entrevue doivent être ignorées de tous, et du duc particulièrement.

NARRATION DE L'ÉCRIVAIN QUI A RECUEILLI LES DOCUMENTS DE CETTE HISTOIRE

Madame de Saule consulta Stéphen sur la lettre qu'on vient de lire et le questionna sur le caractère de la duchesse. Stéphen avait été invité plusieurs fois par le duc de Florès à des réunions choisies. Il connaissait l'entourage des deux époux ; il avait vu plusieurs fois la belle Dolorès, qui l'avait reçu et traité avec une distinction particulière.

Voici le portrait qu'il fit de cette femme à Anicée. C'était une beauté espagnole accomplie, et l'hyperbolique Hubert

Clet n'exagérait rien en la comparant à une sirène. Elle avait des séductions irrésistibles, une grâce enchanteresse, rehaussée par une élégance luxueuse d'un goût exquis. Elle ne paraissait nulle part sans éclipser toutes les autres femmes ; aussi aimait-elle à paraître partout. Sa coquetterie était effrénée, et longtemps elle avait eu un cortége d'esclaves qui auraient vendu leur âme pour un de ses sourires. Mais on se lasse pourtant, à la longue, d'une vaine poursuite. Outre que les fréquents voyages de la duchesse en Espagne, en Angleterre, en Italie, en Orient même (car elle avait l'humeur voyageuse), avaient souvent rompu ses relations et changé son entourage, il était enfin de notoriété publique que cette agaçante beauté était d'une vertu invincible ou d'une fidélité de cœur à son mari qui rendait sa fidélité conjugale inébranlable.

— Savez-vous, dit Anicée en souriant, que ce portrait ressemble un peu à celui de la belle Pilar, et que le duc paraît destiné à inspirer les passions les plus rares, celles qui subjuguent la coquetterie même?

— Il y a plus d'analogie qu'on ne pense, répondit Stéphen, entre les vieux et les nouveaux chrétiens d'Espagne. Chez les Méridionaux, quand le cœur et les sens s'attachent exclusivement à un être de leur choix, l'imagination ne reste pas moins accessible à la fantaisie de plaire à tous, et c'est une fantaisie ardente, soutenue, qui leur semble un dédommagement légitime de la vertu. La gitana alimente sa coquetterie par la cupidité, l'Espagnole par la vanité. Il faut bien qu'il y ait une cause à cette antique jalousie classique des Espagnols pour leurs femmes. Celle-là me semble assez fondée.

— Et le duc, est-il jaloux ? demanda madame Marange.

— Il l'a été, répondit Stéphen, et il faut que ces deux époux aient l'un pour l'autre un fonds d'affection bien sincère et bien solide, pour qu'il ait résisté aux tempêtes de leur intérieur.

Tout cela s'est calmé avec le temps. La duchesse s'est lassée de confier ses chagrins domestiques à une vingtaine d'amis, qui se sont lassés à leur tour d'essuyer, sans profit, ses belles larmes. J'ai vu des scènes moitié dramatiques, moitié comiques, où notre ami Clet, enrégimenté parmi les soupirants, se croyait toujours à la veille de devenir le consolateur de cette lionne rugissante, laquelle, en dépit de l'opium du poëte blasé, l'émouvait fortement par ses pleurs, ses évanouissements, sa noire crinière éparse sur ses blanches épaules, et toute cette mise en scène de la passion espagnole, qui pose toujours un peu, lors même qu'elle n'est pas jouée. Il y avait aussi, à se faire admirer, plaindre et désirer, une sorte de vengeance morale chez la duchesse; mais tout l'effet a été produit, les aspirants en ont été pour leurs frais, et, depuis que les époux semblent fixés définitivement à Paris, leur intérieur, en continuant de resplendir dans un cadre assez brillant, est devenu plus voilé, plus calme, par conséquent plus digne et plus heureux, je le présume.

Cette conversation avait lieu dans le petit salon de la rue de Courcelles, tandis que Morenita courait dans le jardin.

— Ainsi, pour nous résumer, reprit Anicée, c'est une coquette à demi corrigée, une jalouse à demi réconciliée. Sa lettre vous paraît-elle sincère, et n'y voyez-vous pas un piége? On plaide quelquefois le faux pour savoir le vrai. Le secret qu'elle me demande m'inquiète un peu. Si ses intentions sont généreuses, pourquoi les cache-t-elle à son mari?

— Vous êtes trop généreuse vous-même, répondit Stéphen, pour trahir une femme qui se confie à vous; mais votre scrupule est fondé, et c'est à moi de déjouer les embûches, s'il y a lieu. Laissez-moi faire; accordez l'entrevue pour demain, je vous dirai ce soir quelle attitude vous y devez garder.

Anicée écrivit deux mots à la duchesse pour lui donner le

rendez-vous qu'elle demandait. Stéphen alla trouver le duc à la Bourse, où il jouait un peu de temps en temps, où il flânait presque tous les jours. C'était un homme un peu désœuvré, d'une imagination vive que ne soutenait pas une éducation assez sérieuse, et qui, parfois, ne savait que faire de son intelligence active et de sa volonté ardente.

Il n'était guère plus âgé que Stéphen et pouvait passer pour un des hommes les plus beaux, les plus élégants et les plus aimables de l'aristocratie espagnole et parisienne.

Stéphen, qui avait toujours conservé un certain ascendant sur lui, exigea sa parole d'honneur qu'il ne parlerait jamais à sa femme de la lettre qu'il lui montrait, et lui promit, en retour, que madame de Saule, dans son entrevue avec la duchesse, ne parlerait et n'agirait que conformément aux intentions du père de Morena.

Le duc parut vivement touché de la lettre de sa femme.

— Fiez-vous à elle, s'écria-t-il ; elle est fière et vindicative ; mais, quand elle a pardonné, elle est loyale et généreuse ! Je suis ravi de l'idée d'un rapprochement possible entre ma fille et moi ; et ma reconnaissance pour la duchesse est profonde. Je garderai pourtant le secret de votre délicate indiscrétion, je le dois ; mais j'attendrai avec impatience la surprise que ma femme me ménage, et je m'y laisserai prendre avec une joie extrême.

— A la bonne heure ! dit Stéphen. Mais vous parlez d'un rapprochement possible. Il faut que je sache comment vous l'entendez.

— Comment puis-je vous le dire ? reprit le duc. Ce sera comme ma femme l'entendra ; car vous conviendrez qu'elle a chez elle des droits imprescriptibles.

— Attendez ! dit Stéphen. La duchesse peut vouloir vous réunir à votre fille en la prenant sur ce pied dans sa maison. Si telle est votre volonté, madame de Saule n'a rien à objec-

ter. Elle subira avec courage la profonde douleur de se voir arracher l'enfant qu'elle a recueillie et élevée avec tant d'amour, ainsi que la crainte assez fondée de voir achever l'éducation de cette enfant dans des conditions trop brillantes pour être aussi salutaires.

— Non! s'écria vivement le duc, jamais je ne payerai par l'égoïsme et l'ingratitude le dévouement d'une si noble femme. Mettez à ses pieds mon cœur et ma volonté. Je ne lui reprendrais ma fille que le jour où elle me dirait : « J'en suis lasse, je ne m'en charge plus. »

— Je n'attendais pas moins de vous, dit Stéphen. A présent, voici l'autre éventualité. La duchesse peut vouloir, par bonne intention, s'arroger certains droits d'adoption maternelle sur cette jeune fille, l'emmener dans le monde, la séparer momentanément de sa véritable mère adoptive, enfin contrarier beaucoup, à son insu, les idées que celle-ci s'est faites de l'avenir moral de son enfant. Un conflit de sollicitudes diversement entendues peut s'élever entre ces deux protectrices; à laquelle des deux, vous qui, seul, avez l'autorité naturelle et légitime devant Dieu, donnerez-vous raison, si l'on vient à invoquer votre décision?

— A madame de Saule, n'en doutez pas, répondit le duc avec un peu d'entraînement; à celle qui...

Il s'arrêta, craignant d'établir entre ces deux femmes un parallèle trop désavantageux pour la sienne. Il se reprit :

— A celle, dit-il, qui a, par quatorze années de soins assidus et de dévouement sublime, acquis, devant Dieu et devant les hommes, une autorité plus légitime et plus sacrée que la mienne. Êtes-vous content, et croyez-vous que madame de Saule serait plus tranquille si j'allais moi-même, dès ce soir, la confirmer dans ses droits? Ma femme a si longtemps surveillé toutes mes démarches, que je n'ai jamais osé aller remercier, de vive voix, cet ange de vertu et de bonté. Je crai-

gnais aussi, en voyant de près ma fille, en lui parlant, de ne pouvoir contenir mon émotion. Mais, puisque aujourd'hui...

— Attendez à demain, dit Stéphen ; si la duchesse se fait un noble et doux plaisir de pousser elle-même votre fille dans vos bras, nous ne devons pas l'en priver d'avance. Je reviendrai demain vous dire le résultat de l'entrevue, et nous aviserons. Jusque-là, madame de Saule agira, avec la duchesse, selon la conscience de son affection pour Morenita, et conformément à l'autorité que vous lui transmettez par ma bouche.

On voit, par ce qui précède, que jamais le duc n'avait parlé à madame de Saule ni à Morenita. Il les avait guettées ou rencontrées assez souvent pour bien connaître les traits de l'une et de l'autre. Un double enthousiasme s'était allumé en lui, l'orgueil paternel et une admiration pour Anicée dont il lui eût été difficile à lui-même de définir la nature.

Au fait, c'était un couple idéal, en même temps qu'un contraste charmant, que ces deux êtres si divers : Anicée avec son incontestable beauté, image de la sérénité de son âme ; Morena avec sa physionomie expressive et sa vivacité nerveuse. D'un côté, le charme profond et doucement pénétrant ; de l'autre, la séduction impétueuse et saisissante. Morena se trompait en se croyant laide. Sa petite personne, dont elle s'inquiétait si fort, était un chef-d'œuvre de la nature. Stéphen, observateur savant, voyait, avec ses yeux de parrain et de philosophe, certains indices révélateurs de facultés morales incomplètes dans certaines grâces que l'artiste seul eût adorées. Mais l'homme est généralement plus poëte que sage, il aime mieux ce qui l'étonne et l'inquiète que ce qui le rassure et le charme. Personne, si ce n'est Stéphen ou Roque, ne pouvait voir Morenita sans subir une sorte de fascination, ou tout au moins une curiosité maladive d'étudier l'étrangeté de cette grâce, de cet esprit, de cette destinée.

Faible de muscles, robuste de santé et de volonté, remar-

quablement petite, mais taillée, comme les figures des camées antiques, dans des proportions si élégantes, qu'elle paraissait grande quand on la voyait isolée ; blanche aux lumières à force de finesse et de transparence dans la peau, bien qu'elle fût d'un ton olivâtre en réalité ; nonchalante et contemplative, mais tout aussitôt capable d'une attention soutenue et d'une assimilation rapide ; colère et craintive, tendre par accès, glaciale dans la bouderie, inconstante et tenace, selon que sa fantaisie devenait passion ou sa passion fantaisie, elle était un problème pour quiconque s'engouait de ce qu'elle avait d'attrayant, sans vouloir faire la part de la fatalité de l'organisation, ce ver mystérieux qui ronge les plus belles fleurs.

Le duc était saintement et naïvement épris de sa fille. Il chérissait en elle non-seulement le fruit de ses entrailles, mais encore le souvenir de ce type qui l'avait enivré et entraîné jadis, en dépit de son amour pour sa femme et de la religion du serment conjugal, qui n'était point une chimère à ses yeux. Il se sentait dominé d'avance par cette enfant expansive et téméraire.

La duchesse vint à la rue de Courcelles à l'heure indiquée, Elle exprima tout d'abord à madame de Saule le désir d'emmener Morenita et de ne plus s'en séparer. L'étonnement que le refus formel d'Anicée lui causa étonna Anicée à son tour. Celle-ci s'aperçut que la duchesse ne comprenait rien à l'affection maternelle, et regardait l'adoption d'un enfant comme une charge plus méritoire qu'agréable.

Elle se rabattit alors sur la proposition d'emmener Morena chez elle pour quelques jours. Anicée s'y refusa également.

— Cela est impossible, lui dit-elle avec la fermeté qu'elle savait mettre dans la douceur, à moins que Morena ne soit officiellement adoptée par son père. Jusqu'ici, telle n'a pas été l'intention du duc. Or, tant qu'elle ne sera pas mariée, elle ne

doit pas mettre les pieds sans moi dans une maison où on peut la croire étrangère.

— Vous êtes bien rigide, répliqua la duchesse avec un peu de dépit. Je pensais pouvoir me préoccuper aussi, et avec quelque succès peut-être, de l'établissement de cette jeune personne. Dans la retraite où vous l'enfermez, elle trouvera difficilement le moyen de s'éclairer sur son choix. Est-ce que vous ne croyez pas le temps venu de la produire un peu dans le monde, et, dans ce cas, la première maison où elle doit paraître n'est-elle pas la mienne ?

— Oui, madame, répondit Anicée ; mais le moment n'est pas venu, selon moi. Ma fille n'a que quatorze ans.

— Eh bien, je me suis mariée à quinze ! dit la duchesse presque irritée.

— Et moi à seize, reprit doucement Anicée, et, croyez-moi, madame, c'était beaucoup trop tôt pour toutes deux.

— Enfin, madame, concluons, dit la duchesse, qui ne s'attendait pas à faire si peu d'effet sur madame de Saule. De toutes façons, même pour un jour, même pour une heure, même avec vous, vous me la refusez ?

— Non, madame ; si M. le duc exige que je vous la présente chez lui, je n'ai pas le droit de m'y refuser.

— Fort bien ! s'écria la duchesse tout à fait piquée ; vous ferez le sacrifice de déroger à vos habitudes de retraite pour complaire à l'époux infidèle ; vous ne ferez rien pour l'épouse généreuse qui pardonne, et, dans l'intérêt même de l'enfant, vous ne la confierez pas à sa protection ?

Anicée réussit, par sa raison pleine d'égards et de douceur, à calmer cette âme irritable et à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas placer le duc dans l'alternative d'avouer sa faute aux yeux du monde, ou de ne pas recevoir sa fille avec la distinction particulière qu'elle méritait de lui.

La duchesse subit, en dépit d'elle-même, l'ascendant de

cette femme plus forte qu'elle de sa conscience, et consentit à se laisser guider par elle dans l'acte de générosité conjugale dont elle voulait se faire un mérite auprès de son mari.

Il lui fallut d'abord renoncer ou paraître renoncer à avoir ce mérite aux yeux du monde. Anicée exigea que tout se passât, jusqu'à la manifestation des volontés paternelles, dans le secret de l'intimité.

La duchesse céda et partit en remerciant madame de Saule de son bon conseil.

VI

Deux jours après cette entrevue de ses deux protectrices, Morenita reprenait son journal.

JOURNAL DE MORENITA

Paris, 19 novembre 1846.

Je ne voulais plus rien écrire. Cela m'avait fait trop de mal! Il me semblait qu'en me racontant mes peines, je les augmentais et leur donnais une réalité qu'elles n'auraient pas eue sans cela. Aujourd'hui que mon esprit est dans une disposition plus riante, je veux enregistrer le souvenir de cette soirée.

Que signifie-t-elle? Je n'en sais trop rien. Mais il y a encore du mystère là-dessous. M. Clet dit qu'il n'y a d'agréable dans la vie que l'inconnu. Bonne maman appelle cela un paradoxe.

A-t-elle raison? Les cachotteries qui m'environnent ont leurs moments de charme; mais je sens souvent aussi les épines de la curiosité inassouvie m'atteindre au milieu de toutes ces guirlandes de roses où l'on enferme mon petit horizon...

Nous venions de dîner, et mon parrain prenait son café au coin du feu. J'avais entendu mamita défendre sa porte, excepté pour deux personnes qu'elle n'avait ni nommées, ni décrites à ses gens, mais qui devaient demander M. Stéphen tout court. Elle avait dit cela, ne croyant pas être entendue de moi. Et je croyais, moi, que c'était quelque rendez-vous d'affaires; je m'attendais à m'ennuyer.

On a demandé mon parrain; il est sorti du salon et y a ramené aussitôt une belle, jolie, charmante femme, parée comme pour une demi-soirée, mais avec quel goût et quelle recherche! Elle avait une robe de soie blanche à grandes fleurs flambées, des fuchsias de corail montés en or, des dentelles magnifiques et une profusion de bracelets, tous plus beaux les uns que les autres. C'est bien joli, d'avoir une quantité de bijoux différents. Mamita m'a donné tous les siens. Elle dit que ce sont des objets d'art agréables à regarder, incommodes à porter, mais que, si cela m'amuse, il n'y a pas de raison pour m'en priver. Mais elle n'est pas immensément riche, ma bonne mamita; elle n'a jamais été coquette, et elle fait tant de bien, que son écrin n'était pas très-éclatant. Mon parrain me blâme d'aimer follement la parure, depuis que nous sommes revenus ici. Que veut-il donc que j'aime? Il n'a qu'à m'aimer un peu plus, lui; il verra si je me soucie des chiffons et des affiquets dont j'essaye de m'amuser.

La belle dame, après les politesses un peu *sans façon* qu'elle a adressées à mes deux mamans, s'est mise à me regarder avec tant de curiosité, que, moi qui ne suis pas timide, j'ai failli en être décontenancée. Cela commençait même à devenir impertinent, lorsqu'elle est venue à moi et m'a demandé avec

beaucoup de grâce la permission de m'embrasser. J'ai été fort surprise ; j'hésitais, je regardais mamita. Celle-ci m'a dit :

— Madame a connu des personnes de ta famille et s'intéresse à toi réellement. Remercie-la de la bonté qu'elle te témoigne.

La belle dame m'a tendu sa belle main ; j'ai encore jeté un coup d'œil furtif sur mamita, mais elle ne m'a pas fait signe de la baiser. Je me sens bien d'être un peu fière ; et, ne me souciant pas de faire plus de frais qu'il n'en faut, j'ai présenté mon front, qu'on a baisé avec assez de franchise, à ce qu'il me semble.

Alors nous avons été bonnes amies. Cette dame a l'aplomb et le ton familier des personnes du grand monde. Nous n'en voyons pas beaucoup ; mais celles qui viennent chez nous de temps en temps ont toutes un air de famille. Pourtant celle-là est Espagnole. Sa physionomie et son accent lui donnent une certaine originalité.

Comme elle me paraissait un peu indiscrète dans sa manière de m'interroger sur mes goûts et mes plaisirs, j'ai pris mon ouvrage pour rompre la conversation ; mais elle paraissait décidée à me faire la cour. Elle a rapproché sa chaise de la mienne, et, regardant mon crochet, elle m'a demandé si je savais faire un certain point que je ne connaissais pas. Elle a pris ma soie et mon moule pour me l'enseigner, louant avec exagération l'adresse avec laquelle j'apprenais à le faire. Pendant qu'elle démontrait, je m'avisai de regarder ses bracelets. Elle me les passa tous dans les bras, disant que je les verrais mieux. Je me suis laissé faire, comptant les lui rendre, et pensant qu'elle me prenait pour un joujou. Comme cette dame est assez potelée, j'avais de ses bracelets jusqu'au coude.

Nous étions dans cette espèce de camaraderie improvisée, quand on a demandé mon parrain pour la seconde fois. Il est sorti et est rentré avec un beau et grand jeune homme qu'on

a appelé plusieurs fois, par mégarde, je pense, monsieur le duc. Son premier mouvement a été de saluer mamita et bonne maman, auxquelles il a baisé la main. Puis, apercevant sa femme qu'apparemment il ne s'attendait pas à trouver là, il a fait une exclamation de surprise et a paru embarrassé. Je ne suis pourtant pas sûre que tout cela ne soit pas une comédie. Est-ce pour moi qu'elle a été jouée? Je ne comprends pas pourquoi.

La duchesse, après lui avoir tendu la main, qu'il a reçue presque à genoux, ce qui m'a encore étonnée passablement, me l'a présenté comme son mari, en ajoutant que, lui aussi, avait connu mes parents et prenait à moi un grand intérêt. Puis, comme le duc me saluait et me regardait d'un air attendri, elle m'a poussée vers lui en me disant de l'embrasser. J'ai rougi beaucoup. Je n'ai pas l'habitude d'embrasser les hommes, et mon parrain m'a bien fait sentir que je n'étais plus assez petite fille pour prendre cette familiarité, même avec lui.

Le duc, qui paraissait plus troublé que moi, a pris mes deux mains dans les siennes et les a portées à ses lèvres en me disant :

— Ma chère miss Hartwell, j'ai l'âge qu'aurait votre père et j'ai été son ami. J'ai peut-être le droit de vous donner la bénédiction qu'il vous donnerait en vous voyant si charmante et si intéressante. Mais je veux vous inspirer de la confiance avant de vous demander un peu d'amitié. Les présentations solennelles sont toujours gênantes à votre âge : permettez-moi de causer avec vous, et faites-moi taire si je vous importune.

Je me suis sentie tout à coup si à l'aise et si complétement gagnée, que j'ai regretté de ne pas l'avoir embrassé. Il ne m'aurait pas repoussée comme fait mon parrain, lui !

Mamita nous a aidés à nous mettre en rapport plus vite, en lui disant, avec une modestie maternelle, que je comprenais

l'espagnol. Quand sa femme et lui ont vu que je parlais leur langue tout aussi bien qu'eux, et comme si c'était la mienne propre, ils ont fait des cris d'admiration et ont béni mamita sur tous les tons pour l'excellente éducation qu'elle m'a donnée. J'ai un peu souri de cet orgueil national et leur ai recommandé de ne pas dire trop de mal de mamita devant elle, en espagnol, vu qu'elle le comprenait tout aussi bien que moi. Mamita s'est obstinée à leur répondre en français, prétendant qu'elle ne voulait pas leur fatiguer l'oreille par une prononciation défectueuse, et qu'elle ne connaissait un peu la langue que pour m'avoir entendue prendre mes leçons avec mon parrain.

Dans le fait, je crois que mamita faisait là un acte de respect envers sa mère, qui n'entend pas cette langue, et, profitant de l'exemple, voulant paraître aussi une bonne fille bien élevée, j'ai reparlé français tout le reste de la soirée. Vraiment, je me suis senti beaucoup d'amour-propre devant ce duc, qui me plaît à la folie. J'ai très-bien joué du piano et très-joliment chanté en espagnol devant lui. Pour un peu, j'aurais dansé le boléro, que j'ai appris toute seule, en secret, devant la psyché de ma chambre, après l'avoir vu danser à Fanny Elssler. Je sais bien que je le danse, sinon mieux qu'elle, du moins plus dans le vrai caractère.

Le duc était enchanté de moi, et sa femme aussi. Il n'y a pas d'éloges qu'ils n'aient faits de moi à mamita, à tel point qu'elle les a priés de ne pas me gâter.

— Elle a trop de bon sens pour être vaine, leur a-t-elle dit. Dites-lui surtout de continuer à être modeste; cela vaudra encore mieux que tous ses petits talents et toutes ses gentillesses.

Elle disait cela pour moi, cette bonne mère; mais, au fond, elle était très-fière de mon succès devant ces étrangers, je le voyais bien. Quand ils ont pris congé, comme ils ne par-

laient pas de revenir, j'ai cédé à un élan qui m'est venu de dire au duc :

— Eh bien, est-ce que nous ne nous reverrons pas?

— Vous le voyez, a-t-il dit à mamita en me pressant un peu sur son cœur, nous sommes déjà si bons amis, que nous avons de la peine à nous quitter, et que me voici tout à fait triste et malheureux si vous ne permettez à la duchesse et à moi de revenir.

Mamita a dit qu'elle comptait bien qu'ils reviendraient souvent. J'ai voulu alors remettre tous les bracelets à la duchesse; mais elle m'a priée de les garder, et, comme mamita objectait que j'étais trop jeune pour tant de luxe, elle a dit qu'elle reviendrait les chercher et qu'elle désirait qu'ils me fissent penser à elle en attendant. Je vois bien qu'elle veut me donner tout cela. C'est insensé! il y en a pour une somme folle; j'ai été étourdie d'un pareil cadeau. Mamita a dit, quand nous avons été seules avec mon parrain, que, si on insistait, je n'aurais pas bonne grâce à refuser; alors je me suis vue à la tête de tant de bracelets, que, pendant un moment, je les ai examinés les uns après les autres, comme une enfant que je suis.

Hélas! mon parrain est bien cruel pour moi! tantôt il me reproche de faire la demoiselle, et tantôt de n'être qu'une morveuse. Que veut-il donc que je sois? On m'a aidée et poussée à faire des progrès qui, je le vois bien, dépassent la portée de mon âge en bien des choses, et, si je m'abandonne à mes idées, il me fait taire ou me rembarre; si je redeviens enfant pour m'amuser à des hochets, il me prend en pitié!

Il ne m'a pourtant pas chapitrée ce soir; mais, mamita ayant essayé de savoir si ces personnes m'étaient également sympathiques, comme j'hésitais un peu avant de répondre, il a dit, lui, d'un ton moqueur :

— Bah! croyez-vous qu'elle puisse songer, ce soir, à autre chose que ses bracelets?

J'ai eu alors du dépit, et, n'hésitant plus à me prononcer, j'ai dit que tous les bracelets du monde ne m'empêcheraient pas de juger que la duchesse était une bonne femme un peu commère, et le duc un homme presque aussi parfait que mon parrain, mais beaucoup plus indulgent pour moi.

Cette réponse a paru étonner mamita, qui a, certes, une grande affection et même de l'engouement pour mon parrain. Elle a failli me contredire; puis elle s'est arrêtée, et, sans prendre note de mon reproche, elle a fait l'éloge du duc. J'ai demandé son nom; mamita a paru hésiter; mon parrain s'est hâté de dire :

— Jusqu'à nouvel ordre, il n'a pas de nom ici. Des raisons de famille l'obligent à y venir incognito.

Il a fallu me payer de cette réponse. Mon parrain, qui demeure un peu loin d'ici, nous a souhaité le bonsoir, et moi, me sentant le cœur très-gros de son air toujours froid et dur avec moi, j'ai été me coucher. Mais, loin d'avoir envie de dormir, voilà que je griffonne encore dans mon lit à une heure du matin.

Mon Dieu! à quoi cela me sert-il? Cela ne me soulage pas. Si je lui écrivais, à lui, ce serait différent; mais il se moquerait de moi, et pourtant il me semble que je saurais lui faire par écrit des reproches mieux tournés que je ne peux les dire.

Allons, allons! qu'ai-je besoin de penser toujours à lui? C'est un homme bizarre; personne ne le croit; mais, moi, je le sais. Je sais que sa bienveillance, son grand esprit, sa tolérance, son savoir-vivre, ne l'empêchent pas d'avoir des manies, des grippes, et que je suis l'objet d'une des mieux conditionnées. Pourquoi moi, hélas! moi qu'il aimait tant quand j'étais petite! moi qu'il faisait sauter sur ses genoux avec tant d'amour! moi qu'il a pris ensuite tant de soin à instruire et à qui il parlait toujours comme un père à sa fille! moi à qui il écrivait, durant

son grand voyage, des lettres si bonnes? Il m'a revue, et, dès le premier jour, j'ai senti que je ne lui plaisais plus; qu'il me regardait avec curiosité, avec ironie, avec aversion!... Oui, c'est de la haine qu'il a pour moi maintenant!

Comment ai-je pu mériter cela, moi qui fais tous mes efforts pour corriger en moi ce qu'il blâme, moi qui renonce si courageusement à tous les amusements qui lui déplaisent? Avant-hier encore, j'avais envie d'aller à l'Opéra. Nous n'y allons pas trois fois pas an. Mamita y consentait. C'était pour entendre *Guillaume Tell!* Il a dit qu'il valait mieux, à mon âge, entendre de la musique au Conservatoire, et surtout apprendre à lire soi-même, que de se brûler les yeux et de se blaser les oreilles au théâtre. J'avais envie de pleurer, j'aime tant le spectacle! L'effort que je fais pour cacher le plaisir que j'y goûte me donne chaque fois la fièvre. Eh bien, je me suis soumise sans raisonner, j'ai renfoncé mes larmes, et il ne m'en a pas su le moindre gré. Ah! je suis bien malheureuse!

Deux heures du matin.

Je pleure et je m'agite sans pouvoir dormir. J'aime autant me mettre à écrire que de me battre comme cela avec mes idées noires. Qu'est-ce que j'ai donc, mon Dieu? et pourquoi suis-je si sensible à l'indifférence d'un homme qui, après tout, n'est pas mon père et n'est peut-être pas seulement mon tuteur? Mon ami, mon protecteur véritable, c'est probablement ce duc qui est venu hier au soir et qui paraît si bon. Il paraît aussi plus jeune et il est certainement plus beau que M. Stéphen. J'ai fait tout mon possible pour lui plaire, et j'y ai réussi. Sa femme lui a dit en espagnol, avant qu'elle sût que j'entendais cette langue, qu'elle me trouvait jolie, *jolie comme un démon;* il a répondu

— Non! jolie comme vous, *jolie comme un ange.*

Je suis donc jolie, enfin? Pourquoi mon parrain me trouve-t-il laide? Il n'est pas comme mamita, qui m'admire en tout! Décidément, je ne veux plus l'aimer. Je veux penser à mon cher duc. Qui sait — une idée folle! — si ce n'est pas lui qui est mon père? Non, c'est impossible; sa femme n'est pas ma mère, je le sais bien, et, d'ailleurs, ma mère est morte. Mais il pourrait avoir été marié deux fois... Alors pourquoi me cacherait-il que je suis sa fille? Ah! peut-être que cette belle dame qu'il a épousée en secondes noces n'a pas voulu qu'il m'élevât dans sa maison. Elle a sans doute d'autres enfants, et elle est jalouse de moi. A présent, elle se sera repentie de sa cruauté et elle vient pour me consoler, en attendant qu'elle me permette de rentrer dans la maison paternelle! Oui, voilà enfin une supposition assez vraisemblable, après toutes celles que j'ai déjà faites et qui se sont trouvées absurdes. Il est certain que mon père est vivant, parce que mamita, qui ne sait pas, qui ne peut pas mentir, ne m'a jamais dit avec insistance ni avec assurance qu'il fût mort.

Et tous ces cadeaux que je reçois chaque année pour mes étrennes et le jour de ma naissance? C'est sans doute la duchesse qui me les envoyait pour me dédommager de m'avoir privée des caresses de mon père. . . . . .

. . . . . .

La rêverie, le sommeil ou les larmes avaient interrompu le journal de Morenita; elle ne le reprit pas les jours suivants. Elle fut assez sérieusement indisposée.

Cette jeune fille éprouvait pour Stéphen une passion naissante dont le début s'annonçait avec la violence qu'elle portait dans tous ses engouements. Mais, malgré la précocité de son développement physique, élevée par madame de Saule, elle avait encore toute l'ignorance de son âge, et donnait encore le nom de tendresse filiale à ce sentiment qui l'agitait.

Stéphen vit le danger, non pas de se laisser séduire un seul instant par tant de beauté, d'innocence, de jeunesse et de flamme, mais celui de laisser croître dans ce pauvre cœur un mal incurable. D'abord il ne crut pas ce mal aussi sérieux qu'il l'était; mais il vit des progrès si rapides, qu'il en fut effrayé, et pensa sérieusement au moyen de le conjurer.

Les affectations de froideur et d'éloignement amenant une sorte de désespoir chez sa pauvre filleule, il essaya d'un autre système, celui de la douceur et de la bonté. Mais, dès le premier jour, il dut y renoncer entièrement : l'effet était pire. Morenita arrivait à une joie délirante; elle lui baisait les mains avec ardeur, et, dès qu'il voulait lui persuader de contenir son émotion, elle l'accablait de reproches d'une véhémence incompréhensible. L'orage de la passion bouleversait cette jeune tête. Elle semblait commencer à comprendre ce qu'elle éprouvait et avoir déjà perdu la force d'en rougir et d'y résister.

Stéphen se résolut, ou plutôt fut entraîné fatalement à lui faire un aveu terrible pour elle, hasardé pour lui et pour Anicée; car c'était la révélation d'un secret que Morenita n'aurait peut-être pas la prudence de garder et d'où dépendait encore le repos de la famille.

— Mon enfant, lui dit-il un soir qu'elle était presque folle et le menaçait de mourir de chagrin s'il ne promettait de l'aimer comme elle l'aimait, *plus que tout le monde*, ce que vous me demandez là est tout à fait impossible. Il est une personne que j'aime et que j'aimerai toujours plus que vous, parce que je l'ai aimée avant vous.

— Je sais qui, s'écria l'enfant avec des yeux ardents de colère, c'est mamita! Vous allez me dire qu'elle le mérite mieux que moi, je ne dis pas le contraire; mais vous n'en êtes pas moins injuste de me la préférer, car elle n'a pas besoin que vous l'aimiez tant; elle vous aime avec piété, et, moi, je vous aime avec rage!

— Qu'en savez-vous, Morenita? reprit Stéphen stupéfait de ce mélange d'audace et d'innocence, de ces paroles insensées avec une ignorance si complète de leur portée. Savez-vous que, pour aimer parfaitement, il faut être trois fois éprouvé, trois fois saint devant Dieu, et que cela n'est pas donné aux enfants terribles comme vous, qui veulent tout dominer, tout accaparer, tout briser autour d'eux? Et que m'importe que vous m'aimiez avec rage, comme vous dites, à moi qui suis aimé avec religion?

— Eh bien, non! s'écria Morenita, pleine de l'amer triomphe d'une vengeance de femme déjà bien sentie, vous n'êtes pas aimé avec religion ; et, comme mamita est la vertu même, elle ne vous aime pas du tout.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Stéphen l'examinant avec surprise et méfiance.

— Cela signifie, répondit Morenita, que, si maman vous aimait comme vous dites, elle vous aurait épousé. Eh bien, quoique je sois une petite fille, je sais qu'on ne doit pas trop aimer un homme dont on ne veut pas, ou dont on ne peut pas faire son mari.

— Alors, ne m'aimez pas trop, Morenita, dit Stéphen avec un sourire de pitié ; car je ne peux ni ne veux être le vôtre. Puisque vous savez tant de choses et faites de si beaux raisonnements, vous auriez dû vous dire cela avant de m'aimer *à la rage*.

— Est-ce donc que vous êtes le mari de mamita? s'écria la petite fille frappée de terreur.

Et, se levant, elle ajouta avec une énergie mêlée d'une grandeur extraordinaire :

— Si je le croyais, je demanderais pardon à Dieu de tout ce que j'ai osé dire et penser.

— Eh bien, je suis le mari de mamita, répondit Stéphen gagné par la solennité que prenait cet entretien, un entretien

terrible, bizarre, et qui, certes, ne pouvait pas se renouveler.

— Le monde l'ignore, ajouta-t-il ; mais nos amis, nos serviteurs le savent...

Il allait lui expliquer par quelles circonstances étranges et cruelles il avait été forcé de tenir son mariage secret jusqu'à ce jour ; mais Morenita ne l'entendait plus : elle était tombée sur un fauteuil, elle était évanouie.

Stéphen, qui avait réussi à cacher à sa femme la cause des bizarreries de leur fille adoptive, et qui avait choisi pour cette conversation avec elle un jour où Anicée était sortie avec sa mère, secourut l'enfant sans vouloir appeler les domestiques. Elle n'eut pas une larme, pas une plainte, pas une réflexion, et se renferma dans un morne silence. Il essaya alors de lui raconter succinctement sa vie, et comment Julien, le frère d'Anicée, avait failli périr dans un duel dont il était la cause involontaire et fatale. Le jeune homme n'avait pu entendre dire que sa sœur allait faire, à trente ans, la folie d'une mésalliance inouïe ; lui qui ne croyait pas à l'amour d'Anicée et de Stéphen, et qui n'y eût rien compris, il avait souffleté un de ceux qui se livraient à ces commentaires et qui répandaient dans son monde de sanglantes critiques sur l'absurde passion de sa sœur, sur l'hypocrite ambition de Stéphen, sur la tolérance philosophique de la mère. Il s'était battu, il avait été grièvement blessé. On l'avait sauvé à grand'peine ; mais cette catastrophe avait rendu impossible un mariage officiel qui, chaque jour, eût exposé Julien à des périls semblables ; car il persistait à *estimer* Stéphen et à croire sa sœur *innocente* de la fantaisie qu'on lui attribuait.

Devant de tels obstacles, il avait fallu tromper ce monde injuste et méchant, ce frère généreux mais obstiné dans ses préjugés. Stéphen et Anicée s'étaient mariés en pays étranger, sous les yeux de madame Marange et du chevalier de Valestroit, lequel était mort peu de temps après. Roque, Clei-

Schwartz et les vieux domestiques avaient gardé fidèlement le secret de cette union. Julien s'était marié aussi. Il habitait le midi de la France. Il témoignait toujours la plus vive affection à sa sœur, la plus haute estime à Stéphen, et commençait à leur écrire que, toute réflexion faite, il regrettait qu'ils ne fussent pas unis. Le monde aussi commençait à dire la même chose. C'est que Stéphen avait conquis l'admiration de tous par des travaux d'un mérite reconnu, par une attitude constamment digne, par une conduite toujours noble et généreuse. Il allait publier la relation de son voyage scientifique. Si un succès sérieux couronnait l'œuvre de sa vie, il espérait pouvoir bientôt déclarer son mariage, apporter à sa femme autant d'honneur qu'il lui eût attiré de blâme et d'ironie en agissant prématurément.

Mais, quelque liberté que cette déclaration dût apporter dans leurs relations officielles, Stéphen, satisfait d'être légitimement et indissolublement uni à la seule femme qu'il eût jamais aimée, fier de pouvoir enfin lui donner le nom que sa mère avait porté, était décidé cependant à ne pas faire régulariser son mariage par les lois civiles de la France. N'ayant pas d'enfants, cette régularisation ne pouvait servir qu'à lui assurer la jouissance des biens de sa femme, et c'est à quoi il ne voulait jamais descendre. Anicée elle-même eût rougi de l'y faire songer. Stéphen était par lui-même riche au delà de ses besoins, qui étaient restés fort simples. Il aimait à habiter, en Berry, la maison de sa mère, et, à Paris, un modeste appartement où il pouvait recevoir ses amis sans être forcé de les éblouir d'un luxe qui n'eût pas été sien. D'ailleurs, il avait pris une si douce habitude de se regarder comme l'amant de sa femme, ils étaient si sûrs l'un de l'autre, la séparation de chaque jour rendait la réunion de chaque lendemain si douce, le mystère redore d'une si douce chasteté les relations trop souvent indiscrètes du mariage, il écarte si

absolument les commentaires grossiers par lesquels beaucoup de gens se plaisent à en avilir la sainteté, que les heureux époux ne se sentaient nullement pressés de modifier le tranquille et solide arrangement de leur vie.

VII

De tout ce que nous venons de dire au lecteur, Stéphen ne dit à Morenita que ce qu'elle devait savoir et pouvait comprendre : la différence des fortunes entre Anicée et lui, les préventions impitoyables du monde, la résistance déjà presque vaincue de Julien, les efforts que Stéphen avait dû faire pour mériter, par le talent, la science et la conduite, l'honneur d'appartenir à une femme comme Anicée, le désir qu'il avait de prolonger encore le temps de son épreuve, afin d'être complétement digne de se déclarer son protecteur et son protégé.

Morenita écouta cette explication d'un air calme.

— C'est bien, dit-elle quand Stéphen eut tout dit. Vous ne me méprisez pas assez, j'espère, pour craindre que je trahisse jamais le secret de ma mère. Veuillez oublier ma folie ; moi, je jure qu'elle est passée. J'ai fait un rêve, j'ai été malade, voilà tout ; je sens que je mourrais si quelqu'un me le rappelait. J'ose croire que personne au monde ne me causera cette humiliation.

Morenita parut très-satisfaite et presque consolée d'apprendre que mamita n'avait pas eu le moindre soupçon de son égarement, et que madame Marange n'avait jamais semblé s'en apercevoir. Elle s'en était aperçue cependant, cette femme pé-

nétrante et sage ; mais, n'ayant pas le moindre doute sur la prudence de son gendre, elle s'était tue, comptant bien qu'il trouverait le remède.

Stéphen, voyant sa filleule calmée et en apparence très-raisonnable, lui témoigna de l'amitié et s'efforça, avec un enjouement tout paternel, de lui persuader qu'elle s'était absolument trompée sur le sentiment qu'elle éprouvait pour lui. Il feignait de n'avoir jamais cru qu'à un mouvement filial exprimé avec l'exaltation d'une tête vive. Mais Morenita l'interrompit, et, prenant tout à coup l'attitude d'une femme fière et forte :

— Taisez-vous, lui dit-elle ; vous ne me connaissez pas, vous ne me comprendrez jamais, ni les uns ni les autres. Ce que je suis, Dieu seul le sait, et l'avenir me le révélera à moi-même !

Elle se leva et sortit. Stéphen fut un peu inquiet de son air froid et sombre ; il alla dire à la vieille bonne qui l'avait élevée qu'elle paraissait souffrante, et l'engagea à la surveiller.

Morenita se voyant observée, fit un effort héroïque pour cacher sa souffrance et feignit de s'endormir avec calme. Mais, au milieu de la nuit, elle eut un violent accès de fièvre, et Anicée fut éveillée en sursaut par ses cris.

Morenita fut malade pendant quelques jours. Roque, qui voyait partout des cas de la maladie qu'il était en train d'étudier particulièrement, prononça le mot de *méningite* et voulut traiter la petite fille comme pour une fièvre cérébrale. Heureusement, Stéphen, qui ne vit là qu'une irritation nerveuse, s'opposa aux saignées et conseilla des calmants. Au bout de la semaine, la malade était guérie.

Le duc et la duchesse vinrent la voir pendant et après sa courte maladie. La sollicitude qu'ils lui témoignèrent parut soulager et consoler beaucoup Morenita, dont l'accablement moral était extrême, et qui parut enfin reprendre la volonté de vivre. Cette enfant, au milieu de ses souffrances, avait montré

à Stéphen une sorte de courage sombre et soutenu. Pas un mot de sa bouche, pas une expression de son visage n'avait trahi le secret de son âme, même dans quelques moments de délire que lui avait donnés la fièvre. Elle avait pris une résolution inébranlable.

Un jour, Morenita reçut une lettre ainsi conçue, qui se trouva dans un envoi de fleurs de la duchesse .

« Si vous voulez savoir tous les secrets qui vous concernent, et que jamais ni le duc, ni sa femme, ni votre mamita, ni son mari ne vous révéleront, donnez un rendez-vous à la personne qui vous écrit ces lignes à l'insu de tous, et qui ira prendre votre réponse, cette nuit, dans la branche du sapin qui dépasse, en dehors, la crête du mur de votre jardin. Il n'y en a qu'une. »

Morenita, chose étrange à son âge et avec l'éducation qu'elle avait reçue, n'hésita pas un instant sur ce qu'elle voulait faire. La nature, si longtemps et si patiemment combattue en elle par les exemples et les leçons d'Anicée, reprenait tous ses droits sur cette organisation inquiète, téméraire et aventureuse. Rien ne peignait mieux la situation de ces deux femmes que le mot vulgaire du vieux Schwartz, lorsqu'il parlait d'elles avec Stéphen :

— C'est une poule, disait-il, qui a couvé un œuf de canard ; et de canard sauvage, encore !

En effet, le moment approchait où la pauvre poule, éperdue sur la rive, allait voir la progéniture étrangère se lancer dans la première eau courante qui tenterait son insurmontable instinct.

Morenita prit le costume qu'on lui avait fait faire pour ses leçons de gymnastique, leçons qui, par parenthèse, n'avaient pas atteint leur but, qui était de la faire grandir. Elle attendit

l'heure où son parrain était parti, et où tout le monde était endormi. Elle s'enveloppa de sa pelisse fourrée, se glissa dans le jardin, gagna le mur, grimpa lestement dans le sapin jusqu'à la branche indiquée, et attendit résolûment l'aventure.

De l'autre côté de cette muraille, médiocrement élevée, s'étendait le jardin petit et touffu d'une maison voisine. L'appartement du rez-de-chaussée d'où ce jardin dépendait n'était pas loué. Morenita, sans faire semblant de rien, s'était assurée de ces détails dans la soirée.

Au bout d'une heure d'attente, elle entendit s'agiter les branches d'un autre massif d'arbres dont les cimes se confondaient avec celles du jardin d'Anicée. On posa contre le mur une échelle où l'on monta avec précaution. La nuit était tiède et voilée de nuages. L'ombrage épais du double massif que séparait le mur mitoyen rendait l'obscurité presque complète en cet endroit.

Morenita, tapie dans son arbre, tout près de la tige, sentit s'agiter la branche qu'elle surveillait. Il n'y avait pas un souffle de vent; elle reconnut qu'on interrogeait l'extrémité de cette branche pour y trouver la réponse qu'on lui avait demandée ; alors elle retira brusquement la branche vers elle, en disant :

— Écoutez!

Le premier mouvement de la personne qui venait ainsi fut de fuir. Mais, Morenita ayant répété de sa voix douce et enfantine : *Écoutez!* on se rassura, on se rapprocha, et une tête d'homme se montra au-dessus du mur.

— Écoutez! dit Morenita pour la troisième fois, et ne bougez pas. Il n'y a pas de lettre, et c'est moi en personne qui suis là pour entendre ce que vous avez à me dire.

— Merci pour cette confiance, répondit en espagnol une voix d'homme, plus douce que celle de nos climats, et d'une fraîcheur harmonieuse, qui sembla être à Morenita l'écho renforcé de la sienne propre.

— Ne comptez pas trop là-dessus, reprit-elle ; je ne sais pas qui vous êtes, et, avant tout, je veux le savoir. Ce n'est pas que je vous craigne : la branche qui nous sert de conducteur ne pourrait pas vous porter, et je serais à la maison avant que vous eussiez franchi le mur. Je n'ai là qu'un coup de sonnette à donner pour réveiller tout le monde; je crierais au voleur, et alors gare à vous!

— Je vois, Morenita, que je m'étais trompé, répondit la voix; vous vous méfiez de moi. Un autre à ma place s'en affligerait; moi, je m'en réjouis et vous en félicite. Voulez-vous savoir pourquoi?

— Oui, quand vous aurez dit qui vous êtes.

— Un seul mot répondra aux deux questions : Morenita, je suis ton frère!

— Oh! mon Dieu, est-ce vrai? s'écria l'enfant crédule. Oh! que je voudrais vous voir!

— C'est bien facile, répondit l'inconnu, qui était à cheval sur le mur; je vais vous passer mon échelle, qui est fort légère. Nous irons dans l'appartement de ce jardin, dont le portier, qui me connaît et qui a confiance en moi, m'a remis les clefs.

— Non, non, dit Morenita en se ravisant. Ce serait mal.

— Mal! reprit le jeune homme. Un frère et une sœur?

— Et qui me prouve que vous disiez la vérité? Voyons, êtes-vous noir comme moi?

— Plus noir que vous.

— Alors, vous êtes d'origine indienne?

— Précisément.

— Il me semble que votre voix ressemble à la mienne et qu'elle m'est connue, comme si ce n'était pas la première fois que je l'entends.

— C'est pourtant la première fois que je vous parle, et

comme vous ne pouvez pas vous souvenir du jour de votre naissance, c'est la première fois que vous me voyez.

— C'est-à-dire, observa Morenita en riant, que je ne vous vois pas du tout. Est-ce que vous me voyez, vous?

— Pas distinctement. Mais je vous ai vue plusieurs fois à votre insu.

— Vous vous intéressez donc un peu à moi?

— Je vous aime de toutes les puissances de mon âme, s'écria-t-il, parce que vous êtes belle comme la Vierge d'Égypte... et parce que tu es ma sœur! ajouta-t-il avec une tendresse presque aussi passionnée que son exclamation.

Un charme inconnu pénétra dans l'âme incertaine de Morenita. Elle qui avait tant envie de se savoir belle, elle s'entendait louer par cette voix mystérieuse qui avait les accents de l'amour et dont elle ne pouvait se méfier, si c'était, en effet, celle d'un frère. Agitée, curieuse, elle s'écria :

— Je veux vous voir! je saurai bien si nous nous ressemblons, et si la voix du sang parle à mon cœur. Mais je ne sortirai pas du jardin de maman. Si elle s'éveillait, si elle ne me trouvait plus dans ma chambre ni dans le jardin, elle en mourrait de peur et de chagrin. Voyons, il y a chez nous, tout près d'ici, un pavillon inhabité; je vais chercher la clef et de quoi allumer les bougies. Attendez-moi.

Elle retourna à la maison, s'assura que tout y était tranquille, prit une petite lanterne sourde, les clefs du pavillon et s'y rendit, afin que la porte fût ouverte au moment où elle y introduirait son prétendu frère. Il y était déjà, car il paraissait connaître parfaitement les localités, et ils entrèrent ensemble. Morenita tremblait. L'inconnu paraissait fort à l'aise, et son premier soin fut d'allumer les bougies comme un homme très-avide de se montrer et très-sûr d'être admiré.

C'était, en effet, le plus charmant garçon de vingt-quatre ans qui existât peut-être au monde. Sans ressembler à Morenita, il

avait avec elle des similitudes de race qui devaient la frapper. Comme elle, il était frêle et d'une petite stature qui, par l'élégance rare de ses proportions, ôtait l'idée d'une organisation chétive et faisait un charme de ce qui eût semblé pauvre dans celle d'un Européen. Il était franchement bronzé, mais d'un ton si fin, si ambré, si uni, que sa peau semblait transparente. Tous ses traits étaient d'une perfection délicate. Une barbe fort mince qui ne devait jamais épaissir, mais dont la finesse et le noir d'ébène encadraient avec bonheur sa bouche mobile et ses dents éblouissantes; une chevelure crépue qui semblait abondante par le mouvement naturel de sa masse légère, un regard dont la hardiesse paraissait brûlante, des pieds et des mains d'une petitesse et d'une beauté de forme incomparables, une voix suave comme la plus douce brise, une prononciation mélodieuse dans toutes les langues : tel était succinctement le gitanillo.

Morenita fut éblouie de cette beauté de type qui répondait si complétement à l'idéal dont le moule, si l'on peut dire ainsi, était dans son imagination. Elle crut se voir elle-même sous une forme nouvelle, et, jetant un cri de surprise :

— Oh ! oui, dit-elle, tu es mon frère, je le vois bien, et il y a en moi quelque chose qui me le dit.

— Eh bien, laisse-moi donc embrasser ma sœur ! s'écria le jeune homme en la pressant sur son cœur avec une effusion que Morenita crut chaste, et qui cependant l'effraya.

Elle rougit et détourna la tête ; le gitano ne put qu'effleurer les tresses noires de sa chevelure.

Se ravisant aussitôt, et craignant de se trahir, il reprit le calme attendri qui convenait à son rôle et raconta à Morenita tout ce qu'elle ignorait de sa propre histoire. Il ne lui cacha qu'une chose : c'est qu'il n'était pas son frère.

Ce récit bouleversa Morenita ; elle ne le comprit qu'à moitié. Elle était si simple, au milieu de la témérité de sa conduite,

qu'elle ne savait pas qu'on pût être la fille d'un homme marié avec une autre femme et d'une femme mariée avec un autre homme. Ses questions enfantines sur ce point firent éclater de rire le gitanillo, dont la délicatesse de sentiments n'était pas excessive. Cette gaieté, à propos d'une chose qui lui semblait si sérieuse, étonna Morenita, la fâcha et la troubla intérieurement, sans qu'elle sût pourquoi.

Rosario, qui tenait à gagner sa confiance, et chez qui la ruse pouvait se prêter à tout, reprit des manières plus graves; il essaya de lui dire qu'il y avait, en dehors des lois humaines, des mariages que Dieu ne maudissait pas toujours.

— Tenez, s'écria la pauvre enfant, humiliée instinctivement, si ces mariages-là sont criminels, ne me le dites pas, ne me dites plus rien! Ne me forcez pas à blâmer mon père et ma mère!

Puis, réfléchissant malgré elle, elle ajouta tristement:

— Oui, je le vois bien, se marier avec une personne, quand on l'est déjà avec une autre, c'est mal: on la trompe; on désobéit non-seulement aux lois faites par les hommes, mais encore à Dieu, par qui on a juré de n'avoir pas d'autre amitié. Voilà, du moins, ce qu'on ma enseigné, ce que je crois; et, puisque mon père rougit de moi au point de ne pas vouloir que je sache qui je suis, puisqu'il m'a cachée si longtemps à sa femme, et paraît décidé à me cacher au monde, c'est que ma naissance est une honte pour lui, et que je suis, moi, un être méprisable et méprisé!

— Non, ma sœur, répondit Rosario; les enfants sont innocents de la faute de leurs parents.

— Vous avouez donc que c'est une faute? reprit-elle avec vivacité. Allons, je comprends tout maitenant! Mon père a eu deux femmes, ma mère a eu deux maris. Ma pauvre mère en est morte de chagrin en me mettant au monde; je ne puis que la plaindre et prier pour elle!

Ici, Morenita, gagnée par une émotion soudaine, fondit en larmes sans trop se rendre compte de ce qu'elle éprouvait et de ce qu'elle disait ; puis elle se calma brusquement en ajoutant :

— Mais mon père est bien coupable, lui, puisqu'il l'a abandonnée à son malheur, à son repentir, à la pitié d'autrui. Pauvre femme ! être renvoyée, oubliée, méprisée ainsi parce qu'elle n'était pas noble, parce qu'elle était pauvre ! Pourquoi l'avoir aimée, si elle n'était pas digne de lui ? Ah ! tenez, vous m'avez fait bien du mal ! vous m'avez fait maudire mon père !

Elle pleura encore beaucoup ; puis, passant à un sentiment contraire, elle s'effraya de ce qu'elle pensait et supplia Rosario d'oublier ce qu'elle venait de dire. Elle chercha des raisons pour excuser le duc de Florès, elle s'efforça d'en trouver pour le respecter et pour l'aimer encore. Mais ces révélations, trop fortes pour son âge et très-dangereuses pour un caractère comme le sien, jetèrent un si grand trouble dans son âme et une si grande confusion dans ses idées, que Rosario, qui n'avait rien su prévoir de tout cela, se repentit d'avoir été si vite.

Il faisait son possible pour la consoler, elle ne l'écoutait guère. Tout d'un coup, ses idées prirent un autre cours.

— Vous dites que nous sommes gitanos ? s'écria-t-elle. Qu'est-ce donc que cette race maudite ? J'en ai entendu parler quelquefois. Je crois que j'ai vu passer de ces gens qu'on appelle en France des bohémiens. Ils étaient laids, sales, misérables, affreux ! Ah ! oui, je me rappelle tout ! Un soir, M. Roque (vous dites que vous le connaissez) a parlé longuement devant moi de cette tribu vagabonde : c'est bien là M. Roque ! le savant qui ne se rappelle rien quand il disserte ! A présent, je me souviens, moi, et je comprends pourquoi mamita voulait toujours changer la conversation, pourquoi sa mère toussait pour l'interrompre. Tout cela m'étonnait. Mon parrain n'était pas là ;

M. Clet prenait la défense des pauvres gitanos, et surtout des *charmantes filles de la bohème*, comme il disait. Et il me regardait; je prenais note de tout cela, et pourtant je ne comprenais pas. J'étais donc stupide? M. Roque disait que nous faisions pitié et dégoût dans toute l'Europe, mais qu'en Espagne surtout, on allait jusqu'à l'horreur et au mépris; ce qui n'empêchait pas que les belles gitanillas ne plussent aux hommes. Elles allumaient parfois des passions. Là-dessus, oui, je crois le voir encore, il s'est arrêté court; ses yeux se sont portés et fixés sur moi d'une manière si étrange, que je me suis mise à rire de sa figure, comme une enfant que je suis, une enfant qui ne comprend rien, qui ne devine rien. Il s'apercevait enfin que j'étais là, moi, et que j'étais une bohémienne!

En parlant ainsi avec feu, Morenita, exaltée et désespérée, cacha sa figure dans ses mains, et, oubliant ce jeune frère qu'elle avait été si curieuse de voir et si ravie de trouver charmant, elle se mit à penser à Stéphen, qu'elle aimait, à qui elle s'était sentie si violemment désireuse de plaire, et qui l'avait tirée du bourbier de la bohème, ramassée pour ainsi dire au coin de la borne et débarrassée de ses haillons pour la mettre dans son mouchoir, comme un pauvre animal perdu qu'on trouve sous ses pieds, et à qui l'on prend fantaisie de conserver l'existence. L'orgueil de Morenita se révoltait contre la découverte de ces faits trop réels, dont le gitanillo ne lui avait sauvé aucun détail. Elle se sentait humiliée jusqu'à la moelle de ses os, elle qui, dans ses rêves romanesques, avait été jusqu'à se croire appelée à hériter de quelque archipel fantastique découvert par Stéphen.

Elle ne pleurait plus, mais elle tordait ses mains avec désespoir et ne songeait plus à son frère, qui l'examinait avec stupeur. Il l'arracha enfin à cette sombre méditation en l'entourant de ses bras et en l'appelant sa sœur.

— Ta sœur? dit Morenita en le repoussant avec amertume

Toi, enfant de la nuit, noir comme elle, beau comme une étoile, j'en conviens, mais haï et redouté de ceux qui se disent les fils de la lumière? Eh bien, oui, nous sommes frères, il le faut bien! Nous portons tous les deux au front le sceau de notre abjection, et, si on ne nous eût élevés par charité, nous irions par les rues demander l'aumône ou errer avec les chiens perdus des carrefours! Ah! vraiment, je suis une belle miss Hartwell! c'était bien la peine de me donner tant de talents et de me façonner aux manières du grand monde! Voilà ce que je suis, moi, une bohémienne! Ah! maudits soient les insensés qui se sont fait un amusement de me traiter ainsi! Il m'ont donné le goût de l'orgueil et les besoins de l'opulence. Que comptent-ils donc faire de moi? Mamita parle de me marier. Vraiment! avec qui donc? Où trouvera-t-elle un homme de sa race, ayant quelque fierté, qui voudra se mésallier à ce point? A-t-elle fait pousser en serre chaude, ou dans quelque ménagerie, un gitano débarbouillé comme moi de sa fange natale, et tout prêt à produire dans le monde la rareté d'un couple de notre espèce, civilisé à l'européenne et travesti à la française?

Morenita éclata d'un rire amer, et, regardant le beau gitanillo, qui la comtemplait d'un air indéfinissable, elle lui prit la main avec un mélange d'affection et de dépit, en lui disant:

— C'est grand dommage que tu sois mon frère; car, en vérité, je ne vois que nous deux qui, au milieu de cette race d'étrangers et de maîtres, eussions pu nous consoler l'un par l'autre de cet esclavage doré, de cet abaissement montré au doigt!

VIII

Morenita parlait en espagnol avec une sorte d'éloquence sauvage que nous renonçons à traduire. Grande diseuse de riens et amoureuse de puérilités folles, quand elle redevenait petite fille, elle trouvait, dans l'émotion de la colère ou du chagrin, une abondance étrange de sentiments exaltés et de paroles acerbes. Rosario eut un instant peur d'elle. Ce n'est pas qu'il ne fût de force à lui tenir tête dans l'occasion; mais il se sentait épris d'elle d'une façon tout à fait insolite dans sa vie déjà usée et blasée, et il se demandait, lui qui avait eu tant de succès vulgaires et faciles, s'il triompherait jamais de cette âme mobile et violente dans laquelle il sentait enfin son égale.

— Morenita, lui dit-il en se mettant à genoux auprès d'elle et en prenant ses petites mains dans les siennes, vous êtes une enfant, une enfant gâtée, qui plus est. Vous reprochez à votre destinée, à vos parents, à ceux qui vous ont élevée, des choses pour lesquelles vous devriez bénir le hasard à toute heure. Je ne me plains de rien, moi qui n'ai pas été choyé et adoré comme vous du ciel et des hommes. Je suis plutôt reconnaissant envers votre parrain et ses amis, qui m'ont jeté le pain de la pitié et qui voulaient me condamner au travail mécanique, s'imaginant que cela était encore trop bon pour moi. Je n'ai jamais connu ni caresses ni tendres paroles. M. Stéphen était assez doux et ne refusait pas de me faire donner les connaissances élémentaires; le père Schwartz, que j'ai suivi

quelque temps à Fontainebleau, était tantôt fort grognon, tantôt niaisement débonnaire : c'est selon le dîner qu'il avait fait. Si j'ai appris le langage et les manières d'un homme qui ne sera jamais déplacé dans aucun monde, c'est à moi seul que je le dois. J'ai lu, j'ai regardé, j'ai écouté tout ce qui m'était nécessaire pour l'avenir que j'ai rêvé. M. Roque est un pédant et M. Clet un sot, que je donnerais tous deux volontiers au diable, si je n'avais su profiter d'eux en étudiant leurs travers et en pénétrant, par cet examen, dans les travers de leur espèce. Par l'un, je connais les prétentions des gens capables; par l'autre, celles des gens frivoles. Depuis, en courant le monde, j'ai regardé à tous les étages de la société. Le vernis et le cadre changent selon les degrés; mais c'est toujours la même peinture. En somme, je prends les choses comme elles sont, et, me moquant un peu de tout, je ne me sens irrité contre personne. Vous pensez que nous sommes une race d'esclaves. Quant à moi qui n'ai pas un grand d'Espagne pour père, car le mien a vécu dans les rues et péri dans les prisons avec ce qu'il y a de pire au monde; moi qui ne suis comblé ni de douceurs ni de bijoux, et qui ne puis dire, comme vous, que mes chaînes sont dorées; moi qui suis un bohémien complet, destiné à me frayer mon chemin sans l'aide de personne, et peut-être malgré tout le monde, je me sens assez fort pour me faire libre et pour me moquer de ceux qui se diront ou se croiront mes maîtres. Voyons, Morenita, belle petite fée aux rêves ambitieux, réconciliez-vous avec l'étoile des bohémiens. Il n'y a pas que nous, allez, qui soyons des enfants perdus et des produits d'aventure. Leur race de maîtres, comme vous l'appelez, a un trop-plein de besoins et de désirs que leur société ne peut pas contenter, et le mot de bohémiens s'applique maintenant par métaphore à une bonne partie des vieux chrétiens d'Europe. La France en fourmille, et les autres nations, qui toutes copient celle-là, accueillent fort bien tous les aven-

turiers d'esprit, de talent ou de *blague*, sans leur demander leur origine ou leur extrait de baptême. Nous deux, chère petite, nous intéressons par cela même que nous étions destinés au malheur avant de naître, et les idées philosophiques, qui sont de mode, nous feront même la part meilleure qu'aux bohémiens volontaires. Ainsi, plus de honte, plus de découragement, plus de jalousie. Vous êtes jolie comme le démon Astarté, et d'une beauté qui ne ressemble à celle d'aucune femme du monde. Il faut briller dans ce monde et y régner. Vous avez trente mille fois plus de talent et d'esprit qu'il n'en faut pour cela ; mais il faut sortir de l'ombre où l'on vous tient et chercher le soleil de la mode, le sceptre de l'engouement. Vous ne vous connaissez pas, vous vous prenez pour une pauvre petite fille élevée par charité, destinée à trembler et à rougir à toute heure, en attendant l'aumône d'un mariage de convenance qu'on vous assurera à prix d'argent. Otez ces idées-là de votre esprit. Vous êtes un oiseau de liberté et de proie, qui rompra bientôt les fils dorés de sa cage et qui fera bien.

— Je ne comprends pas, dit Morenita, qui écoutait avec une surprise croissante. Que puis-je donc faire pour m'affranchir de cette vie de famille où je souffre, j'en conviens, d'un ennui et d'un chagrin profonds? Si je demande à en sortir, on dira que je suis ingrate, et une fois condamnée comme mauvai cœur, qui est-ce qui s'intéressera à moi?

— Il ne faut jamais sortir des prisons par les grandes portes, elles sont trop en vue ; il y a toujours des portes de dégagement : prenez-en une qui s'ouvre en ce moment-ci! La duchesse de Florès à la fantaisie de vous avoir avec elle. Votre mamita, qui a plus d'influence sur le duc que sa propre femme, fait résistance, parce qu'elle croit qu'on ne vous prendra pas assez au sérieux dans cette nouvelle famille, et qu'on vous y donnera des goûts frivoles. Ces goûts de luxe, de bruit

et de triomphe qu'on appelle frivoles, ce sont les seuls goûts sérieux qu'une femme puisse avoir. Sans eux, elle passe sa vie à avoir quatorze ans, comme votre mère adoptive, qui est encore sous la tutelle de sa maman, et qui n'ose pas avouer qu'elle est mariée. La voilà vieille femme dans une situation ridicule, tandis que, belle encore et charmante, on le dit, elle pourrait briller dans le monde, avoir tous les triomphes de la jeunesse avec tous les profits de l'âge mûr.

— Oui, tout cela est vrai! s'écria Morenita, dont les secrets instincts de liberté, longtemps comprimés, répondaient à la doctrine du gitanillo jusqu'à un certain point. Mamita est esclave de tout et voudrait me river à sa vie d'esclavage et de captivité. Mais elle m'aime et m'a habituée à avoir besoin d'être aimée. La duchesse ne m'aimera pas. Elle fera de moi un jouet comme un petit chien, une négresse ou un perroquet. Et, quand elle se dégoûtera de moi, que deviendrai-je, si mamita, fâchée, ne veut pas me reprendre?

— Votre mamita vous reprendra toujours, ne fût-ce que pour conserver son rôle d'ange, qui est sans doute sa coquetterie à elle. Et, d'ailleurs, quel besoin avez-vous de ces tendresses de femme? Ne savez-vous pas qu'elles sont fort précaires, sinon tout à fait menteuses? Croyez-bien que vous êtes destinée à être haïe de toutes celles qui vous caressent aujourd'hui; car vous leur mettrez bientôt votre petit pied sur la tête, et la duchesse sera votre ennemie ce jour-là. Que vous importe! Croyez-vous donc aussi que la mamita ne vous exécrerait pas, un de ces matins, si votre cher Stéphen s'avisait de reconnaître que sa filleule est plus jeune que sa femme?

— Stéphen! s'écria Morenita en se levant.

Ce nom avait réveillé tous les orages de son âme. Elle se rassit sans rien dire, sentant déjà grandir en elle cette force qu'ont les êtres passionnés pour refouler et cacher leurs se-

crets. Mais le gitanillo avait senti vibrer la corde sensible. Il se hâta d'ajouter :

— Jamais votre parrain ne vous fera cet honneur, tant que vous pousserez sous ses yeux comme un petit animal domestique ; mais étendez vos ailes et planez, devenez une reine de la mode, et vous verrez s'il se souviendra de vous avoir ramassée si bas, à moins que ce ne soit pour enrager de vous avoir laissée envoler si haut. Alors, ne comptez plus sur les papas et les mamans de la rue de Courcelles. Moquez-vous de la duchesse aussi. Vous aurez une cour, ce qui vaudra mieux qu'une famille, et des esclaves, ce que vous préférerez à des maîtres.

— Vous me tentez, dit Morenita ; mais vous m'abusez peut-être. Où est donc ma puissance pour conquérir ainsi une royauté?

— Regarde-toi donc, ma sœur, dit Rosario en la conduisant vers la glace.

— Oui, dit-elle naïvement. Depuis que je vous ai vu, vous qui me ressemblez, je m'imagine que je dois être jolie, et, à présent que vous vous regardez dans la glace avec moi, en ayant l'air d'être enchanté de ma figure, je me vois par vos yeux et je me plais. Mais suis-je donc mieux que la duchesse et que toutes ces belles dames?

— Vous êtes *autre*, dit Rosario. Vous ne ressemblez à aucune ; vous êtes étrange ; c'est être supérieure à toutes, c'est être unique et légitime souveraine chez une race où règnent la lassitude et la fantaisie.

— Mais avec cela il me faudrait de l'esprit, de l'instruction et des talents! Mes parents adoptifs disent que j'aurai tout cela dans quelques années, mais que je n'ai rien et ne sais rien encore.

— Ah! je connais cette chanson-là! répliqua le gitanillo en riant. C'est toujours le même air et les mêmes paroles. Ils m'ont élevé au son de cette serinette. C'est bien eux, avec leur

intelligence épaisse et leur croissance paresseuse ! Ils ne savent pas que les gitanillos mûrissent plus vite. Et puis ces gens qui veulent tout approfondir et qui ne savent pas que la jeunesse n'a pas besoin d'autre chose que de n'être pas vieille ! Ils sont tous plus ou moins Roque, ces philosophes ! Ne crains rien, Morenita de mon âme, nous irons plus loin qu'eux sans nous donner tant de peine ! Si tu viens à me seconder, nous aurons de l'éclat, de l'argent et la liberté !

— Que sais-tu donc ? dit Morenita étonnée ; tu as un état, de l'honneur, un nom ?

— En espérance ! et l'espérance, chez moi, c'est la volonté. Je ne suis pas encore lancé à Paris, et n'y suis revenu que pour te voir, pour te sauver de l'enterrement somptueux que l'amour de ta mamita et de ton parrain prépare à ton étoile. Suis mon conseil, quitte-les, et compte qu'aussitôt sortie de cette maison, tu me trouveras à tes côtés pour te diriger et te protéger contre le despotisme hypocrite de tes nouveaux maîtres.

— Est-ce que tu parles de mon père, Rosario ?

— Ton père est un grand enfant qui t'aime en égoïste, et qui te négligera de même quand il verra... Mais il est trop tôt pour t'éclairer sur certaines choses que tu ne comprendrais pas. On t'a tenue dans une si grande ignorance de la vie, que je dois attendre un peu que tu t'éclaires toi-même. Veux-tu faire et dire tout ce que je te dicterai ? veux-tu croire aveuglément en moi, ton seul ami, ton seul véritable parent ?

— Oui, je le veux, dit Morenita fascinée par la résolution de Rosario et par la promesse d'un incompréhensible avenir. Que faut-il faire ?

— Il faut s'affranchir de tous ces liens factices de la reconnaissance par lesquels la protection nous enchaîne. Il ne faut plus aimer personne dans ce monde d'étrangers ; il faut m'aimer, moi.

— Eh bien, oui, je t'aimerai, mon frère ! Mais ne me quitteras-tu pas? ne me trouverai-je jamais abandonnée sur les chemins, repoussée de toutes les portes comme l'a été notre pauvre mère?

— Notre mère n'avait pas de frère. Moi, je ne te quitterai plus dès que tu n'auras plus besoin que de moi. Jusque-là, il faut un peu tromper, Morenita, tromper sans malice, et dans le but légitime de racheter la liberté qu'on t'a ravie. Il faut plaire à ton père et t'installer chez lui. Il faut flatter la duchesse et l'amener à te produire dans le monde. Il faut y plaire, y être remarquée, admirée, y faire beaucoup parler de toi.

— Comment cela ?

— Il faut être coquette. C'est bien facile : tu n'auras qu'à regarder la duchesse ; mais garde-toi de faillir, garde-toi d'aimer, tu serais perdue !

— Oui, je le sens bien, dit Morenita, qui songeait à Stéphen, je serais perdue, je serais humiliée, sacrifiée, traitée comme une mendiante d'affection ; comparée, avec des rires de pitié ou de mépris, aux reines et aux saintes de leur monde. Non, non, je ne dois aimer aucun de ces hommes qui ne sont pas mes frères !

— A la bonne heure ! dit Rosario. Il se fait tard ; adieu ! Demain, je vais quitter Paris, j'irai t'attendre.

— Où donc ?

— Dans un pays où tu viendras inévitablement me rejoindre au printemps.

— Et, jusque-là, je ne te verrai plus?

— Si fait, quelquefois en secret, si tu es discrète, prudente et résolue.

— Je le suis.

— Eh bien, à toi pour toujours ! s'écria impétueusement le gitano en la pressant dans ses bras avec une énergie qui ne troubla plus Morenita.

Elle ne doutait plus, elle croyait sentir la voix du sang, elle subissait une influence qui plaisait à son imagination et dont les promesses la jetaient dans un monde nouveau de rêves et d'étonnements.

Quand elle se retrouva seule, elle fut quelque temps encore sous l'empire de cet enivrement, jusqu'à ce que, couchée dans son petit lit, sous son édredon couleur de rose, et bercée par le souffle paisible et régulier de la bonne qui dormait dans une chambre voisine, elle tâchât de résumer ses idées et de voir clair dans sa situation.

La pensée de quitter Anicée s'était présentée cent fois à son esprit depuis le jour où elle avait entendu dire à Stéphen qu'il n'avait jamais aimé, qu'il n'aimerait jamais une autre femme que celle à laquelle il était uni pour la vie. Depuis ce jour, Morenita avait ressenti des accès de jalousie bien voisins de la haine. Elle les avait combattus; mais il s'était fait en elle un détachement profond de la plus précieuse, de la meilleure affection de sa vie : du moins, elle le croyait ainsi, car les symptômes de l'aversion étaient en elle. Elle ne pouvait plus embrasser Anicée sans pâlir ou sans rougir. Elle sentait le feu de la colère monter à son front ou le froid du désespoir le couvrir d'une sueur glacée. Inhabile à se résumer, malgré les efforts de son intelligence, parce que l'inconséquence de sa nature l'arrêtait à chaque instant, il lui restait tout juste assez de religion dans l'âme pour qu'elle désirât fuir sa mère adoptive plutôt que d'arriver à la détester.

L'espèce de perversité de cœur du gitanillo l'effraya bien un peu ; mais il y avait dans le sien un écho affaibli de cette personnalité, sinon de cette ingratitude. Elle se rassura à ses propres yeux par la pensée de ce qu'elle souffrait, de ce qu'elle aurait à souffrir encore dans sa famille adoptive, torturée par une passion qu'elle ne savait pas combattre depuis le jour de délire où elle l'avait manifestée.

Dans cet esprit impétueux et avide de bonheur, la crainte de la douleur morale n'était envisagée qu'avec épouvante.

— Non, je ne veux plus souffrir! se dit-elle en tombant accablée de fatigue sur son oreiller. Je n'ai rien fait pour être malheureuse, moi! Mon frère dit qu'avec de la volonté on est heureux, triomphant, libre. Je veux l'être, je le serai, dussé-je briser et fouler aux pieds tous ces liens, sacrés pour les autres, qui n'existent pas pour les enfants du hasard et du désespoir!

JOURNAL DE STÉPHEN. — FRAGMENTS

Paris, 5 décembre 1846.

C'est un fait accompli. Morenita a suivi aujourd'hui la duchesse de Florès à son hôtel. L'étrange obstination de cette enfant à nous quitter reste un impénétrable mystère pour ma pauvre Anicée. Le peu de résistance que j'ai fait à cette résolution étonnait et affligeait presque mon bon ange. Sainte et digne femme! si je lui disais la vérité, elle ne voudrait pas y croire; elle croirait plutôt que je rêve. Ah! combien peu elle devine cette nature indomptable et bizarre! Jamais le hasard n'a rapproché des êtres plus différents, plus incapables de se comprendre l'un l'autre. Sans doute Morenita n'est pas dépourvue de cœur, car elle a souffert en quittant sa mère adoptive; mais elle manque absolument de conscience, car elle n'a pas hésité à lui faire cet affront, à lui causer cette douleur.

Elle était si pressée de secouer la poussière de ses pieds en quittant le seuil de son asile, qu'elle n'a pas voulu attendre un prétexte quelconque. La brusquerie de sa détermination va révéler à tous le secret de sa naissance. Il est étrange que le

duc, si jaloux jusqu'à ce jour de le cacher, en ait pris son parti avec tant d'abandon et de philosophie. A-t-il deviné la folle passion de sa fille, ou a-t-elle eu le courage de la lui révéler? Est-ce un élan des entrailles amené par la détresse morale de ce pauvre être, ou bien une condescendance envers sa femme, dont l'engouement pour Morenita tient de l'extravagance? Non, ce n'est rien de tout cela : c'est quelque chose qui me paraît absurde à croire, et que je suis forcé de constater. Morenita exerce une *influence magnétique* sur la plupart des êtres qui l'approchent. Elle attendrit, persuade et domine. Elle charme comme le basilic. Ma chère Anicée a subi ce prestige la première, et plus que tous les autres. Ma belle-mère n'y a résisté qu'à demi. Roque, à qui tout ce qui constitue la nature de cette enfant et de sa race entière est essentiellement antipathique, n'a jamais eu pour elle qu'indulgence et faiblesse. Clet, sans en rien dire et sans y céder, en est agité, je dirais amoureux, s'il pouvait l'être. Moi seul, je l'ai considérée avec autant de froideur et de clairvoyance que le vieux Schwartz. Oh! je n'ai pas eu de mérite à la préserver d'elle-même en ce qui me concerne; je ne sens pour elle que de la pitié dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

C'est son avenir surtout qui me semble déplorable : c'est celui d'une barque sans pilote et sans gouvernail. Un rouage essentiel, ou, pour mieux dire, le moteur principal manque à cette organisation charmante, anomalie fatale, richesse décevante et stérile.

Elle a sa force relative; car elle a résisté à l'interrogatoire le plus ingénieux, le plus serré, le plus saisissant qu'ait jamais suggéré la tendresse d'une mère. Pauvre Anicée! elle était stupéfaite de cette opiniâtreté. Jusqu'au dernier moment, elle a cru la vaincre. Quand la duchesse a monté dans sa voiture, Anicée était encore persuadée que Morenita allait se jeter dans son sein et refuser de la quitter.

Elle a été vaincue, ma pauvre sainte femme ! et, à présent, la voilà consternée.

L'angélique créature a eu la force de nous cacher son désespoir. Voyant dans mes yeux et dans ceux de sa mère combien nous étions inquiets et affectés pour elle, elle a eu le courage de rentrer dans la maison en souriant, en nous tenant la main et en nous disant :

— Que voulez-vous, voilà les enfants ! Une autre à ma place serait désolée ; mais de quoi puis-je souffrir entre vous deux ?

Elle a fait semblant de dîner ; jamais elle n'a été plus attentive pour nous, plus occupée de nous distraire et plus adorablement tendre en nous remettant sous les yeux à chaque instant tous les éléments de notre bonheur domestique. Elle était même gaie, et, tout en riant, elle ne sentait pas couler sur ses joues deux intarissables ruisseaux de larmes.

Je voudrais l'emmener en Berry ou la faire voyager ; car, pendant longtemps, tout dans son intérieur, ici ou là-bas, lui rappellera le souvenir de cette fatale enfant. Je l'y ai préparée par quelques mots jetés comme au hasard. Elle a compris, et, m'embrassant, elle m'a dit :

— Ne crains rien. Je ne suis pas née ingrate, moi ! Il n'appartient à personne de m'empêcher d'être heureuse par ton affection. Je ne rougis pas devant toi d'éprouver ce chagrin inattendu. Il y a peut-être plus de surprise que de douleur dans l'ébranlement qu'il me cause. Mais sache bien que c'était à cause de toi plus encore qu'à cause d'elle-même que je chérissais Morenita. C'était le premier lien entre nous, c'était comme une enfant à nous. Nous nous étions trompés Ces enfants-là n'appartiennent jamais à personne. Je l'avais toujours senti sans l'avouer. J'étais beaucoup plus à Morenita qu'elle n'était à moi. Elle ne relevait que d'elle-même. Tiens, s'est-elle écriée en se jetant dans mon sein, laisse-moi pleurer sans t'inquiéter

de moi ; contre ton cœur, les larmes ne peuvent pas être amères. Je ne te promets pas de l'oublier, tu ne l'exiges pas ; mais je te jure de m'habituer à cette séparation, et de ne sentir que davantage l'ineffable bonheur de t'appartenir. Restons ici, si tu le permets, pour veiller quelque temps sur cette pauvre petite qu'on va bien mal diriger peut-être, et qui pourra bien revenir nous demander protection contre les hasards de sa nouvelle destinée.

— Restons, ai-je dit à ma bien-aimée, le temps que tu jugeras nécessaire à cette épreuve ; mais considère ce reste de sollicitude comme un devoir que tu accomplis jusqu'au bout. Ne te flatte pas de voir l'enfant s'améliorer dans ce milieu si bien fait pour le côté dangereux de ses instincts, et surtout n'engage plus désormais contre ses volontés folles une lutte où tu serais décidément brisée ; ne t'étonne même pas de m'entendre te dire que je m'opposerais à ton zèle. Je sais que, dans le tourbillon où se lance Morenita, tu serais si fourvoyée, si étrangère, si impuissante, que ton rôle perdrait forcément de sa dignité.

— Tu sais tout mieux que moi, a répondu ma douce compagne. Je ne ferai jamais que ce que tu jugeras utile et sage.

IX

NARRATION

Morenita fut introduite et installée dans la maison du duc de Florès avec si peu de préambule, qu'en huit jours *tout*

Paris, comme disent les gens du monde, savait qu'une jolie petite bâtarde (fruit d'une erreur de jeunesse), élevée mystérieusement par une madame de Saule (*personne fort honorable, mais point répandue*), avait été réintégrée dans la maison paternelle par les soins généreux et délicats de la duchesse de Florès. On ne fit pas de longs commentaires sur l'aventure, bien qu'on ne parlât pas d'autre chose dans certains salons. L'histoire de la belle Pilar ne fut point un mystère, la duchesse ayant eu soin de la raconter en secret à quarante personnes de sa connaissance. La seule chose dont on ne sut rien, ce fut la honteuse existence et la triste fin d'Antonio dit Algol. Ce détail eût gâté le charme du roman que la duchesse faisait circuler ; et, Rosario étant encore parfaitement inconnu à Paris, il ne fut pas question de lui.

Le duc avait oublié jusqu'à l'existence de cet enfant, qu'il avait nécessairement perdu de vue et qui, n'ayant aucun lien direct avec sa fille, ne pouvait aucunement l'intéresser. Il n'avait pas même su que Stéphen l'eût fait élever, celui-ci n'ayant pas l'habitude de proclamer ses bonnes œuvres. La duchesse était-elle dans la même ignorance que son mari ? D'où Rosario, inconnu à ce couple, tenait-il tous les détails de leur intérieur qu'il avait confiés à Morenita ? Voilà ce que Morenita se demandait quelquefois ; mais *discrète, méfiante* et *résolue* comme son frère lui avait recommandé de l'être, elle ne hasarda pas la moindre question, et le nom de Rosario ne sortit pas une seule fois de ses lèvres.

Ç'avait été un assez étrange ménage que celui des deux époux espagnols ; mais ils vivaient en bonne intelligence depuis que la passion était épuisée entre eux, et la duchesse mettait le sceau à cette pacification en ouvrant ses bras à l'enfant de la gitana.

Le duc, par la fantaisie d'un cœur romanesque, généreux, et mal satisfait de la vie, aimait, en effet, Morenita comme on

aime quelquefois les bâtards, c'est-à-dire avec une prédilection qui l'emporte sur celle qu'on aurait ou qu'on a pour des enfants légitimes. Il avait beaucoup perdu en France de ses préjugés contre la race des gitanos ; la passion de la pauvre Pilar s'était embellie de la poésie de ses souvenirs, jusqu'à lui faire croire qu'il l'avait sérieusement partagée. Enfin, en voyant l'attrait qu'exerçait Morenita à première vue sur son entourage, l'accueil qu'on faisait à son esprit précoce, à ses talents où perçait, sinon une grande conscience, du moins une grande originalité, il arriva à présenter sa pupille, miss Hartwell, avec un sourire de triomphe modeste qui disait à tout le monde : « C'est ma fille, et, si je ne le dis pas tout haut, c'est par respect pour les convenances.»

On ne pouvait pas douter qu'il n'eût l'intention de lui donner une belle dot. La richesse de sa parure et les joyaux dont elle était couverte attestaient la prodigalité de la sollicitude paternelle. La duchesse la montrait dans tous les bals, dans tous les théâtres aristocratiques, et, n'étant point d'âge à pouvoir être effacée, elle semblait se faire un ornement, un attrait de plus du voisinage de cette jolie tête pâle, parée de fleurs et de perles. Elle posait la jeune mère avec une grâce ravissante, et disait à qui voulait l'entendre qu'elle considérait Morenita comme sa propre fille. Aussi les partis ne tardèrent-ils pas à se présenter. Artistes ambitieux, nobles ruinés, exilés polonais ayant un nom et de la prestance, aspirants diplomates, tous beaux ou jeunes, titrés dans l'art ou dans le patriciat, formèrent une cour assidue, enjouée, brillante, à l'enfant de la bohémienne. La prédiction de Rosario se réalisait avec une rapidité incroyable. La jeunesse, l'argent, l'esprit et la beauté, c'est bien assez pour faire oublier une peau un peu brune, des cheveux plantés un peu bas et une mère un peu saltimbanque Il arriva même que l'on fit, après coup, une célébrité à cette pauvre femme, à cette pâle rose d'Andalousie qui avait brillé

un instant dans un coin de la province, et dont on fit la perle des Espagnes. On se disait à l'oreille en regardant Morenita :

— C'est la fille du duc de Florès et de la belle Pilar ; vous savez, la fameuse Pilar !

— Non, connais pas !

— Bah ! il n'a été bruit que d'elle en Espagne... à ce qu'il paraît !

Si une femme un peu collet monté s'avisait de dire.

— Une bohémienne ! mais c'est affreux, cela !

Il se trouvait toujours quelqu'un pour répondre :

— Oh ! celle-là était une exception, une vertu. Elle n'a eu qu'un amour, elle n'a commis qu'une faute en sa vie. On dit que son histoire est fort touchante et qu'elle est morte dans un coin, fuyant les bienfaits du duc, et dans les sentiments les plus religieux.

Au milieu de tout ce triomphe, que se passait-il dans le cœur de bronze de la gitanilla? Son journal nous la montrera moins endurcie que sa conduite ne le ferait croire.

JOURNAL DE MORENITA

Paris, 1er janvier 1847.

Les étrennes d'aujourd'hui ont été si magnifiques, si variées, mon père a été si bon, tous mes amis si aimables, j'ai reçu tant de fleurs, de bonbons, de colifichets ruineux, de caresses et de compliments, que je me suis laissé distraire et que j'ai oublié ma tristesse pendant tout un jour.

Mais me voilà seule et j'y retombe. Que me manque-t-il donc, et pourquoi suis-je forcée de feindre la satisfaction et l'enjouement ? Me voilà mise comme un ange, avec une robe de soie d'un rose si pâle, si pâle, qu'on dirait qu'elle est blanche et seu-

lement éclairée d'un reflet. Cela, avec le burnous rose vif lamé d'argent que m'a donné aujourd'hui la duchesse, est d'un effet charmant. Mes cheveux, naturellement ondés, s'arrangent si bien, que je fais le désespoir de toutes les jeunes personnes qui veulent imiter ma coiffure. Ce soir, comme il ne restait plus au salon que la comtesse de Palma, qui prétendait qu'on était toujours forcée de mettre de faux cheveux pour se bien coiffer, en eût-on autant qu'elle, qui en a beaucoup de faux et de vrais, mon père, qui savait bien à quoi s'en tenir sur mon compte, a dit en riant :

— Est-ce vrai, et la Morenita a-t-elle déjà besoin de cet artifice ? Voyons donc !

Il a défait ma coiffure et s'est plu à me couvrir de ma richesse naturelle, qui vraiment n'est pas commune. La comtesse s'est récriée d'admiration ; mais elle n'était pas très-contente. La duchesse l'était beaucoup de la voir enrager.

Ah ! pauvre mamita !... vous étiez fière de mes cheveux, vous ! plus fière que s'ils étaient les vôtres ! Vous les montriez à Stéphen quand j'étais enfant, et vous ne vouliez pas me les laisser arranger moi-même, prétendant que, dans ma pétulance, j'en cassais toujours quelques-uns. C'était donc bien précieux pour vous, un cheveu de ma tête !

Allons, voilà que je pense encore à mamita ! j'oublie toujours que je la déteste. Oh ! que de mal vous m'avez fait, cruelle mamita ! Vous m'avez aimée comme je ne le serai jamais de personne, pas même de mon père, qui ne chérit de moi que ce qu'il voit. Vous, vous connaissiez mes défauts et vous les aimiez aussi ! J'aurais été méchante et contrefaite, que vous m'eussiez élevée avec le même amour. Pourquoi donc vous êtes-vous laissé aimer par l'homme que j'aimais ? Comment n'avez-vous pas deviné, vous qui cherchiez mes moindres fantaisies jusque dans mes regards, que je ne voulais plaire qu'à lui, et qu'il ne fallait pas lui plaire, vous ? Est-ce que vous

aviez besoin de son amour, vous si heureuse, si raisonnable, et d'un âge où le cœur n'a plus besoin de passions?... Hélas! j'oublie toujours que Stéphen est plus près de l'âge de mamita que du mien! Oh! c'est lui que je hais! lui qui m'a humiliée et qui n'a pas eu le plus petit effort à faire pour me trouver si inférieure à sa femme!

Comme la visite que nous leur avons faite hier au soir m'a irritée! Il fallait bien aller souhaiter la bonne année à ma mère adoptive. Le duc est réellement enthousiaste d'elle, je crois; la duchesse, qui dit les mots tels qu'ils sont, prétend en riant qu'il en est amoureux fou. Il est singulier qu'elle n'en soit pas jalouse, elle qui l'a été, dit-on, avec excès. Moi, je le suis; j'étais blessée de voir mon père regarder une autre que moi, et en parler avec cette admiration. La duchesse s'amuse des engouements de son mari. Elle raille un peu les femmes qui y croient. Elle a eu l'air de dire hier, mais sans aucun dépit, que mamita était contente de plaire au duc, et, comme je disais qu'elle n'avait jamais été vaine :

— Ne croyez pas cela, m'a-t-elle dit: les femmes qui s'en cachent le mieux sont celles qui y mordent le plus.

Est-ce possible! Ah! si mamita était coquette, j'en serais bien contente! Stéphen ne serait plus si fier ni si heureux!

Ah! je sens que je deviens méchante! Oui, il faut l'être, puisque je suis haïe.

Et pourtant, je ne peux pas oublier! Oh! que je ne retourne jamais avec mamita; car, s'il fallait m'en séparer encore une fois, j'en deviendrais folle! C'est elle qui ne me connaît guère! Ne s'est-elle pas imaginé qu'elle avait du chagrin et que je n'en avais pas! Elle se sera consolée le soir même en sentant le baiser que Stéphen met chaque soir sur sa main! Ah! quel baiser! J'ai été bien longtemps sans le comprendre! mais le jour où je l'ai compris, il me faisait tressaillir, il me mettait chaque fois la rage et le désespoir dans l'âme! Que de choses dans une

caresse si respectueuse et dans un regard si passionné ! Ah ! toutes les mères devraient être veuves ou vieilles comme madame Marange !

Je ne suis pourtant pas jalouse des amis de la duchesse. Je ne l'aime pas, la duchesse ; elle ne m'aime pas non plus. Devant le monde, ce sont des chatteries charmantes. Quand nous sommes tête à tête, nous n'avons plus un mot à dire, et tout ce que nous pouvons faire pour dissimuler notre antipathie naturelle, c'est de nous occuper de chiffons et de projets de toilette.

Pourquoi fait-elle semblant de me chérir? pourquoi m'a-t-elle attirée et amenée ici ? Évidemment, je lui sers à quelque chose. Gare à elle quand je l'aurai découvert ou deviné ! je lui ferai sentir qu'on ne se joue pas impunément de la bohémienne !

JOURNAL DE STÉPHEN

3 janvier.

Ce soir, Anicée m'a demandé si j'avais renoncé à mon projet de voyage en Italie, et si je ne croyais pas que cela ferait du bien à sa mère, qui est souffrante.

— J'avoue que pour mon compte, a-t-elle ajouté, je serais contente de changer d'air et de me retrouver tout à fait seule avec vous deux.

— Toujours plus seule ! lui ai-je dit. Tu ne crains pas de t'effrayer un jour de cet éloignement de toutes choses ?

— Non, mon ami, a-t-elle répondu ; il commence à me tarder, je te l'avoue, d'être regardée comme ta femme.

Surpris, et voyant s'ouvrir une nouvelle perspective à ses idées, je l'ai pressée de s'expliquer.

— Maman trouve notre vie parfaitement arrangée, a-t-elle dit en riant; toi aussi, n'est-ce pas? Mais, moi, je penche à présent vers les idées folles, et j'ai une grande envie de me compromettre avec toi, pour que maman, effrayée de notre situation, se décide à nous laisser publier que nous ne sommes de jeunes amants, mais de vieux époux.

Je me suis agenouillé devant elle, je lui ai dit que je la comprenais. Nous n'avons pas dit un mot de Morenita. Nous partirons demain.

NARRATION

Le duc de Florès, en retournant le surlendemain à la rue de Courcelles, où il allait rarement avec sa femme et sa fille, mais seul le plus souvent possible, apprit que la famille était partie pour le Berry, où l'appelaient des affaires imprévues. Il se mordit les lèvres et rentra pour annoncer cette nouvelle à Morenita. Morenita était au manége avec une dame de compagnie. La duchesse s'habillait pour aller la rejoindre. Elle reçut son mari avec un éclat de rire.

— Eh bien, *fils de mon âme*, lui dit-elle en espagnol devant la femme de chambre, qui n'entendait que le français, voilà une figure allongée qui m'annonce que vous venez de la rue de Courcelles. Vous n'avez trouvé personne, et, pendant votre absence, Morenita a reçu une lettre de sa mamita qui lui envoie un charmant couvre-pieds tricoté par ses belles mains, et qui lui fait ses adieux pour quelques mois.

— Le portier m'a dit quelques jours, répliqua le duc avec un secret dépit.

— Mon cher Almaviva, reprit la duchesse, vous serez toujours un franc étourdi. Ce qui se passe, voyez-vous, est pour moi clair comme le jour. Vous avez toujours voulu douter de

la vérité. Je vous ai pourtant dit cent fois que madame de Saule était secrètement mariée avec M. Rivesanges. Vous n'avez pas voulu me croire; vous avez risqué trop tôt votre déclaration. Le mari s'est aperçu de votre amour. Il emmène sa femme, et il fait bien ; car chacun sait que vous êtes irrésistible.

— J'espère, ma chère Dolorès, dit le duc troublé et contrarié, que tout ceci est une plaisanterie que vous me faites?

— Une pure plaisanterie, répondit-elle en l'embrassant au front.

Et elle sortit en riant encore.

Il y avait du vrai dans les suppositions de la duchesse. Le duc, vivement épris d'Anicée, s'était exprimé avec elle trop clairement. Avec une femme aussi modeste, aussi éloignée de l'idée de plaire, il n'était pas possible d'être compris à demi-mot. Anicée, sentant dès lors qu'elle ne pouvait plus continuer ses relations avec la famille de Morenita sans encourager des prétentions qui, loin de la flatter, l'offensaient, avait pris vite un parti décisif. Le voisinage de cette étrange enfant, son attitude singulière et presque hautaine dans leurs rares entrevues, la faisaient souffrir. Elle était restée à sa portée par un reste de dévouement. Mais, leurs liens officiels rompus par l'imprudence du duc, elle cédait au besoin de consacrer sa vie entière à Stéphen. Elle redevenait libre de vivre enfin pour elle-même en vivant pour lui seul.

Le duc n'était ni un fat ni un sot; mais il avait les passions vives et comptait d'assez beaux succès dans sa vie pour ne pas croire offenser une femme plus âgée que lui, et qu'il supposait libre, en lui offrant son cœur. Il avait les mœurs faciles des gens privilégiés de la fortune et de la nature, et, sans perversité audacieuse, il n'avait pas de notions bien précises sur la vertu. C'était un peu la faute de sa femme, qui, sans manquer essentiellement à ses devoirs, ne lui avait jamais fait une vie

sérieuse et vraiment digne. Avec une femme comme Anicée, il eût été le modèle des époux. Il le sentait, et il l'avait dit à celle-ci avec une ingénuité très-grande.

— Vous ne savez donc rien de ma vie? lui avait dit Anicée, étonnée de sa confiance.

— Non, madame, avait répondu le duc ; je crois, je sens que Stéphen vous a aimée et qu'il vous aime encore. Mais, vous si loyale et si courageuse, vous ne l'avez point épousé. Je crois donc que vous ne l'avez jamais aimé que d'amitié.

Anicée avait été sur le point de dire qu'elle était mariée; mais, craignant d'avoir l'air de se retrancher sur son devoir et de laisser par là quelque espérance au duc, elle lui avait répondu avec douceur et simplicité qu'elle aimait Stéphen d'amour et d'amitié, et comptait l'épouser, maintenant qu'elle n'avait plus à se préoccuper de l'avenir de Morenita.

Stéphen avait interrompu cette conversation. Il avait vu l'émotion du duc : il avait compris ce que, depuis quelque temps déjà, il croyait pressentir. Le calme d'Anicée n'eût pas permis un soupçon, lors même que sa vie entière n'eût pas éloigné un tel sentiment comme un outrage. Il ne lui avait pas fait une seule question ; il n'en avait reçu aucune confidence. A quoi bon quand on s'aime parfaitement? Il semblerait qu'on attache quelque mérite à être resté inébranlable dans cette fidélité du cœur et de l'esprit qui est le premier besoin de l'affection vraie. Anicée ne mettait pas plus de gloire à être insensible à la passion du duc, que Stéphen ne s'en attribuait d'avoir résisté à celle de Morenita. Ils partirent ensemble, le matin du jour où le duc, agité et véritablement affecté, revenait pour demander à Anicée d'oublier sa folie et pour lui offrir de s'éloigner momentanément, plutôt que de priver la duchesse et Morenita de ses relations.

Ce départ fut un coup violent porté au cœur de la jeune fille. Jusque-là, elle ne s'était pas crue séparée de sa mamita.

Comme un enfant boudeur et entêté, elle s'était imaginé qu'elle ou Stéphen la supplieraient bientôt de revenir faire la joie de leur intérieur, et, tout en se promettant de ne pas céder, elle s'était réjouie de songer qu'elle serait toujours à même de le faire ; mais Anicée n'était pas faible et Stéphen était fort. La conscience d'avoir pris en pure perte une détermination folle et cruelle lui fit verser en secret un torrent de larmes.

Mais le repentir ne dura pas longtemps. Morenita n'était pas de nature à se dire qu'elle eût dû faire un grand effort de modestie et de religion, rentrer en elle-même, vaincre sa passion pour Stéphen, et se guérir par le sentiment du bonheur de sa mère. L'idée de résister à ses propres entraînements ne semblait pas admissible chez elle. Était-ce le résultat de cette paresse de l'âme, de cette nullité de la conscience qui était comme sa tache originelle, et qui la dominait fatalement? Pouvait-elle et ne voulait-elle pas, ou ne pouvait-elle pas vouloir? Hardi et savant celui qui tranchera de tels problèmes au fond des cœurs humains ! Qu'il prenne garde d'être trop indulgent pour notre nature, mais qu'il prenne garde aussi d'être trop cruel !

Le cœur était vivant et chaud (nous ne dirons pas bon) en elle, malgré ce désordre de la volonté. Si elle était sauvagement éprise de Stéphen, elle était attachée plus profondément encore à sa mamita. Elle ne s'était pas endormie ou éveillée un seul jour dans son lit de la rue de la Paix, sans songer à son petit lit de mousseline de la rue de Courcelles, et sans tremper de larmes son oreiller, en se rappelant ce dernier baiser du soir, ce premier baiser du matin qu'Anicée, pendant quatorze ans, était venue déposer sur ses paupières appesanties. Tout était changé dans sa vie, et, à chaque moment, elle sentait le prix de ce qu'elle avait dédaigné. Comblée de présents et couverte d'atours, sa soif de parures était déjà assouvie. Une toilette

nouvelle apportée par la couturière, sans qu'elle l'eût désirée et prévue, ne lui causait plus ce plaisir d'enfant qu'elle goûtait à choisir elle-même, à consulter vingt fois Anicée ou madame Marange, à l'emporter après une petite lutte qui exerçait sa volonté et allumait sa convoitise. Personne ne savait plus l'habiller et la coiffer comme cette mère intelligente et enjouée qui, en satisfaisant sa vanité, réussissait à la modérer par le sentiment du goût. Au spectacle, ce n'était plus la petite loge sombre et cachée où l'on n'allait que pour savourer quelque chef-d'œuvre, et où chaque beauté était sentie. C'était la loge brillante, exposée à tous les regards, où il était question, non d'écouter, mais de paraître. On ne choisissait plus; on subissait le hasard de la représentation. La duchesse avait un sentiment assez borné des arts. Elle s'extasiait sur une roulade, sur une pirouette, lorgnait un bel acteur ou critiquait les toilettes de l'avant-scène, mais n'était pas réellement touchée d'une phrase bien dite, d'un sentiment bien exprimé, d'une grâce vraiment poétique. Morenita se sentait comme rabaissée dans sa société, elle qui s'était sentie parfois véritablement artiste auprès de ce jugement droit et de cette délicatesse exquise d'Anicée. Elle se disait à elle-même qu'elle allait devenir nulle, et ressentait, au bout de six semaines d'enivrement, la fatigue et le dégoût de cette vie d'apparat. Toutes les conversations lui semblaient vides, pauvres, niaises, ou d'un esprit tendu et d'une gaieté factice. Sans bien se rendre compte de cette infériorité générale et de la supériorité d'Anicée, elle s'étonnait d'avoir connu l'ennui maladif de la puberté auprès d'elle, depuis qu'elle ne sentait plus ni émotion, ni plaisir, ni désir d'aucune chose dans sa nouvelle existence.

Après avoir sangloté longtemps le soir de ce départ, elle passa au dépit et à la fâcherie. Elle voulut s'imaginer mille extravagances : qu'Anicée ne l'avait jamais aimée ; qu'elle avait donné la main à leur séparation avec une joie secrète ; qu'elle

s'était sentie gênée par sa présence, jalouse de sa jeunesse, que sais-je! Après bien des divagations, elle s'endormit en pensant au bonheur que Rosario lui avait promis et qu'elle ne trouvait pas dans ses triomphes.

Pendant deux jours, elle fut de cette humeur qu'on appelle vulgairement massacrante; le mot est juste. On dénigre, on analyse, on rabaisse, on détruit tout dans sa pensée quand on est mécontent de son propre fonds.

Le duc s'en affligea et s'en plaignit. La duchesse s'en moqua et n'y fit pas grande attention. Elle paraissait préoccupée, et donnait pour prétexte le soin de préparer une grande soirée musicale.

X

Morenita se ranima un peu au moment de paraître à cette réunion, dont elle devait aider officiellement la duchesse à faire les honneurs. Depuis qu'elle vivait chez son père, il n'y avait point encore eu de gala chez lui. La duchesse paraissait pressée enfin de montrer Morenita à tout son monde. Le duc se laissait faire.

Clet et Roque, qui venaient de temps en temps et que la duchesse affectait de traiter comme des amis plus intimes de son mari qu'ils n'étaient réellement, arrivèrent des premiers. Roque, qui ne pouvait pas perdre l'habitude d'embrasser Morenita au front en arrivant et de la tutoyer, vint s'asseoir auprès d'elle, et, regardant confusément sa parure :

— Vertudieu! lui dit-il en riant, si je n'étais l'amoureux de ta bonne maman Marange, je serais le tien, ce soir. Tu me fais

l'effet de la reine de Saba. Ah çà! tu n'oublies pas, j'espère, au milieu de tes splendeurs, d'écrire à ta mamita, et à cette chère grand'mère, et à ton parrain qui t'aime tant?

La duchesse s'approcha et dit à Roque, en riant, de parler plus bas s'il voulait continuer à tutoyer miss Hartwell.

— Bien, bien, fit-il, c'est juste, je ne dois plus la traiter comme une enfant.

Et il redoubla sans s'en douter.

Heureusement, l'arrivée de plusieurs grands personnages donna à Morenita un prétexte pour le laisser avec un autre médecin qui engagea avec lui une discussion sur l'homœopathie. C'était la bête noire de Roque que cette invention nouvelle. Le salon se remplit, la musique commença, et, entre les premières phrases du récitatif d'un chanteur en renom, on entendit des interruptions étranges.

— *Vincemmo, o padri !* disait la voix suave et vibrante.

— Vos pères étaient des ânes! disait en fausset le docteur homœopathe à Roque indigné, qui venait d'invoquer la science des classiques.

Le chanteur s'arrêta stupéfait.

— Restons-en là, si vous le prenez ainsi ! s'écria Roque de sa voix sèche et impérieuse, répondant à son antagoniste.

Un immense éclat de rire accueillit l'étrange mal-à-propos de cette sortie. La duchesse pria gaiement et familièrement les deux disputeurs de passer dans une galerie où ils ne seraient pas *gênés* par la musique. Roque ne demandait pas mieux.

On recommença la ritournelle, et le chanteur fut dédommagé par un grand succès.

Cet incident avait favorisé l'inaperçu de l'introduction d'un nouveau personnage, qui se glissa dans la foule, et que la duchesse présenta fort légèrement au duc, en lui disant que c'était un jeune artiste espagnol qu'on lui recommandait, et qu'il faudrait encourager un peu, parce qu'il allait se faire en-

tendre pour la première fois devant une aussi nombreuse compagnie.

L'artiste salua avec assez d'aisance et passa du côté des musiciens.

— Ça, dit le duc à la duchesse en le suivant de l'œil, c'est un gitano !

— Possible, reprit-elle avec indifférence.

— Pur sang! observa le duc.

— Eh bien, répliqua la duchesse avec un sourire aimable des plus mordants, est-ce que nous méprisons ces gens-là, nous autres?

Le duc regarda involontairement sa fille, qui n'avait pas vu entrer l'artiste, et qui causait avec Clet, également inattentif à cet incident.

Morenita n'écoutait plus la musique qu'avec distraction. Elle savait par cœur tous les morceaux, elle avait vu tous les artistes sur les planches. Elle était déjà rassasiée des meilleures choses, aguerrie contre les plus mauvaises. Tout à coup, un *Tiens!* expressif de Clet lui fit lever la tête ; mais, nonchalante, elle ne remarqua pas l'objet de sa surprise.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-elle.

— Rien, répondit Clet.

Et il recommença à lui faire la cour à sa manière, moitié aigre, moitié tendre, et, en somme, assez ridicule, malgré beaucoup d'esprit.

Morenita ne le haïssait plus depuis qu'elle avait quitté Anicée. Il lui rappelait ce tranquille petit monde de la rue de Courcelles, et cette quiétude du château berrichon qu'elle regrettait en dépit d'elle-même.

Tout á coup elle cessa de l'écouter et de lui répondre. Une voix d'argent, qui semblait sortir à travers le duvet d'un cygne, chantait quelque chose d'étrange dans une langue inconnue. Le son d'une guitare vigoureusement attaquée contrastait, par

sa sécheresse et ses rauques étouffements, avec la douceur caressante et la monotonie mélancolique du chant. C'était comme un soupir de la brise, interrompu par le rugissement sourd de quelque animal fantastique, comme la plainte des sirènes emportées par les tritons hennissants. Une partie de l'auditoire, composée de personnes de diverses nations, frémissait de surprise et d'entraînement. Une moindre partie, exclusivement composée d'Espagnols et de Portugais, souriait gravement ou haussait les épaules de pitié. Morenita, palpitante, avait mis les deux mains sur son cœur. Elle regardait avec une étrange attention. La duchesse était invisible derrière le mouvement rapide de son éventail et ne paraissait pas écouter.

Morenita, qui s'était placée un peu en arrière des principaux groupes, comme une personne ennuyée de se montrer, et qui était trop petite pour voir au-dessus des autres, se leva brusquement pour regarder le chanteur. Son mouvement fut remarqué, ainsi que le rapide regard qu'échangèrent les deux gitanos au-dessus de tout ce monde plus grand qu'eux par le rang et la stature.

Morenita se rassit aussitôt.

— Eh bien, lui dit Clet à voix basse, à mon tour, je vous demanderai : Qu'avez-vous donc?

— A mon tour, je vous répondrai : Rien! dit Morenita avec un sang-froid extraordinaire.

— Est-ce que vous avez vu la figure de ce garçon qui chante?

— Non, je regardais sa guitare, qui a un son bizarre et désagréable. Ce n'est pas une guitare comme les autres. Si M. Roque était là, il nous expliquerait au moins les paroles de la chanson, peut-être.

— Je l'en défie bien! dit Clet.

— Bah! si ce n'est que du chinois ou du sanscrit, repri

Morenita, il ne sera pas embarrassé pour si peu. Allez donc le chercher; ceci l'intéressera peut-être.

Et, changeant de place, elle se déroba aux investigations de son interlocuteur d'un air parfaitement naturel.

Quand Rosario eut fini ses trois couplets, il y eut un mouvement d'hésitation qu'on pouvait prendre pour un murmure d'encouragement. On parlait beaucoup de ce qu'on venait d'entendre : on n'applaudissait pas. Ceux qui étaient charmés se le disaient les uns aux autres; ceux qui n'étaient qu'étonnés demandaient l'explication de cette chose insolite; ceux qui n'avaient pas d'opinion, et c'est toujours le plus grand nombre, recommençaient à parler bourse, chemins de fer ou politique. Les graves Espagnols disaient aux questionneurs :

— Nous serions bien embarrassés de vous dire ce qu'il a chanté. Mais nous connaissons tous les sons de cette langue : c'est du gitano tout pur. Vraiment, ce n'est pas la peine de venir en France pour entendre cela. Cela court les rues chez nous. C'est absurde, c'est affreux, et l'on ne comprend pas que, dans une maison espagnole, on fasse chanter un bohémien après mademoiselle Grisi.

Cependant les artistes italiens, et tout ce qui se trouvait de gens de goût, de sentiment ou de science musicale dans l'auditoire, disaient :

— C'est du gitano si l'on veut, mais c'est de l'art, chanté ainsi. Cela peut rappeler des chants barbares écorchés dans les rues par des chanteurs inhabiles; mais ce garçon-là en a découvert les vrais types, et il leur restitue de son chef tout ce que le temps et l'ignorance ont altéré, ou bien il nous les traduit avec une science qui n'étouffe pas l'originalité d'un génie tout empreint de la couleur originale. C'est un grand artiste qui ne sait peut-être rien, mais qui ne ressemble à rien, qui est magnifiquement doué, et qui remue le cœur et l'imagina-

tion d'une façon magique. Comment! ajoutaient ces dilettanti, est-ce qu'il a déjà fini?

— Ah! mon Dieu, est-ce qu'il va recommencer? disaient les autres.

Le gitanillo écoutait ce croisement d'opinions d'un air fort calme, saisissant une parole à droite, épiant un regard à gauche, et accordant sa guitare avec beaucoup de lenteur et de majesté. Le programme de la soirée portait deux romances de lui, séparées par plusieurs autres morceaux chantés par les Italiens. Il n'en tint compte, et, voulant produire son effet, cramponné à sa chaise et rivé au plancher, sans qu'il y parût à la grâce aisée de son attitude, il commença un second air sans se faire prier par les uns, sans se laisser intimider par les autres.

Il emporta son succès d'assaut. Les vrais amateurs étaient fixés, et, sentant une résistance injuste, le couvrirent d'applaudissements plus chauds et plus bruyants qu'il n'est d'usage dans le grand monde.

Il y eut, sur quelques fauteuils, une muette indignation. L'Espagnol de race hait le gitano, comme le Polonais hait le juif, comme l'Américain hait le nègre, comme l'Indien hait le paria.

— *C'est assez*, dit le duc bas au gitanillo, en lui parlant d'un air fort poli, au milieu du groupe de musiciens où il était rentré.

Et il lui glissa dans la main un petit rouleau d'or, en lui désignant la porte d'un regard furtif, sans dureté, mais sans appel.

Rosario, content de son succès, s'éclipsa; mais, comme il serrait sa guitare dans l'antichambre, il revit près de lui la figure du duc, qui lui dit, en le regardant avec attention :

— Comment vous appelle-t-on?

— Algénib, répondit le gitano.

— Vous êtes gitano, vous ne vous en cachez pas?

— Je ne m'en cache pas, au contraire : c'est mon état.

— Vous avez raison. De quelle province d'Espagne êtes-vous?

— Je suis né en Angleterre, où on nous appelle *gypsies*.

— Comment s'appelait votre père?

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais connu ni père ni mère. J'ai été abandonné chez des paysans, qui m'ont élevé jusqu'à l'âge de douze ans, et qui m'ont ensuite rendu à des gens de ma tribu qui venaient d'Espagne et qui m'y ont conduit.

— Vous ne connaissez personne à Paris?

— Personne encore, monseigneur.

— Qui vous a recommandé à la duchesse?

— La comtesse de Fuentès.

— C'est bien. Je vous ferai demander, si j'ai besoin de vous.

— Je pars demain pour la Russie, monseigneur.

— A la bonne heure! dit le duc.

Et Rosario sortit, emportant sa guitare et ses dix louis.

— Je m'étais trompé, pensa le duc en rentrant dans ses salons. Comment me rappellerais-je la figure de cet enfant au point de le reconnaître?

Clet causait avec Roque derrière une pyramide de fleurs.

— Conçoit-on l'impudence de ce gaillard-là! disait Edmond Clet en regardant le programme de la soirée, imprimé en or sur du satin blanc. Se faire appeler du nom d'une des plus belles étoiles du ciel, quand on s'est appelé Dariole! et venir chanter ici, sous notre nez, quand on a tenu le torchon sur la roue des sapins!

— Eh bien, pourquoi pas? disait Roque, que rien n'étonnait dans les choses de ce monde. Est-ce qu'on le connaît?

— Mais le duc?

— Comment le connaîtrait-il, depuis le temps? Il n'a jamais

fait la moindre question sur son compte, et notre protégé est trop fin pour n'être pas venu ici sous un nom supposé, sans avoir une histoire toute prête.

— Mais, s'il prétend se faire connaître à Paris, voilà peut-être un grand embarras pour la petite?

— La petite ne sait seulement pas s'il existe.

— Elle l'a écouté et regardé avec une agitation très-frappante.

— La cigale a reconnu la musique de sa bruyère. Les bêtes ont bien des instincts sauvages qui survivent à la domestication, pourquoi les êtres humains n'en auraient-ils pas? Je suis fâché de n'avoir pas entendu chanter notre Indien dans sa langue, au lieu d'avoir bavardé en pure perte avec cet homœopathe saugrenu. Voyez un peu la mémoire des enfants! J'aurais cru qn'il n'en savait plus un mot. Il a eu du succès?

— Un succès d'enthousiasme.

— Tant pis! il n'apprendra plus rien, le paresseux!

— Qu'apprendrait-it de mieux? Il a trouvé sa veine.

— Allons donc le trouver, et sachons comment il vit et où il perche. Au fond, je ne le hais pas, ce garçon : c'est un drôle de corps.

Et Roque chercha son protégé, qu'il ne trouva plus.

Morenita avait suivi des yeux les mouvements de Rosario et de son père; puis tous deux avaient disparu, et elle cherchait avec préoccupation à rejoindre l'un ou l'autre, quand elle entendit une douairière castillane, qui ne la savait pas derrière elle, dire à sa voisine :

— Voilà une grande maison qui s'en va en quenouille d'une façon déplorable. Que feront-ils de cette gitanilla? Le duc est fou, vraiment, et la duchesse encore plus folle! Ils auront beau la requinquer, ils ne la blanchiront pas; et, à moins de la marier avec un gratteur de guitare comme celui qui nous a

écorché les oreilles tout à l'heure, je crains pour eux qu'elle ne reste fille.

— Une gitana rester fille! répliqua l'autre vieille en ricanant; il n'y a pas de risque, et le mariage est bien le moindre de leurs soucis, à ces pauvrettes.

— Tant pis pour le duc! reprit la première. Il verra que de race le chien chasse, et ce sera bien fait. Comment ose-t-on montrer aux gens comme il faut le produit d'une pareille incartade? Il y a de quoi éloigner de chez lui les femmes honnêtes. Je ne croyais pas la duchesse extravagante à ce point-là; si cela continue, on n'amènera plus les jeunes personnes chez elle. Pour moi, je suis aux regrets que ma petite-fille soit ici, et je vais lui défendre de répondre à cette moricaude, si elle se permet de lui adresser la parole.

Morenita sentit faiblir ses genoux. Elle fut sur le point de tomber évanouie; mais, ranimée par la colère, elle frappa d'un grand coup d'éventail le turban de la douairière au moment où celle-ci se levait. La dame se retourna d'un air courroucé.

— Pardon, señora, dit Morenita de l'air le plus insolent qu'elle put se donner, je ne vous voyais pas.

— Ce n'est pas étonnant, répondit la dame ; vous êtes si petite !

— C'est vrai, madame, j'ai pris votre turban pour un coussin, et je le trouvais placé trop haut. J'ai cru que sa place devait être sous mes pieds, et j'allais l'y mettre ; mais j'ai vu votre figure et j'ai eu peur.

— L'insolente! s'écria la vieille femme en s'éloignant ; c'est une vraie gitana de la rue!

Cette altercation avait été entendue de quelques personnes. En peu d'instants, elle circula dans des groupes nombreux. C'était la demi-heure d'intervalle entre la première et la seconde partie du concert. Tous les Français jeunes furent du

parti de Morenita et dirent entre eux qu'elle avait bien fait de river le clou à une vieille sorcière. Les gens sérieux trouvaient la chose fâcheuse. Les jeunes femmes en rirent aux dépens des deux parties. Plusieurs précieuses en furent formalisées. Bon nombre de vieux Espagnols des deux sexes se retirèrent fort irrités, la dame outragée en tête, et se plaignant au duc, avec l'aigreur et la rudesse presque grossière que prennent tout à coup les gens du grand monde quand ils se croient provoqués par leurs *inférieurs*.

Le duc, vivement affecté de cette algarade, chercha partout sa fille. Elle avait quitté le salon. Morenita, pâle de rage, tremblante, et près de suffoquer, s'était enfuie dans sa chambre, et, tirant les verrous pour cacher une émotion qu'elle voulait paraître surmonter, s'était jetée sur un sofa. Elle avait laissé sa toilette fort éclairée, afin de pouvoir revenir au besoin, de temps en temps, rajuster sa coiffure. Elle fut surprise de se trouver dans l'obscurité, et sérieusement effrayée lorsqu'elle se sentit entourée de deux bras souples et forts qui l'enlaçaient comme deux serpents. Elle allait crier lorsqu'elle reconnut la voix de Rosario, qui l'appelait sa sœur, sa bien-aimée, son unique amour sur la terre.

Alors Morenita fondit en larmes, et, reprenant son énergie, elle lui raconta en deux mots quel outrage elle venait de subir.

— Ce n'est rien, dit le gitanillo en riant. Moi, j'ai été mis à la porte. On m'a glissé de l'argent dans la main comme à un valet, et on m'a empêché de compléter mon succès en chantant dans la seconde partie du concert. Mais qu'est-ce que cela nous fait, Morenita? Nous ne sommes pas méprisés, va! On n'insulte que ce qu'on déteste, et on ne déteste que ce qu'on redoute. Ce qu'on dédaigne réellement, on n'y fait pas attention. A l'heure qu'il est, vois-tu, cent femmes sont amoureuses de moi dans le salon d'où on me chasse, et tous

les hommes ont la tête à l'envers pour la gitanilla qu'on dénigre. Laisse passer ce flot d'injures, petite sœur chérie : c'est ton véritable règne qui commence ! Est-ce qu'une véritable miss Hartwell, avec des yeux en coulisse et la bouche en cœur, baisant la main des vieilles guenons de cette race de singes, et mendiant leur pitié protectrice, ne serait pas bientôt reléguée au petit cercle et au mariage de raison avec un maître clerc de notaire ou quelque sous-secrétaire d'ambassade ? Allons donc ! Il faut être adorée par tous leurs princes de la terre. Ils croiront pouvoir te séduire ; mais, après qu'ils auront fait mille folies pour toi, tu leur diras : « Arrière, vieux chrétiens ! je n'aime que mon semblable, que mon ami... que mon frère ! »

L'idée de cette lutte effrayait Morenita ; mais celle d'une passion nouvelle, qu'elle croyait chaste et sainte dans son but, plaisait à son esprit exalté.

— Oui, oui, s'écria-t-elle en enlaçant étroitement ses mains crispées à celles de Rosario, toi seul, mon sang, mon âme, ma force, ma haine, mon refuge, mon secret ! Ne me quitte plus ou reviens bientôt. Je ne peux plus vivre sans être aimée exclusivement, et je sens que c'est ainsi que tu m'aimes !

On frappa à la porte.

— Venez, chère enfant, dit la voix de la duchesse ; votre père vous cherche ; il est inquiet de vous. Sortez avec moi, ne craignez rien.

Dans son trouble, Morenita ne remarqua pas la protection que semblait accorder la duchesse à son entrevue avec Rosario. Celui-ci la poussa hors de la chambre en lui disant :

— Ne t'inquiète pas de moi, je sortirai.

Et Morenita alla retrouver le duc sans voir ce que la duchesse était devenue après l'avoir avertie.

Le duc venait à sa fille avec plus de sollicitude que de courroux. Quand il la vit forte et audacieuse, il s'effraya davan-

tage et essaya de la dominer par une remontrance. Mais elle n'accepta aucun blâme, et, se plaignant vivement d'avoir été insultée dans la maison du duc :

— Si c'est ainsi que votre monde m'accueille, lui dit-elle. j'ai bien mal fait de quitter mamita, dont tous les amis la respectaient trop pour ne pas me respecter aussi, et qui ne recevait pas chez elle des gens disposés à lui faire un crime de sa tendresse pour moi.

Le duc, la voyant exaspérée, lui dit qu'elle était souffrante et qu'elle ferait bien de se retirer.

— Si vous me le commandez, répliqua l'indomptable enfant, je subirai l'humiliation de cette pénitence publique ; mais je vous avertis que je quitterai demain votre maison pour n'y plus rentrer.

— Et où donc irez-vous, ma pauvre Morenita ? dit le duc, qui se repentait un peu tard d'avoir cédé au caprice de sa femme en adoptant ouvertement l'enfant terrible. N'avez-vous pas abandonné avec beaucoup du dureté la généreuse femme qui vous tenait lieu de mère ? et ne savez-vous pas, d'ailleurs, qu'elle est maintenant en Italie ?

— Eh ! mon Dieu, répondit Morenita avec un accent et une expression de visage où se peignait l'instinct de la liberté farouche élevé à sa plus haute puissance, est-ce donc si difficile à trouver, l'Italie ? Est-ce que la terre manque de chemins pour nous porter et le ciel d'étoiles pour nous guider ? Voyons, monsieur le duc, est-ce vrai, ce que j'ai entendu dire à la marquise d'Acerda ? Suis-je une bohémienne ?

— A-t-elle dit cela ? dit le duc embarrassé.

— Elle l'a dit, et bien d'autres choses encore.

— Quoi donc ?

— Elle a dit que j'étais votre fille !

— Morenita ! s'écria le duc perdant la tête, nous causerons

demain. Pour l'amour de moi et de vous-même, tenez-vous tranquille jusque-là.

— Eh bien, qu'est-ce donc? dit la duchesse en venant les rejoindre sur l'escalier dérobé où le père et la fille causaient ainsi avec animation. Nous allons faire remarquer notre absence.

Et elle les emmena dans la galerie, tandis que Rosario s'esquivait par le chemin qu'ils lui laissaient libre.

— De quoi vous tourmentez-vous? dit la duchesse à son mari et à Morenita, avant de rentrer avec eux dans les salons. Comme vous voilà déconfits pour un incident ridicule où les rieurs sont pour nous! Est-ce que ces prises de bec entre femmes n'arrivent pas tous les jours dans le monde? Est-ce qu'il n'est pas peuplé de sottes cancanières, jalouses des jolies personnes? Votre grand tort, mon duc, est d'être apprécié par les jeunes, et c'est toujours un dépit pour les vieilles; le vôtre, ma petite miss, est de faire fureur par vos beaux yeux. Eh bien, le grand malheur, quand notre salon serait débarrassé, une fois pour toutes, de ces antiquailles! Si cela n'avait pas coûté une attaque de nerfs à cette chère enfant, je m'en réjouirais. Il paraît qu'elle a répondu avec l'esprit d'un diable. Elle nous contera ça; mais rentrons, il le faut. Voilà la Persiani qui va chanter.

XI

Morenita fut entraînée à un mouvement de reconnaisaance pour la duchesse et l'embrassa. La duchesse s'arrangea pour

lui rendre cette caresse sur le seuil de la grande porte, qui, de la galerie, s'ouvrait sur le salon principal. C'était une protection ouvertement déclarée, dont la plupart des hommes lui surent gré, dont une partie des femmes la blâma. La duchesse tenait beaucoup moins à satisfaire les unes qu'à éblouir et charmer les autres. Après le concert, on soupa. Il était assez tard. Les trois quarts de l'assemblée s'étaient écoulés peu à peu. On retint quelques artistes, les amis restèrent ; des gens aimables et distingués furent naturellement retenus aussi par cette réunion plus choisie. Des femmes gaies ou coquettes prirent leur parti de s'amuser pour leur compte, sans se soucier de se lier trop avec la gitanilla, qui leur inspirait, au reste, une grande curiosité. D'autres, meilleures ou plus intimes, l'acceptaient sans marchander, et même il y en avait là quelques-unes d'assez mûres et d'assez honorables pour consoler la famille de l'échec de la soirée.

Le souper fut très-brillant. Roque se grisa un peu, mais il eut beaucoup d'esprit et fut fort convenable. Les artistes et les littérateurs s'animèrent et furent charmants. Clet, un peu éclipsé, partant un peu morose, se sentit consolé par quelques attentions gracieuses de la duchesse.

La conversation, devenue générale au bout de la table qu'occupait Morenita, vint à rouler sur le gitanillo. Des esprits compétents en parlèrent avec enthousiasme. Une jeune et jolie femme, un peu grisée par son propre entrain, déclara en riant à un de ses voisins, non loin de Morenita, qui l'entendit, qu'elle en avait la tête tournée. Morenita la regarda et sentit un mouvement de triomphe mêlé d'un éclair de jalousie qu'elle ne s'expliqua pas à elle-même. Une ex-cantatrice italienne, un peu vieillotte, prisée pour son esprit et sa rondeur, porta aux nues la grâce et la beauté du bohémien, disant qu'à son âge elle n'avait plus besoin de faire l'hypocrite. Un peintre estimé regretta de ne pas s'être enquis de sa demeure : il eût

voulu voir encore ce beau type et en fixer le souvenir par quelque croquis.

La duchesse demanda à Roque, d'un ton fort naturel, s'il l'avait déjà entendu quelque part, et à Clet s'il ne pourrait pas le retrouver pour lui demander la musique de sa romance. L'un et l'autre répondirent d'une manière évasive, regardant le duc, qui ne se doutait plus de rien, mais qui se promettait intérieurement de ne plus laisser aucun gitano pénétrer chez lui pour y fournir matière à des rapprochements désagréables pour sa fille.

Malgré le resserrement de bienveillance ou d'engouement qui se fit autour du duc, de sa femme et de Morenita, cette soirée laissa des traces pénibles dans leur monde, et, pour qu'on ne s'aperçût pas de la désertion de plusieurs gros bonnets, il fallut que la duchesse étendît ses relations dans le monde de la jeunesse, de la mode et du talent. Ce n'est jamais difficile à une jolie femme riche. Morenita se vit donc bientôt entourée et courtisée de plus belle. Mais le bonheur n'est pas dans cette vie mêlée d'éléments hétérogènes. Morenita continua à s'ennuyer sans savoir pourquoi.

Chose étrange, ce cœur avide de se répandre, cette organisation enfiévrée par l'inquiétude des sens, cette imagination active, cet être où tout concourait à l'irruption de quelque délire, repoussait froidement les séductions de la flatterie et les entraînements du plaisir. Deux types obsédaient sa pensée et remplissaient le cadre de sa prédilection secrète, Stéphen et Rosario : le frère mystérieux, charmant et persuasif ; le père adoptif, parfait mais rigide ; deux absents, deux êtres dont l'existence ne lui paraissait jamais pouvoir s'assimiler à la sienne. Pour tous les autres hommes, Morenita n'éprouvait qu'un mélange de méfiance, de dédain et même d'antipathie qu'elle avait peine à leur cacher.

Elle sentait pourtant que Rosario lui avait dit la vérité, en

lui répétant que, dans sa situation, elle ne pouvait que s'élever par la coquetterie, que redescendre par l'humilité. Elle était donc coquette, mais avec âpreté, avec tyrannie, avec une malice profonde et cruelle dans l'occasion. Aussi inspirait-elle de l'amour et de la haine. Personne ne pouvait lui faire connaître la douceur de l'amitié, personne n'en pouvait ressentir pour elle.

Son âme s'aigrissait rapidement dans cette position fausse et pénible. Le duc n'avait pas su contribuer à la guérir. Il avait reculé devant l'aveu du lien qui l'unissait à elle. Au moment de le lui révéler, il s'était arrêté, effrayé de son caractère impétueux et des exigences qui pouvaient surgir. Trompé par la feinte ignorance de sa fille, il avait traité les propos de la vieille marquise de rêverie, de méchanceté pure. Morenita était restée miss Hartwel, la fille d'un ami de Calcutta et d'une Anglaise morte sur le navire qui l'amenait en France, en lui donnant le jour.

Morenita, en se voyant mystifiée ainsi, avait écrit sur une page de son journal :

« Vous me faites orpheline, mon père ? Eh bien, tant mieux ! vous me faites libre ! »

Elle s'était donc redressée de toute sa petite taille, et Clet, qui prenait du dépit contre elle, comme bien d'autres, commençait à la comparer à un petit serpent qui veut toujours mordre, parce qu'il rêve toujours qu'on lui marche sur la queue.

Altière avec les valets, souple, caressante et moqueuse avec le duc, qui souffrait toujours de ses instincts violents ; roide et hautaine avec la duchesse, qui supportait ses frasques de caractère avec une douceur et une insouciance inouïes chez une personne autrefois violente et impérieuse, elle remplissait la maison paternelle de ses caprices et l'agitait parfois de ses fureurs. Elle réparait tout très-vite par d'involontaires élans

de tendresse pour son père, qui s'y laissait gagner ; par de prudentes soumissions envers la duchesse, qui accueillait son retour avec des rires pleins de bonhomie ; par des prodigalités aux laquais, qui, dès lors, souhaitaient voir revenir l'orage destiné à crever en pluie d'or sur leurs têtes.

UNE LETTRE DE MORENITA A ANICÉE

« Nice, 15 avril 1847.

» Mamita, me voici dans un beau climat qui ne me fait pas de bien, vu que je ne suis pas malade. Toute ma maladie, c'est de vous avoir quittée, et, comme je ne peux pas vous rejoindre, cette maladie est mortelle.

» Mortelle pour mon âme ! Mon petit corps robuste vivra quand même. Alors, vous voilà tranquille ? Dans ce monde, c'est toujours comme cela. Pourvu que les gens ne soient pas enterrés, on suppose qu'ils vivent et que cela leur suffit. Cela suffit à vous, mamita, qui êtes parfaite et qui ne pouvez pas être malheureuse. Moi, je ne m'arrange pas d'être ce que je suis.

» Vous dites que je vous écris par énigmes. C'est singulier ! il me semble que je suis de verre, et que je laisse trop voir le peu de bien, le beaucoup de mal que je sens en moi.

» Le duc est en Espagne pour des raisons de politique. On m'a expliqué de quoi il s'agissait. J'aurais pu comprendre, je n'ai pas écouté : c'était bien assez d'avoir le cœur brisé par son départ sans vouloir me casser la tête de ce qui le cause.

» La duchesse s'amusait à Paris ; mais elle s'est imaginé qu'elle s'amuserait ici davantage. Moi qui m'y ennuyais, il m'a été indifférent de continuer à m'ennuyer ici.

» Je devrais vous dire que je me trouve mieux d'être moins

loin de vous. Hélas! je suis plus loin, chaque jour plus loin, de mon bonheur, de mon passé, de mon enfance, le seul beau temps de ma vie, quand vous étiez toute ma vie!

» Si cela peut vous intéresser, j'ai grandi un peu, et on dit que je suis fort embellie. Mais je sens, moi, que j'enlaidis au moral. Je suis affreusement gâtée : aussi je suis mauvaise, colère, hargneuse, fantasque. J'ai fait souvent beaucoup de peine au duc, je me suis fait détester de beaucoup de gens, et je me trouve fort ingrate envers la duchesse.

» Adieu, mamita. Mamita... ô mamita! je suis moins méchante que malheureuse, allez! »

Telles étaient les lettres de cette bizarre enfant. Anicée ne les comprenait pas. Madame Marange les devinait. Stéphen ne pouvait les expliquer.

Ils s'étaient établis pour l'été à Castellamare, près de Naples. Ils avaient écrit à Paris pour déclarer leur mariage à ceux de leurs amis qui l'ignoraient ou qui en doutaient encore. Le temps était enfin venu où Stéphen, reconnu homme de science et homme de cœur éprouvé, tout le monde s'écriait en apprenant cette nouvelle :

— Bah! ils étaient mariés? Eh bien, ils avaient raison. C'est le couple le mieux assorti, le plus sage et le meilleur qui existe.

Après quelques jours passés à Nice, la duchesse écrivit au duc que l'air ne lui convenait pas et qu'elle louerait une villa aux environs de Gênes pour y passer le printemps. Morenita lui avait servi de prétexte pour ne pas suivre son mari en Espagne. Là, en effet, l'adoption de la gitanilla eût fait le plus mauvais effet. Le duc, en prenant sa fille avec lui, n'avait pas prévu qu'elle s'emparerait si despotiquement de sa vie et ne lui permettrait jamais de la tenir cachée. La duchesse acceptait cet inconvénient, qui dérangeait toute leur existence, avec une longanimité inouïe.

La villa génoise était ravissante. Dans cet admirable pays, Morenita eut une première journée de calme, suivie d'un lendemain d'enivrement qui ne lui permit plus de s'ennuyer.

Comme elle était le soir à sa fenêtre, rêvant aux étoiles et entendant le bruit majestueux de la mer que lui apportait la brise au milieu d'une silence énervant, la voix magique et la guitare sauvage de la bohème résonnèrent sous sa croisée. Cette croisée, au rez-de-chaussée, s'ouvrait sur les jardins. Rosario, d'un bond souple et vigoureux comme celui du léopard, s'élança dans la chambre et tomba à ses pieds.

— N'aie pas peur, lui dit-il en embrassant ses bras nus avec transport. La duchesse ne peut nous entendre. Les valets sont absents ou gagnés. D'ailleurs, quand un gitano se laissera surprendre par d'autres gens que ceux de sa race, il fera beau! Me voici enfin, Morenita de mon âme! Ne te l'avais-je pas promis, que tu viendrais dans un beau pays où tu me retrouverais? Nous sommes libres de nous voir pendant trois mois. La duchesse a un amant, elle ne s'avisera pas...

— Quoi! s'écria Morenita, cette femme trompe mon père?

— Ton père a bien trompé notre mère!

— Oh! mon Dieu! nous sommes les enfants du mal et du mensonge!

— Qu'importe! il y a une chose vraie, c'est que nous nous aimons, nous deux.

— Je n'aime plus que toi, mon frère, dit Morenita en faisant un effort de volonté pour arracher Stéphen de son âme avec cette parole. Mais dis-moi donc comment tu sais tout ce que tu m'apprends et comment tu savais que nous viendrions ici.

— J'ai voulu le savoir, voilà tout. Comment peux-tu me faire une pareille question, toi, gitanilla? Ceux qui n'ont pas la force ont la ruse : c'est le bienfait des cieux qui dédommage notre pauvre famille errante de toutes les misères. Depuis le jour où

j'ai su que tu existais, je n'ai jamais reperdu tes traces, ni celles d'aucun des êtres auxquels ta vie était liée.

— Raconte-moi donc ce jour-là.

— C'était un jour que ton parrain Stéphen m'avait dit que tu étais morte. Ce jour-là, ce méchant homme...

— Lui, un méchant homme, Stéphen! Tu le hais donc, à présent?

— Je l'ai toujours haï depuis ce jour-là! Ecoute : il fit arrêter mon pauvre père, il le fit jeter en prison, où il est mort. Le gitano résiste aux supplices, au fouet, à la faim, aux rigueurs des plus affreux climats, aux nuits sans abri sur la terre durcie par la gelée, lui, fils du soleil! Mais la captivité le tue. C'est Stéphen qui a tué mon père!

— Dieu vivant! pourquoi cette cruauté?

— C'était par amitié pour toi, parce que mon père voulait te tuer.

— Moi? Mais c'est affreux, tout ce que tu me racontes aujourd'hui, mon pauvre frère!

— Le moment est venu de tout te dire. Mon père n'était pas le tien, ne le plains pas! il était cruel; il voulait me rendre voleur; moi, j'étais trop intelligent pour vivre si bas. Je résistais. Il me frappait jusqu'au sang!

— Ah! les gitanos! c'est horrible! s'écria Morenita avec un accent de terreur et de détresse.

— Les gitanos aiment pourtant leurs petits avec passion, reprit Rosario; mais il faut que leurs enfants se soumettent à leurs idées, et, quand l'un de nous veut agir autrement et traiter à sa guise avec le monde des étrangers, son père et sa mère le maudissent, l'abandonnent ou le font mourir Mon père avait été si dur pour moi, que je n'ai pas pu le regretter; mais c'était mon père, vois-tu, et je n'en dois pas moins haïr son assassin. En le voyant saisir et emmener par la police,

que Stéphen avait avertie (il est rusé aussi, Stépnen !), je ne me jetai pas dans le filet avec lui ; je suivis Stéphen, je m'attachai à ses pas. Je sus, dès le soir même, où tu étais, et comme quoi il était, lui, l'amant de ta maman. J'espérais que cette découverte servirait à mon père ; mais elle ne lui servit de rien. Il était pris. On m'observa bientôt moi-même, on m'arrêta et on me livra à celui qui me tuait mon père et qui me volait ma sœur. Tu sais le reste. Cet homme m'a fait élever ; il s'est établi mon bienfaiteur. Ces gens-là nous ont toujours traités comme des chiens, jetant à l'eau ceux de nous qui leur déplaisent, mettant les autres à l'attache et leur donnant du pain pour les faire grandir. J'ai ramassé le pain, j'ai léché la main du maître et j'ai brisé l'attache. N'est-ce pas là ce que tu as fait avec ta mamita ?

— Hélas ! oui, mon Dieu ! dit Morenita en fondant en larmes ; mais j'ai mangé le pain sans appétit, j'ai léché la main sans dégoût, et j'ai brisé l'attache sans plaisir. Ah ! je ne suis qu'à demi bohémienne, moi !

— Oui, oui, c'est vrai, reprit durement Rosario ; il y a du sang chrétien dans tes veines, pour ton malheur, pauvre fille ; car cela te rend lâche, et, au lieu d'aimer ton frère le gitano, tu aimes ton parrain, qui te crache au visage.

— Non, non, ce n'est pas vrai ! s'écria Morenita épouvantée de la penétration de Rosario.

— Ne mentez pas ! reprit-il avec colère et en lui tordant le bras d'un air farouche. Ce n'est pas moi que l'on trompe. Je suis votre frère, le fils de l'homme que votre mère a trompé. Il m'avait fait jurer de vous tuer, j'ai violé mon serment, et, vous voyant si jolie, j'ai senti qu'au lieu de vous haïr, je vous aimais avec passion ; mais il faut oublier le chrétien, il faut le haïr, il faut m'aimer... ou bien, moi, je...

— Tu me tuerais ? dit Morenita glacée de terreur et essayant de fuir.

— Non ! je t'abandonnerais, répondit froidement Rosario, en lui lançant un regard d'inexprimable mépris qui l'effraya plus que sa colère.

Elle plia involontairement le genou devant lui, en lui répondant, comme fascinée par une puissance inconnue :

— Oui, je l'oublierai ! et, quant à la haine... c'est déjà fait, va ! ajouta-t-elle en se relevant et en retrouvant son énergie avec cette mobilité d'émotion qui lui était propre.

— Viens jurer cela sur mon cœur, dit Rosario en lui ouvrant ses bras.

Elle s'y jeta ; mais, se sentant étreindre avec une force convulsive, elle eut peur encore et poussa un cri.

— Tais-toi, malheureuse ! dit Rosario en lui mettant la main sur la bouche. Que crains-tu de moi ? ne suis-je pas ton frère ? n'ai-je pas le droit de t'embrasser, de te gronder, de te sauver de toi-même ?

Rosario ou plutôt Algénib, car c'était le nom mystérieux qu'il avait reçu de ses parents, et l'autre n'était que le nom chrétien que les gitanos méprisent en secret ; Algénib éprouvait pour Morenita un amour effréné, qui, à chaque instant, menaçait de l'emporter sur sa ruse ; mais il la voyait pure, et il sentait que la passion seule vaincrait son effroi et sa surprise. Cette passion ne pouvait naître dans son cœur tant qu'elle le regarderait comme son frère, et le gitano redoutait ce moment où il lui faudrait avouer son mensonge, dévoiler son plan de séduction et s'exposer peut-être à une méfiance invincible. Morenita avait avec lui la crédulité d'un enfant ; elle n'avait pas seulement songé à demander sur quelles preuves il établissait leur parenté. Trompée une fois, ne craindrait-elle pas de l'être encore, et ne reculerait-elle pas épouvantée devant la pensée d'un amour incestueux ?

Pour certaines tribus de bohémiens errants, l'union entre frère et sœur n'est pas plus criminelle qu'elle ne l'était chez

les patriarches de la Bible (1). Mais, soit qu'Algénib ne fût pas né dans cette secte, ou qu'il craignît avec raison que Morenita, chrétienne, n'eût horreur d'une telle pensée, il ne voulait se dévoiler que le jour où il lui fournirait la preuve qu'il n'était pas le fils de la belle Pilar. Or, il attendait cette preuve. Il ne l'avait pas dans les mains. Il ne pouvait invoquer que la parole de son père et le souvenir de sa véritable mère, morte quatre ou cinq ans avant l'union d'Algol avec Pilar.

Algénib, enfant, avait aimé Pilar comme sa propre mère. Chez les bohémiens, comme chez plusieurs peuplades sauvages, l'adoption est une seconde nature. Pilar était une créature douce et aimante, à laquelle il devait certainement des instincts meilleurs que ceux de son père. Une organisation exquise, un génie naturel et le goût du bien-être l'avaient séparé de sa race, et jeté dans la civilisation avec le besoin d'y rester; mais aucune notion de religion sérieuse n'avait adouci en lui l'âpreté du vouloir personnel; aucun lien de solidarité ne l'attachait au monde chrétien. Tout ce qui lui semblait désirable lui semblait légitime, tout ce qui lui semblait désirable lui paraissait permis.

Mais, ne pouvant effrayer la pudeur de Morenita sans compromettre toutes ses espérances, il fut maître de lui tout le temps nécessaire. Il l'étonnait bien parfois par quelque regard trop brûlant, par quelque parole trop énergique, par quelque étreinte trop impétueuse; mais il ne donnait pas à son esprit le temps de s'arrêter sur cette frayeur : il la chassait par ce doux nom de sœur qui était entre eux comme une invisible protection du ciel.

(1) L'auteur de cette histoire, causant un jour avec une très-belle fille de bohème qui faisait métier de devancer les chevaux à la course, et remarquant avec pitié qu'elle était enceinte, lui demanda lequel des bohémiens qui l'entouraient était son mari. « Il n'est pas là, dit-elle. C'est mon frère. — Vous parlez ainsi de tous les hommes de votre tribu? — Non pas, répondit-elle. C'est le fils de mon père et de ma mère, qui a deux ans de moins que moi. »

Pendant trois mois, Rosario vint presque tous les soirs passer trois ou quatre heures avec Morenita. Ce fut une vie étrange que celle arrangée par la duchesse pour sa pupille et pour elle-même. Contrairement à ses habitudes du luxe, de mouvement et de bruit, elle s'enferma dans une retraite absolue, disant à Morenita qu'elle voulait lui rendre un peu du bonheur tranquille qu'elle avait goûté chez madame de Saule et qu'elle avait peut-être raison de regretter. A ses amis, elle écrivait qu'elle était souffrante; aux personnes qu'elle connaissait à Gênes et aux environs, elle disait en riant que, n'ayant pas son mari auprès d'elle, elle se considérait comme une veuve momentanément inconsolable, et n'avait l'appétit d'aucun autre plaisir que le repos des champs. S'il y avait à s'étonner de cette résolution dans son caractère et dans ses habitudes, il n'y avait rien à y reprendre ; car sa conduite extérieure était irréprochable, et, dans sa maison même, malgré l'assertion de Rosario, personne n'eût pu surprendre la trace d'une intrigue pour son propre compte.

L'intrigue surprenante par sa liberté et sa sécurité, c'était celle que Rosario entretenait dans la maison avec l'innocente Morenita. A neuf heures du soir, la duchesse se couchait et s'endormait très-réellement, pour se réveiller à cinq heures du matin. Elle se promenait dans son jardin toute seule, brodait ou lisait d'un air fort calme, ensuite déjeunait avec Morenita à midi, recevait ou rendait avec elle quelques visites ou faisait quelque promenade en voiture, rarement une course à Gênes pour des emplettes, ou pour examiner à loisir une des belles collections de tableaux qui enrichissent les palais. Soit qu'elles dînassent dehors ou chez elles, tête à tête ou avec quelques personnes, ces deux femmes se retrouvaient seules, le soir, de fort bonne heure. La duchesse commençait aussitôt à bâiller, riant de l'habitude qu'elle prenait de se coucher comme les poules, disant qu'elle s'en trouvait fort bien, et engageait Mo-

renita à se refaire comme elle des fatigues du monde, pendant ce répit qui leur était accordé. Morenita disait qu'elle aimait mieux étudier jusqu'à minuit dans sa chambre et dormir plus tard dans la matinée; que cette manière de vivre lui plaisait beaucoup aussi, et que jamais elle n'avait employé son temps plus à son gré.

La duchesse n'avait que deux domestiques qui couchassent dans la maison, laquelle était fort jolie, mais fort petite. Les autres serviteurs étaient des gens du pays, loués à la semaine, qui, chaque soir, retournaient dans leur famille, le hameau qu'ils habitaient étant situé à cinq minutes de chemin de la villetta.

L'appartement de la duchesse était tourné vers l'est, celui de Morenita vers le couchant.

Il semblait donc que tout fût disposé avec soin pour favoriser les relations secrètes des deux gitanos. Rosario habitait Gênes et y menait aussi une existence très-cachée. Il ne s'y faisait pas entendre, il n'y recherchait aucune protection, il n'y établissait aucun lien avec les gens d'aucune classe, n'étant, lui, d'aucune classe en réalité. Il ne s'était jamais présenté chez la duchesse, et il ne semblait pas que celle-ci eût gardé le moindre souvenir de son existence; car il ne lui arriva pas une seule fois de prononcer son nom devant Morenita.

XII

La saison était magnifique. Il n'y avait pas, de Gênes à la villa, une demi-heure de chemin. Tous les soirs, entre neuf et dix

heures, si Morenita quittait la duchesse un peu plus tard, elle trouvait son frère installé dans sa chambre; si c'était un peu plus tôt, elle l'attendait dans le jardin et le faisait entrer sans bruit et sans trouble.

Ils causaient ensemble, ou travaillaient jusqu'après minuit, souvent plus tard, à mesure que l'étude prit une place importante dans leurs veillées. Algénib souhaitait avec passion que sa sœur apprît la langue, les chants et les danses de sa tribu. Cette fantaisie, qui d'abord parut étrange à Morenita, la gagna à mesure qu'elle consentit à la satisfaire. Sa voix charmante, un peu voilée, et que les leçons de Schwartz n'avaient encore osé développer, à cause de son jeune âge, n'avait rien perdu de ce timbre guttural propre aux gosiers de sa race. Son corps souple trouvait en lui-même, et sans autre guide que l'instinct, toute la grâce des almées. Algénib n'avait plus qu'à régler à sa guise les pas et les poses de sa danse, comme il n'avait qu'à meubler sa mémoire des airs et des paroles de ses chants.

Il était réellement doué d'un génie musical particulier. Il avait appris la musique *officielle*, comme disait Schwartz, avec beaucoup de facilité; mais il s'était toujours senti oppressé de ses idées propres et du vague souvenir de ces chants par lesquels Pilar avait charmé son enfance. Il se rappelait quel prestige cette chanteuse illettrée avait exercé dans les campagnes et les châteaux de l'Andalousie. Il avait hasardé devant Stéphen et Schwartz quelques fragments de ces souvenirs incomplets. Il avait été frappé de l'intérêt qu'ils y avaient pris et de l'impression qu'ils en avaient reçue. Dès lors il s'était tu, disant qu'il ne se rappelait pas autre chose, et voulant mettre en réserve son petit fonds pour l'avenir, sans en faire part à personne.

— Quand j'ai vu, en poursuivant mes études classiques, dit-il à Morenita, un soir qu'elle l'interrogeait plus particulièrement sur son passé, qu'il fallait, pour percer la foule, avoir des

protecteurs puissants et dévoués, chose impossible à un bohémien, ou que, pour gagner misérablement sa vie, il fallait piocher ou ramper toute sa vie, j'ai planté là irrévocablement les protecteurs obscurs ou tièdes, le métier pénible et impuissant. J'avais déjà voyagé en promenant ma petite science classique dans diverses contrées. J'étais gentil, je ne chantais pas mal; mais il y en avait tant d'autres comme moi! M. Stéphen ne me faisait espérer qu'un sort médiocre. Alors je suis reparti à pied et arrivé en guenilles au cœur de la *bohème* dans le faubourg de Cordoue qui est abandonné aux gitanos. Mes haillons étaient le costume de l'ordre; j'ai été bien accueilli, grâce aux principales formules de nos rites originels, que je n'avais point oubliées. J'ai passé six mois parmi eux, voyant, écoutant, m'imprégnant de leur génie et laissant grandir mon inspiration. De là, j'ai été à Séville, où j'ai recueilli encore bien des richesses; car je ne me bornais pas aux chants et aux danses des gitanos, je voulais aussi m'assimiler l'art espagnol dans ce qu'il a de primitif, dans ses origines moresques. Pauvre, sale, hideux, vivant de rien, j'étais heureux de travailler dans un galetas, écrivant avec un mauvais crayon sur du papier que je réglais moi-même par économie. J'ai parcouru aussi une partie de l'Allemagne et de la basse Pologne, étudiant les formes juives et tziganes. Toutes ces formes viennent originairement des pays que bénit le soleil et se tiennent par des relations plus étroites qu'on ne pense.

» Revenu en France, j'ai puisé dans mes souvenirs, j'ai composé, j'ai traduit, j'ai rajusté, j'ai imité, j'ai enfin créé! J'ai essayé mes premières compositions devant toi, chez le duc. Les Français les ont admirées, les Espagnols les ont méprisées. J'étais heureux, j'avais réussi. C'était du gitano pur, et pourtant c'était de l'art. On l'a dit, on l'a senti, et, à présent, je suis mon maître. J'ai une spécialité unique où je brave toute espèce de concurrents. Je vais courir le monde avec mes chansons. Dans les endroits où je trouverai des auditeurs trop bar-

bares, je danserai peut-être ! ne pouvant parler à l'âme par les oreilles, je parlerai aux sens par les yeux : je ferai les deux choses que la fourmi conseillait à la cigale, et que la cigale eût dû faire.

— Quoi ! tu veux me quitter ? dit Morenita effrayée. Tu avais juré de ne plus jamais m'abandonner chez la race étrangère !

— Que puis-je faire pour une sœur qui a un père grand d'Espagne ? répondit Algénib, qui ne perdait pas une occasion de détacher Morenita de ses liens avec le monde. Et quel besoin a de moi la fille adoptive du beau Stéphen et de la tendre mamita ? Ils ont une fortune ou un rang à lui donner ; moi, je ne lui offrirais que le travail, la vie errante et une pauvreté relative.

— La pauvreté ! De quoi vis-tu donc aujourd'hui ? Tu as de beaux habits, du linge fin, des bijoux et rien à faire, puisque tu es libre de ton temps et de tes actions ?

— Cela, c'est mon affaire, dit Algénib en souriant. A côté de l'art qui ne nourrit plus l'artiste dès qu'il se repose, il y a l'intelligence des secrets du cœur humain qui lui crée d'autres ressources. Je te dirai cela plus tard. A présent, tu ne comprendrais pas. Chantons.

— Pourquoi chanter ? pourquoi étudier ensemble, reprit Morenita, si nous devons ne plus nous connaître dans quelques jours, nous séparer pour jamais ?

— Tu veux le savoir ? Eh bien, les gitanos font le métier de découvrir le secret des destinées, et moi, je lis clairement dans la tienne. Tu te brouilleras avec la duchesse et même avec ton père ; l'une te chassera, l'autre te laissera partir. La mamita te recevra peut-être ; mais, ou le divin Stéphen t'abreuvera d'affronts que tu ne pourras longtemps supporter, ou il cédera à ta passion, et alors mamita et sa mère...

— Tais-toi, tais-toi, esprit méchant, âme cruelle ! s'écria

Morenita; jamais je ne repasserai le seuil de leur maison! je l'ai juré, et je ne suis pas si faible que tu crois.

— Eh bien, alors, tu n'auras pas d'autre refuge que le sein de ton frère, et il faudra bien que tu fasses avec lui le métier de bohémienne. Seulement, je te l'ai préparé un peu moins dur, un peu moins vil qu'il ne l'est pour tes pauvres sœurs. Au lieu de chanter ou de danser dans la rue, tu brilleras sur les théâtres; au lieu de te parer d'oripeaux et de clinquant, tu auras de la soie et du velours; au lieu de coucher à la belle étoile ou dans les granges des châteaux, tu voyageras en poste et tu descendras dans des palais. Tu seras enfin une artiste, une cantatrice vantée, adorée. Tu seras entourée d'hommages, et, comme tu les aimes...

— Tu mens, je les déteste!

— Si c'est vrai, tu fais bien; car je veux que tu les reçoives, mais je ne veux pas que tu y cèdes, et, le jour où tu aimerais un autre homme que ton gitano, malheur à toi, ma sœur! Apprends donc vite et bien ce que je t'enseigne; ce n'est peut-être pas demain que cela te servira; mais je sais que le jour doit venir où tu m'appelleras à ton aide et où tu me remercieras de t'avoir donné un état plus utile que tous les talents d'agrément par lesquels, Dieu merci, au reste, on t'y a préparée.

Le ton de domination tantôt protectrice, tantôt menaçante d'Algénib, n'effrayait déjà plus Morenita. Elle s'y était habituée; elle se sentait aimée, ce qui diminuait beaucoup le sentiment de la peur; elle se sentait disputée, ce qui satisfaisait son besoin d'occuper exclusivement un cœur agité et exigeant comme le sien propre.

Le mois d'août approchait. Morenita avait fait des progrès si rapides, elle prononçait si bien sa langue maternelle, elle chantait d'une façon si adorable les ravissantes créations d'Algénib, elle mimait avec lui des scènes chorégraphiques d'une grâce si

voluptueuse, que le gitano se sentait ivre d'orgueil, de joie et d'amour. Éperdu et tremblant, quand leurs voix argentines et fraîches mariaient leurs doux accords au milieu du silence de la nuit, ou quand leurs bras s'enlaçaient devant la glace où se rencontraient leurs brûlants regards, vingt fois il faillit s'oublier, se trahir, et hasarder pour un moment d'ivresse l'avenir de bonheur et de fortune qu'il se préparait.

Cependant, jamais aucun écho indiscret ne s'était réveillé dans la villa, au bruit léger de leurs pas, aucune brise n'avait porté leurs doux accents à des oreilles attentives ou curieuses. Morenita eût dû se dire que cela était d'autant plus extraordinaire, que Rosario n'y mettait aucune prudence. Mais la confiante ou téméraire jeune fille n'y songeait guère et se laissait persuader que la duchesse était trop occupée de son propre secret pour épier ou pour vouloir troubler le sien.

Ce secret de la duchesse n'était pourtant guère vraisemblable. Rien n'en trahissait, rien même n'en pouvait faire soupçonner l'existence.

Une nuit que Rosario se retirait et longeait le mur extérieur du jardin, un petit caillou, tombé à ses pieds, l'avertit de lever la tête. Il passait en ce moment au pied d'un kiosque qui formait l'angle. Plusieurs fois déjà il avait obéi à ce signal. Le kiosque avait une sortie sur le chemin qu'il suivait, et il était situé de manière que Morenita ne vît rien de ce qui se passait, lors même qu'elle serait restée à sa fenêtre pour écouter les pas de son frère se perdre dans l'éloignement.

Le gitano, averti et soumis, poussa la porte du kiosque et y entra.

— Eh bien, mon cher enfant, lui dit la duchesse du ton de bonté protectrice qu'elle avait toujours eu avec lui dans leurs rares mais significatives entrevues, vous avez donc vu votre sœur, ce soir? Concevez-vous les cachotteries de cette chère enfant, qui ne me parle jamais de vous? Si le hasard ne me

faisait vous voir sortir de la maison quelquefois, comme aujourd'hui, par exemple, je ne me douterais pas que vous y venez souvent. Je dis souvent, je n'en sais rien, après tout. N'abusez pourtant pas de ma tolérance. Le monde est méchant, et le duc, qui a de terribles préjugés, ne me pardonnerait pas d'avoir permis ces relations trop légitimes et trop naturelles d'une sœur et d'un frère, quelque secrètes qu'elles fussent.

— Ah! madame la duchesse, répondit Rosario jouant la même comédie que son interlocutrice, bien qu'il ne songeât pas plus à la tromper qu'elle ne devait espérer de le tromper lui-même, vous êtes un ange de bonté et de justice. Vous seule au monde êtes assez grande pour comprendre le besoin qu'éprouvent deux pauvres parias, perdus ou tout au moins déplacés dans un monde ennemi, de se rapprocher et de goûter les douceurs d'une amitié sainte. C'est un bonheur qu'eux seuls peuvent se donner l'un à l'autre; car ils seront toujours, quoi qu'on fasse, exclus de la famille des vieux chrétiens!

— J'ignore absolument quelles sont les intentions du duc pour l'avenir de votre sœur, reprit la duchesse; mais je suis certaine qu'il ne vous permettra jamais de la voir, et qu'il vous chasserait de sa maison si vous vous hasardiez à y reparaître. Il l'a fait une fois déjà avec tant de rigueur! Ah! mon cœur en a saigné, je vous l'ai dit. Mais que voulez-vous! dans notre race comme dans la vôtre, les femmes sont esclaves, et les hommes aussi sont esclaves de leurs propres préjugés! Le duc est pourtant le meilleur des hommes!

— Oui, madame, on le dit; mais on assure qu'il a des moments de colère où il est implacable!

— Quoi! pensa la duchesse en frissonnant, le gitano saurait-il...? Oui, ces gens-là savent tout dès qu'ils se mettent en tête de savoir quelque chose! Eh bien, n'importe, j'ai passé ce Rubicon dans ma pensée. — Mon cher enfant, dit-elle avec

calme, je ne vous engage pas à dire à Morenita que je suis dans votre confidence. Puisqu'elle ne me le dit pas elle-même, vous comprenez qu'elle se méfie de ma tendresse. Et moi, je me méfierais de sa discrétion auprès du duc. Dans un jour de dépit contre lui ou contre moi, elle pourrait me trahir en se trahissant elle-même.

— Tout cela était convenu, señora, répondit le gitano. Vous croyez que j'ai été assez fou pour manquer à la parole que vous avez daigné exiger de moi?

— Non, dit la duchesse d'un ton expressif, car ma protection est à ce prix. A propos, cher enfant, avez-vous trouvé quelque chose à gagner à Gênes?

— Non, madame, je n'ai pas cherché. Je craignais trop de me faire remarquer, et que le bruit de ma présence dans votre voisinage ne vînt quelque jour aux oreilles de M. le duc.

— Ah! c'est juste! dit la duchesse d'un air fort naturel qui en eût imposé à tout autre; vous avez bien fait. Mais de quoi vivez-vous, alors?

— Du présent que madame la duchesse a daigné me faire en quittant Paris.

— Vous ai-je donné quelque chose? Je ne m'en souviens pas. Ah! par exemple, j'ai fait une grande étourderie de vous dire où nous allions; j'aurais dû prévoir que vous nous suivriez, que vous saisiriez l'occasion de voir cette chère sœur! Hélas! c'est une occasion et une liberté qui ne se retrouveront peut-être plus. Le duc revient d'Epagne dans un mois, et il nous faudra le rejoindre à Paris.

— J'entends! pensa Rosario, il est temps que j'enlève Morenita.

— Allons, il se fait tard, reprit la duchesse, et je vois que vous vous oubliez quelquefois à babiller avec cette chère enfant. Je crains que cela ne la fatigue. Quant à la compromettre,

il n'y a pas de danger, j'espère? Tout le monde ne sait pas qu'elle est votre sœur ; vous êtes prudent?

— Comme personne ne le sait, je suis plus que prudent. Dès que j'ai passé le seuil de cette maison, je suis gitano.

— Bonsoir, gitanillo, dit la duchesse en souriant. Ah! tenez, pendant que j'y pense, et en cas que je ne vous rencontre plus, car il ne faut pas que vous me rendiez visite! si vous avez besoin de quelque chose, je ne veux pas que le frère de Morenita soit dans la gêne : vous pourrez passer chez mon banquier à Turin, ou à Londres, si vous y allez, comme vous en aviez l'intention. Ces messieurs sont avertis. Vous vous présenterez sous le nom que je vous ai dit. Ils vous remettront chacun dix mille francs; ce sera de quoi vous mettre à flot, car il ne faut pas aborder le public avec le ventre creux. Il faut faire payer très-cher, si vous voulez avoir beaucoup de monde; en Angleterre surtout! Bonsoir, bonsoir! Ne me remerciez pas : c'est de l'argent placé pour l'honneur de mon jugement, car vous êtes un grand artiste, et vous aurez de la gloire. Le duc me saura gré, un jour, de n'avoir pas souffert que le frère de sa fille fût forcé d'afficher la misère en chantant dans les cafés. D'ailleurs, ne vous dois-je pas de la reconnaissance pour tous les services que vous m'avez rendus? N'est-ce pas à vous que je dois d'avoir connu l'existence de cette chère Morenita et l'histoire de sa naissance, par conséquent, le bonheur que j'ai éprouvé à la rapprocher de son père et à amener celui-ci à remplir ses devoirs envers elle? Allez-vous-en, mon garçon. Si je ne vous revois pas, bonne chance et bon voyage!

— Ainsi, se disait Algénib en reprenant le chemin de Gênes, il faut que je me hâte ; c'est en Angleterre que je dois me rendre d'abord, et j'ai vingt mille francs pour mes frais... Après cela, on essayera de m'abandonner à mes propres forces ; mais je ne le permettrai qu'autant qu'il me plaira, car je ne suis dupe de rien et je sais tout. Et, d'ailleurs, qu'importe!

J'ai du talent, j'ai du génie, et je suis aimé de Morenita... Mais cette maudite preuve qui n'arrive pas!

Le lendemain matin, Algénib alla sur le port, comme il y allait tous les jours depuis une quinzaine, espérant voir débarquer un petit intrigant qu'il avait connu affamé et faisant tous les métiers à Séville. Il lui avait écrit de chercher son acte de baptême dans deux ou trois localités où il supposait qu'il avait dû naître, car il ne le savait pas précisément. Ce personnage devait le lui rapporter lui-même, et, en récompense, Algénib devait lui payer son voyage et lui donner de quoi vivre pendant huit jours à Gênes, où il espérait s'utiliser. Telles étaient leurs conventions. Mais l'aventurier subalterne n'arriva pas, et, le jour même, Algénib reçut par la poste une lettre de lui qui lui apprenait que la paroisse d'Andalousie où il avait pu naître était introuvable. Algénib commenta le post-scriptum de la lettre. Son ami lui annonçait qu'il ne désirait plus passer en Italie. Pour le moment, il avait trouvé moyen de s'établir chirurgien et maquignon dans les environs de Séville. Algénib comprit que son ami ne s'était pas donné la peine de chercher son acte, et, perdant l'espérance de se le procurer, il résolut de brusquer le dénoûment de sa passion.

Il retarda volontairement sa visite à la villa, voulant préparer l'émotion de l'entrevue par l'inquiétude et l'impatience de Morenita. Il arriva vers onze heures, pâle et tremblant. Il était positivement fort ému; car il avait beau être fourbe, il était éperdument amoureux, et n'abordait pas sans effroi l'orage qu'il allait soulever.

— Oh! mon Dieu, que t'est-il arrivé? s'écria Morenita en le pressant dans ses bras.

Elle croyait à un accident, elle l'examinait, craignant qu'il ne fût blessé.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit-il en la repoussant; ne me tue pas... Morenita, je ne peux plus vous aimer, je ne peux

plus recevoir vos douces caresses. Il faut que je vous quitte, je viens vous dire adieu pour toujours.

Il tomba suffoqué sur le sofa, et, comme elle restait stupéfaite et terrifiée devant lui :

— Oui, s'écria-t-il avec angoisse, je serais un lâche si je vous trompais seulement un jour, seulement une heure. Vous me mépriseriez. Il faut tout vous dire!... Hélas! mon Dieu! en aurai-je le courage? Oui, je l'aurai. Morenita, on m'avait trompé, je ne suis pas le fils de ta mère, je ne suis pas ton frère, je ne te suis rien!

Morenita demeura pâle et interdite; un nuage de sombre défiance passa sur son front; car elle avait, comme tous les caractères extrêmes, ces fréquentes alternatives d'aveugle abandon et de sauvage fierté.

— Vous n'êtes pas mon frère? dit-elle. Eh bien, il y a des moments où j'en ai douté. Et vous! vous n'avez pas eu de ces moments-là?

— J'aurais dû les avoir, car je me suis senti à chaque instant troublé par un excès d'admiration et de jalousie qui eût dû m'éclairer sur mes propres sentiments! J'étais forcé de me combattre moi-même, de me rappeler ce que nous étions l'un à l'autre. Oh! mon Dieu, pourquoi mon père m'a-t-il trompé ainsi?

— Oui, au fait, dit Morenita, dont le regard profond lui faisait subir un rude interrogatoire, dans quel but vous avait-il trompé? Vous seriez embarrassé de me le dire! S'il voulait me tuer et vous contraindre à me retrouver pour me livrer à sa vengeance, il avait tout intérêt à vous faire savoir que vous ne me deviez ni protection ni pitié!

Algénib ne s'était pas attendu à tant de sang-froid et de réflexion.

— Elle se méfie, pensa-t-il; elle ne m'aime pas, je suis perdu!

Alors il cessa de feindre. Une douleur réelle, mêlée de dépit et de jalousie, s'empara de lui. Il se leva.

— Vous me haïssez, dit-il ; c'est bien ! Vous pensez que je vous ai trompée pour vous séduire. Il me semble pourtant que je vous ai respectée ! Mais, quand il serait vrai que, pour vous voir, pour me faire aimer de vous, je me serais servi d'une vraisemblance, d'une fiction qui vous préservait de tout danger puisqu'elle m'imposait à moi-même une si pénible retenue, où serait le mal ? Si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous ne m'en feriez pas un crime. Mais vous voilà prête à m'accuser des plus mauvaises intentions ou à me chasser comme un intrigant, parce que vous n'aimez et ne rêvez que votre Stéphen !

— Taisez-vous ! dit Morenita avec hauteur et sécheresse. Vous n'avez pas le droit de fouiller dans ma pensée, vous n'avez aucun droit sur moi. Ne nommez pas un homme à qui vous devez tout, et qui est incapable d'un mensonge, lui !

— Ah ! nous y voilà ! s'écria le gitano furieux. Elle l'aime toujours, et, moi, elle me méprise ! Ah ! fille de chétien, race d'Espagnols, vous dédaignez le sein qui vous a portée ! Allez donc, retournez à ces parents d'emprunt qui flattent votre vanité, mais qui vous châtieront cruellement de votre tache originelle.

— C'est assez, dit Morenita offensée, allez-vous-en ! Vous n'êtes pas mon frère ; votre présence chez moi, à cette heure-ci, n'est plus jamais possible.

— Lâche que tu es ! s'écria le gitano, tu crains d'être blâmée ! Te voilà comme ces demoiselles hypocrites qui n'ont jamais un jour d'imprudence, et dont l'esprit corrompu est accessible à toutes les fantaisies où il ne faut ni franchise ni courage ! Eh bien, malheur à toi dans l'avenir ! Quant au présent, n'espère pas te débarrasser si aisément de moi. Tu es mauvaise, mais tu es belle ; je n'estime plus ton cœur, mais je

suis encore amoureux de ta beauté, et il ne sera pas dit qu'un homme de la race ennemie respirera avant moi le premier parfum de ton souffle. Tu m'appartiens de droit, quoi que tu dises, et tu vas me donner le baiser de l'amour, ou mourir.

— Je ne vous crains plus, dit Morenita outrée, en prenant le cordon de la sonnette, qu'elle tira avec violence. Je sais que les gitanos sont lâches ! Fuyez donc, je vous le conseille ; je dirai qu'un voleur m'a effrayé, ou que j'ai fait un mauvais rêve.

— Tu verras si je suis lâche, moi ! répondit Algénib en s'asseyant avec audace sur le lit de Morenita. Commande donc à tes valets de m'ôter de là ! Mais, auparavant, tu leur expliqueras comment je m'y trouve.

— Je dirai la vérité ! s'écria Morenita en se dirigeant vers la porte ; je dirai que je vous ai cru mon frère et que vous ne l'êtes pas.

D'un bond rapide, Algénib se plaça devant la porte.

— N'espère pas m'échapper, dit-il ; personne ne viendra. Tout le monde est sourd ici !

— Excepté moi ! dit une voix d'homme à travers la porte, qui, brusquement poussée, envoya le gitano frapper du corps contre la muraille.

C'était le duc de Florès. Morenita s'élança dans ses bras.

— Laissez-moi, dit le duc en l'éloignant, je vous parlerai plus tard. Avant tout, je veux châtier ce drôle.

Et, s'avançant sur Algénib, il le prit au collet, et, le pliant en deux comme un roseau, il le fit tomber à genoux.

Le gitano, éperdu et vaincu par une terreur qui fit rougir Morenita jusqu'au fond de l'âme, n'essaya pas de se défendre. Mais aucune parole ne sortit de sa bouche, et le duc, qui ne l'eût maltraité qu'avec répugnance, ne put lui arracher ni prières ni promesses. L'œil fixé à terre, morne, farouche, plein de haine, mais résigné comme l'homme sans espoir et

sans ressource, ce rejeton d'une race dévouée depuis quatre siècles à la persécution et aux supplices, semblait attendre la mort avec le fatalisme oriental. Il y avait quelque chose d'effrayant dans cette malédiction muette, dans cette protestation faite à Dieu seul de la faiblesse contre la force.

Le duc résista à la tentation de le frapper.

— Va-t'en, ver ! lui dit-il en espagnol ; mais souviens-toi que, si je te retrouve jamais sous mes pieds, je t'écrase !

Et il le lança vers la fenêtre, par où le gitano prit sa volée comme un papillon de nuit et disparut sans bruit dans les ténèbres.

Morenita, muette de terreur, et voyant son père irrité pour la première fois, n'essaya pas de l'attendrir. Au reste, il ne lui en donna pas le temps ; car il sortit après l'avoir enfermée à double tour, pour aller explorer et fermer le jardin. Il alla ensuite chercher un des domestiques qu'il avait ramenés d'Espagne et sur lequel il pouvait compter. Il lui mit un fusil dans les mains et lui ordonna de faire bonne garde contre les voleurs du dehors ou contre quiconque bougerait de la maison. Puis il donna d'autres ordres et rentra.

La duchesse avait vu et entendu arriver son mari. Attentive et prudente, elle devina ce qui se passait, et, s'arrangeant tout de suite le rôle qu'elle voulait garder encore, elle retira les verrous de sa chambre, se recoucha et feignit d'être plongée dans le plus profond sommeil.

Le duc approcha avec précaution, observa en silence le paisible *alibi* de sa femme. Il ne pouvait l'accuser que d'avoir manqué de surveillance. Mais de quel droit lui aurait-il imposé ce devoir?

Il la réveilla : elle feignit la joie. Il lui raconta ce qu'il venait de surprendre : elle joua la surprise. Il lui exprima son mécontentement contre l'imprudence de Morenita : elle fit semblant d'intercéder; elle ne paraissait rien comprendre à

cette aventure et n'en pas croire ses oreilles. Le duc ne dormit pas, il était en proie à une grande irritation. Dès le point du jour, il rentra chez Morenita et la trouva assise à la place où il l'avait laissée, plus rêveuse qu'abattue, et comme perdue dans ses réflexions.

— Monsieur le duc, lui dit-elle dès les premiers mots d'explication qu'il prononça, si vous avez été à portée d'entendre la scène que, pour moi, vous avez si heureusement dénouée, vous savez que vous n'avez aucun reproche à m'adresser, et vous me connaissez assez, j'espère, pour croire que je ne veux demander pardon de rien à un protecteur qui n'est pas mon père. J'ai peut-être eu tort de recevoir chez moi un jeune homme qui n'était pas mon frère, et de ne pas deviner qu'il me trompait. Mais ce manque de pénétration est un tort léger à mon âge : peut-être n'en est-ce pas un du tout dans la situation particulière où me jette l'ignorance de mon sort dans le passé et dans l'avenir. Le jour où je saurai de qui je suis la fille, à qui je dois confiance et soumission entière, je serai fort coupable si je manque à des devoirs si doux et faciles. Jusque-là, il est tout simple que je m'étonne, que je m'inquiète, que j'ouvre l'oreille à toutes sortes de révélations et que je sois la dupe du premier venu.

— Ainsi, dit le duc un peu rassuré, ce gitano s'était fait passer pour votre frère ? Mais quel est-il ? C'est le même qui a chanté chez moi cet hiver ? D'où sort-il, et comment s'est-il introduit chez vous, ici, à l'insu de la duchesse ?

— Ah ! dit Morenita railleuse et triomphante, vous ne savez rien ? et vous êtes arrivé à temps pour m'empêcher d'être tuée par cet aventurier que vous supposiez aimé de moi, et seulement un peu trop pressé d'en obtenir l'aveu ?

— Je ne sais absolument rien, Morenita, que ce que vous voudrez bien m'apprendre, dit le duc espérant la désarmer par sa franchise et sa douceur ; ce que vous m'accusez d'a-

voir pensé, en vous trouvant aux prises avec ce misérable, tout autre l'eût pensé à ma place. Je venais plein de joie et de confiance, pour surprendre la duchesse et vous par mon retour, et j'étais loin de m'attendre à vous trouver dans un pareil danger. J'ai rougi pour vous de voir que vous vous y étiez volontairement exposée...

— Ne rougissez plus, monsieur le duc, dit Morenita avec amertume, puisque vous savez que, jusqu'à ce jour, j'ai pris Algénib, fils d'Algol, pour mon frère.

— Fils d'Algol ! s'écria le duc soudainement troublé.

— Oui, dit Morenita d'un ton de légèreté féroce, le mari de la belle Pilar, que vous avez connue, à ce qu'il prétend, et dont il disait d'abord être le fils.

Le duc, bouleversé, se leva.

— C'est assez, Morenita, dit-il ; une pareille conversation entre vous et moi ne peut aller plus loin. Je veux ignorer ce qu'on a pu vous dire; j'aurais souhaité vous voir moins empressée de le croire. Vous pourriez penser, aujourd'hui du moins, que le lâche capable de vous tromper en se disant votre frère vous a menti sur tout le reste. Mais vous me paraissez disposée à écouter les plus fâcheuses histoires et à laisser approcher jusqu'à vous les plus étranges bandits ! Cette tendance au romanesque tient d'assez près à la folie, et j'y dois prendre garde. Je n'ai rien à vous expliquer sur les mystères qui obsèdent votre imagination. Sachez seulement que vous n'avez pas le droit de m'interroger, et que j'ai celui de surveiller et de diriger votre conduite.

Deux heures après, le duc, la duchesse et Morenita prenaient en poste la route de Turin. Le duc était profondément blessé contre sa fille, assez embarrassé devant sa femme, et en proie à une irritation intérieure qui, chez lui, remplaçait rarement, mais radicalement, la douceur et la franchise habituelles.

La duchesse était calme, bonne, généreuse envers Morenita, qu'elle s'efforçait de réconcilier avec le duc.

Morenita était inquiète ; mais, trop fière pour s'humilier, elle ne faisait aucune question.

Les ordres que le duc avait donnés n'avaient amené aucun résultat. Les gens chargés de suivre et de retrouver Algénib sur la route de Gênes ne l'avaient pas aperçu.

Deux jours après, le duc conduisait Morenita en visite chez une parente qui était supérieure d'un des plus riches couvents de Turin. Il la laissa seule avec elle pour quelques instants, prétextant une autre visite avec la duchesse, qui sortit du couvent, ayant l'air de pleurer. Ils ne revinrent pas. Morenita était cloîtrée.

De tous les mauvais partis que le duc avait à prendre, celui-là était le pire. Peut-être le meilleur eût-il été de laisser Morenita courir à sa destinée. Avec certaines natures, les obstacles irritent la résistance et changent la velléité en résolution, la volonté en désespoir.

La pauvre gitanilla, en entendant les grilles et les verrous se refermer sur elle, frémit de la tête aux pieds. Elle se rappela ces mots d'Algénib, à propos de son père : « Les gitanos supportent la faim, le froid, toutes les misères ; mais la captivité les tue ! »

— Oui, oui, se dit-elle, voilà ce qu'on fait de nous ! Algénib avait raison. On séduit nos mères, et on les abandonne ; on ramasse leurs enfants, on leur jette du pain, et on les met à l'attache. Tant pis pour ceux qui meurent !

De ce moment, le sang de la race proscrite et sacrifiée se ranima en elle. Elle sentit qu'elle haïssait son père. Elle maudit le mouvement d'orgueil qu'elle avait eu en se croyant affranchie de ses liens avec la bohème, au moment où le duc avait terrassé Algénib sous ses pieds.

— Oh ! qu'il revienne, ce malheureux paria ! s'écria-t-elle

en tordant ses mains dans le silence de sa cellule, et je le grandirai de toute la puissance de ma haine contre mes tyrans !

Le couvent qu'on lui avait assigné pour retraite et pour prison était une véritable forteresse. Dans les premiers jours, il sembla à l'infortunée jeune fille qu'elle était enterrée vivante, et tout plan d'évasion lui parut inadmissible. Elle garda pourtant un profond silence et ne daigna pas faire entendre une plainte. Les religieuses, que le duc avait averties, s'attendaient à une explosion terrible. Il n'en fut rien. La captive fut muette, froide, polie, et d'une rare dignité dans sa douleur.

C'était le beau côté de cette nature mêlée de grandeur et de misère. Si elle avait la vanité puérile, l'ingratitude et la personnalité déréglée de l'instinct sauvage dans le triomphe, elle avait aussi le stoïcisme, la patience, la fierté dans la défaite.

Avec son admirable divination, Anicée, sans se piquer de la science de l'analyse du cœur humain, avait compris ce qu'il fallait à cette enfant. Alors qu'on l'accusait d'être aveugle et de la gâter, elle suivait la seule ligne de conduite appropriée à son caractère. Elle ne brisait aucune spontanéité, et, faisant la part de la fatalité de l'organisation, elle satisfaisait les appétits invincibles, toutes les fois qu'ils n'avaient pas de danger immédiat ou sérieux. Le duc, tour à tour plus faible et plus rigide, devait amener sa fille à cette complète révolte intérieure qui est pire que la révolte ouverte et passagère.

Morenita eut l'intelligence de comprendre que l'oppression est, à la longue, un fardeau aussi pénible à ceux qui l'exercent qu'à ceux qui la subissent; que, dans les desseins de Dieu, personne n'est prédestiné à l'état de geôlier, et que, sans les continuelles révoltes des captifs, qui donnent à la volonté des gardiens une tension factice et maladive, les liens les mieux

serrés se relâcheraient forcément plus tôt qu'on ne l'espère.

Elle s'était fait haïr dans le monde, elle se fit aimer dans le couvent. Le duc, à qui la supérieure écrivit pour faire l'éloge de sa belle pénitente, s'applaudit du parti qu'il avait pris.

— Avec ces natures indisciplinées, disait-il à sa femme, la rigueur est salutaire. Elles ne cèdent qu'à une volonté plus ferme que la leur.

— Savoir! répondait la duchesse avec un sourire étrange. *En toute chose, il faut considérer la fin.* Les âmes vraiment énergiques savent attendre. Elles ne plient que pour mieux se relever. Je crois votre fille plus forte que vous.

— C'est ce que nous verrons! reprenait le duc avec humeur.

Et pourtant son cœur saignait déjà à l'idée des pleurs que Morenita versait peut-être en secret. Il était bon par tempérament; mais, malgré l'intention d'être juste, il ne savait pas l'être.

— Dans six mois ou un an, disait-il, quand nous nous serons bien assurés que tout lien entre elle et ce drôle est rompu par l'oubli et l'absence, nous la reprendrons et nous la marierons tout de suite. Cherchons-lui un mari, tout est là. Nous augmenterons sa dot en raison de la sottise qu'elle a faite et du danger auquel elle s'est exposée en recevant ce gitano. Si le coquin se vante, nous le ferons taire. L'époux de Morenita, recevant de nous protection et richesse, ne sera pas bien à plaindre.

Marier Morenita devint donc l'idée fixe du duc de Florès. Il était impatient de mettre un terme à la captivité de sa fille. Lui aussi savait bien que les bohémiens ne supportent pas longtemps la privation de la liberté. On lui écrivait qu'elle était souffrante; il craignait qu'elle ne fût malade, et puis il était las de vouloir.

Il sonda toutes les personnes de son entourage qui pouvaient être des époux sortables. A sa grande surprise, malgré les cinq

cent mille francs de dot qu'il fit délicatement sonner à leurs oreilles, il n'en trouva pas une seule qui voulût comprendre. Il pensait cependant que l'aventure de la villetta était restée fort secrète. Aucun de ses amis ne lui avoua que la duchesse l'avait mis dans la confidence. Tous y étaient initiés, et chacun se croyait le seul.

Le duc ne voulait pas se rabattre sur des gens sans fierté, il n'en eût pas manqué ; ni sur des hommes trop laids ou trop âgés, Morenita les eût repoussés. Enfin, il découvrit, dans un coin de sa cervelle, la pensée de s'en ouvrir franchement à Hubert Clet.

Clet, le poëte, l'homme de lettres, le sceptique à l'endroit des choses sérieuses, l'enthousiaste à propos des choses frivoles, Clet, qui avait mangé sa fortune, ouvrit l'oreille à cette proposition, mais sous toutes réserves.

— Je sais toute la vérité sur l'aventure de Gênes, dit-il au duc ; je vous remercie de la confiance et de la franchise avec laquelle vous m'en parlez. Mais je tiens tous les détails de la bouche d'Algénib en personne.

— Vous l'avez donc vu ? il est donc à Paris ? s'écria le duc.

— Je l'y ai vu peu de jours après votre retour. Il n'a fait que traverser la France et doit être maintenant en Angleterre. J'ai protégé et assisté l'enfance de ce pauvre garçon, qui n'est pas si méprisable que vous croyez. Il a confiance en moi, il m'a tout raconté. Morenita a été non-seulement invulnérable à son plan de séduction, mais encore dure, hautaine, cruelle pour lui. Il la déteste maintenant autant qu'il l'a aimée, et y renonce avec d'autant plus d'empressement qu'il a grand'peur de vous. Je ne vois donc pas trop pourquoi vous vous êtes cru forcé de mettre cette pauvre petite au couvent. Vous dites qu'elle y est devenue sage : je crains que vous ne l'y retrouviez folle. Voyons ! vous lui donnez une fortune, et je suis amoureux d'elle : deux motifs pour que je l'épouse sans folie et sans bas-

sesse, si elle veut de moi ; mais je doute qu'elle s'accommode de mes quarante ans et surtout de l'absence de prestige à laquelle doit se résigner un homme qui vous a bercée, et qu'on voyait déjà vieux alors qu'il était encore jeune. Or, écoutez, mon cher duc, je ne veux pas être la condition *sine quâ non* de la délivrance de Morenita. L'amour de la liberté pourrait lui arracher le *oui* fatal, et, que voulez-vous ! j'ai encore la prétention d'être aimé, ne fût-ce que dans les premières années de mon mariage. C'est peut-être par amour-propre que j'y tiens ; car, au fond, je suis assez philosophe, mais j'y tiens. Je vous avertis donc que Morenita ne sortira pas du couvent à cause de moi, à moins que je ne lui aie parlé moi-même.

— Est-ce que vous croyez, dit le duc, que cela ne vaudrait pas la peine de faire le voyage de Turin?

— Oui, si vous me donnez votre parole d'honneur de ne la prévenir en aucune façon.

Le duc s'y engagea et donna à Clet une lettre d'introduction auprès de sa parente la supérieure, afin qu'il pût voir Morenita comme pour lui apporter des nouvelles du duc et de la duchesse.

XIII

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE CLET A STÉPHEN ET A ANICÉE.

« Turin, 10 décembre 1847.

. . . . . .

» A présent, chers amis, que je vous ai raconté toute l'affaire, et que vous savez où prendre votre pauvre Morenita,

dont vous êtes si inquiets, je vais vous dire comment je l'a retrouvée et ce qui s'est passé entre nous.

» Aussitôt qu'elle a paru à la grille du parloir, j'ai été frappé du changement qui s'est fait en elle depuis huit mois que je ne l'avais vue. Elle n'a pas beaucoup grandi; elle n'est ni plus grasse ni plus colorée ; mais sa beauté diabolique a pris un caractère de sérieux et de fermeté qui montre l'ange à travers le démon beaucoup plus que par le passé. Elle m'a accueilli avec beaucoup de grâce et même d'enjouement; elle a plus d'esprit que jamais.

» Pressée par moi de dire franchement si elle s'ennuyait au couvent, elle a répondu avec une hypocrisie de fierté vraiment admirable qu'elle s'y trouvait fort bien et ne désirait pas en sortir.

» J'ai été dupe de son assurance, et j'ai commencé à lui faire un peu la cour, ne craignant plus d'être considéré comme un pis aller entre la chaîne du mariage et celle du cloître. Au cas qu'elle m'eût écouté, je vous jure bien que je n'eusse point passé outre sans vous demander votre agrément; car le duc aura beau faire, à mes yeux, vous êtes et serez toujours les véritables parents de cette pauvre perle d'Andalousie.

» Nous étions seuls au parloir, séparés par la grille. La *sœur-écoute*, avertie apparemment par l'abbesse que j'avais à entretenir Morenita d'affaires de famille, s'était retirée.

» — Voyons, chère enfant, ai-je dit à votre pupille, soyez franche. Si je ne vous déplais pas, si vous avez confiance en moi, écrivez-en à mamita et demandez-lui conseil. Si c'est le contraire, souvenez-vous que je suis son ami respectueux et dévoué, le vôtre, et que ni elle, ni votre maman Marange, ni votre parrain, ni moi, ne voulons vous laisser mourir de chagrin ici. Ouvrez votre cœur altier à la confiance, et comptez sur nous. J'ose affirmer que mamita obtiendrait du duc de vous reprendre avec elle.

» — Cela... jamais ! a-t-elle dit avec la même énergie d'obstination que vous lui avez vue dès le commencement de sa résolution.

» L'étrange fille n'a pas voulu ajouter un mot, ni changer un iota à ce laconique programme, quelques instances que j'aie pu lui faire.

» — Alors, lui ai-je dit, je vais donc vous dire adieu, et vous laisser indéfiniment ici.

» — Monsieur Clet, s'est-elle écriée en me voyant disposé à partir et en passant ses pauvres petites mains à travers la grille pour me retenir, ne m'abandonnez pas !

» Et les sanglots l'ont étouffée.

» — Que voulez-vous donc que je fasse? lui ai-je dit encore. Si vous voulez cacher votre ennui et votre déplaisir d'être ici, il n'y a pas de raison pour qu'on ne vous y laisse encore longtemps ; car on ne veut vous en tirer que pour vous marier, et ce n'est pas bien facile à présent, outre que vous êtes fort difficile vous-même. Vous repoussez la protection de l'adorable mamita, vous boudez le duc, vous ne voulez pas vous expliquer avec moi...

» — Tenez ! je ne veux pas vous tromper ! vous êtes un vieil ami et vous me plaignez. Je ne vous aime pas assez pour vous épouser ; sachez-moi quelque gré de ma franchise, et sauvez-moi, puisque je vous sauve d'un malheur et d'une folie

» — Allons, merci pour cela, Morenita. A présent, que voulez-vous que je fasse pour vous?

» — Que vous m'aidiez à tromper le duc et que vous me fassiez sortir d'ici en lui laissant croire ce que je vais lui écrire.

» — Vous allez lui écrire que vous consentez à m'épouser ? Ma foi, non, merci ; faites et dites ce que vous voudrez ; mais, moi, je ne peux me résigner à un pareil rôle.

» — Pourquoi donc? vous avez trop de vanité pour vouloir paraître dupe de ma petite rouerie?

» — Ce n'est pas cela, mais c'est la déloyauté envers le duc qui me répugne.

» — Si fait, c'est cela! a-t-elle repris avec colère.

» Et l'ancienne Morenita a reparu pour quelques moments. Elle m'a dit pas mal d'injures, et, abusant de son malheur, elle a fait son possible pour me blesser. Tout cela s'est noyé dans les larmes, et je n'ai pu la calmer et la quitter qu'en lui promettant de faire ce qu'elle me demande. Mais je vous confesse que j'ai promis cela comme on promet la lune aux enfants qui crient. Je ne me sens pas la force de jouer le duc et la duchesse à ce point, et je vous écris bien vite pour que vous veniez me tirer d'embarras.

» Faut-il que cette enfant souffre et languisse en prison pour avoir prêté l'oreille aux romances et aux romans de son frère en bohème, le plus innocemment du monde, après tout? Je vous répète que le duc n'entend rien au métier de père, et vous pensez avec moi qu'on fait toujours fort mal ce métier-là quand on ne le fait pas franchement et ouvertement. Morenita juge la question avec un bon sens qui effraye. Elle refuse toute soumission, toute confiance à un père qui rougit de l'appeler sa fille. Vous me direz qu'elle n'a pas mieux agi avec vous qui n'aviez pas ces torts-là envers elle. Que voulez-vous! il y a là-dessous un secret de race, on une manie d'enfant que je ne puis vous expliquer; car cette fillette est une énigme sous bien des rapports.

» Venez, ou écrivez-moi, mes amis! Je reste le bec dans l'eau et le cœur à votre service. »

Stéphen, Anicée et madame Marange étaient à Genève, où Roque les avait rejoints pour quelque temps, lorsque cette lettre, adressée par Ciet à Naples, leur fut renvoyée par la

poste, après les avoir cherchés à Venise, où ils avaient passé une quinzaine; elle avait donc déjà plus de douze jours de date.

Anicée n'avait reçu aucune lettre de Morenita depuis celle de Nice que nous avons transcrite. Elle avait su son séjour de trois mois à Gênes, et avait attribué son silence à l'oubli le plus complet; elle en avait souffert, mais sans élever une plainte qui pût faire remarquer à son mari et à sa mère les torts de l'enfant qu'elle chérissait toujours. Elle avait su ensuite le retour d'Espagne du duc de Florès et le départ de sa famille pour Paris. Mais elle ignorait qu'on eût laissé Morenita à Turin. Seulement, au bout de deux mois, elle avait reçu en Italie des nouvelles de Clet, qui, ne voulant pas s'expliquer clairement sur cette aventure, l'avait jetée dans de grandes perplexités. Ses instances avaient obtenu qu'il fût plus explicite, et la lettre qu'on vient de lire, et dont nous avons omis le commencement, lui révélait enfin la vérité.

Madame Marange s'était trouvée assez grièvement malade à Genève, au moment de retourner à Briole avec ses enfants. Elle était encore hors d'état de supporter un voyage quelconque. Anicée, ne pouvant la quitter, supplia Stéphen de courir à Turin, fin de pénétrer enfin le motif de la conduite de Morenita envers elle, de vaincre sa résistance et de la ramener avec ou sans l'assentiment du duc, celui-ci ne paraissant pas remplie avec intelligence ses devoirs de tuteur ou de père.

Stéphen éprouvait une grande répugnance à se charger de cette mission. Il eût voulu la confier à Roque; mais personne n'était moins propre à la remplir, quelque bonne volonté qu'il pût y mettre.

Stéphen voyait l'angoisse de sa femme si pénible, qu'il ne savait que faire pour y remédier sans risquer auprès de Morenita une démarche qui lui paraissait pourtant de nature à empirer sa situation.

Il se résoluit à éclairer Anicée sur les causes mystérieuses de l'abandon et de l'ingratitude de sa fille adoptive.

— N'est-ce que cela? dit la magnanime et généreuse femme. Eh bien, c'est la fantaisie involontaire d'un cerveau malade. Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt? Je l'aurais guérie, moi qui la connaissais si bien, cette pauvre petite créature bizarre. Je ne lui aurais pas brisé la coupe de la vérité sur la tête si brusquement. Je lui aurais laissé, pendant quelques jours, l'espérance de te plaire et même de t'épouser. C'est une nature qu'il ne faut pas heurter de front et qui n'entre en pourparler avec le possible qu'après avoir fait acte d'omnipotence dans son imagination. Je n'aurais demandé que trois mois pour la guérir. A présent que cette manie a été froissée et qu'on l'a laissée couver dans le silence, elle sera plus difficile à extirper. C'est égal, je m'en charge. Qu'on me rende ma pauvre malade, et tu m'aideras tout le premier à débarrasser son âme de cette possession diabolique. Ah! Stéphen, comment se fait-il que les anges aient quelquefois peur du démon? C'est ce qui t'est arrivé pourtant. Si je te connaissais moins, je dirais que tu as douté de toi-même, puisque tu as douté de Dieu et reculé devant cet exorcisme. Allons, allons, marche et ne crains rien. Je ne peux pas être jalouse, malgré mes quarante-cinq ans! Pour cela, il faudrait douter de toi et j'y ai plus de foi que toi-même. Ramène-moi mon Astarté, mon djinn, ma bohémienne. Je connais ses dents : elles s'émousseront dans les fruits que nous cueillerons pour elle aux arbres de notre paradis. Et puis, quand elle nous ferait un peu souffrir! ne lui devons-nous pas de subir toutes les conséquences, de remplir tous les devoirs de l'adoption? Est-ce sa faute si elle a dans les veines un peu de flamme infernale? N'avions-nous pas prévu qu'il pouvait en être ainsi, le jour où nous avons juré de lui servir de père et de mère? Rappelle-toi que tu te méfiais de ma persévérance, que tu craignais pour ta filleule; et, aujourd'hui, c'est toi qui es

mauvais parrain, c'est toi qui me conseilles l'abandon et l'égoïsme! Non, non! tu vas partir et tu vas me la ramener. Écoute, tu lui diras: « Mamita est malade, elle a besoin de toi pour la soigner, elle te demande, » et tu verras qu'elle accourra bien vite; car elle m'aime et m'aimera d'autant plus maintenant qu'elle sentira ses mouvements d'aversion plus injustes.

— Ah! ma sainte femme! s'écria Stéphen, tu parles des anges, qui ne devraient jamais douter de Dieu! Les anges ne sont rien auprès de toi, et, après quinze ans d'efforts pour te mériter, on se sent encore si petit devant toi, qu'on en est effrayé!

Stéphen partit pour Turin avec Roque, ne voulant pas, malgré tout, exposer Morenita à l'émotion de se trouver seule avec lui en voyage.

Cependant Clet, voyant huit jours écoulés sans recevoir de nouvelles de ses amis, perdait complétement la tête. Il se voyait aux prises avec la plus dangereuse des tentatrices, son imagination; nous pourrions dire sa vanité, bien que le temps et l'expérience en eussent amoindri l'épanouissement primitif.

Morenita, dont le premier mouvement avec lui avait été sincère, voyant qu'elle ne pouvait le décider à seconder son plan, revint à la fourbe féminine dont elle croyait avoir le droit d'user dans ses détresses. Elle feignit de se raviser; elle fut coquette. Il n'eut pas la force de suspendre ses visites au couvent jusqu'à l'arrivée de Stéphen, qu'au reste il n'espérait pas beaucoup voir venir à temps pour le diriger. Le duc écrivait à Clet d'insister et de faire sa cour. L'abbesse, avertie d'encourager le projet de mariage, laissait les visites se répéter et se prolonger sans témoins. Morenita usa de toutes les ressources de son esprit et de sa malice; Clet l'aida lui-même à le duper. Voici comment :

Il se défia d'abord de la sincérité de ce retour vers lui, et, avant d'y croire, il voulut la preuve de cette affection trop soudaine.

— Quelle preuve? dit la jeune fille, toujours innocente dans son astuce.

— Aucune, à coup sûr, répondit Clet surpris et charmé de sa candeur, que vous, moi ou le duc puissions jamais avoir à nous reprocher. Donnez-moi un gage, écrivez-moi une lettre, que sais-je! Établissons un lien qui, s'il n'enchaîne pas votre conscience, mette au moins ma loyauté à couvert auprès du duc et de mamita.

— Écoutez, dit-elle, êtes-vous autorisé par le duc à me faire sortir du couvent et à me ramener vers lui, si je m'engage à vous épouser?

— Non, certes! Que vous connaissez mal les convenances du monde, vous qui y avez pourtant brillé un instant!

— Un instant si court, que je ne me rappelle rien ou n'y ai rien compris. Alors, tenez, si les convenances vous défendent de me ramener à Paris, c'est raison de plus : enlevez-moi! j'espère que je serai assez compromise avec vous; que ni vous ni mon père ne pourrez plus douter de moi, et que ce sera un engagement indissoluble.

— Pas sûr! dit Clet fort ému. Shakspeare a dit, en parlant de la femme : « Perfide comme l'onde! »

— Ah! vous vous méfiez encore? Eh bien, vous êtes un niais! Vous devriez vous dire que, si je viens à me rétracter, après m'être perdue de réputation pour vous, vous n'en recevrez pas moins de compliments pour votre ascendant sur les femmes, et que vous pourrez crier partout que c'est vous qui m'avez trompée.

— Vous êtes un méchant diable, dit Clet en riant; mais vous êtes folle! Je ne veux pas jouer ce rôle-là.

— Vous êtes donc devenu bien moral?

— Non ; mais je suis un honnête homme, l'ami du duc et de Stéphen. Toute sottise que je vous laisserais faire serait une tache, pour votre mamita surtout. Il ne faut pas que l'enfant qu'elle a élevée soit perdue de réputation comme vous dites.

— Ah ! toujours mamita ! dit Morenita avec colère. Si l'on tient à mon honneur, c'est à cause du sien ! Moi, je ne compte jamais ! Tenez, vous ne m'aimez pas !

Morenita pleura. Clet se sentit bien faible. Deux jours de cette lutte épuisèrent ce qui lui restait de forces. Il n'en garda plus que pour résister à une fuite en Angleterre, à un mariage de Gretna-Green que lui proposait Morenita. Il était si bien convaincu, que tout ce qu'il put obtenir fut de conduire directement Morenita à Paris et de tenir sa main de celles du duc et de la duchesse. Il fallut promettre de renoncer à attendre l'avis de Stéphen et de sa femme.

Il ne restait plus qu'à effectuer l'enlèvement. Clet n'était muni d'aucun pouvoir du duc auprès de la supérieure pour faire sortir Morenita du couvent ; mais Morenita avait tout prévu ; elle était sûre de son fait.

— S'en aller la nuit par-dessus les murs, lui dit-elle, descendre par les fenêtres, tout ce qu'on peut imaginer de plus difficile et de plus périlleux, est absolument impossible. Il y a longtemps que j'y songe et je sais à quoi m'en tenir.

— Il y a longtemps? dit Clet. Vous ne devriez pas me dire cela !

— Ai-je dit longtemps ? reprit-elle. Eh bien, va pour longtemps ; car il y a huit jours, et c'est un siècle !

— Allons ! si le difficile est l'impossible, le possible est donc dans le facile ? Explique-toi.

— La chose impossible à tous, facile à vous seul, c'est l'entrée et la sortie de ce parloir, c'est le tête-à-tête où nous voilà. Eh bien, faites-moi sortir à travers cette grille qui nous sépare, et tout est dit.

Clet examina la grille : elle était en fer, très-massive et solidement scellée dans la muraille.

— Que les hommes sont bêtes! dit Morenita, qui le regardait en riant. Et cette petite fenêtre, au milieu, pour faire passer les cadeaux, les jouets ou les brioches que les parents apportent à leurs enfants?

— Elle est grillée aussi et fermée en dedans avec un cadenas.

— Voici l'empreinte, dit Morenita en la tirant de sa poche; vous allez faire faire une clef.

— Sublime! dit Clet, qui, malgré lui, s'amusait comme un enfant de l'idée d'enlever une femme qu'on lui donnait d'avance avec une dot. Mais, quand nous aurons une clef, vous ne passerez pas par cette étroite ouverture.

— J'y passerai, dit Morenita.

— Impossible! Il y a de quoi vous briser. Je ne veux pas d'une femme passée au laminoir.

— J'y passerai, dit Morenita, et je n'aurai pas un cheveu de moins.

— A la bonne heure! dit Clet, bien résolu à ne pas faire faire de clef et à ne pas exposer Morenita à cette affreuse et impossible épreuve.

Elle le devina, et, se ravisant, elle lui dit :

— J'ai une autre idée. Oui, un moyen sûr, naturel, excellent; mais je ne veux pas vous le dire, vous le feriez manquer par votre peu de sang-froid. A demain. Ne venez ici qu'à la nuit, ayez une voiture à la porte, un grand manteau sur les épaules, une chaise de poste à la sortie de la ville, et je vous réponds de tout.

Clet n'en croyait rien, mais elle lui arracha sa parole d'honneur de se tenir prêt pour l'enlèvement le lendemain à l'heure dite. Morenita, pour lui donner confiance, lui remit une lettre adressée au duc, dans laquelle elle lui déclarait gaiement sa

résolution d'épouser M. Hubert Clet, et qu'elle chargeait celui-ci de mettre à la poste le soir même.

— Mais, s'il en est ainsi, dit Clet en mettant la lettre dans sa poche après avoir consenti à la lire, à quoi bon l'équipée que nous allons faire ? Dans quatre jours, grâce à cette lettre, le duc sera ici, vous sortirez le jour même, et nous retournerons tous les trois à Paris, sans scandale, sans danger.

— Ah ! vous craignez le scandale, à présent ? dit froidement Morenita. Eh bien, renoncez à moi. Je ne veux pas d'un mari passé au laminoir des convenances, qui, au premier nuage, me reprocherait de l'avoir choisi par haine du couvent ; car je pourrais bien lui reprocher, moi, de m'avoir délivrée par amour de ma dot. Je ne ferai jamais qu'un mariage d'amour, je vous le déclare. Fuyons comme deux amants, sans cela, nous ne serons jamais époux, je vous le jure par l'âme de ma mère !

Clet se retira aussi effrayé qu'enivré. Si la dot lui plaisait, la femme le charmait encore davantage. Il en avait peur, mais son amour-propre lui persuada qu'il vaincrait le démon. Il ne se disait pas qu'il avait bu et fumé trop d'opium dans sa crise romantique pour n'être pas facile à endormir par le chant de la sirène.

Il passa une nuit fort agitée et se retrouva assez froid le lendemain. Au fond du cœur, sa passion pour la gitanilla était un peu factice, — elle avait plutôt son siége dans l'imagination. Qnand il se rappelait le pauvre enfant noir de la maison Floche, allaité sur la paille par une brebis, les premiers cris, les premiers rires, les premiers pas du marmot dans le parc de Saule, les premières malices de la petite fille, les premières coquetteries de l'adolescente, bien qu'il n'eût pas naturellement les entrailles très-paternelles, il se figurait qu'il faisait la cour à sa propre fille, et il se trouvait tout au moins fort ridicule.

Il se remit sur ses pieds en se disant qu'allumer une passion, malgré tant de souvenirs propres à l'empêcher de naître, et toute cette prose que l'habitude répand dans la poésie de l'amour, était une conquête d'autant plus glorieuse Il lui était passé aussi quelquefois par la tête que Stéphen inspirait cette passion *quand même* à sa filleule. Sans se l'avouer précisément, il eut du plaisir à se persuader qu'il l'emportait sur un homme qu'il avait toujours senti supérieur à lui, et, à tout événement, il commanda la chaise de poste à la sortie de la ville, se munit du manteau, et monta dans le fiacre pour se rendre au couvent. Il n'avait oublié que la clef de la grille du parloir.

Il faisait nuit, et il eut à s'approcher du portier, qui était fort clairvoyant, pour se faire reconnaître. Cette clairvoyance était moindre à la sortie des visiteurs qu'à leur entrée, personne ne pouvant prévoir qu'il fût possible de traverser les grilles du parloir.

Ordinairement Clet, lorsqu'il venait dans la soirée, attendait dans l'obscurité qu'on eût averti Morenita. Elle arrivait alors avec une religieuse qui apportait de la lumière, qui s'assurait que le visiteur était bien celui dont les parents autorisaient l'assiduité, et qui se retirait après avoir échangé quelque politesse avec lui.

La surprise de Clet fut grande en voyant le parloir éclairé et Morenita seule devant lui, non derrière la grille, mais dans le compartiment de la pièce où il se trouvait lui-même. Elle portait un coffret où étaient ses bijoux, et une mantille noire enveloppait sa taille.

— Est-ce vous, grand Dieu ? s'écria-t-il. Par où êtes-vous sortie ?

Morenita lui montra ses bras meurtris, ses mains ensanglantées.

— J'ai passé au laminoir, dit-elle en souriant. A présent, ne voulez-vous plus de moi ?

Clet, éperdu et enthousiasmé, la prit dans ses bras, et, redevenu le cavalier espagnol des rêves de sa jeunesse littéraire, il s'écria, comme dans une de ses nouvelles :

— A toi pour la vie, mon âme, ma lionne, ma panthère ! etc.

Morenita avait tout son sang-froid.

— Hâtons-nous, dit-elle. Le portier sonne dans le cloître pour m avertir de votre visite... Écoutez... oui ! Nous avons le temps avant qu'il soit retourné à son poste. Il n'est même pas nécessaire que vous me cachiez sous votre manteau. Cela nous retarderait ; il faut courir !

Et, sans attendre sa réponse, elle s'élança vers la porte du parloir, qu'il avait laissée ouverte, franchit, avec la rapidité d'une flèche, le couloir qui conduisait dehors, passa devant la loge du portier, où il n'y avait personne, et franchit la porte extérieure avant que Clet, embarrassé dans son manteau et craignant d'éveiller l'attention ou la méfiance par trop d'empressement, eût traversé la cour.

Il s'applaudit de son calme en entendant le portier rentrer sans émoi dans sa loge. Alors il se hâta, franchit le seuil de la rue, vit la portière de son fiacre ouverte, et Morenita assise au fond. Il s'élança à ses côtés, ordonna au cocher de sortir tranquillement de la rue, puis de fouetter de toutes ses forces jusqu'à la sortie de la ville.

Son premier mouvement fut de serrer Morenita contre son cœur ; mais elle se dégagea avec effroi, et, ramenant sa mantille autour d'elle, cachant sa figure dans ses deux mains, elle se renfonça dans son coin, muette, farouche, et comme épouvantée du tête-à-tête.

Cette terreur soudaine de la part d'une personne si résolue l'instant d'auparavant, surprit Clet, mais, loin de le blesser, le flatta beaucoup. Cette crainte, ce trouble, cette

pudeur auxquels il ne s'attendait pas, c'était de l'amour, c'était l'aveu d'une faiblesse sur laquelle il n'avait pas compté.

— Chère Morenita, dit-il en tâchant de porter à ses lèvres une main qu'elle lui retira obstinément, que pouvez-vous donc craindre de votre meilleur ami, de votre serviteur dévoué? A présent, disposez de moi comme d'un esclave. Je ne peux plus douter de votre amour, ne doutez pas de mon respect. Vous feriez injure à celui qui se regarde comme votre époux, et qui ne veut vous devoir qu'à vous-même.

La tremblante fugitive ne répondit pas un mot, et Clet épuisa vainement son éloquence à vouloir la rassurer.

Ils arrivèrent à un endroit fort sombre, où la chaise tout attelée attendait. Morenita y monta avec empressement. Clet paya son fiacre, donna ses ordres à la hâte, et reprit sa course avec sa fiancée.

Elle s'entêta dans son silence, et Clet l'eût crue évanouie, sans le soin qu'elle prenait de s'éloigner de lui aussitôt qu'il essayait de se rapprocher d'elle. Pour lui marquer son respect, il s'installa sur la banquette de devant et ne lui adressa plus la parole. Elle, cachée toujours dans sa mantille et immobile dans son coin, ne bougea de toute la nuit et feignit de dormir. Clet trouva peu à peu cette façon d'agir très-bizarre, très-prude et trop anglaise pour une Espagnole.

Il essaya de dormir aussi; mais un dépit croissant l'en empêcha. Évidemment, Morenita l'avait joué, elle n'avait pour lui que du dédain, de la haine peut-être. Aussitôt que le jour paraîtrait et qu'elle se verrait hors d'atteinte dans sa fuite, elle allait le réveiller de ses illusions par le plus diabolique éclat de rire.

Le jour vint, en effet, et la voyageuse s'était endormie pour tout de bon. Alors Clet, sortant comme d'un rêve, examina peu à peu sa compagne à la clarté douteuse de l'aube. Il fut surpris de la malpropreté de sa robe brune et de la grossièreté

de la chaussure qui cachait son petit pied. La figure et les mains restaient voilées et enveloppées avec soin, mais de que lambeau de soie craquée et rougie par l'usure !

Sans doute Morenita s'était déguisée à dessein en pauvre fille pour n'être pas reconnue à la sortie du couvent; mais il ne semblait pas à Clet qu'elle fût affublée de ces guenilles au moment rapide où elle lui était apparue dans le parloir et où elle lui avait parlé à visage découvert.

Une soudaine méfiance s'empara de lui. Il avança doucement la main, saisit le voile à poignée sur l'épaule de la dormeuse, et l'arracha brusquement.

Que devint-il en découvrant la plus laide et la plus malpropre gitanilla qu'il fût possible de ramasser au coin de la rue ! une vraie guenon, crépue, hérissée, noire comme l'enfer, au regard stupide, au sourire sournois, à la griffe crochue ! Petite, menue et jeune comme Morenita, bien faite d'ailleurs et assez gracieuse dans ses mouvements, comme toutes les bohémiennes, elle avait joué avec succès ce rôle évidemment préparé d'avance, et tout autre que Clet eût pu y être pris. Il eut le courage d'éclater de rire et de lui demander si elle avait bien dormi. Elle lui répondit dans un idiome incompréhensible qu'elle n'entendait pas le français.

Clet fut en ce moment un grand philosophe. Au lieu de lancer le petit monstre par la portière, il se rappela que, depuis trois heures, il avait envie de fumer. Il tira son tabac, roula gravement une cigarette et l'alluma. La gitanilla avança sa maigre patte comme pour demander l'aumôme de la même jouissance. Clet, sans sourciller, lui donna du papier, du tabac et du feu.

Tout en fumant, il s'avisa d'une nouvelle mystification fort possible et plus sanglante encore de la part de Morenita, s'il ne brusquait la séparation avec la doublure qu'elle s'était procurée · il allait peut-être, au premier relais, se voir entouré d'une

bande de bohémiens qui l'accuseraient publiquement d'avoir enlevé cette jeune merveille, et qui feraient un esclandre pour le rançonner. Il pensa ne devoir pas pousser la chevalerie jusqu'à ce risque, et, appelant le postillon, après s'être assuré que l'endroit était désert, il fit arrêter la voiture. Alors, prenant la petite par un bras, il la planta sur le chemin, en lui donnant un louis et en lui disant :

— Si tu entends le français, ma mie, reçois mes remercîments pour le service que tu m'as rendu, et dis à ceux qui t'emploient que je les bénis pour m'avoir épargné la pire sottise que je pusse jamais faire.

Après quoi, il remonta en voiture et continua sa route vers Paris, où il alla raconter l'affaire au duc de Florès, en le priant de ne plus compter sur lui pour épouser miss Hartwell.

Le duc entra dans une véritable fureur contre Morenita, et rendit Clet témoin d'une scène d'intérieur bien étrange.

La duchesse était entrée dans le cabinet de son mari pour prendre sa part du récit de Clet. Un sourire involontaire illuminait son visage expressif pendant qu'il parlait. Le duc s'en aperçut et sa colère augmenta.

— En vérité, madame, s'écria-t-il, on dirait que vous vous réjouissez de la honte et du ridicule que vous avez attirés sur moi !

— Que voulez-vous dire? demanda la duchesse en le regardant avec audace.

— N'est-ce pas vous qui, malgré mes objections et ma résistance, avez soufflé a cette malheureuse petite fille la pensée de quitter ses parents adoptifs et de venir demeurer chez moi? N'avais-je pas prévu que vous ne sauriez pas la diriger, que vous lui tourneriez la tête par vos exemples, et que vous l'abandonneriez ensuite à tous les déréglements de son caractère?

— Par mes exemples? reprit la duchesse avec une froideur

effrayante. Vous avez dit cela, je crois? Auriez-vous la bonté de vous expliquer, monsieur le duc?

— Eh! madame, vous me comprenez bien! répliqua le duc hors de lui.

— Certainement; mais notre ami M. Clet ne comprend pas, et il faut que je le lui explique...

— Quoi? qu'expliquerez-vous? s'écria le duc en pâlissant. Taisez-vous, madame; vous êtes folle!

Clet prit son chapeau pour s'en aller.

— Restez, monsieur Clet, dit la duchesse avec autorité et en se jetant presque dans ses bras; car j'ai à dire à monsieur le duc des choses bien graves, et, si je les lui dis tête à tête, je vous jure qu'il me tuera.

Clet, effrayé, demeura incertain.

— Elle a raison, dit le duc; je sens qu'elle va dire des choses qui me rendront fou. Restez, Clet, vous êtes homme d'honneur. Protégez madame contre moi, s'il le faut; il faut bien que je la laisse implorer la pitié des autres!

— Écoutez et jugez! reprit la duchesse avec une énergie extraordinaire. Il y a quinze ans que vous nous connaissez, monsieur Clet; vous savez avec quelle passion, quelles souffrances, quelle fidélité j'ai aimé M. le duc de Florès. Vous saviez, vous, qu'il me trompait, qu'il m'avait toujours trompée; que, dès les premiers jours de notre mariage, il m'avait fait l'injure de me préférer une vile gitana, et que, depuis, il avait eu d'autres maîtresses. Lasse de souffrir et de rougir, une fois, une seule fois dans ma vie, Dieu qui m'entend le sait bien, j'ai aimé un autre homme. Je n'ai pas cédé à sa passion, je n'ai pas manqué à mes devoirs, mais je l'ai aimé de toutes les forces de mon cœur! C'était lord B..., que vous avez vu ici. Je puis bien le nommer à présent qu'il est mort; on ne peut pas le tuer deux fois! Eh bien, lord B... passe pour avoir été assassiné, il y a deux ans, dans son parc, en Angleterre. C'est la

vérité; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que l'assassin, c'est M. le duc de Florès.

— Vous mentez! s'écria le duc; je l'ai provoqué en duel; nous nous sommes battus loyalement.

— Sans témoins, c'est un assassinat, monsieur, dans tous les pays du monde et selon toutes les lois humaines. Vous l'avez tué par jalousie, parce que je l'aimais, vous qui ne m'aimiez pas, lorsque j'avais respecté votre honneur tandis que vous m'étiez cent fois infidèle. C'est la loi du monde. Vous pensiez que c'était votre droit; je ne me suis pas révoltée, je ne me suis pas séparée de vous, je n'ai fait entendre aucune plainte; vous ne m'avez vue ni pâlir, ni défaillir, ni pleurer. Frappé de mon courage et touché de ma soumission, vous avez daigné me pardonner mes soupçons, et cacher au monde la cause de mon secret désespoir.

— Eh bien, dit le duc, cachons-la toujours et taisez-vous, madame. Vous voilà assez confessée, et moi aussi!

Le duc, oppressé par de cruels souvenirs, voulut se retirer. La duchesse le retint.

— Mais, moi, je ne vous ai pas pardonné! s'écria-t-elle l'œil en feu et la bouche frémissante. J'ai juré de me venger et j'ai tenu parole. L'occasion m'a servie, je ne l'ai pas laissée échapper. Le gitano Algénib est venu, un jour, me révéler secrètement l'histoire de la belle Pilar et l'existence de l'intéressante Morenita. J'ai payé la confiance et le dévouement de cet aventurier : je lui ai confié le soin de ma vengeance!

« C'est par lui, par moi par conséquent, que Morenita a su de qui elle était la fille, par moi qu'elle s'est laissé persuader de quitter madame de Saule, et M. Stéphen, dont elle était follement amoureuse, pour venir imposer à M. le duc l'humiliation et le ridicule de cette indigne paternité. C'est par moi que le gitano, épris d'elle, malgré la haine et la jalousie qu'il avait éprouvées pour elle avant de la voir, a pu entretenir avec

elle une intrigue dont voici le résultat. Il l'enlève ! Libre à vous, monsieur le duc, de courir après eux, et de tuer l'amant de votre fille comme vous avez tué l'amant de votre femme. Ce ne sera pas trop de deux meurtres pour la gloire d'un si bon père et d'un époux si fidèle ! Mais, quoi que vous fassiez, vous boirez la honte de votre alliance avec la race égyptienne. Miss Hartwell a fait trop de bruit dans Paris, elle a brillé d'un trop vif éclat dans vos salons pour qu'on oublie son apparition et pour qu'on ignore sa destinée. Rendue aux bons instincts de sa nature, elle va courir les chemins en secouant les grelots d'un tambour de basque et en profilant sa gracieuse cambrure à la lueur des étoiles, comme feu madame sa mère, d'irrésistible mémoire. Moi qui ai mené toutes ces choses à bonne fin, à l'intention de M. le duc et de madame Rivesanges, cette divine madone qui a donné à sa chère Morenita de si bons exemples à défaut de bons principes; moi qui me venge ainsi des premières et des dernières trahisons de mon noble maître, j'attends le châtiment qu'il voudra bien m'infliger pour tant de scélératesses. Me fera-t-il le plaisir de m'abandonner ? Hélas ! non : le monde en parlerait. Se donnera-t-il celui de me battre ou de me tuer ? Non; car voici un témoin qui dirait que M. le duc est un assassin et un lâche. Enfin égorgera-t-il mon amant dans mes bras ? Je l'en défie ; car je n'ai point d'amant, et j'ai au moins la consolation de pouvoir le maudire et le braver en face !

Ayant ainsi parlé d'une voix étranglée par la douleur et la colère, cette terrible Espagnole tomba roide sur le tapis, en proie à des convulsions effrayantes. L'infortuné duc s'arrachait les cheveux. Clet les sépara, et, les ayant laissés aux soins de leurs gens, rentra chez lui consterné, malade lui-même, et frémissant désormais à l'idée d'entrer dans une famille si déplorablement troublée.

Pendant que ces choses se passaient à Paris, Stéphen et

Roque cheminaient de Genève à Turin , et Morenita avec Algénib cheminaient de Turin à Genève. L'intention de ces derniers était de gagner l'Angleterre par l'Allemagne.

Au sortir du couvent, Morenita, qui, pendant sa captivité, avait réussi à échanger secrètement quelques lettres avec le gitano, trouva celui-ci au poste qu'elle lui avait assigné. Il était à la porte de la rue avec une petite compatriote que, moyennant finances, il avait facilement décidée à jouer le rôle indiqué. Il la fit lestement monter dans le fiacre de Clet, sans que le cocher lui-même s'en aperçût.

Aussitôt que Morenita eut franchi la porte du monastère, les deux jeunes gens se prirent par le bras, et, tournant la première rue, s'éloignèrent en courant, comme savent courir les chevreuils et les amoureux. Ils gagnèrent ensuite, sans se trop presser, un faubourg où ils furent reçus dans une maison de mauvaise mine par un homme basané qui portait le costume d'un villageois des environs, mais en qui le type gitano était fortement caractérisé. Il échangea quelques paroles dans sa langue avec Algénib, et servit de guide et d'éclaireur aux fugitifs jusque dans la campagne. A l'entrée d'un pauvre cabaret où mangeaient et buvaient d'autres bohémiens, ils trouvèrent une de ces longues voitures à deux roues qui servent aux colporteurs aisés pour le transport de leurs marchandises. Ils montèrent dans le large compartiment destiné aux ballots. Un nouveau bohémien s'installa dans la partie qui sert de cabriolet au conducteur. Un maigre cheval traînait au pas ce véhicule qui gagna ainsi la grande route, sans passer sous les yeux des douaniers ni de la police, et qui marcha toute la nuit, sans crainte et sans danger, au pied des montagnes.

Cette fuite tranquille, obscure, sans émotion et sans drame, laissa Morenita tout entière au sentiment de sa situation morale. L'espèce de chambre où elle voyageait ainsi était propre, garnie de matelas et de couvertures, et éclairée par une petite

lampe dont la clarté ne perçait pas au dehors. Les parois élevées ne permettaient pas qu'on pût voir le pays qu'on traversait; l'air ne venait que de deux lucarnes placées trop haut pour que Morenita, assise, pût se distraire en suivant des yeux les objets extérieurs.

Cet isolement, ce calme, cette sorte d'emprisonnement avec Algénib, sans espoir d'aucune autre protection que la sienne, jetèrent une grande épouvante dans l'âme de Morenita. Elle n'avait échangé que quelques mots avec lui dans le trajet du couvent à la voiture, des mots qui n'avaient rapport qu'à l'action présente, rien sur le passé, rien sur l'avenir. Algénib, froid, contraint ou indifférent avec elle, ne paraissait pas disposé à rompre le silence le premier. Après s'être assuré, avec l'air de dégoût d'un homme qui se prétend civilisé, que la cabine roulante des bohémiens était aussi propre qu'il l'avait exigé, il s'installa dans un coin pour dormir, donnant, par cette manière d'être farouche et bizarre, un singulier pendant à la scène qui se passait à la même heure dans la voiture de Clet.

Sans doute, Algénib, en faisant à la fausse Morenita le programme de son attitude vis-à-vis de Clet, avait adopté le sien propre dans des conditions analogues. Un instant même il avait eu l'idée de jeter un double outrage à la face de ceux qu'il appelait ses ennemis naturels, en substituant à lui-même dans sa fuite un affreux gitano, pour confondre l'orgueil de Morenita. Selon lui, Morenita avait renié son rang et parjuré sa religion en le laissant maltraiter par le duc après avoir repoussé son amour. Il la haïssait depuis ce jour-là. Il avait juré de se venger d'elle. Il croyait n'être revenu lui offrir son assistance que pour arriver à son but. Mais la jalousie et la passion qui couvaient sous cette haine ne lui avaient pas permis de confier à un autre le soin de sa vengeance.

Morenita eut peur de ce silence et comprit ce qui se passait

dans ce cœur si vindicatif. Elle se fût jouée facilement de tout autre; mais elle sentait là un homme délié d'esprit, aussi pénétrant, aussi insaisissable au piége que la femme la plus habile, et je ne sais quel respect instinctif pour un caractère si semblable au sien se mêlait à sa crainte.

Elle prit le parti de lui tenir tête de la même manière, et, gardant le silence, elle feignit de s'assoupir aussi; mais elle n'ouvrit pas une seule fois les yeux à la dérobée sans voir les yeux ardents du gitano attachés sur elle avec une expression indéfinissable. Dès qu'il se voyait observé, il reprenait sa feinte indifférence ou son sommeil simulé.

La nuit entière se passa ainsi. Au point du jour, le voiturier s'arrêta à l'entrée d'un bois. Il faisait très-froid. Morenita était glacée, elle avait faim. Algénib, qui paraissait insensible à tout, ne parut pas non plus s'inquiéter d'elle et descendit comme pour marcher un peu, sans lui demander si elle voulait en faire autant, et sans lui dire où elle était. Le conducteur s'éloigna aussi. Morenita se crut abandonnée à quelque péril inconnu; en proie à une affreuse inquiétude, elle eut l'idée de fuir de son côté pour se soustraire à son étrange protecteur. Elle le pouvait, la voiture restait ouverte. Elle l'eût osé, mais elle ne le voulut pas.

— C'est de la confiance qu'il exige peut-être, pensa-t-elle. Je feindrai d'en avoir.

Elle se sentait sous la main d'un maître.

Au bout d'une demi-heure, Algénib reparut avec le bohémien.

— Venez, dit-il à Morenita.

Il la laissa descendre sans lui offrir le bras, paya son conducteur en lui secouant la main d'un air affectueux, et marcha le premier en prenant à travers le bois, sans se retourner pour voir si sa compagne le suivait.

Elle le suivit résolûment, quoique brisée, et arriva avec lui

à la maison d'un garde forestier où elle fut reçue dans une pièce fort propre, bien chauffée et servie d'un déjeuner confortable. Algénib l'y laissa seule. La femme du garde lui conseilla de se reposer quelques heures dans un bon lit. Cette femme paraissait honnête et bien intentionnée. Morenita accepta, se remit du froid et de la fatigue, et, relevée vers midi, attendit Algénib sans oser faire la moindre question sur son compte, et sans vouloir témoigner l'impatience de le revoir.

Cette impatience était vive pourtant. La curiosité commençait à remplacer l'inquiétude.

Algénib entra enfin, après lui avoir fait, non pas demander si elle voulait le recevoir, mais dire simplement qu'il avait à lui parler.

— Señorita, dit-il sans s'asseoir, je viens de pourvoir à la suite de votre voyage. Ce soir, une voiture de louage viendra vous prendre ici. Je vous conseille, malgré le froid, de ne voyager que la nuit et par courtes étapes, sans prendre ni la poste ni les voitures publiques. Quand on se sauve, il faut toujours se laisser dépasser. Le duc vous cherchera en Angleterre. Il faut n'y arriver que quand il en sera parti. Prenez donc votre temps. Voici de l'argent, il vous en faut. Vous me le restituerez quand vous aurez vendu quelques diamants. Rien ne presse ; j'ai de quoi attendre. J'ai acheté pour vous une pelisse fourrée que vous trouverez dans votre voiture, et, sur ce, je vous souhaite un bon voyage et de brillantes destinées.

— Vraiment, Algénib, vous m'abandonnez ainsi ! dit Morenita stupéfaite ; sont-ce là vos promesses ?

— Vous voulez dire mes offres. Or, des offres ne sont pas des engagements dès qu'elles ont été rejetées, et c'est ce que vous avez fait des miennes.

— Quoi ! je suis avec vous, et vous prétendez que je n'ai pas accepté vos services ?

— Mes services, oui ; mon dévouement, non ! Ne jouons pas

sur les mots, Morenita Florès. Voici ma dernière lettre, et voici votre réponse.

Et, tirant deux lettres de sa poche, Algénib les relut avec une sorte de pédantisme amer.

— Je vous écrivais, dit-il : « Morenita, vous m'avez humilié, foulé aux pieds. Je vous pardonne, vous êtes assez punie. Je suis près de vous, j'attends vos ordres. » Ce n'était pas long, mais c'était clair ; cela signifiait : *Je vous aime, disposez de moi.* Votre réponse n'est ni moins courte ni plus obscure : « Je ne veux pas de conditions. Sauvez-moi. Je n'ai rien à me faire pardonner. Je suis prête à fuir, j'attends la preuve de votre affection. » Cela signifie : *Je ne vous aime pas, servez-moi.* Eh bien, à un homme que la vanité n'aveugle pas comme M. Clet, il ne faut pas espérer de dorer la pilule Il sait avaler le fiel de la vérité, celui qui a beaucoup lutté et beaucoup souffert ! Mais il vaut peut-être mieux que bien d'autres. Le gitano abject a bien voulu vous prouver qu'il est plus généreux et en même temps plus fier que vos heureux du monde, qui ne vous délivrent et ne vous protégent qu'à la condition de vous posséder, au risque d'être trompés le lendemain. J'étais bien aise de vous donner cette leçon, señorita, et je n'ai pas insisté dans ma correspondance : elle n'a plus roulé, entre vous et moi, que sur les moyens d'évasion. Vous voilà libre, grand bien vous fasse ! Je vous devais cela, parce que, malgré le noble sang de votre père, vous êtes gitana, et que les gitanos, ces êtres si dégradés et si misérables, se doivent entre eux l'assistance fraternelle et ne l'oublient jamais. Quoique votre mère ait trompé mon père, je me suis souvenu aussi qu'elle m'avait adopté avec amour, qu'elle m'avait porté dans ses bras, qu'elle avait partagé son dernier morceau de pain avec moi comme avec l'enfant de ses entrailles, et j'ai eu pitié de sa fille ; voilà tout !

Algénib, qui avait dit tout cela avec emphase et dédain,

ne put cependant réveiller en lui le souvenir de la pauvre Pilar sans éprouver une émotion profonde. Ceux qui méprisent le plus cruellement les gitanos ne sauraient leur refuser la force et la tendresse dans les affections de famille. La voix d'Algénib fut un instant voilée, et ses yeux brûlants se remplirent de larmes.

Morenita se leva et lui prit la main :

— Vous êtes meilleur que je ne pensais, dit-elle, et je vous ai méconnu, pardonnez-le-moi.

— A la bonne heure ! reprit-il. Adieu !

— Non. Il est impossible que nous nous quittions ainsi ! s'écria Morenita. Malgré tout, nous sommes les enfants du malheur et de la persécution, et il n'est pas nécessaire d'avoir été portés dans le même sein pour nous sentir frères. Je le vois bien, je suis plus gitana qu'Espagnole, et, si je rougis de quelque chose à présent, c'est d'avoir rougi de vous. Ne soyez pas si sévère, songez à l'éducation que j'ai reçue !...

— Vous mentez, Morenita ; ni votre mamita ni même votre cher Stéphen ne vous avaient enseigné à mépriser les bohémiens. Ils ne vous en parlaient pas assez peut-être ; mais, quand l'occasion les y forçait, ils vous disaient qu'il fallait plaindre et secourir les descendants des pauvres soudras, plus soudras, plus parias encore en Europe qu'ils ne l'étaient jadis dans leur patrie. Oh ! je sais bien ce que Stéphen pensait de la cruauté de sa race, et, à présent, je lui rends justice. C'est chez votre père que vous avez appris à nous dédaigner. C'est là que votre cœur s'est corrompu. C'est peut-être ma faute, je vous ai donné de mauvais conseils, et vous en avez profité contre moi et contre vous-même. Adieu, vous dis-je ! vous êtes vaine et menteuse pour deux gitanillas ; car vous l'êtes comme une Espagnole.

— Je ne veux pas que vous me haïssiez ! s'écria Morenita.

— Je ne vous hais pas, répondit Algénib, vous m'êtes indifférente.

— Vous m'aimiez pourtant encore, il y a un mois, quand vous êtes revenu de Paris à Turin pour me chercher, au lieu d'aller seul en Angleterre ?

— Ah ! *je vas* vous dire ! répondit-il avec un sourire amer, j'avais reçu de l'argent pour vous enlever. J'aurais voulu le gagner, parce que j'aime l'argent. Mais je ne suis pas voleur, quoique gitano, et, quand j'ai su que vous ne me suiviez pas de bon cœur, j'ai renoncé à l'argent et à vous. A présent, sachez que, si je vous emmenais, je n'aurais pas de quoi faire vivre longtemps une princesse comme vous. Il me faudrait recourir à la duchesse ; ce serait très-avilissant, n'est-ce pas? Eh bien, si je vous aimais, si vous m'aimiez, je m'en moquerais bien ! Je ne serais pas vil, je serais méchant. Il y a manière de faire les choses. Je rançonnerais pour vous cette femme qui paye ses vengeances et qui serait forcée de payer notre bonheur. Mais ne pensons pas à tout cela, nous ne pourrions pas nous aimer !

— Non, ne pensons pas à rançonner nos ennemis, dit Morenita, qui comprit aussitôt la conduite de la duchesse envers elle, et qui en frémit ; songeons à les fuir, à ne jamais retomber dans leurs mains. Algénib, sauve-moi et je t'aimerai peut-être ! Ne veux-tu donc pas me mériter, toi qui m'aimais tant à *la villetta?* Je n'ai pas besoin d'argent, j'ai des bijoux, ils sont à moi : c'est mon père qui me les a donnés. C'est de quoi attendre que nous soyons assez oubliés de nos persécuteurs, assez libres pour gagner notre pain nous-mêmes. Prends-moi pour ta sœur comme autrefois. Figurons-nous que nous ne nous étions pas trompés sur notre parenté. Soyons amis comme dans ce temps-là. Ç'a été le plus pur et plus doux de ma vie, rends-le-moi !

— Jamais ! dit Algénib. J'ai été avili, jeté à genoux, frappé

presque sous vos yeux par votre père, et vous avez regardé, vous n'avez rien dit, vous n'avez pas maudit le sang chrétien ; vous étiez contente !

— Mon Dieu ! vous aviez voulu me tuer, vous, ou me contraindre à vous obéir sans amour !

— J'étais fou dans ce moment-là, j'avais la passion pour excuse. Vous, vous étiez de sang-froid en me voyant maltraiter, et vous aviez la lâcheté pour refuge.

— Ainsi, vous me dédaignez, et, après m'avoir enlevée, vous allez m'abandonner ? Mais songez donc que c'est une honte pire que celle d'avoir été séduite !

— Vous ne savez pas ce que c'est que d'être séduite, ma pauvre señorita : vous ne le serez jamais, je vous en réponds, vous êtes trop méfiante ! mais vous serez outragée. C'est le sort de celles qui promettent et ne tiennent pas. Allons ! je vois que vous avez peur de vous trouver seule et que vous tenez à ce que j'aie l'air d'être votre dupe. Je me ris de cette prétention, je saurai la déjouer ; partons, si vous voulez. Mais alors il vous faudra aller où je veux.

— Où donc voudriez-vous me conduire ?

— Chez votre mamita et votre parrain Stéphen, qui, seuls, vous feront grâce et vous accorderont leur protection.

— Vous voulez me conduire chez mon parrain, vous qui étiez si jaloux de lui, et qui, vingt fois, m'avez menacée de me tuer si je ne l'oubliais ?

— Je vous ai dit que je ne vous aimais plus ; par conséquent, je ne suis plus jaloux de personne. Vous doutez donc encore de cela ? Vraiment, vous avez la fatuité bien tenace, miss Harwell !

— Eh bien, partez donc, dit Morenita blessée jusqu'au fond de l'âme. J'irai seule où vous m'offrez de me conduire. Pour retrouver mes vrais amis, je n'ai pas besoin de vous.

— Oui, oui, allez-y, dit Algénib, vous ferez fort bien, et allez-y seule, dit Algénib, vous me ferez grand plaisir.

Il sortit avec fermeté et sans détourner la tête. Morenita crut voir qu'il lui cachait des larmes de rage.

— Il reviendra, dit-elle.

— Elle me laisse partir ! pensa Algénib en sortant de la maison. C'est qu'elle ne croit pas à mon courage. Il faut que je lui dise adieu de manière à briser le sien.

Il revint frapper à sa porte.

— J'en étais sûre ! se dit Morenita.

— Señora, dit Algénib, je viens de m'informer si la route est sûre pour une femme qui voyagerait seule la nuit dans une voiture de louage. On me dit que, pourvu que le voiturin soit un brave homme, il n'y a aucun risque. La police est trop bien faite pour qu'il y ait des voleurs. Soyez donc sans inquiétude. L'homme que j'ai choisi est sûr et ne se fera pas payer deux fois ; il l'est d'avance. C'est à Genève qu'il vous conduira.

— Pourquoi à Genève ?

— Parce que M. et madame Rivesanges sont là. Présentez-leur mes compliments et recevez mes adieux.

Il la salua avec aisance et disparut. Il quitta bien réellement la maison du garde, et Morenita, qui, de sa fenêtre, le suivait des yeux avec consternation, le vit disparaître au loin dans la direction de Turin.

Alors elle fondit en larmes. S'il l'eût implorée, elle l'eût joué ou brisé. Il la bravait, il était aimé.

Puis la terreur de l'isolement s'empara de son âme en détresse.

— Seule, seule ! abandonnée ! s'écria-t-elle. Non ! c'est impossible ! Hier, j'avais deux chevaliers qui se disputaient l'honneur de m'enlever ; à l'heure qu'il est, tous deux me méprisent ! Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, et que vais-je devenir ? Qui sait si mamita ne va pas me chasser comme une fille perdue ? O

Algénib, c'est pourtant toi qui es cause de mon malheur, et tu m'abandonnes !

Elle appela le garde, lui ordonna de monter à cheval, de rejoindre Algénib et de le lui ramener tout de suite.

—S'il ne veut pas, dit-elle, éperdue et sans songer à s'observer devant son hôte, dites-lui que je me tuerai en vous voyant revenir sans lui.

Le garde monta à cheval et partit. Morenita le vit mettre son petit poney au galop, suivre l'allée qu'Algénib avait suivie, et disparaître derrière les mêmes masses d'arbres. Elle compta les minutes, les heures... La nuit vint. Le garde n'avait pas reparu. Morenita, en proie à une angoisse insoutenable, sortit de sa chambre pour s'informer si cet homme n'était pas revenu par un autre chemin.

— Il n'est pas revenu du tout, dit la forestière. Ça m'étonne ; mais ne voulez-vous pas partir vous-même, signorina ? Voilà votre voiture qui arrive... Ah ! s'écria-t-elle en regardant vers la direction opposée, et mon homme aussi ! avec votre frère... et deux autres messieurs.

Morenita regarda du même côté, étouffa un cri, rentra dans la maison et courut s'enfermer dans sa chambre. Les deux hommes qui accompagnaient Algénib étaient Stéphen et Roque.

La confusion et l'épouvante de cette pauvre enfant étaient si grandes, qu'un instant elle eut la pensée de se jeter par la fenêtre et de se tuer pour échapper à l'humiliation de se voir rendue à l'homme qui l'avait dédaignée, par celui qui la dédaignait.

On frappa à sa porte, elle ne répondit pas. Elle était comme paralysée.

— Attendons qu'il lui plaise d'ouvrir, disait la voix de Stéphen.

— Non, répondait celle de Roque. Il y a là-dessous quelque chose de louche ; enfonçons la porte.

Roque l'eût fait comme il le disait. Morenita se hâta d'ouvrir ; mais son parti était déjà pris. Il lui avait suffi d'un instant pour se reconnaître et se décider.

— Quoi ! c'est vous, mon parrain? dit-elle mettant son émotion sur le compte de la surprise; et M. Roque? Je suis heureuse de vous revoir. Oserai-je vous demander des nouvelles de ces dames, qui probablement ne me permettent plus de les appeler mes deux mamans?

— Morenita, dit Stéphen, je suis chargé pour vous de la commission que voici : « Dis-lui que sa mamita est malade, qu'elle la demande, qu'elle a besoin d'elle. » Que répondez-vous ?

— O mon Dieu ! elle est donc bien malade ? s'écria Morenita en pâlissant. Partons ! Elle me demande... C'est donc qu'elle va mourir ?

Et l'enfant repentante, oubliant sa situation personnelle, tomba défaillante sur une chaise. Tout son ancien amour pour Anicée lui revenait au cœur, et les sanglots l'étouffèrent snbitement.

— Non, non, dit le bon Roque en lui prenant la tête comme il eût fait dix ans auparavant, ta mamita n'est pas malade. C'était une épreuve. Puisque ton cœur vaut mieux que ta cervelle, reviens avec nous, enfant prodigue, et nous tuerons le veau gras pour ton retour.

— Merci, monsieur Roque, dit Morenita en portant a ses lèvres la main de ce paternel ami. Oh ! vous me rendez la vie. Puisque mamita se porte bien et m'aime encore, j'irai lui demander pardon à deux genoux, pourvu que mon compagnon de voyage me le permette, ajouta-t-elle en baissant les yeux, et j'espère qu'il me le permettra.

— Qu'est-ce à dire, et qui est ce compagnon de voyage? dit Roque en regardant Algénib ; c'est donc lui ? Il prétendait

t'avoir rencontrée ici par hasard, comme nous venons de le rencontrer lui-même sur la route de Turin, où nous allions te chercher Nous ne l'avons pas cru absolument; nous le connaissons pour un fieffé conteur d'histoires, ce moricaud-là! Mais, enfin, il nous amenés vers toi, et, comme il eût pu se dispenser de cette partie de la vérité, nous lui en savons gré. Voyons, maître Rosario, expliquez-vous devant elle. Il est temps. Nous voulons tout savoir, et vos affaires seront meilleures si vous ne mentez pas. Pourquoi et comment est-elle ici? Où allait-elle, et pourquoi retourniez-vous seul à Paris?

— Monsieur Roque, répondit Algénib avec une froide assurance, dès les premiers mots que vous m'avez dits en m'arrêtant sur le chemin, j'ai vu que vous saviez tout jusqu'au moment où M. Clet est arrivé à Turin pour épouser... cette demoiselle! Vous m'avez parlé fort durement, M. Stéphen aussi... Il en avait le droit, au reste.

— C'est fort heureux, dit Roque; et moi, je ne l'avais pas? N'importe, passons. Tu sais que nous connaissons ta conduite; à présent, veux-tu nier ce qui nous paraît démontré quant au reste?

— Roque, dit Stéphen, cette explication en présence de Morenita est déplacée. Qu'ils s'expliquent séparément, puisqu'il est indispensable que nous connaissions leurs sentiments et leurs projets. Causez avec ma filleule; elle aura, j'espère, confiance en vous. Moi, je me charge d'arracher la confession de ce malheureux, s'il lui reste un peu de cœur et de conscience que je puisse invoquer encore.

— Épargnez-moi les reproches, monsieur Stéphen, répondit Algénib fort ému. De vous, je dois tout supporter; mais il n'est pas sûr que maintenant cela me fût possible. Je vous ai dit ce que je voulais vous dire; vous n'en saurez pas davantage. Ce dont on m'a accusé auprès de vous n'est que trop vrai. J'ai trompé votre filleule, je l'aimais! Elle m'a puni en me repous-

sant et en me méprisant, le jour où elle a su que je n'étais pas son frère. Je n'ai pas à m'expliquer sur autre chose. Je vous ai dit que vous ne sauriez rien de moi, que vous alliez la voir, qu'elle parlerait elle-même et dirait ce qu'elle voudrait. Qu'elle le fasse! Quoi qu'elle dise, que ce soit vrai ou faux, je ne la contredirai pas. Elle est ma sœur devant le Dieu de mes pères, et vous avez eu beau faire, je suis resté gitano; c'est-à-dire que votre vérité n'est pas la mienne, et que je ne vous dois pas le fond de ma pensée. Allons, señorita, parlez! Et tenez, voulez-vous que je m'en aille? Oui, ce sera mieux, vous serez plus libre de vos réponses. Je ne crains pas que les miennes vous contredisent, je n'en ferai aucune.

— Allons! dit Roque, il a fait un progrès : il refuse la vérité, autrefois il mentait en promettant de la dire.

Algénib s'apprêtait à sortir; Morenita le retint.

— Restez, dit-elle, je veux parler devant vous. Mon parrain, ajouta-t-elle avec fermeté en pliant le genou devant Stéphen, pardonnez-moi, en attendant que mamita me pardonne. J'ai disposé de moi sans votre permission. J'aime ce jeune homme, non pas malgré sa tromperie, mais à cause de ce qu'il a imaginé et osé pour se faire aimer de moi. J'ai pris l'habitude de l'aimer en le croyant mon frère. Il ne m'a pas été possible de la perdre, malgré un moment de colère que j'ai eu contre lui. C'est lui qui m'a enlevée hier au soir, c'est avec lui que je me sauvais en Angleterre, où nous devions nous marier. Voyez si vous croyez qu'il soit possible au duc de Florès de s'y opposer, et si mamita me conseillerait de manquer à ma parole.

En parlant ainsi à Stéphen sans hésitation et sans trouble, Morenita, triomphante d'elle-même et de la résistance d'Algénib, vit les yeux de ce beau jeune homme s'illuminer de tous les rayons de l'orgueil, de la joie et de l'amour. Il était pur, il était grand dans ce moment-là, pour la première fois de sa vie

peut-être. Quand Morenita eut parlé, il tremblait, il se soutenait à peine, il songeait à la prendre dans ses bras, à l'emporter, à fuir avec elle au bout du monde, si Stephen hésitait à la lui accorder. Il avait même du courage, non pas peut-être le courage agressif refusé à son organisation, mais le courage passif, persévérant, indomptable.

Stéphen, qui avait regardé attentivement Morenita pendant qu'elle se déclarait ainsi, se retourna vers Algénib et le regarda de même.

— C'est bien, dit-il après un moment de silence. Pour moi, j'acquiesce à votre liberté autant que mes droits d'adoption sur vous deux me le permettent. Je vous demande seulement de venir consulter ma femme sur les moyens de fléchir la répugnance que le duc de Florès apportera sans doute à cette union.

— Le duc de Florès n'est pas mon père ! dit Morenita avec force. Il me l'a dit, je dois le croire. Il n'a aucun droit sur moi. Je n'ai qu'une parente, qu'une mère, qu'une tutrice, c'est votre femme, mon parrain, c'est mamita bien-aimée. Les lois ne me font dépendre d'aucune autorité. Mon cœur est libre de choisir celle qu'il me convient de regarder comme légitime et sacrée. Allons, mon parrain, retournez vers mamita, ajouta-t-elle. Dites-lui que j'arrive ; nous vous suivrons de près, mon frère et moi.

— Doucement, dit Roque, ceci n'est pas régulier. Vous n'êtes pas mariés, et nous sommes chargés de ramener une jeune personne, et non deux jeunes époux, à mamita.

— Pardonnez-moi, monsieur Roque, dit Morenita en regardant Algénib, et en dissipant ainsi le nuage qui déjà obscurcissait son âme inquiète et jalouse ; mais, sans mon fiancé, cela n'est ni convenable ni possible.

Stéphen comprit cette fermeté et l'admira. Il était trop pénétrant pour ne pas voir que Morenita faisait un dernier effort

pour se rattacher à Algénib; mais, comme il supposait leur liaison plus intime, il désirait qu'elle fût franchement acceptée.

— Morenita a raison, dit-il, nous voyagerons tous ensemble. Je vais chercher la voiture que nous avons laissée sur le chemin. Préparez-vous tous trois à y monter avec moi.

XIV

FRAGMENTS DES MÉMOIRES DE STÉPHEN

La révolution de février n'avait rien changé à nos paisibles habitudes, et nous passâmes presque toute l'année 1848 à Briole, heureux quand même dans notre intérieur, bien qu'attristés et consternés par le retentissement des discordes civiles.

Je n'étais pas, je n'ai jamais été un homme politique. J'ai les mœurs trop douces pour ce rude métier. Je les trouve naïfs, ces gens qui vous disent qu'il ne faut que de la volonté et du courage pour être un instrument actif dans l'œuvre du progrès de son siècle. Je ne crois pas manquer de volonté, je ne crois pas manquer de courage, ni au moral ni au physique; mais il est des temps de fatalité dans l'histoire où la lutte des idées disparaît derrière la lutte des passions. Ce ne sont plus tant les systèmes qui se combattent que les hommes qui se haïssent. Puis viennent des jours néfastes où ils s'égorgent, et, le lendemain, ivres ou brisés dans la défaite ou la victoire, ils se demandent avec effroi pour quelle cause, pour quel principe ils ont commis ce parricide!

Je ne sais point haïr. Je ne le peux pas. Je n'en fus pas

moins souvent victime des vexations du fait et des injustices de l'opinion. Pourquoi aurais-je été oublié, dans mon coin, par la colère ou la souffrance générale? A cette triste époque, pas un homme ne fut épargné par l'esprit de parti, qu'il eût remué ou mûri quelque idée dans la politique, dans l'art ou dans la science.

Mais notre sanctuaire domestique resta inattaquable. Comme, en aucun temps, je n'avais eu ambition et souci d'aucune chose vénale, retentissante ou flatteuse dans les prospérités de ce monde, les vicissitudes de la politique et les orages de la société passèrent autour de notre nid sans y faire pénétrer les préoccupations personnelles, les ambitions déçues ou satisfaites, les vengeances avortées ou assouvies, les mauvais désirs ou les poignants remords.

Les événements avaient chassé de France beaucoup d'étrangers de marque, inquiets ou avides du contre-coup que nos agitations produiraient dans leur pays. Le duc de Florès était retourné en Espagne sans exiger que sa femme l'y suivît. Leur union était devenue si malheureuse, qu'ils ne cherchaient plus qu'un prétexte pour en relâcher les liens sans les briser. La duchesse alla vivre en Italie, où les symptômes d'une dévotion exaltée ne tardèrent pas à se manifester chez elle.

Le duc ne nous donna plus signe de vie et parut vouloir ignorer ce que nous déciderions pour l'avenir de Morenita. L'abandon fut l'inévitable dénoûment d'une tendresse paternelle si peu sage et si peu courageuse.

Les six premiers mois de la République furent pour tous les arts un temps d'arrêt; un temps d'effroi, de gêne ou de misère pour la plupart des artistes. Algénib consentit à ne s'occuper de son avenir qu'en travaillant pour se l'assurer plus sérieux et plus honorable. Il reprit ses études avec Schwartz, avouant enfin que cet admirable professeur lui donnait beaucoup sans lui rien ôter. Morenita lui inspira du cou-

rage et de la suite dans le travail, en lui donnant l'exemple.

Dans les premiers jours de notre réunion à Genève, ma belle-mère, Roque et moi avions pensé qu'il n'y avait qu'un parti à prendre, qui était de marier les deux gitanos et de veiller ensuite à établir leur existence dans les conditions les moins anormales qu'il nous serait possible de leur créer. A cet effet, j'avais écrit au duc, qui ne m'avait pas répondu, soit qu'il n'eût pas reçu ma lettre, soit qu'il ne sût à quoi se décider, soit qu'il voulût témoigner de son mépris pour une fille rebelle. Je n'insistai pas. Ma chère Anicée était satisfaite de n'avoir plus de concurrents funestes dans sa sollicitude pour Morenita; mais, quand je lui parlai de conclure le mariage, devenu inévitable et nécessaire selon toutes les apparences, elle me dit en souriant :

— Vous vous trompez tous. Rien ne presse, Morenita est pure. Je n'ai pas eu besoin de l'interroger. J'ai senti dans son premier regard, dans son premier baiser, qu'elle me revenait enfant comme elle était partie. Elle aime Algénib, je le crois. Elle a la volonté de n'aimer que lui, j'en suis sûre. Il y a plus, je te déclare que ma conscience est tranquille, parce que je crois que c'est le seul homme qu'elle puisse aimer. Pourtant, je veux le connaître, ce cœur aigri par les premières impressions de la vie. Je veux savoir si la somme du bien peut l'emporter radicalement en lui sur celle du mal. Cela n'arrivera peut-être pas si nous ne sommes décidés à nous en mêler. Il le faut donc! Je ne sais si ce sera très-divertissant, car il ne paraît maniable qu'à la surface, ton gitano; mais nous devons à Morenita de lui faire le meilleur époux possible, ou de la préserver de lui, si décidément c'est un cœur où la haine doit tenir plus de place que l'amour.

Nous étions revenus à Briole en mars 1848, avec le jeune couple, et voici quelle était, vers la fin de l'automne, la situation de notre famille. Je ne sais par quel art magique, révélé à

la délicatesse d'un cœur de femme et à la persuasion d'un cœur de mère, Anicée avait arraché, des profondeurs de la conscience tortueuse d'Algénib, un serment inviolable à ses propres yeux. Il avait juré de regarder, pendant six mois entiers, Morenita comme sa sœur. En retour, il avait exigé d'Anicée une confiance absolue dans ses relations avec Morenita. Il tint parole en voyant que cette noble femme comptait sur lui, et, malgré l'ardeur de ses sens, les fluctuations de sa volonté rebelle et les dangereux souvenirs d'une dépravation précoce, il ne compromit par aucun entraînement trop marqué la chasteté de sa fiancée.

Ainsi, pendant qu'on disait dans le monde, quand par hasard on s'y souvenait de l'apparition de miss Hartwell, qu'elle s'était sauvée avec un chanteur des rues, et que, déjà abandonnée par lui, elle avait été recueillie par ma femme, qui était occupée à cacher les suites de sa faute, Algénib et Morenita vivaient innocemment épris sous nos yeux, l'une ignorant encore la nature des égarements qu'on lui imputait, l'autre combattant et dominant avec une sorte d'héroïsme les révoltes de sa passion. Ce n'est pas le seul exemple que j'aie vu de ces vérités invraisemblables. J'ai surpris, sous des dehors austères, des turpitudes inouïes. J'ai découvert, au fond d'existences calomniées, des candeurs surprenantes. L'opinion n'est donc plus, pour moi, un critérium de la moralité. Elle n'est pas volontairement injuste; mais elle n'est pas toujours éclairée, et je n'aime pas qu'on y tienne trop. On devient trop habile à se concilier l'estime publique sans se priver d'aucun vice, quand on la préfère à la libre quiétude de la conscience.

L'engouement bizarre que ma filleule avait ressenti pour moi n'inquiéta pas un instant Anicée. Morenita, en la retrouvant à Genève, s'était jetée dans ses bras avec une passion trop franche, une émotion trop sentie, pour que la jalousie, l'amour par conséquent ne fût pas vaincu.

Il n'en fut pas de même d'Algénib. Il fut longtemps ombrageux et sournoisement attentif à mes manières avec sa fiancée. Je sentais souvent, au milieu de ses retours vers moi, un accès de haine plus fort peut-être que sa volonté. Je lui pardonnais, je feignais de ne m'apercevoir de rien.

Dans les premiers temps, Morenita fut ravissante de grâces, de tendresses, d'adorations pour sa mamita. Je fus vraiment surpris de voir tout ce que ce cœur inégal, facile à troubler, renfermait d'ardeur dans la reconnaissance. Elle avait trouvé tout simple d'être gâtée et choyée dans ce qu'elle appelait naïvement son temps d'innocence, c'est-à-dire avant sa phase d'ingratitude. Elle ne se reprochait que cela dans sa vie. La vanité, la coquetterie, la tyrannie, la duplicité féminine, l'indépendance sans frein, tous les défauts qui avaient fait explosion durant son absence, ne comptaient pas beaucoup à ses yeux. Ils lui étaient trop naturels pour qu'elle les condamnât sévèrement en elle-même. Mais le crime d'avoir boudé et affligé sa mère, elle ne comprenait déjà plus comment elle avait pu le commettre, et, à chaque souvenir de ce temps-là, on la voyait rougir et pâlir, interroger, de son œil d'animal sauvage, l'œil si divinement humain d'Anicée, saisir à la dérobée sa main ou les plis de sa robe, les embrasser avec ardeur, et quelquefois, avec une sorte de désespoir enfantin et sauvage, enfoncer ses ongles ou ses dents dans sa propre chair comme pour se punir de sa folie. Le repentir était dans cette âme altière une sorte de soulagement effréné aux tortures de son propre orgueil. Devant les reproches d'Anicée, elle fût entrée en révolte, elle fût redevenue impie. Devant son inaltérable mansuétude, elle était vaincue et trouvait une secrète joie à l'être.

Nous ne pouvions voir aussi facilement ce qui se passait dans l'âme d'Algénib. Une cuirasse impénétrable cachait, à l'habitude, ses émotions intimes, au point que nous pensions

souvent avec effroi qu'il ne comprenait pas et ne sentait pas les choses morales. C'était une nature plus impressionnable et plus nerveuse encore que celle de Morenita devant les choses extérieures. L'amour, le désir, le soupçon, faisaient passer des lueurs sinistres sur son visage sombre, des éclairs ou des rayons dans ses yeux embrasés ou ravis. Lorsqu'il contemplait Morenita, c'était parfois un être transfiguré; mais Anicée craignait que les sens ne fussent émus aux dépens du cœur.

Ses chants pénétrants, qui, chaque jour, prenaient plus de charme; ses compositions, qui annonçaient de plus en plus un génie original, un talent ingénieux et souple; sa facilité à s'assimiler toutes les connaissances dont les éléments tombaient sous sa main, et à en exprimer pour ainsi dire le suc sur les conceptions de son art; son esprit vif, mordant, prompt à la réplique; sa beauté peu commune, en faisaient certainement un homme à part, un type d'artiste émouvant pour l'imagination. Mais il y avait en lui une personnalité inquiète à propos de tout, un empressement à la méfiance, qui faisaient parfois redouter une ingratitude incurable.

Cette disposition nous inquiétait d'autant plus qu'elle paraissait souvent systématique. Non-seulement le cœur n'éprouvait pas le besoin de se livrer, mais encore il semblait qu'il eût celui de se défendre, et un secret plaisir à se refuser.

Morenita, portée aux mêmes défauts, ne les remarquait pas ou ne les haïssait point, et Anicée me disait souvent :

— Ils sont heureux à leur manière; ils s'aiment autrement que nous.

Cependant il nous était impossible de pénétrer complétement dans ces deux âmes, et nous sentions bien qu'il y avait entre elles et nous des différences essentielles, qui nous rendaient, à plusieurs égards, étrangers les uns aux autres.

Madame Marange avait une prédilection avouée pour Algénib; elle en augurait beaucoup pour l'avenir et se sentait portée à

le préférer à Morenita. Cette mère parfaite, cette femme éminente, avait au fond du caractère une certaine irrésolution que l'idée de la force avait toujours charmée et subjuguée. Elle aimait tout ce qui était un symptôme d'énergie morale, et un peu de tendance à la domination ne la choquait pas. Selon elle, Morenita n'avait que des velléités, Algénib avait des puissances.

Algénib avait beaucoup de respect extérieur et de déférence apparente pour ma femme et pour sa mère ; mais il ne s'épanchait jamais avec personne. Il travaillait avec un soin extrême ses manières, sa toilette, son extérieur. Longtemps il avait copié la tenue, le langage et les modes de ce monde qu'il affectait de mépriser, avec le mauvais goût des parvenus. Chez nous, il épurait tout cela avec une attention sérieuse, et sa préoccupation dominante semblait être de demander à madame Marange les traditions de la bonne compagnie. Morenita paraissait fort sensible à ses progrès, elle qui, d'instinct, avait toujours eu l'aisance et l'aplomb d'une petite princesse.

Elle était plus souvent mélancolique que riante auprès de lui. Elle n'essayait plus d'être coquette : elle craignait son ironie ou son blâme. Il ne la gâtait pas, il faut le dire. Il la dominait par cette passion muette et concentrée qu'elle paraissait subir avec orgueil plutôt que partager avec joie.

C'était ainsi seulement, je pense, que Morenita pouvait aimer. Elle était de ces natures qui abusent, qui épuisent, qui se lassent, et qui ne conservent que ce qu'on les force d'épargner par la crainte de le perdre. Sous ce rapport, Algénib était un amant de génie, et je me disais souvent avec admiration que vingt ans d'analyse du cœur humain ne m'avaient pas donné le quart de la science qu'il possédait à l'endroit de celui de sa fiancée. Il est vrai que la possession de cette femme n'eût jamais été pour moi un idéal capable de me donner tant d'empire sur moi-même.

Un soir que nous étions réunis au salon, Morenita, qui était dans un moment d'expansion et de gaieté, jouait avec une petite caille apprivoisée dont nous avions tous admiré la grâce et la gentillesse.

— Elle est si belle et si sage, dit-elle, que je veux que vous l'embrassiez, mamita !

Elle l'approcha des lèvres de ma femme, qui causait avec Roque, arrivé chez nous la veille. Anicée baisa machinalement le dos lisse et propre du petit animal, et continua sa conversation. Roque lui parlait tout bas de Clet, qui venait de faire un assez brillant mariage.

Morenita, qui n'entendait pas, et qui, malgré la rouerie insigne de son aventure avec le pauvre Clet, était toujours un petit enfant, posa sa caille sur la table pour la voir marcher. L'oiseau alla du côté d'Algénib et se blottit dans sa main. Algénib la porta à ses lèvres et l'embrassa aussi.

Morenita devint pâle, et lui dit à demi-voix, d'un ton irrité :

— Pourquoi l'embrassez-vous, vous qui n'aimez pas les bêtes?

— Je ne sais pas, dit Algénib, qui avait l'esprit de n'être jamais galant avec elle.

— Moi, je le sais! reprit Morenita impétueuse et comme désolée.

— Si vous le savez, dites-le donc.

— Vous savez, vous, que je ne peux pas le dire. Mais répondez, est-ce cela ?

— Oui, c'est cela, répondit Algénib la regardant en face.

— Ah ! mon Dieu ! c'est donc pour me rendre folle et méchante encore une fois ? s'écria Morenita en se levant. Donnez-moi ma caille, je veux lui tordre le cou !

— Que dit-elle donc là ? demanda Anicée surprise, en se retournant.

Elle vit Morenita qui allait étrangler sa caille. Algénib la lui reprit avec autorité, et, la donnant à ma femme :

— Sauvez-la, madame, dit-il d'un air fort animé, vous qui plaignez tout ce qui est faible, et qui relevez tout ce que le monde foule aux pieds.

Anicée regarda Morenita, qui tremblait de colère. C'était le premier orage depuis son retour.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? dit-elle en s'adressant à sa mère et à moi, qui avions contemplé cette petite scène avec la même stupéfaction.

— Il y a que ta fille est jalouse de toi, dit madame Marange en levant les épaules, moitié riant, moitié grondant.

Morenita jeta un cri de douleur, et, s'élançant vers ma femme, elle tomba à ses genoux et cacha sa figure dans ses mains, qu'elle prit pour les couvrir de larmes et de baisers.

Algénib souriait d'un air de dédain; ma femme caressait Morenita avec inquiétude et ne comprenait pas.

— Madame, dit Algénib, j'ai dérobé un baiser à cette charmante petite créature que vous avez là dans votre manche, et Morenita trouve que c'est une injure que je lui ai faite. Voilà pourquoi elle veut la tuer.

— Tuer sa caille ? Mais elle est donc folle ! dit Anicée.

— Mamita, dit Morenita en se levant, je vous aime; mais vous me ferez mourir, je sens cela. Ce n'est pas votre faute, ce qui arrive ; mais c'est égal, il faut que je vous quitte. Il y a huit jours que j'y pense, et, ce soir, je le veux, renvoyez-moi au couvent. J'en mourrai, puisque je ne peux pas vivre sans vous ; mais je mourrais ici, puisque je ne peux pas vivre avec vous !

Elle s'enfuyait, hors d'elle-même et en proie à un véritable accès de démence. Algénib courut après elle, la prit dans ses bras et la rapporta plutôt qu'il ne l'amena aux pieds d'Anicée.

— Morenita de mon âme ! s'écria-t-il rayonnant d'enthousiasme et de joie, sois bénie pour ce mouvement-là ! Tu aurais quitté ta mère pour moi, *aussi ?* Tu en as eu la pensée, c'est tout ce qu'il me faut. A présent, écoute. J'ai embrassé ton oiseau par méchanceté pure, comme j'ai pris, l'autre jour, devant toi, les fleurs du bouquet ; comme je t'ai dit, ce matin, que les femmes blanches étaient plus belles que les noires. Tu as été furieuse, je ne trouvais pas que ce fût assez. Ce soir, je suis content, je suis heureux, je te remercie !

— Algénib, dit Anicée d'un ton sévère, tout ce que je comprends de vos mystères d'enfant, c'est qu'elle souffre et que cela vous amuse.

— Madame, répondit Algénib en pliant aussi le genou devant ma femme, si je n'étais pas un pauvre gitano indigne, je dirais que je vous aime comme ma mère ; ne vous fâchez pas de cette parole-là ; c'est la première fois de ma vie, c'est probablement la dernière que je me sentirai assez ému, assez exalté par la joie pour avoir tant de confiance et de présomption. Vous avez été pour moi plus que celle qui m'a donné la vie, plus que la pauvre Pilar qui me l'avait conservée par ses soins. Vous m'avez donné une âme en m'accordant de l'estime, en réclamant de moi une promesse et en y croyant ! Je ne dis pas que je ne mentirai plus jamais aux hommes ; mais je ne mentirai pas plus à vous qu'à Dieu. Croyez-moi donc quand je vous dis que je rendrai votre enfant heureuse et qu'elle n'aura jamais à rougir de moi. Donnez-la-moi pour femme ; car je commence à devenir fou, et c'est demain que je suis dégagé de mon serment. . . . . .

. . . . . .

JOURNAL DE STÉPHEN.

15 août 1852. — Briole, six heures du matin.

C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Anicée. Hier au soir, Morenita lui a écrit de Vienne, où notre jeune couple d'artistes fait fureur. Sa lettre est charmante. Elle y parle de sa gloire au moins autant que de son bonheur, ou plutôt elle confond ces deux choses. A chacun sa destinée !

Il n'a manqué à la nôtre que la joie d'avoir des enfants. Cela nous imposait le devoir d'élever ceux qui n'avaient pas de parents. Nous l'avons rempli le mieux possible.

Quel beau bouquet je vais porter sous les fenêtres d'Anicée ! La *iucca filamenteuse* a fleuri derrière la haie des troènes. Il y a quinze ans aujourd'hui, nous avons planté cette fleur mystérieuse, dont l'épi luxuriant dort quelquefois si longtemps dans le sein de la terre. Anicée la croyait inféconde et ne la regardait plus. L'épi s'est élancé enfin et s'est couvert d'une girandole de fleurs d'un blanc pur, un vrai bouquet de mariée !

Déjà quinze ans d'hyménée ! que c'est court, mon Dieu ! et que cela passe vite ! Quoi ! ce n'est que le temps de faire éclore une petite plante ! Celle-ci est l'image de notre félicité cachée, et ce jour me semble celui de la première floraison de mon amour et de mon bonheur.

FIN

TABLE

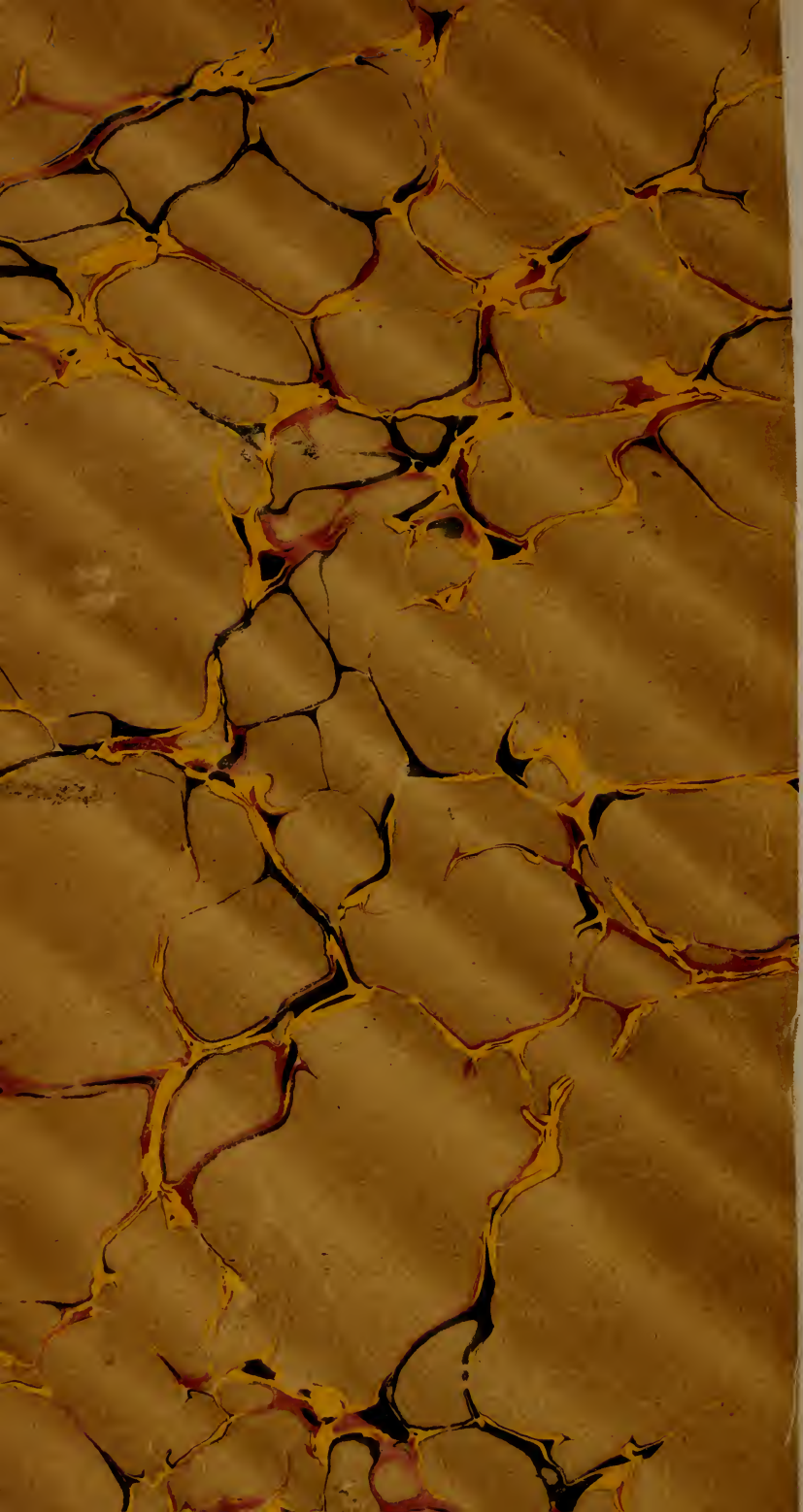
Pages.

PREMIÈRE PARTIE. — Anicée 1

DEUXIÈME PARTIE. — Morenita. 148

FIN DE LA TABLE

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY



M.H.10/[illegible]/45

LF
S 213cp

43171

Author Sand, George (pseud.)

Title Constance Verrier

DATE

NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU